LIBRARIES
UNIVERSITY OF WISCONSIN–MADISON

Histoire illustrée de la guerre de 1914. Tome 7 1918

Hanotaux, Gabriel, 1853-1944
Paris: Gounouilhou, 1918

https://digital.library.wisc.edu/1711.dl/PMWQBHKMU2C5Z8A

Copyright by Gabriel Hanotaux, 1918.

For information on re-use see:
http://digital.library.wisc.edu/1711.dl/Copyright

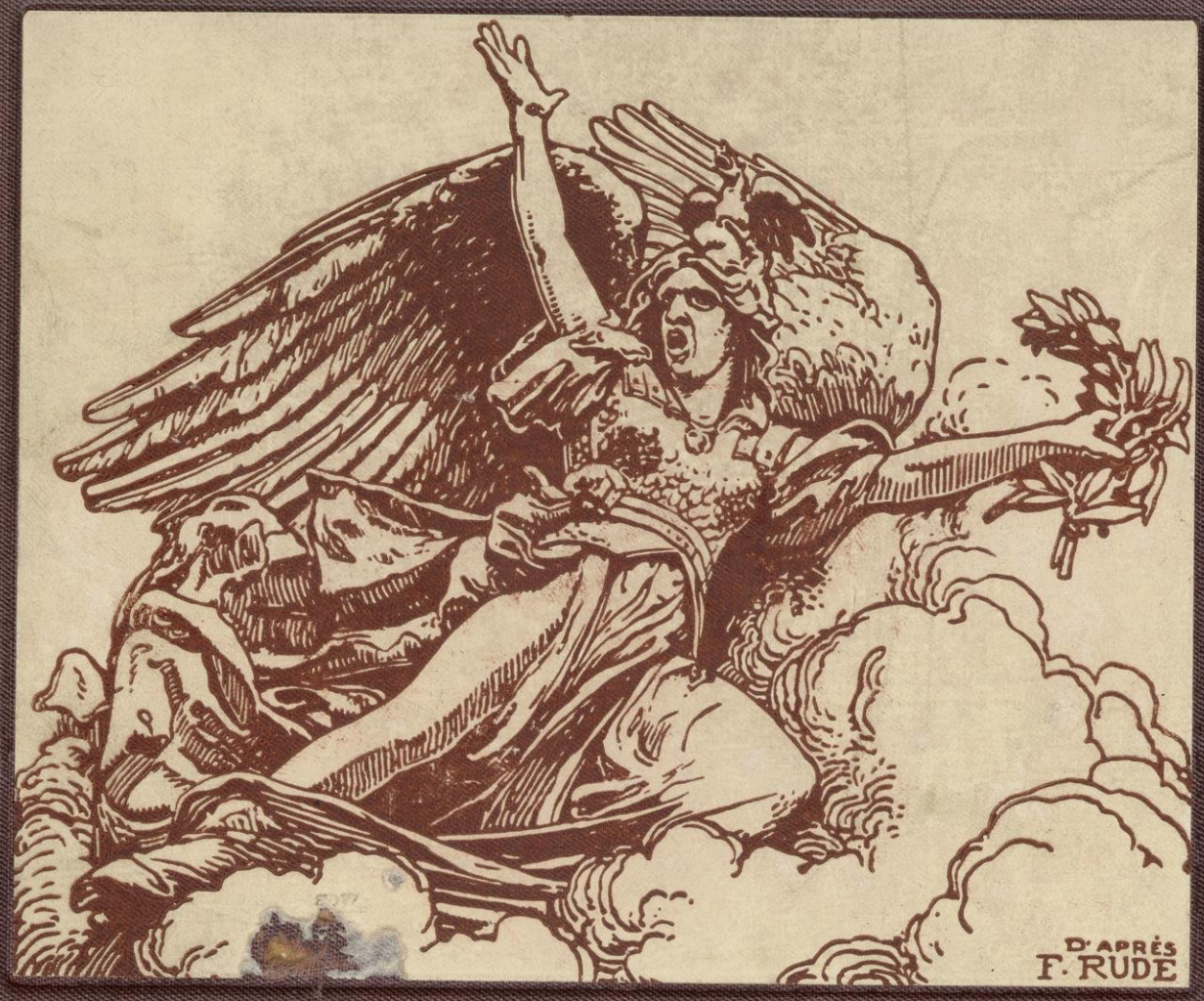
The libraries provide public access to a wide range of material, including online exhibits, digitized collections, archival finding aids, our catalog, online articles, and a growing range of materials in many media.

When possible, we provide rights information in catalog records, finding aids, and other metadata that accompanies collections or items. However, it is always the user's obligation to evaluate copyright and rights issues in light of their own use.

728 State Street | Madison, Wisconsin 53706 | library.wisc.edu

GABRIEL HANOTAUX

de l'Académie Française



HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA GUERRE DE 1914

Library
of the
University of Wisconsin

H. Mss. 23155
fp 20 net

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE LA

GUERRE DE 1914

GABRIEL HANOTAUX

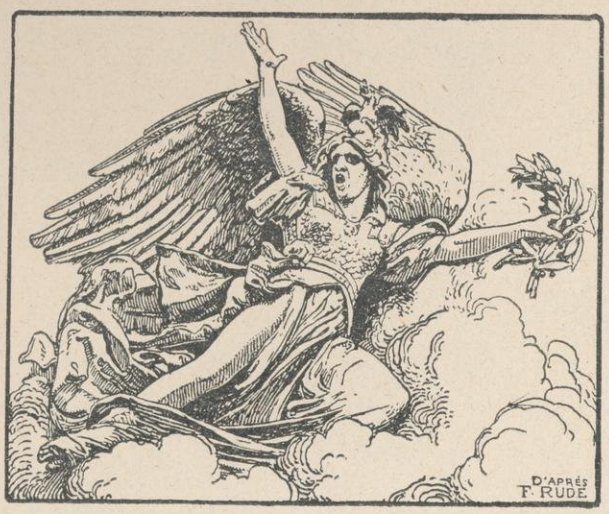
de l'Académie Française

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE LA

GUERRE DE 1914

TOME SEPTIÈME



GOUNOUILHOU, ÉDITEUR

PARIS, 30, RUE DE PROVENCE. — BORDEAUX, 8, RUE DE CHEVERUS

1918

Copyright by
Gabriel Hanotaux,
1918

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

222060
DEC 17 1918
+F0807
TH19
7

CHAPITRE XX

DÉBUTS DE LA BATAILLE DU GRAND-COURONNÉ

Organisation du Grand-Couronné. — Conséquences de la victoire de la Trouée de Charmes. Action combinée de la 1re et de la 2e armées. — La 2e armée attaque sur la Mortagne et la Meurthe. Prise de Gerbéviller. — Combats de la forêt de Vitrimont (25 août-4 septembre 1914).

USPENDANT le récit de la bataille de la Mortagne, à la fin de la journée du 28, — au moment où l'armée allemande a atteint Saint-Dié, c'est-à-dire le point qu'elle ne dépassera pas sur la route d'Epinal, — nous devons exposer maintenant la suite des opérations de la 2e armée (Castelnau). Car le travail des deux armées françaises est solidaire : si j'ose dire, elles tapent sur l'ennemi alternativement. C'est, en somme, la continuation de la manœuvre en angle droit qui a décidé de la victoire devant la Trouée de Charmes.

Cette victoire avait donné au général de Castelnau le temps de respirer. Disons qu'elle avait réalisé une conception que ce général avait eue de la défense du pays, même avant la guerre : sa belle imagination stratégique avait deviné que la ligne du Grand-Couronné pouvait être utilisée, non seulement pour la défense de Nancy, mais pour une opération à plus large envergure et de portée plus haute, à savoir la défense de la Trouée de Charmes. Cette conception, vraiment originale et personnelle, l'avait conduit à prévoir la bataille du pont de l'Euron, telle qu'elle s'était livrée aux pieds des hauteurs de Saffais-Belchamps-Borville.

Une bataille du pont de l'Euron, couvrant la Trouée de Charmes, était, évidemment, tout autre chose qu'une bataille du Grand-Couronné ayant pour objet de sauver Nancy. Les deux opérations se complètent, mais il y a lieu de les distinguer nettement au moment où la manœuvre de la 2e armée s'apprête à remonter vers le nord, et, après avoir été un épisode, d'ailleurs capital, de la campagne de France, arrivera après le 4 septembre à se donner pour objectif particulier la défense de la grande ville lorraine.

L'ORGANISATION DU GRAND-COURONNÉ La ressource que le Grand-Couronné présentait pour la défense du pays et pour la défense de Nancy avait été bien tardivement aperçue ou, si l'on veut, bien tardivement considérée dans la pratique.

Le 13 janvier 1906, le général Langlois publiait encore, dans la *Revue Bleue*, un article qui ne pouvait avoir d'autre objet que de préparer l'opinion à l'idée de l'abandon de Nancy. Le général pensait que notre mobilisation et notre concentration seraient fatalement en retard sur la mobilisation et la concentration allemandes ; il ajoutait que, par suite,

nous étions obligés de leur laisser, dès le début de la guerre, une bande de territoire de 15 à 20 kilomètres de largeur, et, qu'en conséquence, toute protection fortifiée de Nancy, même de simples mesures en vue de mettre la ville à l'abri d'un coup de main *au moyen d'épaulements construits sur les hauteurs environnantes*, était chose vaine :

« Nancy, disait-il, ne doit pas peser d'une once dans les décisions du généralissime ; ce chef ne doit avoir en vue que la bataille ; son unique souci doit être de la gagner ; toutes ses opérations ne doivent avoir d'autre but. Si un généralissime français n'avait pas cette doctrine fermement ancrée dans l'esprit, il faudrait lui retirer immédiatement sa lettre de commandement ; il nous conduirait aux pires aventures. »

Et le général Langlois concluait, avec une assurance d'autant plus dangereuse qu'elle se réclamait de principes justes :

« En définitive, *Nancy ne doit pas être fortifiée* ; cette ville *ne doit pas entrer en ligne de compte* dans les opérations des troupes de couverture, ni dans celles de l'armée. Il importe donc *à tout prix* de faire pénétrer dans les esprits cette conviction profonde que l'occupation de Nancy par l'ennemi *n'a aucune importance* : « Il ne faut pas que la Nation crie à la trahison si Nancy est pris. » (Messimy) (1).

Le général Langlois conseillait simplement de prendre des mesures générales pour rétrécir, le plus possible, la zone frontière laissée à l'ennemi.

Dans cette étude sur la « question de Nancy », pas une fois le nom du Grand-Couronné n'était prononcé.

Heureusement, il y avait des hommes qui voyaient les choses tout autrement. Certains demandaient que la défense de Nancy fût organisée pour la ville elle-même ; d'autres, moins nombreux, il est vrai, songeaient à l'utilisation éventuelle de l'ensemble des hauteurs de la rive droite de la Meurthe et de la Moselle pour la défense générale de la France. Ces derniers se proposaient, en un mot, de transporter le rempart classique de l'Argonne au massif du Grand-Couronné prolongé jusqu'à la Trouée de Charmes. Les deux systèmes combinaient leurs efforts ; mais le second avait l'avantage d'englober le premier, tout en s'appuyant sur lui.

Dès 1876, le général Douay proposait la création du camp retranché de Nancy relié à celui de Toul : cette proposition fut écartée comme trop vaste et trop coûteuse. En 1892, les *Sept études militaires* du capitaine Gilbert, parues dans la *Revue de Paris*, posèrent la question de la fortification de Nancy, surtout comme *pôle opposé* à Metz, les deux places devant s'annuler réciproquement.

Le général Négrier (et, dans le secret des délibérations de l'état-major, d'autres grands chefs avec lui) envisageant une manœuvre contre-offensive, demandait que Nancy, substituée à Toul, devînt le Belfort de la Lorraine : « Il faut, écrivait-il, organiser Nancy en grande tête de pont, couvrant la ville et ses magasins contre le bombardement et assurant les débouchés dans tous les sens ; alors, les troupes de couverture deviendront libres, elles peuvent agir en dehors du camp retranché et se porter en masse sur l'un des flancs des lignes de marche de l'assaillant ; *c'est la contre-offensive possible dès le début.* » En tant que contre-offensive, c'est déjà la manœuvre de Flainval-Borville qui apparaît.

La ville de Nancy, avec cette vigilance intellectuelle qui fait tant d'honneur à nos populations de l'Est, intervenait au débat. Elle envoyait à la Chambre un jeune député, M. Louis Marin, qui prenait comme programme cette belle et simple devise de haut patriotisme : « Nancy et sa zone environnante à l'abri d'une surprise militaire. »

Le système des patriotes nancéens était exposé dans le volume : *Nancy et Lorraine*, paru sous les auspices de la *Société industrielle de l'Est* (1909), sous la signature du comman-

(1) Le même raisonnement s'était s'appliqué à Lille. Le général Langlois le prend à son compte en ces termes : « Je ne comprends pas que les habitants de Nancy demandent que l'on fortifie leur ville : c'est attirer la foudre sur elle ; c'est l'exposer aux horreurs du bombardement, de l'incendie. Les quelques contributions qu'il lui faudra payer du fait d'une occupation pacifique ne sont rien auprès des dégâts que lui infligeraient les moyens modernes de destruction. » *Questions de défense nationale*, p. 90.

LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU SUR LE PLATEAU D'AMANCE

dant Ernest Picard. On prenait texte de la constatation indiscutable résultant de l'étude du capitaine Gilbert : « Le Couronné de Nancy (plateau de Faux, Amance, Pulnoy), constitue sur la rive droite de la Meurthe une tête de pont de premier ordre. Son développement est suffisant pour se prêter au débouché de plusieurs corps d'armée vers la Seille. (Ici, l'offensive apparaît.) Dans son enceinte, aboutissent les grandes routes de Toul, de Neufchâteau, de Mirecourt à Nancy. De là, vers l'Est, partent les routes d'invasion qui conduisent à Nomeny et à Château-Salins. Enfin, sur la corde de ce vaste arc de cercle, six ponts fixes à Custines, Bouxières, Malzéville, Nancy, Tomblaine, Art, permettent de franchir la Moselle et la Meurthe. »

Ces considérations une fois prises comme bases, les conclusions s'adaptaient à une forme de guerre plus mobile.

On se prononçait nettement *contre* la création, à Nancy, d'un camp retranché analogue à ceux de Verdun, Toul, Epinal, Belfort. Mais on réclamait avec insistance des fortifications de campagne pour mettre, du moins, Nancy à l'abri d'un coup de main :

« S'agit-il de faire de Nancy un camp retranché susceptible de supporter un siège de six mois ? Non, sans doute. Mais seulement de mettre cette ville en mesure de résister *pendant huit jours* à une attaque brusquée, exécutée par des forces même très supérieures en nombre.

« La fortification de campagne suffit largement pour remplir ce but. Nous en avons, dans la défense de Plevna, un exemple frappant ; elle n'a rien perdu de sa valeur depuis l'emploi de la mélinite et des explosifs analogues. Il y aurait lieu de créer, dans chaque secteur, une série de tranchées-abris présentant une première ligne de feux étendue, bien protégée sur ses ailes, solidement appuyée en arrière, par plusieurs autres lignes de tranchées disposées en profondeur... Il conviendrait, au moment du besoin, de disposer, en avant de ces tranchées-abris, des défenses accessoires d'une pose très rapide, comme les réseaux de fils de fer de M. le colonel Brun ; dans le même

but, on y installerait des coupoles transportables système Schumann, destinées à la lutte rapprochée. »

C'étaient bien les méthodes de guerre modernes, mais elles ne s'appliquaient encore qu'à la défense de Nancy et à la protection de cette ville, pendant quelques jours, « contre un coup de main ». Aussi, l'auteur de l'étude demandait-il simplement l'affectation à Nancy d'une « garnison » composée de quatre régiments territoriaux correspondant à la 11e division, appuyés par un régiment territorial, par un bataillon d'artillerie à pied et par un bataillon du génie.

On s'en tenait aux vues, d'ailleurs si sages, exprimées par le général Pierron :

« L'importance qu'avait autrefois la fortification permanente a passé à la fortification mobile, dite du moment. Les substances explosives permettent, en effet, de créer presque instantanément une formidable *position défensive*, parce qu'avec ces substances, on ouvre rapidement de longues tranchées destinées à couvrir le défenseur et l'on peut mettre ces tranchées à l'abri d'une attaque de vive force, au moyen de réseaux de fils de fer ou d'abatis contre lesquels les obus-torpilles n'ont plus d'action. Tel est le sens dans lequel il faut saisir l'évolution que vient de subir l'art de la fortification. »

Il fallait faire un pas de plus, c'est-à-dire admettre qu'il appartenait surtout aux armées mobiles de se servir des défenses mobiles, pour arriver au dernier mot sur le caractère de la future guerre. Nous verrons que ce pas était fait, du moins dans la pensée des chefs.

Quant à la défense de Nancy par ces moyens mobiles et par l'organisation du Grand-Couronné, elle avait, pour ainsi dire, cause gagnée quand, grâce à la persévérance de Louis Marin, et à l'aide qui lui fut prêtée par le commandant Driant, toutes les traditions de l'organisation du Grand-Couronné, les traditions des Pouvourville, des Négrier, des Castelnau, des Foch, furent simultanément soumises aux délibérations de la Chambre des députés dans les premiers mois de 1913.

« En mai 1913, la Commission du budget eut d'importantes séances secrètes. M. L. Marin y souleva la question de la défense de Nancy. On se rendit compte que les motifs soi-disant diplomatiques donnés, depuis trente ans, pour ne pas agir n'existaient pas dans la réalité ; le ministère des Affaires étrangères affirma qu'il n'existait point à ce sujet de clause secrète du traité de Francfort ; la mise en état de défense du Grand-Couronné fut votée. Un projet minutieux fut préparé. Cependant, en novembre 1913 rien n'était encore commencé. Le 2 décembre, le ministère tombait. M. Noulens devenait ministre de la Guerre. Le jour même de son entrée au ministère, il consacrait, de sa seule autorité, le reste des crédits disponibles à la défense du Grand-Couronné et donnait l'ordre de commencer les travaux qui devaient être achevés en mai 1915. En juin et juillet 1914 l'horizon se chargea de nuages sur l'Est; le général Foch, qui commandait le 20e corps, poussa énergiquement l'organisation et quand la guerre éclata, le programme de Louis Marin était réalisé dans ses lignes essentielles : Nancy et la zone environnante étaient à l'abri d'une surprise ennemie (1). »

Un mot avait été prononcé au cours des discussions sur la défense du Grand-Couronné : *Il n'y a qu'un moyen de couvrir Nancy, c'est de prendre l'offensive.* Ce mot reflétait, a-t-on dit, les pensées de l'état-major qui était décidé, en effet, à prendre l'offensive dans cette région.

LA LIAISON DE LA 1re ET DE LA 2e ARMÉES

Cette conception eut pour effet de masser sur la frontière de l'Est les armées puissantes qui échouèrent sur Morhange et Sarrebourg, mais qui refoulèrent les armées allemandes à la Trouée de Charmes et les continrent à la bataille de la Mortagne. Ainsi, l'ensemble du plan de l'état-major se réalisait dans la forme de la guerre nouvelle : des armées mobiles s'appuyaient, soit pour l'offensive, soit pour la contre-offensive, sur les fortifications de campagne destinées à couvrir Nancy. La ligne des hauteurs de la Meurthe et de la Moselle devenait non seulement le boulevard de Nancy, mais un des boulevards de la France.

Cette vue était bien celle du Grand Quartier général ; car, le 21 août, aussitôt après l'échec de Morhange, il attirait l'attention du général de Castelnau sur la possibilité d'organiser, avec ses forces reconstituées, un

(1) F. Engerand, *La frontière de 1871 et l'esprit d'offensive*.

FANTASSINS DANS UNE TRANCHÉE EN LORRAINE

barrage sur la Moselle, dans la région Bayon, Gripport, Charmes. A cet effet, il lui envoyait en renfort deux divisions de réserve qui furent en mesure d'agir à la bataille de la Trouée de Charmes. En même temps, il combinait l'action de la 2e armée avec celle de la 1re armée, ainsi qu'il a été dit ci-dessus.

En plus, on recourait, d'ores et déjà, à la défense organisée de Nancy comme à une ressource suprême au cas où la lutte ne pourrait pas être reprise en rase campagne. Tenir à Nancy, tenir à Bayon et à Charmes, en un mot sur toute la ligne en avant de la Moselle, ne fût-ce que vingt-quatre heures, telles étaient les instances réitérées du grand état-major. La prise de Nancy eût été d'un effet moral désastreux sur l'opinion ; mais, surtout, la grande manœuvre d'ensemble qui devait briser la manœuvre de l'ennemi fût devenue impossible : des armées de l'Est dépendait le sort du pays. Donc, tenir sur le Grand-Couronné, tenir également devant la Trouée de Charmes ou, en cas d'impossibilité, derrière le Madon : mais avant tout tenir.

Quant à la liaison entre les deux armées pour livrer une bataille unique, elle était également ordonnée par les instructions précises du Grand Quartier Général. Dès le 23 août, à 7 heures, on prévoyait que la 2e armée pouvait être attaquée sur le Couronné et sur les hauteurs de Saffais-Belchamps où elle devait faire tête à l'ennemi. La 1re armée avait à lui venir en aide en contre-attaquant, avec toutes les forces dont elle pouvait disposer de ce côté, la gauche de l'ennemi marchant contre la 2e armée.

Quelques jours après et alors que les affaires s'étaient déjà beaucoup améliorées en Lorraine, les instructions du haut commandement, visant à la fois les deux armées, se résumaient encore en une seule ligne : « Il s'agit, pour la 1re et la 2e armées, de durer, tout en fixant les forces ennemies qui leur sont opposées. »

Que l'on se reporte, par la pensée, à cette *Instruction générale* du 25 août qui donnait la direction d'ensemble à toutes nos armées :

Souvenons-nous de l'article 11 : *Toutes les positions indiquées devront être organisées avec soin, de manière à pouvoir offrir le maximum de résistance à l'ennemi.*

Souvenons-nous de l'article 12 : *Les 1re et 2e armées continueront à maintenir les forces ennemies qui leur sont opposées...*, et nous verrons comment le rôle des armées de l'Est se rattache aux desseins du grand état-major. Le lien est si fort qu'il ne saurait être brisé. D'ailleurs, nous allons le voir se consolider encore et apparaître dans une pleine lumière par l'*Instruction générale* du 1er septembre : « *Toute la manœuvre pivote autour des armées de l'Est.* »

Les deux lieutenants du général Joffre, dans l'Est, le général Dubail et le général de Castelnau, avaient une vue très nette de la mission qui leur était confiée. Aussi, le haut commandement leur laissait une grande liberté d'action. Chacun, dans son rôle particulier, appliquait ses conceptions et ses méthodes propres, selon les nécessités des circonstances et des lieux. Sur l'insistance du général Dubail, un accord s'était établi entre les deux chefs pour la défense en avant de la Moselle, qu'un moment on avait craint d'être obligé d'abandonner. Les choses étant ainsi réglées, les deux armées se prêtaient réciproquement main-forte par leur action simultanée, et l'ennemi se trouvait coincé dans le triangle dont la pointe était vers Rambervillers et où il engouffrait ses meilleures troupes sans pouvoir briser la ligne en équerre qui le contenait.

LE 16e CORPS MARCHE SUR GERBÉVILLER Nous avons dit ce que le général Dubail avait fait sur la Mortagne et au col de la Chipotte pour se conformer aux vues générales du haut commandement : tenir. Selon son caractère, il s'était défendu en contre-attaquant. Le col de la Chipotte avait été les Thermopyles de cette guerre.

Voyons, maintenant, ce que le général de Castelnau va faire sur la ligne des hauteurs

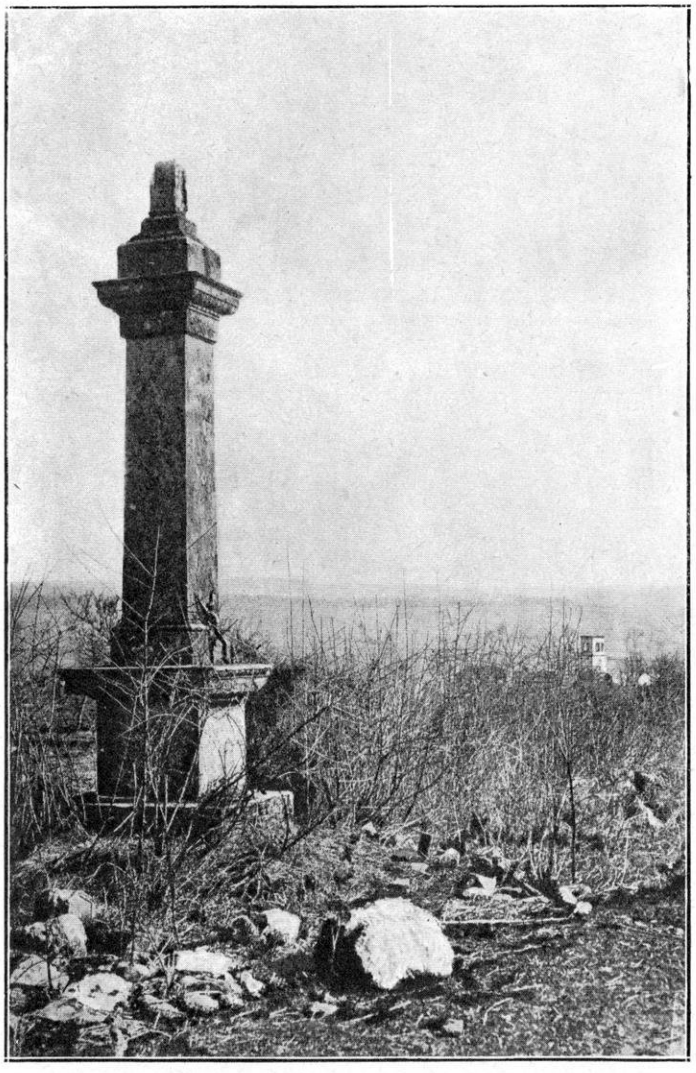
qui barre le territoire français en direction de l'ouest. La défense du Grand-Couronné « couronne », en effet, cette magnifique campagne de l'Est qui, de l'aveu de l'ennemi, a sauvé la France.

Mais, reprenons le travail de l'armée de Castelnau après la bataille de la Trouée de Charmes.

On a indiqué ci-dessus la liaison du 16e corps avec le 8e corps de l'armée Dubail, par l'intermédiaire de la 6e division de cavalerie. Le général Vidal a pris le commandement du groupement de droite qui a pour mission de coopérer à l'offensive sur la Mortagne et à la reprise de Gerbéviller.

Dans la journée du 26 août, le général de Castelnau reçoit en renfort six bataillons de la division de Toul (73e division de réserve) et il les met à la disposition du général commandant le 16e corps d'armée (général Taverna), de façon à lui permettre de donner quelque repos à ses troupes.

Pour cette journée du 26, le général de Castelnau pense d'abord à agir par sa droite : en premier lieu, pour venir en aide à la 1re armée qui sent peser sur elle l'effort des Allemands en direction d'Epinal ; en second lieu, pour essayer de rompre le front de l'ennemi au point de jonction des deux armées du prince de Bavière et de von Heeringen.



LA CAMPAGNE AUX APPROCHES DE LUNÉVILLE

Le mouvement a donc été préparé dans la journée du 26 en prenant le massif de Flainval pour pivot. Flainval est occupé par le 20e corps, lui-même en liaison vers le nord avec les troupes de la défense mobile de Nancy. A ce moment, la bataille reste toujours tournée vers le sud : il n'est pas question de la défense de Nancy, Nancy n'étant pas attaquée.

Donc, au sud de Flainval que, fort heureusement, on a pu reprendre et qui fait tête de pont au delà de la Meurthe, en avant de Saint-Nicolas-du-Port (1), les corps du général de Castelnau prennent l'offensive dans les conditions suivantes : le 20e corps aidera l'attaque dans la direction de la forêt de Vitrimont ; le 15e corps s'avancera dans la forêt de Vitrimont, en direction de Lunéville. A la droite du 15e corps, le 16e corps doit se porter et s'organiser sur la ligne de la Meurthe entre Saint-Clément et Moncel ; il s'élancera donc pour reprendre tout le cours de la Mortagne, dans la partie de son cours qui coule de Gerbéviller vers Lunéville.

Nous avons dit les combats du 26 août en

(1) On a vu, ci-dessus, les conditions dans lesquelles Flainval a été repris, après plusieurs alternatives, le 24. On ne peut exagérer l'importance du succès remporté par les régiments du général Ferry (le 37e et le 79e régiments, lorrains) quand, épuisés après la retraite de Morhange, ils luttèrent trois fois pour garder et reprendre les hauteurs, d'où dépendit, comme on va le voir, le sort de la campagne du Grand-Couronné.

LE

GRAND-COURONNÉ DE NANCY

Carte au 80.000e

communiquée par

le Service géographique

de l'armée.

Echelles Métriques

1000 500 0 1000 2000 3000 4000 5000 6000 7000 8000 9000 10000 Mètres.

Hect. 10 5 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

(1/80.000)

11000 12000 13000 14000 15000 16000 17000 18000 19000 20000 Mètres.

11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 Kilomètres.

liaison avec le 8e corps entre Rozelieures et Gerbéviller ; nous avons indiqué comment la 6e division est arrêtée, comment le général Laperrine, avec ses cavaliers, est obligé de se dérober le long de la côte d'Essey, comment le 8e corps doit en quelque sorte se scinder pour soutenir le 13e corps que l'ennemi attaque en direction de Roville-aux-Chênes. Ainsi commence à se dessiner la manœuvre allemande qui va s'affirmer le 27 août et qui, si on la considère du point de vue de la 2e armée, aura pour effet de soulager celle-ci dans son offensive sur la Mortagne.

Cependant, le 16e corps n'a pas encore ressenti les effets de ce changement d'objectif de la part de l'ennemi, dans la journée du 26. Ce corps a été arrêté à son débouché sur la Mortagne, l'artillerie lourde allemande prenant de flanc toute la vallée. Le 6e bataillon de chasseurs (29e division), qui est envoyé avec ordre de forcer la Mortagne au Pont du Fiscal (un peu au sud de Xermaménil), ne passe pas. Le général de Castelnau envoie de l'artillerie lourde qui domine le feu de l'artillerie ennemie.

Ordre est donné au général Vidal de prendre Gerbéviller comme objectif de fin de journée, ses débouchés vers le nord paraissant assurés. On conjugue l'offensive avec celle du 8e corps qui attaque dans la direction de Seranville-Mattexey. Ainsi, les deux armées marchent en coordination parfaite. Les troupes s'aperçoivent, de part et d'autre, au-dessus de la plaine.

Lamath et Xermaménil sont enlevés. C'est le passage de la Mortagne reconquis. Mais l'ennemi, en se repliant sur le bois de Saint-Mansuy, en occupe la lisière ouest et son artillerie bat Xermaménil et les hauteurs de la Mortagne sur lesquelles les troupes du 16e corps se sont massées.

La 147e brigade (général Durupt), de la 74e division de réserve, organise une position de repli à la lisière du bois de Lamath, de façon à flanquer et à soutenir Xermaménil et à défendre le pont de Lamath.

La 32e division (général Bouchez), qui agit entre Xermaménil et Gerbéviller, ne peut passer la rivière. Elle se tient dans le bois de Broth, en occupe les lisières qui dominent l'étroite vallée, ainsi que le bois de la Garenne et les bois environnants.

Les troupes commencent à apercevoir les travaux de l'ennemi qui, là, comme en d'autres points sur ce front, se met à s'enterrer. Les soldats allemands constatent, sur leurs carnets, que l'artillerie française les oblige à ce travail. La grande offensive allemande est arrêtée, mais on ne s'en rend pas compte encore.

Pourtant, les témoins de la lutte en ont comme une première impression.

« La bataille continue avec acharnement. Il semble que la poussée des ennemis ait légèrement changé de direction. Leur attaque est moins massive. La route de Bayon et de Charmes n'est plus leur objectif. Ils ont longé la Mortagne jusqu'à Gerbéviller et Moyen et veulent, par là, nous percer à notre aile droite, à l'endroit où le contact s'établit entre le 8e corps et notre division (74e division, général Bigot).

« Depuis deux jours, à Rozelieures, à Clayeures, à Remenoville, c'est une véritable boucherie. On ne se bat plus qu'à la baïonnette. Héroïsme utile de nos troupes. Les Allemands ont repassé la Mortagne et ne peuvent plus revenir sur notre rive gauche.

« Nous entrons dans Remenoville qui vient d'être évacué. Les maisons brûlent sous le clair soleil qui se lève. On piétine les cadavres mêlés des Bavarois et des Français... La bataille progresse vers Gerbéviller... (1) »

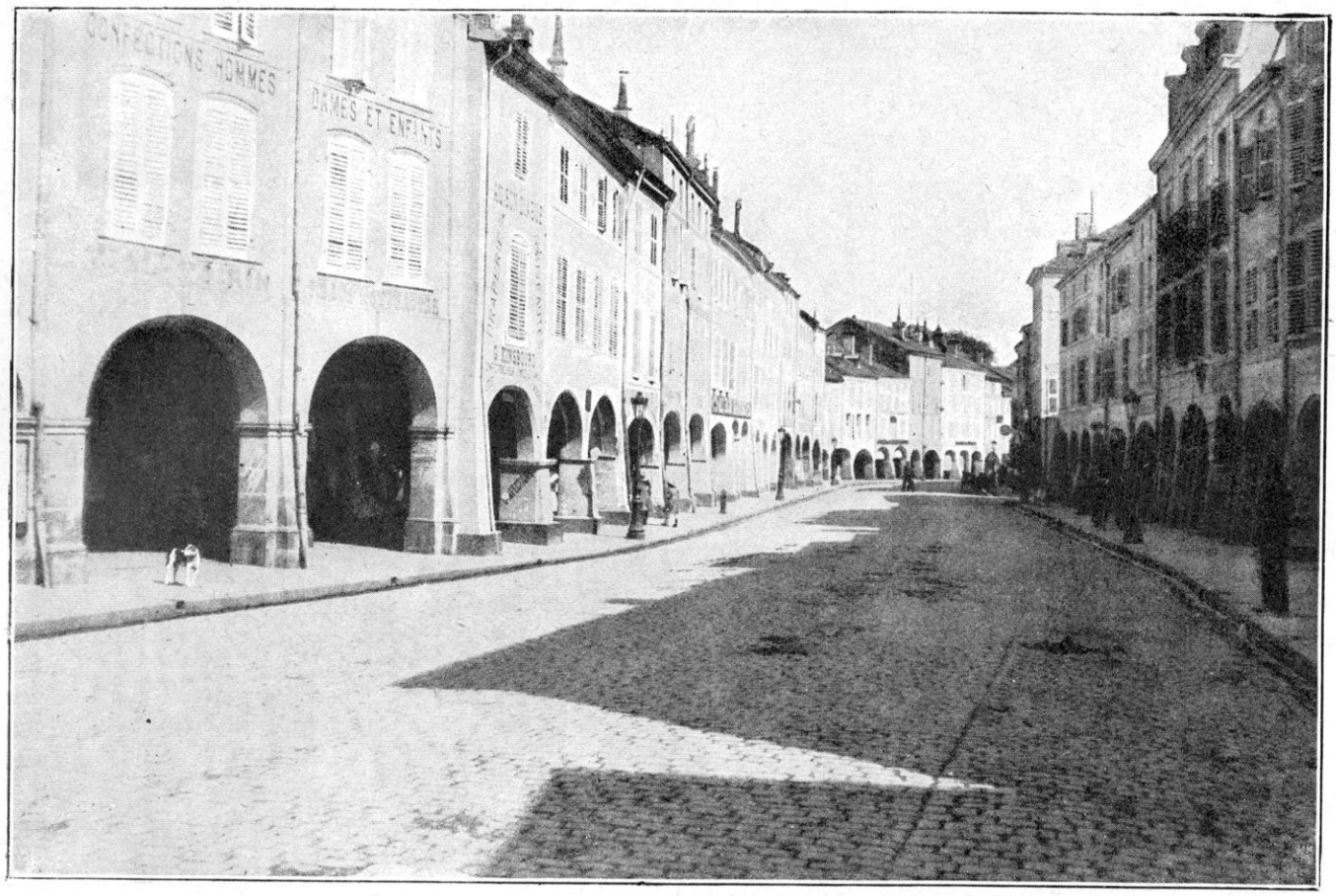
Nous avons un compte rendu des opérations de la 74e division de réserve (général Bigot) qui contribua particulièrement à dégager la Mortagne : ainsi des données précises permettent de rétablir la physionomie militaire de ces importants combats qui, commencés le 25 août, se poursuivent le 26 et les jours suivants :

« 25 *août*.— De 5 heures à 6 h. 30, le 223e et le 36e colonial se portent de leurs emplacements de la nuit vers le sud-est pour se placer face à la lisière sud-ouest du bois du Château qu'ils doivent attaquer. Vers 6 h. 45, le 223e et le 36e colonial partent à l'attaque :

« Le 223e du mamelon sud de Romain sur le bois du Château ;

« Le 36e colonial de la région nord de Méhoncourt sur la gare d'Einvaux ;

(1) Bertrand, *La Victoire de Lorraine*, p. 23.



UNE RUE A MIRECOURT

« Le 222e marche en deuxième ligne, derrière le 36e colonial.

« L'attaque est appuyée d'abord par un, puis par deux groupes d'artillerie et une batterie en position sur la croupe sud de Romain et par deux batteries d'artillerie lourde placées au nord de Haigneville.

« Le poste de commandement du général de division (Bigot) est vers le signal 413.

« L'attaque du 223e se heurte à des bois très solidement organisés et, après s'être avancé au delà de Méhoncourt, ce régiment est forcé de battre en retraite entre 10 et 11 heures, devant une poussée allemande venant de Charmois, et subit de grosses pertes. Le lieutenant-colonel Brouet est tué.

« Le 36e colonial, après avoir dépassé le chemin de fer au sud de la gare d'Einvaux, ne peut continuer sa marche. Son lieutenant-colonel est tué et il bat en retraite sur Haigneville (1).

« Le 222e occupe, à partir de midi, le mamelon sud de Méhoncourt et s'y installe : à sa gauche, le 223e se maintient à Méhoncourt.

« La 29e division (général Carbillet) a suivi le mouvement de la division Bigot et vient occuper la position Belchamp-Brémoncourt.

« Vers 17 h. 15, la marche en avant, appuyée par l'artillerie, est reprise par le 222e, direction Landecourt. *Les Allemands battent en retraite.*

« Vers 18 heures, le 222e atteint la gare d'Einvaux.

« La brigade Dauvin (81e et 96e régiments du 16e corps) qui marche en flanc-garde, à gauche de la 74e division de réserve, a progressé péniblement dans l'après-midi et s'est emparée du bois de Grimont. Dans la soirée, elle est dirigée sur Lamath, mais, surprise dans le bois de Vacquenat par des feux d'infanterie et de mitrailleuses, elle se replie sur Méhoncourt.

« La brigade du général Durupt (222e, 299e d'infanterie

(1) C'est sans doute au lieutenant-colonel qui le remplace à la tête du 36e colonial que se rapporte la tragique anecdote rapportée par Bertrand, dans *la Victoire de Lorraine*. « Il y a là en action un régiment de coloniaux. Il a perdu deux colonels depuis le 24 août. Le troisième vient d'arriver : un commandant promu qui a vingt campagnes et dix médailles. Tout jeune encore. Il se présente au commandant de la brigade. « — Bien. Très bien ! Votre régiment « se défile vers la Mortagne. Vous pouvez le rejoindre quand « vous voudrez. Il est là ». Et le général lui montre l'endroit sur la carte, puis, d'un geste large, l'horizon boisé où tombe la mitraille. Des obus, du reste, tombent à droite et à gauche dans le village. Le général poursuit : « — Prenez garde! « Deux colonels ont été tués déjà. — Je serai le troisième « répond le jeune colonel en souriant. Jamais deux sans « trois! » Un bruit formidable. C'est un obus qui, ne blessant personne d'autre, éclate là et le décapite. Il a commandé nominalement pendant dix minutes son régiment. » *Loc. cit.*, p. 24.

et 36e colonial) stationne dans la zone Einvaux-Landecourt, couverte par des avant-postes sur les directions de retraite de l'ennemi.

« Le 36e colonial se reforme à Haigneville.

« Quartier général de la division : abbaye de Belchamps.

« 26 *août*. — Un détachement de poursuite, sous les ordres du général Bigot (147e brigade mixte Durupt, 61e brigade Dauvin) est rassemblé à 7 heures, dans les conditions suivantes : général Durupt au nord de Landecourt, colonel Dauvin est de Méhoncourt. Tout le détachement est rattaché, pour la journée, à la 29e division (général Carbillet)

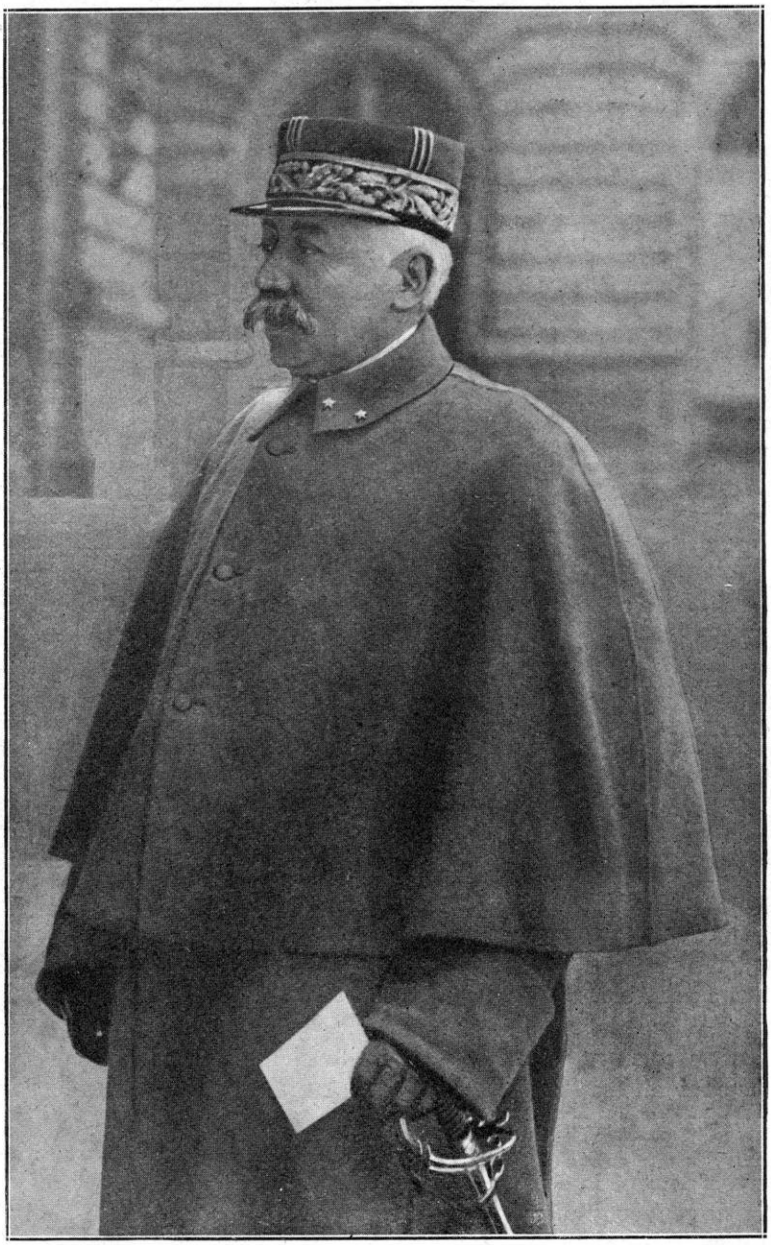
« La compagnie du génie divisionnaire, qui s'était avancée sur Lamath, où devait être constituée la colonne, tombe sous un feu de surprise et subit quelques pertes.

« Vers 10 heures, le 222e est sous un feu violent d'artillerie à la lisière sud du bois de Rouxat. Le général Durupt, commandant la brigade, est blessé

« Dans la journée, le village de Xermaménil est attaqué et pris par la 29e division. Le détachement Bigot reste en deuxième ligne.

« Vers 12 heures, la brigade Dauvin organise la lisière nord du bois au nord de Lamath, face à Xermaménil. A partir de 19 heures, la 147e brigade organise la croupe nord du bois des Bayeux et les lisières ouest et nord-est du bois de Broth avec deux régiments, conservant un régiment en réserve.

« Le 222e, 36e colonial et une batterie du 54e passent la nuit aux avant-postes de combat sur les emplacements fortifiés à la lisière du bois de Broth et sur la croupe à l'ouest (de là, ils dominent la vallée de la Mortagne). Le 223e et l'artillerie cantonnent à Einvaux. Le Quartier général est à Einvaux. »

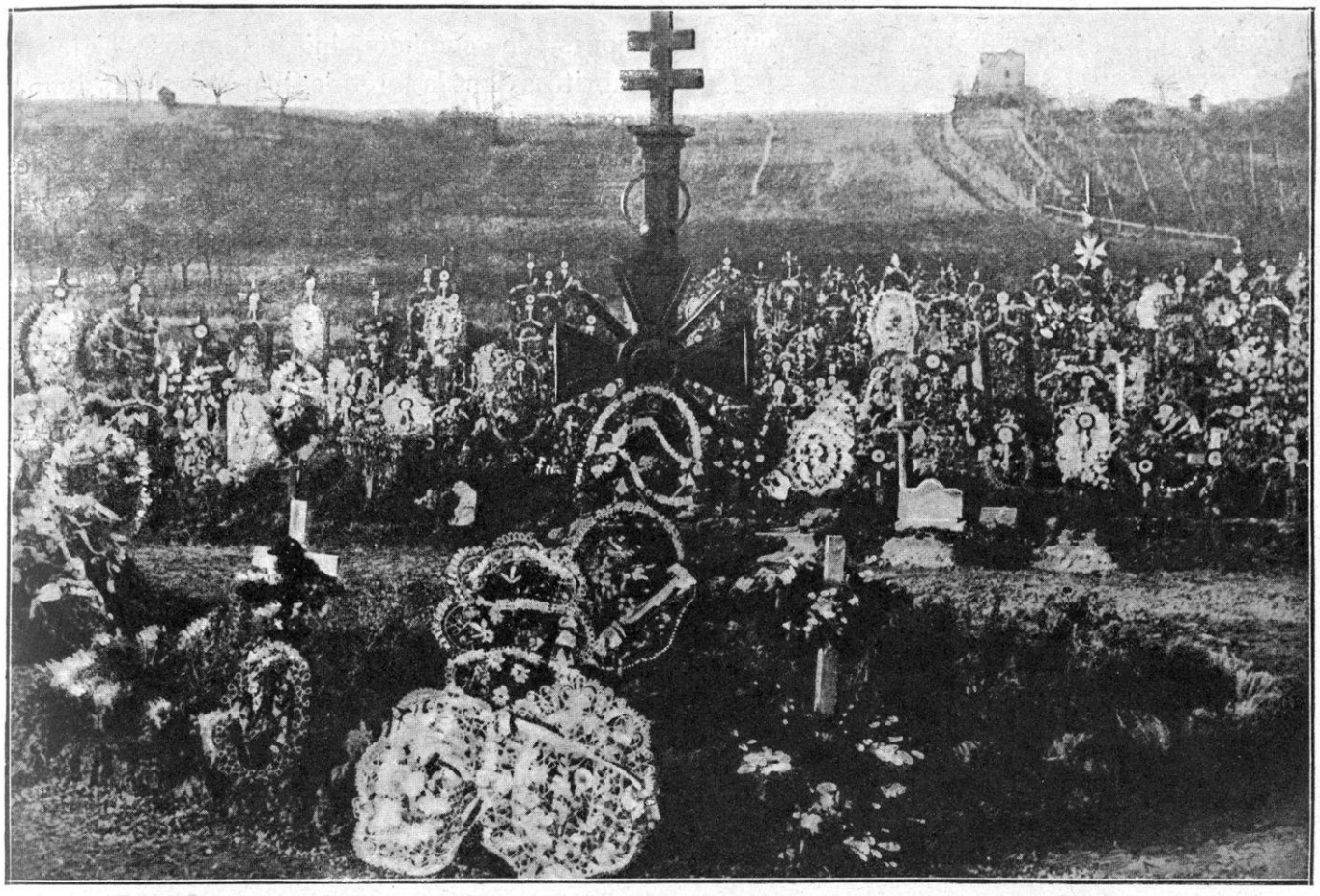


LE GÉNÉRAL ANTHOINE
CHEF D'ÉTAT-MAJOR DU GÉNÉRAL DE CASTELNAU.

L'importance des événements qui se passaient à la 74e division était parfaitement comprise par les officiers qui assistaient à la bataille.

Voici l'extrait d'un carnet de route qui ne laisse aucun doute à ce sujet :

« 25 *août*. — Il fait encore nuit noire quand nous quittons le village (Lorey). La journée va être décisive. Nous avons reçu l'ordre de contre-attaquer ; nous savons que les corps d'armée qui nous encadrent ont reçu le même ordre. Au petit jour, je gravis derrière le général (Bigot) les pentes du Signal de Belchamp qui sera notre poste de commandement. Nous laissons nos chevaux dans un repli de terrain auprès du fanion de la division fiché en terre et nous atteignons à pied le sommet, une croupe dénudée sillonnée d'une longue tranchée improvisée la veille. Quel panorama magnifique au soleil levant ! A gauche, les hauteurs de Saffais, le Rembêtant qui domine Dombasle et masque Nancy, devant nous le bois de Clairieu et la forêt de Vitrimont, à droite les collines boisées qui séparent les vallées de la Meurthe et de la Mortagne ; au premier plan des moissons dorées qui frissonnent sous la brise matinale. Çà et là, de longues files de troupes serpentent, se rendant aux points d'où elles feront face aux objectifs qui leur ont été désignés. La canonnade est encore faible. Un de nos pelotons de cavalerie en reconnaissance a été découvert par une batterie



UNE TOMBE FRANÇAISE A LUNÉVILLE

ennemie et nous le voyons revenir au galop à travers la plaine, poursuivi par les shrapnells. Le piton où nous étions seuls au début s'est peuplé peu à peu des états-majors des divisions du 16e corps... Maintenant notre artillerie bat la lisière du bois où doit se trouver l'ennemi ; nos régiments avancent en longue ligne déployée à travers les champs ; ils sont heureusement protégés par un mouvement de terrain et marchent alignés comme à une revue : des shrapnells éclatent sans effet autour d'eux. Un avion, deux avions ennemis... ils lancent des fusées serpentines au-dessus de nos lignes. Nous, nous n'avons pas d'avions.

« Les régiments de notre division avancent sans arrêt, 222e régiment à gauche, 223e au centre, 36e colonial à droite ; ils ont déjà gagné trois kilomètres, excepté à l'extrême droite où une vive fusillade partant d'un groupe de maisons neuves — la gare d'Einvaux — les retarde. Nos batteries, prévenues, canonnent ces maisons. Tout à coup, une, deux, trois, plusieurs explosions noires saluent la plaine ; nos troupes, qui viennent d'atteindre la dernière crête et d'engager des feux de mousqueterie avec l'ennemi qui leur fait face, sont arrêtées sur toute la ligne par de violentes salves de mitrailleuses brusquement déchaînées ; à la lorgnette, nous les voyons se tapir derrière les haies, les chemins, s'accrocher au terrain ; nous voyons les nuages noirs de la grosse artillerie pleuvoir autour d'elles ; parfois un obus tombe en plein dans une section qui s'éparpille comme de l'eau qui gicle. Voilà de petits groupes des nôtres qui commencent à lâcher à droite, ils dévalent la pente en courant, on voit les hommes tomber par grappes... L'ennemi n'avance pas ; il continue à rester invisible dans le bois sur lequel nous faisons tirer notre artillerie à l'aveuglette. De 10 heures à 2 heures de l'après-midi, la situation reste à peu près la même ; le mouvement de retraite de notre droite ne s'accentue pas, une poignée de braves n'a même jamais abandonné le sommet de la crête ; ils disparaissent, par moments, dans les nuages de poussière que soulèvent les obus, mais ils ne reculent pas d'un pouce. Notre gauche, moins canonnée d'ailleurs que le centre et la droite, n'a pas reculé non plus ; elle est tapie, immobile, derrière le remblai d'un chemin.

« Autour de nous, aussi loin que nous puissions voir, la bataille fait rage. Un roulement continu et partout des flocons de shrapnells. Le colonel Champion, commandant notre cavalerie, qui aime les parallèles historiques, m'explique, chiffres à l'appui, que nous sommes des spectateurs enviables d'une bataille comme on n'en a encore jamais vue, auprès desquelles Marengo, Austerlitz, Sedan sont de mesquines escarmouches.

« De notre piton, nous avons une vue panoramique sur l'engagement de cinq corps d'armée français, de gauche

à droite, les 20e, 15e 16e, 8e et 13e renforcés de divisions de réserve, avec des forces allemandes au moins équivalentes. Il y a certainement sous nos yeux plus d'un demi-million d'hommes aux prises (1). »

LE 15e CORPS MARCHE SUR LUNÉVILLE (26 AOUT) Plus au nord, le 15e *corps* avait reçu l'ordre, dès le 25 août, de seconder, par une attaque énergique, la marche en avant du 16e corps. N'oublions pas que l'armée du prince de Bavière était mal engagée et prêtait le flanc, au moment où, sortant de Lunéville, elle défilait pour se porter par Xermaménil, Lamath, Einvaux, en direction de Rozelieures. Le général de Castelnau comptait exploiter cette faute en se jetant sur le flanc de l'ennemi en direction Vého-Manonviller. Donc, il confiait surtout aux troupes du 15e corps, malheureusement très fatiguées, l'exécution d'une très belle manœuvre.

Après une bonne préparation d'artillerie, le 15e corps s'était porté en avant, vers l'angle de la Mortagne et de la Meurthe avec, pour objectif plus éloigné, Lunéville. On eut, d'abord, l'impression que l'ennemi, surpris, cédait sans résistance.

En effet, la 30e division d'infanterie, appuyée par la 64e division de réserve, marche sans arrêt, dans l'après-midi du 25 août, sur Charmois d'abord, puis sur Blainville et Mont-sur-Meurthe ; elle occupe Mont. Mais alors, elle est arrêtée, le 25 au soir, par le feu des mitrailleuses postées dans le village.

De cet arrêt dépend la journée du 26 août. Si les forces françaises avaient été maîtresses du confluent de la Mortagne et de la Meurthe, à Mont, la marche sur Lunéville, Vého, Manonviller, serait devenue décisive et les forces allemandes eussent pu être cernées dans le fond du triangle Lunéville, Blamont, Badonviller : c'eût été un Tannenberg pour les corps qui marchent sur Epinal.

L'ennemi eut le sentiment du péril qu'il courait.

Les troupes du 15e corps, épuisées par six jours de combats ininterrompus, s'étaient abritées dans la forêt de Charmois, leurs avant-postes étant à Mont-sur-Meurthe. L'ennemi a concentré une puissante artillerie sur les hauteurs qui dominent Charmois et Xermaménil, de l'autre côté de la Mortagne, Fraimbois, bois de Bareth, bois Saint-Mansuy. De là, il tire à obus explosifs sur le bois de Charmois. Notre artillerie répond vigoureusement.

La 30e division, d'Avignon (40e, 58e, 55e, 61e d'infanterie et 19e d'artillerie) prend pour objectif Mortagne en face de Mont, de l'autre côté de la rivière. Les fonds de Mortagne offrent de ce côté un terrain peu propice à l'offensive. La 30e division est obligée d'abandonner Mont-sur-Meurthe. La bataille se prolonge toute la journée sans résultats appréciables. Les unités du corps, durement éprouvées, sont réduites à stationner sur place.

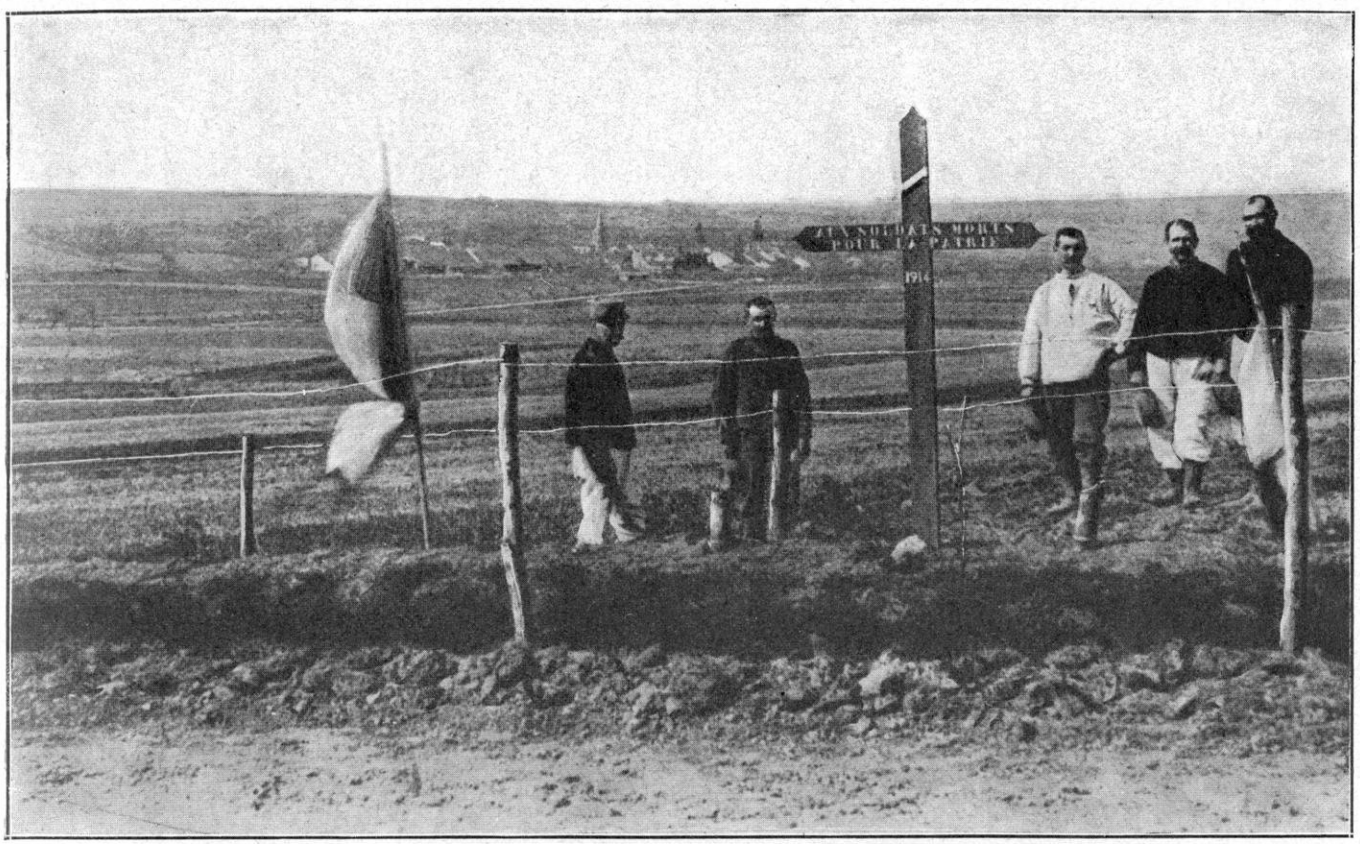
En résumé, la victoire de la Trouée de Charmes s'est développée, à la 2e armée, de façon à porter nos troupes de l'Euron sur la Mortagne. Mais l'espoir qu'on avait eu de saisir, d'un seul élan, les passages de cette rivière par une manœuvre confiée au 15e corps et au 16e corps en liaison avec le 8e corps, ne s'est pas réalisé. On a touché les bords de la Mortagne, mais on n'a pas franchi son cours.

Cette guerre est dure : on s'en aperçoit de jour en jour. Il ne suffit pas d'avoir du courage : il faut du sang-froid, de la patience, de la méthode.

Mais l'ennemi subit les mêmes épreuves de son côté. Ses espoirs de victoire en coup de vent sont dissipés ; ses pertes sont énormes ; son élan est brisé. Une forme nouvelle de la guerre apparaît. Les Allemands, inaugurant ce qui se passera bientôt sur le front de l'Aisne après la bataille de la Marne, commencent à s'enterrer.

LE 20e CORPS ET L'ATTAQUE SUR LUNÉVILLE PAR LE NORD LES 25, 26 AOUT Nous avons dit que la bataille s'éteignait en quelque sorte, en remontant vers le nord. Sur le front nord et nord-est du Grand-Couronné, aucun engagement ne s'était

(1) Notes inédites du lieutenant Morel-Journel.



MATTEXEY. — TOMBES DE SOLDATS FRANÇAIS DU 13e, 85e ET 98e DE LIGNE

produit le 26 août ; l'ennemi en effet portait tout son effort vers le sud. Nancy n'était nullement alors son objectif. La manœuvre allemande pour l'enveloppement continuait en direction d'Epinal, malgré l'échec du 25 sur la Trouée de Charmes.

Entre Nancy et Lunéville, le général de Castelnau avait confié le pivot de la contre-offensive qu'il avait entreprise, le 26, au 20e corps. Celui-ci était installé très fortement au nord du coude que fait la Mortagne, sur les hauteurs de Flainval, dominant toute la forêt de Vitrimont. De là, il pouvait, selon les circonstances, soit seconder l'offensive du 15e corps sur Lunéville, soit se retourner pour défendre Nancy, au cas où la ville serait attaquée.

Les positions occupées par le 20e corps dans la journée du 26 août avaient donné tout sujet d'espérer. Descendant des hauteurs de Flainval il atteignait, en effet, à l'approche de la nuit, la ligne La Faisanderie-Friscati-Deuville-Maixe-bois de Crévic : il avait ses avant-postes à 2 kilomètres de Lunéville et tenait la ville comme enserrée. A sa gauche, la 70e division de réserve (général Fayolle) atteignait Drouville. Cette division était, d'ailleurs, mise à la disposition du 20e corps et, ainsi, une masse combattante des plus puissantes était constituée.

Plus au nord encore, les éléments du 9e corps et les divisions de réserve formant la défense mobile de Nancy, affirmant leur succès du 25, se tenaient ferme dans la région Rémérévillle-Courbesseaux ; la brigade Morderelle laissant un bataillon à Champenoux, occupait le Couronné jusqu'à la route de Château-Salins.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour voir que, dans ces conditions, Nancy était très sérieusement protégée.

Le général de Castelnau pouvait donc, avec une sécurité suffisante, donner tous ses soins au renouvellement de l'offensive qu'il avait déclanchée vers le sud et qui, au lieu de le conduire, comme il l'avait espéré, jusqu'à Gerbéviller, Fraimbois, Moncel, Lunéville, ne lui avait permis que d'aborder péniblement la rive gauche de la Mortagne.

JOURNÉE DU 27 AOUT

La journée du 27 août lui apporterait-elle ce succès ?

Les troupes étaient au comble de la fatigue et de l'épuisement. La journée du 26 les avait, en quelque sorte, achevées. On était parti de la Trouée de Charmes avec le sentiment que l'ennemi se laisserait mener tambour battant. Et il n'en était rien. Il s'accrochait à tous les obstacles. La terre, remuée partout, lui fournissait des abris imprévus. Les fils de fer se déroulaient en avant des tranchées. Les mitrailleuses se cachaient dans les taillis, dans les bosquets, dans les hameaux, au moindre pli de terrain. Les officiers français, entraînant leurs troupes à l'assaut, tombaient et n'étaient pas remplacés. Les compagnies continuaient à combattre, mais éperdues, sans guide et sans objectif précis.

D'un renseignement recueilli par un officier prisonnier, il résultait qu'un nouveau corps d'armée allemand avait été appelé en hâte sur le front de Gerbéviller.

Et puis, l'offensive allemande s'est dessinée franchement vers le sud, commençant sa tentative de percée sur Epinal. La 1re armée, loin de progresser dans la marche commune sur Gerbéviller, combattait sur la défensive à Roville-aux-Chênes, bois d'Anglemont.

Il y aurait donc un grand danger à laisser le 16e corps s'engager en se décrochant et en laissant son flanc droit découvert vers le sud.

Aussi, tout compte fait, le général de Castelnau croit plus sage de se tenir l'arme au pied pendant la journée du 27, pour laisser ses soldats « souffler », ses formations se réorganiser et se préparer à une offensive bien en mains pour le 28.

Donc, la journée du 27 marque volontairement un temps d'arrêt à la 2e armée : cela ne veut pas dire qu'elle est tout à fait inemployée.

Au 16e *corps*, on apprend que les Allemands ont profité de la nuit pour évacuer Haudonville et Gerbéviller. Le général Vidal est autorisé à pousser des éléments dans Gerbéviller, mais en évitant d'engager une action générale. Gerbéviller est soumis par l'ennemi, qui occupe les hauteurs est, à un violent bombardement.

Au 15e *corps*, repos complet. Le corps reprend possession de la 29e division (Carbillet) que, pour la bataille de la Trouée de Charmes, il avait prêtée au 16e corps.

Au 20e *corps*, canonnades réciproques, c'est-à-dire entre Léomont à nous et Friscati à l'ennemi. Notre artillerie prend à partie les escouades allemandes que l'on voit remuer de la terre.

Le général de Castelnau a profité de ce calme relatif pour remanier l'ensemble de ses forces et faire des mouvements de troupes en vue des objectifs qu'il se propose pour le lendemain et les jours suivants.

Dans le cours de la journée du 27, l'ordre de bataille est réglé ainsi qu'il suit, du sud au nord :

Le 16e corps d'armée, auquel ont été joints la 74e division de réserve et le deuxième groupe du 3e régiment d'artillerie lourde, en face de Gerbéviller jusqu'au pont du Fiscal.

Le 15e corps, comprenant, outre le 15e corps, la 64e division de réserve, du pont du Fiscal à Mont-sur-Meurthe.

Le 20e corps, comprenant en outre la 70e division de réserve et trois groupes d'artillerie lourde, entoure Lunéville par le nord sur une zone Udiviller-Anthelupt-Maixe-Dombasle-Haraucourt-Buissoncourt-Rosières-aux-Salines, avec une pointe sur Maixe-Vitrimont-La Faisanderie, c'est-à-dire les approches de Lunéville.

La 18e division d'infanterie, c'est-à-dire la partie du 9e corps qui n'a pas été embarquée et qui est restée à la disposition de la 2e armée, est dans la région de Courbesseaux-Réméréville, comme il a été dit ci-dessus. Elle fournit la garnison du Rembêtant et les troupes mobiles qui occupent la plaine Réméréville-Erbéviller.

Le 2e groupe de divisions de réserve (59e et 68e divisions de réserve) avec fractions des 4e et 6e d'artillerie lourde, sont spécialement affectés à la défense de Nancy. La 68e division de réserve est sur le front de Leyr à Velaine

SUR UN CHAMP DE BATAILLE DE LORRAINE

et la 59e division de réserve tout à fait en pointe nord du Couronné, de Leyr à Sainte-Geneviève.

JOURNÉE DU 28 AOUT Toutes ses forces sont pleines d'ardeur pour reprendre l'offensive dès le 28 août au matin.

Rappelons les synchronismes :

Le 28 au matin, les armées de l'ouest, en retraite après Charleroi, s'arrêtent et commencent à faire tête : elles vont engager la bataille de Guise; les armées qui ont opéré dans les Ardennes s'arrêtent et font tête: elles engagent la bataille de la Meuse. L'armée de Sarrail protège Verdun qui est tout à fait à l'abri d'une tentative ennemie. Dans cette même journée du 28, Dubail, après un effort désespéré à la Chipotte, lutte pour Saint-Dié : il va décidément contenir, à la sortie de cette ville, la vague ennemie.

Partout les armées de la République ont dominé la première émotion et la première surprise. Joffre a dicté ses instructions stratégiques et ses instructions tactiques. Il sait où il va.

On suit, dans tout cela, l'importance du rôle de Castelnau. Du haut du Grand-Couronné, il domine la bataille de Lorraine. Il va descendre sur les armées du Prince de Bavière et de von Heeringen, c'est-à-dire sur la branche de la tenaille qui, après avoir échoué en direction de Charmes, va échouer en direction d'Épinal. S'il peut l'arrêter et la vaincre, non seulement il sauve Nancy et la Lorraine, mais il rompt le plan stratégique allemand. Peut-être même a-t-il pensé à un autre résultat plus brillant encore, ce serait d'enfermer les deux armées allemandes dans le fond du triangle où elles se sont si imprudemment précipitées. Ainsi tout l'anime au combat.

Le drame de ces journées est non seulement dans les alternatives de la lutte qui va s'engager, mais surtout dans les rapports de cette

action particulière avec le plan général déjà conçu par le général en chef pour l'ensemble des armées françaises.

Il semble que le général de Castelnau se soit rendu compte, dès lors, de l'intérêt qu'il y avait à n'assigner aux troupes que des objectifs limités. La génération qui avait conçu la guerre d'offensive et de manœuvre commence à subir la leçon des faits. Castelnau est un sage. Il ne s'entête pas. L'école de la guerre n'a pas de disciple plus docile.

Aussi, même pour le résultat que peut-être il a caressé dans son esprit, il donne à ses troupes une tâche immédiatement réalisable. Il s'agit, pour le 28 au matin, de reprendre l'offensive en vue de s'assurer le débouché de la Meurthe entre la forêt de Parroy et la Pissotte. C'est là qu'il veut faire son trou et que, par conséquent, il porte son effort principal.

Remarquez le choix du lieu. Le général pense sans doute que, l'ennemi persévérant encore dans son attaque vers le sud, il y a tout intérêt à le prendre plutôt au nord et à marcher, en quelque sorte, sur la queue du serpent dont les têtes multiples se sont glissées à Roville-aux-Chênes, à Rambervillers, à la Chipotte, à Saint-Dié.

Mais bien entendu, toute son armée a reçu l'ordre d'agir partout en même temps.

L'ennemi a le sentiment du péril qu'il court. Nous l'avons déjà vu arrêtant un corps bavarois, au cours de la journée du 26 et le disposant en flanc-garde en face du 20e corps pour protéger Lunéville. Il n'a pas non plus perdu son temps dans la journée du 27. Il s'est retranché fortement sur la lisière ouest de Lunéville, c'est-à-dire au nord-est de Friscati, sur les hauteurs de Deuxville et dans le bois d'Einville. Il commence aussi à se montrer plus au nord dans la région de Delme comme s'il préparait, à son tour, une contre-attaque par enveloppement menaçant Nancy.

Reprenons donc cette importante journée du 28 en commençant vers le sud.

LE 16e CORPS REPREND GERBÉVILLER

Le 16e *corps d'armée* avec la 74e division de réserve exécute son mouvement sur la Mortagne en trois colonnes : à droite, la 74e division de réserve direction de Gerbéviller-Fraimbois; au centre, la 31e division, direction Haudonville; à gauche, la 32e division d'infanterie, direction Moncel.

Ce mouvement est combiné avec celui du 8e corps de l'armée Dubail qui doit opérer plus au sud encore sur la Mortagne en direction de Vallois, Moyen, Magnières.

Mais divers incidents se produisent.

L'élan du 8e corps est arrêté, comme nous l'avons dit, parce qu'il est obligé de renforcer sa division de droite qui prête la main au 13e corps sur Roville-aux-Chênes. Sa marche est ainsi ralentie et, s'il gagne la Mortagne, vers 13 heures, il ne peut la dépasser.

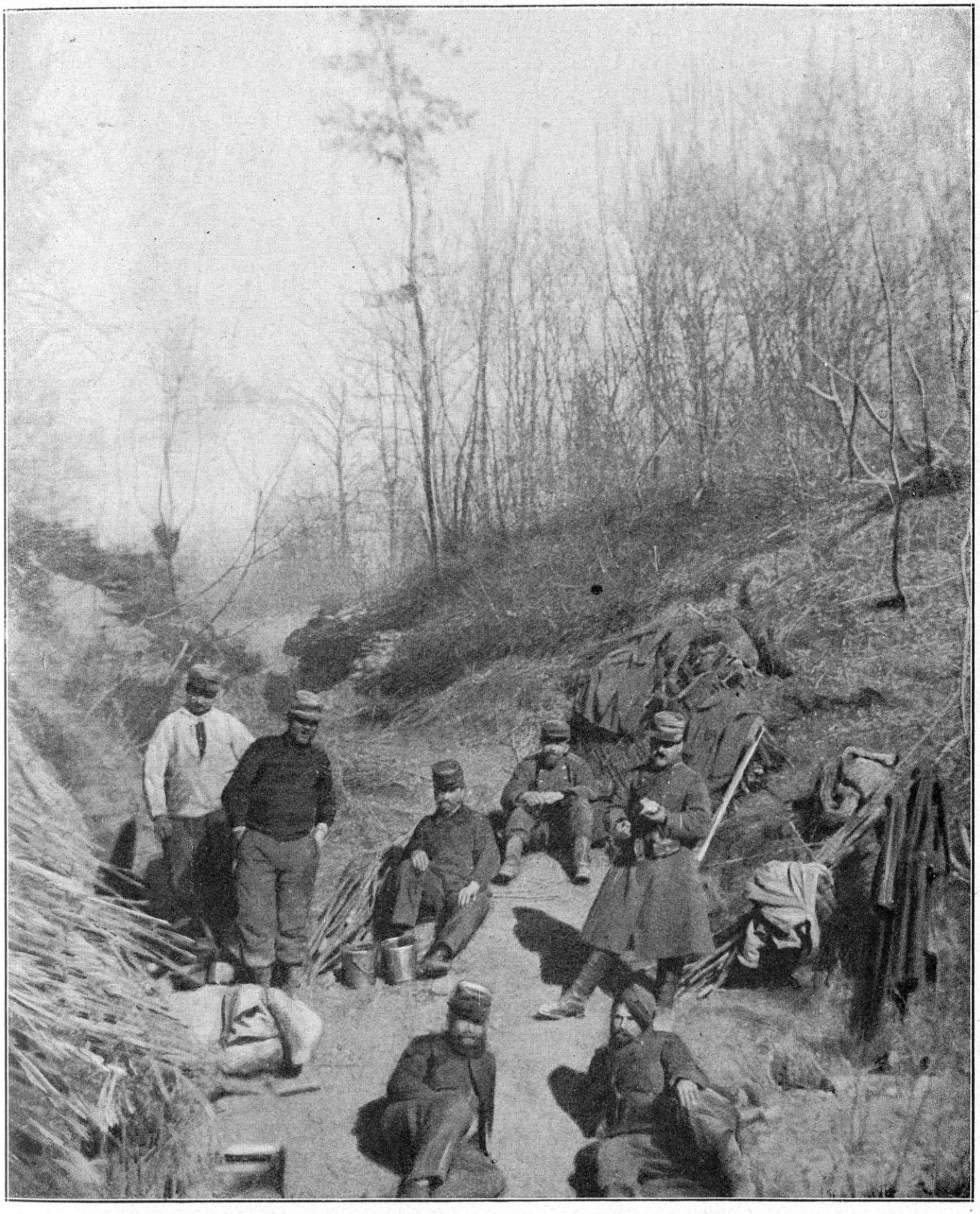
Au nord de Gerbéviller, l'attaque de la 32e division sur le pont du Fiscal est également entravée, au moment où les troupes se mettent en mouvement, par une crue subite de la Mortagne. On perd du temps à faire venir et à jeter les passerelles.

Par contre, la 74e division (brigade Terris) qui s'est rendu compte, pendant la nuit, que Gerbéviller était évacué, débouche sur la rive droite. A 13 heures, elle attaque le Bois du Haut de la Paxe où l'ennemi s'est cantonné et progresse, bien appuyée par son artillerie. Le 122e, le 299e, le 230e marchent bravement à l'assaut du bois et arrivent à la lisière. Mais une contre-attaque puissante refoule le 299e qui entraîne dans sa retraite le 122e et le 230e. Cette offensive, si bien commencée, retombe jusqu'au gué sud de Gerbéviller.

La brigade Terris est appuyée par la brigade Gérald; elle se tient prête à contre-attaquer et, de Gerbéviller, à prendre de flanc l'offensive allemande.

Comme on le voit, au milieu de la journée, l'écheveau est singulièrement emmêlé.

En somme, la 31e division s'établit sur les lisières nord du bois d'Haudonville (rive gauche) où elle se fortifie, et la 74e division de réserve



HALTE DE FANTASSINS FRANÇAIS A LA LISIÈRE DE LA FORÊT DE CHAMPENOUX

en fait autant sur la lisière du bois de Guignebois, Gerbéviller restant à peu près inoccupé.

A 14 heures, le 8e corps, fortement pressé, demande le concours de la 2e armée. La brigade Lucas (12e brigade de dragons et 2e bataillon de chasseurs) est mise à sa disposition et essaye de le dégager en se portant sur Moyen.

La 32e division, grâce aux ponts de fortune établis non sans peine, a passé la rivière et fait tête de pont en face de Xermaménil.

La 64e brigade a un régiment à la lisière nord-est du bois de Broth, un régiment à la lisière sud-ouest du même bois.

Cependant le 15e corps (29e division) est arrêté, comme nous allons le voir, à Lamath. Si cette division peut progresser sur la rive droite de la Mortagne, la 32e division (du 16e corps) attaquera par la pointe du bois de Mansuy, qui domine Xermaménil et que son artillerie canonne vigoureusement.

A 17 heures, la 74e division de réserve a réoccupé entièrement Gerbéviller. Sa 147e brigade (222e et 299e) est maîtresse des gués de la Mortagne, et sa 148e brigade tient en force le bois de Guignebois et la croupe 287 qui dominent Gerbéviller. L'ennemi est solidement retranché à la lisière sud du bois de la Paxe.

La 31e division (toujours du 16e corps) n'a pas passé la Mortagne; mais elle tient les ponts et les gués autour de Haudonville.

La 32e division est restée également en deça de la Mortagne, aux bois de Broth et de Franconville.

En somme, au 16e corps, la journée n'a pas donné ce que l'on en attendait, sauf au centre par la reprise bien disputée de Gerbéviller (1).

(1) Voici un récit purement militaire des opérations de la 74e division de réserve pour la reprise de Gerbéviller.

« La 148e brigade (333e et 299e en première ligne, 230e en 2e ligne) quitte ses emplacements de bivouac vers 6 heures; la 147e brigade marche derrière la 148e brigade.

« Vers 10 heures, le 333e entre à Gerbéviller qui n'est pas occupé, pendant que le 299e, qui a franchi la Mortagne au gué 247, refoule l'ennemi et s'établit au nord de la Mortagne, le long de la voie ferrée.

« A cette heure, le 132e a déjà passé la Mortagne au passage créé en aval du pont de Gerbéviller.

« Le 230e se rapproche et arrive à la lisière sud de Gerbéviller. Le 333e atteint la lisière nord de Gerbéviller, mais ne peut en déboucher.

Les habitants de Gerbéviller assistaient haletants à ces terribles alternatives. Cachés dans leurs caves sous les ruines du bourg encore fumantes, dans la terreur des exécutions féroces qui ont ensanglanté la ville, ils attendent avec anxiété l'arrivée des troupes françaises et n'osent en croire leurs yeux quand les premiers soldats surgissent :

« ...Trois jours après, une religieuse accourt auprès de sœur Julie :

« — Ma mère, les dragons sont en train de faire boire leur chevaux à la fontaine!

« Elle sort.

« — Bonjour, mes bons amis. Quel bonheur! où allez-vous?

« — Chercher les Boches.

« Deux heures après, un régiment d'infanterie apparaissait sur la crête : les Allemands se retiraient. Mais ils revinrent. Du 28 août au 15 septembre, il y eut cinq batailles devant l'hôpital. La canonnade tonnait sans répit. Et voici une belle histoire que sœur Julie m'a racontée : Un matin, un prêtre soldat, qui était infirmier à l'hôpital, appelle la supérieure :

« — Venez, ma sœur! Je vais vite dire ma messe. Je me dépêcherai. Ce n'est pas le moment de méditer.

« Et la messe commence.

« A l'Offertoire, une marmite tombe devant la porte.

« Dehors, une longue plainte. Le prêtre continue l'oraison. On sut plus tard que quatre officiers venaient d'être tués sur la route. »

« Vers 13 h. 30, une contre-attaque allemande, fortement soutenue par l'artillerie, provoque un mouvement de recul de la 147e brigade. Gerbéviller est abandonné et les 333e et 230e se replient en désordre sur Remenoville en éprouvant des pertes sensibles.

« Le 299e se maintient au nord de la Mortagne. Notre artillerie protège la retraite, mais, se croyant mal soutenues, les batteries les plus avancées se replient.

« La 147e brigade engage le 222e et le 223e pour soutenir la 148e brigade.

« Notre artillerie arrête toute tentative de l'ennemi qui, d'ailleurs, ne poursuit pas.

« Vers 17 heures, le 222e est au nord du gué 237 et occupe des tranchées vers le changement de pente, face aux tranchées allemandes qui bordent la lisière sud du bois du Haut-de-la-Paxe.

« Le 299e se reforme dans la vallée de la Mortagne près du gué. Le 26e colonial se dirige vers le gué pour renforcer le gros de la 147e brigade.

« Le 223e occupe la crête 287 et la lisière nord du bois de Guignebois; mais Gerbéviller est toujours aux mains des Allemands. Le 230e et le 333e se reforment au nord de Remenoville.

« Vers 22 heures, Gerbéviller est réoccupé par deux compagnies et une section de mitrailleuses de la 147e brigade.

« La division stationne sur ses positions :

« 147e brigade sur le gué, occupant les tranchées de droite et Gerbéviller.

« 148e brigade en arrière au bivouac vers le bois de Guignebois et à Remenoville.

« Quartier général à Remenoville. »

A l'élévation nouvelle bombe. Nul ne se trouble. Les religieuses prient. Le prêtre élève l'hostie sans que les mains tremblent. Au moment de la communion, une troisième marmite survient qui écorne le toit. Le célébrant achève le Saint-Sacrifice, sans omettre aucun rite, et puis tend le calice au servant pour les ablutions. Mais le servant ne se levait pas, tant il tremblait. C'était pourtant un gaillard hardi au combat et qui venait de recevoir la médaille militaire. Il fallut l'appeler pour qu'il apportât les burettes qui s'entre-choquaient entre ses mains.

— « Eh bien! mon garçon, vous étiez figé tout à l'heure, » dit, quelques instants plus tard, la mère Julie.

— « Dites momifié, ma sœur! »

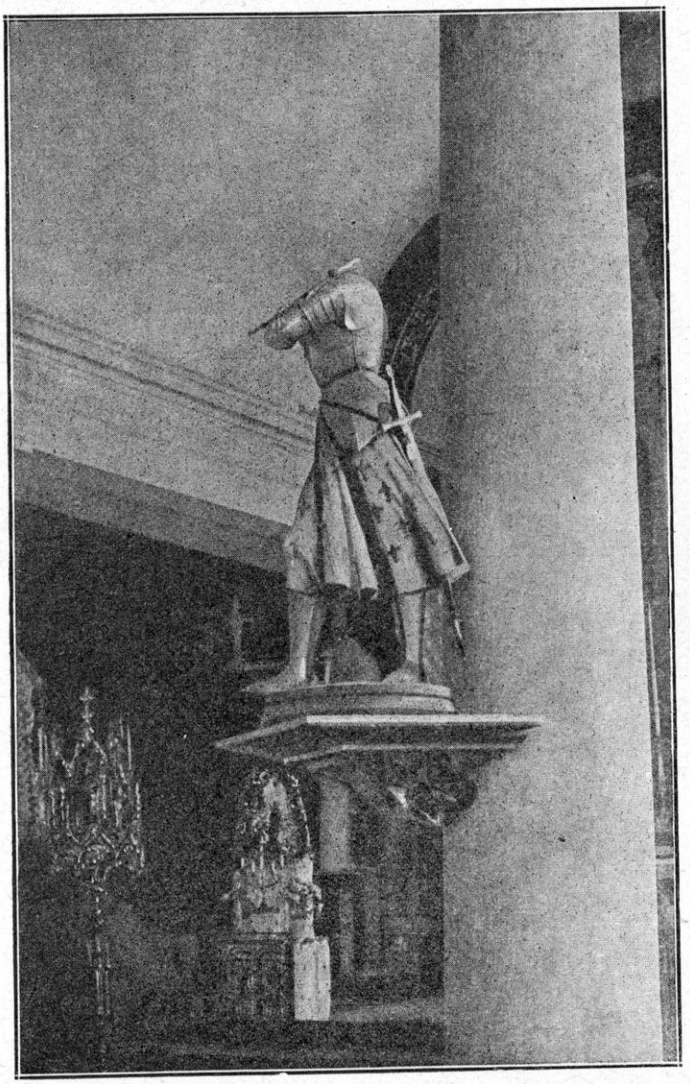
Elle rit de tout son cœur et emmena le grand diable à la cuisine pour qu'il bût du café... (1)

Voici un autre coin du champ de bataille:

J'arrive à Remenoville, dans l'après-midi du 27, avec le commandant du quartier général pour préparer le cantonnement. Nous jetons notre dévolu sur une grande maison dans laquelle, l'avant-veille, un état-major allemand avait commencé à s'installer. Le couvert est encore mis dans la salle à manger; les assiettes d'une quinzaine de convives débordent de reliefs de dessert et de nombreuses bouteilles vides attestent que la cave a été visitée. Dans la belle chambre du premier étage, le lit est prêt avec ses draps propres; mais le général auquel il était destiné a dû plier bagage avant de s'en servir; il n'a marqué son passage qu'en se lavant les mains avant de déjeuner.

Les autres pièces ont été hâtivement saccagées; meubles défoncés à coups de crosse et leur contenu répandu sur le sol. Nous sommes ici sous le bombardement de l'ennemi. Allons voir la cave; elle est voûtée, assez propre... Dès la nuit tombée, le village est une fourmilière; attelages d'artillerie, convois, cavaliers, venant à l'abreuvoir s'enchevêtrent dans l'obscurité en un fouillis inextricable

(1) L. Latzarus, *Figaro* du 29 mars 1915.



STATUE DE JEANNE D'ARC DÉCAPITÉE
DANS L'ÉGLISE DE ROVILLE-AUX-CHÊNES

Providentiellement, l'artillerie ennemie a mal repéré le village; les obus tombent, à l'heure fixe, à cent mètres de la lisière, dans les près marécageux, où ils s'enfoncent mollement...

Le 28 août au matin, notre 148e brigade attaque Gerbéviller qu'elle occupe facilement, mais dont des feux de mitrailleuses l'empêchent de déboucher. Vers deux heures de l'après-midi, une violente contre-attaque de l'ennemi nous chasse du terrain conquis; le 333e et 230e régiments très éprouvés et ayant perdu beaucoup de leurs officiers, se replient en désordre sur Remenoville. Heureusement notre 147e brigade se maintient sur ses positions au nord de la Mortagne, et l'ennemi, pris en même temps à partie par notre artillerie, ne peut pas nous poursuivre; il est même obligé d'évacuer Gerbéviller, que nous réoccupons dans la nuit (1).

LE 15e & LE 20e CORPS DANS LA JOURNÉE DU 28 AOUT. LES COMBATS DE VITRIMONT

Si l'on a bien compris la manœuvre du général de Castelnau dans ces premières journées qui suivent la bataille de la Trouée de Charmes, il compte, poursuivant rapidement son succès, passer la Mortagne, et même pousser jusqu'à la Meurthe, réoccuper Gerbéviller et Lunéville, en un mot, balayer l'ennemi en prenant Flainval pour pivot.

Sa droite (le 16e corps avec la 74e division de réserve) est en liaison avec le 8e corps de l'armée Dubail et, tous ensemble, doivent se porter sur Domptail, Magnières, Vallois, Moyen, Gerbéviller, Fraimbois, Moncel, de façon, après avoir nettoyé tout l'angle entre Mortagne et

(1) Carnet de route du lieutenant Morel-Journel.

Meurthe, à sauter sur la Meurthe elle-même.

Pour cette entreprise, on comprend combien est avantageuse la position du 15e corps puisque, dès le 25, il était maître des passages de la Mortagne à proximité de Lunéville ; il est en mesure d'attaquer cette ville par le sud, tandis que le 20e corps l'attaque par le nord.

Mais nous avons indiqué aussi que l'ennemi s'oppose à cette entreprise par une double manœuvre : d'une part, il fonce sur Roville-aux-Chênes et Rambervillers, de telle sorte qu'il empêche le 8e corps de venir en aide à la 2e armée ; d'autre part, il soutient ses troupes déjà engagées par des forces nouvelles qui s'échelonnent le long de la Meurthe (1), de façon à faire flanc-garde pour protéger ses communications ; cette flanc-garde a donc pour mission spéciale de s'opposer aux entreprises du 15e corps et du 20e corps sur Lunéville. Ajoutons que, dès ce moment, l'ennemi a pris le parti de s'abriter dans des tranchées et derrière des fils de fer; il compte briser ainsi l'élan de nos troupes.

La lutte prend un caractère d'âpreté extraordinaire. On avance, mais très lentement, et qui, pis est, on n'a pas le sentiment du résultat obtenu. Bientôt, nous allons voir l'ennemi plier et renoncer à toute sa manœuvre dans l'est, tandis que les troupes qui le refoulent et l'épuisent en sont encore à se demander si elles tiennent le succès.

Nous avons dit les durs combats du 16e corps et de la 74e division de réserve autour de Gerbéviller, dans la journée du 28 ; voici maintenant ceux du 15e *corps* en direction de Lunéville dans cette même journée.

(1) Sur l'arrivée de ces renforts venus de Metz, nous avons, outre les renseignements parvenus à l'armée, un texte emprunté aux livres allemands : « Le 26 et le 27 août, la bataille se portait de plus en plus sur l'aile gauche (allemande), mais elle se développait difficilement. Enfin, le 27 août après midi, un corps, venu de Metz en marches forcées, apporta du soutien. Son artillerie était arrivée dès la veille au soir et s'était mise en position. Les troupes avaient combattu deux jours de suite sans une minute de repos ; la cavalerie n'avait pas quitté la selle depuis quarante-huit heures ; les convois alimentaires n'étaient pas arrivés et les troupes étaient affamées... » G. Gratner, *Les Lions bavarois pendant la guerre mondiale*, p. 88.

Le 15e corps, après s'être reposé et reconstitué le 27, a reçu l'ordre d'attaquer le 28 au matin. Il lui est prescrit de prendre pied, tout d'abord, par des avant-gardes, sur le plateau à l'est de la Mortagne.

Pour cela, on commencera par une puissante préparation d'artillerie. On verra ensuite si le 15e corps, en liaison avec le 20e corps, est en mesure de déboucher au nord de Lunéville.

La 64e division de réserve est tenue à la disposition du commandant en chef de l'armée, sans doute pour frapper un coup, le cas échéant.

A 10 heures, l'avant-garde de la 30e division, débouchant de Mont-sur-Meurthe, entre dans le village de Rehainviller. A droite, marchant de front, la 29e division tient la lisière du bois de Mansuy où elle lance ses reconnaissances. Elle est reçue par une formidable rafale d'obus de gros calibre qui l'empêche d'exploiter ce premier succès : elle ne peut même pas mettre en place son artillerie. Cependant, la vallée du Laxal et les approches de Lunéville sont évacués par l'ennemi. Vers le sud, on commence à s'étendre du côté du bois de Fraimbois, de façon à aider le 16e corps dans son entreprise sur Gerbéviller.

Gerbéviller serait tourné si, par Fraimbois, les troupes du 15e corps avaient mis le pied sur la Meurthe. Il est 15 h. 30 ; la bataille marque un temps d'arrêt : c'est le moment où l'ennemi contre-attaque avec succès sur Gerbéviller.

D'autre part, la 30e division qui opère à gauche, c'est-à-dire au nord, a reçu l'ordre de pousser à fond sur Lunéville en liaison avec le 20e corps. L'artillerie prépare l'attaque, lorsque les événements qui se produisent à droite et à gauche interrompent ce mouvement en pointe.

Résultat : le 15e corps a fait un pas ; il s'est approché de Lunéville, mais c'est tout.

Que s'est-il passé, d'autre part, dans cette même journée du 28 août, au 20e *corps* qui devait enserrer la ville par le nord ?

Combats très rudes ; offensive pleine d'élan,

RÉHAINVILLER. — UN COIN DU VILLAGE

et, ici aussi, résultats minces, du moins en apparence.

La marche en avant se heurtait à des obstacles matériels à peu près insurmontables. Comme les chefs les plus avisés commencent, dès lors, à s'en apercevoir, la guerre de mouvement, de ce côté, du moins, touche à sa fin : la guerre de siège s'installe peu à peu.

Le 20e corps a pour mission de déboucher sur Lunéville par le signal de Friscati : c'est un morceau très dur à avaler. Friscati est à la cote 341. La ligne de Paris à Strasbourg fait comme une circonvallation protégeant Lunéville au débouché de la forêt de Vitrimont.

Entre Deuxville et Anthelupt d'une part, et Friscati d'autre part, l'artillerie a fait rage pendant toute la journée du 27 et la matinée du 28. A midi, le 15e corps ayant pris les devants, le 20e corps attaque, à son tour, et pique sur Lunéville. Il s'efforce de grimper les rudes pentes qui protègent la ville. A la nuit, le 69e d'infanterie, dans un élan magnifique, s'est emparé du signal de Friscati.

Mais la droite du corps, retardée en même temps que la gauche du 15e corps, nepeut pas déboucher de la forêt de Vitrimont, ni atteindre les lisières de Lunéville. On domine la ville ; mais l'ennemi a fortement organisé les contre-pentes ; il n'abandonne pas la partie.

Cependant, le général Foch, après le succès de Friscati, est appelé au Grand Quartier Général. On a besoin de lui ailleurs. Il est remplacé par le général Balfourier dans le commandement du 20e corps.

Résumons : le 28 au soir, toute la Mortagne est, à peu de chose près, entre nos mains depuis Saint-Pierremont jusqu'aux portes de Lunéville. Maïs Castelnau n'a pas obtenu tout ce qu'il voulait : la manœuvre ne s'exécute pas telle qu'il l'avait conçue; il souffre de ses propres pertes, il ne peut que deviner celles de l'ennemi.

Il faudra donc recommencer le lendemain... On recommencera.

Il est intéressant de connaître la vie du soldat dans ces journées en apparence stationnaires,

BATAILLE DE MEURTHE ET MORTAGNE

27 Août 1914, matin.

— Français —

20 *Corps d'armée.* 16 *Division.* *Régiment d'Infie* *Régt de Cavie*

— Allemands —

II.B *Corps d'armée.* *Régiment d'Infanterie.*

Altitudes: + 200 + 300 + 400

Echelle: 0 Km. 1 2 3 4 5 10

A.P

et en réalité si fiévreuses. Contraste admirable entre le flegme qui règne parmi les troupes et la violence de la tourmente qui les emporte.

Bernard Descubes nous fait vivre avec un groupe d'artillerie du 20e corps installé sur les hauteurs de Flainval. C'est une forte position sur un éperon descendant en pente douce vers la Meurthe, face à Lunéville et tournant le dos au canal, ayant Dombasle sur la gauche. De ce sommet, on découvre la plaine jusqu'à Lunéville.

« Notre ligne d'artillerie s'étendait à droite par un groupe du 8e et notre 1er groupe ; elle était renforcée par une batterie de 120 long, dans le creux suivi par le chemin d'accès de la grand'route au sommet de l'éperon et par une batterie de 120 court habilement dissimulée sous un bois, un peu à droite en arrière.

« Notre première ligne d'infanterie, 79e de Nancy (11e division), avait ses tranchées au pied de notre éperon, et notre soutien (41e et 43e de réserve coloniale) était établi dans une grande ferme sur la route, à 100 mètres avant le canal (1).

« Une telle force d'artillerie dominant l'ennemi d'environ 60 à 80 mètres rendait inexpugnable notre position, qui ne pouvait être tournée; il eût fallu des attaques de front pour l'enlever. On sait que les Allemands sont obstinés ; ils en essayèrent, les malheureux ; mais ils furent vite dégoûtés.

« J'ai un peu insisté sur cette position : nous y sommes restés quinze jours et avons repoussé des attaques terribles. L'armée bavaroise, qui nous était opposée, était plus forte que la nôtre ; il eût été tout à fait intéressant pour elle de faire une trouée sur la Meurthe, puis sur la Moselle, entre Toul et Epinal, ce qui lui eût permis de tourner la grande armée du général Joffre ; ne pouvant appuyer la droite sur Verdun et Toul, il aurait vraisemblablement été obligé d'accepter une lutte inégale en rase campagne ou de reculer jusqu'à Langres ou la Seine. Notre armée de Lorraine empêcha la réalisation de ce plan désastreux pour nous ; on peut croire que nous avons eu à soutenir là des luttes terribles et nous avons eu la joie non seulement d'arrêter la ruée ennemie, mais encore de regagner chaque jour un peu de terrain et de progresser...

« Il faisait bon et chaud ; les hommes étaient en bras de chemise, occupés à construire des abris, *habitude récente*; nous étions cependant devenus très adroits dans ce genre de travail. On creusait une tranchée suffisamment longue pour contenir huit hommes de front, large le moins possible — on s'y asseyait à grand'peine — et profonde d'un mètre et demi à peu près ; des branches solides et des branchages épais recouverts de paille soutenaient une couche de terre de cinquante centimètres, bien tassée, et constituaient une couverture à l'épreuve des petits éclats et des balles mortes. *On ne pouvait, évidemment, songer à se protéger plus efficacement contre les gros projectiles.* (On voit apparaître — combien timidement ! — le début de la guerre des tranchées.)

« Quand ce travail fut achevé, on passa à un autre, l'habillage de la batterie. On coupait d'énormes branches feuillues, ayant l'aspect d'arbrisseaux, que l'on plantait solidement à 4 mètres devant les canons, sur plusieurs rangées de profondeur ; d'autres étaient posées sur les caissons, sur les roues, appuyées sur les boucliers et, de loin, cela avait bien l'aspect d'un bosquet suffisamment épais pour nous dérober à un examen superficiel. (C'est l'origine du camouflage...) Nous avons beaucoup tiré à Flainval. Il nous est arrivé souvent de vider deux caissons pleins par pièce (144 coups) en une matinée (1) ».

Ces tirs d'artillerie étaient-ils sans résultat ? On le croirait à lire l'effet tactique produit qui, au premier abord, paraît si limité. Mais les chefs commençaient à reconnaître le mal que le canon français faisait à l'ennemi. Un communiqué du 28 août, 7 heures du soir, rend compte précisément de ces effets extraordinaires :

« *Dans la région entre Vosges et Nancy*, notre offensive est ininterrompue. Depuis cinq jours, les pertes allemandes sont considérables : on a trouvé au sud-est de Nancy, sur un front de 3 kilomètres, 2.500 morts allemands ; *dans la région de Vitrimont*, sur un front de 4 kilomètres, 4.500 morts. »

Bernard Descubes raconte *de visu*, précisément une de ces incroyables boucheries, celle de la ferme Léaumont, au nord de Vitrimont :

« Les Allemands avaient poussé deux bataillons sur la ferme de Léaumont, sans être vus de notre artillerie ; ils arrivèrent si près que nos officiers évacuèrent la ferme, tandis que nos deux compagnies arrêtaient et repoussaient l'attaque à la baïonnette. Un instant après, les Bavarois recommencent leur assaut ; nos projecteurs avaient découvert, en arrière, un important soutien d'au moins un régiment avançant en formations serrées. Quelle cible pour notre capitaine ! « 1.500 ! *par* 10 ! ! ! *tir progressif* ! *Fauchez triple* !!! » Pour se représenter l'intensité d'un tel feu, il faut se rendre compte que nos quatre pièces tiraient aussi vite que possible, chacune dix projectiles, arrosant une zone de 150 mètres de large sur 600 de profondeur. L'attaque fut brisée net et la panique se mit chez les ennemis qu'on vit alors sortir précipitamment des bois où ils s'étaient tapis et fuir, à toutes jambes, en masses compactes. « *Mêmes éléments*, hurla le capitaine, « *feu à volonté* ! *Videz les coffres* !... » Chaque pièce tira

(1) Le 43e colonial était en effet le soutien du groupe d'artillerie auquel appartient Bernard Descubes et nous allons citer les impressions d'un colonial, Christian Roger : celui-ci avait pour capitaine l'écrivain plein de talent Emile Nolly, qui a été tué, le 31 août, dans la forêt de Vitrimont.

(1) Bernard Descubes, *Mon carnet d'éclaireur*, p. 82.

ANTHELUPT. — LE VILLAGE APRÈS LE BOMBARDEMENT

environ une vingtaine de coups, à toute vitesse. Les hommes étaient fous d'excitation et le capitaine trépignait, s'étranglait : « *Plus vite, N. d. D. ! plus vite !* » C'était épouvantable, me dirent mes camarades ; on n'y voyait plus, on n'entendait plus ; les chevaux affolés ne tenaient plus en place ; c'était un instant d'énervement inouï.

« Puis, subitement, le silence ! Les pièces brûlantes sont raccrochées et la batterie défile au grand trot sur la route ! Elle est inutile, maintenant que ses munitions sont épuisées. »

L'impression de ces terribles combats est restée profonde dans le pays. Les souvenirs tragiques hantent l'esprit du visiteur :

« D'autres batailles se sont déroulées au nord de la forêt depuis Dombasle jusqu'au village en ruines de Vitrimont. Nos régiments ont soutenu là un choc épouvantable ; ils ont vécu dans un enfer, dont le souffle a consumé successivement les fermes de Léaumont, de Friscati et de la Faisanderie, qui marquent sur la carte un cimetière triangulaire où l'on ne pénètre qu'en frissonnant... En sortant du village (de Vitrimont), un chemin conduit à droite vers Friscati. Des arbres le bordent. C'est la ferme des Quatre-Vents. Elle était au centre de la bataille, cachée par un talus. Léaumont et Friscati ont échangé par-dessus son toit leurs boulets sans l'atteindre. Le colonel du 69e de ligne (colonel Courtot de Cissey) a été tué ici.

« Un lieutenant-colonel, celui du même régiment, je crois, a été grièvement blessé... Nous considérons le champ de bataille. En arrière, Vitrimont en ruines ; au bord de la route, un estaminet (*les Œufs durs*) dont l'enseigne attirait cyclistes et charretiers. Au fond du paysage, une tache blanche, c'est la Faisanderie en ruines. Du sommet de notre belvédère, un immense horizon déroule ses tableaux changeants. Lunéville apparaît, étalée en nappes de maisons dans la vallée, estompant dans une brume légère la perspective des faubourgs qui reflètent leurs usines, leurs jardins aux clairs miroirs de la Meurthe et de la Vezouse...

« Quatre régiments d'infanterie ont gravi ce calvaire : la 21e brigade (26e et 69e), puis les 58e et 61e fournis par le 15e corps. Les divisions de fer et d'acier ont justifié leur réputation. A côté des Lorrains, tenaces, d'autres ont accompli sans défaillance leur devoir : Morvandiaux, Auvergnats, Champenois, Bretons ou Parisiens qui narguent le danger en chantant sous la mitraille.

« Le 69e surtout a son compte de héros. Nous relevons sur les croix les noms de douze braves : Chaudron Henri, Coquelle Charles, Bontemps Emile, Bonchaux Robert, de Rizzio, Faillon Joseph, Fontanelle Lucien, Fossard Joseph, Gascard Daniel, Gérardot Léon, caporal, Tartrat Louis, plus un caporal anonyme dont le matricule est 7071 — la date de l'Année Terrible...

« Lugubre cimetière. D'après le témoignage des fossoyeurs, presque aussi exact qu'une statistique, 1.500 à 1.800 hommes sont couchés là... Non loin de ce lieu funèbre, la ferme de Saint-Evre dresse ses pignons démantelés, ses clôtures où l'artillerie a percé des brèches énormes. « — Prenez garde ! dit notre guide ; vous allez dégringoler dans leurs taupinières ! » Et ce sont, en effet, invisibles, ces tranchées qui nous servirent de modèles. Elles dessinent des redans, des ouvrages de fortification ; nos troupes ne purent les aborder qu'au prix de pertes cruelles... (1) »

Le colonial Christian-Frogé appartenait au 43e régiment de réserve qui était, comme nous l'avons dit, en soutien d'artillerie du groupe de Bernard Descubes. Il consacre au souvenir de ces journées son chapitre : « La Forêt tragique ».

« 28 *août*. — Nous sommes soutien d'artillerie. L'ordre est d'une concision parfaite : « Tenir jusqu'à la mort, mais barrer à l'ennemi la route de Lunéville à Nancy ».

« Sous la bruine, le régiment est remonté vers le nord-est. On traverse la Meurthe sur un pont de fortune... puis la voie ferrée ; puis on gagne la grand'route qui court vers Lunéville. Aux « Œufs durs », les coloniaux obliquent franchement au sud, vers les bois noyés de brouillard. Des groupes du 8e d'artillerie sont disséminés dans les clairières. Tandis qu'une partie du régiment s'apprête à gagner Vitrimont, les autres compagnies s'essaiment dans la forêt humide. Elles prennent position sur la lisière, autour de la Faisanderie. Lunéville est proche sur la droite. L'ennemi s'appuie à la colline de Friscati... Combien de temps dura le silence ? Quelques minutes, quelques secondes à peine... L'air est subitement ébranlé par le sifflement habituel, suivi de grincements de fer et les explosions déchirantes se répercutent sous les arbres. Toute la forêt tremble. Un obus suit l'autre. On les entend venir de l'extrême horizon... puis l'indescriptible tumulte éclate dans un ébranlement universel... Enfin, la riposte française soulève des colonnes de terre et de fumée sur les pentes de Friscati. L'épouvantable vacarme dura trois heures — une éternité!

« 29 *août*. — Le tonnerre d'artillerie gronde avec fureur. Nous vivons dans le fer et les flammes. Pour repérer les batteries allemandes que nos avions cherchent en vain, des marsouins grimpent aux arbres, et, du haut des cimes, ils notent sur la carte les points éclairés de lueurs. En bas, on creuse fiévreusement l'enchevêtrement des ruines : car la mitraille fauche au ras de terre. La forêt vacille et s'embrume. Elle semble danser comme un vaisseau désemparé... Les colonnes françaises ont progressé sur Friscati. Les hurlements métalliques s'accentuent. Là-bas, le tatatac des mitrailleuses se déclenche. Nul ne vit plus... L'organisme humain souffre par tous ses pores. L'ennemi tente une contre-attaque. La fusillade crépite, crépite... Très loin, dans les champs couleur d'or, des pantalons rouges s'immobilisent en des flaques chaudes... Un troupeau hagard est poussé vers nos lignes : des casques à pointe, des bonnets ronds à cocarde sombre, des trognes rouges et de grosses lunettes. Ils sont un millier qui, se voyant pris, ont lâché leurs armes et se sont barré les bras de croix rouges. Cinq ou six filles de chez eux, aux chevelures fauves, ricanent. »

(1) Achille Liégeois, dans *L'Est Républicain*. (*La Vie en Lorraine*, t. IV, p. 110)

Le tableau ne serait pas complet si, dans ces journées pleines d'émotion où la victoire incertaine rampe, pour ainsi dire, sous la terre, nous ne pouvions indiquer ce qui se passe dans le camp allemand. Un journal d'Augsbourg, après avoir exposé l'invasion brutale des Bavarois en Lorraine, ajoute :

« Naturellement, il ne fallait pas un génie particulier du côté français pour calculer, qu'après plusieurs jours de courses hors d'haleine accomplies par les armées bavaroises, les munitions et les approvisionnements seraient épuisés. Aussi, non seulement une résistance plus vigoureuse des troupes françaises, l'arrivée de leurs renforts, mais aussi le besoin de reconstituer nos forces, amenèrent un temps d'arrêt. Ce délai fut naturellement utilisé par les Français. Ils ne réussirent pas à nous chasser de la Lorraine ; mais ils renforcèrent leurs positions en y installant de l'artillerie lourde de Toul et de Verdun ; ils y amenèrent aussi de nouvelles troupes et, en fait, meilleures que celles qui avaient reçu le premier choc (inexact, comme l'on sait ; le général Joffre n'envoya que deux divisions de réserve) ; ils creusèrent des tranchées, etc. On s'aperçut bientôt que ces mesures n'étaient pas uniquement défensives, mais qu'elles avaient pour objet une reprise d'offensive très énergique décidée par le commandement français. Une artillerie française, de beaucoup plus puissante, bombarda jour et nuit les positions bavaroises, tandis que des masses d'infanterie, les turcos en avant (il s'agit sans doute des zouaves ou des régiments coloniaux) formaient une sorte de mur s'étendant de la vaste région boisée de Friscati jusqu'à la vallée vers le sud.

« Notre infanterie, soutenue par l'artillerie, tenta plusieurs fois de s'emparer de ce bastion. Mais en vain. Elle put seulement pénétrer quelque peu dans la forêt (Vitrimont). Les Français et les turcos en première ligne sont derrière chaque arbre, derrière chaque buisson ; bien plus, les soldats d'Afrique, qui ne doutent de rien, sont grimpés sur les arbres et tirent de là. Même, ils ont hissé là-haut des mitrailleuses qui nous font beaucoup de mal.

« Un seul exemple, comme preuve de la ténacité avec laquelle la lutte fut engagée de part et d'autre pour la possession de la forêt : quand l'infanterie assaillante, qui ne se méfiait pas, fut revenue de sa surprise et aperçut les turcos dans les branches, elle prit ses mesures pour détruire par un tir en règle ces bêtes puantes. Mais le bois était si fortement occupé, qu'en dépit du grand

RÉHAINVILLER. — L'ÉGLISE ET LE VILLAGE

courage de nos lions bavarois, on ne put en venir à bout. La traversée du bois nous eût coûté trop cher. Le commandement supérieur donne donc l'ordre : « Ne pas « avancer davantage, mais tenir ferme et empêcher la « percée de l'ennemi à tout prix. » Nous, Bavarois du prince Ruprecht, nous eussions préféré courir sus à l'ennemi. Mais il fallait obéir. Arrêt ne veut pas dire repos. Pendant ces jours et ceux qui suivirent, ce fut la bataille la plus terrible que nous eussions livrée. La masse française se jetait sur nous encore et toujours, essayant de percer la muraille bavaroise. Pas un jour sans combat, et sans combat violent. Mais, nous, Bavarois, n'avons pas reculé d'une semelle devant ces assauts répétés. Au contraire, par un assaut nocturne, nous prîmes possession des hauteurs de Friscati... (En fait, les Bavarois cédaient du terrain, mais pied à pied. Comme nous allons l'indiquer, Lunéville ne fut dégagée qu'un peu plus tard.) (1). »

On le voit, par le témoignage même de l'ennemi, ces combats, sans cesse renouvelés, entament sa force de résistance. Il renonce à l'offensive.

L'armée Dubail le sent d'autre part. Dans la lutte terrible qu'elle livre à la Chipotte, elle constate que l'armée Castelnau, par ses attaques réitérées, la soulage elle-même. Par-dessus la vallée et les bois, les deux armées se prêtent la main.

JOURNÉE DU 29 AOUT A LA 2e ARMÉE Suivons donc les journées sanglantes qui se succèdent à la 2e armée, mais sans perdre de vue le développement connexe qui se propage tout le long du front occidental. La solidité du front de Castelnau fait la solidité du front Dubail et, en même temps, accroche de plus en plus fortement la manœuvre générale accomplie par le large développement de l'armée du général Joffre s'alignant jusqu'à la Somme.

La 2e armée lutte pied à pied sur les points où elle s'était accrochée la veille. Mais elle apprend que la 1re armée est vivement poussée, comme nous allons le voir, sur le front bois d'Anglemont-Rambervillers. Le 16e corps, au lieu d'avancer, est obligé de prêter son appui au 8e corps de l'armée Dubail, vers Moyen.

Ainsi l'attaque du 16e corps s'allonge sur un front trop étendu. L'offensive se développe lentement : cependant, elle gagne du terrain. Gerbéviller est réoccupé.

A 15 heures, les bataillons de chasseurs de la 29e division d'infanterie, attaquant face à l'est, débouchent sur la lisière est du bois de Bareth, en situation de menacer les communications de l'ennemi. Le général Taverna, commandant le 16e corps, donne l'ordre à ses trois divisions de marcher sur la clairière et de s'emparer du village de Fraimbois. On touche à la Meurthe ; l'artillerie est poussée sur la ligne des tirailleurs. On progresse.

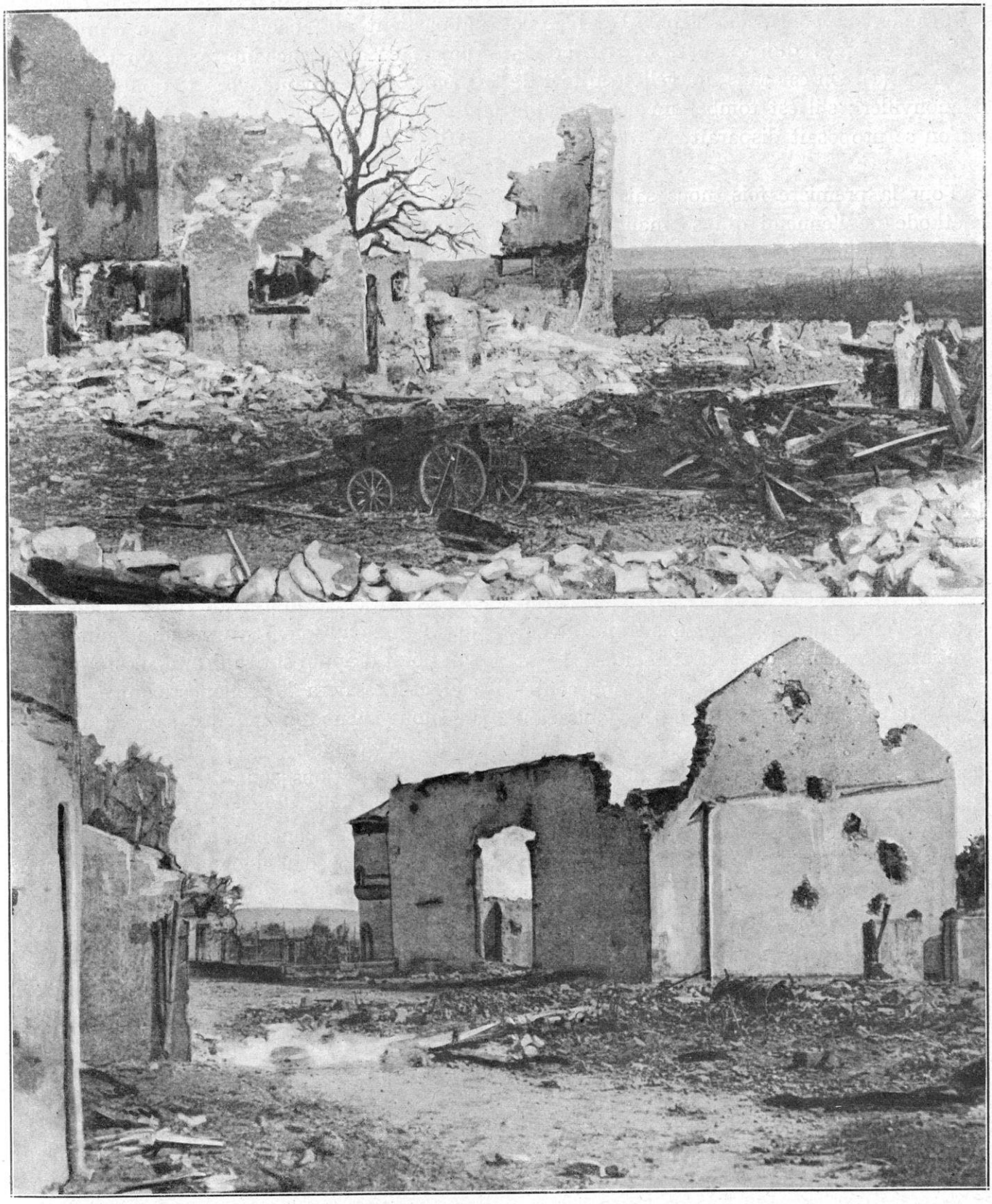
Puis, le mouvement vers Moyen est arrêté par les tranchées ennemies creusées au sud du bois de la Paxe. Ces terribles tranchées vont devenir l'obstacle sur lequel l'élite de nos troupes va se briser. La 147e brigade ne peut déboucher de Gerbéviller ; de telle sorte qu'à la tombée du jour, le 16e corps fait une sorte de diagonale de Fraimbois à Gerbéviller et à Moyen. Le 16e corps porte à faux au milieu du champ de bataille.

Toujours dans cette journée du 29 août, le 15e *corps* combine son mouvement, à droite, avec le 16e et, à gauche, avec le 20e. A droite, il manœuvre et attaque pour aider l'offensive du 16e corps sur Fraimbois (29e division). A gauche, la 30e division pousse une compagnie sur Chaufontaine et s'en empare. Mais Hériménil reste aux mains de l'ennemi, ce qui, à la fin de la journée, amène l'évacuation de Chaufontaine. On a eu, un instant, l'espoir d'entrer dans Lunéville. Il faut encore y renoncer pour ce jour-là.

Au 20e corps, échange de canonnades avec l'ennemi. Celui-ci bombarde cruellement la forêt de Vitrimont. Il ne peut être question de déboucher sur la rive droite de la Meurthe. Par mesure de précaution, le 20e corps consolide ses défenses sur les pentes de Flainval.

Cependant, des nouvelles intéressantes commencent à arriver à l'armée. Les avions travaillent déjà avec plus de suite et d'utilité. On apprend que l'ennemi aurait diminué ses effectifs de première ligne et organiserait, en

(1) Georg Gârtner. — Die bayerischen Löwen im Weltkrieg 1914-1915.



LA FERME DE LÉOMONT ET LA FERME DE LA FAISANDERIE

arrière, une deuxième ligne sur le front Bauzemont-Crion-Sionviller-Champel, au nord-est de Lunéville. Par contre, on signale l'arrivée de nouvelles forces qui se massent derrière la Meurthe (1). On est sans nouvelles du fort de Manonviller ; s'il est tombé, un des objectifs qu'on se proposait disparaît.

Pour la première fois, nous saisissons une méthode de l'ennemi qui se manifestera un nombre infini de fois au cours de cette campagne : quand il se sent à bout de forces ou de résistance, il se décide de plein gré à la retraite et n'attend pas que ses troupes décampent. Il prépare une seconde ligne en arrière et se replie sur une contre-attaque qu'il fait exécuter par ses éléments les plus énergiques et qu'il couvre par un grand déploiement d'artillerie. Il compte que l'ennemi, fatigué lui-même par la lutte, est hors d'état de *suivre*. Le stratagème a presque toujours réussi.

On ne le répétera jamais assez : ne nous rendant pas compte des pertes que nous infligeons à l'ennemi, nous lui laissons trop souvent l'initiative, même dans la retraite. Il est arrivé, plus d'une fois, que sa bonne contenance lui a évité un désastre. L'organisation des tranchées en vue de la retraite est d'ailleurs chez lui, dès le début de la guerre, d'un emploi systématique.

Il a l'art de dissimuler ses pertes : ses pertes existent cependant. La situation s'améliore, peu à peu, sans qu'un trait frappant le révèle tout à coup : c'est le propre de cette guerre larvée où les combattants se tuent sans se toucher et sans se voir. Il faut toute une éducation pour que les chefs et les soldats *réalisent* les résultats obtenus.

Peu à peu, lentement, très lentement, la patience et le flegme se substitueront à l'élan et à la fougue. De dures expériences seront nécessaires pour que ce résultat soit obtenu. Il ne faut pas, d'autre part, que le flegme tombe dans l'indifférence et la patience dans la résignation. Tout cela doit être réglé. Il appartient aux chefs, au cours d'une campagne, en apparence inerte, de vouloir quand même et de manœuvrer toujours.

(1) Il s'agit sans doute des unités de landwehr entrant dans la composition dn nouveau détachement d'armée confié au général Von Falkenhausen à la fin d'août (quartier général à Strasbourg).

JOURNÉE DU 30 AOUT. CASTELNAU ATTAQUE PAR LE NORD

Tel est l'état d'esprit du général de Castelnau devant Nancy, comme c'était l'esprit de Dubail au pied des Vosges.

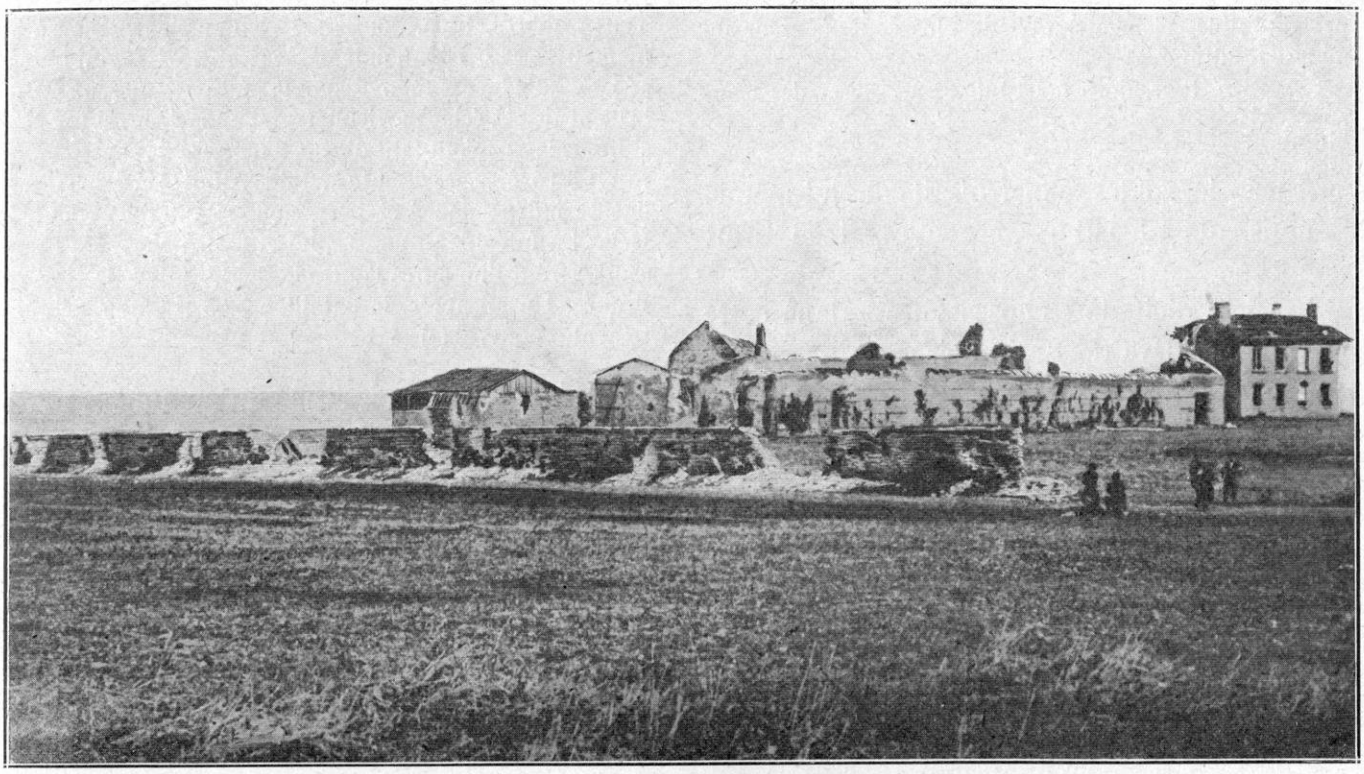
En face de Lunéville qui était devant ses troupes comme un appât, ayant le sentiment que l'ennemi se lassait d'attaquer et commençait à rompre, Castelnau multipliait ses attaques en s'efforçant seulement de les varier, ou plutôt en cherchant toujours le point faible.

Ayant conscience que son centre est, pour ainsi dire, inexpugnable sur les pentes de Flainval avec une avancée sur le signal de Friscati, il essaye, pour le 30, un mouvement inverse de celui qu'il avait tenté depuis le 26 jusqu'au 29 au soir. Il va prendre maintenant, son point d'appui sur sa droite, c'est-à-dire au sud, et il essaiera de prononcer contre l'ennemi un mouvement tournant par sa gauche, c'est-à-dire par le nord.

Ses dispositions sont donc les suivantes : laisser la bataille s'apaiser vers le centre, sauf une vigoureuse canonnade pour occuper l'ennemi ; prendre celui-ci vigoureusement à partie dans la clairière de Fraimbois et, pendant ce temps, reprendre l'offensive entre le Sanon et la voie ferrée Nancy-Château-Salins en vue de conquérir bois d'Einville, bois de Saulcy, crête nord de Serres et Hoéville, cotes 301 et 308, bois de Faulx.

Cette manœuvre, si elle réussit, aura pour effet d'une part de dégager Nancy, et d'autre part de déborder Lunéville.

Malheureusement, les choses se gâtent encore une fois, et toujours vers le sud. Cette malheureuse clairière de Fraimbois, qui doit nous donner toute sécurité sur le front Gerbéviller Moyen, en nous permettant d'ap-



LA FERME DE SAINT-EPVRE

procher de la Meurthe, est de nouveau perdue.

Tandis que le 8e corps se bat péniblement à Magnières, l'ennemi organise une formidable contre-attaque qui balaye toute la clairière, depuis Fraimbois jusqu'à l'étang de la Reine et la ferme du Champ de la Chèvre. Peu s'en faut que nous ne soyons rejetés au delà de la Mortagne.

La 147e brigade et un régiment de la 148e battent en retraite en grand désordre. Presque tous les officiers sont hors de combat. Le général Bigot rassemble péniblement ses régiments à la cote 286 pour protéger Gerbéviller. Le général Taverna jette tout son monde disponible sur l'ennemi et arrête la contre-attaque. Mais ses troupes, et notamment la brigade Dauvin, sont cruellement éprouvées. L'intervention de la brigade Xardel et de l'artillerie maintient, en fin de journée, les lignes occupées le matin à la lisière du bois de Bareth. Donc, dure journée sur la droite.

Avec un courage admirable, ces soldats encore inexpérimentés et que l'on ramène sans cesse à l'attaque y reviennent sans hésiter. Et pourtant, ils ne voient pas le but, ils ne connaissent pas la raison des efforts qu'on leur demande; ils endurent sans pouvoir lever les yeux vers l'horizon.

Laissons-les parler :

« Dans les bois, lorsque le combat continue, l'existence que l'on mène est très angoissante, parce qu'elle a quelque chose de mystérieux ; l'horizon est limité. Brusquement, on peut rencontrer, dans une allée forestière, une patrouille allemande et tomber sans précautions sur elle. On reçoit par instants, une avalanche d'obus. On ne sait pas d'où elle vient ni pourquoi elle arrive. Le Français veut voir le danger, le mesurer, l'affronter, l'éviter ou succomber devant lui, la tête haute.

« ... Nous passons les nuits à la lisière du bois de Bareth face aux tranchées allemandes ; car nos ennemis connaissaient la valeur de la fortification de campagne. Certes, nous ne l'ignorions pas non plus. Mais il faut reconnaître que l'on en tenait peu de compte dans la préparation militaire. A force de prôner l'offensive, de répéter que seul le mouvement en avant est décisif et irrésistible, on ne songeait pas qu'il est utile par moments de s'accrocher au sol et de remuer la terre pour augmenter sa capacité de défense. Et cela est surtout vrai pour les petites unités. L'offensive stratégique, la poussée en avant des armées contre l'envahisseur, rien de mieux. L'offensive tactique, l'attaque de positions ennemies

par de faibles éléments, rien de plus coûteux pour un maigre résultat.

« A notre tour, nous nous mîmes à creuser des tranchées... (1) »

Ainsi, le soldat s'instruisait de lui-même. Soumis aux plus dures épreuves, il en tirait une leçon.

Voici le récit de « choses vues » dans cette terrible clairière de Fraimbois.

« *Le 29 août*, les Allemands, nous laissant en paix dans Gerbéviller, nous décidons d'aller le attaquer dans les bois où ils se fortifient (bois de la Paxe). Notre 147e brigade, tapie dans de malheureuses petites tranchées creusées sur un glacis en face de l'ennemi, s'élance brusquement, mais est prise d'enfilade par des batteries qui tirent de Moyen, et ne peut pas progresser. Le lieutenant-colonel Champion, qui soutenait l'attaque à la tête de nos escadrons divisionnaires, est atteint par plusieurs éclats d'obus. Il passe, une demi-heure après, étendu dans un fourgon : « J'ai onze blessures », me dit-il fièrement. Il mourut le lendemain.

« *Le 30 août*, à 4 heures du matin, profitant du brouillard, la 147e brigade part de nouveau à l'attaque des tranchées allemandes du bois du Haut de la Paxe ; le 299e régiment d'infanterie à droite et le 222e au centre enlèvent une première ligne de tranchées, mais se heurtent à une deuxième ligne très fortement organisée et sont décimés par les mitrailleuses ; à quatre reprises, ces braves Lyonnais et Dauphinois repartent à l'assaut sur cette croupe dénudée qu'hérissent aujourd'hui les croix de leurs tombeaux : mais, malgré tous leurs efforts, ils sont finalement repoussés jusqu'à leur tranchée de départ. Une fois, nous nous précipitons tous, général en tête, pour arrêter un reflux de nos troupes ; ce sont en majorité des fractions du 299e; ce régiment vient de perdre presque tous ses officiers et s'est plus ou moins débandé sous les feux croisés des mitrailleuses ennemies et ceux trop courts de notre propre artillerie. Ces soldats hébétés se sauvent par groupes comme des moutons ; nous les arrêtons facilement ; nous les reformons.

« Une autre fois, c'est le 2e bataillon de chasseurs (de Lunéville, 20e corps), qui passe à côté de nous, en file indienne dans les taillis. Quelle troupe superbe ! Quelle fierté dans le regard! Quelle souplesse robuste dans les mouvements. A nous qui, depuis quelques jours, vivons au milieu de fantômes de soldats, cela rend la confiance et l'entrain : « Vous êtes épatants, le 2e bataillon ! » leur « dis-je au passage. — On nous le dit partout », répond avec une tranquille assurance un solide chasseur au teint brique, la barbe blonde en éventail. Et quels chics officiers! Tous cambrés, frais, souriants, comme s'ils allaient à la manœuvre. Le commandant Boussat rend compte au général qu'il lui est envoyé comme soutien ; ses yeux clairs brillent de cet éclat particulier — si audacieux, si joyeux, si français — qu'ont tant d'yeux d'officiers de chasseurs. Il reçoit les ordres, en discute certains détails avec une intelligente indépendance et part, nous ayant tous conquis. Hélas ! à force de prouesses, lui et ses officiers, ses chasseurs, feront l'un après l'autre le sacrifice de leur vie à la France. Un an après, le bataillon sera presque complètement renouvelé (1). »

On le voit, cette journée du 30 août est une des plus mauvaises pour la 74e division de réserve et pour le 16e corps dont les éléments ont combattu ensemble et qui, à la tombée de la nuit, ont perdu la clairière de Fraimbois et s'accrochent désespérément à la Mortagne.

Que s'est-il passé au 15e *corps* ? Son rôle n'est plus aussi prédominant que la veille. Il doit s'asseoir sur ses positions, profiter de l'abri de la forêt de Vitrimont et prendre ses dispositions pour procéder, le cas échéant, à une nouvelle attaque, et venir en aide aux corps voisins.

Il seconde, en effet, du mieux qu'il peut, l'effort du 16e corps dans la clairière de Fraimbois. Mais l'offensive allemande le bouscule lui-même sérieusement. Quatre bataillons de chasseurs qui ont été mis en grand'garde au bois de Mansuy sont ramenés avec perte jusqu'à Lamath, c'est-à-dire sur la Mortagne. On sauve la situation en lançant en soutien un régiment de la 57e brigade.

Ce repli général sur la Mortagne ne fait pas l'affaire du 20e *corps*. Loin de pouvoir déclancher son attaque à gauche vers Einville, Hoéville, il est obligé d'avoir les yeux tournés vers ce qui se passe à sa droite. En somme, le 20e corps fait désormais un saillant et très exposé au signal de Friscati. Dans la nuit du 29 au 30, les deux compagnies qui occupent ce point dominant sont contraintes de se replier. Mais, avant que l'ennemi s'y soit fortifié, elles le reprennent par une vigoureuse contre-attaque à la baïonnette.

(1) *Carnet de route d'un officier d'alpins*, p. 46 (6e bataillon d'alpins, 15e corps).

(1) *Carnet de notes du lieutenant Morel--Journel.*

SOLDATS FRANÇAIS AU BORD D'UNE VOIE FERRÉE

La 39e division occupe la cote 300, au voisinage de Deuxville. De là, elle pourra déboucher sur Einville au nord, ou sur Lunéville au sud, selon les nécessités du combat.

J'ai, sous les yeux, un carnet de route bien modeste, celui d'un caporal, Louis Cazeneuve, du 4e bataillon de chasseurs à pied. Je donnerai ses impressions pendant ces journées terribles. Car la valeur d'une armée ne se mesure pas seulement à l'intelligence des chefs. Tout n'est pas dans la stratégie. Recueillons donc les impressions sincères du « bonhomme » :

« 28 *août*. — Où nous éprouvons le plus terrible feu d'artillerie que nous ayons jamais subi ; commencement de nos rudes épreuves. — *Vitrimont*. On note une position autour d'Hudiviller et, bien avant le jour, on grimpe au fameux Léomont qui est entre nos mains depuis la veille. C'était une vraie forteresse que cette ferme ; les murs y sont d'une épaisseur telle qu'il a fallu un déluge de fer pour l'anéantir. Des morts partout. Notre artillerie a fait son effet. Quelle infection ! Il en est qui sont intacts tant la commotion a été brusque... Vers midi, nous descendons, par petits groupes, pour aller renforcer un régiment qui attaque Friscati. Nous cheminons par paquets d'une quinzaine le long du fossé, quand tout à coup, brrm... on se couche, pour laisser passer la rafale. A peine relevés. Brrm ! Brrm ! Cette fois, malheureusement, des cris de douleur se font entendre. Sur 15 que nous étions, nous restons 4. Onze copains étendus ou plutôt déchiquetés, dispersés. Quel tableau ! Et tout n'est pas fini, hélas !

L'ouragan de mitraille. Le bataillon est rassemblé ou plutôt formé, pour faire face au feu d'artillerie, derrière une petite crête, à droite de Vitrimont, près d'un cimetière, dans un champ d'avoine. Il est peut-être 2 heures, 2 h. 1/2 quand l'ouragan s'est levé et il a duré ainsi pendant plus de quatre heures, avec une intensité terrifiante. Notre bombardement de Flainval n'était rien à côté. C'est par rafale de 12 à 18 que les obus rappliquent d'un seul coup, et quel fracas ; c'est un véritable tremblement de terre. Nous sommes bouleversés par la violence de l'éclatement, les oreilles démolies. Quand cela va-t-il finir ? D'ailleurs, peu de pertes. Une quarantaine hors de combat.

« 29-30 *août*. *Forêt de Vitrimont*. — Il fait un clair de lune superbe. Nous devons gagner la forêt de Vitrimont. Nous voilà dans cette fameuse forêt où, pendant neuf jours, nous allons subir le choc de la bataille, le jour et la nuit. Et nous apprendrons à souffrir de la faim. Toutes les misères. Les rafales se succèdent et fauchent les arbres. Nous sommes là comme des bêtes, couverts de terre et de branches. Mais, toujours plus de peur que de mal. Deux jours se passent sans que rien vienne troubler notre solitude au milieu de la forêt, sinon les obus qui tombent et des escarmouches d'avant-postes. Il y a, dans

un coin du bois, une batterie de 120 et une de 75 qu'ils voudraient bien trouver. On les a surnommées « les batteries fantômes ».

Ces journées de la forêt de Vitrimont laisseront aux rares survivants le souvenir d'un rêve d'enfer. Tous sentirent et pensèrent de même. Les nerfs qui ne furent pas brisés à cette épreuve s'endurcirent pour toujours.

Ces expériences ne forment pas seulement le cœur du soldat, elles surtendent l'intelligence des chefs. Ils sentent à la fois la nécessité de la tâche et son poids. Ils se trouvent en présence d'une inconnue, d'un X, qui ne se découvre pas à eux tout entier, mais que leur sens des réalités démêle sur le terrain plus encore qu'il ne le lit sur la carte. Que veut l'ennemi, en somme ? Où va-t-il ? Quelles sont ses méthodes ? Où en est-il ?

On voit bien, par ses attaques brutales sur la 1re armée, qu'il a le projet de glisser vers le sud, qu'il convoite toujours la route d'Epinal, peut-être celle de Belfort. Les brigades mixtes d'ersatz arrivent en renfort, de plus en plus nombreuses. Le général Von Falkenhausen prend le commandement d'un détachement d'armée qui opère sur la Meurthe, contre l'armée Dubail. On se rend bien compte que la bataille en « ordre perpendiculaire » ou « à angle droit » doit considérablement gêner les plans allemands ; comme on l'a dit ci-dessus, Castelnau piétine, tant qu'il peut, la queue du serpent et Dubail, d'autre part, est en train de refouler les têtes qui se glissaient entre Vosges et Mortagne.

Mais, ceci dit, sa volonté reste obscure ; on ne peut que deviner le prix qu'il attache à la manœuvre de la « tenaille ». Il attaque toujours. Il a du monde partout. Il en jette sans cesse dans la fournaise. Accablé, il se défend, il s'incruste. Ne ressent-il pas les coups que l'on assène sur lui ?...

Cependant, voici que les observations recueillies depuis des jours commencent à s'additionner comme en une première synthèse, dans l'esprit du général de Castelnau : il lui apparaît que l'ennemi fait le plus large usage de la fortification passagère, qu'il dispose d'une nombreuse artillerie lourde, et que sa tactique est de rechercher plutôt la riposte que l'attaque. Qu'est-ce que cela veut dire, sinon qu'il ménage ses forces et qu'à l'offensive du début, il commence à substituer la défensive ?

Le plus sage n'est-il pas de faire comme lui et de procéder, décidément, à une véritable guerre de siège, ce qui permettra d'augmenter la capacité d'action des troupes en multipliant leur puissance par celle d'une bonne organisation du terrain ?

Ces résultats ne pourront être obtenus qu'en établissant, en face des positions allemandes, une véritable ligne d'investissement permettant, soit de cheminer à la sape, soit de déboucher à la faveur de la nuit ou du brouillard pour tenter un coup de main.

Ce point de vue général est immédiatement « reporté » dans la pratique. Des ordres sont donnés pour que toutes les tranchées soient approfondies et munies d'abris, pour que les réserves soient reportées en arrière et pour que les tours de service soient établis de manière, d'une part, à reposer les troupes et, d'autre part, à les avoir, à tout moment, prêtes au combat.

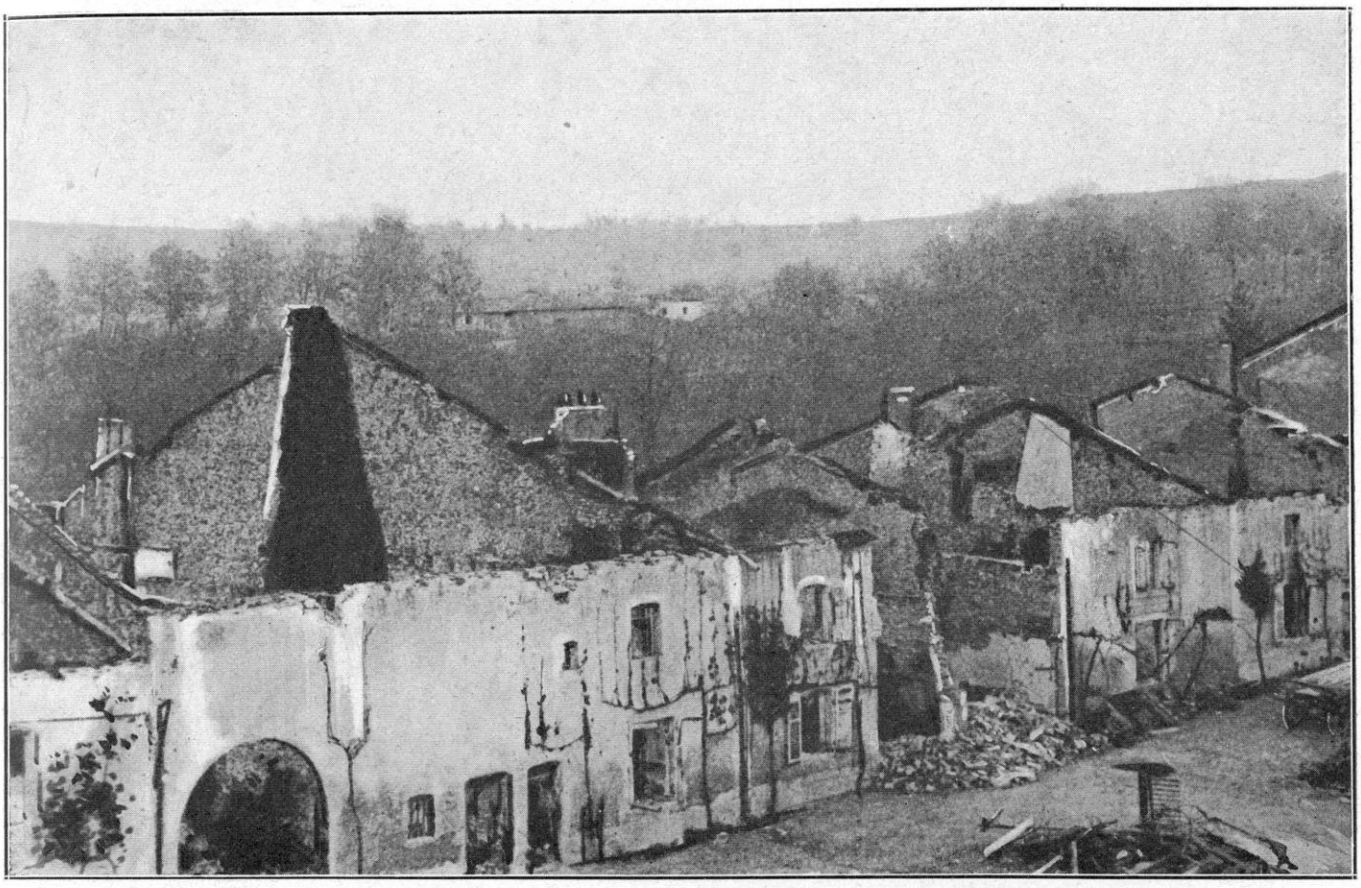
JOURNÉES DES 1er ET 2 SEPTEMBRE

On travaille donc dans ces vues : la journée du 1er septembre est consacrée à ces travaux. L'ennemi en fait autant.

Il a perfectionné ses organisations défensives notamment devant le front du 16e corps qui, par ses attaques réitérées sur Gerbéviller, Fraimbois, le bois de la Paxe, l'a fait tant souffrir.

En face du 15e corps, au débouché du bois de Bareth, la ferme du Fréhaut est fortifiée. Crénelée, précédée d'une ligne de tranchées et de fils de fer, c'est un véritable bastion. De là haut (cote 216), l'artillerie lourde rend intenable le front du bois de Bareth.

Mais, tout à coup, voici un autre fait nouveau et non moins considérable. On apprend



HUDIVILLER. — LE VILLAGE EN RUINES

que l'ennemi retire des troupes de ce front. Où les envoie-t-il ?

Remarquez la date : nous sommes au 1er septembre. Est-ce l'effet des batailles sur la Meuse et de la bataille de Guise qui se fait sentir ? L'état-major allemand se trouve-t-il, d'ores et déjà, dans la nécessité de boucher les trous que les terribles batailles du front ouest ont fait dans les rangs de ses armées ? N'oublions pas que le Ve corps a dû être retiré tout entier de la ligne du front après la bataille de Virton. D'autres sont en mauvais état, certainement.

Quoi qu'il en soit, les engagements tactiques de l'ouest et de l'est ont, les uns sur les autres, des effets stratégiques incontestables. Tout le front est solidaire. Après l'échec de Rozelieures et l'échec de la marche sur Épinal, la situation apparaît sous une face nouvelle à l'état-major allemand : sa grande offensive, de ce côté du moins, est à bout de souffle.

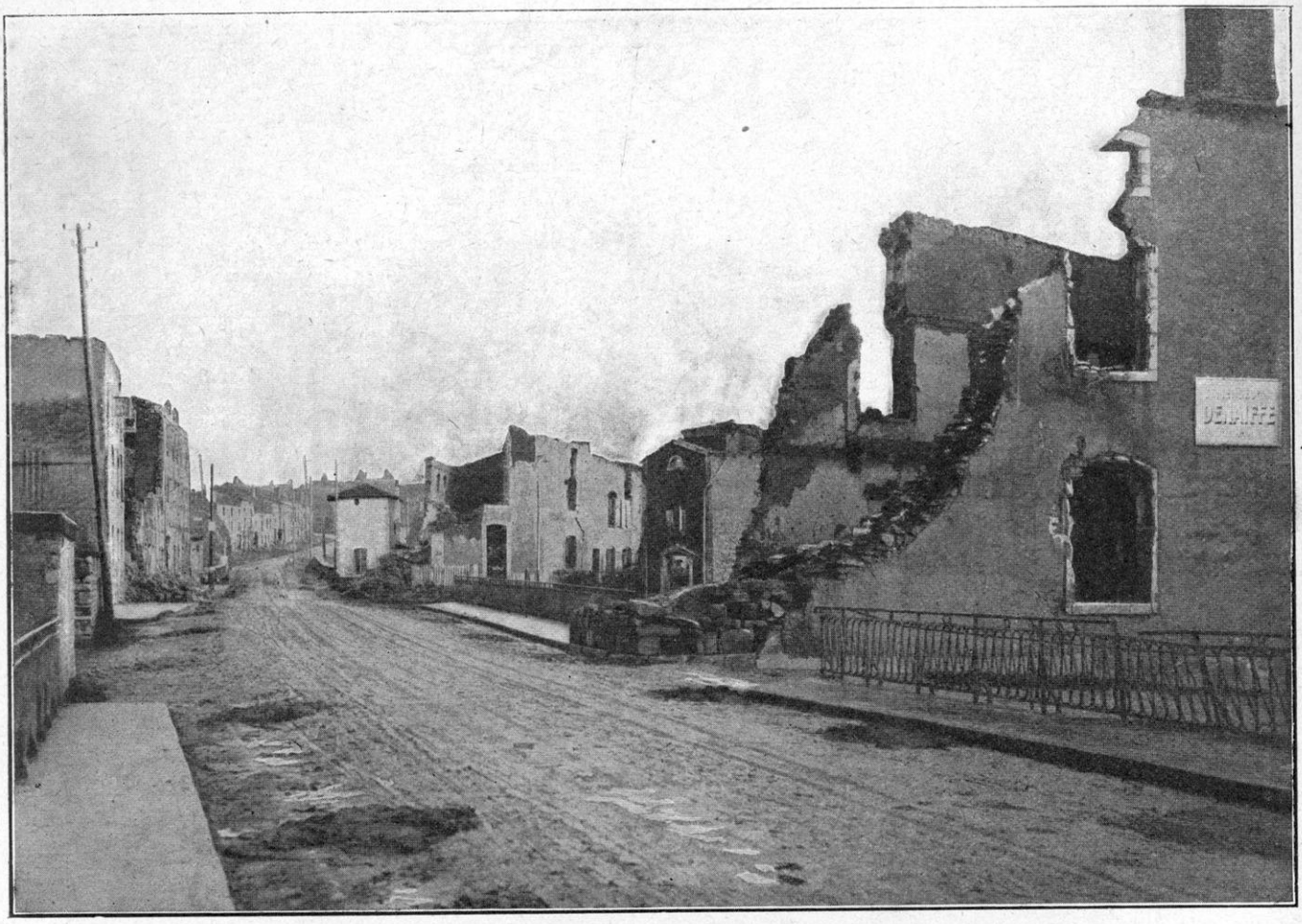
Il va de soi que le recul ne se prononce pas encore : la ligne de résistance Einville-Lunéville est solidement tenue. Mais à partir du 30 août-1er septembre, Castelnau et Dubail sentent qu'il y a quelque chose de changé.

Le général de Castelnau n'en éprouve qu'un plus vif désir de profiter du repos qu'il a donné à ses troupes pour frapper à coups redoublés.

A tout prix, il faut continuer la marche en avant. On prépare donc une nouvelle offensive pour le 2 septembre.

Cette fois, on agira sur Lunéville. Le général de Castelnau sait combien ses forces sont exposées dans le secteur de Gerbéviller depuis que l'ennemi a réoccupé la clairière de Fraimbois. Un officier appartenant à la 74e division de réserve écrit à ce sujet :

« Notre pensée est constamment avec ceux de nos bataillons qui veillent dans les tranchées improvisées au delà de la Mortagne ; avec un peu de courage, les



GERBÉVILLER. — LA RUE DES PONTS

Allemands pourraient si facilement dévaler sur eux, les bousculer, les rejeter dans la Mortagne; pour les nôtres, ce serait l'extermination, car ils ont dans le dos une rivière qu'ils ne peuvent traverser que sur une passerelle improvisée. »

Il est donc du plus haut intérêt d'essayer de dégager la droite de la 2e armée et, pour cela, il faut, agissant par la gauche, essayer de gagner la Meurthe par Lunéville : le plan est tout indiqué.

Donc, le 20e corps reçoit la mission principale : il s'agit, pour lui, d'attaquer le 2 septembre, sur le front Einville, par la route Einville-Lunéville ; à sa droite, le 15e corps, en liaison avec le 20e, attaquera sur Friscati ; et, à droite encore, le 16e corps appuiera le mouvement.

On dirait que l'ennemi a le sentiment de ce qui se prépare, car, dans la nuit du 1er au 2 septembre, il tombe sur la 30e division ; son offensive est, d'ailleurs, vigoureusement repoussée et n'a pas de suite.

En fin de journée (1er septembre), le 20e corps (général Balfourier) et la 70e division de réserve (général Fayolle) ont fait un nouveau progrès vers Maixe, bois d'Einville, ferme Saint-Libaire. L'attaque sur Lunéville peut s'engager le lendemain dans de bonnes conditions. L'ennemi montre peu d'infanterie : il se tient sur la défensive.

LA 2e ARMEE CÈDE UNE PARTIE DE SES EFFECTIFS POUR LA BATAILLE DE LA MARNE 1er-4 SEPTEMBRE 1914

On était prêt, quand un ordre du Grand Quartier Général remet tout en question : l'heure des grands sacrifices commence pour la 2e armée. Le haut commandement a besoin de ces troupes ailleurs. Il commence, dès lors, à faire glisser ses forces de gauche à droite

CONVOI RÉGIMENTAIRE SUR UNE ROUTE DE LORRAINE

pour chercher l'équilibre, qui menace d'être rompu à l'ouest ; un premier prélèvement est donc ordonné; d'après les ordres supérieurs, la 10e division de cavalerie et la 2e brigade d'infanterie sont transportées sur un autre théâtre d'opérations.

Et ce n'est qu'un prélude : dans la journée du 2 septembre, on apprend que le 15e corps tout entier va être prélevé dans les mêmes conditions et pour les mêmes raisons. Et ce n'est pas tout encore : la division du 9e corps qui avait été laissée au général de Castelnau après Morhange et qui l'avait aidé à maintenir sa situation sur le Grand-Couronné doit également quitter la 2e armée et rejoindre le gros du corps.

On a désormais le sentiment que la situation est bonne devant Nancy et, d'une façon générale, qu'elle s'est considérablement améliorée dans l'est. C'est, d'ailleurs, l'avis exprimé par le haut commandement. On sait, d'autre part, que les forces actives de l'ennemi commencent à être relevées par des formations de réserve et de landwehr. Quatre nouveaux corps allemands formés de 17 brigades mixtes d'ersatz apparaissent sur le front occidental et presque tous sur le front de Lorraine, s'ajoutant aux 34 corps qui envahissent la France. La 1re et la 2e armées ont, en somme, rempli la première partie de leur mission : elles ont arrêté l'offensive ennemie dans l'est.

Maintenant, on peut, sans rien compromettre, porter à la grande bataille qui se prépare dans l'ouest, et d'où peut dépendre le sort du pays, toutes les unités dont la présence n'est pas indispensable sur un autre front. La 2e armée, sur laquelle ont déjà été prélevés le 18e corps d'armée et une fraction du 9e, cède de nouveau un corps et demi de forces actives, sans compter une division de cavalerie et une brigade de chasseurs. Elle va se trouver composée en très grande partie de formations de réserve.

Le général de Castelnau pourrait se plaindre, mais il comprend et s'incline.

NOUVELLES DISPOSITIONS PRISES A LA 2e ARMÉE Va-t-il cependant renoncer à cette attaque sur Lunéville si soigneusement préparée ? On est à proximité des faubourgs. Par Lunéville, on atteindrait la Meurthe ; tout le front de Lorraine se trouverait singulièrement amélioré.

Le général de Castelnau procède, tout d'abord, à une nouvelle répartition de ses troupes, en prenant garde que l'ennemi ne s'en aperçoive et qu'il n'en tire avantage. Cela fait, on reviendra au projet qui n'est que retardé.

On combine les dispositions nouvelles de telle sorte que la liaison entre les corps actifs et les formations de réserve donne un maximum de sécurité.

C'est en vertu de ce dessein que le général conçoit une ligne nouvelle légèrement en retrait et jalonnée ainsi qu'il suit en remontant du sud au nord : rive gauche de la Mortagne, hauteurs de Flainval, bois de Crevic, hauteurs de Drouville. A partir du château de Romemont, la ligne se prolonge en suivant les hauteurs du Grand-Couronné de Nancy.

C'est sur cette ligne que Castelnau répartit ses forces dans la nuit du 2 au 3. Le 16e corps, renforcé du 2e bataillon de chasseurs (du 20e corps), s'installera, avec la 74e division de réserve, de Gerbéviller à Mont, ses gros sur la rive gauche de la Mortagne (pour éviter toute surprise) et quelques avancées seulement sur la rive droite.

Le 20e corps s'allongera depuis la Meurthe jusqu'au bois de Pulnoy, — Velaine, — tuilerie de Réméréville ; ses gros sur les hauteurs de Flainval et dans la région d'Haraucourt, ses avancées sur Vitrimont, ferme Léomont, crête ouest de Deuxville, croupe 316, Courbessaux.

La 136e brigade (qui fait partie de la 68e division de réserve) défendra le Grand-Couronné depuis le bois de Pulnoy jusqu'à la voie ferrée de Nancy-Château-Salins avec ses avancées à Erbeviller-Champenoux.

Le 2e groupe des divisions de réserve (général Pol Durand) continuera à tenir tout le massif

du Grand-Couronné devant Nancy, c'est-à-dire au nord de la voie ferrée de Château-Salins.

Sur le Rembêtant, la garnison permanente est composée d'une brigade de la 64e division de réserve tandis que l'autre brigade de cette même division occupe Lenoncourt.

Enfin, une brigade de la 73e division de réserve, appelée de la place de Toul et débarquée à Jarville et à Ludres, cantonne le 3 à Lupcourt et à Ville-en-Vernois, c'est-à-dire un peu en arrière de Saint-Nicolas-du-Port. Sans doute, le général de Castelnau la garde en mains pour parer à tout événement.

Les journées du 3 et 4 septembre sont consacrées au détail de cette nouvelle organisation. C'est vraiment la guerre des tranchées qui commence et, en cela encore, les armées de l'est prennent les initiatives opportunes.

Quoique les Allemands montrent une activité moindre, la plus grande vigilance est recommandée pour repousser les attaques de nuit. Nos avant-postes continuent à maintenir, par de hardis coups de main, exécutés au moment propice, l'ascendant moral que les combats quotidiennement livrés depuis le 25 août leur ont assuré. L'artillerie devient très active. On l'abrite derrière des épaulements pour éviter qu'elle soit trop facilement repérée. L'organisation du réseau de tir est faite, dans chaque secteur, d'après les règles édictées pour la guerre de siège.

Les armées avaient beaucoup souffert de la difficulté des ravitaillements, de l'insalubrité des eaux et des campements. Les maladies, l'épuisement avaient entamé les effectifs. Le soldat était admirablement entraîné, mais surmené et à la limite de ses forces. Des mesures d'hygiène, plus de régularité dans la marche des convois, une amélioration très sensible dans l'arrivée des aliments et dans leur préparation, contribuent à soutenir le moral. Le soldat veut que ses chefs s'occupent de lui : s'il est négligé, il tombe dans l'indifférence ou le gaspillage. Le souci du bien-être de la troupe doit être une des principales préoccupations du commandement. La philosophie militaire commence à l'estomac et aux jambes des hommes.

MONT. — LE VILLAGE

L'ennemi a certainement le sentiment de la force redoutable qui, malgré les prélèvements de troupes actives, s'organise devant lui. Il montre une moindre activité. Même son artillerie s'est tue devant notre droite. Cependant, on prend des dispositions pour assurer aux troupes, en cas de besoin, une deuxième ligne de résistance sur les hauteurs Saffais-Belchamps-Borville. Au cas où l'on y serait contraint, on recommencerait, mais avec une préparation infiniment supérieure, la bataille de la Trouée de Charmes.

Ainsi la 2e armée n'est pas loin de se croire

maîtresse de la situation à la date du 4 septembre : après un effort inouï, elle respire. Depuis le 1er septembre, la ligne paraît en train de se stabiliser de part et d'autre. C'est à peine si quelques faits d'armes méritant d'être mentionnés ont marqué ces trois journées.

Quoique ces journées du 1er au 4 septembre soient surtout consacrées à un travail de mise au point, quelques mouvements ou faits d'armes, qui auront des conséquences ultérieures, méritent pourtant d'être signalés :

Le 16e corps (général Taverna) se fortifie sur les positions qui lui ont été assignées, c'est-à-dire de la lisière du bois de Bareth jusqu'à Gerbéviller (y compris le bourg). Il reste en liaison avec le 8e corps par Moyen et Vallois, et garde des têtes de pont sur la Mortagne. L'objectif commun est toujours Domptail. Mais on s'en tient, de part et d'autre, à des canonnades. L'état-major est à Haillainville.

La 74e division de réserve (général Bigot) a quitté Gerbéviller pour être portée plus au nord-ouest; elle prend le secteur de Landecourt-Einvaux-Charmois (rive gauche de la Mortagne) ; ses avant-postes occupent Lamath et Mont-sur-Meurthe, prêts à déboucher, le cas échéant, sur la rive droite qui est, pour le moment, abandonnée. Le quartier général est à Damelevières. La position est forte et importante ; c'est celle qu'occupait précédemment le 15e corps. « Flanqués à gauche par la Meurthe et au delà par le 20e corps, à droite par des bois que tiennent deux bataillons actifs de chasseurs alpins, nous nous sentirions en parfaite sécurité si la plaine n'était pas nue et dépourvue de défenses naturelles et, surtout, si nos troupes n'étaient pas épuisées... Au surplus, nous nous rassurons en pensant que les Allemands sont aussi fatigués que nous. Selon les mots d'un de nos maîtres à l'Ecole de guerre, dans la bataille, on voit ses maux, on ne voit pas ceux de l'adversaire. »

Comme nous l'avons vu, le 20e corps avait, la veille même de la période de repos, c'est-à-dire le 1er septembre, attaqué vigoureusement, en liaison avec le 15e corps, dans la direction de Lunéville. Il avait élargi ses positions aux lisières du bois d'Einville et sur le signal de Friscati. Heureuse circonstance qui avait assuré à la 2e armée la possession des crêtes, en cas d'une nouvelle offensive sur la Meurthe. Ce n'est donc plus Flainval qui est le pivot de ce côté ; c'est, franchement, une ligne : ferme Sainte-Libaire (couvrant au nord Courbesseaux)-lisière du bois d'Einville-signal de Friscati.

La 70e division de réserve adjointe au 20e corps occupe le secteur bois de Pulnoy-Velaine-Tuilerie-Rémévillle.

La position de l'armée française est bonne, soit pour la défensive, soit pour l'offensive.

La force de cette situation au centre inquiète visiblement l'ennemi : car c'est le seul point où son infanterie donne signe de vie pendant cette demi-trêve, en quelque sorte consentie des deux côtés. Dans la nuit du 3 au 4 septembre, il tâte le front du 20e corps. La 39e division marque un léger repli vers Sommerviller-Haraucourt-tour de Domèvre. L'incident n'a pas de suite. Cependant, il indique l'importance que va prendre soudain la région.

A voir les choses d'ensemble, on s'aperçoit que devant l'armée Castelnau les secteurs du sud sont de plus en plus calmes, tandis que les secteurs du nord, aux approches de Nancy, deviennent de plus en plus actifs. Et en rapprochant ces faits, en apparence secondaires, des synchronismes et des développements ultérieurs, on verra tout s'éclairer bientôt : *la bataille remonte et la tenaille se raccourcit.*

Mais, avant d'en venir à cette suite stratégique si importante, il est nécessaire de reprendre l'exposé de la bataille de la haute Mortagne là où nous l'avons laissé, c'est-à-dire à la fin de la journée du 28 août, après l'occupation de Saint-Dié par l'ennemi.

CHAPITRE XXI

SUITE DE LA BATAILLE DE LA MORTAGNE ÉCHEC de L'OFFENSIVE ALLEMANDE sur ÉPINAL (28 août-4 septembre 1914).

Héroïques combats de la 1re armée dans la région de Rambervillers et de Saint-Dié. L'armée de von Heeringen est obligée de renoncer à la marche sur Epinal. Intervention des réserves allemandes d'Alsace. — Limite extrême de l'offensive allemande au pied des Vosges et en avant de la Mortagne.

La conception qu'avait de la guerre en Lorraine le haut commandement français ne peut faire aucun doute ; elle se manifeste, en effet, par des instructions répétées à maintes reprises : « Il s'agit, pour la 1re et la 2e armées, de durer, tout en fixant les forces ennemies qui lui sont opposées et en restant liées entre elles. » Ces nettes et brèves paroles, dans leur sens plein et profond, caractérisent parfaitement la manière du général Joffre : dire beaucoup en peu de mots ; pour le détail, laisser toute initiative à ses lieutenants.

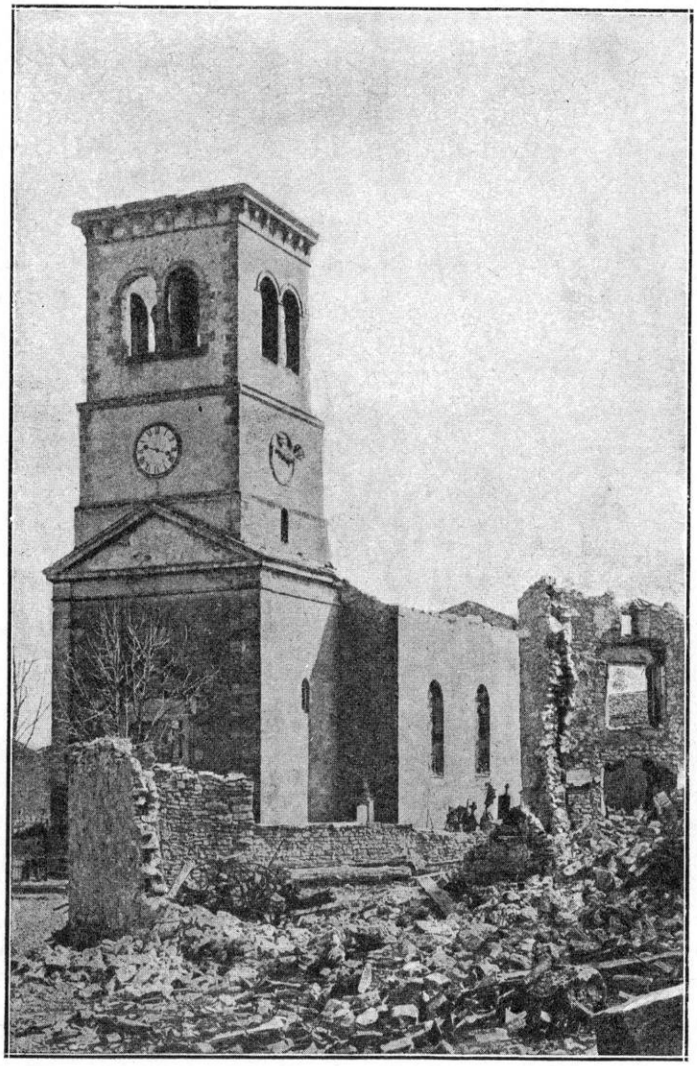
Nous avons indiqué, ci-dessus, comment, à la suite de la bataille de la Trouée de Charmes, l'offensive ennemie se porte vers le sud, en direction d'Epinal et de Belfort, et comment elle tombe ainsi sur l'armée Dubail qui lui barre la route.

Nous avons exposé aussi comment Castelnau, liant sa manœuvre à celle de Dubail, piétinait le corps et la queue du serpent, tandis que Dubail arrêtait sa double tête. La carte publiée ci-dessus (t. VI, p. 284) illustre clairement les faits : une des têtes file vers Rambervillers qu'elle gagne, ou peu s'en faut, le 28 août ; l'autre tête se tend le long des Vosges par Saint-Dié, qu'elle atteint au même moment. Si la jonction parvenait à se faire vers Brouvelieures et Bruyères, la haute Mortagne serait prise et l'armée allemande mettrait le siège devant Epinal. Epinal est l'enjeu de ces terribles combats.

Mais il ne s'agit pas seulement de la place. L'objectif est tout autre. Il s'agit, en réalité, de déboucher dans la plaine française, soit au nord des monts Faucilles par Rambervillers, Châtel-sur-Moselle, Mirecourt, soit au sud des Faucilles par Remiremont, Plombières, Fontenay-le-Château, et, probablement, par les deux routes à la fois. En un mot, la branche gauche de la tenaille allemande s'avance en hâte et coûte que coûte pour arriver au rendez-vous donné par le kronprinz et von Kluck, entre Marne et Seine.

Cet objectif lointain et soigneusement caché explique l'acharnement de l'offensive allemande ; il découvre la raison de ces combats

de montagne qui, au début d'une campagne de manœuvres, seraient absurdes s'ils n'avaient pas un tel enjeu. La Chipotte, Saint-Dié, les Rouges-Eaux, la Passée du Renard, autant de noms nouveaux dans la grande histoire militaire : ces points échelonnent des voies qui ne conduisent à rien si elles ne conduisent pas en plaine. Laisser Nancy de côté pour s'enfoncer, du nord au sud, dans ce couloir entre Vosges et Faucilles ne peut avoir de sens que si on va où mène ce couloir, puisqu'en lui-même il ne présente aucun intérêt. Les 400.000 hommes du prince de Bavière et de von Heeringen sans cesse renforcés, comme nous l'allons voir, par des troupes nouvelles, s'obstinent pendant des semaines sur la haute Mortagne, s'y épuisent et s'y font massacrer sans profit particulier et sans gloire. Pourquoi ? Sinon parce qu'ils obéissent à une autre pensée directrice. Et cette pensée, nous la connaissons : c'est celle qui a décidé d'enserrer l'armée de Joffre et de l'étouffer dans l'*étreinte*. Cela en valait la peine !



SAINTE-BARBE. — LE VILLAGE

La grandeur de cette entreprise permet d'apprécier, par contre, la beauté et l'efficacité de la campagne de Lorraine sous ces deux chefs illustres, Castelnau et Dubail. Selon les expressions du général Joffre, ils savent qu'il faut « tenir » parce que tout « pivote » autour de leur résistance et, si j'ose dire, de leur acharnement.

Au moment où nous reprenons l'exposé du « travail assidu » et terrible de l'armée Dubail, nous sommes obligés de rappeler constamment à la pensée du lecteur ces idées générales ; sinon, il se lasserait peut-être de la contemplation fastidieuse des mêmes lieux, de la répétition des mêmes ordres et des exécutions identiques.

Qu'on lève les yeux : la manœuvre est plus haute. Elle domine toute l'histoire de la première partie de la guerre : ce serait être injuste pour elle de n'y voir que le cheminement pied à pied et souvent à reculons de ces durs combats.

Dans ce coin de France, chefs et soldats savaient qu'ils remplissaient un devoir sacré ; ils n'en savaient peut-être pas beaucoup plus long : mais cela suffisait. Rarement, il y eut des baïonnettes plus « intelligentes », parce que rarement il y en eut de plus braves et de plus loyales.

Reprenons donc le détail de cette guerre de montagnes où l'armée du général Dubail donna de si beaux exemples de bravoure et de stoïcisme.

LES ARMÉES ALLEMANDES REÇOIVENT DES RENFORTS VENUS D'ALSACE

Nous avons laissé la 1re armée dans une situation particulièrement difficile. En effet, elle est en péril d'être tournée sur sa droite par la perte de Saint-Dié. Et l'événement est rendu plus critique encore par la

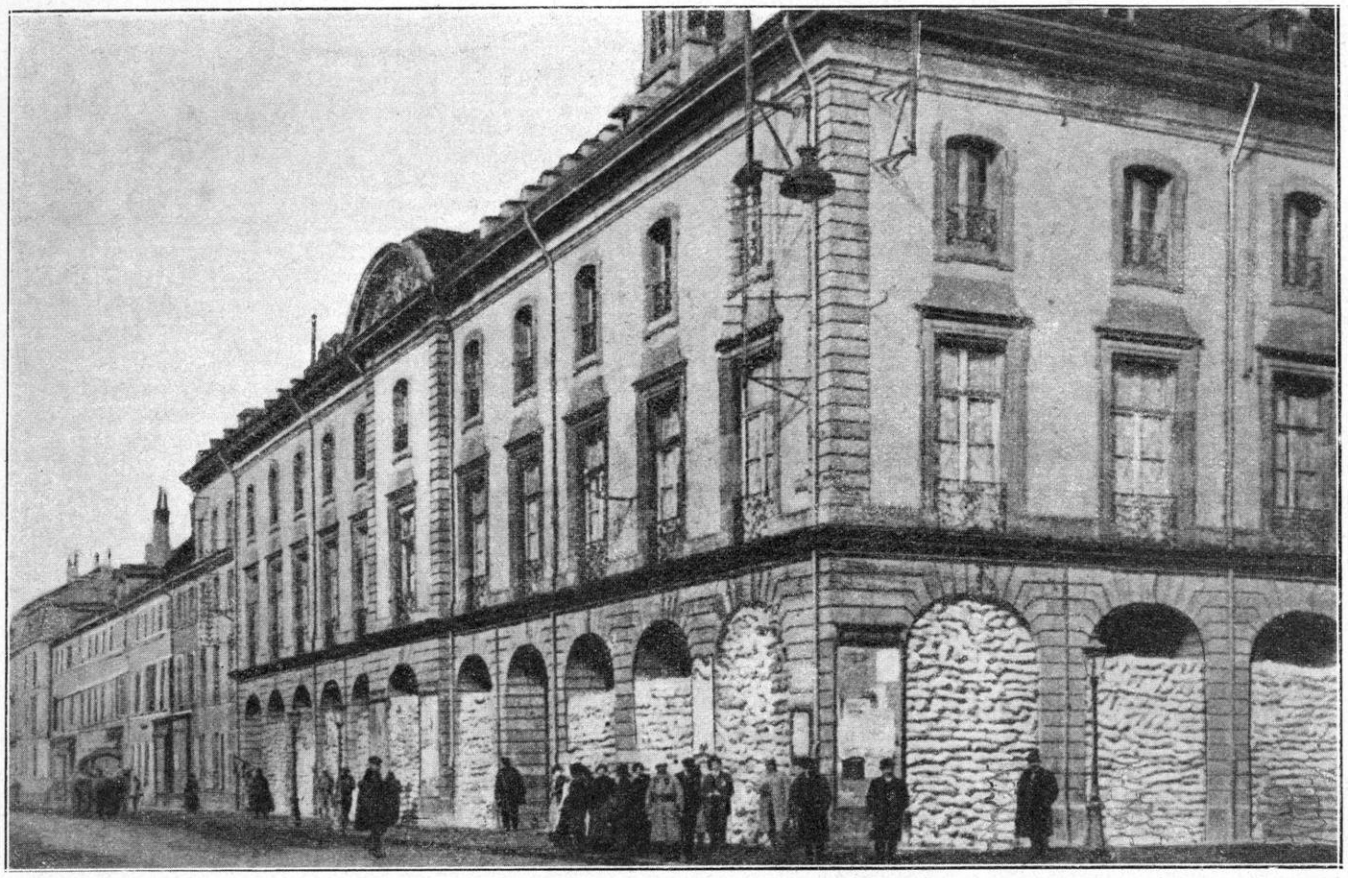
BATAILLE DE LA MORTAGNE. — COMBAT DE LA GRANDE PUCELLE

28 Août 1914, matin.

Français : 8 *Corps d'Armée*, 15 *Division*, 52 *Brigade*, ▭ *Régiment*, • • • *Premières lignes*.

Allemands : I.B *Corps d'Armée*, ▭ *Régiment*, ▬ ▬ *Premières lignes*, ⌇⌇⌇ *Tranchées*.

Echelle : 1/80.000 — 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Km



SAINT-DIÉ. — L'HOTEL DE VILLE TRANSFORMÉ EN ABRI CONTRE LES BOMBARDEMENTS

dissolution de l'armée d'Alsace qui, en fait, découvre les Vosges.

Cette dissolution avait été ordonnée par mesure du haut commandement, le 25 août, et elle était entrée en application dès le 26.

L'armée d'Alsace avait été constituée, comme nous l'avons dit, sous le commandement du général Pau, avec le 7e corps (14e et 41e divisions, général Vautier), le groupe de divisions de réserve (général Archinard) comprenant : la 57e division de réserve (général Bernard), la 63e division de réserve (général Lombard), la 66e division de réserve (général Woirhaye) et, plus tard, la 44e division alpine (général Soyer) (1).

Ces troupes avaient occupé jusqu'au 25 août les hauteurs de la rive droite de l'Ill, de Mulhouse à Altkirch, poussant des reconnaissances jusque dans le Hardt. Non seulement leur présence était une forte protection pour la droite de l'armée Dubail, mais elle retenait en Alsace des forces allemandes qui allaient devenir disponibles en grande partie et que le haut commandement allemand allait se hâter d'envoyer en Lorraine.

D'après des documents allemands, la défense de l'Alsace avait été confiée au détachement d'armée de von Falkenhausen, avec quartier général à Strasbourg.

Sous ses ordres, l'Alsace septentrionale était occupée par la 19e division d'ersatz, sous le commandement du général von Tettenborn. Cette division, appartenant au recrutement saxon, avait été transportée par chemin de fer de Leipzig jusqu'à Molsheim-Mutzig, où elle avait pris part aux engagements des Vosges à partir du 19 août ; or, elle avait traversé la frontière le 26 août, à Saales, en face du Bande-Sapt, et nous allons retrouver cette division les 28 août-4 septembre à Saint-Michel-sur-Meurthe, à la crête des Jumeaux et aux combats de Nompatelize, c'est-à-dire au plein cœur de l'armée Dubail.

(1) Rectifier t. V, p. 80-81 : la 61e et 62e ne faisaient pas partie de l'armée d'Alsace.

SAINT-DIÉ. — MAISONS DÉTRUITES PAR LES OBUS OU INCENDIÉES PAR LES ALLEMANDS

ENVIRONS DE SAINT-DIÉ. — CASCADE DES MOLIÈRES

La défense de l'Alsace méridionale était confiée aux troupes de landwehr et d'ersatz, placées sous le commandement du général von Gaede, ayant sous ses ordres les généraux Mathy, Dame et von Bodungen. Ce sont ces troupes qui, avant la dissolution de l'armée française d'Alsace, s'étaient retirées derrière le Rhin, sauf quelques détachements dans la forêt de Hardt.

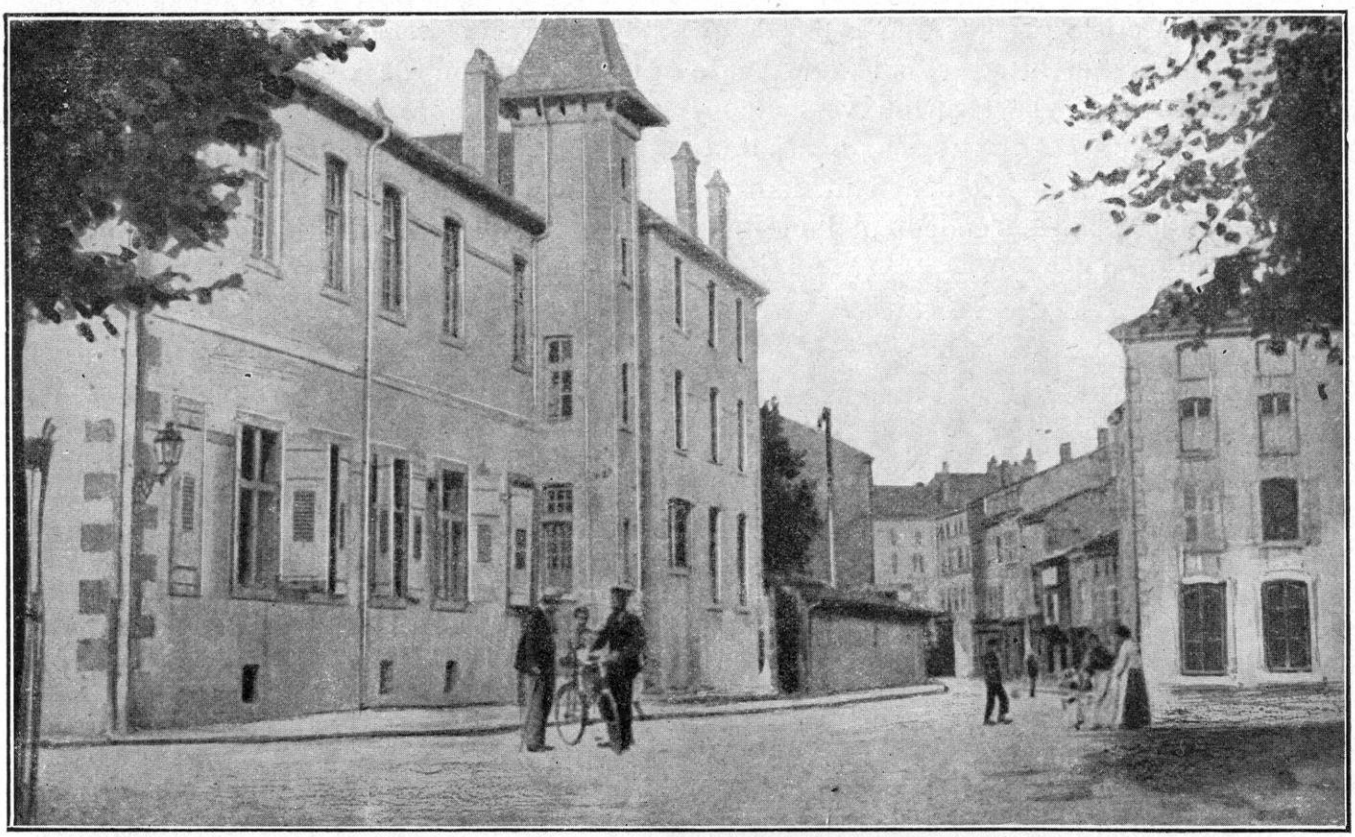
L'armée française d'Alsace est dissoute à partir du 26. Nous avons dit le sort de ses formations principales, tel qu'il est réglé par l'instruction générale du 25 août : le gros du 7e corps est transporté dans la Somme, ainsi que la 63e division de réserve ; la 8e division de cavalerie, moins la 14e brigade de dragons affectée à Belfort, est rattachée pour quelques jours à la 1re armée ; elle sera transportée, le 30 août, dans la région de Châlons.

Nous avons dit également (tome VI, p. 266) comment avait été dès lors organisé le front d'Alsace, devenu extrême-droite de l'armée du général Dubail.

Devant cet affaiblissement du front français, le groupement allemand von Gaede reprend d'abord possession de la Haute-Alsace jusqu'à la ligne telle qu'elle s'est stabilisée depuis. De légers engagements avaient eu lieu, le 27, à Montreux-Vieux et à Dannemarie. Mais là, l'offensive très prudente des Allemands avait été facilement arrêtée dans la région de Belfort. Une fois ce premier résultat obtenu, les troupes de von Gaede se trouvant disponibles, ou peu s'en faut, ne sont pas inactives. Laissant devant ce qui restait de l'armée d'Alsace des forces suffisantes et bien retranchées, elles franchissent, à leur tour, les Vosges dans la région de Sainte-Marie-aux-Mines et on les voit apparaître pour participer à l'occupation de Saint-Dié (1).

Ainsi, nous voyons s'accroître sans cesse de renforts nouveaux les troupes auxquelles ont affaire les deux armées Castelnau et Dubail.

(1) C. H. Baüer, *Volkerkrieg* (*La Guerre des peuples*), p. 269-270. — Georg Hölscher, *Kurzgefasste Geschichte des Weltkrieges* (*Précis de l'histoire de la Guerre mondiale*), t. II, p. 13 et suivantes.



RAMBERVILLERS. — LES ÉCOLES ET LA RUE MASSON

Tandis que Castelnau voit arriver devant lui les formations amenées de Metz, Dubail se trouvait en présence de celles qui provenaient de Strasbourg et qui étaient primitivement destinées à la défense de l'Alsace. Les armées du duc de Bavière et von Heeringen recevaient des réserves, des effectifs, des cadres, des munitions. Le commandant en chef de la région de Strasbourg expédiait sur ce front les divisions d'ersatz venues de l'intérieur, à peine débarquées. Et Falkenhausen était, comme on le sait, un des organisateurs réputés de l'armée allemande.

LA BATAILLE DE LA HAUTE-MORTAGNE A PARTIR DU 29 AOUT

C'est dans ces conditions que Dubail poursuit la lutte, le 29 août au matin.

S'inspirant des instructions qu'il a reçues lui-même du haut commandement, il donne à ses troupes, par l'ordre général 45, une seule et unique ligne de conduite : « Continuation de l'offensive, qu'il faut entretenir à tout prix et avec la dernière énergie pour durer et gagner le temps nécessaire à nos succès par ailleurs. »

Tout le monde a compris.

L'objectif général assigné à la 1re armée en parfaite liaison avec la 2e armée, c'est l'occupation de la Meurthe.

Malheureusement, nous n'en sommes pas là. La puissante offensive de l'ennemi, dans ces journées du 28 et du 29, nous fait, au contraire, reculer sur la Mortagne et rend même très difficile la défense de cette rivière.

Qu'on se rende bien compte de ce qui se passe. Une des têtes du serpent s'avance vers Rambervillers ; elle a enlevé la Grande Pucelle, Saint-Benoît et progresse vers Saint-Bru. Elle mord à la jonction du 13e corps et du 21e corps. L'autre tête s'est avancée jusqu'à Saint-Dié ; elle pénètre par les Rouges-Eaux vers Brouvelieures et se tend vers Bruyères, c'est-à-dire Epinal.

Les forces françaises barrent les issues : en liaison avec la 1re armée, le 8e corps tient bon sur Vallois-Moyen ; plus au sud, le 21e corps,

en liaison avec le 14e corps, n'a pas cédé au col de la Chipotte et fait, de ce côté, une pointe qui menace encore la Meurthe vers Raon-l'Etape. De telle sorte que les deux lignes française et allemande s'accompagnant font un zigzag dont les pointes s'endentent l'une dans l'autre : c'est à qui développera ses avancées.

Ajoutons que Dubail se sent encore menacé par le débouché possible de forces allemandes par les cols de l'Alsace méridionale vers le Hohneck ou vers Bussang, si, par malheur, son groupement des Vosges venait à céder.

Malgré tout, il ordonne la marche en avant.

JOURNÉE DU 29 AOUT. DERNIER RECUL VERS RAMBERVILLERS-BRUYÈRES

A sa gauche est toujours la 6e division de cavalerie, en liaison, d'une part, avec le 16e corps de l'armée Castelnau et, d'autre part, avec le 8e corps de l'armée Dubail. C'est là que se fait la jonction. Par suite du développement de la bataille de la Trouée de Charmes, ce point est un des plus solides. La suture tiendra.

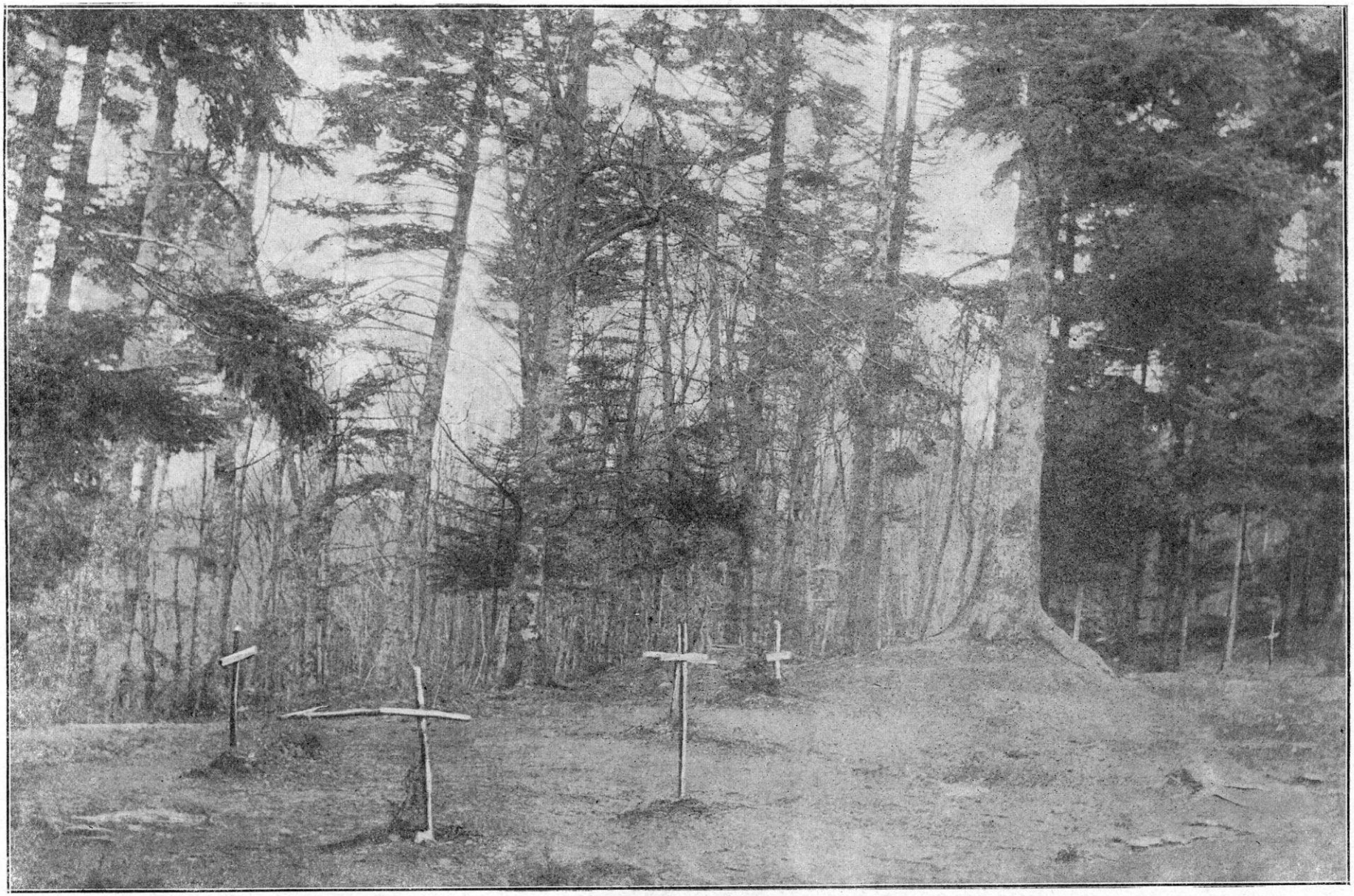
Le 16e *corps*, ainsi qu'il a été expliqué dans l'étude des mouvements de la 2e armée, réoccupe, ce même jour, Gerbéviller et il a reçu pour instruction de coopérer avec le 8e corps en agissant sur Moyen. D'autre part, la 6e division de cavalerie et le 8e corps reçoivent l'ordre de développer leur action sur Ménarmont-Vathiménil (rive droite de la Mortagne). Ce corps continuera à coopérer avec le 13e corps sur Roville-aux-Chênes et cherchera à maîtriser l'artillerie ennemie, qui tire de Domptail. La journée du 29 août est surtout caractérisée par une lutte d'artillerie à grande distance. Le général Dubail a emprunté l'artillerie lourde de la place d'Epinal et il s'en sert, à la grande surprise des Allemands.

LE GÉNÉRAL WOIRHAYE

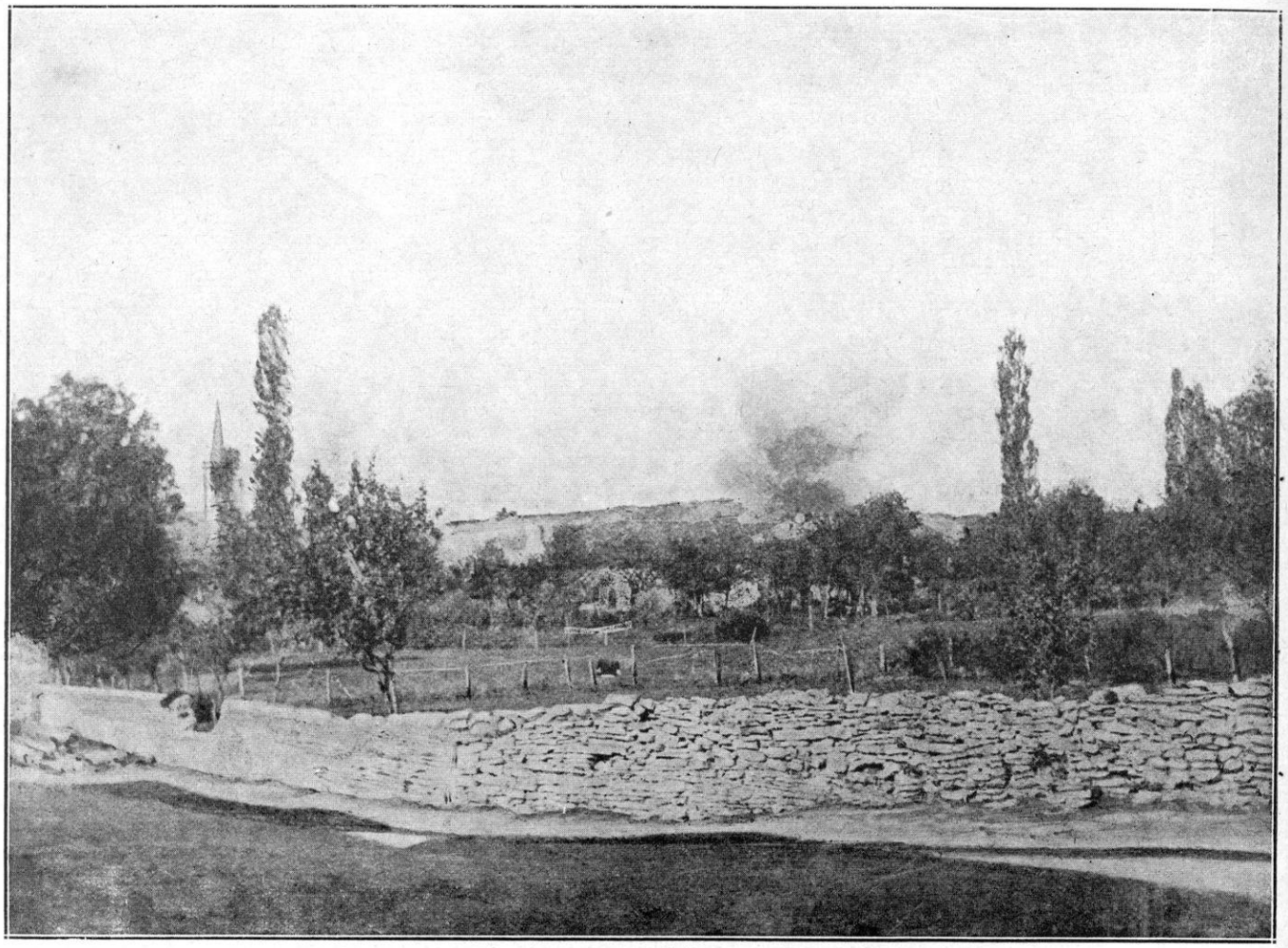
Après cette préparation, la 25e division (gauche du 13e corps) reprend les hauteurs du même bois et de la Grande Pucelle. Le 8e corps se trouve, en fin de journée, le 29, sur les mêmes emplacements que la veille au soir : cela veut dire que les Allemands sont arrêtés, quoique non repoussés.

Cet arrêt apparaît très nettement dans les documents allemands. Voici, par exemple, un exposé à demi officiel de la campagne du 1er régiment d'infanterie bavaroise du roi (1re brigade du 1er corps) qui, après avoir décrit joyeusement la poursuite du 23 au 26, prend un tout autre ton quand il arrive aux jours suivants :

« Des détachements de troupes bavaroises, entre autres le 1er régiment d'infanterie « Kœnig », allèrent à la pour-



TOMBES MILITAIRES AU COL DE LA CHIPOTTE



BOMBARDEMENT D'UN VILLAGE PRÈS DE BACCARAT

suite de l'ennemi sur l'aile gauche de l'armée du kronprinz de Bavière, le 23 août, *en direction sud*. (Le régiment part de Blamont.) Le 1er bataillon se développa au sud d'Ancerviller et fut lancé en avant contre Saint-Pole qui était occupé (route de Blamont à Baccarat). L'adversaire évacua le village et se retira sur les hauteurs situées en arrière. Les deux autres bataillons passèrent à gauche du village sous un feu violent d'artillerie lourde. La traversée d'un bois occupé par l'infanterie ennemie (c'est probablement les bois de Gramont sur les bords de la Verdurette) fut particulièrement pénible et coûta de grosses pertes. Cependant le régiment passa la nuit sur la colline qu'il avait gagnée. Le 24 août, pendant la continuation de la marche en avant, le régiment, à la poursuite de l'ennemi, avança jusqu'à Gélacourt (à proximité de la Meurthe) et prit possession de ce village. Là aussi, les pertes furent considérables. Le lieutenant Brug et le lieutenant de réserve Aigner tombèrent. On avança tard dans l'après-midi jusqu'à la coupure de la Meurthe, et la rivière, large de 20 mètres et profonde de 2, fut traversée par une partie du régiment. (Donc, jusque-là, on avance.)

« Les jours suivants, *la marche en avant ne progressa plus que lentement; le régiment n'attaqua plus*. Le 27 août, il était dans les bois au sud de Fontenoy (Fontenoy-la-Joûte) sur la rive gauche de la Meurthe, en arrière de Domptail; à midi, la compagnie de mitrailleuses prit part au dur combat du « Leibregiment » (l'autre régiment de la 1re brigade) qui s'était retranché au bois de la Horne (le bois de la Horne est en avant de Ménarmont; c'est sur ce point qu'attaque le 13e corps français en liaison avec le 8e corps, et les Allemands prennent le parti de « se retrancher », précisément parce qu'ils sont attaqués), et avança l'après-midi pour attaquer sur les hauteurs sud de Xaffévillers (ce sont les hauteurs de la Grande Pucelle que nous avons montrées prises et reprises dans ces mêmes journées). Le régiment fut amené dans l'obscurité sur ces hauteurs qu'il occupa sans combat. (Cela veut dire qu'il prit la relève, car les combats avaient été chauds avant son arrivée ainsi qu'en témoigne la phrase suivante.) Tandis que le 3e bataillon se retranchait, la nuit, sur les collines, les deux autres bataillons étaient occupés à relever les hommes tombés sur le champ de bataille et à expédier en arrière les nombreux blessés. Le 28 août, le régiment eut à supporter, depuis l'aube jusqu'au soir, un puissant feu d'artillerie qui lui fit beaucoup de mal : outre de nombreux sous-officiers et soldats, les capitaines Kramer et Holmberg succombèrent... »

DANS LES VOSGES. — EFFET DE L'ARTILLERIE

Rien n'est plus significatif que cet extrait confirmé, d'ailleurs, par de nombreux documents. Il témoigne de l'heure précise où l'offensive allemande fut arrêtée devant le 8e et le 13e corps en direction de la Mortagne et de Rambervillers. Le fait est tactiquement et stratégiquement considérable et il est exactement conforme aux désirs du grand état-major français et aux instructions du général Dubail. Les Allemands n'ont pu, de ce côté, franchir ni même atteindre la Mortagne.

Donc, le général n'a qu'à persévérer pour le 30 et les jours suivants.

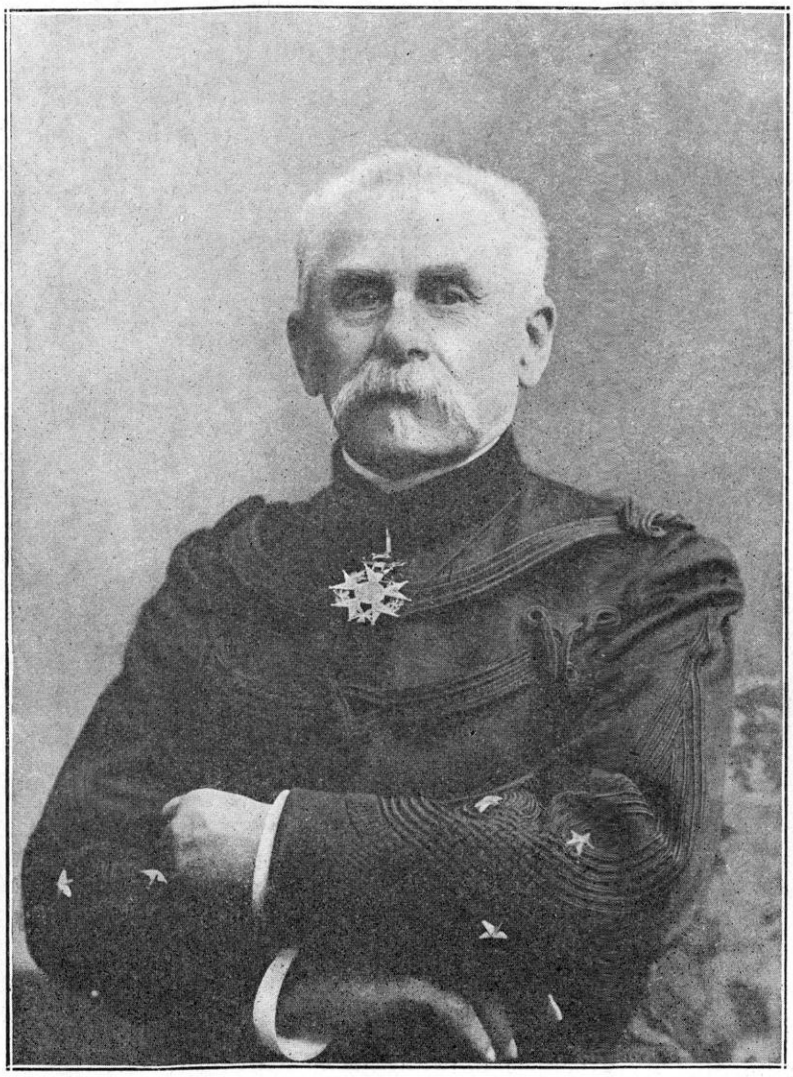
Mais il faut dire, maintenant, ce qui se passe sur le reste du front de la 1re armée, dans la journée du 29: les événements ne sont pas partout aussi favorables.

A droite du 8e corps combat le 13e *corps*. C'est la 26e division qui a ordre de se porter sur la Grande Pucelle ; c'est exactement la 49e brigade qui lutte au bois de la Horne contre le 1er régiment bavarois du roi ; la 50e brigade part de Saint-Maurice dans la direction de Xaffévillers et du bois de Grand Bras. Le 16e régiment d'infanterie a ordre d'attaquer les hauteurs au sud de Xaffévillers (mentionnées dans le récit allemand). Telles sont, repérées des deux côtés, les forces qui se trouvent en présence.

Mais, à 13 heures, au moment où le 16e d'infanterie s'apprête à donner l'assaut à Xaffévillers, il est arrêté par une rafale d'artillerie (artillerie du 1er corps bavarois) qui lui cause de lourdes pertes. La 26e division atteint les hauteurs 312 et 320, à l'ouest de Doncières, mais ne peut les garder, et elle se retranche fortement sur les bois de la Grande Coinche (rive droite de la Mortagne).

Comme on le voit, la situation matérielle est à peu près la même dans les deux camps. Grand épuisement de part et d'autre. Tout ce que l'on peut dire, c'est que le soldat français est encore prêt à marcher en avant, tandis que le soldat allemand est à bout de souffle et avoue qu'il ne peut plus progresser.

En fin de journée (le 29), la 25e division occupe la zone Saint-Maurice-Hardancourt-Roville-aux-Chênes-Romont ; et la 26e division la zone Badelieu-bois de Roville-bois d'Anglemont-Saint-Pantaléon. En un mot, le 13e corps tient toujours, comme le 8e corps, sur la rive droite de la Mortagne, en avant de Rambervillers ; mais c'est juste.



LE GÉNÉRAL SOYER

En effet, ce qui s'est passé sur la droite du 13e corps a rendu la position singulièrement difficile. Nous avons dit l'effort fait par la 1re armée pour développer la pointe ou la dent qu'elle maintient au col de la Chipotte dans la chair ennemie. Mais voici que cette dent paraît sur le point de céder.

Le 28 au soir, le 21e *corps* a reçu l'ordre de reprendre le col de la Chipotte qu'il avait perdu dans la journée. Son offensive doit se développer par Bazien-Sainte-Barbe, de façon à tourner les bois de la Chipotte par le nord, tandis que les chasseurs défendent la route de Rambervillers par Bru, Larifontaine, La Grande Carre. Mais un événement qui se produit sur la droite du 21e corps empêche cette progression et fait échouer cette offensive.

L'événement a lieu à la jonction du 21e corps et du 14e corps. Nous avons indiqué ci-dessus l'apparition, sur le champ de bataille, des troupes allemandes du général von Tettenborn accourant à marches forcées, et débouchant, par le col de Saales, dans la direction du Ban-de-Sapt ; ces forces fraîches entrent en ligne à Saint-Michel-sur-Meurthe, combattent à la crête des Jumeaux et enfin se portent à la rencontre des troupes françaises à Nompatelize.

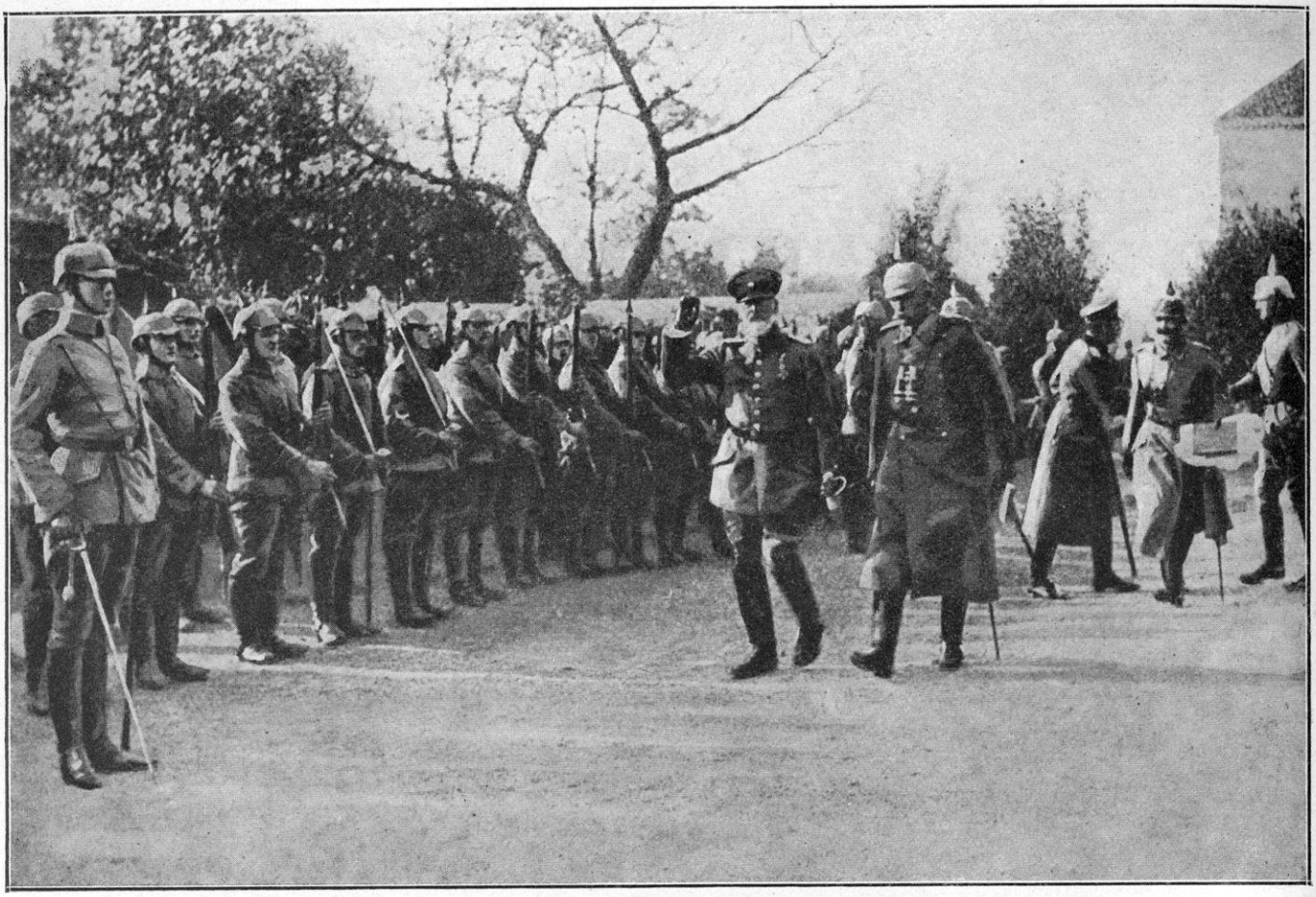
C'est sans doute cette intervention qui pèse soudainement sur le front du 14e corps. Le 14e corps (général Baret) est composé, comme on l'a vu ci-dessus, de la 27e division et de la 28e division. On lui a donné comme soutien la 58e division de réserve venue de l'armée d'Alsace. Il tient la droite de l'armée Dubail et défend la porte des Vosges. Une puissante offensive allemande et la surprise de la 58e division de réserve à Anozel lui ont fait perdre Saint-Dié les 27 et 28. La porte des Vosges est entr'ouverte.

L'ennemi décide de faire, de ce côté, un effort désespéré. Il jette dans la fournaise ses

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 Kilom.

RÉGION AU SUD DE SAINT-DIÉ (TAINTRUX, ANOZEL, MANDRAY)

(Carte au 80.000e communiquée par le *Service géographique de l'armée.*)



LE PRINCE DE BAVIÈRE PASSANT SON INFANTERIE EN REVUE

renforts alsaciens et donne, pour objectif de la journée, la conquête des bois de la Mortagne qui commandent Rambervillers, de telle sorte que Rambervillers est attaqué à la fois par le nord (Roville-aux-Chênes) et par l'est (Bru-Saint-Benoît).

Ces forces allemandes se heurtent à la 27e division française qui a reçu l'ordre de chercher à se développer dans le bois de Repy. Après une violente préparation d'artillerie, les masses d'infanterie allemande grimpent aux pentes de ces bois ; d'autres troupes, qui ont franchi la Meurthe à Saint-Michel, prennent la 27e division à revers. Un combat violent s'engage pour la possession de Nompatelize. En fin de journée, la 27e division est obligée d'abandonner le village. Mais elle fait tête, et dans une lutte pied à pied, elle parvient à tenir encore le débouché de Rambervillers, en avant des bois, à la Passée du Renard.

La 28e division est obligée de se replier, à son tour, sur les Moîtresses et les bataillons de chasseurs de Gendron sur Mandray.

Quant aux éléments de la 58e division de réserve qui occupaient le pied des Vosges, ils ne peuvent tenir et se replient, découvrant le flanc droit de la 28e division. C'est l'un des plus mauvais moments de toute la campagne.

Il faut donner ici, d'après un témoin, l'idée de ces combats de bois et de montagne. Un des admirables soldats de cette guerre, écrivain de haut mérite, le lieutenant Ferdinand Belmont, tué plus tard (28 déc. 1915), écrit à sa famille :

« Je vous disais donc que jeudi dernier, notre premier combat s'est livré le matin (il s'agit du 51e bataillon de chasseurs alpins (réserve), auquel appartient l'officier) ; deux sections de la compagnie du capitaine Rousse sont entrées dans le bois de sapins, soutenus par deux sections dont était la mienne... A peine les premiers éclaireurs étaient-ils entrés dans la forêt qu'une fusillade furieuse a

PRISONNIERS ALLEMANDS

commencé, accompagnée de cris, d'appels sauvages. Le capitaine qui me précédait me donne l'ordre de faire avancer vite une section dans la direction qu'il m'indique. Mais la fusillade redouble, part de tous côtés à la fois ; des hommes tombent lourdement, sans bruit, sur la mousse. Alors, le capitaine, qui était pâle et très ému, s'est dressé dans le bois en criant de toute sa voix : « *A moi ! A moi ! A la baïonnette !* » Tout de suite, au premier mouvement pour se lancer en avant, il est tombé, affalé, en arrière. A ce moment, je cherchais à voir les Allemands, qui nous fusillaient, presque à bout portant, et qu'on ne voyait pas grâce à leurs uniformes grisâtres se confondant avec les buissons de framboises et de fougères... Pauvre capitaine Rousse! je le verrai toujours, la tête renversée, les genoux pliés, emporté à travers les balles par des hommes qui le portaient sur les bras. Avant de mourir, il leur a dit encore : « *Vous remercierez ma compagnie pour moi* », et puis : « *Vous prendrez les ordres du capitaine Deschamps* ». Il a même dit à son caporal qui l'emportait de prendre son sabre et de le donner à son fils. Et il est mort comme un héros, sacrifié, se voyant sacrifié, se jetant avec désespoir, mais bravement, dans la mort.

« Cette surprise dans les sapins, cette fusillade, ces cris, ces hurlements, dans lesquels j'ai distingué plusieurs fois les commandements en allemand, cette mort du capitaine, tout cela je ne pourrai jamais l'oublier...

« Du 51e bataillon, il ne reste plus que des débris. Je ne sais pas combien d'hommes sont tués ou blessés. Il n'y a plus de capitaines ; la moitié des lieutenants ou sous-lieutenants sont tués ou blessés ; il y a des hommes égarés. Bref, ce matin (30 août) pour venir renforcer le barrage de la vallée, nous ne sommes venus que 180 hommes et 3 sous-lieutenants (1). »

Le général Dubail sent le péril, mais il ne perd pas son sang-froid. Loin de songer à reculer, il appelle, du groupement des Vosges, la 41e division ; il la dirige immédiatement en soutien sur Anould, et, ayant ainsi consolidé

(1) Ferdinand Belmont, *Lettre d'un officier de chasseurs alpins*, Préface d'H. Bordeaux. Plon, 1916, p. 35.

son front, donne l'ordre de reprendre l'offensive, le 30.

Tout compte fait, malgré la gravité de cette journée, l'ennemi n'a pas passé ; il n'a pas emporté les bois de la Mortagne. On le tient toujours en avant de Rambervillers, de Brouvelieures et de Bruyères.

Les forces du général Dubail sont ramassées et comme groupées en demi-cercle sur un front que déterminent approximativement la Passée du Renard, les Rouges-Eaux, la Meurthe et, sur la rive droite, les hauteurs de Mandray.

30 AOUT-4 SEPTEMBRE. L'OFFENSIVE ALLEMANDE EST ARRÊTÉE

La journée du 29 août n'aura pas de lendemain. Les Allemands ont donné leur effort maximum. Cette région de Saint-Dié, leurs régiments l'ont appelée eux-mêmes « le trou de la mort » (1).

Tandis que nos formations luttaient dans les bois de ravin en ravin, de souche en souche, les chefs allemands, qui avaient imposé une fois de plus à leurs troupes une entreprise au-dessus des forces humaines, sentent qu'ils ne peuvent leur demander davantage. Peut-être aussi des instructions venues du haut commandement disposent-elles des troupes pour un autre théâtre d'opérations. Déjà la stratégie du général Joffre, qui tient tête dans l'ouest, propage ses effets jusque sur le front de l'est. Nous verrons bientôt des formations qui ont combattu à Magnières reparaître à Busigny (Nord).

Quoi qu'il en soit, après un effort désespéré et qu'on eût pu croire victorieux, l'armée allemande s'arrête, et l'usage de l'organisation défensive et de la fortification de campagne se généralise sur tout le front.

La journée du 30 août permet au général Dubail de constater le fait et de profiter même d'un léger recul allemand pour consolider et avancer lui-même son front.

L'ordre général est le suivant : les opérations continueront, le 30, dans les conditions fixées précédemment. Donc, c'est toujours l'offensive obstinée.

Le 8e corps, en liaison avec le 16e corps, attaquera sur Domptail, tandis que le 16e corps doit chercher à progresser de Gerbéviller sur Fraimbois. A la gauche du 8e corps, le 13e corps continuera son offensive sur Xaffévillers et le bois du Grand Bras, en partant des hauteurs de la Grande Pucelle qu'il a décidément arrachées à l'ennemi.

La progression du 8e corps sur Magnières et Saint-Pierremont est lente ; c'est qu'il se heurte aux fortifications de campagne ennemies ; il subit un feu terrible d'artillerie lourde.

Celle du 13e corps se développe à peu près dans les mêmes conditions. Partout, des tranchées et des fils de fer. Cependant, la 25e division porte ses avant-postes à l'ouest de Xaffévillers, et la 26e division les siens au bois de la Coinche et au bois d'Anglemont.

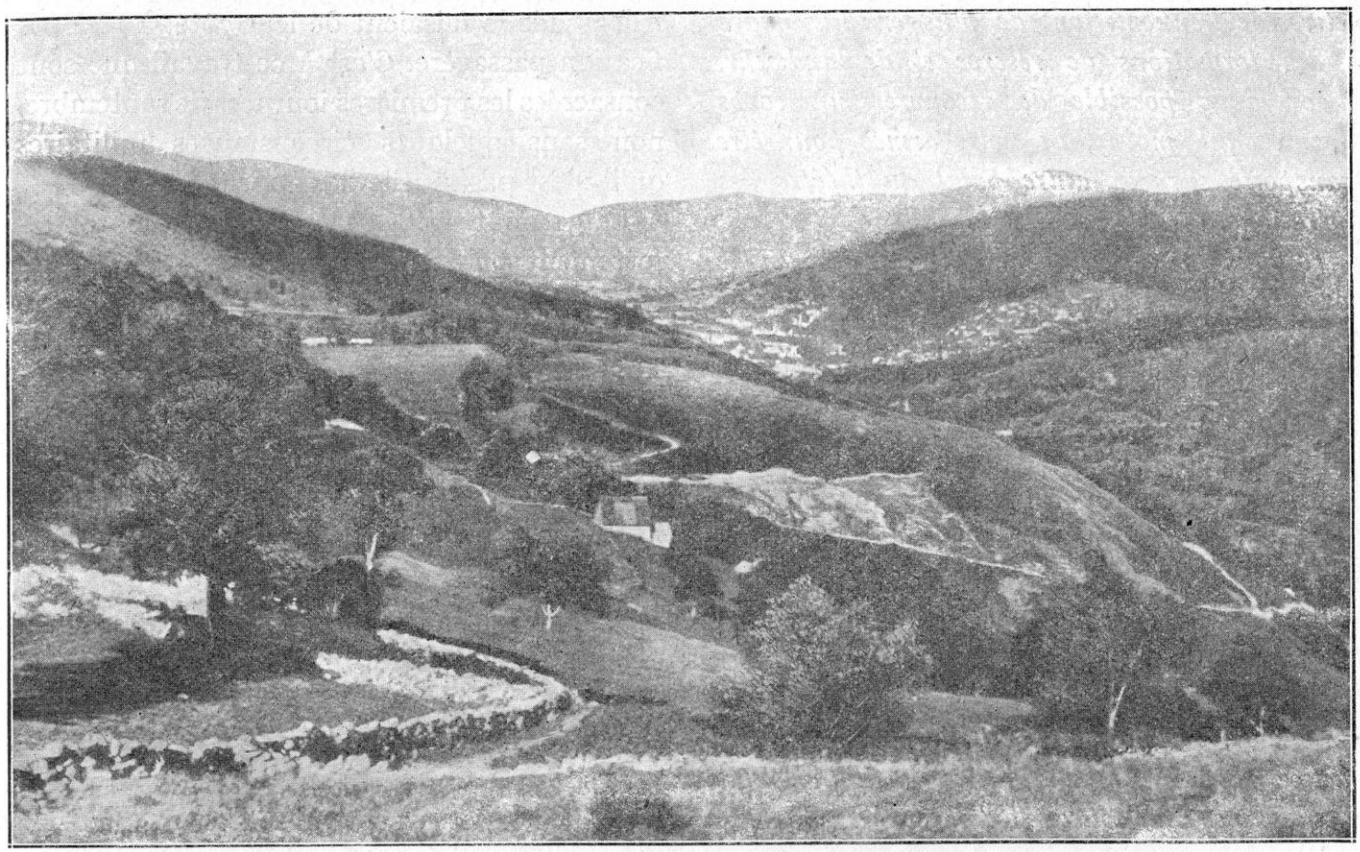
Le 21e corps fait un progrès appréciable au col de la Chipotte : il a chassé l'ennemi des tranchées qu'il ne peut, d'ailleurs, occuper lui-même. Il attaque, en même temps, sur Sainte-Barbe : mais les troupes ont besoin de repos et, en présence de l'inaction de l'ennemi, on leur laisse le temps de souffler, non sans leur donner l'ordre de remuer la terre tout autour des bois de la Chipotte.

Le 14e corps, si éprouvé dans la journée du 29, donne le signal d'une reprise vigoureuse dans la journée du 30. Il a reçu le renfort de la 41e division (du 7e corps) qui remplace à Anould la 8e brigade de dragons.

La 27e division s'est réorganisée ; elle a hâte de reprendre le terrain perdu, et, en effet, d'un premier élan, elle réoccupe La Salle, La Bourgonce et les abords de Nompatelize. A la fin de la journée, elle a repris ce village et, en plus, Saint-Remy.

La 28e division développe son attaque par les bois de Kemberg ; elle reprend les Moîtresses sur les troupes venues d'Alsace, puis

(1) Maurice Barrès.



VUE DE LA VALLÉE DE MUNSTER

la partie sud du col d'Anozel et le village lui-même.

La 41e division est d'abord arrêtée par la vigoureuse résistance de l'ennemi dans son offensive au nord de Saint-Léonard et de Mandray. Le soir, pourtant, elle atteint les hauteurs de Fouchifol et de la Tête de Behouille. Le détachement Suberbie gagne l'Entre-deux-Eaux et Saulcy-sur-Meurthe, tendant la main à la 28e division qui a repris Anozel.

En somme, les échecs des jours précédents sont réparés. La porte entr'ouverte par l'ennemi aux pieds des Vosges se referme sans qu'il ait pu en profiter.

C'est à ce moment précis (30 et 31 août) qu'il arrive à la 1re armée ce qui se produit au même moment à la 2e armée. On a la certitude, désormais, que l'ennemi ne passera pas. Le fait qu'il installe ses organisations défensives, le fait qu'il commence à appeler ses réserves d'Alsace, le transport des troupes actives sur d'autres points, tout tend à prouver au général Joffre qu'il peut, désormais, sans péril, commencer à dégarnir sa force de l'est.

Le 8e corps cède au groupement des Vosges les quatre batteries alpines laissées par les bataillons alpins ; la 8e brigade de dragons s'embarque à Bruyères pour être transportée sur un autre théâtre d'opérations.

Et ce n'est que le commencement.

S'il était nécessaire de rendre hommage à l'héroïque résistance de la 1re armée, au coup d'œil de son chef, aux résultats obtenus, non seulement pour la défense locale, mais pour le salut du pays, qui pourrait le faire avec plus d'autorité que le haut commandement dans cette instruction où toute la situation nouvelle est fortement caractérisée ?

« 2 *septembre*, 0 *h.* 15. — *Grâce aux efforts de vos troupes et aux succès que vous avez presque journellement obtenus*, LA SITUATION EST DEVENUE BONNE DEVANT VOTRE ARMÉE. *Il me semble maintenant que les forces*

actives de l'ennemi font de plus en plus place à des formations de réserve et de landwehr. Il est donc possible de recouvrer un corps d'armée, au moins, de votre armée pour être transporté sur un autre point du théâtre des opérations.

Je vous prie de désigner, à cet effet, un de vos corps. Vous remédierez à la diminution de vos forces par une organisation plus solide des positions acquises.

Au moment où il prend cette décision, le haut commandement tient à manifester sa gratitude envers les troupes qui ont si magnifiquement rempli leur devoir et répondu à son appel.

Le 31 août, l'ordre général nº 19 du général commandant la 1re armée porte à la connaissance des troupes la note par laquelle le général commandant en chef *exprime sa satisfaction aux 1re et 2e armées pour l'exemple d'endurance et de courage qu'elles ont donné.*

Rien ne marque mieux la connexion complète existant entre la manœuvre de nos armées de l'est et les vues du haut commandement.

Nous aurons à exposer bientôt les idées générales qui déterminent ces mouvements particuliers et nous les rattacherons à l'instruction générale du 2 septembre qui est la préparation immédiate de la bataille de la Marne.

Mais, pour que ces vues d'ensemble soient claires, il est nécessaire de préciser les faits dont elles s'inspirent. Or, dans l'est, un fait capital se dégage, c'est que l'entreprise de l'ennemi sur Epinal et sur Belfort a échoué le 31 août-1er septembre, de même que l'entreprise sur la Trouée de Charmes avait échoué le 25 août. Le général Dubail avait dit : « Ils ne passeront pas », et ils n'ont pas passé.

Ainsi que le prescrivaient les instructions du haut commandement, la 1re armée, pour parer au déficit qui se produisait dans ses rangs, était obligée de recourir, comme les Allemands le faisaient de leur côté, à la fortification passagère. C'est à ce travail que sont consacrées les premières journées de septembre, non sans quelques circonstances militaires qu'il n'est pas inutile de rappeler.

Le 31 août, le 8e *corps* avait pu consolider fortement son front en s'emparant de Magnières (29e brigade), occupé à la nuit tombante, et de Saint-Pierremont que la 16e division avait enlevé par une attaque de nuit. Ainsi la ligne de la Mortagne était, de ce côté, sérieusement sauvegardée. On se trouve, d'ailleurs, en présence d'une organisation défensive des Allemands présentant des conditions d'égale solidité.

C'est sur la Mortagne même, avec quelques avancées sur la rive droite, que le 8e corps va établir ses lignes et renforcer ses travaux. L'état-major du 8e corps est à Haillainville.

Les travaux de fortification continuent les 1er, 2, 3 et 4 septembre ; la 44e division s'organise en liaison avec le 8e corps.

Il en est de même au 13e *corps* pendant ces quatre jours. On constitue des réserves ; des hommes arrivés des dépôts complètent les effectifs ; des reconnaissances aériennes et des patrouilles déterminent exactement la situation des batteries, des tranchées et des rassemblements ennemis dans la région de Domptail, Doncières, Xaffévillers, Ménarmont et au château de Villers.

L'infanterie du corps creuse des tranchées et tend des fils de fer au nord du bois de la Grande Coinche, au bois d'Anglemont, au Ban-de-Nossoncourt et à la ferme du Champ-Chaudron.

A la droite du 13e corps, le 21e corps étant relevé et appelé dans l'ouest, la 44e *division* quittant sa liaison avec le 8e corps est venue, avec la brigade coloniale, prendre le front de La Haye à la Chipotte et de la Chipotte au ravin de Corbe.

Dans la journée du 3, les Allemands, pour gêner ces travaux, prononcent une vigoureuse offensive sur le front de la 26e division au bois d'Anglemont.

DONCIÈRES. — LA GRANDE RUE ET LE CIMETIÈRE

CONVOI ALLEMAND DÉFILANT DANS UN VILLAGE

Cette offensive est repoussée (1).

Le 21e *corps* quitte le front le 2 septembre : mais avant de partir, il a donné un vigoureux coup de collier pour laisser intacte la situation sur le col de la Chipotte qui avait été pris, une fois de plus, et perdu une fois de plus.

(1) C'est à l'affaire du col de Mandray que fut tué, le 3 septembre, le commandant de Parisot de la Boisse, du 22e chasseurs.

« 3 septembre. — Journée glorieuse entre toutes, entre toutes douloureuse et sanglante ! Impatient d'avancer, de reconquérir le terrain perdu, le commandant de la Boisse s'élance vers la tête de Behouille que tiennent les Bavarois. Par trois fois, la charge sonne ; par trois fois, électrisés par leur commandant qui, à leur tête, les conduit à l'assaut, les chasseurs gagnent du terrain et refoulent l'ennemi. Voici le sommet ! En mettant le pied, le commandant de la Boisse tombe criblé de balles. Le dernier éclair de sa pensée sera pour son cher 22e. Après quelques minutes de perte de connaissance, ouvrant les yeux pour la dernière fois, il s'inquiète et demande : « — Mon bataillon ? — Votre « bataillon, mon commandant ? Voyez ; il couronne cette « crête vers laquelle vous l'avez conduit, à dix mètres de « laquelle vous êtes tombé... » (*Les Chasseurs*, par un lieutenant de chasseurs, p. 36.)

La 44e division remplace définitivement le 21e corps sur le front, le 2 septembre. A peine installée, la division est attaquée, sur la Chipotte, et elle est obligée de se replier sur le bois de Bru. Mais, secondée par l'artillerie du 13e corps, elle arrête la poussée des Allemands qui, à bout de souffle et non sans de lourdes pertes, ne dépassent pas la lisière du bois d'Hourtemenche.

Sur le même point, et toujours contre la 44e division, une nouvelle attaque allemande se produit le 4 septembre, mais sans plus de succès. Malgré le départ du 21e corps, ce point capital de la Chipotte, qui fut le centre de la défense dans toute la région et qui reste le nom glorieux de ces combats de montagne, est intangible et inébranlé.

Tel est le service que le 21e corps a rendu au pays ; il va, maintenant, en rendre de nouveaux

LA MUSIQUE D'UN RÉGIMENT FRANÇAIS
SE FAISANT ENTENDRE DANS UN VILLAGE D'ALSACE RECONQUIS

et non moins précieux dans la région de Vitry-le-François; son nom est joint pour toujours à la défense du col de la Chipotte. Ces hommes admirables et modestes se rendent compte à peine des titres qu'ils viennent d'acquérir ; le colonel Hamon écrit sur son carnet de route (comme s'il avait quelque chose à regretter !) : « Enfin, nous allons agir dans le sens de l'*offensive générale* et non plus *servir de plastron* !... »

A droite de la 44e division et de la brigade coloniale substituées au 21e corps, le 14e *corps* continue à garder la ligne de la vallée de la Meurthe, celle qui défend la porte accrochée au pied des Vosges.

Dans les premiers jours de septembre, c'est de ce côté à peu près exclusivement que l'ennemi conserve un certain esprit offensif.

Un fait nouveau se produit plus au sud : de violentes attaques ont lieu à la descente des Vosges par les vallées de Munster et de la Poutroye. Elles menacent de prendre à dos la droite de la 1re armée vers Fraize et Gérardmer.

C'est ce que le général Dubail appréhendait. Mais il a eu le temps de parer le coup. Contre ces interventions dues, sans doute, aux troupes du groupement von Gaede, il a porté vers Longemer, en réserve du groupement des Vosges, la brigade Claret de la Touche, de la 66e division de réserve, qui, dans les derniers jours, avait opéré en liaison avec la 41e division.

Ayant pris ses précautions par cette flanc-garde du côté de la montagne, il porte toute son attention sur le 14e corps et la 41e division, où il sent qu'une nouvelle offensive de

l'ennemi s'apprête à jouer la carte suprême.

Cette offensive se produit le 4 septembre. La 27e division est forcée d'évacuer Nompatelize, à 15 h. 30; puis elle abandonne La Salle, Le Petit Jumeau.

La 28e division tient encore les Moîtresses et les hauteurs du col d'Anozel. Son artillerie arrête l'ennemi sur le bois de la Pierre-de-Laitre. Mais la 27e division, qui a tenu jusqu'à 20 heures sur la croupe nord de La Bourgonce et La Croix-Idoux, perd encore du terrain. Dans la soirée, deux batteries sont entourées par l'ennemi et perdent 6 canons.

L'échec va-t-il tourner au désastre et, au dernier moment, tant d'efforts héroïques seront-ils perdus ?

Non. Les Allemands veulent exploiter le succès par une attaque de nuit. Mais ils sont repoussés et ce sont, au contraire, les deux divisions du 14e corps qui réparent, dans la mesure du possible, l'échec de la journée. La Salle est réoccupée. La porte ne s'ouvrira pas.

A cette date du 4 septembre, et par suite des prélèvements qui ont eu lieu sur ses effectifs, le général Dubail, de même que le général de Castelnau, est obligé de procéder à une nouvelle répartition de ses troupes.

Une instruction générale prescrit que la 1re armée doit adopter désormais une attitude défensive et se borner à maintenir les forces adverses qu'elle a devant elles.

En conséquence, les troupes de première ligne doivent : 1° s'organiser défensivement et reconstituer des réserves à la disposition du commandant de l'armée (une brigade aux 8e et 13e corps) ; 2° prévoir et commencer l'organisation d'une deuxième ligne de défense jalonnée par les bois de Lalau, Haillainville, Ortoncourt, Moyemont, Romont, corne est de la forêt de Romont, Destord, Le Mont, Bruyères, le cours de la Vologne.

La place de Belfort est placée sous les ordres du commandant de la 1re armée.

Résumons, en deux mots, la situation à la 1re armée. La Mortagne est sauvée, la Meurthe n'est pas perdue ; la route d'Epinal est barrée ; la porte le long des Vosges paraît décidément fermée.

CHAPITRE XXII

LA BATAILLE DU GRAND-COURONNÉ

La campagne de Lorraine prépare la campagne de la Marne. — Le « pivot » des armées de Joffre. Raisons de l'attaque allemande sur Nancy. — Offensive par le nord ; attaque sur Sainte-Geneviève. Offensive par le centre ; la forêt de Champenoux. — L'effort final : offensive sur le défilé de l'Amezule. Grande défaite allemande au Grand-Couronné — L'ennemi chassé de la Lorraine.

A LA date du 1er-4 septembre, nous avons vu la lutte en Lorraine s'apaiser peu à peu. Une sorte d'entr'acte s'est produit. C'est le moment où, de part et d'autre, on s'organise dans les tranchées.

Les brouillards, qui ont couvert presque continuellement la région dans les derniers jours d'août et les premiers jours de septembre, en baissant, pour ainsi dire, le rideau, ont caché les deux armées l'une à l'autre et ont permis ces travaux : les artilleries se sont tues. En même temps, les effectifs se sont reconstitués ; les renforts allemands sont arrivés, envoyés en hâte de Metz et de Strasbourg. Du côté français, des formations de réserve remplacent, en plusieurs points, les corps de l'active.

Le haut commandement français, en félicitant les chefs et les soldats de la 1re et de la 2e armées, leur a fait connaître qu'ils ont, d'ores et déjà, rempli la première partie de la mission qui leur avait été confiée. En effet, les armées allemandes qui ont envahi le sol français à la suite des journées de Morhange-Sarrebourg, ont été arrêtées devant la Trouée de Charmes et en avant d'Epinal. Cette branche de la tenaille n'a pas joué.

Portant, maintenant, les yeux vers l'ouest et considérant la gravité des événements qui s'y déroulent et des événements qui s'y préparent, à cette même date du 4 septembre, nous serions tentés d'arrêter ici l'exposé de la campagne de Lorraine et de n'y revenir qu'après avoir présenté le récit des faits qui aboutissent à la bataille de la Marne et le récit de la bataille elle-même.

Mais, après réflexion, il nous a paru qu'une telle disposition autoriserait une fausse interprétation de la manœuvre et qu'elle ne correspondrait pas à la véritable pensée du haut commandement.

LE PIVOT DE LA GRANDE ARMÉE DANS L'EST

Cette pensée est exprimée, en effet, avec une force et une netteté singulières dans l'instruction générale du 1er septembre qui détermine la figure générale des opérations en vue de la bataille de la Marne. Les termes sont formels : *L'ensemble du dispositif* PIVOTE AUTOUR DE LA DROITE.

Rien n'est plus clair : c'est parce que les armées de l'est ont tenu que la manœuvre de la Marne est possible. Par définition, un pivot a sa force en lui-même. Donc, la manœuvre de Lorraine ne dépend pas de la manœuvre géné-

rale ; c'est, au contraire, la manœuvre générale qui dépend de la manœuvre de Lorraine.

Ainsi, nous sommes amenés à retourner, en quelque sorte, la bataille de la Marne et à rattacher ses débuts, non aux opérations de l'ouest, comme on le fait d'ordinaire, mais aux opérations de l'est. Si le *pivot* eût été arraché, soit avant la bataille, soit pendant qu'elle se livrait, la bataille elle-même eût été ou impossible ou perdue.

Ajoutons tout de suite que, précisément, l'effort principal des Allemands pour tâcher de gagner la partie au moment où la bataille de la Marne s'engageait, a consisté — ainsi que ce chapitre va le démontrer — à essayer d'arracher le pivot : et c'est la raison de cette terrible et décisive bataille du Grand-Couronné.

Tous les écrivains allemands le reconnaissent maintenant : c'est parce que les armées allemandes ont été battues dans l'est que leurs chefs ont été obligés de modifier leur offensive du côté de Paris et de raccourcir leur manœuvre vers le centre ; la suite, d'ailleurs, le démontrera clairement (1).

Au moment où le général Joffre commence sa grande manœuvre, les instructions qu'il adresse, le 6 septembre, au général de Castelnau et au général Dubail établissent non moins clairement cette indépendance relative de la campagne de Lorraine : « La masse principale de nos forces est engagée dans une bataille générale à laquelle votre armée, *trop éloignée du théâtre de cette action, ne peut pas participer.* J'estime préférable que vous vous mainteniez sur vos positions actuelles jusqu'à l'issue de la bataille... »

La 1re et la 2e armées ont donc un rôle spécial à côté de l'entreprise générale. Cette mission est en partie accomplie au moment où le général Joffre s'appuie précisément sur ces deux armées pour reprendre l'initiative. Il ne demande à celles-ci que de *tenir*, pendant qu'il combat dans l'ouest, se réservant d'envoyer de nouvelles instructions dès que ses vues se seront réalisées sur d'autres points.

Ainsi s'établit le lien réel et les rapports exacts entre les diverses parties du front français ; elles doivent être toutes présentes à l'esprit du lecteur, de même qu'elles sont l'objet des préoccupations simultanées du haut commandement.

Pour la clarté de ce qui se passe dans l'est, rappelons donc, à grands traits, ce qui s'est passé dans l'ouest du 24 août au 4 septembre.

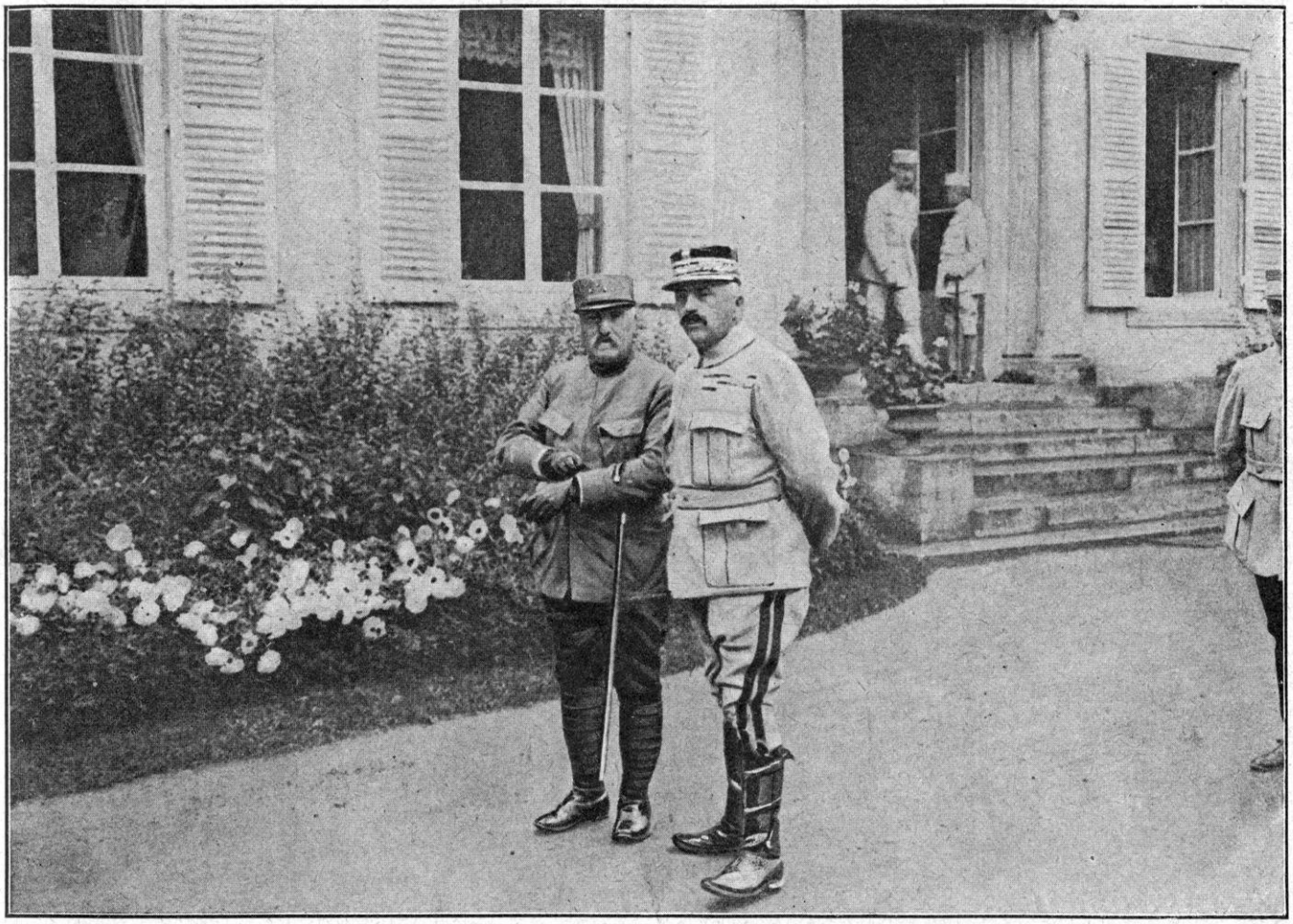
Tandis que les armées de Castelnau et Dubail luttaient pied à pied, la face des événements s'était considérablement modifiée, d'autre part.

Au 24 août, les armées françaises battaient en retraite après les engagements des Ardennes et de la Sambre ; l'ordre avait été donné à la 5e et à la 4e armées de se replier sur l'Oise, sur la Meuse, sur l'Aisne, au besoin sur la Seine.

Cependant, le général Joffre n'avait nullement renoncé à sa volonté offensive. Selon ses instructions, les armées de l'ouest et du centre, tout en se repliant, avaient fait tête à plusieurs reprises. Sur la Meuse, sur l'Oise, sur l'Aisne, de grandes batailles avaient été livrées ; elles eussent été des victoires si elles n'avaient été interrompues par ordre. Joffre, maître de sa manœuvre, était résolu à ne pas se laisser « accrocher », fût-ce par le succès.

Ces batailles, en retour, livrées les 28, 29, 30 août, ont surpris les armées allemandes et celles-ci, déséquilibrées d'autre part par l'échec de leur offensive en Lorraine, hésitent un

(1) Qu'il soit permis à l'auteur d'apporter un témoignage personnel : aux plus mauvaises heures de la campagne, le 2 septembre, dans un entretien qu'il eut avec le ministre de la Guerre, M. Millerand, celui-ci lui donna l'assurance que les choses étaient en meilleure voie qu'il n'apparaissait au public, parce que le général Joffre reprendrait, à son heure, l'offensive en s'appuyant sur nos armées de l'Est comme *pivot*. Cette indication si expressive suffit pour donner, dès lors, un ferme espoir dans le succès que les événements confirmèrent bientôt ; elle illumina d'un trait soudain la puissante et sagace méthode du général Joffre. Depuis, l'étude et la réflexion n'ont fait que confirmer et accroître le respect et l'admiration pour la supériorité intellectuelle et morale d'un tel chef. Un des hommes les plus considérables de l'Angleterre, partageant cette opinion, disait, il y a quelque temps : « Le maréchal Joffre est le plus grand des hommes de guerre qui soient apparus depuis Napoléon... Nous le savons ; car nous l'avons vu à l'œuvre, nous Anglais ! »



LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU ET LE GÉNÉRAL FRANCHET D'ESPÉREY

instant, tournoient et commencent à subir les effets de l'initiative qui est en train de passer au général Joffre. Elles vont, bientôt, présenter le flanc à l'armée de manœuvre que celui-ci a constituée dans le camp retranché de Paris.

On voit à quel point ce synchronisme du 4 septembre est important.

Juste à cette date, le haut commandement allemand tente un effort suprême contre l'armée de Castelnau. A tout prix, il voudrait enfoncer la branche gauche de sa tenaille dans le flanc de Joffre avant que celui-ci redevienne maître des événements. L'ayant portée en vain sur la Trouée de Charmes, l'ayant allongée en vain sur Epinal, il la raccourcit et la pousse sur Nancy. C'est la troisième offensive de l'Est ; c'est la bataille du Grand-Couronné !

L'armée Castelnau est spécialement visée. L'ennemi n'ignore pas qu'elle est affaiblie par le départ d'importants corps actifs et leur remplacement par des corps de réserve. Il pense qu'il aura plus facilement raison d'effectifs moins nombreux, moins aguerris, et dont les éléments les plus solides sont épuisés par trois semaines d'incessants combats.

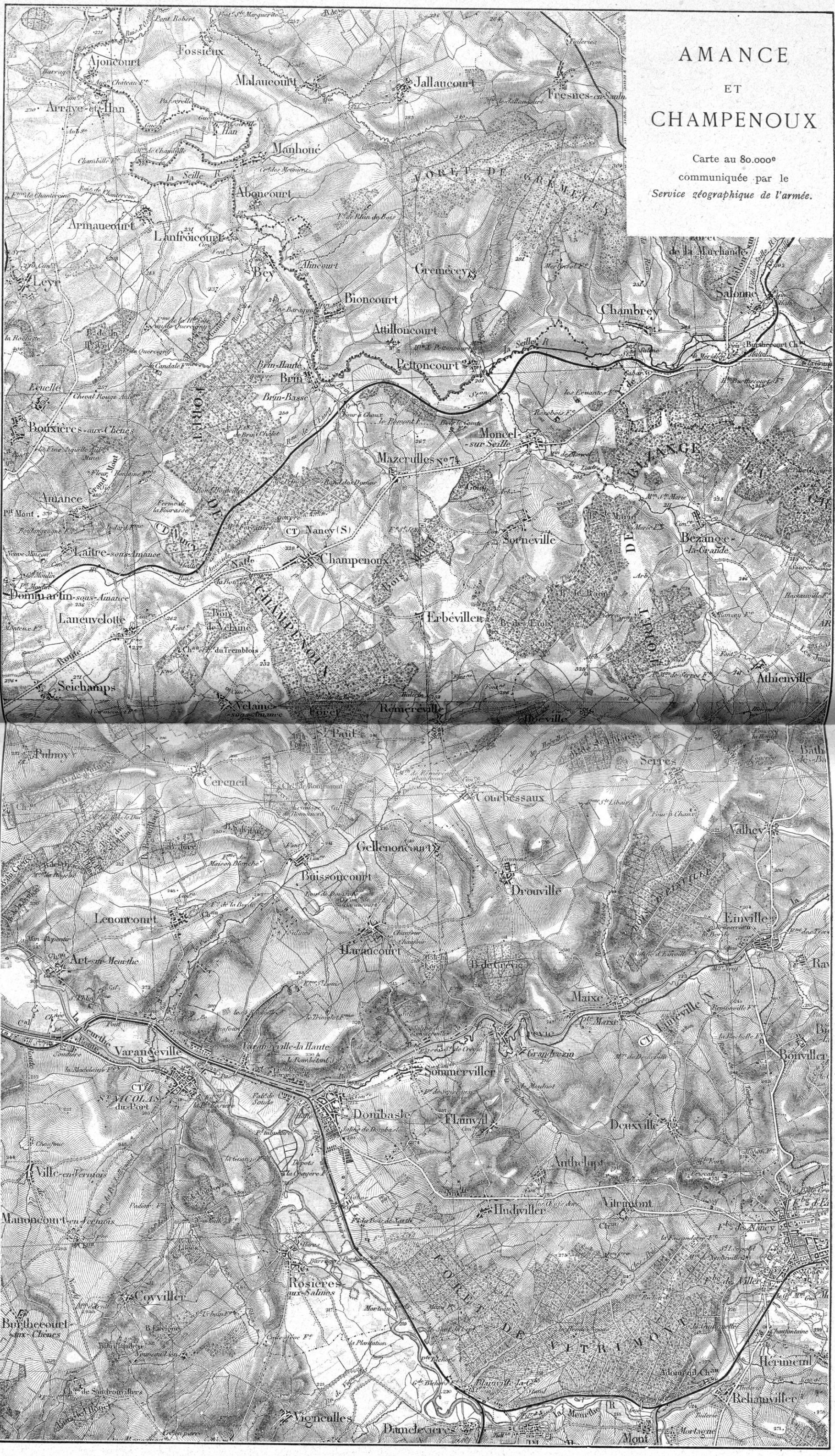
Il engage donc la nouvelle bataille. Elle est acharnée. Guillaume II y assiste. L'empereur compte faire son entrée à Nancy et jeter ce puissant réconfort moral sur ses troupes à l'heure où elles sont engagées dans la bataille de l'ouest.

Mais Castelnau tient sur le Grand-Couronné. Il sauve Nancy. Guillaume laisse ses armées de l'est et la bataille de la Marne se développe selon les vues du général Joffre.

De l'Ourcq à la Marne, de la Marne à l'Argonne, de l'Argonne à la Moselle, de la Moselle à la Mortagne et aux Vosges, la victoire se propage et se rattache ainsi aux succès de Castelnau et de Dubail qui l'ont préparée.

AMANCE
ET
CHAMPENOUX

Carte au 80.000e
communiquée par le
Service géographique de l'armée.



Du 6 septembre au 12 septembre, un mouvement offensif magnifique emporte à la fois toutes les armées françaises. Toutes les manœuvres n'en font qu'une ; la campagne de Lorraine s'achève dans le succès général qui la couronne.

Ajoutons que, pendant la bataille de la Marne, la bataille de Lorraine ne s'est pas interrompue un seul instant. Dubail, Castelnau, ou ont été attaqués, ou n'ont cessé de contre-attaquer. Ils ne savent pas très bien ce qui se passe au loin ; de la bataille générale, ils ne reçoivent que de faibles échos. Ne voyant que l'ennemi qui est devant eux, ils l'étreignent, pour ainsi dire, les yeux fermés. Mais ce qu'ils savent bien — et cela suffit — c'est qu'ils ne doivent le lâcher à aucun prix. Leur victoire locale est, ainsi, mère, sœur et fille de la victoire générale.

Tels sont les événements simultanés dont le tableau, rapidement évoqué, peut permettre de suivre par la pensée l'ensemble des événements, en tant qu'ils se rattachent à la fin des deux batailles de l'est, celle du Grand-Couronné et celle de la Mortagne, batailles commencées dix jours avant la bataille de la Marne et qui se sont achevées avec elles.

REPRISE DE LA BATAILLE DU GRAND-COURONNÉ, 4 SEPTEMBRE Nous avons dit, ci-dessus, comment la bataille sur les hauteurs de la Mortagne et de la Meurthe avait paru remonter du sud au nord, dans les derniers épisodes marquant la période de repos du 1er au 4 septembre.

Le général de Castelnau avait dû transformer de fond en comble son ordre de bataille, par suite du départ du 15e corps et de la seconde moitié du 9e corps qui lui avait été laissée jusque-là. Pour parer à tout événement, il avait fait reculer légèrement sa ligne et l'avait consolidée par des fortifications de campagne.

Bien lui en prit ; car, à peine les travaux indispensables étaient-ils achevés, qu'il se trouvait en présence d'une offensive nouvelle.

Le 4 septembre, à 13 heures, des détachements d'infanterie apparaissent en avant des tranchées. Par petites fractions, ils passent la Meurthe au pont de Xerbéviller (c'est-à-dire aux portes mêmes de Lunéville) et essayent d'atteindre la lisière nord de la forêt de Vitrimont. Une formidable rafale d'artillerie, tirée par des batteries nouvelles installées au nord de Serres et à l'est du bois Saussy, tombe sur nos lignes : canonnade très violente et systématique sur : forêt de Vitrimont-Friscati-Maixe-est de Drouville et lisière ouest du bois Saussy. Le 20e corps d'armée est pris à partie.

Vers 15 heures, l'infanterie allemande débouche du bois Saussy, s'avance vers le bois de Sainte-Libaire. Une attaque est menée de Serres sur la ferme de Sainte-Libaire que défend la 39e division ; une autre attaque est dirigée d'Einville sur Maixe, défendu par d'autres éléments de la même division.

Cette offensive combinée provoque une vigoureuse réaction. En fin de journée, la 39e division (général Dantan) a repris pied sur le plateau de Drouville et réoccupe la partie sud du bois d'Einville.

A gauche du 20e corps, et pour marquer en quelque sorte le coup de sonde vers le nord, un mouvement allemand s'était dessiné sur le front Rond-des-Dames-Champenoux-est de la forêt de Champenoux.

Le front était réveillé.

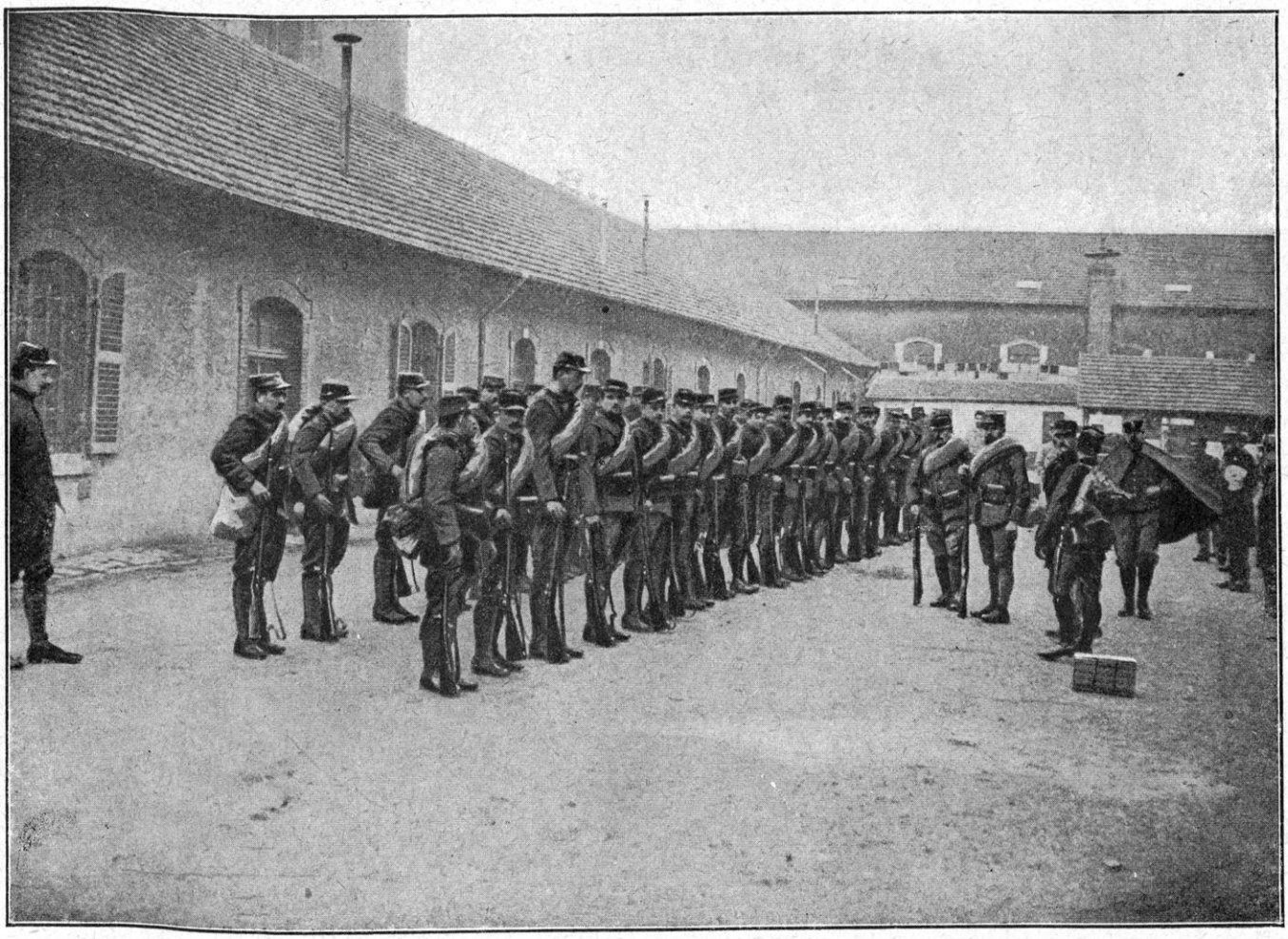
Mais ce n'était qu'un prélude.

Pendant que ces tentatives se produisent, le secteur du 16e corps reste indemne. Donc, la bataille « remonte ».

Elle va se déclencher le lendemain.

PLAN GÉNÉRAL DE L'OFFENSIVE ALLEMANDE Rien ne serait plus intéressant que de pénétrer ici les intentions du grand état-major général allemand.

Comme nous l'avons dit déjà, un ordre supérieur saisi dans les papiers de l'ennemi a recommandé, après la bataille, de ne laisser parvenir, à aucun prix, jusqu'aux armées qui opéraient dans l'ouest (c'est-à-dire, en somme, jusqu'à l'opinion) la nouvelle de l'échec dans



UNE COMPAGNIE DE CHASSEURS A PIED, AU MOMENT DU DÉPART

l'est. Cet ordre impliquait le secret, non seulement sur l'issue des opérations, mais sur les opérations elles-mêmes. On remarque, en effet, par l'étude attentive de la documentation allemande, que la censure militaire a imposé le silence sur ce point. C'est seulement par bribes et morceaux que les faits finirent par être livrés au public ; et encore, en les mentionnant très tardivement, on prit soin de les accompagner d'explications destinées à fausser leur véritable caractère.

De même que la presse allemande, obéissant à un mot d'ordre, nia aussi longtemps qu'elle le put la bataille de la Marne, de même elle se tut sur les batailles de l'Est ou les réduisit à de simples incidents locaux sans répercussion stratégique.

De ce côté encore, l'opinion des neutres, et même l'opinion française, insuffisamment éclairée, subirent la « manœuvre morale ». C'est seulement depuis quelque temps que la vérité se fait jour très timidement dans les documents allemands. On a pensé, sans doute, qu'après trois ans, les inconvénients de certains aveux n'étaient plus à craindre.

Ce silence obstiné rend l'étude de la campagne lorraine d'autant plus difficile que, du côté français, on a su peu de chose au moment où les événements s'accomplirent ; l'attention était ailleurs ; et, par la suite, on se contenta de données très vagues et d'aperçus très généraux. Quand on eut qualifié Castelnau du beau nom de « Grand-Couronné de Nancy », on crut avoir compris et payé ; la légende, une fois lancée et acceptée, l'opinion se tint pour satisfaite.

Dans ces conditions, le plus sage est de procéder d'abord à l'exposé des faits. Nous

essaierons, ensuite, de dégager la raison des événements et, si le mot n'est pas trop ambitieux, d'en exposer la théorie.

Comme l'initiative de la bataille appartient aux Allemands, il n'est pas sans intérêt de donner, d'abord, le récit le plus explicite, peut-être, qui ait paru en Allemagne. On verra ainsi ce qui est avoué de ce côté, et il y aura tout intérêt à le confronter ensuite avec la réalité des faits (1).

« Si l'offensive française était brisée (par la bataille de Morhange et de Sarrebourg) l'armée de Castelnau appuyée sur d'excellentes positions et encore absolument intacte (avait-on assez dit au public allemand qu'elle était détruite ?) avait un chef résolu à la plus tenace résistance.

« Le kronprinz de Bavière était décidé, de son côté, à ne pas s'en tenir aux succès qu'il avait obtenus. Il conçoit le projet d'enfoncer les défenses françaises du Grand-Couronné en y mettant toutes les forces dont il dispose. L'importance que l'on attachait à cette entreprise, du côté allemand, est prouvée *par la présence de l'empereur allemand à ces opérations autour de Nancy*, les premiers jours de septembre. Des deux côtés, on se battit avec une grande bravoure. Pendant deux semaines, les canons allemands de tous les calibres bombardèrent les positions françaises. La première attaque sur le plateau devant Nancy et sur le fort Amance vint du sud; la seconde vint du nord.

« Le 30 et le 31 août, il y avait eu une sorte de trêve sur le champ de bataille. Un épais brouillard empêchait toute opération importante. Les Allemands en profitèrent pour amener en ligne de nouveaux canons capables de bouleverser les meilleures défenses françaises. Les aviateurs allemands avaient pu repérer les batteries françaises.

« A partir du 4 septembre, ce fut sur ces défenses un véritable ouragan de fer.

« Cependant, malgré de beaux succès locaux, il ne fut pas donné aux Allemands de percer le front français.

« Quand, par suite de la bataille de la Marne, l'aile droite allemande dut être ramenée en arrière, les armées du centre et, naturellement aussi, l'aile gauche en subirent le contre-coup,

« Le 12 septembre, le kronprinz de Bavière commença donc à retirer lentement son armée pour prendre des positions plus près de la frontière allemande. Lunéville fut évacué le même jour. Les Français avancèrent lentement. Mais ils ne firent pas de prisonniers allemands et ne percèrent nulle part les lignes ennemies.

« Plus tard, les Français attaquèrent le 20 septembre Avricourt, et ils occupèrent les hauteurs du canal de la Marne au Rhin près de la frontière. Deux jours après, ils se rendirent maîtres du bois de Parroy aux environs de ce même canal. Le corps d'armée d'Algérie (19e corps) occupa le 25 septembre la forêt de Champenoux et la vallée de la Moselle (?); il repoussa le XIVe corps allemand sur les collines de Rupt de Made. Le même jour, les Français réoccupaient Pont-à-Mousson.

« Par contre, les troupes allemandes (le régiment bavarois von der Thann) arrivaient à prendre le 25 septembre le très important fort d'arrêt du Camp des Romains près de Saint-Mihiel. »

(1) Cet exposé a paru dans plusieurs journaux allemands et doit être d'origine semi-officielle.

Voici donc reconnus les faits que l'on ne peut nier. Comme il n'y avait pas un soldat allemand qui ne sût que, de ce côté, la ligne des tranchées était rejetée sur la frontière lorraine, que l'invasion bavaroise, dont on avait fait tant de bruit, était refoulée, que le terrain occupé était perdu, que Lunéville, Pont-à-Mousson étaient repris par l'ennemi et que Nancy, dont on avait annoncé avec tant d'assurance la conquête, était toujours aux mains des Français, on était bien obligé de constater ces fâcheuses réalités. Mais, quant à l'enchaînement des circonstances et aux raisons de la défaite qui avaient amené ces tristes résultats, on glissa et on fit passer le tout sous le couvert commode des « suites de la bataille de la Marne ». La bataille du Grand-Couronné fut subtilisée à l'histoire.

La bataille de la Marne étant elle-même entourée d'un voile de discussions et de révélations combinées et contradictoires, l'opinion allemande fut, en fin de compte, tenue dans l'ignorance des événements et des lourdes erreurs dont était responsable l'impéritie des chefs. On n'eut même pas l'idée des fautes inouïes du grand état-major dont le plan s'écroulait et qui, dès le début de la guerre, était obligé de céder ces régions qui avaient coûté tant de sang.

On voit combien il importe pour l'histoire, pour la vérité et même pour l'équitable solution de la guerre, d'essayer de percer ce secret si soigneusement et si perfidement gardé. Les Allemands se disent vainqueurs partout : il faut dire comment ils s'y prennent pour usurper la victoire.

Les faits parlent, et il suffit de les suivre pour découvrir l'importance stratégique de ces événements de l'est qui décidèrent, en somme, du sort de la guerre sur le front occidental.

TRANCHÉES FRANÇAISES ENTRE AMANCE ET LA ROCHETTE

L'EMPEREUR GUILLAUME A LA BATAILLE DU GRAND-COURONNÉ

Du récit allemand publié ci-dessus il résulte : 1° que les Allemands ont engagé, le 4 septembre, après mûre réflexion, une grande bataille ayant pour objectif le Grand-Couronné ; 2° qu'en raison de l'importance de cette opération, l'empereur y assistait.

L'empereur, en effet, vient conduire cette bataille lui-même. Il n'est pas impossible qu'elle fût due à son inspiration.

Les 2 et 3 septembre, il est à Marville, puis à Romagne, d'où il veut assister à l'investissement, peut-être à la prise de Verdun. Le 3 au soir, il part en auto vers Metz.

Il s'y trouve donc le 4 septembre ; or, le 4 septembre, on voit défiler dans les rues de Metz le fameux régiment de cuirassiers blancs qui représente à la fois l'idéal militaire et romantique de l'Allemagne des Guillaume.

« Les cuirasses et les casques, dit un témoin, étaient à nu, brillants, astiqués, reluisant au soleil, les hommes rasés fraîchement, contrairement aux autres soldats qui avaient des barbes de quinze jours et même davantage... »

Le régiment gagna la gare et fut transporté par chemin de fer à Delme, à 26 kilomètres de Metz. Il y resta cantonné plusieurs jours sans prendre part à aucune action.

Le surlendemain, 6 septembre, les communiqués publiés en Allemagne annoncèrent : *Nancy bombardée ; chute imminente de Nancy* (*Nanzig vor dem Fall*) ; *l'empereur devant Nancy* ! (1)

(1) « Choses vues à Metz pendant la guerre, » dans *Revue Hebdomadaire* du 18 décembre 1915, p. 356. Le même « Français de Metz » qui publie ce récit rapporte, un peu plus loin, qu'il a eu l'occasion de rencontrer plus tard un

LA DOUBLE OFFENSIVE PAR LE SUD ET PAR LE NORD

Le document allemand cité ci-dessus dit que l'attaque contre le Grand-Couronné eut lieu à la fois par le sud et par le nord.

L'attaque par le sud est la suite pour ainsi dire normale des combats des jours précédents entre Lunéville et Nancy. L'attaque par le nord doit constituer l'élément « surprise », inhérent à toute manœuvre offensive préparée méthodiquement ; elle devait, produire en outre, l'effet d'une puissante diversion. Mais elle se trouva être la partie vraiment absurde d'une conception dans son ensemble si risquée : c'est ici que se révèle la radicale insuffisance du pédantisme militaire de Guillaume II et de son état-major.

Si l'on étudie, sur une carte où la disposition des lignes orographiques et des forêts est bien apparente, l'ensemble de la défense de Nancy telle qu'elle est constituée par le Grand-Couronné, il saute aux yeux que cette défense, constituée par une ligne de hauteurs, figure une sorte de croissant ou de demi-cercle dont le sommet s'appuie sur la ville et sur la Meurthe, tandis que les deux pointes sont tendues vers l'est. La pointe nord porte à son extrémité le grand mont d'Amance (cote 408) et la pointe sud s'allonge par la côte du Rambêtant, de Varangeville-la-Haute (321) au bois de Crévic (251).

La plaine demi-circulaire que domine le croissant est barrée, en quelque sorte, par un plateau d'une hauteur moyenne de 250 mètres qui fait la corde de l'arc : c'est la forêt de Champenoux, s'étendant depuis le pied du mont Amance par Haraucourt jusqu'au bois de Crévic. Réméréville est juste au milieu.

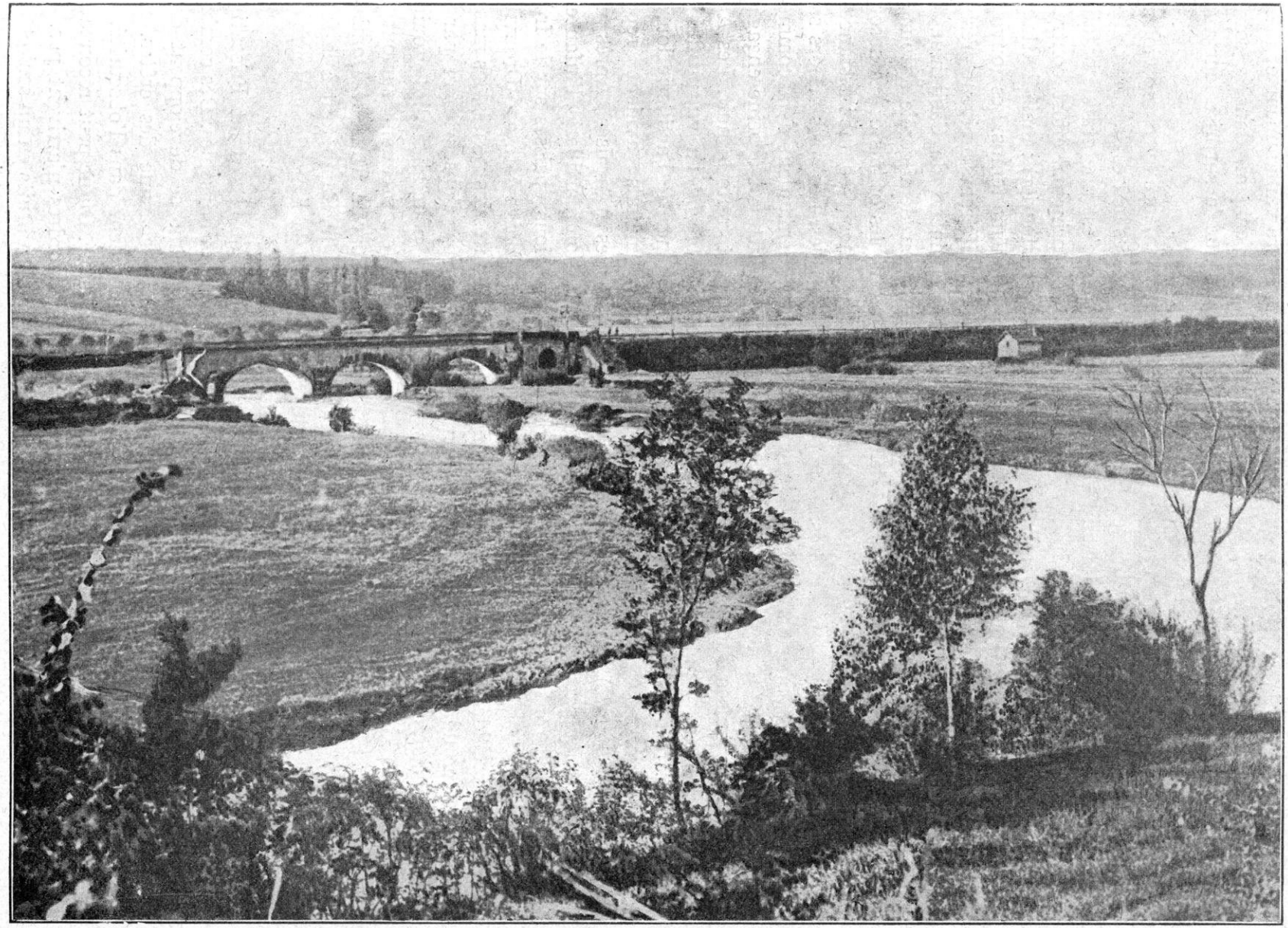
Au premier coup d'œil sur la carte, on remarque que le croissant montueux, appuyé ainsi qu'il vient d'être dit, sur la Meurthe, est singulièrement plus dru et plus épais dans sa partie nord que dans sa partie sud. En effet, au nord, il est adossé lui-même à un quadrilatère accidenté et touffu, formant une véritable petite Suisse : la ligne extérieure de ce quadrilatère est déterminée par les points suivants : un peu au nord de Nancy et dominant la rivière, Bouxières-aux-Dames : à l'est, le mont d'Amance ; en remontant vers le nord, face à l'est, Bouxières-aux-Chênes, les Moivrons, Jeandelaincourt ; puis en revenant vers l'ouest, Lixières, et finalement Sainte-Geneviève (cote 382) qui forme l'extrémité nord-ouest du quadrilatère.

La Moselle est étroitement resserrée au pied de ces hauteurs, et son cours tortueux forme des courbes nombreuses, dominées de partout par les falaises souvent à pic des deux rives et notamment de la rive droite. La vallée est un couloir redoutable et sa difficulté est compliquée encore par la défense naturelle de nombreuses forêts.

Il est vrai, qu'au nord de Nancy, s'élève un point dominant, Mousson (cote 382). Mais Mousson est un pain de sucre trop étroit en son sommet pour recevoir de grandes forces et ses vues sont interceptées, vers le sud, par les détours mêmes de la rivière.

Ces dispositions étant données, le plan de l'état-major allemand consiste à attaquer simultanément, d'une part, l'ouverture du croissant par la plaine et, d'autre part, la croupe nord du croissant par les hauteurs, c'est-à-dire par le quadrilatère : de ce côté, il compte, après avoir enlevé Pont-à-Mousson, se glisser le long de la rivière au pied des falaises, et prendre, par le dos, les défenseurs du croissant.

cuirassier blanc du régiment que le kaiser avait choisi pour son entrée triomphale à Nancy. Celui-ci affirmait qu'il avait été aussi devant Reims. A rapprocher ce détail du fameux communiqué allemand annonçant une *bataille de Reims* qui n'a jamais existé, et où Reims est qualifiée « capitale intellectuelle de la France ». Ces traits sont importants pour fixer un certain côté archaïque et « Lohengrin » de cette guerre, pourtant si réaliste, intentée par l'Allemagne à l'humanité. Le cuirassier blanc rencontré à Metz dit : « A différentes reprises, on nous a envoyés, l'infanterie, la garde et nous, à l'assaut des batteries françaises. C'était nous envoyer à une mort certaine, sans l'espoir d'aucun résultat. Les régiments de la garde qui occupaient le centre ont été fauchés en bloc. Tués, ils ne tombaient même plus, tant leurs rangs étaient serrés. Ah ! monsieur, c'est horrible ! Et, pas moyen de tirer un coup de fusil ; nous tremblions tous comme des feuilles mortes. On nous a défendu de raconter quoi que ce soit... »



VUE GÉNÉRALE DU CHAMP DE BATAILLE PRÈS DE RÉHAINVILLER

AU PREMIER PLAN, LE PONT DÉTRUIT PAR LES ALLEMANDS. — AU LOIN LA FORÊT DE SAINTE-ANNE

l'erreur est de s'imaginer que les défenseurs du quadrilatère, c'est-à-dire de la partie la plus forte du camp retranché, ne se défendront pas, et qu'une manœuvre quelconque peut passer outre à la difficulté du terrain. Attaquer de vive force par la plaine dominée par le croissant, défendue par les deux pointes d'Amance et du bois de Crévic, barrée par le plateau boisé de Champenoux, c'est déjà une affaire ; quant à marcher par la vallée de la Moselle à l'assaut du quadrilatère, c'est pure folie. Quelques milliers d'hommes résolus s'accrochant aux défilés, aux hauteurs, aux falaises, mettraient bas des armées entières avant que Nancy fût atteint.

C'est pourtant cette double offensive que l'état-major allemand entend mener à la fois. L'orgueil des chefs va jouer, une fois de plus, avec le sang des hommes. Ce ne sont plus seulement les forces bavaroises qui sont engagées, des renforts puissants ont été accumulés dans Metz et le général von Strantz prend le commandement des divisions fraîches (y compris les éléments de la garde) qui, de Metz, piqueront droit sur Nancy par le Nord, tandis que les Bavarois l'assailleront par l'Est et par le Sud.

Disons, pour donner l'idée de l'étendue du champ de bataille, que de Pont-à-Mousson à Saint-Dié, du nord au sud, on compte 100 kilomètres. Nancy est à 30 kilomètres environ de Pont-à-Mousson et à 35 kilomètres de Gerbéviller. En profondeur, les troupes engagées sont massées de Nancy à Serres, c'est-à-dire sur plus de 15 kilomètres. Cet immense terrain est en feu.

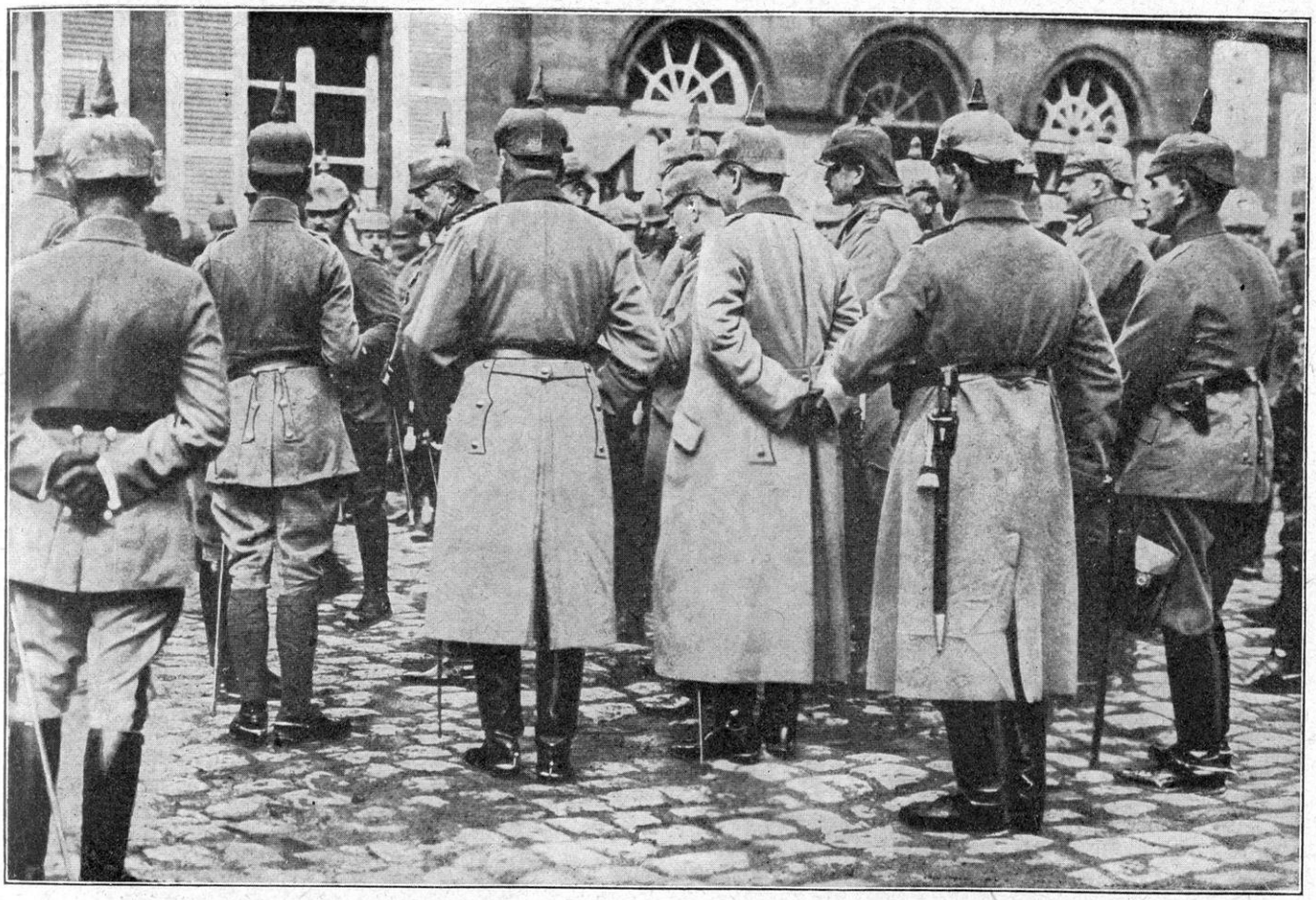
DÉBUTS DE LA BATAILLE. NUIT DU 4-5 SEPTEMBRE. JOURNÉE DU 5 SEPTEMBRE L'offensive allemande commence donc par le sud. On peut la considérer, d'abord, comme une suite des combats engagés devant Lunéville.

Cependant, l'après-midi du 4 septembre a déjà été extrêmement dure : une canonnade terrible a écrasé nos positions de Friscati, du bois d'Einville, de la forêt de Vitrimont. Nos troupes ont résisté vaillamment et même elles ont arraché à l'ennemi, dans la soirée, quelques tranchées que la surprise leur avait enlevées.

Mais la lutte recommence avec une violence inouïe dès les premières heures de la nuit. Il n'y a pas à s'y tromper, c'est une grande bataille. L'ennemi porte son principal effort contre le 20e corps (général Balfourier) : mais il attaque sur tout le front en même temps. Les nouvelles graves des secteurs différents arrivent presque simultanément au général de Castelnau. La canonnade retentit en demi-cercle autour de la ville ; de partout, les ordres et les secours sont réclamés d'urgence avec une insistance et une hâte inexprimables. Les états-majors sont sur les dents et se demandent déjà comment suffire, alors que la lutte est à peine engagée !

On se bat pendant toute la nuit. Les Allemands avaient, comme on l'a vu, profité du brouillard pour amener de l'artillerie lourde. Les aviateurs allemands avaient repéré d'avance les batteries françaises. Après une formidable préparation d'artillerie, l'infanterie débouche en formations épaisses sur le front Léomont-Deuxville-Maixe-cote 316-Drouville-Réméréville. Par toutes les pentes, les masses montaient, cachées par l'obscurité et par les bois. On les sentait pour ainsi dire grouiller de partout. Elles s'en prennent surtout au défilé qui, passant par la Tour de Domèvre et Haraucourt, relie le Rambêtant à la forêt de Champenoux et à la ligne de hauteurs qui barre la plaine.

Les avant-postes qui occupent Friscati et Deuxville sont bientôt bousculés. Des combats d'une violence extrême se développent dans chaque village, sur chacune des crêtes. Les adversaires se cherchent dans l'obscurité. La mort frappe, invisible. On ne peut reconnaître les officiers ; leurs ordres n'arrivent pas. La lutte confond tous les bruits en un seul et terrible roulement. Le sens et la direction des combats échappent ; on ne distingue les amis des ennemis et les positions respectives qu'à



L'EMPEREUR GUILLAUME AU MILIEU DE SES OFFICIERS

la lueur des villages qui flambent. Maixe, Drouville, Réméréville sont perdus, repris, reperdus.

Du milieu même de la bataille, de Réméréville, on a noté le récit de cette nuit tragique :

« La journée du 4 septembre s'était déroulée paisible. Pas un coup de canon. Pas un coup de fusil. Mais le soir à 6 heures, le bombardement commence soudain, plus violent, plus précis que les jours passés. Il durera jusqu'au lendemain 9 heures, sans arrêt. Notre infortuné village est pris sous un ouragan de fer et de feu.

« Les familles se réunissent dans les caves les plus vastes et les plus solides. Dans ces instants où la terreur fait trembler, c'est un besoin impérieux de se grouper, de rester en société.

« Sans arrêt, les obus tombent, explosant avec fracas. Ce sont encore les « gros noirs ». Ils frappent le sol comme feraient de formidables coups de massue. Ils font jaillir, dans une lueur sinistre, un jet noir de terre calcinée, de balles et de morceaux d'acier tordus. Leur masse broie et pulvérise tout. Par le soupirail pénètre dans la cave une odeur de soufre et de poudre.

« Au milieu de la nuit, les incendies s'allument. L'église flambe comme une torche gigantesque. Autour d'elle montent les flammes des maisons voisines. Elles jettent sur tout le village d'horribles clartés. Vision d'enfer ! Les poutres craquent, les toitures s'effondrent dans un jaillissement d'étincelles. Les bêtes restées à l'étable beuglent à la mort.

« Notre artillerie est muette. Pourquoi ?... La fusillade est toute proche. On se bat aux lisières du village. Parfois des cris et le son rauque des trompettes allemandes arrivent jusqu'à nous. Il y a un combat à la baïonnette. Les balles sifflent dans les rues, frappent les volets et les portes, ricochent contre les murs, brisent les tuiles des toits. Le canon allemand tonne toujours sans arrêt et le nôtre se tait. Quelle angoisse !

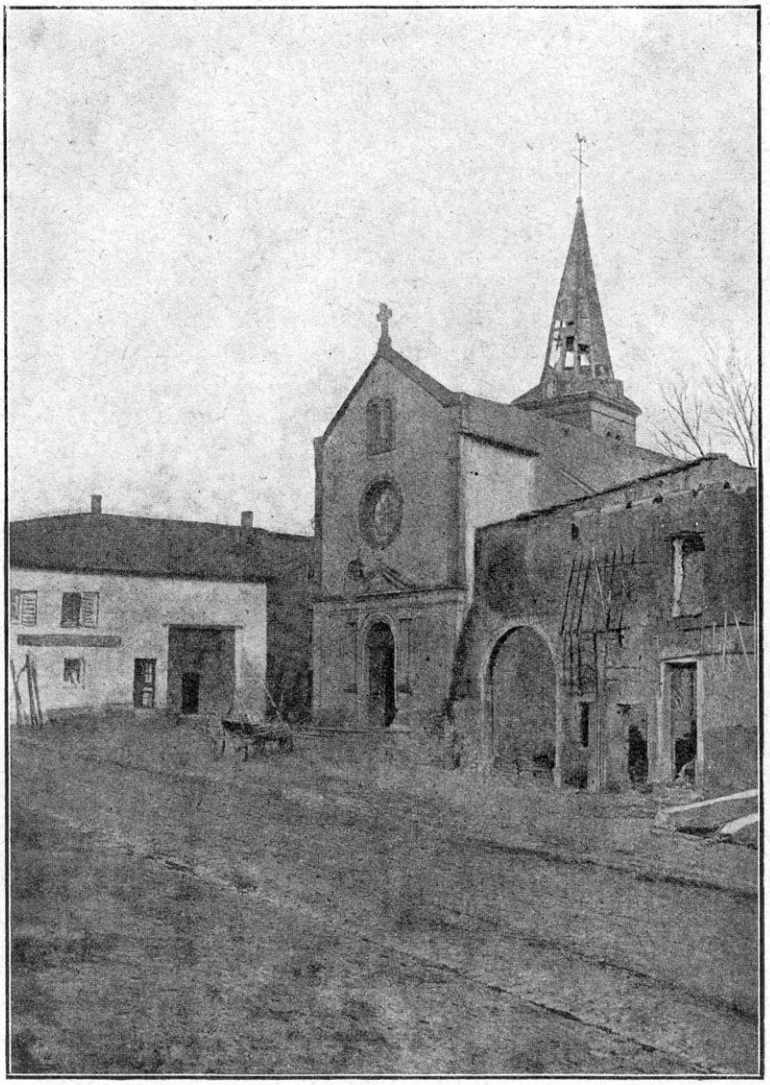
« Dans les caves, les malheureux réfugiés prient en commun, récitent le chapelet à haute voix, invoquent Notre-Dame de Bon-Secours qui, tant de fois, sauva la Lorraine. De temps en temps, les enfants regardent par le soupirail. La nuit est claire ; le ciel criblé d'étoiles. Evitant la clarté de la lune, les soldats se tiennent contre les murs des maisons. Ils attendent des réserves sans doute ! Un officier arrive en courant : « Le colonel ? Où est le colonel ? Nous manquons de cartouches ! »

« Des blessés passent. On s'émeut toujours de voir des nôtres revenir en arrière. Des gerbes de feu s'élèvent en crépitant dans le ciel. Notre moisson, si belle, engrangée avec tant de soins, alimente l'ardent brasier. Des appels !

Une femme passe en criant. Son mari est mort d'effroi. Elle supplie qu'on vienne. Mais voici que le feu prend à la maison. Que faire ?

« Toute la nuit, les obus s'abattent sur le village. A de certains moments, il semble que la terre va s'entr'ouvrir sous la violence du choc... C'est le matin. Toujours les obus tombent... Ah! des obus sifflent. Ce sont les obus français. Enfin ! Ils éclatent au delà du village, pas très loin de nos jardins. La fusillade s'est tue... Les habitants se hasardent à sortir de leurs caves. Il n'y a plus de soldats français au village. Avant l'aube, ils ont battu en retraite. Ils se sont retirés à travers champs pour éviter le nid à obus qu'était devenu Rémérèville. Déjà, s'avance la ligne grise des tirailleurs allemands. Mais elle s'arrête à 300 mètres du village...

« ... Vers midi, les cavaliers allemands pénètrent dans Rémérèville en chantant ; puis des fantassins passent par petits groupes. Ils sont silencieux, las ; devant eux quelques habitants retardataires s'enfuient. Ils les laissent partir sans rien leur dire. Au loin, l'horizon est en feu. Vers Amance, les obus éclatent fulgurants, nombreux ; ce sont des boules de feu qui brillent, rapides comme l'éclair. De tous côtés d'immenses lueurs d'incendie illuminent le ciel : Mazerulles, Erbéviller, la ferme de Sainte-Libaire, Courbessaux, Drouville, Maixe sont en flammes... Rémérèville est le centre de la bataille... (1). »



LE VILLAGE DE MAIXE

Vers 7 heures du matin, l'ennemi était maître de Maixe, de la cote 316 et de Rémérèville. Le 20e corps (général Balfourier) est obligé de ramener tous ses éléments avancés sur la ligne principale de résistance, c'est-à-dire quelque peu en arrière du plateau qui barre la plaine.

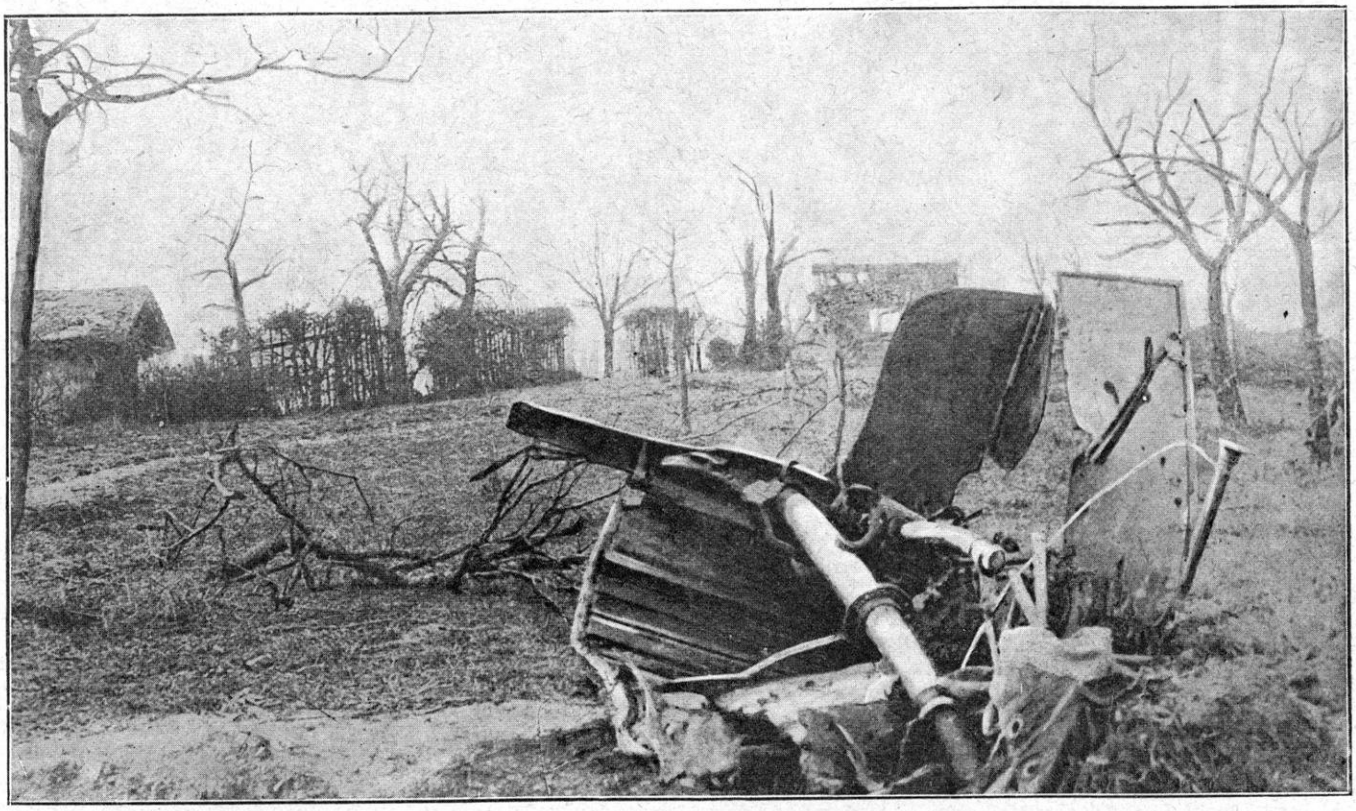
Cependant, la 70e division de réserve (général Fayolle) se maintient à la lisière est de la forêt de Saint-Paul et à Courbessaux.

D'autre part, plus au nord, la 68e division de réserve (général d'Aubignose) conserve Chamêpenoux et a fort jusqu'à hauteur d'Erbéviller. Le général Léon Durand, présent sur les lieux, assure la défense de Cercueil. En arrière, la 64e division de réserve (général Ch. Hollender) agit en soutien ; elle garde la ligne principale de résistance de Velaine à Maison-Blanche.

LA BATAILLE S'ÉTEND VERS LE SUD

Plus au sud, la 74e division de réserve (général Bigot) a, comme nous l'avons dit, remplacé le 15e corps sur la Meurthe, en face de Lunéville. Elle a travaillé activement tout le jour à organiser trois lignes successives de tranchées entre Blainville, Mont et Lamath, tandis que les 23e et 27e bataillons de chasseurs, rattachés à la division, sont en première ligne entre Rehainviller et le bois de Saint-Mansuy. Or, la division est attaquée également dans la nuit. Vers 22 heures, l'infanterie allemande débouche de Lunéville sur Rehainviller. Un bataillon du 223e, surpris par l'attaque, se replie sur Mont ;

(1) C. Berlet, *Un village lorrain en août-septembre* 1914. *Rémérévil e*, p. 50.



SUR LE PLATEAU DE FRISCATI. — CAISSON ALLEMAND DÉTRUIT PAR LES OBUS FRANÇAIS

cependant, il maintient une fraction à la Tuilerie.

L'offensive s'étend plus au sud encore sur tout le front du 16e corps. L'artillerie ennemie a été hissée sur Friscati et au château d'Adomesnil ; de là, elle prend d'enfilade la 74e division de réserve à Rehainviller et les éléments du 16e corps sur Mortagne et Xermaménil ; la rive droite est intenable. L'ennemi occupe Rehainviller, la cote 271 et une partie du bois de Saint-Mansuy.

Le 5 septembre, à 9 heures du matin, le 142e perd Gerbéviller, — ce Gerbéviller qui, depuis quinze jours, a donné tant de mal !

On ordonne à la brigade Xardel de défendre à outrance la position de Guignebois, sur la rive gauche de la Mortagne. Le 16e corps est contraint d'abandonner toute la rive droite. Le général Taverna prend ses dispositions pour tenir à tout prix, du moins sur la rive gauche. Il dispose son artillerie pour canonner les débouchés de l'ennemi et fait sauter les ponts.

Cependant, la 74e division de réserve garde son débouché sur la rive droite par Mont, Mortagne, La Tuilerie. Elle reçoit l'ordre de reprendre Rehainviller. L'infanterie chasse l'infanterie allemande ; mais les obus qui tombent sur le village ne permettent pas d'y rester. La 148e brigade se retranche entre Rehainviller et la rivière.

Sur la droite, un bataillon du 81e régiment (16e corps) perd le bois de la Reine et l'ennemi, qui marche sur ses talons, occupe Houdonville, un peu au nord de Gerbéviller, et *passe la Mortagne.*

Il est 2 h. 30. C'est le plus mauvais moment de la journée. Toute la ligne a fléchi sous les premiers efforts de l'offensive ennemie. Si l'on perd la Mortagne, va-t-il falloir recommencer la bataille de la Trouée de Charmes ? Et dans quelles conditions ?

LA BATAILLE S'ÉTEND VERS LE NORD

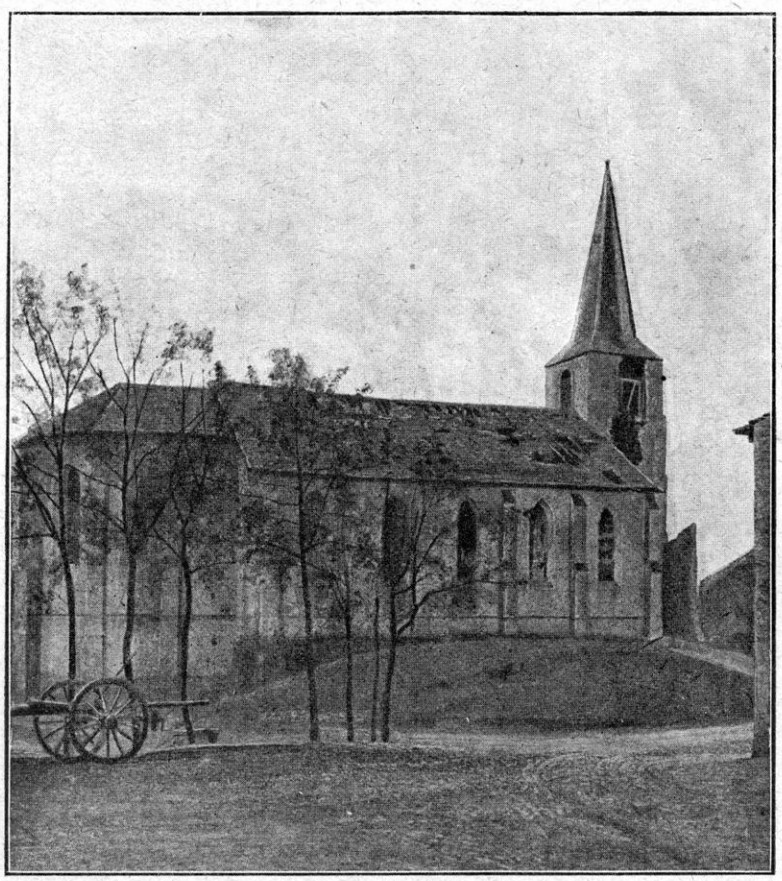
Car, de même qu'elle s'est élargie au sud, la bataille s'est propagée vers le nord. L'autre pointe du croissant, celle que défend la puissante organisation du

VUE PANORAMIQUE DU VERSANT SUD DU PLATEAU D'AMANCE

(A DROITE : LE PLATEAU DE LA ROCHETTE; A GAUCHE : LE BOIS DE LA GRANDE CÔTE ET LE BOIS DE CHAMPENOUX; AU PREMIER PLAN : LE VILLAGE D'ÉCUELLE.)

mont Amance, est bombardée. Et, pour mettre le comble, on apprend que des forces ennemies s'avancent sur Pont-à-Mousson par les deux rives de la Moselle. C'est l'offensive venant de Metz qui débouche. Elle menace à revers la 2e armée, attaquée, d'autre part, sur toute la ligne du front.

La situation apparaît sous son vrai jour au général de Castelnau : le danger serait que l'avancée des forces allemandes sortant de Metz le coupât de ses communications et que, pour essayer de sauver la ville, on compromît le sort de l'armée. Avant tout, garder la liberté de ses mouvements. Le général pèse le pour et le contre. Si la manœuvre allemande réussit et si l'offensive du nord gagne les approches de Nancy, il est cerné.



LE VILLAGE D'HÉRIMÉNIL

Il se met en relations avec le haut commandement, dépeint la situation, la violence de l'attaque ennemie, la supériorité numérique de celui-ci, la portée écrasante de l'artillerie. Il compte résister, mais il envisage la possibilité d'un repli, le cas échéant, sur la position : forêt de Haye-Saffais-Belchamps ; sage prévision de toutes les éventualités.

VIGOUREUSE REPRISE SUR TOUT LE FRONT Avant même qu'il ait reçu la réponse, les dispositions prises pour la contre-attaque ont produit un premier résultat.

La troupe, dans un élan magnifique, a répondu à la voix de ses chefs. Les jeunes soldats, arrivés la veille des dépôts, et que le premier feu a surpris, se calent sur le sol et bientôt se jettent en avant comme de vieilles troupes ; la réserve rivalise avec l'active. C'est toujours la race que Napoléon menait au combat : « Il n'est rien, dit-il dans le *Mémorial*, que l'on n'obtienne des Français par l'appât du danger ; il semble leur donner de l'esprit : c'est leur héritage gaulois. La vaillance, l'amour de la gloire, c'est, chez les Français, un instinct, une espèce de sixième sens. Combien de fois, dans la chaleur des batailles, je me suis arrêté à contempler nos jeunes conscrits, dans la mêlée pour la première fois : *l'honneur et le courage leur sortaient par tous les pores.* »

Vers 14 heures, l'offensive ennemie se ralentissait; pour ce jour-là, 5 septembre, elle était à bout de souffle. Aussitôt, les ordres sont donnés aux divers corps de reprendre le terrain perdu ; maintenant, c'est au tour des Allemands de reculer. Un officier présent a comparé ces luttes alternatives aux avant-deux d'un quadrille de lanciers. Barrès les appelle « les ondulations de la victoire ».

Vers 16 heures, le général Balfourier, commandant le 20e corps d'armée, donne aux 11e, 39e divisions et à la 70e division de réserve l'ordre de se porter sur les positions qu'elles

REHAINVILLER. — LA TUILERIE (A DROITE), LE CIMETIÈRE (A GAUCHE)

occupaient le matin. Un premier effort est fait ; mais l'offensive de la 11e division est bientôt arrêtée en raison de l'état de fatigue des troupes. Le feu de l'artillerie ennemie, qui avait cessé au milieu de la journée, se rallume vers 17 heures. C'est le prélude d'une nouvelle attaque dirigée sur le front de la 70e division de réserve et de la 39e division par des masses débouchant de la région de Serres et de celle d'Hoéville. Le général Balfourier est obligé de faire appel aux dernières réserves de l'armée.

A la nuit, le 20e corps occupe le front : forêt de Vitrimont-cote 275 ferme de Léomont-hauteurs ouest de Deuxville-Grandvezin, croupe est de Crévic-ouest du bois de Crévic-Haraucourt-Tour de Domèvre : c'est-à-dire que l'ennemi a pu aborder la corne sud du croissant et se glisser en plaine à l'entrée du défilé.

Mais, après un tel effort, il s'est arrêté et, sur la reprise du 20e corps, le sort de la journée est resté indécis, du moins de ce côté.

Vers le sud, la situation s'est plus sensiblement améliorée ; même, à l'aile droite, elle était entièrement rétablie. Le 8e corps d'armée (qui appartient, comme on le sait, à la 1re armée), ayant reçu du général Dubail l'ordre de marcher à l'aide de la 2e armée, avait attaqué, dans la direction de Gerbéviller, au Haut des Bois de Gondal. La 6e division de cavalerie seconde ce mouvement pour la reprise de Gerbéviller. Et, en même temps, le 16e corps, combinant son action, manœuvre par le nord pour prendre l'ennemi de flanc. La 31e division attaque droit sur la ville. Cette offensive, très heureusement conçue et conduite, est couronnée de succès. A la nuit, la 31e division d'infanterie borde de nouveau la Mortagne, refoulant sur la rive droite les fractions ennemies qui, dans la direction d'Haudonville, avaient franchi la rivière. Le 143e, dans son attaque de flanc sur Gerbéviller, a été très éprouvé, mais il a infligé des

pertes plus considérables encore à l'ennemi.

La 74e division de réserve n'a pas été inquiétée de toute l'après-midi; à 18 heures, elle fait sauter le pont de Mont, sur la Meurthe. L'ennemi n'a pu développer, de ce côté, son succès de la matinée. Même, sous le feu de notre artillerie, il est incapable, à son tour, de se maintenir dans Rehainviller. Un témoin dit : « Cependant, à gauche, nous essayons de prendre Rehainviller ; nous engageons trois bataillons ; *ils se heurtent à un régiment de la garde, tout frais, qui se bat pour la première fois*, et ils n'avancent pas. Heureusement, notre artillerie découvre un bataillon massé en réserve derrière le village, près du cimetière, et en fait une hécatombe (1). »

Au centre, l'ennemi est contenu ; à droite, il est refoulé ; mais, que s'est-il passé au nord, à la fin de cette angoissante journée du 5 septembre ?

Au nord, les Allemands ont attaqué le quadrilatère de deux côtés à la fois : d'une part, au mont d'Amance, qui regarde la plaine, et en arrière, c'est-à-dire le long de la Moselle, en direction de Sainte-Geneviève.

Le mont d'Amance a reçu, le 4, à 5 heures de l'après-midi, les premiers obus allemands tirés en partie de Grémecey. Quatre batteries allemandes se sont placées en face d'Amance fortement organisé et défendu, mais qui n'a repéré qu'à la dernière heure cette redoutable avancée de l'ennemi. Les obus se succèdent sur nos lignes avec un vacarme terrible et y creusent de véritables cratères. La première impression est terrifiante :

« Ça tombait avec une rapidité inconcevable, dit un témoin ; on se dissimulait dans les broussailles, derrière une roche ; on s'aplatissait sur la terre, en attendant vainement un répit qui ne venait pas. Vers 7 heures, nous évacuons la batterie, et nous nous dirigeons vers le village, pour retourner au plateau dès que ce sera possible. Repérés par les avions, observés par les ballons captifs, nous sommes, à Amance même, salués par une volée d'obus qui s'abattent sur les maisons. Les villageois se réfugient dans les caves ou se sauvent à travers champs. On se rassemble à nouveau et nous remontons le plateau à revers. Sous un ouragan de fer et de feu nous parvenons à occuper des tranchées près de nos pièces. La situation devient de nouveau intenable. On s'égaille dans les bois. A 11 heures nous retournons au plateau, sous bois, et nous y sommes au petit jour » (1).

En fait, la situation sur le mont d'Amance avait été rendue intenable et la position eût été compromise sans l'énergie de la défense sur les pentes et en avant du mont.

La région du nord est défendue par le 2e groupe de divisions de réserve du général Léon Durand. Au pied du mont d'Amance, la 68e division de réserve (général d'Aubignose) avait dû, sur la première attaque, évacuer Champenoux, à l'aube du 5 septembre. A 8 heures, le bois des Charbonniers est attaqué par l'ennemi. Les Allemands canonnent toute la forêt de Champenoux, la plaine qui l'entoure, le bois Morel défendu par la brigade Mordrelle. A La Rochette (entre Leyr et Bouxières-aux-Chênes), la 135e brigade résiste à tous les assauts. La 68e division de réserve a repris Champenoux, vers 7 heures du matin, par une contre-attaque du 212e régiment de réserve.

L'ennemi ne se tient pas pour battu. Il veut, à tout prix, se loger dans les bois et sur les pentes du mont d'Amance. Son infanterie attaque sur les fermes de Quercigny, de la Fourasse et même Fleur-Fontaine, qui touche presque à la crête. Mais la 135e brigade, par une série de combats extrêmement disputés, reste maîtresse du terrain. Les Allemands attaquent cinq fois, ils sont repoussés cinq fois.

La 59e division de réserve (général de la Masselière) défend, face à la Seille, la ligne nord du quadrilatère, des Moivrons à Loisy-sur-Moselle en passant par Sainte-Geneviève ; elle est donc au point de jonction des deux batailles engagées autour du quadrilatère, celle de Cham-

(1) Il s'agit là de la division d'ersatz de la Garde, nouvellement arrivée dans la région de Lunéville (*Münchnen Neuesten Nachrichten*, tome V, p. 508). D'autres documents nous apprennent que cette division était composée de la brigade d'ersatz de la Garde (signalée dans un carnet de route au nord de Rehainviller le 5 septembre), de la 5e brigade mixte d'ersatz venue de la IIe région et de la 55e brigade mixte venue de la XIVe région.

(1) « Le bombardement du plateau d'Amance » dans le *Temps* du 11 nov. 1914. — L'artillerie française du 2e groupe des D. R. était commandée, d'abord, par le colonel Nollet, puis par le colonel Aldebert ; des batteries de 95 tirent de la crête de Pulnoy.

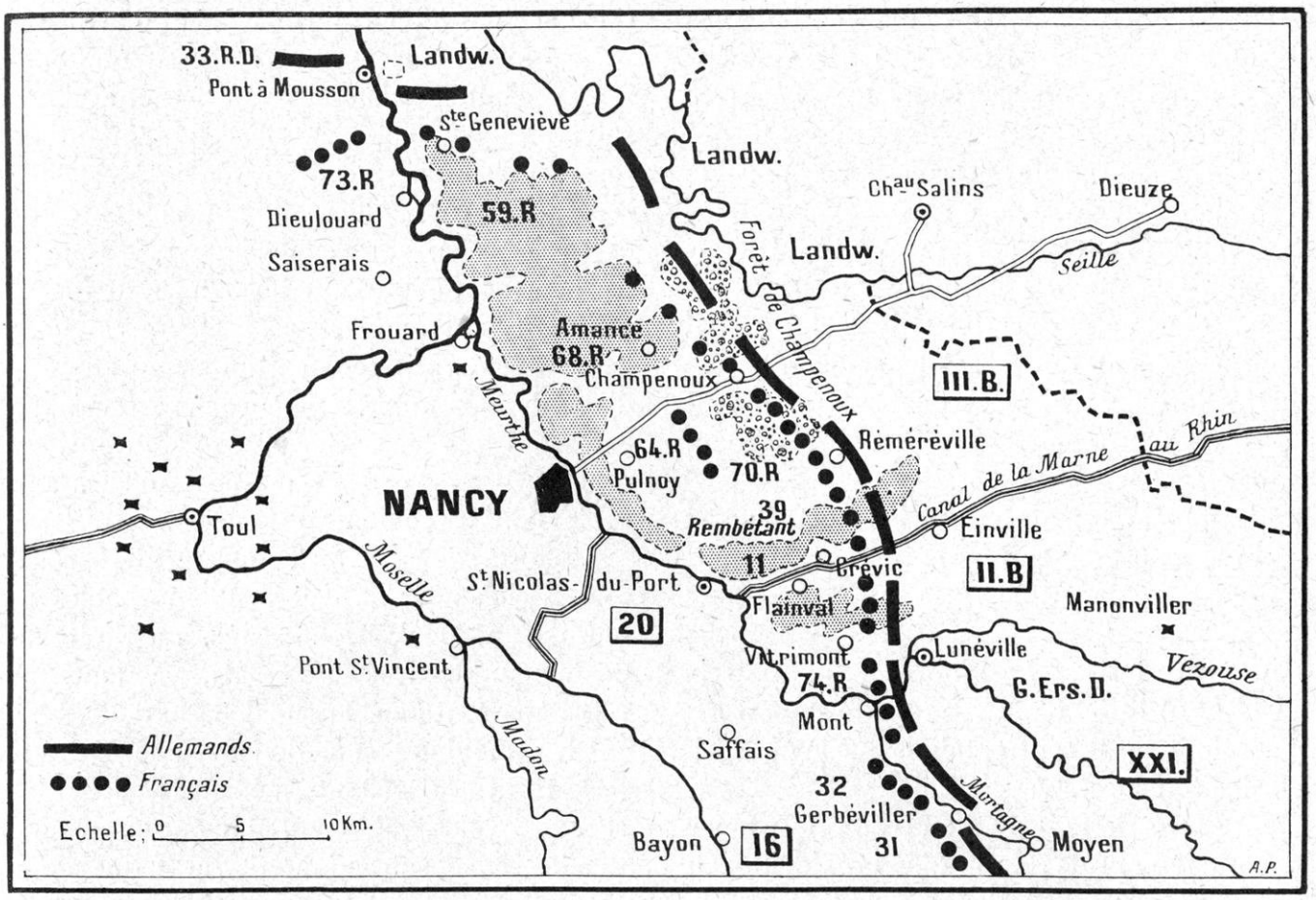


SCHÉMA DE LA BATAILLE DU GRAND-COURONNÉ (5 septembre 1914).

penoux-mont d'Amance et celle de Pont-à-Mousson-Sainte-Geneviève. Elle appuie à sa gauche la 68e division de réserve, puis la 117e brigade, puis la 73e division de réserve (division mobile de Toul), qui ont pour mission de défendre le cours de la rivière en opérant la première sur la rive droite et la seconde sur la rive gauche.

L'ATTAQUE ET LA DÉFENSE DE SAINTE-GENEVIÈVE

Une batterie française du 33e d'artillerie (Angers, 9e corps), commandée par le capitaine de Langlade, défendait la position de Sainte-Geneviève, une section à 150 mètres au nord-ouest de ce village, dans la direction de Loisy, l'autre section au sud du village dans la direction de Bezaumont. Un bataillon du 314e (59e division) défendait Loisy et Sainte-Geneviève, une compagnie au nord et nord-est de Loisy, une compagnie au nord de Sainte-Geneviève en soutien de la section d'artillerie, les deux autres au nord-est et à l'est. La pente était ainsi surveillée de tous côtés, mais par des forces minimes, il faut bien le reconnaître.

Rien ne faisait prévoir une attaque prochaine quand, dans la journée du 5 septembre, on vit apparaître des masses se mouvant du côté du village de Lesménils, puis sur la côte du Xon, enfin entrant dans le village de Mousson qui n'était pas occupé. Le canon tira sur ces masses à limite de portée.

Bientôt commença, du côté des Allemands, une canonnade violente sur Jeandelaincourt, le mont Toulon, Sainte-Geneviève. Les gros canons de Metz sont sortis de la place et accablent de leurs obus énormes les lignes françaises. Des obusiers lourds sont hissés sur Mousson et, de là, bombardent le coteau de Sainte-Geneviève et la vallée de la Moselle sur les deux rives.

L'affaire se présente donc comme très

sérieuse de ce côté. Que deviendront nos quelques milliers de réservistes des 59e, 68e et 73e divisions opposés aux forces actives et de réserve, de landwehr et d'ersatz qui débouchent de Metz? Grave souci pour le général de Castelnau parmi les nouvelles, dans l'ensemble plus réconfortantes, que lui avait apportées la fin de la journée du 5. C'est de ce côté que son esprit reste tendu. Car, il devient évident que les Allemands, appuyés sur les forces de la place de Metz, préparent de ce côté un coup de main des plus dangereux...

L'empereur est à Metz et il attend l'heure décisive avant de se rendre, de sa personne, sur le champ de bataille.

JOURNÉE DU 6 SEPTEMBRE La journée du 6 septembre présente une sorte d'accalmie sur le centre, tandis que la 2e armée affirme son succès vers le sud.

Au centre, la nuit du 5 au 6 ne présente pas le caractère brutal de la nuit précédente. On respire. L'ennemi ne donne pas signe de vie. Sans doute, il panse ses blessures. Ordre est donné au 20e corps de réoccuper la ligne du front de la forêt de Champenoux au bois de Crévic. La 39e division progresse assez facilement; elle s'empare du village de Crévic, de la croupe ouest de Gelloncourt et s'avance vers Drouville. A sa gauche, la 70e division de réserve pousse sur Courbessaux. Réméréville est repris, puis reperdu. Les Allemands pénètrent dans le village dont les Français tiennent les lisières. Ils incendient méthodiquement les maisons restées debout, au risque de brûler les quelques vieillards qui n'ont pu quitter leur lit ou leur toit.

La 11e division progresse jusqu'à la lisière est de la forêt de Vitrimont. L'ancien front se rétablit peu à peu.

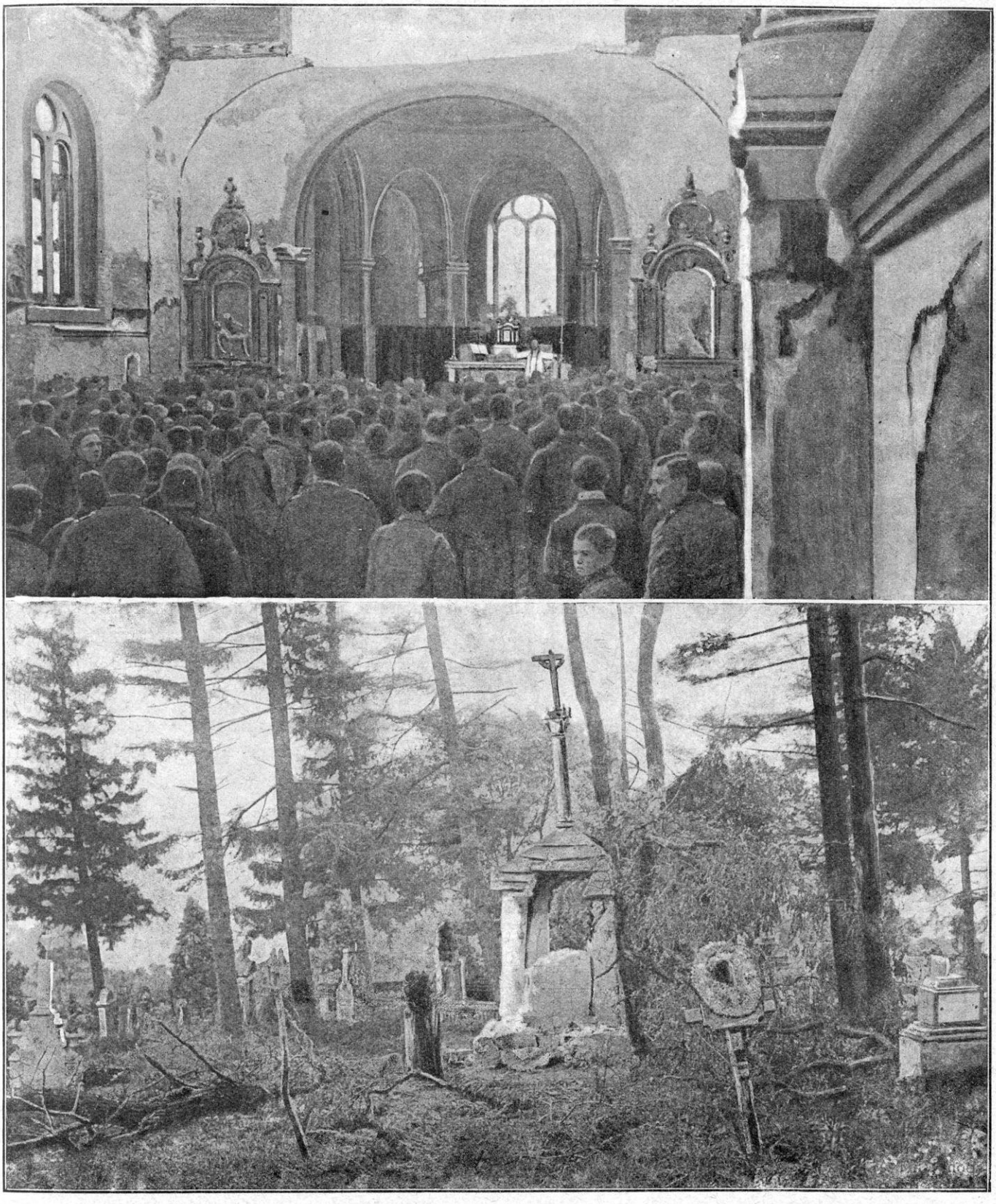
A droite, le mouvement commencé la veille par la 74e division de réserve, contre Rehainviller, bois de Bareth, Gerbéviller, se développe de la façon la plus satisfaisante. Rehainviller reste occupé par les deux partis. C'est surtout de ce côté, un combat d'artillerie.

Plus au sud, le 16e corps réussit une opération capitale pour les journées qui vont suivre. La 31e et la 32e divisions d'infanterie repassent sur la rive droite de la Mortagne, reprennent Gerbéviller, et, non contentes de ce succès, chassent l'ennemi du bois Bareth, du bois de Coyard, du bois de la Reine et occupent, en fin de journée, les pentes au nord de Gerbéviller. Les combattants sont étonnés, d'abord, de la faible résistance des troupes qui leur sont opposées. Mais, en avançant, ils constatent les pertes énormes qu'elles ont subies dans les combats de la veille.

Les formations qui sont opposées au 16e corps sont visiblement fatiguées et incapables de fournir une nouvelle offensive. La droite de Castelnau, dégagée désormais, va jouer un rôle important dans l'issue de la bataille.

Elle combine son action avec le 8e corps de la 1re armée par l'intermédiaire de la 6e division de cavalerie. Il est entendu que le 16e corps tiendra, avec son infanterie, la ferme de la Hongrie et installera son artillerie sur cette position, de façon à enfiler la vallée de la Mortagne jusqu'à Moyen; d'autre part, le 8e corps tiendra le bois du Haut-de-Gondal en y organisant des tranchées face aux tranchées ennemies qui sont sur les pentes sud du bois du Haut-de-la-Paxe. De Rehainviller à Moyen et au delà, la Mortagne est réoccupée ou sous notre feu. Si l'ennemi n'a prétendu faire qu'une simple démonstration de ce côté, elle est éventée. De toutes façons, sa position sur Lunéville peut devenir critique s'il n'assure pas sa propre gauche exposée à la concentration de la 1re et de la 2e armées françaises

Mais son attention et son espoir sont ailleurs. Il suit sa propre manœuvre qui se développe au nord, c'est-à-dire sur le quadrilatère, à la fois au mont d'Amance et à Sainte-Geneviève. Au mont d'Amance, le bombardement continue, pendant toute la journée du 6, avec une prodigalité de projectiles terrifiante. Un artilleur



BOUXIÈRES-AUX-CHÊNES. — UNE MESSE DANS L'ÉGLISE ET LE CIMETIÈRE BOMBARDÉ

écrit : « Nous recevions soixante obus pour un que nous tirions. » L'infanterie allemande attaque la ferme de la Fourasse et en est rejetée à grand'peine. Cependant, nous tenons toujours la lisière est de la partie de la forêt de Champenoux, au sud de la route de Château-Salins, et celle de la forêt de Saint-Paul.

C'est sur la Moselle, en aval de Nancy, que la situation reste toujours anxieuse. Du haut de l'éperon de Sainte-Geneviève, on constate les progrès de l'ennemi : « Dans la matinée du 6, vers 8 heures, le pont de Pont-à-Mousson a sauté ; puis nous avons vu les troupes françaises qui occupaient la ville se replier vers le sud, par la rive gauche, suivies par les troupes allemandes qui étaient entrées dans Pont-à-Mousson par la rive gauche (1). » Après des tirs efficaces sur ces troupes, que l'artillerie française prenait à revers de l'autre côté de la Moselle, la batterie française du front de Loisy est résolument prise à partie et bombardée sans interruption, ainsi que le village de Sainte-Geneviève et les tranchées en avant par cinq batteries ennemies. Une des sections françaises est en partie détruite, le personnel gravement atteint. L'ennemi développe alors son mouvement par les deux rives de la Moselle. Il est tenu quelque temps en respect par la défense pied à pied que lui opposent la 117e brigade sur la rive droite et la 73e division sur la rive gauche. »

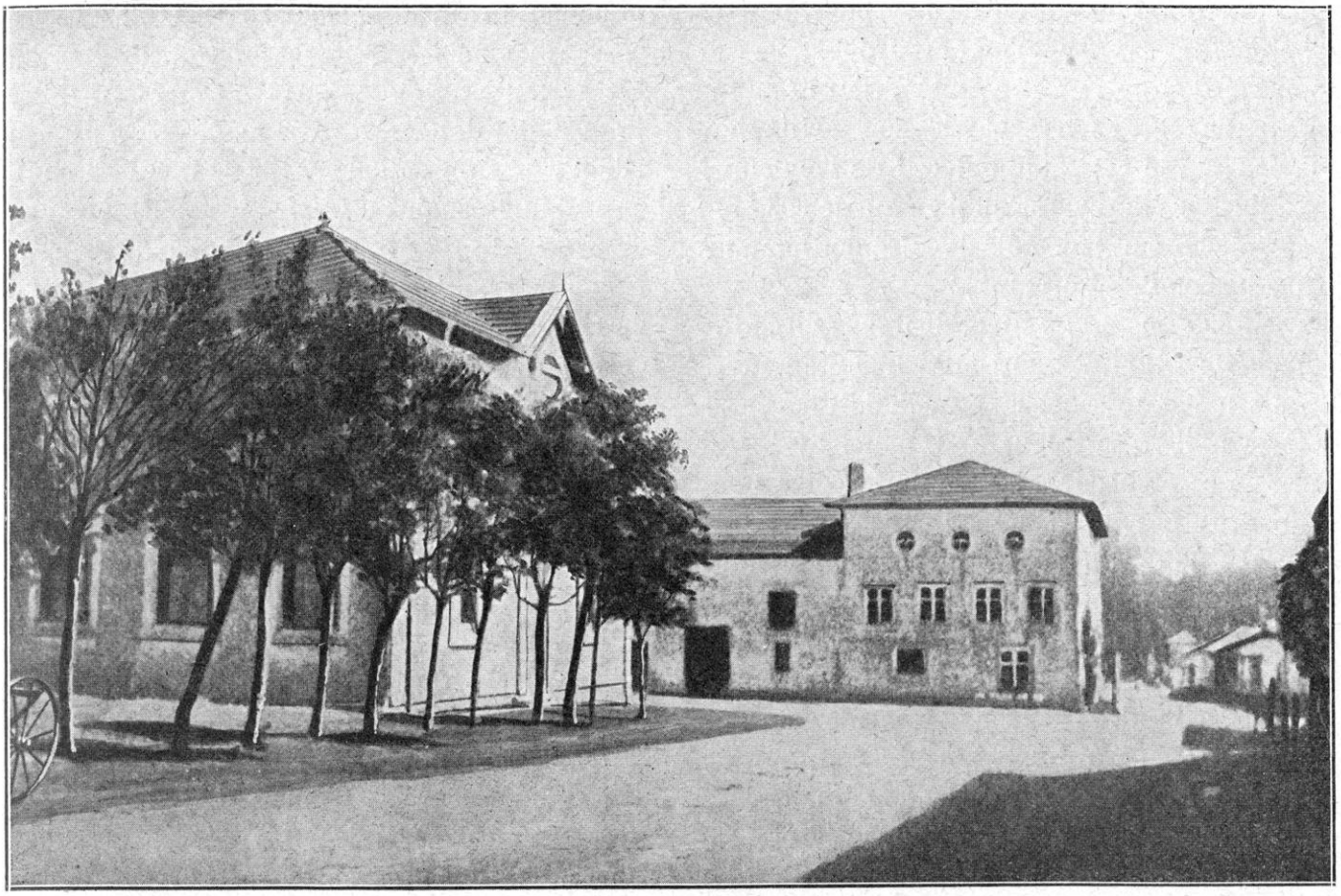
Mais voici qu'il refoule celle-ci et grimpe sur le bois de Cuite. De là, il bombarde Sainte-Geneviève et ces feux se croisent avec ceux de Mousson. Il progresse vers Nancy par la rive gauche. Dieulouard est occupé. Le commandement français donne l'ordre de faire sauter successivement les ponts de Dieulouard et de Marbache. Marbache est à 10 kilomètres de Nancy.

Le haut commandement allemand pense, sans doute, que cette violente préparation d'artillerie qui s'est étendue à toute la face nord du quadrilatère, a désorganisé la défense, surtout à Sainte-Geneviève. A 19 heures, c'est-à-dire à la tombée du jour, selon sa tactique habituelle, il démasque des troupes importantes (environ sept bataillons, sans compter l'artillerie) qui débouchent de la lisière sud de la forêt de Facq et donnent l'assaut à la position de Sainte-Geneviève.

Nous avons dit la force de la position. Ce n'est pas un morceau facile à avaler. Du haut de l'éperon, on voit les troupes allemandes, qui s'étaient massées dans la forêt de Facq, sortir par pelotons de tirailleurs de la partie de cette forêt qui, sur la droite, s'avance vers la Moselle et Sainte-Geneviève. Jusqu'au point où la pente commence à s'élever, il n'y a pas 300 mètres. La pente est toute ridée de tranchées, toute tendue de fils de fer. Nos hommes garnissent les rampes et attendent. Ce qui reste de la section du capitaine Langlade (33e d'artillerie) tire sur ces masses presque à bout portant et jusqu'à épuisement des munitions.

Mais, voici qu'une autre troupe allemande débouche sur la gauche ; elle a pénétré dans les tranchées entre Loisy et Sainte-Geneviève et tente un mouvement tournant. Le capitaine de Langlade se replie, avec huit hommes qui lui restent, dans le village de Sainte-Geneviève. On organise la défense sur la route de Loisy

(1) D'après un récit paru dans le *Temps* du 9 février 1915, c'est le 67e régiment de réserve allemand (de la 33e division de réserve) qui traverse Pont-à-Mousson. La ville, violemment bombardée le 2 et le 3, fut occupée le 5 à midi. Le 6, dès 6 heures du matin, des cyclistes entrèrent à Blénod et s'avancèrent vers Dieulouard. « Un détachement d'infanterie française qui avait quitté Pont-à-Mousson la veille, s'était embusqué de bonne heure derrière les roseaux de la cartonnerie, sans avoir été aperçu par les éclaireurs allemands. Le 67e régiment de réserve, composé de Bavarois, de Saxons, de Prussiens et d'Alsaciens-Lorrains, vint à Blénod entre 9 et 10 heures du matin. Le combat se développa entre Blénod, Dieulouard et Jezainville. Les maisons étaient closes; on n'entendait que le bruit du canon, des mitrailleuses et de la fusillade. Nos soldats occupaient les hauteurs environnantes, au sud et à l'ouest; près de la cartonnerie, les Allemands se virent accueillis par un feu meurtrier. Des hauteurs, à l'ouest, nos mitrailleuses causaient des ravages; les Allemands cherchèrent à s'abriter dans les houblonnières, se couchant à terre; peine inutile : de 2.000 hommes qui composaient le 67e régiment, 1.500 manquèrent à l'appel. Le soir, 400 cyclistes allemands s'embusquèrent derrière les roseaux comme les soldats français avaient fait le matin. La nuit commençait à tomber quand survint une autre compagnie cycliste. Ne se reconnaissant pas, ils tirèrent les uns sur les autres et, quand ils reconnurent leur erreur, 500 d'entre eux gisaient à terre. Le lendemain, on ramassa leurs bicyclettes ».



LE VILLAGE DE CUSTINES AU BORD DE LA MOSELLE

où, à la clarté de la lune, on voit les Allemands avancer en tirailleurs. Ce sont des troupes appartenant aux 68e, 60e, 25e régiments de landwehr et 130e régiment de réserve.

Le bataillon du 314e régiment de réserve (Saint-Maixent), commandant de Montlebert, oppose, aux assauts réitérés, une défense héroïque. Les soldats tirent posément et à coup sûr, sur des lignes qui s'avancent croyant n'avoir qu'à s'emparer de tranchées vides de leurs défenseurs. On entendait la musique et les fifres des régiments montant du pied de la colline, et puis, après chaque assaut, les ordres qui ralliaient les soldats et les jetaient inutilement à la mort. Ils ne purent pas même arriver jusqu'aux tranchées. Ils se jetaient par files et tombaient les uns sur les autres. On voyait, à la clarté de la lune, des corps pendre inertes sur les fils de fer où ils s'étaient vainement élancés. La 2e section de 75 prend position et mitraille les attaques renouvelées.

Vers 1 heure du matin, l'ennemi disparut. Il rentrait en fuyant dans la forêt de Facq et la lune n'éclairait bientôt qu'une plaine vide où gémissaient des agonisants. On sut depuis qu'une panique s'était produite chez les Allemands et qu'ils avaient traversé le village d'Atton dans une déroute complète. On a dit aussi qu'ils avaient laissé 1.200 morts sur le terrain. Les pertes françaises ne s'élevaient pas à 80 hommes : le capitaine Delmas tué, le commandant de Montlebert blessé.

En somme, une division entière, attaquant après une puissante préparation d'artillerie, avait été arrêtée par deux compagnies et une batterie. Sainte-Geneviève est sauvée : mais la perspective de ce qui se passera le lendemain sur la Moselle n'en reste pas moins un grave souci pour le commandement. Et ce n'est pas le seul.

Il apprend, en effet, que, sur la rive gauche de la rivière, l'ennemi paraît s'étendre vers l'ouest, c'est-à-dire dans la direction de Toul.

Est-ce que l'opération de l'encerclement se combinerait avec une première offensive sur la place de Toul, qu'il a fallu dégarnir d'une partie de sa défense et de son artillerie ? Serait-ce là le véritable objectif de l'ennemi ? Ce qui est certain, c'est qu'il gagne de ce côté ; il débouche sur Saizerais avec 15.000 hommes (33e division de réserve) (1).

Ou bien encore, songerait-il à reprendre, dans la direction de Saint-Mihiel, la manœuvre de la tenaille, brisée à la Trouée de Charmes ?

Quoi qu'il en soit, le Grand Quartier Général français se préoccupe, lui aussi, de cette nouvelle initiative de l'ennemi. Il renseigne le général de Castelnau. Il l'avertit d'avoir à se tenir en liaison non seulement avec la place de Toul, mais avec le 15e corps, qui est dirigé sur Gondrecourt et avec la 65e division de réserve qui forme la droite de la 3e armée (armée Sarrail), division qui se trouve le 5 autour de Saint-Mihiel. Même, le surlendemain, l'ordre arrivera de jeter, de ce côté, la 2e division de cavalerie pour empêcher, à tout prix, les forces ennemies de se glisser entre Toul et Verdun.

Le général de Castelnau a compris toute la portée de ces mesures et de ces avertissements. On cherche, sans doute, à le couper de ses liaisons avec la 3e armée et la grande armée du général Joffre.

Quoiqu'il ait besoin de toutes ses forces pour se défendre devant Nancy, il a la sensibilité profonde de ces hautes possibilités stratégiques. D'urgence, il prend, de lui-même, la résolution de remettre la 145e brigade (73e division de réserve) à la disposition du gouverneur de la place de Toul et il se promet de ne pas perdre de vue, un seul instant, sa liaison avec cette place.

JOURNÉE DU 7 SEPTEMBRE

La bataille de la Marne est engagée maintenant : c'est l'heure où la manœuvre générale, conçue selon les doctrines de Schlieffen, doit réussir ou jamais. Joffre attaque ; mais, s'il est pris de deux côtés à la fois et si *l'étreinte* se produit, il est perdu.

La manœuvre allemande n'a pas pu, il est vrai, se développer par la Trouée de Charmes ; elle n'a pas pu déboucher par Epinal. Il reste encore un espoir à ceux qui l'ont décidée, c'est de brusquer la fortune et déboucher par Nancy, en passant sur le corps aux réservistes de Castelnau : enlever Nancy, c'est atteindre l'aile droite de Joffre. Nécessité suprême !

L'empereur quitte Metz et, entouré de sa garde aux cuirasses étincelantes, il s'avance jusqu'aux hauteurs de la Seille, d'où l'on domine le vaste hémicycle où le sort de la guerre va se décider. Il passe la Seille. Il est à deux pas de la frontière. Devant lui, l'étroite vallée de l'Amezule ; à ses pieds, les ruines de deux villages qui fument : Moncel et Mazerulles. Il s'avance à cheval, au milieu de sa garde, sur la grande route droite qui mène de Château-Salins à Nancy. On dit que le régiment des cuirassiers blancs, en costume d'apparat, lui fait cortège, prêt à défiler dans la magnifique « entrée », tant désirée.

Mais, pour le moment, c'est la lutte acharnée, c'est la plaine dévastée, le fracas des artilleries, les villages qui flambent, les bataillons qui avancent et reculent. Et, en face, une ligne verte, la forêt de Champenoux barre la vue, de son mystère redoutable. Parmi les taillis courts et âpres, la défense française s'acharne, sans trêve, sans défaillance, perdant et reprenant du terrain, mais tenant bon et s'accrochant à la moindre motte de cette terre lorraine. Sur l'horizon, à droite, en profil perdu, le mont d'Amance tonne de tous ses canons.

L'empereur met pied à terre.

« De loin, ce jour-là, écrit un auteur militaire qui paraît exactement renseigné, on put distinguer sa silhouette solitaire, lorgnette en main, au sommet d'un tertre ensoleillé (1).

(1) Cette division a été constituée dans la XVIe région (Metz) ; elle est composée de la 8e brigade bavaroise active en garnison à Metz et des 67e et 130e régiments de réserve prussiens.

(1) M. de Pouvourville, dans son dramatique récit, dit : « A la corne du bois Morel » (probablement à la ferme Saint-Jean, cote 278). — Emile Henriot dit : « Sur les hauteurs d'Eply ». Suivant le dire d'un prisonnier alsacien, « l'attaque du 7 se serait produite sous les yeux de l'empereur d'Allemagne, se tenant sur la côte des Ervantes entre la Loutre Noire et la Seille, ou vers la ferme Saint-Jean ».

BATTERIE D'ARTILLERIE AU BORD DE LA SEILLE

BATAILLE DU GRAND COURONNÉ

6 Septembre 1914, soir.

Français

[20] *Corps d'armée*

11 *Division*

Régiment

Allemands

[II.B] *Corps d'armée*

D. *Division*

Régiment

Altitudes

+ de 100m.

+ de 200m.

+ de 250m.

+ de 300m.

Echelle: 1/200.000e

0 1 2 3 4 5 Km.

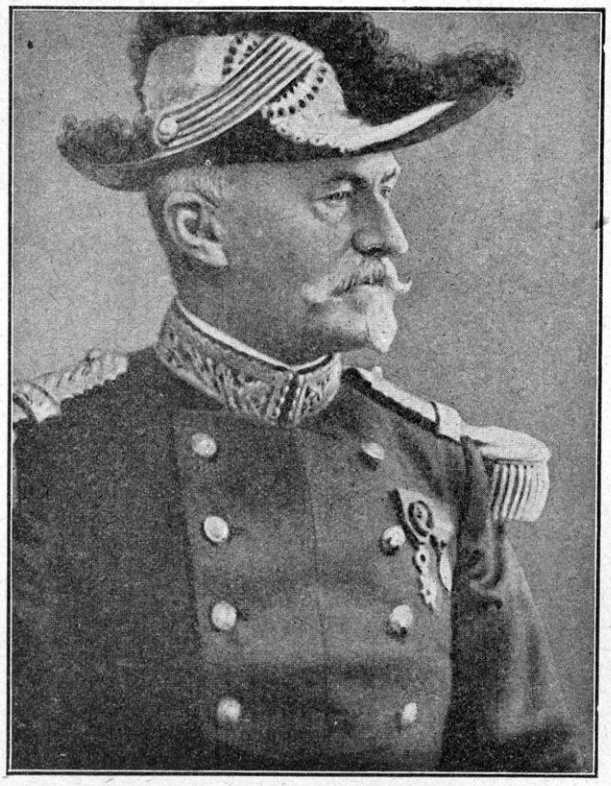
1000m

A. Lagrange dest

Pont à Mousson
Savonnières
Essey
Regniéville
Remenauville
Fey
Mousson
Atton
Ft de Facq
L.D.
Nomeny
Thézey
Delme
Habudingen
Dalheim
Lunéville
Vannecourt
Burlioncourt
Fontenoy
Lanéuveville
Graincourt
Lemoncourt
St Mihiel
65
Buxerulles
Woinville
Lahayville
St Baussant
Limey
Blénod
Montsec
Richecourt
Flirey
Mamey
Jezainville
Loisy
Manoncourt
Aulnois
Vaxy
Hampont
Genesdorf
Varneville
Loupmont
Seicheprey
Lironville
B de la Cuite
Ville
St Geneviève
Lixières
Jeandelaincourt
Malaucourt
Fresnes
Xivray
Martincourt
Dieulouard
33.R.
Griscourt
Sivry
Mauhoué
Chaumont
Ch au Salins
Forêt d'Apremont
Apremont
Bouconville
Beaumont
Bernécourt
Noviant
Manonville
Belleau
Bratte
Armaucourt
Lanfroicourt
St Agnant
Liouville
Rambucourt
Hamonville
Grosrouvres
Millery
Leyr
Bey
Brin
Salonnes
Marsal
Mulcey
Broussey
Ansauville
Domèvre
Tremblecourt
Rosières
Montenoy
Ste Fauls
Grémecey
Seille
Vic
Moyenvic
Juvelize
Lezey
Donnelay
Girauvoisin
Bouconville
Gironville
Ft de Gironville
Ft de Jouy
Saizerais
Marbache
Pompey
Custines
Bouxières aux Chênes
Bouxières aux Dames
Moncel
Mazerulles
Sornéville
Bezange
Xanrey
Ommeray
Sanzey
Ménil
Andilly
Jaillon
Avrainville
73
Liverdun
Frouard
Ft de Frouard
Champigneulles
68
Amance
Charpentry
la Bouzeule
Erbéviller
Arracourt
Rechicourt la Pte
Commercy
Euville
Vertuzey
Boucq
Lagney
Ft de Luttey
Bouvron
Ft du Vt Canton
Francheville
Villey
Aingeray
Sexey
Velaine
Maxéville
Malzéville
Pulnoy
70
Cercueil
Remereville
Hoéville
Athienville
Coincourt
Xures
Troussey
Foug
Ft du Mt St Michel
Fontenoy
Gondreville
Essey
Tomblaine
64
Serres
Libaire
Bois d'Eloyes
Bathelémont
Parroy
Rhin au
Menacourt
Pagny s Meuse
Ft de Lerouves
TOUL
Ft de Villey
Forêt de Haye
NANCY
Buissoncourt
Pissotte
Bruyères
Bauzemont
Hénaménil
Forêt de Parroy
Ourches
Choloy
Ft de Dongermain
Vandœuvre
Art
20
Heillecourt
Houdemont
Rembétant
Varangeville
39
Haraucourt
Crévic
Maixe
Einville
Sionviller
Bonviller
II.B
Ugny
Chaudeney
Ft du Tillot
Ft du Chanot
Maron
Chavigny
Sexey
Nervezmaisons
St Nicolas du Port
Dombasle
11
Flainval
Crémont
Deuxville
Frescati
Chanteheux
Croismare
Rigny
Mont le Vignoble
Ft de Blénod
Pont St Vincent
Ft de Pont St Vincent
Fleville
Ville en Vermois
Lupcourt
Manoncourt
Deuls Durs
Hudiviller
Vitrimont
Lunéville
Vezouse
Ft de Manonviller
Chaligny
Blénod
Viterne
Crézilles
Bainville
Richardménil
Burthecourt
Rosières aux Salines
Azelot
Ft de Vitrimont
G.E.
Marainviller
Moncel
Forêt de Mondon
Vaucouleurs
Ft de Meine
Gibeaumeix
Uruffe
Bulligny
Sepvigny
Uchey
Thuilley
Maizières
Xeuilley
Marthemont
Pierreville
Bagneux
Allain
Barizey la Côte
Germiny
Thélod
Houdelmont
Autrey
Parey
Crépey
Colombey les Belles
Saulxures
Montheras
Pagny la Blanche Côte
Flavigny
Frolois
Pulligny
Ferrières
Tonnoy
Saffais
Vigneulles
Hamelevières
Charmois
Velle
Haussonville
Crévechamps
Domptail
Méhoncourt
St Mard
Belchamp
Lorey
Benney
Bemtrey
Voinemont
Cléry
Lemainville
Neuviller
Gerbécourt
Boviller
Vézelise
Rehainviller
Mont
Mortagne
Xermamenil
Laronxe
XXI.
Fraimbois
St Clément
Lamath
Haudonville
Vathiménil
Gerbéviller
Einvaux
32
Haigneville
16
Bayon
31
Moyen
Marsal
III.B
Arracourt
Einville
II.B
Lunéville
XXI.

Il fut montré, comme faveur insigne, à des Français qui avaient été faits prisonniers près de Sainte-Geneviève. Ces hommes ne manifestèrent aucune émotion. L'un d'eux, un réserviste, s'étant évadé, écrivit à sa famille en disant qu'il avait, enfin, vu « le scélérat qui avait plongé toute l'Europe dans une guerre calamiteuse ». La vue de leur kaiser, ajoute cet écrivain, transporta les troupes allemandes » (1).

Si l'empereur était venu sur le champ de bataille, ce n'était pas seulement avec la volonté d'électriser ses soldats à cette heure décisive : il entendait, sans doute, commander en personne la manœuvre qui devait assurer le succès du système adopté par lui et dont il avait assumé la responsabilité.



LE GÉNÉRAL SIBILLE
COMMANDANT UNE BRIGADE DU 16e CORPS.

En effet, les reconnaissances d'avions et les rapports des observateurs apprirent bientôt au commandement français que des mouvements très importants s'accomplissaient dans les lignes allemandes ; visiblement, toutes les troupes dont on peut disposer sont envoyées vers le centre de la bataille, en face du mont d'Amance.

Devant l'aile droite française, l'ennemi s'est sensiblement raréfié ; l'artillerie même se tait.

Il en est de même sur la gauche, du côté de Sainte-Geneviève. Un fait caractéristique le prouve : vers 4 heures du matin, une compagnie du 314e qui, jusque-là, avait tenu bravement à Loisy, énervée par la fatigue et par le bombardement, quitte ses tranchées ; se repliant sur le plateau, elle entraîne le régiment qui avait sauvé Sainte-Geneviève. Dans la vallée, le repli s'étend jusqu'à Custines ; cependant le 232e garde toujours les hauteurs : La Vierge, Landremont et Bezaumont. Le 314e était sur les pentes de la cote 274. Or, l'ennemi ne profite pas de cette circonstance si inopinément favorable : tout au contraire, il s'était replié de son côté. Tandis que l'éperon de Sainte-Geneviève est vide de défenseurs, on ne voit apparaître aucun assaillant ; les fils de fer le gardent seuls. Et quand le général Léon Durand, accouru, fait réoccuper Sainte-Geneviève, on n'y trouve qu'un prêtre distribuant des secours spirituels aux mourants restés sur le terrain (1).

(1) Comte Ch. de Souza, *La Défaite allemande*, p. 216.

(1) Maurice Barrès, qui recueillit sur les lieux, dès septembre 1914, des renseignements d'un haut intérêt, écrit, avec raison : « Sainte-Geneviève ne fut jamais occupée par les Allemands. Le 7 septembre, les Allemands prononcèrent une violente attaque sur Sainte-Geneviève. Là, commandait un Nancéen, le commandant Roux de Montlebert ; son nom et son action deviendront légendaires... Ne dites pas que les Allemands ont occupé Sainte-Geneviève ! Les plus avancés ne parvinrent qu'à quelque cent mètres du village. Au village, étaient restées seules trois personnes : l'abbé Thouvenin, un paralytique et un enfant. Voyant cette hésitation de l'ennemi, l'abbé envoya l'enfant rappeler nos troupes demeurées à 800 mètres sur la même colline, à Bezaumont. Sainte-Geneviève était réoccupée par nous le 8, sans avoir jamais été occupée par l'ennemi. » *Les Voyages de Lorraine et d'Artois*, p. 20. — Un autre récit du combat donne quelques autres détails : « D'après ce que l'on sut plus tard, l'attaque ennemie dirigée sur Sainte-Geneviève avait été faite par une brigade de la garnison de Metz composée des 68e et 130e régiments d'infanterie, d'un bataillon de pionniers et de deux batteries d'artillerie de campagne sous les ordres du colonel von Rostoch. L'ennemi était arrivé jusqu'à nos tranchées, avait même attaqué à la baïonnette la batterie Langlade qui s'était portée jusque sous la ligne d'infanterie et y avait perdu une de ses pièces qu'on eut le temps, cependant, de mettre hors de service. L'attaque avait été d'une extrême violence et l'ennemi y avait perdu 2.000 hommes tués ou blessés. Parmi les tués, se trouvait le colonel von Rostoch. De notre côté, nous n'avions perdu qu'une centaine d'hommes. »

LE VILLAGE DE LENONCOURT

Visiblement, l'ennemi ramasse ses forces pour une entreprise unique : il s'agit de forcer le défilé de l'Amezule que suit la route de Château-Salins à Nancy, et, pour cela, il faut, à tout prix, enlever le mont d'Amance qui la domine.

BATAILLE DU MONT D'AMANCE La bataille du mont d'Amance dura deux jours, le 7 et le 8 septembre. C'est peut-être la seule que Guillaume II ait commandée en personne... et ce ne fut pas un Austerlitz !

Journée du 7 septembre. — Le 7, de bonne heure, le bombardement du mont d'Amance avait redoublé d'intensité. Les Allemands avaient établi leurs batteries à la ferme des Ervantes, à Rozebois, entre le bois de la Grande Goutte et Sornéville, entre la ferme Saint-Jean et le bois Morel, derrière les fours à chaux de Brin. Le tir s'allonge de plus en plus et atteint les villages d'Amance, de Laître, de Dommartin, de Moulins-sous-Amance et même d'Agincourt.

Dès le début de la journée, la 68e division de réserve (général d'Aubignosc) est prise à partie au pied même du mont. Une puissante attaque allemande, partie de la région de Brin et composée d'une brigade active (15e et 17e régiments), 4 bataillons de réserve des 38e, 40e, 48e et 58e régiments, soit au moins 10 bataillons d'infanterie, d'un régiment d'artillerie de campagne et de 8 batteries d'artillerie lourde établies vers Brin, sur la rive droite de la Seille, tombe sur le défilé de l'Amezule. Le 206e perd son colonel (lieutenant-colonel Venot), deux chefs de bataillon et plusieurs de ses officiers ; il se replie sur la Ferme de la Fourasse, tandis que le 212e recule sur Velaine et le Château du Tremblois. Voyez la carte : le défilé est aux mains des Allemands ; Nancy est découverte !

Le progrès de l'ennemi est d'autant plus frappant de ce côté que la bataille s'arrête partout. On dirait que l'armée allemande attend le résultat de la percée pour s'engager à fond derrière ce fer de lance qui pousse droit sur la ville.

Le général de Castelnau suit, minute par minute, les effets de cette redoutable manœuvre. Il comprend ; il devine ; il calcule ces déplacements de forces, comme dans une partie d'échecs bien conduite.

Une fois assuré de ce qui se passe dans le camp ennemi, il prend, à son tour, ses dispositions et oppose manœuvre à manœuvre.

Le 20e corps reçoit l'ordre de « remonter » et de faire sentir son action dans la région de Réméréville. Deux batteries à cheval et le groupe cycliste de la 2e division de cavalerie sont portés en hâte sur Cercueil.

On renforce toutes les réserves du 20e corps, à gauche, de façon qu'il puisse, à son tour, venir au secours du groupe des divisions de réserve qui ont à supporter le poids principal du combat.

Sur la droite, le 16e corps doit faire le même mouvement et seconder celui du 20e corps vers le nord. En plus, il a ordre de harceler et d'attaquer l'ennemi pour l'empêcher, autant que possible, de disposer de ses forces vers le nord.

Nous verrons bientôt l'heureux effet de ces promptes résolutions.

Malgré sa supériorité numérique, ce n'est qu'au bout de quatre heures que la masse des troupes jetées sur le défilé par l'Empereur Guillaume avait atteint la lisière ouest de la forêt de Champenoux. Mais tout ce qui veut en sortir est, ou bien fauché par le feu de nos 75 renforcés d'un groupe à cheval et par celui de nos mitrailleuses et des cyclistes de la 2e division de cavalerie, déferlant en masses continues des pentes d'Amance et de Velaine, ou bien rejeté dans la forêt par les vigoureuses contre-attaques de nos régiments de réserve.

Le feu de nos pièces lourdes d'Amance (1), neutralisé pendant plusieurs heures par l'ouragan de fer de plus de 30.000 obus qui, depuis quarante-huit heures, s'est abattu sur son sommet, s'ouvre de nouveau sur l'ordre du commandement (2). En outre, les groupes montés de la 68e division de réserve, celui de la 64e division de réserve, le groupe à cheval, les batteries de 95 de Pulnoy fauchaient tout ce qui pouvait sortir de la forêt et la criblaient de leurs feux.

Le 20e corps est attaqué sur sa gauche (39e division, général Dantan) ; sous la pression de forces supérieures, il est obligé d'évacuer, à son tour, les hauteurs à l'ouest de la route Drouville-Courbesseaux.

Toute la forêt de Champenoux est envahie par l'ennemi. Il s'y retranche puissamment et, là, il abrite les réserves avec lesquelles va s'alimenter la bataille.

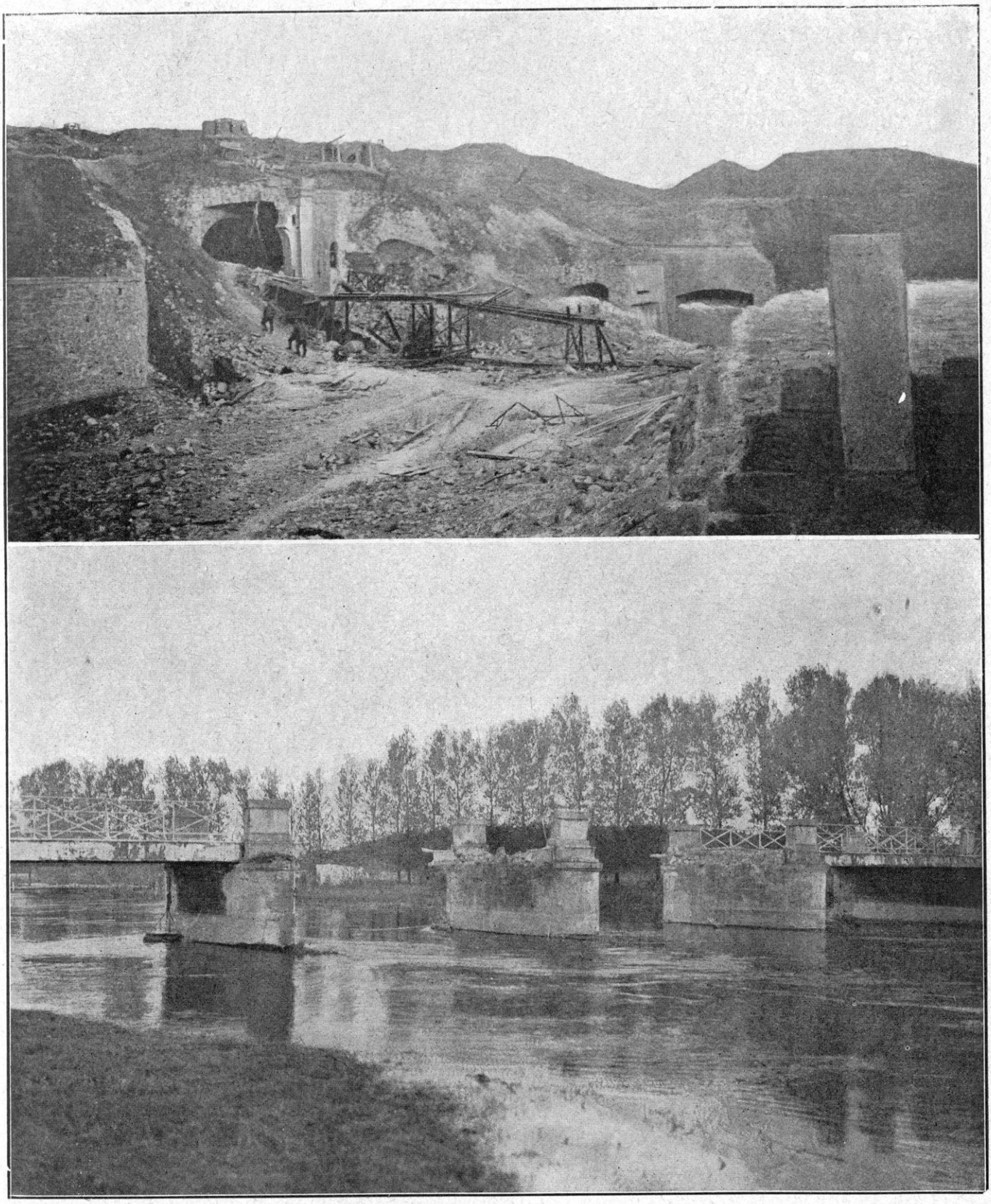
La 70e division de réserve (général Fayolle), fatiguée, épuisée par des efforts surhumains sous un ciel de feu, ne tient plus que par un miracle de volonté et d'héroïsme chez le soldat presque abandonné à lui-même.

Castelnau reçoit, de partout, des avis qui rappelaient les premières heures de la journée du 4 septembre.

Les reconnaissances d'avions confirmaient l'apparition de forces importantes, dépassant certainement une division, dans la région forêt de Champenoux - mont d'Amance, tandis que l'ennemi a réduit ses forces vers Lunéville. La manœuvre de celui-ci consiste décidément à pousser son offensive comme un coin pour enfoncer l'armée de Castelnau, juste sur la route par laquelle l'empereur Guillaume se propose d'entrer à Nancy. Manœuvre peut-être un peu simpliste. Mais il ne restait plus d'autre issue au commandement allemand que de vaincre à coup de régiments.

(1) L'artillerie du Grand-Couronné comprenait : 4 pièces de 120 long sur cingoli au col de Serrières, 12 pièces de 120 long sur plate-formes au plateau de La Rochette, 8 pièces de 155 sur le plateau d'Amance, 4 pièces de 120 long au Rembêtant, 4 pièces de 95 sur l'arête de Pulnoy.

(2) Récit officieux paru dans *L'Est républicain* du 12 septembre 1915.



TROYON. — FORT DÉTRUIT ET PONT SAUTÉ

Tout succombe devant une offensive ainsi voulue, ainsi préparée. La 70e division de réserve est arrachée au bois de Velaine ; elle se replie sur Cercueil. Il se crée ainsi, dans le front français, une « hernie » jalonnée par la nouvelle ligne du front : La Neuvelotte-Pulnoy-Cercueil ; ce sont les approches mêmes de Nancy... Est-ce la percée ?

Le général de Castelnau rassemble toute son expérience, toute son acuité de pensée, toute son énergie. Il a saisi le faible de la manœuvre ennemie. La pointe qu'elle fait en avant de sa propre ligne, l'expose à une attaque de flanc. C'est cette attaque de flanc qu'il monte aussitôt avec un bonheur d'improvisation incomparable.

Appelant à lui toutes les troupes dont il peut disposer, il constitue, séance tenante, un « détachement » qu'il confie à un de ses brigadiers les plus énergiques, le général Ferry. Le « détachement » est composé avec deux régiments d'infanterie de la 70e division de réserve, un bataillon de chasseurs (44e), deux régiments coloniaux (44e et 41e), en plus de l'artillerie de campagne et de l'artillerie lourde. Il a pour mission de défendre les approches de Nancy dans la direction d'Art-sur-Meurthe et, si l'ennemi tente d'avancer davantage, de le prendre en flagrant délit et de l'attaquer dans la direction de Cercueil, à la sortie de la forêt de Champenoux.

Cette attaque se développera, s'il y a lieu, dans la direction Velaine-bois de Velaine, c'est-à-dire à l'articulation de la forêt de Champenoux et du mont d'Amance, au point précis où déboucherait la masse de manœuvre allemande.

Le détachement Ferry se rassemble : il est prêt à attaquer, le 7, à 18 h. 30. Se disposant en flèche, ses avant-postes se glissent au bois de Velaine, tandis que sa masse d'appui s'échelonne de Cercueil à Lenoncourt. Mais la nuit vient et le général Léon Durand donne l'ordre de surseoir à l'attaque. Les dispositions toutefois sont prises, les rôles distribués; on est prêt pour la journée du 8 septembre.

Jetons, cependant, un coup d'œil sur l'ensemble du champ de bataille.

En fin de journée, quand la nuit suspendit la lutte, le 20e corps, maintenu sur ses emplacements primitifs, au sud du Sanon, occupait encore, au nord de cette rivière, le front Crévic - Haraucourt - Tour de Domèvre - bois d'Haraucourt et est de la forêt de Saint-Paul.

Ce qu'il restait des divisions de réserve s'accrochait aux pentes du quadrilatère et au nord de la forêt de Champenoux. Nous venons de dire leur état d'épuisement sous les coups répétés de l'infanterie de choc allemande.

Au sud, la 74e division de réserve et le 16e corps luttaient sur le cours de la Mortagne, mais n'arrivaient pas à déloger l'ennemi de ses tranchées.

Au nord, le mont Sainte-Geneviève était sauf, mais l'ennemi occupait les deux rives de la Moselle.

Et voici qu'à l'extrême gauche de l'armée française, les premiers indices recueillis la veille se précisent : l'ennemi quitte la Moselle et progresse vers Rozières-en-Haye, dans la direction de Toul. Le commandant en chef est tellement préoccupé de ce mouvement qu'il prescrit au général de Castelnau d'arracher la 2e division de cavalerie à la bataille et de la porter, sans une minute de retard, dans la plaine de Woëvre vers Beaumont, en vue de fermer la fissure qui permettrait à l'ennemi de tourner Verdun et de se glisser jusqu'à Saint-Mihiel.

Ne perdons plus de vue un seul instant cette extension soudaine de la manœuvre : c'est par là, en effet, que la bataille du Grand-Couronné se rattache désormais à la bataille de la Marne.

Castelnau, dans la situation tactique si précaire où il se trouve — l'ennemi aux portes de Nancy — comprend toute l'importance de ces nécessités stratégiques. Certes, il a besoin de toutes ses ressources. Pourtant, il n'hésite pas et il envoie ses cavaliers.

RETRANCHEMENTS ALLEMANDS DANS LE BOIS DU FRÉHAUT, PRÈS HÉRIMÉNIL

Journée du 8 septembre. — Il semble que les pertes de la journée du 7, la vigueur de la résistance française, les dispositions prises par le général de Castelnau, aient donné à réfléchir au commandement allemand. L'offensive continue le 8 ; mais on dirait qu'on la sent mollir peu à peu. Les troupes n'en veulent plus.

Pendant la nuit, l'ennemi a renouvelé ses attaques sur le front du 20e corps d'armée. Peut-être cherche-t-il un autre chemin par le sud de cette forêt de Champenoux dont les sorties sont, pour ainsi dire, infranchissables sous le canon du mont d'Amance. Quoi qu'il en soit, il se lance sur la forêt de Saint-Paul, sur Haraucourt et le bois de Crévic (c'est-à-dire à la corne sud du croissant) ; toutes ces tentatives sont repoussées ; une autre offensive, déclanchée à 6 heures sur le bois d'Haraucourt, échoue également.

Tout à fait aux deux ailes, c'est-à-dire au nord et au sud, aucune initiative allemande, sauf, sur Sainte-Geneviève-Bezaumont-Leyr, une canonnade d'effet insignifiant. Vers la Mortagne et Gerbéviller, c'est, au contraire, notre 16e corps qui prend l'initiative, comme nous allons dire tout à l'heure.

Donc, au centre reste l'enjeu suprême.

La grande offensive allemande se maintient de ce côté pendant toute la journée du 8, mais déjà avec le caractère nouveau qui vient d'être signalé, elle n'a plus sa puissante allure ; elle chancelle.

Le général Castelnau, se sent toujours maître de son armée haletante, mais résolue à ne pas céder. Il donne l'ordre de reprendre l'offensive sur tout le front du Grand-Couronné.

Les divisions de réserve qui ont été, autant qu'on l'a pu, reconstituées pendant la nuit, reviennent au lancer. Elles luttent sur les pentes d'Amance au Sanon dans l'ordre suivant : 1° les troupes disponibles de la 68e division de réserve, 2° trois bataillons de la 64e division de réserve (bataillon Rivas du

286e et 8 compagnies prélevées sur les autres bataillons de la division, sous le commandement du lieutenant-colonel Rousson) ; 3° la 70e division de réserve en liaison avec la 39e division (20e corps). Les 64e et 68e divisions de réserve (généraux Compagnon et d'Aubignosc) assureront, en arrière, la garde des tranchées de la ligne principale de défense.

Il est un point précis qui fait « le joint » en quelque sorte entre la forêt de Champenoux et le pied du mont d'Amance, c'est la ferme de la Bouzule. Située sur la route de Château-Salins à Nancy et dominant la vallée de l'Amezule à son point le plus resserré, elle joue ici le rôle de la ferme de la Haye-Sainte à Waterloo. Si l'ennemi s'en empare, il force la route ; s'il est arrêté là, toute son offensive est vaine. Le point tactique précis est à la cote 222, entre la ferme et la station du chemin de fer. D'autres fermes, Quercigny, la Fourasse, la Candale, sont, à différentes altitudes, sur les pentes du mont d'Amance et dominent l'étroit passage ; c'est donc là que se développent les alternatives décisives de la bataille. L'empereur n'attend plus qu'un « hourrah » de ses troupes pour s'avancer par le défilé vers la ville.

Castelnau, admirablement secondé par le général Léon Durand qui est présent partout, jette devant lui ses têtes dures d'Auvergnats. La 68e division de réserve, renforcée, comme nous l'avons dit (bataillon Rivas, régiment de réserve du Puy), reprend l'attaque. Les batteries lourdes de la Rochette, d'Amance, de Pulnoy la préparent et l'appuient. A droite, nos troupes s'enfoncent dans la forêt de Champenoux, refoulent les forces allemandes qui s'y tiennent en réserve et, pied à pied, gagnent la grande tranchée qui traverse toute la forêt par le milieu, du nord au sud. Au centre, le bataillon Rivas pénètre dans le défilé de l'Amezule, enlève la ferme de la Bouzule, la met en état de défense et se porte vers la maison forestière au débouché nord de la forêt. Si on garde la Bouzule, c'est le verrou tiré sur la porte de Nancy.

Cependant, au nord même de la Bouzule, l'offensive allemande a conservé sa puissance. La route de Château-Salins est dominée, de ce côté, par les pentes du mont Amance. Or, tandis que nous occupons la ferme de Quercigny, les Allemands ont pris la Candale et tiennent toujours le bois des Charbonniers.

Pendant toute la journée, le tir de l'artillerie lourde allemande couvre de projectiles le parcours de la route de Pulnoy jusqu'à Seichamps ; on veut faire un tapis de fer à l'empereur.

C'est le moment où il décide l'effort suprême sur le mont d'Amance. La clef est là : après les sacrifices énormes déjà imposés aux troupes, si elles n'enlèvent pas, maintenant, la côte d'Amance, la partie est perdue.

Voyons donc les choses du haut des « créneaux d'Amance » :

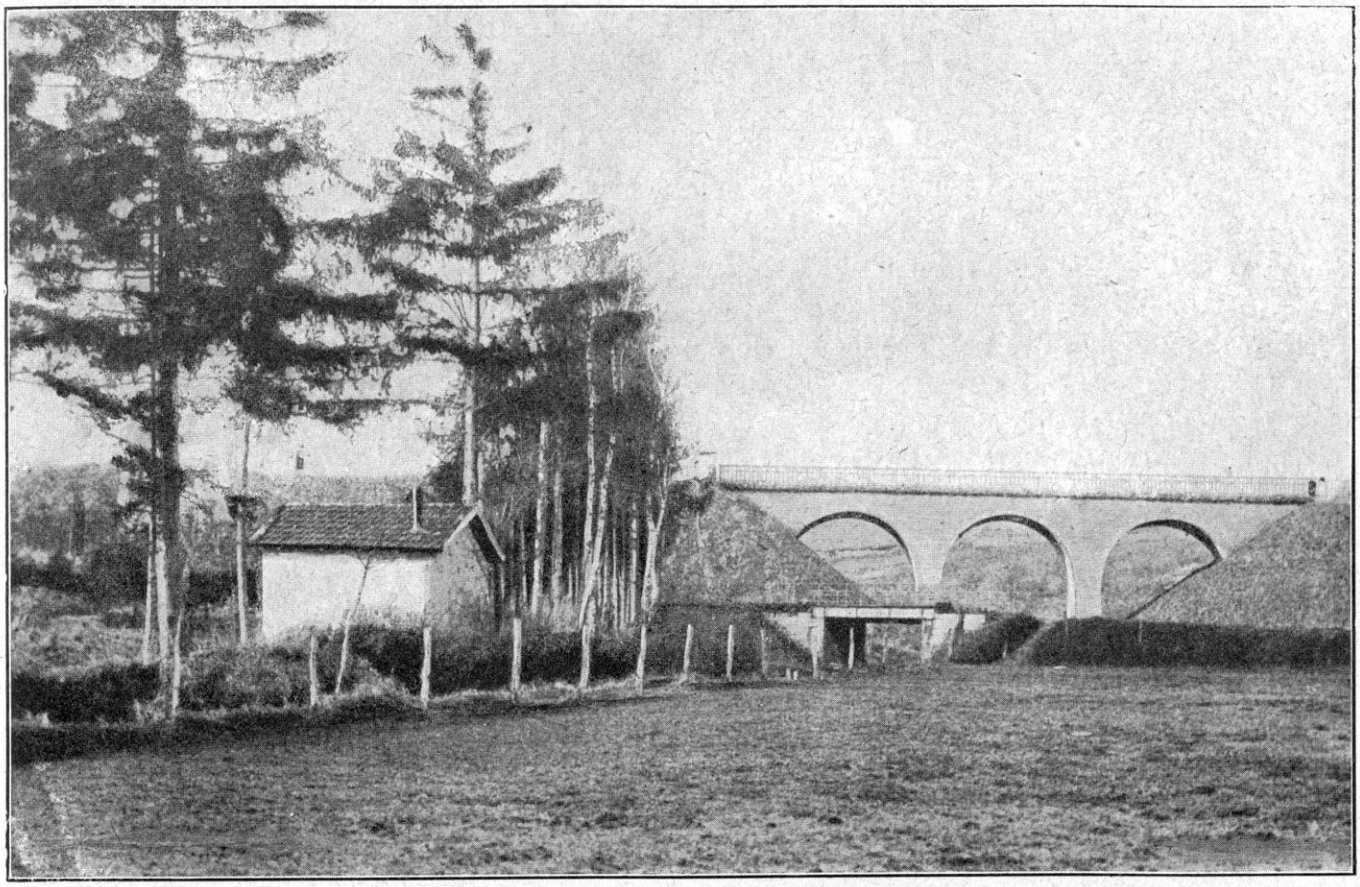
« Le 8 au matin, écrit un artilleur, l'ennemi sort de la forêt de Champenoux. Fifres et musique en tête, il s'avance vers nos tranchées occupées par nos fantassins. Nos camarades de l'infanterie laissent approcher l'ennemi à une très courte distance, puis, avec de grands cris, s'élancent à la baïonnette. Les Allemands surpris reculent. C'est trop tard ; bien peu regagnent le bois. Ils sont massacrés dans leur fuite. Pendant toute cette journée, nous repoussons plusieurs violentes attaques sur le plateau. C'est ce moment, paraît-il, que Guillaume II, qui se trouvait là, avait choisi pour faire son entrée à Nancy.

« Notre 75 faisait rage partout, dans le bois, dans la plaine. Les batteries de 155 tiraient sans discontinuer, pendant que les obus allemands incendiaient et détruisaient la ferme de Fleur-Fontaine (1). »

Comment rendre l'aspect de cette journée. Maurice Barrès a dit les souvenirs terribles qui errent sur ce champ de mort :

« Quittons le plateau : allons dans la forêt de Champenoux. J'y ai vu les retranchements où les Allemands défièrent, dans la journée du 7 septembre, l'assaut de nos renforts. Notre mouvement de repli découvrait d'autres positions que nos troupes durent évacuer :

(1) *Temps* du 11 novembre 1914.



LE CHAMP DE BATAILLE ENTRE GERBÉVILLER ET MOYEN

« Reprenez la lutte. Accrochez-vous jusqu'à la mort, « ordonnèrent les grands chefs. La victoire est à celui « qui sait souffrir un quart d'heure de plus que l'autre. »

« Revivifiés par quelques renforts, ces débris héroïques se rejetèrent avec une violence désespérée sur le village et la forêt de Champenoux. Tout le 8, on lutta. Nos hommes étaient épuisés, hagards, soutenus par leurs âmes. Ils n'avaient plus le temps de manger. Et quoi manger, d'ailleurs ? Un officier a raconté à Emile Henriot (1) que, parfois, dans ces espaces bouleversés par trois semaines d'ouragan, on rencontrait des troupes qui marchaient au hasard devant elles, ne sachant où elles allaient, tournant le dos à la bataille. On les retournait, on les lançait contre l'ennemi ; elles allaient sans un mot, sans une plainte, avec une sorte d'ivresse furieuse. Qu'importait aux soldats ! Ils n'espéraient plus survivre. Ils s'exposaient comme des immortels... »

Au cours de cette lutte dont l'image même est informe, comme celle qu'on peut se faire d'une tempête, souvent les artilleries durent cesser le feu parce que les régiments engagés étaient trop étroitement enlacés. On ne distinguait plus les ennemis des amis. Un officier d'artillerie qui commandait sur le plateau d'Amance a écrit à Maurice Barrès :

« Vous dites, dans votre récit, que, sous le feu violent « de l'artillerie ennemie, nos artilleurs ne pouvaient plus « sortir de leurs abris. » Comme j'avais l'honneur de commander ces artilleurs, je crois de mon devoir de porter témoignage pour eux, et de dire bien haut que jamais ils n'ont hésité un moment à quitter leurs abris (combien illusoires !) pour se rendre à leurs pièces porter un ordre, réparer une ligne.

« Oui, notre tir a été ralenti parce que nos lignes téléphoniques ont été sans cesse coupées et que pièces et batteries ont été souvent bouleversées. (Elles ont été remises en état sous le feu, et le 12, elles étaient presque toutes en état de tirer.)

« Notre tir a été ralenti surtout parce que l'action qui se déroulait à nos pieds dans la forêt de Champenoux était terriblement confuse, qu'amis et ennemis étaient enchevêtrés et que nous avions peur, en tirant, d'atteindre nos propres troupes.

« Néanmoins, notre feu n'a jamais cessé. Sur le plateau même où nous étions bien peu nombreux, on ne distinguait pas, à quelques centaines de mètres de nos batteries, nos coups des éclatements ennemis. Mon but est de rendre

(1) Voir l'article d'Emile Henriot, dans le *Temps* du 7 décembre 1914.

justice à mes hommes : jeunes soldats, réservistes, territoriaux dont le courage et, ce qui est surprenant, la foi dans le succès final, n'ont jamais été ébranlés (1). »

Pas plus qu'à Sainte-Geneviève, l'ennemi n'a pu mettre le pied sur le haut mont d'Amance. Un moment, il a occupé la Fourasse et Fleur-Fontaine : mais il en a été aussitôt rejeté. Ses régiments sont restés déchirés aux épines des bois et aux fils de fer des tranchées.

« Les troupes allemandes étaient exténuées, découragées, et leur nombre était terriblement réduit. Il suffit de savoir que, devant les positions du Grand-Couronné, les Français ramassèrent, dit-on, 40.000 plaques d'identité. Les autres pertes n'ont pas été évaluées et ne le seront probablement jamais. Des régiments complets, des brigades avaient disparu (2). »

LE GÉNÉRAL LÉON DURAND

Le général de Castelnau a gardé sous la main le détachement du général Ferry. Il donne, le 8 septembre, à celui-ci, une délégation l'autorisant *à employer sa brigade au mieux, dans la direction qui lui paraîtra la meilleure, quand il sera exactement orienté sur la situation générale.* A cet effet, le général Ferry se tiendra en liaison avec le 20e corps (général Balfourier) et le 2e groupe des divisions de réserve (général Léon Durand).

Décision vraiment exceptionnelle dans l'histoire militaire. Le général de Castelnau a l'esprit assez haut pour comprendre que, sur ces vastes champs de bataille, il faut laisser aux initiatives particulières une certaine latitude pour agir et frapper au moment opportun.

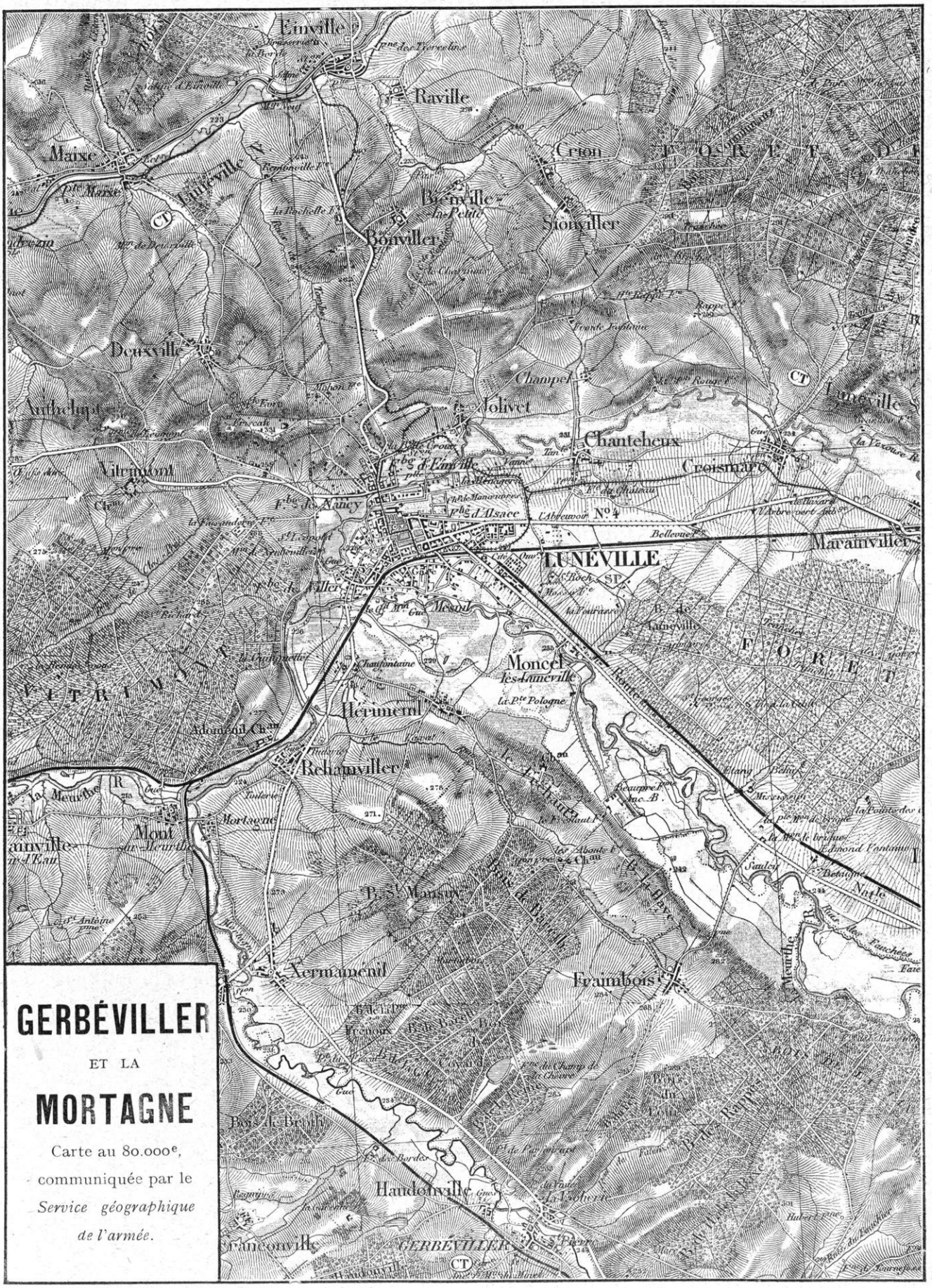
Le général Ferry se renseigne. Il apprend que, pour les Allemands, le nœud, sinon de la bataille, du moins des ressources qui alimentent la bataille, est décidément à Rémérèville. Nous avons eu, depuis, le témoignage des habitants restés dans le pays : « Rémérèville est le centre où se ravitaillent les troupes qui se battent dans la forêt de Saint-Paul, vers le château de Romémont et dans le bois de Buissoncourt (1). »

C'est donc de ce côté que l'on se décide de porter le principal effort. Ainsi, on arrachera l'arbre par la racine. Dans la matinée du 8, constatant la belle résistance des divisions de réserve au bois de Velaine et dans la forêt de Champenoux, la pointe de la manœuvre est inclinée un peu plus au sud. Le détachement est groupé comme suit : 44e bataillon de chasseurs et 2e groupe d'artillerie vers le cimetière de Cercueil ; 43e groupe colonial vers le bois Salvitan ; 226e à Cercueil. On commence une canonnade violente de Cercueil sur Rémérèville. Tout le détachement est ramassé, bien en main, vers le soir, entre Lenoncourt et Cercueil. Mais on attend en vain le débouché de l'ennemi hors de la forêt de Champenoux. Harrassé ou intimidé, celui-ci reste caché dans les tranchées du bois... Eh bien ! s'il ne vient pas, on ira le chercher !

Résumons tout en quelques mots : dans cette journée du 8, qui devait être décisive, le centre, malgré la violence du choc, n'est pas enfoncé. Tout au contraire, il s'est refait, recalé, et se sent de force à refouler l'offensive allemande, si elle se produit de nouveau. Dans la lassitude de l'effort et dans la confusion des rapports divers, sous l'intensité du feu des artilleries allemandes, d'autant plus violent que l'infanterie n'est pas arrivée à ses fins, ces heureux résultats n'apparaissent pas encore nettement au commandement français. Castelnau est trop sage pour croire à la victoire

(1) *Voyages de Lorraine et d'Artois*, p. 28.
(2) Charles de Souza, *La Défaite allemande*, p. 216.

(1) C. Berlet, *Rémérèville*.



GERBÉVILLER

ET LA

MORTAGNE

Carte au 80.000e,
communiquée par le
Service géographique
de l'armée.

Mèt. 1000 500 0

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kilom.

quand elle est encore incertaine, mais il est trop clairvoyant pour ne pas comprendre qu'il a maintenant une occasion à saisir.

Tout au contraire, du côté du haut commandement allemand, on a certainement, dès lors, le sentiment d'un échec. En effet, tandis que l'état-major français tenait son opinion en suspens et en était encore à réfléchir sur les préparatifs de sa propre offensive, alors que la nuit tombait pour la quatrième fois sur le champ de bataille, l'empereur Guillaume, soudain, donne à ses cavaliers l'ordre de remonter à cheval. L'escorte étincelante tourne le dos et disparaît.

L'empereur est parti.

Ses troupes vont continuer à se battre ; mais lui n'insiste pas. Nancy lui échappe ; il l'admet. L'impérial responsable a reçu des nouvelles graves du champ de bataille, plus vaste encore, sur lequel se développe l'offensive de Joffre. La grande manœuvre à la Schlieffen échoue partout à la fois. Elle échoue à Nancy, elle échoue sur l'Ourcq et sur la Marne : « Qui trop embrasse, mal étreint. »

Du fond de la limousine qui le ramène à Metz, l'empereur se remémore peut-être l'ironique remarque des vieux généraux quand il leur exposait, au cours des grandes manœuvres, les avantages de l'extension des fronts et des puissantes offensives à coups de régiments : « La bataille n'est pas la manœuvre. Qu'arriverait-il de vos beaux systèmes si les fusils ennemis étaient chargés et si les artilleries tiraient des obus ? »

Le Grand-Couronné s'est défendu. Nancy est manquée. Guillaume rentre à Metz pour chercher, sans doute, avec ses états-majors, les moyens de parer à l'échec de la grande manœuvre et, non seulement sur le front de l'est, mais sur tout le front de France, de rétablir ce qui peut être rétabli, de sauver ce qui peut être sauvé.

MANŒUVRE SUPRÊME SUR SAINT-MIHIEL

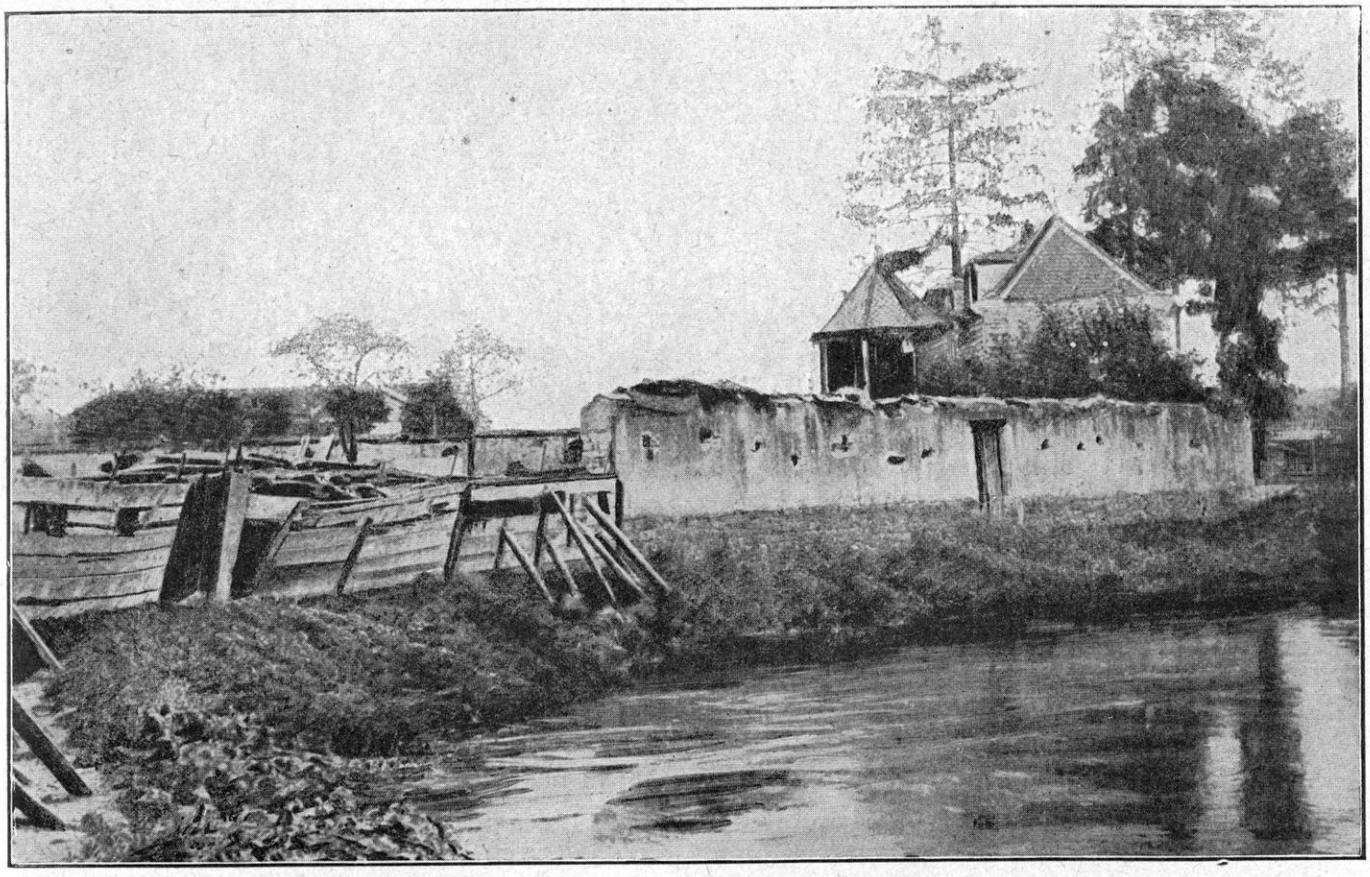
Peut-être reste-t-il une dernière ressource. Le camp retranché de Metz garde les dernières réserves. Nancy perdue, pourquoi ne pas les porter ailleurs ? Là, tout proche, le kronprinz débouche sur Verdun avec la plus puissante des armées allemandes. Entre Nancy et Verdun, un trou existe par où une surprise pourrait se glisser. En raccourcissant, une fois encore, cette branche de la tenaille et en surprenant Joffre par une attaque brusquée sur Saint-Mihiel, peut-être la bataille générale pourrait-elle prendre une autre tournure ? En tous cas, il faut tenter la chance.

Voici que le haut commandement français voit se confirmer, en effet, les indices que l'on n'avait pu que relever à l'état d'hypothèse, la veille au soir. Tandis que la 2e division de cavalerie, transportée dans la Woëvre, n'a trouvé aucun ennemi au sud de la ligne Pannes-Nonsart-Heudicourt-Savonnières, on apprend, par un coup de téléphone du gouverneur de Toul, que le fort de Troyon (c'est-à-dire la rive droite de la Meuse) a été canonné dans la matinée du 8 et que des forces importantes d'artillerie et d'infanterie s'écoulent, de Pont-à-Mousson *en direction de l'ouest*. L'ennemi se sert de la redoutable coulée du Rupt-de-Mad.

A ce moment même, la bataille de la Marne était engagée entre l'Ourcq et la Meuse, et, dans cet ensemble, la 3e armée (armée Sarrail) formant la droite du dispositif de Joffre, combattait sur le front Vavincourt-Vaubécourt-Fleury-sur-Aire. Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour voir à quel point ce flanc est en dépendance de forces sorties de Metz, si celles-ci, passant entre Toul et Verdun, franchissent la Meuse de Saint-Mihiel à Commercy et viennent le prendre presque à revers dans la région de Bar-le-Duc.

Voilà donc que la bataille de la Marne se rattache, en quelque sorte, à la bataille du Grand-Couronné au moment où celle-ci en est à son point le plus critique. L'ennemi essaie de se glisser entre Castelnau et Joffre pour cerner le premier et tourner la grande armée sur sa droite.

Comme nous l'avons dit, Castelnau, au milieu de ses propres soucis, n'a pas perdu de vue un instant cette complication qui peut



SUR LES BORDS DE LA VEZOUSE
LE LIEU DIT « LE TROU DU COCHON », FORTIFIÉ PAR LES ALLEMANDS

devenir si grave. Il prend ses précautions pour le cas où il serait impossible d'arrêter la manœuvre allemande dont on ne connaît pas exactement la force. Mais, surtout, il commence à disposer ses troupes pour faire face au nord sur la Moselle comme il fait face à l'est sur le Grand-Couronné. Faisant, par un rare exemple d'abnégation, passer l'intérêt général avant son succès particulier, il propose, de lui-même, au général en chef de diriger sur Saint-Mihiel une brigade mixte de la 73e division de réserve (général Chatelain). On approuve. Des ordres sont donnés dans ce sens au gouverneur de Toul, le 8 dans la soirée : six bataillons et trois batteries sont détachés de l'armée de Castelnau pour être embarqués à destination de Saint-Mihiel, où elles arriveront le 9.

Ainsi, la situation s'est en partie allégée, en partie compliquée au nord. Que s'était-il passé vers le sud, c'est-à-dire à la droite de la 2e armée, toujours dans cette même journée du 8 ?

Il semble que, de ce côté, l'horizon commence à s'éclaircir.

Conformément aux ordres donnés, on a pu esquisser une manœuvre d'enveloppement sur la gauche de l'ennemi, puisqu'on le sent moins fort de ce côté. Mais le succès n'est pas partout le même. La 74e division de réserve (général Bigot), qui a remplacé le 15e corps au sud de la forêt de Vitrimont, tente de reprendre la marche sur Lunéville par Rehainviller. Un témoin résume la journée en ces termes :

« Le 8 septembre, au point du jour, nous attaquons Rehainviller ; à 10 heures, nous y entrons ; à 11 heures, nous en sommes chassés ; à 15 heures, nous le reprenons. En même temps, nous attaquons les bois au sud du village ; nous y progressons ; malheureusement, nos hommes exténués perdent, à la nuit tombante, une partie des gains de la journée. »

Au 16e corps (général Taverna), certaines constatations sont plus satisfaisantes et les patrouilles rapportent que les tranchées entre Xermaménil, Chauffontaine, Hériménil et le bois de Saint-Mansuy sont abandonnées par l'ennemi. La Mortagne tendrait donc à se libérer.

La 32e division progresse sur la rive droite jusqu'à la lisière nord du bois de Bareth, c'est-à-dire à proximité de la Meurthe. La vigueur de son offensive oblige l'ennemi à rappeler ses réserves et à les rapprocher du front.

La 31e division, qui opère plus au sud, dans la région de Gerbéviller, débouche franchement du bourg : si sa gauche est encore arrêtée à la lisière nord du bois du Fay, les 142e et 81e d'infanterie gagnent du terrain dans la direction de Fraimbois.

Etant donné l'importance stratégique capitale de la ligne de la Mortagne, si âprement disputée depuis quinze jours, cet ensemble de faits paraît significatif. On dirait que l'ennemi commence à céder sous la pression combinée de la 1re et de la 2e armées.

Avant même que la bataille de la Marne, à peine engagée, ait pu faire sentir son effort si loin, ce premier résultat est acquis, et il paie déjà les efforts héroïques des deux armées de l'est. Il va se développer de lui-même jusqu'à l'heure où il se confondra dans le résultat général de la grande bataille engagée sur tout le front de France et qui s'est soudée, en quelque sorte, à celle de l'est, dans la région de Saint-Mihiel.

JOURNÉE DU 9 SEPTEMBRE

Il faut donc, à partir du 9 septembre, commencer à considérer la bataille de l'Est dans ses rapports avec la bataille générale. Le 9 septembre, c'est la journée où von Kluck bat en retraite sur l'Ourcq ; or, c'est le même jour que le succès s'affirme sur la Mortagne et le Grand-Couronné. C'est le jour même où Guillaume a quitté précipitamment le front de Nancy pour rentrer à Metz et délibérer avec ses états-majors. Ne perdons pas de vue ces synchronismes.

La bataille de la Marne ne se représente plus désormais à nos yeux comme une jante de roue qui tourne autour d'un pivot ; elle ressemblerait plutôt à une corde attachée par les deux bouts. L'ennemi recule au fur et à mesure que la corde se tend et, ainsi, toutes les batailles particulières se totalisent dans la bataille générale. Cette donnée nouvelle change la face des événements : la manœuvre de Joffre affirme sa belle et large unité.

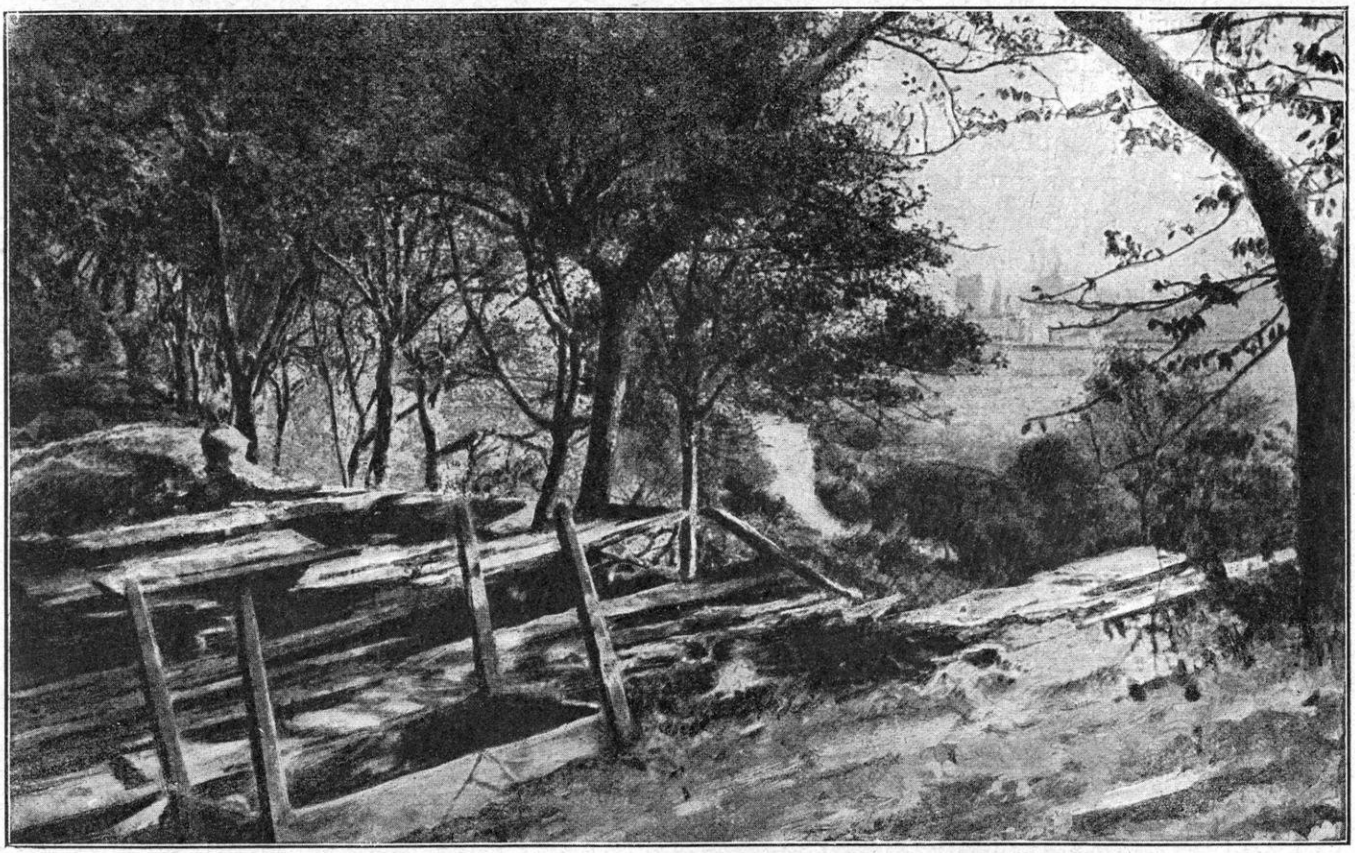
Les yeux tournés sur le magistral ensemble ainsi prévu et disposé, ne détournons pas, cependant, notre attention, pendant trois jours encore, des deux vaillantes armées qui, au début, ont porté le fardeau.

L'empereur Guillaume est parti : mais ses généraux n'ont pas renoncé. Peut-être même le prince de Bavière et ses subordonnés se sentent-ils soulagés. Ils se consultent, réfléchissent. Ils ne peuvent croire que les réservistes de Dubail et de Castelnau aient, finalement, raison des vainqueurs de Morhange et de Sarrebourg. Ce n'est pas possible ! On retire des troupes, on en appelle d'autres qui n'ont pas encore donné ; on reconstitue les cadres et les unités; on assure le ravitaillement en munitions et on décide de recommencer. Les régiments n'en peuvent plus : on les fouaillera jusqu'à la victoire.

Cette journée du 9 marque, d'autre part, le moment où l'armée de Castelnau, subissant le maximum de pression, n'a pas encore complètement réagi, tout en se préparant à le faire : nos troupes sont exténuées ; c'est, en quelque sorte, le point mort de la bataille.

Reprenons les événements par le centre et par cette terrible forêt de Champenoux, champ clos des luttes les plus acharnées.

La veille au soir, la 140e brigade (général Gouget) avait, comme nous l'avons dit, tenté un mouvement pour tourner la forêt vers le sud, c'est-à-dire vers le bois de Saint-Paul. La 139e brigade (colonel Grange), renforcée de deux bataillons de la 11e division, s'était



ENVIRONS DE LUNÉVILLE — RETRANCHEMENTS FRANÇAIS PRÈS DE LA FERME SAINT-ANNE

cognée nez à nez contre les Allemands, entre Buissoncourt et le bois d'Haraucourt. C'est le 20e corps qui agit de ce côté : il est en étroite liaison avec la 70e division de réserve ; et celle-ci se maintient en très proche contact avec l'ennemi sur la lisière du bois d'Haraucourt et dans la forêt de Saint-Paul. Sous les bois, s'engagent des combats obscurs où il est presque impossible de discerner de quel côté tourne l'avantage. La bataille est stagnante.

Cependant, la 39e division (général Dantan) prononce un léger mouvement en avant entre le Sanon et la Pissotte ; la 11e division, soumise à un tir de bombardement sans offensive de l'infanterie ennemie, maintient ses positions. Le Rembêtant et Varangeville sont bombardés.

Le détachement Ferry reçoit, à 9 h. 15, l'ordre de se tenir prêt à contre-attaquer immédiatement dans la direction de Cercueil, si l'ennemi débouchait de Champenoux. Mais, il attend en vain : le front reste immobile et, sous la canonnade immense, rien ne se dessine devant lui.

Remontons vers le nord. Dans la région du mont d'Amance, le bombardement allemand a repris avec une intensité terrible à partir de 1 heure du matin. Les obus écrasent Amance, La Rochette. Cependant, l'ennemi ne montre plus aucune force d'infanterie.

Les 64e et 68e divisions de réserve, qui ont toujours la mission de barrer l'articulation du mont d'Amance et de la forêt de Champenoux, c'est-à-dire la vallée de l'Amezule, la route de Château-Salins à Nancy — la route de « l'entrée » — reçoivent le renfort d'un régiment de marche (colonel Brault) de la place de Toul (deux bataillons du 168e, un bataillon du 169e).

Toujours sur cette route, de furieux combats alternatifs sont engagés autour de la Fourasse, de la Bouzule, charniers pris et repris. En fin de compte, l'infanterie allemande ne passe pas ; les engagements ont toujours lieu

sur nos positions avancées : nulle part, la position principale de la défense n'est attaquée.

On a raconté que, dans la matinée, le bataillon Rivas, qui avait rendu un si beau service dans la journée du 8, occupait une corne de la forêt de Champenoux, en face du bois de Velaine. Il est tout à coup cerné par une irruption soudaine de l'infanterie allemande. Attaqué de tous les côtés à la fois, il se forme en carré et, ainsi disposé, engage une lutte désespérée contre ses adversaires. Ceux-ci emploient toutes leurs ruses dans ce taillis très épais : sonneries de commandement français, etc. Le capitaine Mosser, d'origine alsacienne, répond ruse pour ruse aux Allemands ; après une lutte de trois heures, le bataillon se fait jour à la baïonnette à travers les rangs ennemis et se replie sur Velaine et le Tremblois. Cinq officiers seulement restaient debout. Tout le terrain conquis la veille est perdu; le défilé de la Bouzule est, de nouveau, entre les mains de l'ennemi.

De ce côté, il y a donc comme un fléchissement; mais, partout ailleurs, on se maintient.

La bataille languit peu à peu et tombe, dans la soirée. Un violent orage éclate. Au milieu de la nuit, tandis que le tonnerre gronde, Nancy entend des coups de canon qui paraissent se rapprocher. Et ils se rapprochent, en effet. Les éclatements arrivent, se mêlant au roulement du tonnerre. Les obus tombent. Nancy est bombardée !... Cinquante projectiles environ atteignent différents quartiers de la ville, faisant plusieurs victimes et provoquant plusieurs commencements d'incendie. Une émotion indicible étreint les cœurs. La bataille serait-elle perdue ?... L'ennemi a-t-il forcé les lignes de défense du Grand-Couronné?

Voici ce qui s'était passé : à la fin de la journée du 9, l'ennemi avait, assure-ton, demandé un armistice de quatre heures pour relever les blessés et les morts. En fait, la bataille s'était trouvée suspendue dans la région de Champenoux-mont d'Amance.

Une chaleur terrible pesait sur les troupes épuisées. L'orage montait dans le ciel. Les généraux allemands savaient, sans doute, déjà, qu'ils « n'auraient pas Nancy ». Quoi qu'il en soit, ils conçurent la pensée sauvage de laisser trace de leur passage sur la « ville aux portes d'or ».

D'après le propre carnet de route du capitaine d'artillerie Metzler, chargé du coup, carnet trouvé depuis à Hoéville, les choses se passèrent ainsi :

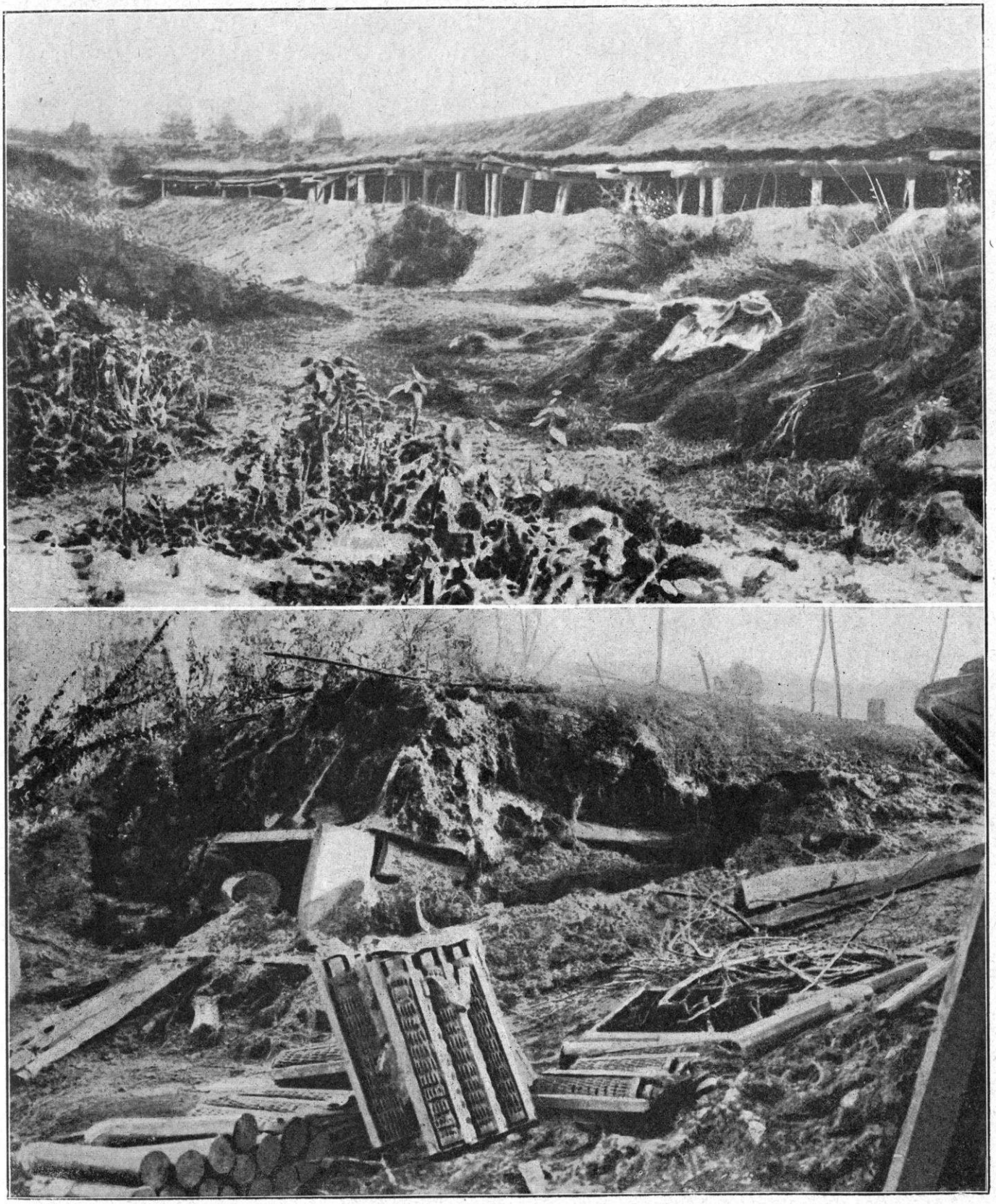
« 9 *septembre*. — A 5 heures du soir, la quatrième batterie reçoit l'ordre de se porter en position à l'ouest de Réméréville pour bombarder Nancy. (A l'ouest de Réméréville, c'est, sans doute, la cote 296 entre Cercueil et Pulnoy ; de là, on enfile toute la plaine par Essey jusqu'à Nancy.) On fait tous les préparatifs nécessaires pour cette marche de nuit et on établit la direction à la boussole. On procède à la reconnaissance du cheminement et de l'emplacement de la batterie. A 8 heures, on quitte l'emplacement occupé jusque-là (près de Réméréville, sans doute) avec la voiture observatoire, deux pièces, quatre caissons et un fourgon. A 11 heures, la batterie est à sa nouvelle position, prête à faire feu. On fait des épaulements jusqu'à minuit. A minuit 10 (heure allemande), on ouvre le feu qui dure jusqu'à 1 h. 50. On tire 67 obus explosifs et 14 schrapnells. A 2 heures, le départ pour l'ancien emplacement de batterie ; à 5 heures, tout était remis en ordre (1). »

La fureur même de cet acte imbécile prouve que les choses n'allaient pas aux regards du haut commandement ; cette vaine insulte à une ville ouverte révélait son immense déception.

Les chefs allemands étaient accablés d'une

(1) Publié dans Berlet : *Réméréville*. Appendice.

Voici, d'autre part, le même événement vu de Nancy : « J'étais couché depuis quelque temps quand un bruit violent m'éveille. La foudre, sans doute. Dans mon engourdissement j'entends d'étranges miaulements... Ce n'est pas l'orage ni la foudre, c'est un bombardement... On peut évaluer à une cinquantaine le nombre des obus qui se sont abattus sur notre ville entre 11 heures et 12 h. 45. Dans l'intervalle, on avait pu entendre, à partir de minuit, la réponse très nette de notre artillerie. Puis tout s'était tu en même temps que cessait également l'orage... Il était curieux et surtout consolant de constater la belle insouciance du public nancéien qui, le premier émoi passé, courait de toutes parts aux nouvelles. Si les Allemands ont cru nous terroriser, ils se sont complètement trompés... » (René Mercier, *Nancy sauvée*, p. 250.)



RETRANCHEMENTS ALLEMANDS ET BATTERIES DÉTRUITES PRÈS D'HÉRÉMÉNIL

défaite dont ils entrevoyaient dores et déjà les conséquences. Ici encore, nous avons un témoignage précis : une Lorraine, habitante de Serres, qui avait à loger le général bavarois Hirschbaum, suivait, en quelque sorte, sur le visage de celui-ci, les vicissitudes de la lutte : « Du samedi 5 au vendredi 11, le général *a manifesté de l'inquiétude*, sauf le 6 et le 7. » Cette inquiétude était à son comble le 9 au soir, car les résultats de la journée étaient décisifs. Il n'y avait plus qu'à rompre.

Du côté français on sentait naître le vent de la victoire. Tandis que le centre tenait vigoureusement contre une offensive déjà lasse, le mouvement préparé par l'aile droite de Castelnau avait pris, dès le 9, un très sensible développement.

Ne l'oublions pas, les forces allemandes ayant manifesté une tendance à remonter vers le nord, on avait résolu d'exercer sur elles une pression vigoureuse au delà de Gerbéviller et dans la direction de Lunéville.

La 1re armée a fait connaître son intention de reprendre l'offensive dès 2 h. 30, avec les 8e et 13e corps. Le général commandant le 16e corps donne donc à ses trois divisions l'ordre d'attaquer sur la rive droite de la Mortagne. La 74e division de réserve (général Bigot) enlève, cette fois, Rehainviller et le cimetière de Rehainviller, canonne Hériménil et Chauffontaine ; mais elle se heurte, aux portes de Lunéville, à une forte ligne de tranchées allemandes. La cote 278 est prise et reprise trois fois. En fin de journée, la division, épuisée, reprend haleine dans ses tranchées.

La 32e division a occupé la ferme des Abouts, à la sortie des bois de Bareth, d'où elle domine la vallée de la Meurthe ; elle est obligée de l'évacuer sous le feu de l'artillerie lourde allemande, tirant de la forêt de Mondon ; mais l'ennemi ne la réoccupe pas.

Quant à la 31e division, elle s'efforce, en vain, de reprendre la lisière sud du bois du Fay.

L'ensemble de l'attaque consolide notre position entre Mortagne et Meurthe, et, surtout, elle prépare l'offensive du lendemain.

Sur la gauche, c'est-à-dire du côté de Sainte-Geneviève, le silence s'est fait. Aussi, le général de Castelnau, ayant besoin de toutes ses forces pour l'offensive qu'il projette pour le 10, a ordonné au 314e (59e division de réserve du général Kopp) et à un bataillon du 325e, de venir se mettre à sa disposition à Essey-lez-Nancy.

Sur la Moselle, l'ennemi a, pour ainsi dire, disparu. Le général Chatelain, commandant la 73e division de réserve, qui opère sur la rive gauche, pense que l'heure est venue, pour lui, de déboucher, à son tour, et de prendre pied, par sa droite, sur la corne sud-est du bois de Cuite. L'action est combinée avec la 117e brigade Lambin (59e division de réserve) qui reçoit la mission de protéger l'attaque sur le bois de Cuite en empêchant les Allemands de sortir de Pont-à-Mousson et de Mousson.

Plus à gauche, enfin, la 2e division de cavalerie (général Varin), qui a été détachée pour protéger la fissure entre la 2e et la 3e armées, a rencontré, cette fois, la cavalerie ennemie : celle-ci fait flanc-garde aux forces qui marchent sur Troyon et Saint-Mihiel. Des combats s'engagent à Heudicourt, Savonnières-en-Woëvre. L'ennemi, sans doute, ne tient pas à signaler sa présence dans ses parages, car il cède et son artillerie se tait.

Dans l'ensemble, le cercle s'est élargi légèrement autour de Nancy pendant cette journée du 9. Le général de Castelnau a pris pied, en quelque sorte, pour l'offensive du lendemain.

Sait-il ce qui se passe sur la Marne ? Connaît-il la victoire qui se dessine et qui n'est pas ignorée des états-majors allemands ? En tous cas, la 1re et la 2e armées ont la ferme résolution d'y contribuer pour la journée du 10 septembre.

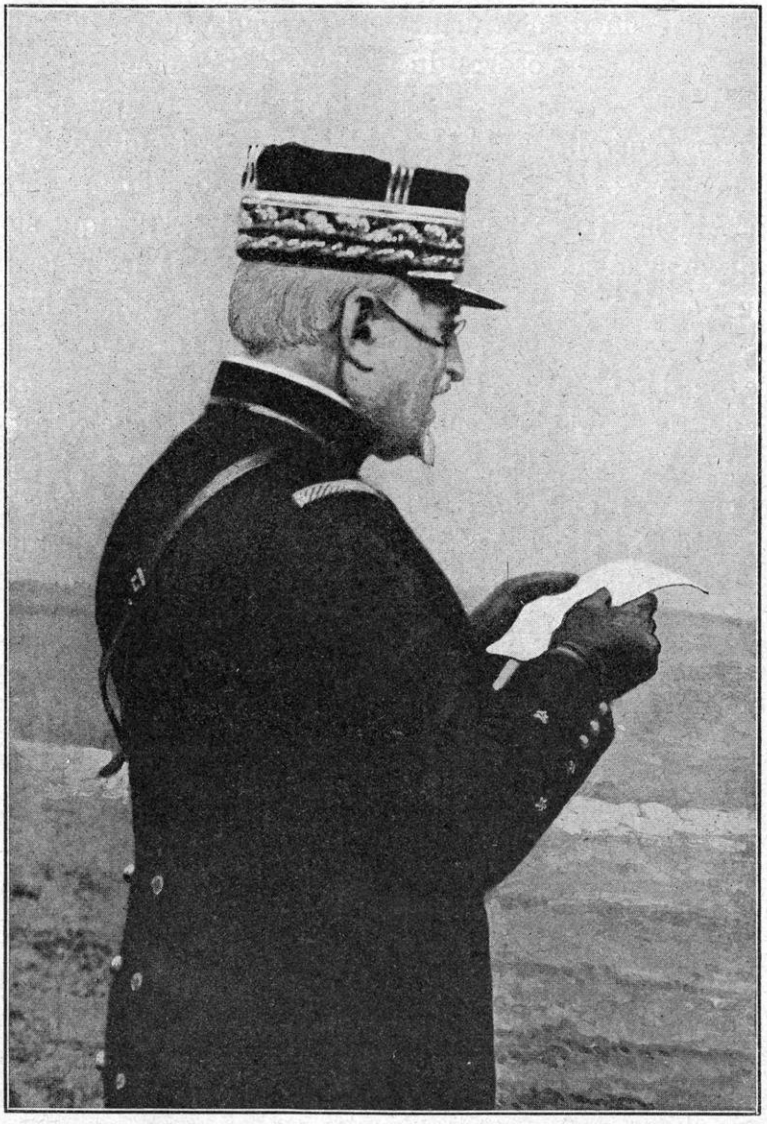
JOURNÉE DU 10 SEPTEMBRE

Pour cette offensive, le général de Castelnau est obligé de tenir compte de deux éléments : la lassitude, l'épuisement de ses troupes qui se battent depuis trois semaines sans interruption et qui, si l'on peut dire, en sont à dormir

en se battant ; et, en outre, la solidité des retranchements allemands munis d'une puissante artillerie ; la difficulté se retourne contre les Français puisqu'ils vont, maintenant, sortir de leurs lignes et attaquer.

Pour parer, dans la mesure du possible, le général s'efforce de grouper sous sa main toutes ses troupes fraîches ou, du moins, celles qui ont pu prendre quelques heures de repos pendant les journées précédentes. Il a déjà préparé le détachement Ferry ; nous l'avons vu faire descendre du coteau de Sainte-Geneviève les régiments qui n'y sont plus indispensables ; en plus, il emprunte au 16e corps un régiment de la brigade Sibille qu'il fait venir à Essey.

Disposant donc de ces réserves à tout événement, il ordonne l'offensive générale pour le 10 au matin.



LE GÉNÉRAL BALFOURIER

Il ne s'agit nullement de reprendre la manœuvre en coup de poing qui a si mal réussi à l'empereur Guillaume ; il n'est pas question de jeter des troupes fatiguées, à la baïonnette, sur des tranchées garnies de mitrailleuses et de fusils, sur des villages repérés par l'artillerie lourde.

Non, on agira méthodiquement et graduellement. Le canon préparera les attaques d'infanterie : celles-ci progresseront, si elles le peuvent, selon les règles de la tactique. Si on trouve une résistance trop dure, l'artillerie reprendra son rôle de destruction. L'ennemi fléchit ; il suffit de le pousser en ménageant le sang des hommes.

Le mouvement est ordonné simultanément sur tout l'ensemble du front ; c'est comme l'élargissement d'une poitrine qui commence à respirer.

Voyons donc ce progrès, tel qu'il s'accomplit, avec lenteur, certes, mais avec une force que l'ennemi commence à sentir irrésistible.

Le nœud de la situation est toujours le défilé de l'Amezule. Faut-il l'attaquer directement, ou faut-il l'aborder par une manœuvre d'enveloppement ?

Le général de Castelnau masse ses troupes.

Il décide qu'une sorte de manœuvre en tenaille attaquera le défilé de la Bouzule. On constitue à cet effet trois colonnes d'assaut composées d'unités d'élite du groupe des divisions de réserve ; et en plus, au sud, le détachement Ferry.

L'attaque centrale sera menée par deux colonnes, l'une un peu au nord du défilé dans la direction du hameau de l'Ecuelle, pour tourner la Candale et la forêt de Champenoux : elle est composée de 3 bataillons de la 59e division

de réserve (2 du 314e et 1 du 325e) sous les ordres du lieutenant-colonel Neltner; l'autre au sud de la route, composée de 2 bataillons du 168e et 1 du 169e sous les ordres du colonel Brault. Ces deux colonnes seront appuyées à droite par une colonne de la 64e division de réserve sous les ordres du lieutenant-colonel d'Olonnes et, à gauche, par un détachement de la 68e division de réserve sous les ordres du colonel Lambin.

Jusqu'à 11 heures, repos général.

Pendant ce temps, une puissante préparation d'artillerie (colonel Aldebert) s'abat sur les lignes allemandes qui réagissent à peine. A 11 heures, l'attaque sur le défilé de la Bouzule se déclanche.

Plus au sud encore, le détachement Ferry débouchera sur le flanc de l'ennemi, tandis que celui-ci sera attaqué par le défilé.

A 11 heures, l'attaque franchit la ligne Velaine-Château du Tremblois, halte de Laître-sous-Amance. A 14 h. 50, le régiment de Toul aborde la lisière est de la forêt de Champenoux, le détachement Neltner la halte de la Bouzule. A 17 heures, le régiment de Toul entre dans la forêt.

L'ennemi a, sans doute, été averti, soit par son service de renseignements, soit par ses avions, de la sortie que Castelnau préparait du plateau d'Amance sur son flanc, par l'Ecuelle. Il déchaîne d'abord, sur la face est du plateau, un feu d'une extrême violence parti de la rive droite de la Seille, c'est-à-dire de la forêt de Gremecey; des tranchées creusées sur les pentes s'opposent au débouché ; en plus, des réserves sont appelées en hâte : on aperçoit, au loin, vers Lanfroicourt, une forte colonne d'infanterie allemande. Le coup est donc paré de ce côté.

On pourrait même croire que les Allemands méditent quelque nouvelle tentative sur le mont d'Amance par la face est, car leur bombardement se poursuit pendant toute la journée du 10 avec un redoublement de vigueur. Le village de Bouxières-aux-Chênes est en feu ; le hameau de l'Ecuelle et l'auberge du Cheval-Rouge sont réduits en miettes; notre artillerie de la Rochette est prise à partie. Finalement, la colonne française qui doit opérer la sortie de ce côté ne peut déboucher de l'Ecuelle ; elle se retranche au col de Bouxières-aux-Chênes et se prépare à reprendre l'offensive le lendemain.

Cependant, vers 6 heures du soir, le bombardement du mont d'Amance, et notamment du front est, qui n'a cessé qu'à de rares intervalles depuis cinq jours, semble, tout à coup, prendre fin.

Au centre, l'attaque sur la forêt de Champenoux est plus heureuse. Malgré une violente résistance et un feu écrasant d'artillerie lourde, les divisions de réserve du général Léon Durand ont, de toutes parts, pénétré dans la forêt. Au point où celle-ci est coupée par le défilé de l'Amezule, le régiment de réserve de Toul a repris — cette fois définitivement — la ferme de la Bouzule ; il se porte à 19 heures jusqu'à la lisière est de la forêt, en direction de Champenoux. Les éléments de la 64e division de réserve (général Compagnon) et de la 68e division de réserve (général d'Aubignosc) ont pénétré dans les taillis et ont atteint, du moins à droite, la grande tranchée.

L'attaque, plus au sud, a progressé aussi, mais plus lentement. De ce côté, le 20e corps a ordre d'attaquer avec toutes ses forces disponibles vers Réméréville en contenant l'ennemi sur la position Sionviller. En conséquence, les dispositions suivantes sont prises par le général Balfourier :

Le général Fayolle (70e division de réserve) marchera sur Buissoncourt, Château-Roménont et calvaire de Velaine;

Le détachement Ferry se portera sur la ligne Velaine-Buissoncourt et occupera la forêt de Saint-Paul ;

La 39e divison, renforcée par le 2e bataillon de chasseurs, après s'être assurée la possession du front : bois de Crévic-Haraucourt-Tour de Domèvre, attaquera les croupes sud de Drouville et de Courbesseaux.

Tout à fait à droite, la 11e division appuiera

LE VILLAGE DE GELLENONCOURT APRÈS LE BOMBARDEMENT

le mouvement par son artillerie et contiendrait l'ennemi vers Maixe et la cote 316.

L'attaque confiée à la 39e division et au groupe Ferry produit un mouvement en avant assez net, quoique difficilement effectué. Un détachement commandé par le commandant Salles (69e et 79e) franchit, à 11 h. 45, la ligne Velaine-sous-Amance-Buissoncourt, mais ne peut aller au delà ; devant Haraucourt, le 43e colonial n'avance pas.

Cependant, en fin de journée, les éléments du 20e corps ont occupé la crête de Gellenoncourt, la lisière est de la forêt de Saint-Paul et le bois d'Haraucourt. Le centre de ravitaillement ennemi dans cette région, Rémérèville, est sous nos coups.

Ce que l'on constate, c'est que, sauf peut-être un instant vers le nord, les Allemands ont renoncé à l'offensive et que leur résistance elle-même fléchit partout. On saura bientôt que, selon un système qui chez eux tend à se généraliser, ces violentes canonnades indiquent un mouvement de repli. Quand on entend l'artillerie et qu'on ne voit pas l'infanterie, c'est que l'ennemi, faisant bon visage à mauvais jeu, couvre sa retraite par la préparation apparente d'une offensive.

Castelnau se sent désormais pleinement maître de la situation pour ce qui concerne Nancy. Mais, que se passe-t-il sur les autres points qui dépendent de lui, c'est-à-dire à sa droite sur la Mortagne, à sa gauche sur la Moselle, où la manœuvre allemande, signalée depuis plusieurs jours, vient décidément de se dévoiler ?

A droite, le 16e corps et la 74e division de réserve ont fait un effort pour sortir de leurs lignes : mais ils se trouvent en présence d'une résistance allemande plus forte qu'on ne l'eût pensé. Cependant, la 74e division de réserve qui, après une vive canonnade de préparation, a poussé une offensive sur la rive droite de la

Mortagne, réussit. Une batterie française, hissée sur un monticule de la forêt de Vitrimont, prend en enfilade la vallée du Laxal : l'ennemi l'abandonne et le 223e l'occupe. Mais l'ennemi rend canonnade pour canonnade et use notamment de ses pièces lourdes. On sent bien, pourtant, qu'il se passe quelque chose, car on signale que trois trains allemands ont quitté Lunéville dans la matinée.

Sur la gauche, c'est-à-dire sur la Moselle, les choses aussi évoluent, mais en sens différent. Ce ne sont pas des forces allemandes qui disparaissent ; tout au contraire, ce sont des forces allemandes qui arrivent. On assure qu'une colonne d'au moins 600 hommes aurait traversé Pont-à-Mousson se dirigeant vers l'ouest. D'autres renseignements signalent, dans la même région, la présence de la 33e division de réserve allemande ; des forces plus importantes et de toutes armes circulent en Woëvre. Ce serait donc que la bataille tendrait à se déplacer encore et que, après avoir remonté jusqu'à la frontière, elle tendrait à se retourner.

Le pédantisme allemand cherche-t-il, contre Castelnau, une bataille « à front renversé » ? Ou, plus simplement, tente-t-il de couper l'armée de Castelnau de la grande armée de Joffre ? Grave préoccupation !

Des télégrammes de la soirée signalent que le fort de Troyon est bombardé depuis le 9 au soir et que l'attaque se serait renouvelée plusieurs fois, sans succès d'ailleurs, dans la journée du 10 septembre.

Rien du côté de Toul. La 2e division de cavalerie n'a rencontré que de la cavalerie ennemie vers le bois de Thiaucourt ; celle-ci persévère dans sa tactique d'apparaître et de disparaître. Décidément, c'est au delà qu'il faut porter les yeux. Il ne s'agit pas de Toul, mais de Verdun, ou plutôt, il s'agit de la bataille générale.

En désespoir de cause, l'armée allemande essaye de tourner Verdun par le sud pour séparer les deux armées Castelnau et Sarrail, et prendre celle-ci de flanc. C'est le quatrième temps de la manœuvre d'encerclement : après la Trouée de Charmes, Epinal ; après Epinal, Nancy ; maintenant, Saint-Mihiel.

En présence de cette situation, et après un échange de vue avec le haut commandement, le général de Castelnau décide que, puisque la bataille se retourne, il doit lui-même retourner, en partie du moins, ses effectifs.

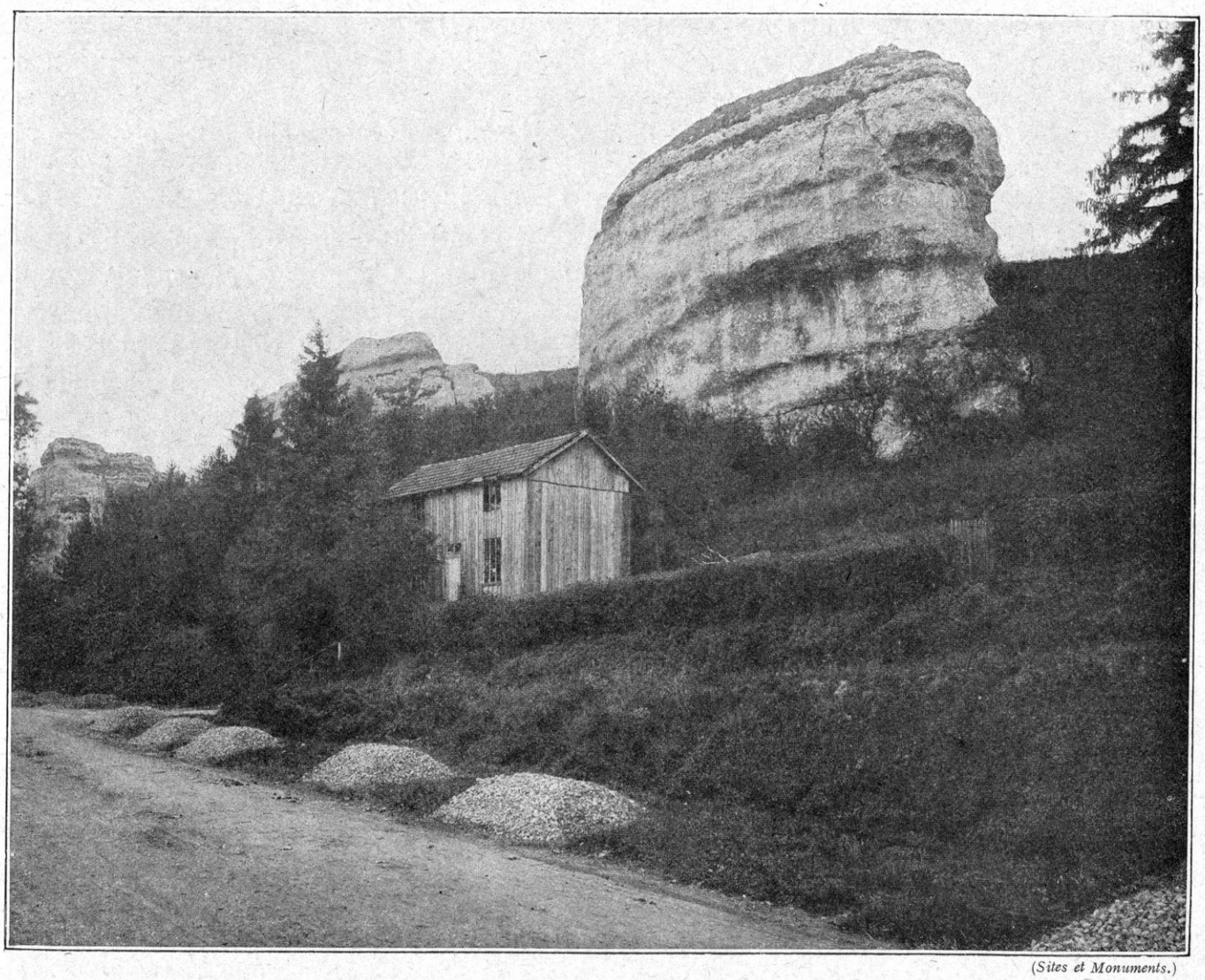
Tandis qu'il est encore en pleine bataille sur son propre front, il se donne, avec une ardeur nouvelle, à l'opération d'ensemble qu'il ne connaît, pour ainsi dire, que par son extrémité orientale. Il n'a qu'à cueillir sa victoire devant Nancy : mais rien n'est fait si l'ennemi l'emporte dans la Woëvre.

On décide donc : 1° que la 73e division de réserve (Toul) sera portée tout entière dans la vallée de la Meuse vers Saint-Mihiel. Le général de Castelnau se fait fort de tenir la vallée de la Moselle dans la région Saizerais-Custines avec trois bataillons et une batterie que la garnison de Toul pourra renforcer au besoin ; 2° que les dispositions seront prises pour que le 20e corps, c'est-à-dire le tronc et la force de la 2e armée, soit transporté le 11 septembre, à partir de 10 heures, dans la région de Saizerais pour protéger la Woëvre et prendre part à la manœuvre d'ensemble du général Joffre. C'est véritablement le « front retourné ».

Mais la bataille de Nancy va-t-elle s'interrompre ? Le fruit de la victoire du Grand-Couronné va-t-il échapper à la minute même où il est prêt à tomber ? Autre grave souci du général de Castelnau, obligé de regarder des deux côtés à la fois.

Certainement, le général en chef se tient pour satisfait des résultats de la bataille défensive. Car le 10, à 14 h. 10, il adresse au général de Castelnau un ordre du jour ainsi conçu :

Depuis plus d'un mois, l'armée que vous commandez a combattu presque tous les jours et a montré des qualités remarquables d'endurance, de ténacité et de bravoure. DES PRÉLÈ-



(*Sites et Monuments.*)

SAINT-MIHIEL. — LES FALAISES DE LA MEUSE

VEMENTS IMPORTANTS ONT ÉTÉ SUCCESSIVEMENT OPÉRÉS SUR VOS FORCES. *Néanmoins, vous avez réussi à vous maintenir sur les hauteurs du* GRAND-COURONNÉ, *à repousser les attaques furieuses lancées contre vous et à empêcher l'ennemi de pénétrer dans Nancy.* JE TIENS A VOUS EXPRIMER MA SATISFACTION ET VOUS PRIE DE LA TRANSMETTRE AUX TROUPES SOUS VOS ORDRES.

Oui, la victoire a couronné les efforts de la 2e armée. Mais Castelnau a bien le sentiment qu'on peut la compléter encore. Il veut que son armée ramasse, sur le champ de bataille même, les trophées que tant de dévouement, de courage et de ténacité ont mérités.

Tel est l'objet de l'effort suprême accompli dans les deux journées du 11 et du 12 septembre.

JOURNÉE DU 11 SEPTEMBRE Il faut se hâter : le 20e corps doit quitter le front ; mais, auparavant, on lui demande un sérieux coup de main.

L'ordre général d'offensive est maintenu pour le 11, comme il avait été donné pour le 10 : 16e corps, 20e corps, détachement Ferry, groupement de Toul, divisions de réserve, tous, du nord au sud, marcheront en avant pour déloger l'ennemi de ses lignes, le chasser des rives de la Mortagne, des hauteurs de Lunéville, de la forêt de Champenoux.

Le groupe des divisions de réserve aura

encore un suprême effort à faire pour se rendre maître de la route de Château-Salins : car, c'est par là que l'on menacera les communications de l'ennemi et qu'on le forcera à vider les lieux.

En conséquence, ordre est donné :

1° à la 68e division de réserve (général d'Aubignosc), disposant des détachements Lambin et Neltner, de la 59e division de réserve (général Kopp) et au régiment de Toul, de continuer le 12 septembre son attaque commencée le 11 ;

2° à la 64e division de réserve (général Compagnon), de poursuivre, avec sa gauche, son offensive sur la direction cote 232-bois Morel. L'attaque sera préparée et appuyée par les artilleries montées des 64e et 68e divisions de réserve et par l'artillerie lourde d'Amance et de La Rochette (colonel Aldebert).

Les pertes de l'ennemi, pendant la dure journée du 10 septembre, ont été cruelles. Il a retiré une partie de ses troupes, et même de sa grosse artillerie. Mais il est toujours là. Il faut se méfier. Peut-être combine-t-il quelque piège ?

Comme la veille, il s'agit d'emporter le défilé de l'Amezule et la forêt de Champenoux par une manœuvre en pince qui, d'une part, descendra du mont d'Amance et, d'autre part, tournera par le sud de la forêt. Le groupe des divisions de réserve marchant droit sur le défilé, le progrès sera simultané à l'aile droite et à l'aile gauche de l'armée.

Mais, voyez les hasards de la guerre : alors que tout semble mis au point pour cette offensive générale, un incident local est sur le point de tout gâter : au défilé de l'Amezule, — exactement à la ferme de la Fourasse — deux compagnies, à la suite d'une méprise, ont, pendant la nuit, échangé entre elles des coups de feu. On croit à une surprise de l'ennemi et le régiment tout entier abandonne la Fourasse, déguerpit sur la route et se retire jusqu'à Essey. Bien en a pris au général de Castelnau d'avoir préparé une réserve : le régiment emprunté à la brigade Sibille du 16e corps d'armée se trouve là à point nommé. Il entre en ligne et, dans la mesure du possible, répare le mal dès 5 heures du matin.

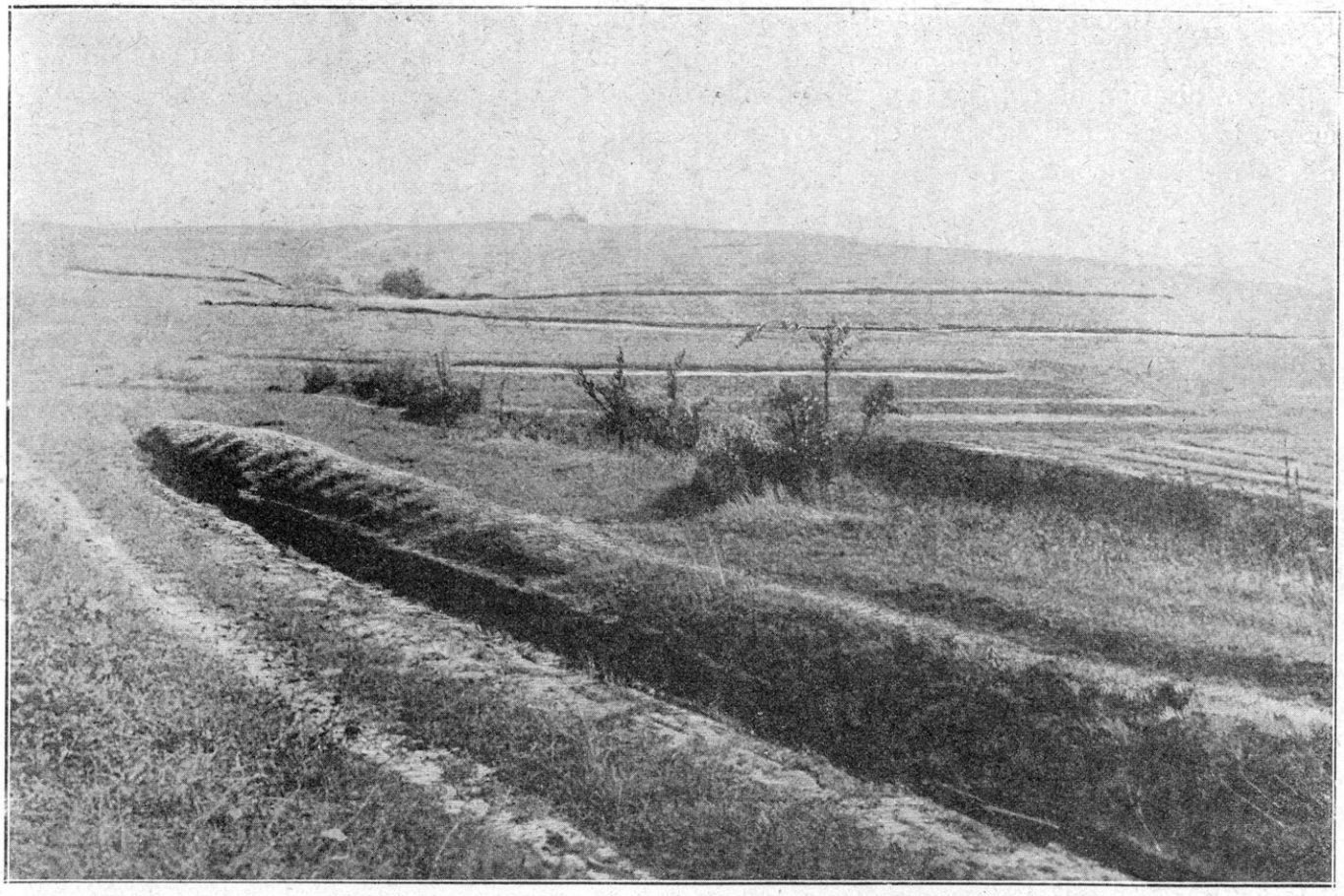
Il n'en reste pas moins que l'offensive sur le défilé se trouve sérieusement contrariée. La 68e division de réserve progresse cependant et atteint, vers 10 heures, la lisière est de la forêt de Champenoux, au sud de la route de Château-Salins. Mais, au nord de cette route, le détachement Neltner perd la lisière du bois et est obligé de se replier sur la Fourasse. A sa droite, le détachement d'Ollones progresse lentement dans la forêt.

Le combat se prolonge pendant toute la journée sur cette partie du champ de bataille. On dirait que l'ennemi a ramassé là ce qui lui reste de ses forces ; il ne songe plus qu'à sauver ses communications avec Château-Salins.

La mission d'attaquer en ce point a été confiée aux 314e et 325e régiments de réserve qui viennent de la région de Sainte-Geneviève. Ces régiments, appuyés bientôt par un régiment de la division de Toul, se heurtent à une puissante organisation défensive de l'étoile forestière, au nord de Champenoux. Les Allemands en ont fait un véritable réduit. Le régiment de Toul et deux des trois bataillons du 143e (de la brigade Sibille) luttent pour dégager le défilé à la sortie de la Bouzule. Ils y parviennent au prix de pertes énormes. Mais ils ne peuvent enlever l'étoile forestière au nord du village de Champenoux ni le village lui-même. Le colonel Brault tombe grièvement blessé.

C'est sans doute à cette journée que se rapporte le douloureux fait d'armes qui coûta si cher à la brigade de Toul, formée des 168e et 169e de ligne.

« Elle était dans ce bas-fond, raconta plus tard un témoin. Elle a reçu l'ordre de traverser là, à gauche de la route, ce saillant de la forêt de Champenoux ; puis, arrivée à l'autre lisière, de gravir à couvert la pente qui aboutit au petit plateau que vous voyez, de le traverser, de franchir la route et de marcher sur le bois d'Erbéviller (ou bois Morel où s'était tenu l'empereur Guillaume dans la journée du 8). Nous suivions, d'ici, tout le mouvement. La brigade s'est calmement déployée. Nous l'avons vue



CHAMP DE BATAILLE DE LORRAINE

peu à peu disparaître sous bois. Pas un coup de canon, pas un coup de fusil. Après une longue attente, ses lignes ont émergé de la forêt à l'angle fixé. Après une conversion bien exécutée, pour prendre la nouvelle direction, elle a gravi le coteau en ordre, toujours sans être inquiétée. Mais, quand elle a débouché sur le petit plateau, nous l'avons vue fauchée en quelques minutes. A la lisière du bois d'Erbéviller, les Allemands avaient soigneusement dissimulé douze mitrailleuses qui, tout à coup et sans que rien eût révélé leur présence, se mirent à cracher à 300 ou à 400 mètres. Leurs gerbes de balles balayaient le sol. En vain, nos hommes se jetaient à terre pour riposter. Ils étaient touchés à la tête. Quelques-uns avaient mis leur sac devant eux. Rempart illusoire. Presque tout ce qui avançait au sommet du coteau était touché (1). »

A la fin dela journée du 11 septembre, les divisions de réserve n'en sont pas moins maîtresses de tout le défilé, sauf l'étoile forestière. Même, plus à gauche, le détachement Lambin, vigoureusement conduit et entraîné, a pénétré jusqu'à l'étang de Brin d'où il menace les communications allemandes par la vallée de la Seille. Un autre détachement accourt d'Ecuelle et occupe la ferme de la Candale d'où il peut prêter main-forte. Si les Allemands s'attardent, leur situation peut devenir critique.

Elle est, d'ailleurs, compromise par ce qui se passe sur le reste du front. Le 20e corps, avec le détachement Ferry, a, comme nous l'avons dit, pour mission de tourner la forêt de Champenoux par le sud, tout en empêchant l'ennemi de déboucher, le cas échéant, des hauteurs de Lunéville. Les positions étant analogues à celles de la veille, l'attaque se fait dans le même ordre. L'ennemi est fortement retranché : il se défend énergiquement partout.

En fin de journée, le détachement Ferry a progressé sous bois et a emporté toute la lisière est de la forêt de Saint-Paul. Sa droite a débordé le bois d'Haraucourt et parvient à la hauteur du moulin de Réméréville.

La 39e division (général Dantan) a pro-

(1) *Journal de Genève* du 10 avril 1915.

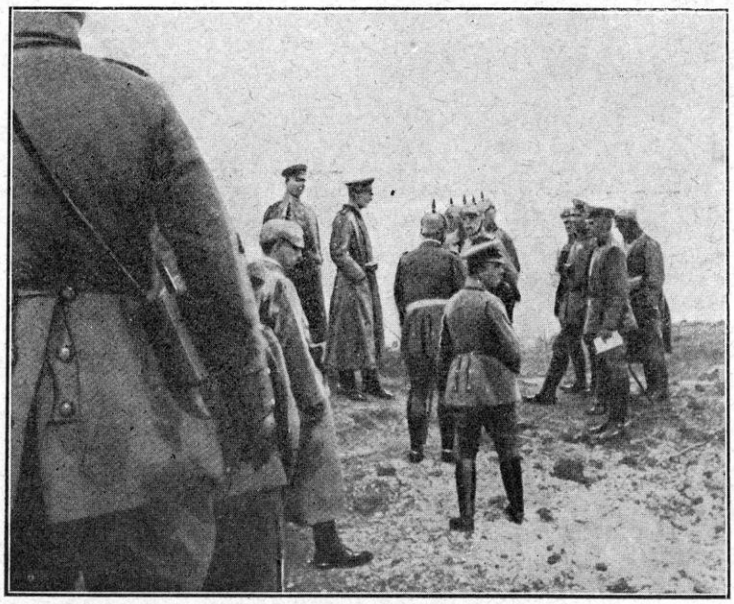
gressé sur la croupe de Gellenoncourt et est parvenue à la lisière du village.

La 70e division de réserve (général Fayolle) assure la possession des lisières est et nord-est du bois d'Haraucourt ;

La 11e division a appuyé l'effort de la 39e division sur Maixe et la cote 396.

Les deux pointes extrêmes du croissant sont entre nos mains. L'ennemi est dominé partout. Il ne reste plus qu'à le chasser des contrepentes et à le poursuivre dans la plaine.

A l'aile droite de la 2e armée, la lutte reste dure, sans progrès très sensible. La 74e division de réserve (général Bigot) canonne vigoureusement l'ennemi dans la direction de Lunéville et avance, mais lentement, sur la rive droite du Laxal vers la ferme des Abouts et sort du bois de Fay; l'ennemi ne se laisse pas faire et garde fortement ses tranchées ; les patrouilles qui les approchent sont reçues par une vive fusillade. Cependant, l'artillerie ennemie reste à peu près silencieuse.



LE PRINCE RUPRECHT DE BAVIÈRE
EXAMINANT LES RUINES DU FORT DE MANONVILLER

A l'aile gauche, le général Léon Durand a prescrit au général Kopp, commandant la 59e division de réserve, de tenter un coup de main sur le front de Pont-à-Mousson. Il réussit presque sans coup férir. Rien n'est plus significatif. L'offensive allemande sur le Grand-Couronné se meurt.

Par contre, la rive gauche de la Moselle s'emplit de bruit et d'action. La 2e division de cavalerie pousse jusqu'à Saint-Baussant, et y repousse une avant-garde ; elle rencontre une colonne de cavalerie allemande marchant de Pannes sur Essey et Maizerais. Ces forces se portent donc toujours vers le sud. On entend au loin le canon qui tire sur le fort de Troyon... (1)

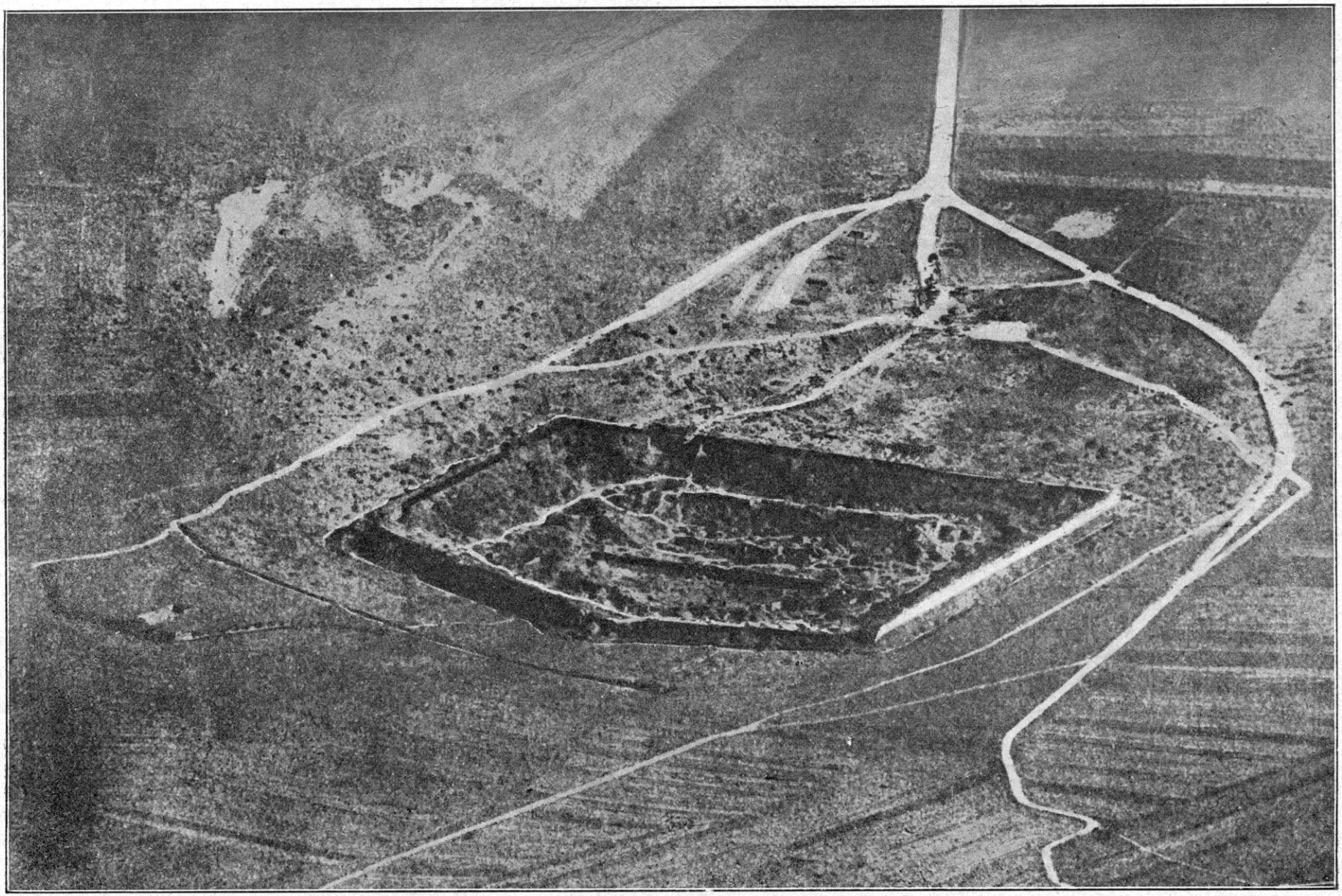
Il faut en finir.

(1) Dès le début de septembre 1914, on put recueillir certains indices de l'importance que les Allemands attachaient à la manœuvre de la Woëvre et les raisons pour lesquelles ils abandonnaient la percée par la Mortagne et par Nancy. Catherine Picard, qui logeait le général bavarois Hirschbaum, à Serres, dit : « Le 11, vers 16 heures, le téléphoniste du général m'a dit qu'ils allaient partir immédiatement avec le gros de leurs bagages, ajoutant : « Si j'ai « un conseil à vous donner, c'est de partir au plus vite, « vous serez en plein dans le feu ; car, pas plus tard que « le 18, aura lieu la bataille qui décidera de tout. Nous, nous « partons vers Toul, où nous serons rejoints par nos troupes « de France qui s'y dirigent avec leurs gros canons et nous « sommes sûrs d'enlever la ville. » (Maurice Barrès, *Voyages de Lorraine*, p. 68.)

D'autre part, le curé des Eparges, réfugié à Evian-les-Bains, a raconté, dès cette date, que les officiers boches ont fait souvent à leurs hôtes une sorte de cours pour leur expliquer la « manière de prendre Verdun ».

« Outre l'armée du kronprinz, une autre armée (*il s'agit du détachement d'armée von Strantz*) s'étendait au sud, entre Etain et Fresnes, où l'on signale pour la première fois sa présence *le 7 septembre*. Le soir du même jour, Fresnes-en-Woëvre brûle. Les Allemands atteignent, par Combres, les Hauts-de-Meuse; leurs batteries se placent à proximité du village des Eparges, et c'est de là qu'elles commencent le bombardement du fort de Troyon. Peu à peu, l'ennemi gagne du terrain. Il avance insensiblement sur Saint-Remy et Mouilly pour se rapprocher enfin, *le 10 septembre*, de Rupt-en-Woëvre, dans un bois où le fort de Génicourt les accable d'une pluie d'obus. Bon gré, mal gré, il faut se retirer alors vers Mouilly et c'est dans cette retraite que l'armée allemande apprend, avec tristesse, l'issue lamentable des opérations sur la Marne... Le recul sur les Hauts-de-Meuse s'accentue encore, et à partir du dimanche 13 septembre, les Boches se résignent à défendre avec une farouche énergie la tranchée de Calonne, une route qui relie les abords du fort du Rozelier et le chemin de Mouilly à Saint-Remy. Ils y sont encore... Tel était leur plan. Je le connais par cœur ; ils me l'ont répété presque tous les jours, tantôt en déployant leurs cartes, tantôt en traçant sur le sol, avec la pointe de leur sabre, les progrès de leurs troupes. *Verdun allait capituler en moins d'une semaine...* » (*La Vie lorraine*, décembre 1914, p. 111.)

Nous reviendrons, bien entendu, sur ce plan subsidiaire de l'invasion allemande à propos de la bataille de la Marne. Mais il est important de voir aussi les choses de l'autre côté et dans leurs relations avec les opérations de l'Est. (Cfr., sur l'occupation des villages de la Woëvre, Herbeuville, Thiaucourt, etc., *ibid*, p. 184 et suiv.)



LES RUINES DU FORT DE MANONVILLER VUES A VOL D'OISEAU

JOURNÉE DU 12 SEPTEMBRE

Ordre est donné de poursuivre l'offensive sur tout le front. L'ennemi est en retraite. Son mouvement a commencé dans la soirée du 11 septembre et s'est poursuivi toute la nuit.

Mais quelle est la portée de ce mouvement ? Il faut avancer et prendre le moule de l'armée allemande, si elle déguerpit réellement ; mais aussi il faut se garder de tomber dans un piège avec des troupes réduites et exténuées. Achever la victoire, sans la compromettre, tel est le programme. Le temps presse ; les minutes sont comptées : le 20e corps a reçu l'ordre formel de quitter le front du Grand-Couronné le jour même et de se transporter en Woëvre par les moyens les plus rapides. Et, pourtant, on a encore besoin de lui. Quelques heures seulement.

Le 20e corps au centre, le 2e groupe des divisions de réserve au nord, le 16e corps au sud, reçoivent l'ordre de se mettre, sans une minute de délai, à la poursuite de l'ennemi. La 1re armée agit dans le même sens et simultanément.

C'est du 16e corps, d'abord, qu'arrivent les bonnes nouvelles. Lunéville est évacué par l'ennemi ; de nombreuses armes, des approvisionnements et des munitions trouvées dans les premières tranchées indiquent la rapidité de son départ. De la 1re armée, on apprend en même temps que le 8e corps avance vers le nord sans difficulté.

Rien n'est plus éloquent que les faits :

« Vers 4 heures du matin, le chef de bataillon Vidal, qui avait veillé toute la nuit, s'étonne de la passivité de l'infanterie ennemie ; il s'avance à pas de loup le long du fossé de la route de Rehainviller à Chauffontaine, arrive très près des tranchées allemandes, prête l'oreille... aucun bruit... s'avance encore plus près... finalement plonge un regard dedans... elles sont vides ! ! !

« Il revient en courant prévenir son colonel ; à 6 heures, nous occupons ces tranchées. Un guet-apens est possible ; aussi, nous ne nous réjouissons pas encore et nous poussons, vers Chauffontaine tout proche, de timides reconnaissances. Chauffontaine est vide aussi !... Et, un habitant de Lunéville, dont la voix est entrecoupée par la course et l'émotion, nous annonce que les derniers Allemands viennent d'évacuer la ville.

« Radieux, le lieutenant-colonel Bluzet, chef de bataillon de l'état-major du général de Castelnau, promu depuis trois jours au commandement de notre 233e régiment, télégraphie au général de division : « Suis à Chauffon-« taine ; dans une heure, serai avec mon régiment dans « Lunéville... » Le colonel, commandant la brigade, confirme la nouvelle.

« Le général de division (général Bigot) prescrit au 223e régiment de ne pas avancer au delà du faubourg de Viller par lequel on entre dans Lunéville, en venant de Chauffontaine ; il ordonne à une compagnie de chasseurs alpins de pénétrer dans la ville par le côté opposé ; il envoie des cavaliers en reconnaissance au nord vers Einville, à l'est vers Croixmare ; il force le colonel commandant la 148e brigade qui bout du désir d'entrer dans Lunéville, à rester avec le gros de ses troupes autour de Chauffontaine. Il n'entend pas que ses troupes aillent se masser au fond d'une cuvette tant qu'il n'est pas assuré que les bords en sont libres.

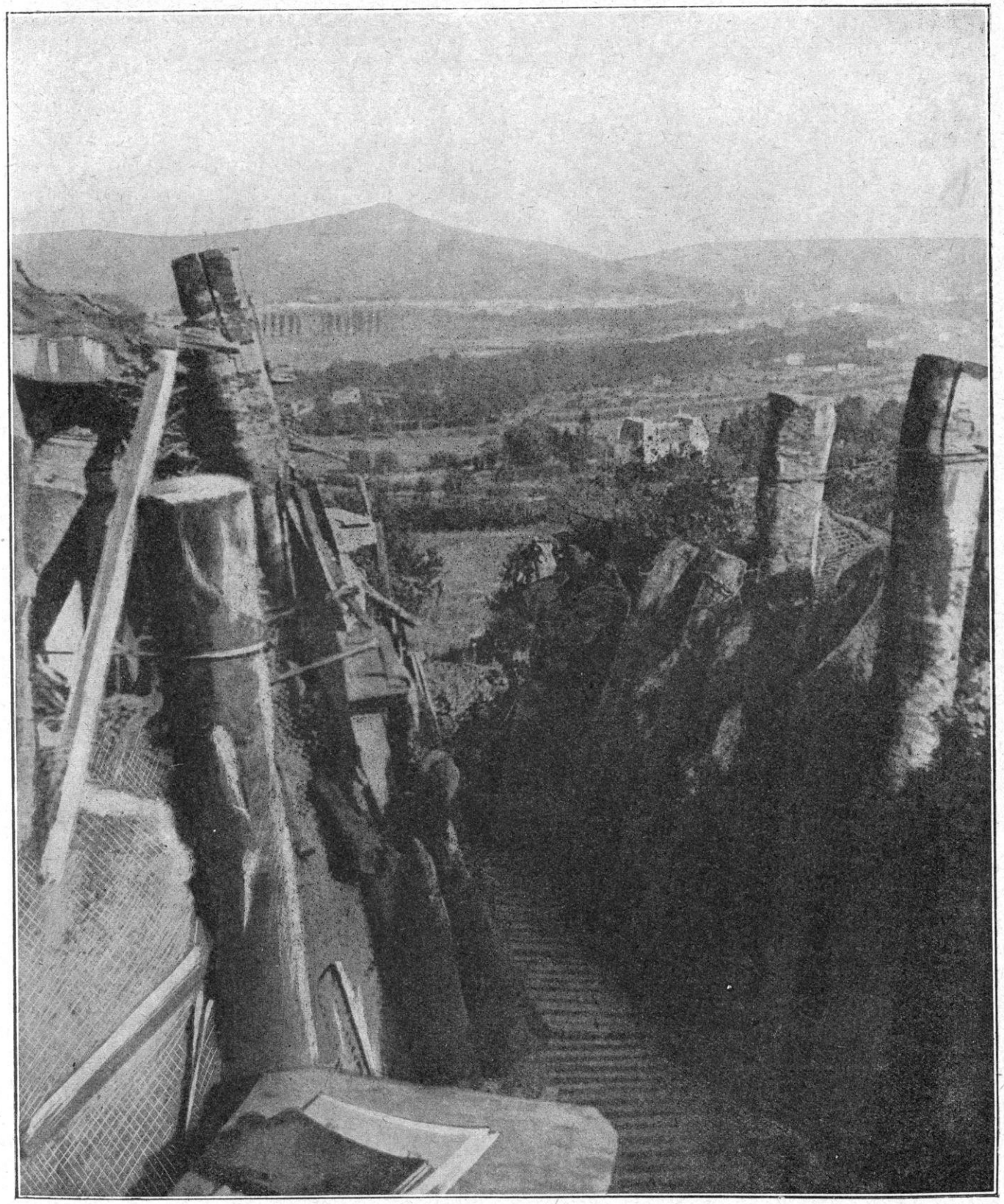
« Vers midi, le sous-préfet de Lunéville arrive à notre quartier général ; il a traversé à pied la forêt de Vitrimont ; il est crotté comme un barbet, mais il a une figure épanouie de rescapé... Nos reconnaissances envoient leurs premiers renseignements ; elles ont déchargé, çà et là, quelques coups de feu avec des détachements d'arrière-garde ; elles ont aperçu de loin quelques uhlans qui s'enfuyaient à leur approche. En somme, il se confirme que l'ennemi bat en retraite partout... Vers 15 heures, nous entendons une violente explosion et nous voyons une énorme colonne de fumée noire dans la direction de Manonviller : ce sont les Allemands qui le font sauter...

« Nous venions de transporter le quartier général à Mont-sur-Meurthe, et nous y cherchions quelques abris parmi les ruines quand arrive le général de Castelnau, simple et calme à son habitude. Il nous donne de bonnes nouvelles de l'ensemble de la situation et nous dit de pousser immédiatement notre quartier général jusqu'à Lunéville.

« A Lunéville ! Quelle joie !

« Une demi-heure après, nous avançons à cheval sur la route de Lunéville. La nuit est tombée ; le temps est orageux ; pas de lune ; pas d'étoiles... Le commandant du quartier général qui nous a précédés a trouvé, je ne sais où, une lanterne vénitienne rouge et revient vers nous la tenant à la main ; c'est lui qui éclairera la route. Il prend la tête du cortège, qui se compose du général, de son chef d'état-major, des quatre officiers de l'état-major et de notre escorte de dragons. Au bout de quelques minutes, les sabots de nos chevaux résonnent sur le pavé. Nous sommes dans une des grandes artères de Lunéville, la rue de Viller. Les trottoirs sont déserts ; toutes les fenêtres sont fermées ; à chaque étage de chaque maison, une lampe ou une bougie brûle ; tels étaient les ordres donnés par le commandant allemand.

« La population a été si terrorisée pendant l'occupation, qu'elle n'ose croire à sa délivrance. Des soldats français sont venus le matin, ils sont repartis l'après-midi : ces cavaliers, qui arrivent la nuit, sont peut-être



TRANCHÉE DOMINANT LA VALLÉE DE MOUSSON

des uhlans ? Des rideaux se soulèvent, des portes s'entrebâillent ; quelques personnes plus hardies que les autres s'approchent, et, alors, des cris partent : « Les Français, « ce sont nos Français, ce sont nos dragons ! »

« Tout le long de la rue, ces cris joyeux se répercutent ; es fenêtres et les portes s'ouvrent ; on nous acclame ; on se presse sur le trottoir ; des femmes caressent nos chevaux. Nous arrivons ainsi en triomphateurs au château des ducs de Lorraine où nous mettons pied à terre. C'est un ancien hôtel où fut signée, au XVIIIe siècle, la paix de Lunéville. Déshabitué de la civilisation, je crois entrer dans le palais des Mille et une Nuits : murs tendus de belles tapisseries, vieux meubles ; et j'arrive au second étage où couchaient, la nuit précédente, quatre officiers allemands : une Excellence, un général, deux officiers d'état-major. Leurs noms sont inscrits à la craie sur les portes. Le maire nous raconte qu'ils sont partis à 4 heures du matin, sur la pointe des pieds, après avoir commandé leur petit déjeuner pour 7 heures, afin de dépister les soupçons. Je vois ces hauts personnages descendant mystérieusement l'escalier... Quelle fuite mesquine !... (1) ».

Sur tout le front du 16e corps, les résultats sont analogues. Des reconnaissances, envoyées dès le matin vers les tranchées adverses, apprennent que l'ennemi s'est dérobé pendant la nuit.

Les divisions reçoivent l'ordre de se porter en avant avec les précautions d'usage. Or, elles atteignent, dès la matinée, les rives de la Meurthe, c'est-à-dire l'objectif que l'on s'efforçait de gagner depuis quinze jours.

On apprend, ainsi, pour la première fois, que dans cette guerre où les lignes de position jouent un rôle si important, on ne verra plus (à moins de panique) de mêlées décisives suivies de déroute et de poursuite : mais que *les défaites elles-mêmes seront prescrites par ordre.* Révolution dans l'art de la guerre sur laquelle nous reviendrons bientôt. Mais la solidité dans la retraite impose la prudence dans la poursuite, autre enseignement qui ne pénétrera que lentement, trop lentement, dans les vieilles doctrines militaires de la guerre à la française.

La 74e division de réserve ayant occupé Lunéville (ce Lunéville que les Allemands avaient donné comme un Verdun !), les bataillons de chasseurs qui la précèdent grimpent sur les hauteurs de Crion-Sionviller.

A 13 heures, le général Taverna, commandant le 16e corps, prescrit au 1er hussards de prendre la poursuite : deux escadrons marcheront par Einville sur Lagarde (c'est-à-dire sur la frontière), un escadron par Marainviller sur Emberménil, c'est-à-dire dans la même direction au delà du fort de Manonviller ; un escadron sur Ogeviller, c'est-à-dire en remontant le cours de la Vezouse.

Mais le régiment est arrêté devant Einville et Marainviller, c'est-à-dire aux portes mêmes de Lunéville. On apprend que l'ennemi s'est installé fortement dans la forêt de Parroy.

La prudence s'impose : il ne s'agit pas d'une simple galopade.

Les résultats pourtant sont considérables : voir tomber toutes les lignes si puissamment fortifiées par l'ennemi, délivrer le territoire français jusqu'à proximité de la frontière, et notamment Lunéville ; stratégiquement parlant, sauter de la Mortagne sur la Meurthe et au delà, tels sont les trophées recueillis par le 16e corps, sans parler du butin de toutes sortes, des armes, des approvisionnements, des prisonniers.

Contentons-nous de mentionner ici, sur le caractère de la retraite de l'ennemi, un renseignement de la plus haute importance et sur lequel nous reviendrons :

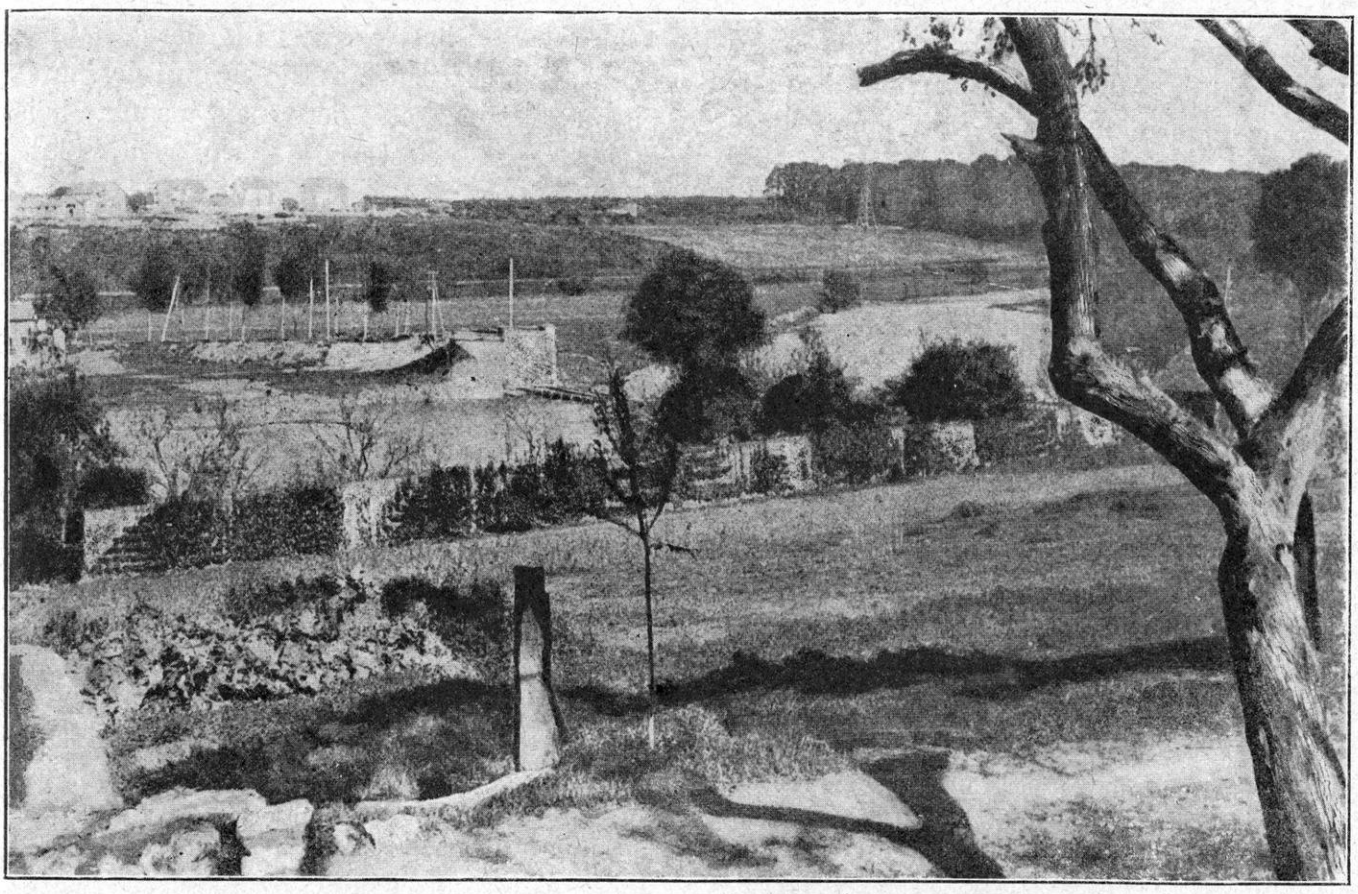
Près de Moncel, où cantonnait l'état-major bavarois, on trouve un document indiquant *que la VIe et la VIIe armées allemandes auraient à se retirer le 12 septembre sur la ligne 344-nord de Berthelemont-Croixmare-ligne de la Vezouse, pour y attendre des renforts.*

C'était bien la retraite et la défaite stratégiques.

Avant de conclure, il faut dire comment elle se généralise simultanément sur le front de la 2e armée et sur le front de la 1re armée.

Au 20e corps, c'est-à-dire au centre, le général Balfourier avait eu, dès le 11 septembre au soir, le sentiment que l'ennemi avait beaucoup souffert, le 10, sur le front forêt de

(1) Carnet de route inédit du lieutenant Morel-Journel.



BLAINVILLE. — LA ROUTE LE LONG DE LA MEURTHE

Vitrimont-Maixe-forêt de Saint-Paul et au delà.

Des dispositions avaient été prises, pendant la nuit, pour assurer l'occupation du terrain conquis et pour se porter rapidement en avant, au moindre recul de la part de l'ennemi.

Notamment, le détachement Ferry doit attaquer pour percer au centre et mener l'offensive rondement dans la direction de Réméréville.

Une puissante préparation d'artillerie lourde sur le front de Champenoux-forêt de Réméréville-Calvaire de Drouville assurera le débouché.

Or, dès le matin, on apprend que l'ennemi est en retraite et que, notamment, devant le 20e corps, il a évacué le Calvaire, Gellenoncourt, Drouville, Réméréville et Maixe.

Le 20e corps n'a, pour ainsi dire, qu'à faire un pas pour occuper ces lignes redoutables auxquelles il s'est heurté depuis trois semaines ; il va reprendre ces vallées et ces forêts qui ont empli ses regards pendant de si longs jours et sur lesquelles il avait gardé une première fois la maîtrise, le 23 août, en sauvant Flainval.

Non... Cette récompense lui sera refusée. Au moment où les troupes se mettent en mouvement, un ordre supérieur est transmis : le corps doit quitter immédiatement la ligne du front et prendre les dispositions pour que le soir même, il soit tout entier transporté dans une autre direction — c'est-à-dire, comme nous le verrons bientôt, dans la Woëvre.

Il fallait reprendre la mer au moment où on touchait au port. Le brave 20e corps, après avoir sauvé « son nid », Nancy, allait rendre ailleurs les services non moins précieux qu'on attendait de lui. Chefs et soldats commençaient à prendre l'habitude de la résignation dans le devoir accompli.

Cependant, même pour la relève, des dispositions prises par le commandement permettent aux éléments du 20e corps de prendre position d'une partie du terrain que l'ennemi a abandonné devant lui.

Le détachement Ferry balaye la forêt de Saint-Paul, y prend deux canons et quatre caissons et pénètre au centre même de la force allemande : Rémérèville.

Le 12 septembre au soir, le général Ferry est en personne à Rémérèville et y occupe la ferme-château du village où se trouvait la veille l'état-major ennemi. Un écriteau porte un avis du général allemand disant qu'il « s'excuse de laisser un poste en si mauvais état ». En effet, Rémérèville était en grande partie détruit.

« Dès la lisière de la forêt de Saint-Paul, dit un témoin, à perte de vue, dans les champs, des cadavres sont étendus, cadavres français, cadavres allemands. De ce charnier monte une odeur fétide. Le sol est bouleversé par les obus. Partout des fusils brisés, des baïonnettes tordues, des vêtements couverts de sang, des sacs déchiquetés !

« Que reste-t-il du village ? Autour de l'église en ruines, les maisons achèvent de se consumer. Leurs murs à demi écroulés se dressent vers le ciel. Parmi les décombres, des corps d'animaux carbonisés. Dans les rues et les jardins, pêle-mêle avec les armes fracassées et les équipements rompus, des cadavres de soldats et des cadavres d'animaux tués par les balles et les obus.

« Cent six maisons ont été incendiées. Sept se sont effondrées sous le bombardement. Les deux châteaux, le chalet et une dizaine de maisons sont encore debout malgré les obus qui ont troué leurs murs. Les Allemands les avaient conservés pour eux. Mais dans quel état les ont-ils laissés ! Pillés, souillés, odieusement profanés ! » (1).

Le 20e corps a envoyé ses avant-postes partout jusqu'à Drouville, Courbesseaux et Maixe. Du moins, il a touché la terre promise. Partout, il a vu l'ennemi fuir devant lui.

En fin de journée, il passe la relève à la 70e division de réserve (général Fayolle) qui reste sur le terrain et qui doit, maintenant, assurer à elle seule la sécurité de ce vaste front.

Ces belles divisions qui ont barré la route de Nancy au point le plus critique, au défilé de l'Amezule, ont, du moins, la joie de « réaliser » pleinement leur succès.

Plus au nord, le 2e groupe des divisions de réserve (général Léon Durand) est, avec le 16e corps (général Taverna), tout ce qui reste de cette admirable 2e armée qui s'est, pour ainsi dire, égrenée tout au long de ses victoires.

(1) C. Berlet, *Un Village lorrain : Rémérèville*, p. 55.

La 64e division de réserve (général Compagnon) atteint la lisière est de la forêt de Champenoux et la surveille désormais jusqu'au bois d'Haraucourt, c'est-à-dire jusqu'à la pointe sud du croissant.

La 68e division de réserve (général d'Aubignosc) occupe ce réduit redoutable, la maison forestière de la Bouzule et l'étang de Quercigny. Elle protège ainsi la face est du quadrilatère.

Du haut de ces pentes, elle voit au loin, sur cette route de Château-Salins où l'empereur s'était arrêté en si grand apparat, défiler le reste des troupes qui ont assiégé le Grand-Couronné. Elles évacuent le territoire français et s'abritent derrière la Seille et la Loutre Noire (1).

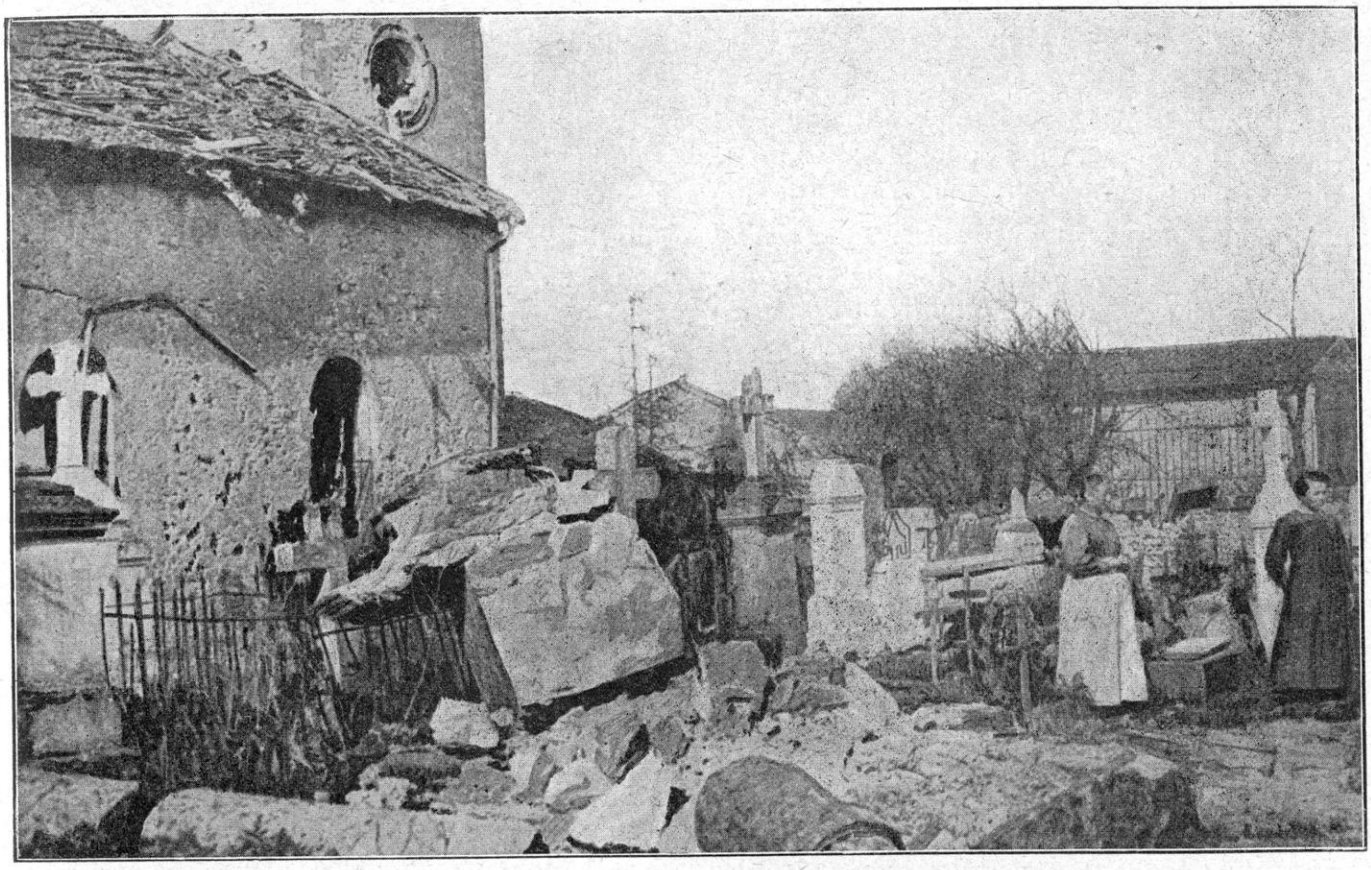
La 59e division de réserve (général Kopp) pousse jusqu'à la frontière et réoccupe Nomény.

Il est impossible de connaître l'importance des pertes allemandes, elles furent considérables et pour un résultat nul.

Nous dirons bientôt, et nous étudierons même d'après les sources allemandes, le caractère et la grandeur de leur défaite. Qu'il suffise, maintenant, de contempler d'après un habitant de Metz la rentrée dans cette ville des régiments que l'empereur avait en personne lancés si follement à l'assaut :

« ...Cependant, la chute de Nancy, annoncée comme étant imminente, se faisait désirer. Le matin du 7 septembre, jour où aurait dû avoir lieu le service anniversaire fondé par Dupont des Loges, le maire, en habit, attendait le moment d'escalader la tribune improvisée pour annoncer cette nouvelle victoire. La matinée se passa sans qu'aucune nouvelle arrivât. Le maire se fit remplacer par un adjoint pour aller déjeuner, puis consciencieusement, il vint prendre son poste d'attente vers 2 heures. L'après-midi se passa encore sans nouvelles, puis la soirée. Une flamme d'ultime espérance

(1) Un coin du tableau de la retraite vu de Mazerulles : « Mais les jours se suivent et ne se ressemblent pas : c'est vers ce moment qu'eut lieu leur défaite à Amance. Ils convertirent un café en ambulance, mettant des blessés partout, jusque dans la cour et le jardin. Il fallut reculer. La défaite de Champenoux vint après. Ne voulant laisser personne derrière eux, ils emmenèrent tout le monde, vieillards, femmes et enfants, baïonnette au canon, jusqu'à Moncel... Mais il fallut encore battre en retraite et très vite. Cette nuit du 12 au 13 septembre, on les entendit qui défilaient rapidement du côté de Château-Salins. Quarante-six maisons ont été brûlées à Mazerulles. Comme les habitants de Moncel, quelques personnes de Mazerulles ont cru voir, après la défaite d'Amance, le barbare qui voulait à tout prix offrir la ville de Nancy à sa fureur. » *(La Vie lorraine*, décembre 1914, p. 153.)



XAFFÉVILLERS. — LE CALVAIRE DANS LE CIMETIÈRE DÉTRUIT PAR LES OBUS

nous dévorait : *S'ils* avaient reçu une pile ! Pourtant, la reddition de Nancy ne nous aurait pas émotionnés. On avait tant dit qu'elle était indéfendable ! Pour que la résistance se prolonge ainsi, il avait dû se passer un événement heureux de toute première importance.

« La matinée du 8 s'était passée sans nouvelles. Le maire n'avait pas repris son poste près de la petite table. Depuis quarante-huit heures, la Mutte n'avait plus sonné !...

« Vers 4 heures de l'après-midi, un spectacle inoubliable s'offrit à nos yeux. Toutes les misères supportées jusqu'alors étaient effacées par cette vision lamentable et réconfortante.

« Les troupes rentraient de Nancy. Et dans quel état, grands dieux ! En loques, sans casques, tous n'avaient plus de fusil ; à la débandade, ils déambulaient dans les rues, mendiant un morceau de pain, un peu d'eau, une poire, une grappe de raisin. Le défilé dura trois heures, tout aussi lamentable. Après l'infanterie, ce fut la cavalerie tout aussi désemparée, puis l'artillerie au matériel détérioré, affûts sans canons, roues sans jantes ; deux hommes seulement pour guider une pièce, et ces deux hommes abandonnant leur matériel et leurs chevaux pour se ruer à la distribution de vivres. Rue du Petit-Paris, j'ai vu un capitaine arracher des mains d'un artilleur le morceau de pain qu'il portait à sa bouche et le dévorer sans fausse honte » (1).

(1) Un Français de Metz, « Choses vues à Metz pendant la guerre ». (*Revue hebdomadaire*, 18 décembre 1915, p. 357.)

Nous résumerons le succès tactique et stratégique en disant simplement les limites nouvelles qui furent atteintes immédiatement par les lignes françaises : elles tracent sur le sol la preuve indiscutable des hauts faits accomplis par la 2e armée.

Au nord, d'abord, l'ennemi est chassé de tout le cours de la Moselle jusqu'à la frontière. L'ennemi a évacué Pont-à-Mousson qui est occupé sans un coup de fusil (2) : on talonne un

(2) Voici quelques notes écrites par une femme sur l'occupation de Pont-à-Mousson par les Allemands : « C'est le 5 septembre que le tocsin sonna pour avertir les habitants de l'approche des Allemands. Les Français firent sauter le pont de la Moselle ; mais cinq heures après, les Allemands entraient dans la ville par les quartiers de Saint-Martin et de Saint-Laurent... Les Prussiens furent écrasés près de Jezainville et près de Sainte-Geneviève. Ils eurent plus de 5.000 tués et plus de 8.000 blessés. Ils ramenèrent les cadavres dans des trains et des automobiles et les brûlèrent en les enduisant de pétrole, pendant trois jours. Le 9, ils reçurent du renfort et revinrent place Duroc où ils organisèrent un concert... Dans la nuit du 10, ils eurent une grande alerte et s'enfuirent à toute vitesse. Le lendemain matin, il n'en restait plus un, nous étions folles de joie. Quelques jours après, il en revint quelques-uns en patrouille. Nos soldats les tuèrent jusqu'au dernier. Les Allemands avaient compté, en entrant à Pont-à-Mousson, que la ville était à eux pour toujours. C'est pourquoi ils ne commirent pas d'atrocités. On a trouvé dans plusieurs maisons d'énormes caisses de pastilles incendiaires. Elles sont aujourd'hui à la mairie. » (*La Vie en Lorraine*, déc. 1914, p. 226.)

détachement allemand que l'on met en fuite sur Nomény.

La journée du 13 septembre est, pour les divisions de réserve, celle de la « réalisation ». Laissons parler un témoin, mieux qualifié que quiconque pour se réjouir du succès : « Bois de Faulx, Erbéviller, Bois-Morel, Champenoux, Rond-des-Dames, croupe 250 (sud de Brin-Basse) bois des Charbonniers, Moivron, Jeandelaincourt sont solidement occupés. Des avant-postes sont poussés sur Sorneville, Mazerulles, Brin, Bioncourt, Bey, etc. Une reconnaissance atteint Moncel.

« Sur le front de la 59e division de réserve une batterie de 75 avec soutien d'infanterie est poussée dans la région de Chenicourt-Letricourt avec mission de canonner le coude de la voie ferrée au sud de Delme, sur laquelle passent constamment des trains chargés de troupes et de matériel se dirigeant sur Metz. Une batterie de 120 s'établit vers la ferme Laborde et lance une centaine de projectiles sur la voie ferrée. On constate que le mouvement des trains a été interrompu, de ce fait, pendant toute la nuit.

« Dans la matinée, je parcours le terrain de la la lutte des dernières journées de combat dans la trouée de l'Amezule. C'est un spectacle terrifiant surtout autour de la ferme de la Bouzule, des maisons forestières et à la sortie de la forêt de Champenoux, entre le chemin conduisant de cette localité à Velaine et la lisière sud de la partie de la forêt au nord de la route de Château-Salins. Nos lignes de tirailleurs sont nettement marquées par nos morts ; les tranchées, les fossés de la route sont remplis de cadavres enchevêtrés les uns sur les autres, pendant que d'autres sont là, tués dans la position du tireur, le doigt sur la gâchette. Une section entière, le capitaine en tête, est couchée dans le fossé gauche de la route, frappée à la fois par des balles de mitrailleuses et par des obus. Des blessés, dont les plaintes arrivent jusqu'à nous, gisent encore dans la forêt. La route, les champs sont éventrés par les obus de 105, de 150 et de 210. Les arbres coupés, hachés par les projectiles, barrent çà et là la route couverte elle-même de cadavres d'hommes et de chevaux. L'attaque concentrique sur le chalet forestier, à l'ouest du Rond-des-Dames, est dessinée par nos tirailleurs qui dorment là leur dernier sommeil. Tout atteste la violence de la lutte soutenue pendant sept jours consécutifs, du 5 au 12 septembre, nuit et jour par les 206e, 212e, 286e, 314e et 325e régiments de réserve, par les 2 bataillons du 168e et le bataillon du 169e formant le régiment de marche de Toul et par le 143e régiment de la brigade Sibille. Honneur à ces braves qui ont payé de leur vie l'inviolabilité du Grand-Couronné et sauvé Nancy! »

On établit donc la nouvelle ligne, au nord, depuis Pont-à-Mousson jusqu'à la cote 328 (auprès du moulin de Serres, nord d'Hoéville). Ce secteur est occupé par le groupe des divisions de réserve.

Face à l'est, la 70e division de réserve, qui a pris la succession du 20e corps, s'établit défensivement depuis les hauteurs au nord de Serres jusqu'au voisinage de Valhey où elle entre en liaison avec le 16e corps.

Le 16e corps a reçu l'ordre de s'allonger sur sa gauche jusqu'au nord d'Einville et jusqu'à Valhey ; il garde ainsi tout le front de la Vezouse et de la Meurthe. Nous allons dire, bientôt, les emplacements de la 1re armée à la date du 12 septembre.

Mais voici qu'un changement plus profond encore se produit dans la composition et la mission de la 2e armée.

Elle se *retourne* décidément.

Abandonnant à la 1re armée, à l'est de la Moselle, la défense de la frontière à peu près reconquise et la protection de Nancy désormais assurée, elle reçoit une mission nouvelle.

En même temps, elle se transforme complètement, elle ne garde de ses anciens éléments que le 20e corps ; le 2e groupe des divisions de réserve passe à la 1re armée ; elle reçoit, par contre, le 8e corps que lui cède la 1re armée, le 3e groupe des divisions de réserve venu de

LA FERME DE CHAUFFONTAINE PRÈS DE REHAINVILLER

la 3e armée, la 2e division de cavalerie et la 73e division de réserve.

Cette nouvelle armée reçoit l'ordre (13 septembre) de se jeter, toute affaire cessante, entre Meuse et Moselle. De là, elle prendra part à la bataille générale par sa gauche et elle manœuvrera pour achever le succès de nos armées du centre. D'autre part, elle tendra la main à la 1re armée, elle-même reconstituée et qui monte la garde de Nancy à la frontière et aux Vosges.

Ainsi, la bataille particulière à peine gagnée s'est rattachée à la bataille générale : car il n'y a pas une minute à perdre ; et il n'est permis à personne de s'attarder, même sur le succès.

Le 18 septembre, le décret suivant est signé par le président de la République :

ARTICLE UNIQUE. — *Est inscrit au tableau spécial de la Légion d'honneur pour la dignité de grand-officier, pour prendre rang le* 18 *septembre* 1914, *l'officier général dont le nom suit : De Curières de Castelnau, général de division. (Depuis le début de la guerre, son armée n'a pas cessé de combattre et il a obtenu de ses troupes des efforts soutenus et des résultats importants. Le général de Castelnau a eu, depuis le début de la guerre, deux de ses fils tués et un troisième blessé ; il n'en a pas moins continué à exercer son commandement avec énergie.)*

Nous essaierons de revenir sur les services du général de Castelnau et sur les conditions générales de la victoire du Grand-Couronné.

Mais avant de considérer l'ensemble des résultats obtenus dans l'Est, il faut suivre le rôle de la 1re armée jusqu'au 12 septembre et indiquer comment s'acheva, parallèlement, la bataille de la Mortagne.

CHAPITRE XXIII

FIN DE LA BATAILLE DE LA MORTAGNE
(4 Septembre-13 Septembre 1914)

Effectifs des armées en présence dans l'Est. — Les armées allemandes sont arrêtées sur la route d'Épinal. Elles s'épuisent et se « vident » peu à peu. — Elles évacuent la Lorraine. — Victoire de l'armée Dubail.

A bataille du Grand-Couronné et la bataille de la Mortagne ne faisant qu'un seul tout et n'étant, en somme, que la continuation et l'élargissement de la bataille de la Trouée de Charmes, nous devons, maintenant, reprendre, à la date du 4 septembre, le récit des opérations de la 1re armée. Elles se développent *perpendiculairement* à celles de la 2e armée et les complètent : car les deux manœuvres sont constamment et étroitement unies. L'ennemi étant maître de la ligne intérieure se porte, comme par une sorte de balancement, tantôt au sud contre l'armée Dubail, tantôt à l'ouest contre l'armée Castelnau ; par contre, les deux armées françaises frappent sur lui, comme deux marteaux sur une enclume. C'est une bataille d'angle qui dure du 28 août au 12-13 septembre. Toutes les parties de cette lutte sont solidaires ; elle s'achève par une même et unique victoire.

Le caractère des opérations accomplies par chacune des deux armées diffère, comme le caractère du terrain où elles se déroulent. La 1re armée fait barrage contre une armée d'invasion dans un pays de montagnes et de bois ; elle lutte courageusement, pied à pied, jusqu'à ce qu'elle l'ait arrêtée d'abord, puis refoulée ; la 2e armée, par une longue action offensive-défensive, tombe du haut d'un rempart naturel sur le flanc de cette même armée d'invasion, s'accroche à elle et ne la lâche pas jusqu'à ce qu'elle l'ait *fixée*, d'abord, chassée ensuite. Selon les ordres supérieurs, les deux armées travaillent à la même œuvre, mais par des procédés différents. Cette bataille partielle — si considérable soit-elle — se rattache, d'ailleurs, au grand plan de contre-offensive du général Joffre. Elle en est le *pivot*.

Après leur victoire de Morhange et de Sarrebourg, les Allemands avaient été bien surpris de trouver devant eux, non pas des troupes affolées et débandées — comme ils se l'étaient tant répété à eux-mêmes — mais des armées bien en main, soudainement en garde et promptes à la riposte.

Alors qu'ils pensaient n'avoir qu'à déboucher en plaine pour prendre à revers la grande armée de Joffre et se jeter sur ses communications, ils sont arrêtés partout ; toutes les issues leur sont fermées. A la Trouée de Charmes ils ne passent pas, à Rambervillers ils ne passent pas, à Nancy ils ne passent pas. Ils ne passent pas davantage à Saint-Dié, point le plus éloigné de leur base d'opération qu'ils aient atteint. C'est ce qu'il nous reste à dire maintenant.

Mais, auparavant, il convient de jeter de nouveau les yeux sur la masse des forces allemandes poussées, en manière de coin, dans

LE VILLAGE DE CRÉVIC

l'étroit espace délimité par le Grand-Couronné, les Vosges et la Mortagne : c'est dans cet angle de terrain que ces armées sans cesse renforcées se sont ruées ; c'est là qu'elles se sont heurtées pendant trois semaines à une barrière un peu élastique, mais infranchissable; elles s'y sont usées, décimées, dégoûtées, jusqu'au jour où elles ont dû prendre le parti de s'en aller.

Cette bataille aux deux fronts étant un des plus beaux épisodes de la grande guerre, un des plus méconnus et des plus mal appréciés, il est nécessaire de faire bien comprendre son importance et son ampleur. Et c'est pourquoi il convient de revenir sur la force de l'offensive allemande dans l'Est, de rappeler ses origines, son accroissement et les circonstances de son rapide déclin.

J'ai déjà cité les paroles d'un des héros de cette campagne, le colonel Champion, quand, du haut de la côte de Borville, il montre à un officier les troupes engagées dans la plaine et dit : « Vous assistez à un événement militaire qui dépasse Marengo et Austerlitz. » Et, en effet, le nombre des combattants, leur ardeur, leur volonté de vaincre font, de cette longue bataille, un drame passionné au moins égal à ce que l'on avait vu jusque-là. Et, peut-être, le colonel Champion ne devinait-il pas toute la pensée du commandement allemand quand celui-ci poussait ses troupes vers ce rempart lorrain qu'il voulait rompre pour aller bien au delà.

EFFECTIFS ALLEMANDS Deux armées allemandes avaient été réunies, dans la période de la concentration, en Alsace et en Lorraine annexées : la VIe armée, commandée par le prince héritier de Bavière ; la VIIe armée, commandée par le général von Heeringen.

L'ensemble de ces forces a pu constituer, à certains moments, une masse approximative de plus de 500.000 combattants. Suivons-la dans les transformations qu'elle a subies, au cours des combats qui se sont livrés en Lorraine du 20 août au 12 septembre.

Nous avons indiqué ci-dessus les raisons qui avaient fait confier le commandement de la VIe armée au prince de Bavière, l'héritier de la plus importante des couronnes allemandes après le kronprinz impérial. Quant à la VIIe armée, on l'avait mise sous les ordres du colonel général Josias von Heeringen, ancien ministre de la Guerre : le cours de sa carrière indique à quel point il doit être l'interprète de la pensée du grand état-major. Né en 1850, Josias von Heeringen a fait la guerre de 1870 dans un régiment de fusiliers hessois. Il y a été blessé et décoré de la croix de fer. Dès 1879, il était détaché au service du grand état-major de l'armée allemande et on peut dire qu'il y passe la plus grande partie de sa vie militaire. Il y fut chef de section d'un des services à partir de 1892 : en 1898, il était nommé directeur du département « de l'Economie militaire » avec grade de général-major. En 1906, il était désigné comme commandant du IIe corps d'armée (Stettin). Mais, en 1909, après la retraite du prince de Bülow, le général von Einem ayant aussi quitté le ministère de la Guerre, von Heeringen fut désigné par l'empereur pour le remplacer. Il remplit ces fonctions jusqu'à l'été de 1913. Ce fut lui qui mit sur pied le grand projet de transformation de l'armée allemande, projet dit des « millards », c'est-à-dire qu'il poussa à l'utilisation immédiate des corps de réserve et, sans aucun doute, au système stratégique qui en dépendait. Von Heeringen quitta le ministère un peu avant la guerre. Falkenhayn lui succéda et fit voter le projet par le Reichstag : mais von Heeringen avait été le véritable initiateur et quand, en qualité de colonel-général, il prit le commandement de l'armée de flèche destinée à opérer sur les Vosges et qui faisait en quelque sorte pendant à celle de von Kluck, il recevait, au premier chef, une mission de confiance. En prenant la tête de la branche gauche de la tenaille et en marchant sur la Trouée de Charmes, il exécutait essentiellement la « manœuvre de l'état-major ».

Assurément, on ne lui avait rien refusé de ce qu'il avait dû exiger pour réussir.

Ainsi s'explique la puissance de ces armées engouffrées dans l'étroit couloir entre Vosges et Mortagne ; ainsi s'explique le soin que prend le haut commandement allemand de les renforcer pendant tout le cours de leur campagne effective.

Mais, une fois que la manœuvre escomptée a décidément échoué, on ne s'entête pas. L'occupation du territoire est si peu l'objectif principal qu'on l'évacue en deux jours et qu'on ramène les troupes sur la frontière, bien au delà de la ligne où s'exerçait immédiatement la pression des armées françaises.

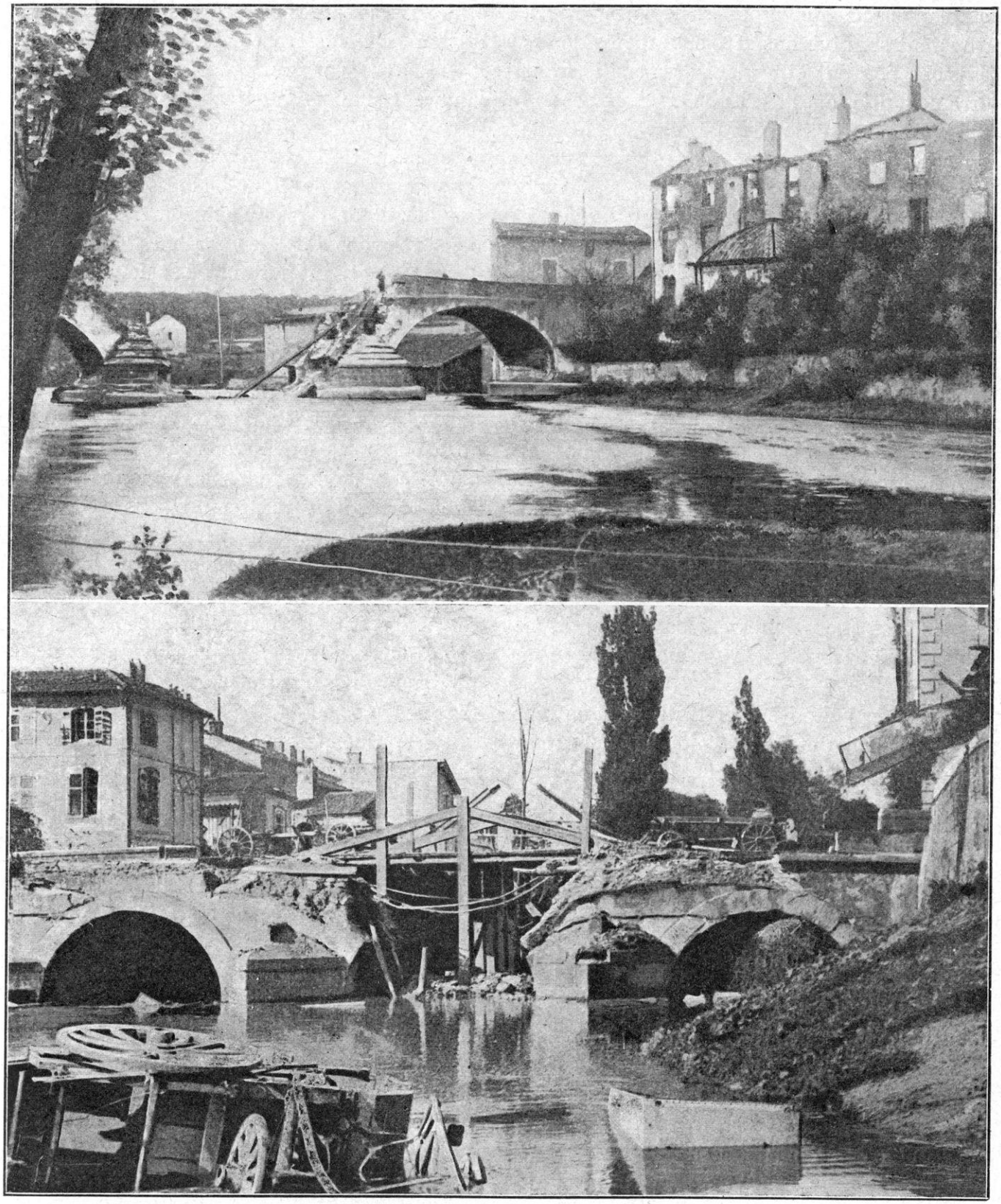
Tant il est vrai que les troupes étaient là pour un but stratégique donné puisqu'on les déplace dès qu'il est démontré que ce but ne peut être atteint.

La composition successive des deux armées allemandes pourrait être représentée par une courbe d'abord montante, ensuite descendante et qui suit chronologiquement la progression et la chute des espérances qu'avait conçues le haut commandement allemand au sujet des opérations de la campagne dans l'Est.

Armée du kronprinz de Bavière. — Au début, l'armée du kronprinz de Bavière comptait trois divisions de cavalerie (saxonne, prussienne, bavaroise) ; cinq corps, dont quatre actifs : IIe corps bavarois (général von Martini), IIIe corps bavarois (général von Gebsattel), XXIe corps ou corps lorrain ; Ier bavarois (von Xylander) ; en outre, le Ier corps de réserve bavarois (von Fasbender) : total environ 215.000 hommes.

Tel est le point de départ. Suivons maintenant la courbe montante, c'est-à-dire l'adjonction, à cette première masse, de formations nouvelles envoyées en renfort, sans parler de la reconstitution des effectifs décimés au cours des premiers engagements de la campagne.

Il faut donner, d'abord, une indication d'ordre général concernant l'emploi des ersatz et des landwehr ; dès le début de la campagne, le haut commandement allemand puisa, dans les ressources des dépôts, à raison d'un bataillon



RUINES LAISSÉES PAR LES ALLEMANDS APRÈS LEUR DÉPART DE LUNÉVILLE

de deux compagnies par brigade, de façon à constituer, dès la fin d'août, dix-sept brigades mixtes *d'ersatz* qui, groupées trois par trois, formèrent six divisions. Trois au moins de ces divisions peuvent être identifiées sur le front lorrain, la division d'ersatz de la Garde près de Lunéville, une division d'ersatz bavaroise et une division d'ersatz saxonne, toutes deux sur la haute Meurthe. Comme on ne trouve aucune trace des trois autres divisions sur une autre partie du front, il est permis de conclure qu'elles furent réparties en brigades dans diverses régions, mais surtout dans celles où opérait l'ensemble de l'armée bavaroise et rhénane.

On trouve, en outre, en Lorraine, dès le mois d'août, un certain nombre de régiments de *landwehr* bavarois, notamment les 1er, 2e, 3e, 13e régiments venus de la 1re région et bientôt groupés en 6e division de landwehr, les 4e et 8e régiments venus de la 2e région et les 6e, 7e, 10e régiments venus de la 3e région, le 13e étant resté en Bavière. En général, la landwehr était répartie en brigades. On peut dire en gros que la landwehr bavaroise, disponible dès le début de la guerre, est jetée en Lorraine.

De même pour les régiments de landwehr du pays rhénan et de la région de Metz : car on identifie les 25e, 65e, 28e, 29e et 68e régiments de landwehr qui avaient été recrutés dans la VIIIe région, ainsi que le 30e régiment de landwehr recruté dans la région de Metz (XVIe région).

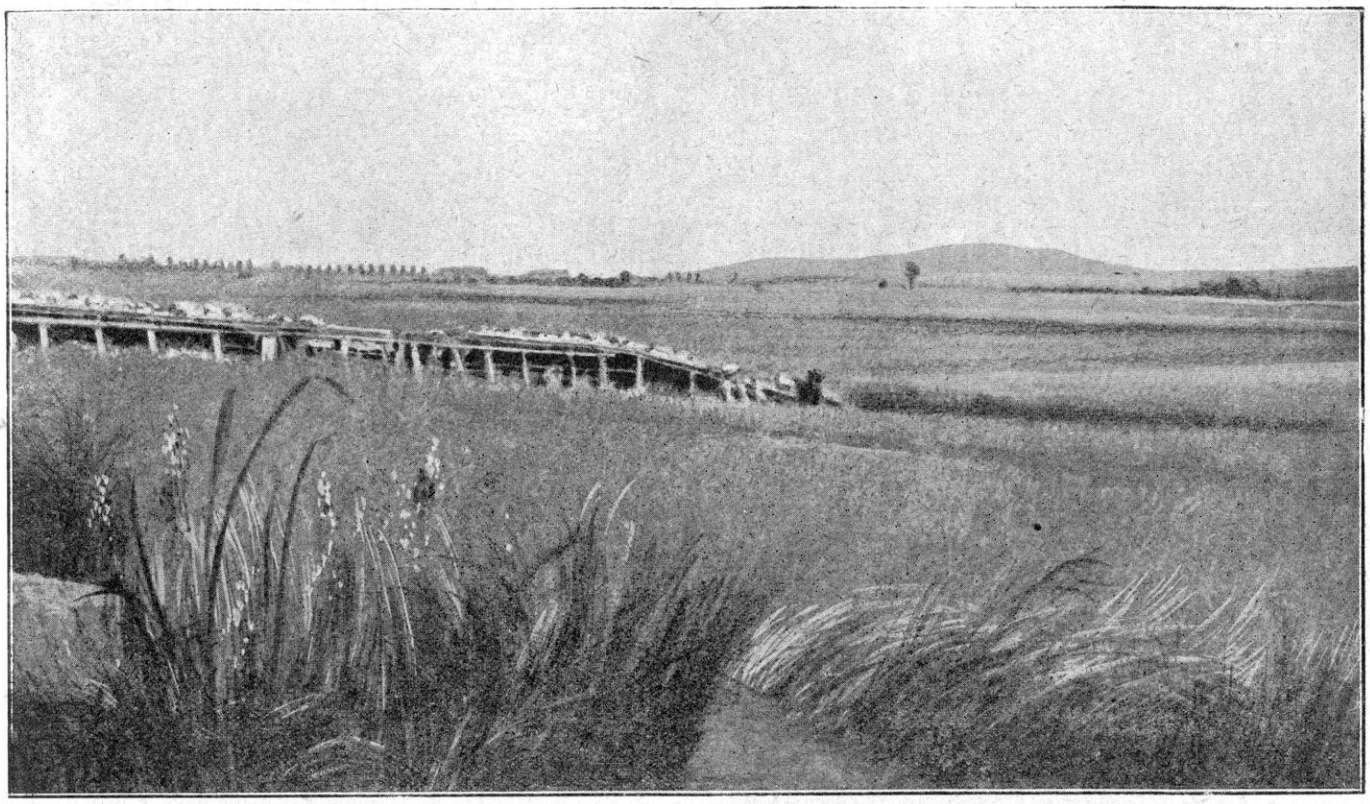
Ces corps, soit ersatz, soit landwehr, constituent un appoint d'une centaine de mille hommes, reçus fin août-début de septembre par la VIe et la VIIe armées, dont 50.000, au moins, pour l'armée du kronprinz de Bavière.

Ce n'est pas tout : cette armée a besoin d'être renforcée dans les premiers jours de septembre pour l'offensive sur le Grand-Couronné. C'est alors que nous voyons apparaître, pour l'opération sur la vallée de la Moselle (Sainte-Geneviève-bois de Cuite), la 33e division de réserve venue de Metz. Dans cette formation figurent la 8e brigade active bavaroise, ainsi que le 67e et le 130e régiments de réserve prussiens. Et cette division elle-même n'était pas seule. Car, d'après un ordre saisi au combat d'Etain, elle était accompagnée, en Woëvre, le 24 août, par les 43e et 45e brigades de landwehr, en plus le détachement Dürr et des troupes de landwehr Franck. On constate aussi la présence de la 32e division de réserve qui, le 10, marche de Pont-à-Mousson sur Montauville et de là sur Thiaucourt. En somme nous relevons l'existence d'un détachement d'armée agissant autour de Metz selon le cours des opérations : d'autres effectifs lui sont encore rattachés.

L'armée du kronprinz de Bavière reçoit de ce chef, pour l'entreprise sur le Grand-Couronné, un concours que l'on peut évaluer à 20 ou 30.000 hommes. Nous avons vu ce détachement d'armée à l'œuvre dans la région de Saint-Mihiel, à partir du 8 septembre, sous le commandement de von Strantz ; il essaye de prendre l'armée de Castelnau à revers et de la couper de l'armée Sarrail : et c'est pourquoi Castelnau est obligé, en pleine bataille, de prélever sur son front, d'abord une division de cavalerie, puis une division de réserve, enfin un corps d'armée (20e corps).

Récapitulons pour ce qui concerne l'armée du prince de Bavière : 215.000 hommes, plus 50.000, plus 20 ou 30.000, c'est un total d'environ 300.000 hommes, dont elle peut disposer au cours de la bataille du Grand-Couronné. Pour la seconde phase de cette bataille (6 septembre), deux corps de l'armée von Heeringen lui seront en outre rattachés. L'héritier de Bavière disposera alors de près de 400.000 hommes. Certainement, cette armée a perdu beaucoup de monde au cours des terribles combats qu'elle a livrés. Mais un perpétuel travail de reconstitution des effectifs l'a entretenue au fur et à mesure du développement des opérations et notamment dans les quelques jours de « trêve » du début de septembre.

Armée von Heeringen. — Au début, l'armée von Heeringen est composée ainsi qu'il suit :



LA COTE DES ÉPARGES VUE D'HAUDIOMONT

le XIVe corps actif (général von Hœningen), qui, à partir du 17 août, a quitté l'Alsace et a été transporté le plus rapidement possible de Mulhouse vers Sarrebourg ; de même, le XVe corps actif (général von Deimling). La présence de ces deux corps dans l'Alsace du Sud au début de la guerre semble indiquer que l'idée d'un mouvement direct sur Belfort ou Epinal avait pu être envisagé dès lors, par le grand état-major allemand. Mais la présence de l'armée Pau s'oppose à ce mouvement et les deux corps contournent les Vosges au nord et pénètrent en France par le Donon et les cols septentrionaux.

En plus, l'armée von Heeringen comprend le XIVe corps de réserve (26e division de réserve wurtembergeoise, 180e actif, 119e, 120e, 121e de réserve, et 28e division de réserve badoise : 40e, 109e, 110e et 111e de réserve) (1). Et, enfin, la 30e division de réserve qui formera plus tard, avec la 39e division de réserve, le XVe corps de réserve dont nous allons bientôt indiquer la mission.

Cela donne pour l'armée von Heeringen, à la date du 20 août, trois corps et demi, c'est-à-dire environ 140.000 hommes.

Ce sont particulièrement les transformations de cette armée qui nous permettront de lire, en quelque sorte, dans les intentions du haut commandement allemand.

Constituée en Alsace, elle a pénétré en Lorraine à partir du 20 août et elle s'est mise à la poursuite de l'armée Dubail. Très éprouvée, elle aussi, elle recomplète ses effectifs au cours de ses marches et de ses combats, notamment dans la période du 1er au 4 septembre. En plus, elle bénéficie, comme l'armée du prince de Bavière, d'un renfort d'ersatz et de régiments de landwehr que nous avons évalué à 50.000 hommes environ. Les deux armées combinant, sans cesse, leurs opérations, ces attributions ne sont pas rigoureuses. Les corps s'appuient et passent, au besoin, d'une armée à l'autre.

C'est ainsi que le XIVe corps actif et le

(1) Rappelons que le corps de réserve allemand, qui se compose de deux divisions de réserve, ne compte que 72 pièces d'artillerie, soit la moitié du corps actif.

XIVe corps de réserve de von Heeringen passent de la VIIe armée à la VIe à la date du 6 septembre pour permettre au kronprinz de Bavière le coup que l'on espère décisif sur le Grand-Couronné. Ces corps ont été progressivement retirés de devant Dubail et, à la fin, remplacés par des formations de réserve, ainsi que nous allons l'expliquer.

Ces formations de réserve sont d'abord celles d'ersatz et de landwehr. En plus, le général von Falkenhausen, qui commande à Strasbourg, a pour mission spéciale d'organiser rapidement et de jeter dans la fournaise toutes les troupes qui arrivent de l'Allemagne centrale et méridionale. Il envoie la 19e division saxonne d'ersatz (deux brigades, général von Tettenborn) vers Saint-Michel (Haute-Meurthe), fin août, plus la division bavaroise d'ersatz (trois brigades, de chacune quatre bataillons) au sud-est de Saint-Dié, quelques jours plus tard. Il doit garder sous ses ordres la 30e division de réserve (Strasbourg), qui a été mise antérieurement à la disposition de von Heeringen.

Ces diverses formations entrent dans le décompte des 50.000 hommes attribués ci-dessus à l'armée von Heeringen.

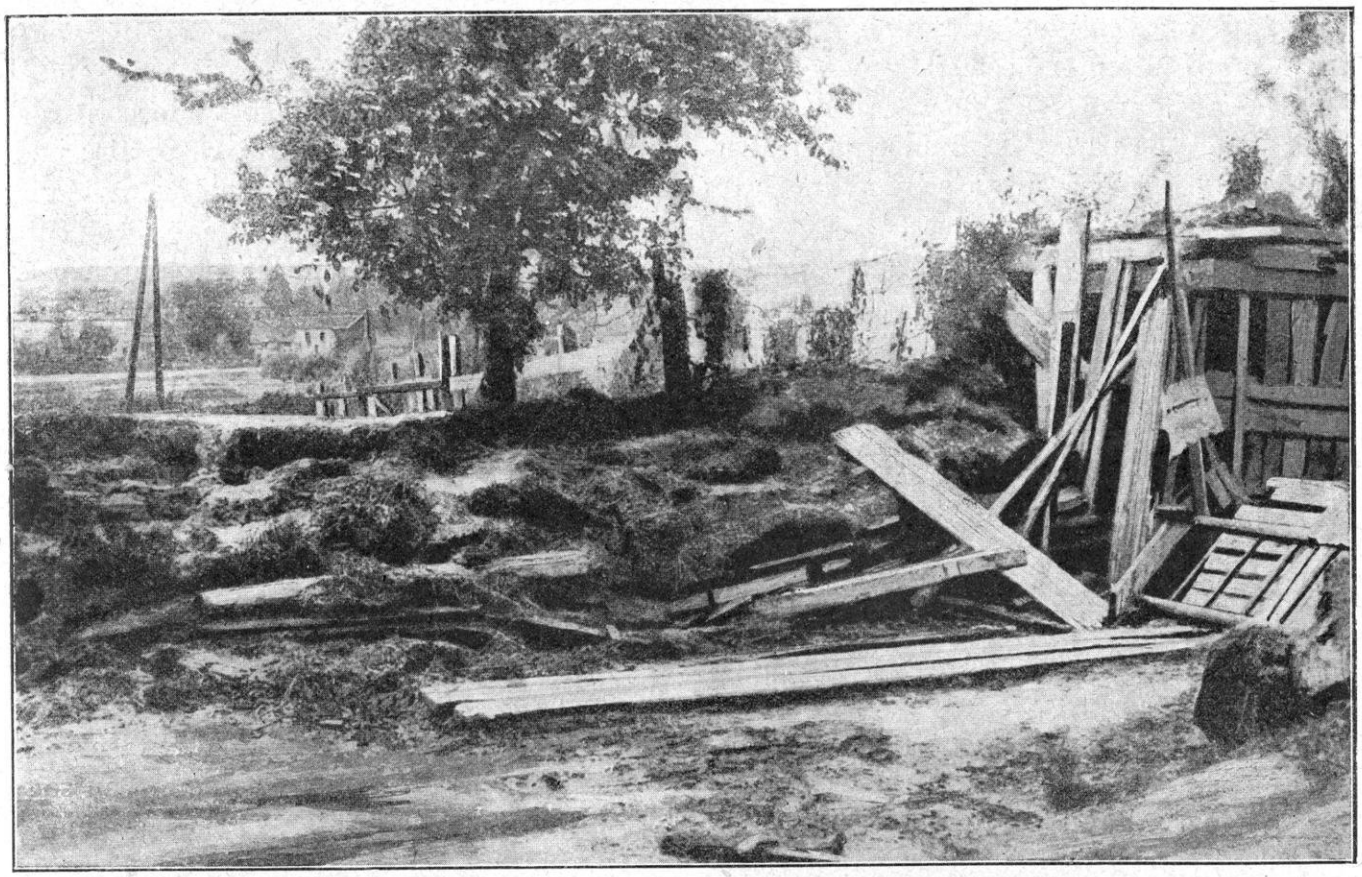
Ce n'est pas tout : dans l'Alsace du Sud opère, en liaison avec l'armée von Heeringen, un important groupement placé sous les ordres de von Gaede : ce groupement semble même avoir eu, un moment, autorité sur les troupes d'ersatz et de landwehr, composant ce qu'un document appelle « le détachement Falkenhausen ». Au groupement von Gaede appartiennent plusieurs brigades de landwehr wurtembergeoise (XIIIe région) et badoise (XIVe région ; le Wurtemberg a fourni huit régiments de landwehr et le grand-duché de Bade quatre). En un mot, l'Alsace forme une sorte de vaste dépôt pour les réserves des pays limitrophes et ces réserves sont envoyées de Strasbourg à l'armée von Heeringen comme celles de Metz sont envoyées à l'armée du kronprinz de Bavière au fur et à mesure des besoins.

De ce chef, on peut évaluer à un total d'au moins 80.000 hommes, en y comprenant les 50.000 signalés ci-dessus, l'effectif des formations qui arrivent en renfort à l'armée von Heeringen et qui opèrent contre l'armée Dubail sur la Meurthe, sur la Mortagne, dans les Vosges septentrionales et méridionales : ce qui, ajouté aux 140.000 du début, donne une évaluation approximative de 220.000 à 230.000 hommes.

Mais, c'est ici que l'emploi de ces troupes, aux diverses phases des opérations de l'est, devient révélateur : tout au début, l'armée von Heeringen se tient en observation dans le Sundgau, peut-être même a-t-elle pour objectif de déboucher par Belfort ou Epinal ; cela raccourcirait beaucoup le chemin vers les communications de l'armée Joffre. Après l'offensive sur Morhange, Sarrebourg, après les premiers engagements d'Alsace, et surtout après la constitution de l'armée Pau, elle contourne les Vosges et descend par la Lorraine française pour se porter sur la Trouée de Charmes.

L'opération, combinée avec l'armée du kronprinz de Bavière, ne réussit pas. L'armée von Heeringen reçoit alors pour mission de rompre le barrage formé vers Epinal par l'armée Dubail. Pour arriver à ce résultat, on lui envoie toutes les forces dont on dispose en Alsace. Elle grossit soudain et atteint peut-être au chiffre de 220 à 230.000 hommes. Mais l'opération traîne sur la haute Mortagne et au col de la Chipote. Nous allons la voir s'achever par une défaite vers le milieu de septembre.

Pour le haut commandement allemand, l'affaire est perdue à partir du 6 septembre. Il substitue rapidement des formations de réserve à ses corps actifs qu'il rend ainsi disponibles, et à partir de cette date du 6 septembre, il enlève ceux-ci : deux de ces corps sont mis à la disposition du kronprinz de Bavière pour l'offensive sur le Grand-Couronné le 7 et le 8 septembre, et les autres vont être transportés sur un autre point du théâtre des opérations. Ainsi, l'armée von Heeringen est dissoute en quelque sorte et



BARRAGE D'UNE ROUTE INSTALLÉ PAR LES ALLEMANDS

fondue, pour ce qui reste en Lorraine, dans l'armée du kronprinz de Bavière.

Cela est si vrai que *von Heeringen lui-même reçoit l'ordre, à cette même date du 6 septembre, de quitter la Lorraine avec le XVe corps.* Nous le retrouverons bientôt sur l'Aisne à la fin de la bataille de la Marne.

Donc, à la date du 6 septembre, c'est-à-dire le jour où Joffre engageait sa bataille dans l'ouest, le haut état-major allemand commençait à renoncer à la partie extrême de son offensive dans l'Est. Il donnait, le 7 et le 8, le coup de boutoir de l'Amezule, échouait encore, remontait encore, donnait le coup de boutoir sur Saint-Mihiel et, finalement, se subordonnant à la maîtrise de Joffre, renonçait à tous ses projets d'aile gauche et venait les enfouir, en quelque sorte, dans les tranchées de l'Aisne où s'achève la bataille de la Marne. Ce simple relevé est plus éloquent que n'importe quelle considération stratégique. Les armées marquent de leurs pas, l'histoire militaire sur le sol. Leur présence est un document.

EFFECTIFS FRANÇAIS Il n'en est que plus intéressant de rappeler, maintenant, les transformations successives des deux armées françaises : le parallèle est frappant. Les deux camps se surveillent sans cesse et agissent en raison de cette codivination perpétuelle de leurs projets respectifs. Les états-majors français ne perdent pas à la comparaison.

Armée de Castelnau. — La 2e armée (général de Castelnau) est composée, au début :

Du 18e corps (général de Mas-Latrie) ;

Du 20e corps (général Foch, puis général Balfourier) ;

Du 9e corps (général Dubois) ;

Du 15e corps (général Espinasse) ;

Du 16e corps (général Taverna).

Dès le début, et aussitôt que le premier indice sur les desseins de l'ennemi sur la Belgique s'est avéré par l'attaque de Dinant,

le général Joffre enlève, à la date du 15 août, le 18e corps et le porte à son aile gauche, c'est-à-dire à la 5e armée. De même, le 9e corps reçoit l'ordre de partir, le 18 août, pour aller combler le vide menaçant de se produire entre la 4e et la 5e armées sur la Meuse.

Mais les événements de Morhange déterminent le commandant en chef à n'embarquer que la moitié du 9e corps ; l'autre moitié (18e division, général Lefèvre, 34e et 35e brigades) reste à la 2e armée. Celle-ci n'en est pas moins sensiblement diminuée et cela est d'autant plus grave que c'est l'heure où elle est obligée de se retirer sur le Grand-Couronné.

Elle disposait, en outre, au début, du 1er corps de cavalerie (général Conneau), corps composé de la 2e division de cavalerie (général Varin) et de la 10e division de cavalerie (général Lescot) (1); enfin du deuxième groupe de divisions de réserve (général Léon Durand) qui se compose de la 59e division de réserve (général de la Masselière, puis général Kopp), 68e division de réserve (général d'Aubignosc), 70e division de réserve (général Fayolle) (2). En plus, une brigade coloniale de réserve est rattachée au 20e corps.

Au moment où il enlève le 18e corps et une partie du 9e à la 2e armée, le général Joffre veille à la renforcer par des divisions de réserve. Le 18 août, la 64e division de réserve (général Charles Hollender, puis général Compagnon) a ordre de la rejoindre ; elle débarque du 20 août au soir au 23 août. C'est une division alpine de composition spéciale (4 régiments de réserve d'infanterie, un régiment colonial de réserve, un régiment de réserve de type alpin, un seul groupe d'artillerie, deux escadrons de cavalerie). La 74e division de réserve (général Bigot) reçoit le même ordre le même jour (18 août) ; elle débarque également du 21 au 23 août.

Ces forces assistent à la bataille de la Trouée de Charmes.

Mais, dès que ce premier résultat est obtenu, c'est-à-dire dès que l'ennemi est arrêté, voici que la courbe décroissante commence. On a besoin de ces troupes ailleurs. Le corps de cavalerie du général Conneau va partir : une brigade légère de la 2e division de cavalerie et toute la 10e division de cavalerie reçoivent, le 31 août, l'ordre de quitter la 2e armée, le 1er septembre, pour se porter sur la Marne entre French et Franchet d'Espérey.

Ce qui reste de la 2e division de cavalerie recevra, le 7 septembre, l'ordre de se porter, le 8, sur la Woëvre pour surveiller les forces ennemies opérant dans la direction de Saint-Mihiel.

La résistance des deux armées sur la Mortagne, entre Gerbéviller et Lunéville, a donné de bons résultats. Gerbéviller est réoccupé, l'ennemi est fixé sur la rive droite de la rivière : aussitôt, le général Joffre reprend le 15e corps. Celui-ci reçoit l'ordre, le 2 septembre au soir, de se transporter entre la 3e et la 4e armée ; il va coopérer, lui aussi, à la bataille de la Marne.

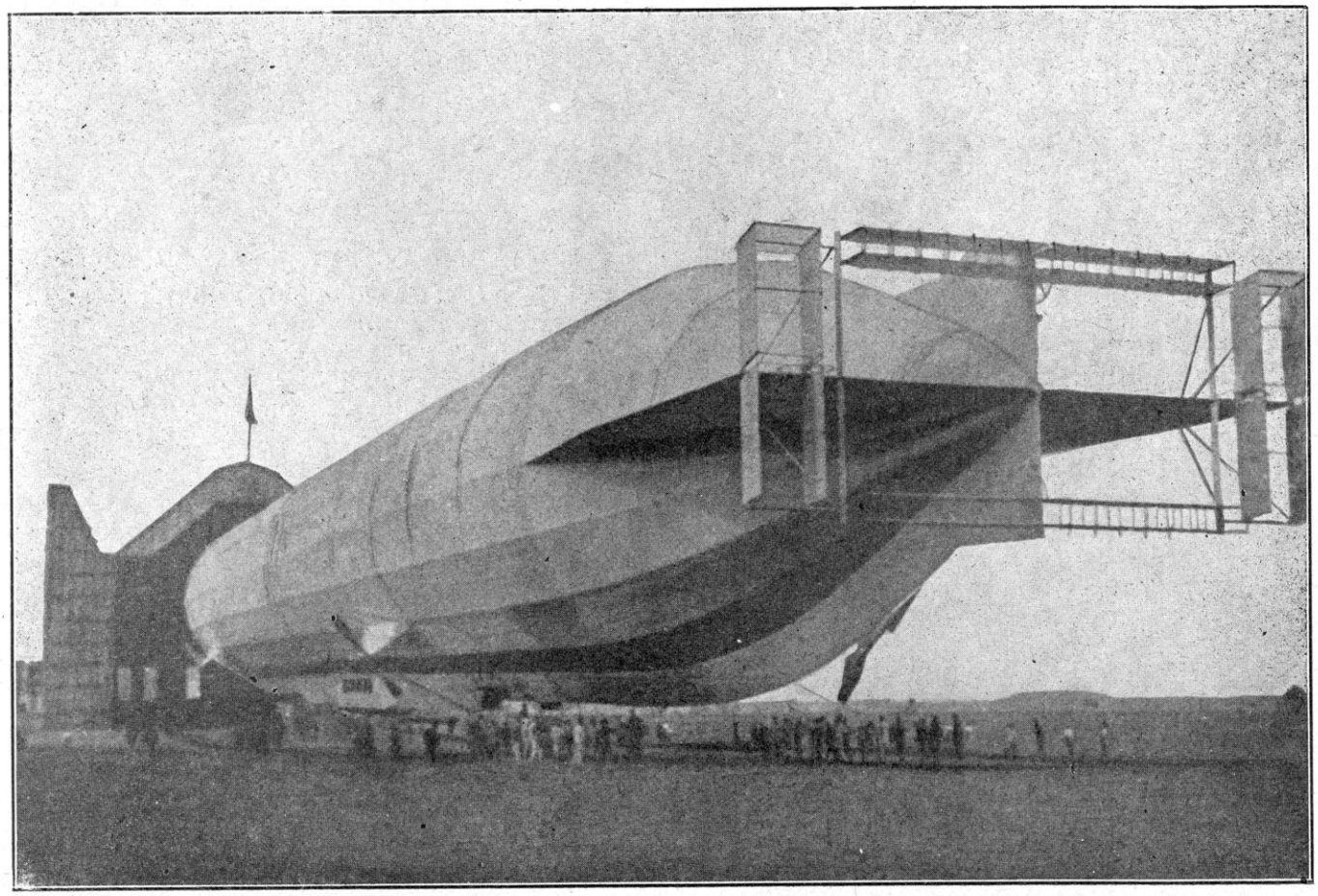
En même temps, les brigades du 9e corps quittent également la 2e armée pour le même objet : elles s'embarquent le 4 et vont renforcer la 9e armée, armée de Foch, qui vient d'être créée.

Cependant, on sent que l'ennemi prépare quelque chose : il s'agit de l'offensive sur le Grand-Couronné : il faut, dans la mesure du possible, renforcer Castelnau. On met à sa disposition la division mobile de Toul, 73e division de réserve (général Chatelain).

La bataille s'engage et, au cours même de son développement, l'ennemi, par un enouvelle manœuvre, se porte sur Saint-Mihiel. Le 7 septembre, le reste de la 2e division de cavalerie est envoyé dans cette direction comme il vient d'être dit. Dès le lendemain, une partie de la division mobile de Toul regagne la place. Et la bataille du Grand-Couronné est à peine gagnée, que le 20e corps reçoit, le 11 septembre au soir, l'ordre de se porter, à son tour, dans la Woëvre; et toute la division de Toul suit le mouvement.

(1) Chaque division de cavalerie a 3 brigades, 3 batteries, 1 groupe de chasseurs cyclistes.

(2) Chaque division de réserve a 3 groupes d'artillerie de 75, soit 36 pièces, la 64e division n'a qu'un groupe.



DIRIGEABLE ALLEMAND A LA SORTIE DE SON HANGAR

Le 13 septembre, se produit le changement de zone d'action, et le général de Castelnau, au lieu de faire face à l'est, désormais fait face au nord-ouest, en liaison avec la 3e armée ; son armée devient ainsi, pour quelque temps, le prolongement de la grande armée de Joffre sur la droite.

Au cours de ces diverses évolutions et transformations, la 2e armée voit ses effectifs croître et décroître dans les conditions suivantes :

Le 20 août, pour l'offensive sur Morhange, environ.	206.000 h.
Le 25 août, pour la bataille de la Trouée de Charmes.	242.000 h.
Le 4 septembre, au début de la bataille du Grand-Couronné, à peine.	200.000 h.
Le 12 septembre (fin du Grand-Couronné), seulement.	136.000 h.

C'est la courbe montante et descendante. On pourrait presque dire que la courbe des effectifs est la même que la courbe de la guerre.

Il en est de même pour l'armée Dubail qui se compose ainsi, au début de l'offensive :

6e division de cavalerie (général Le Villain), que nous avons vue à l'œuvre à la Trouée de Charmes ;

8e corps (général de Castelli) ;

13e corps (général Alix) ;

21e corps (général Legrand) ;

14e corps (général Pouradier-Dutheil, puis général Baret).

Après Sarrebourg, Dubail reçoit cinq groupes alpins (général Bataille) qui, auparavant, tenaient les cols des Vosges. En outre, huit groupes alpins de réserve arrivent les 25 et 26 août et sont mis à la disposition du 8e corps.

C'est la période la plus critique, le moment où

il faut arrêter, à tout prix, la marche sur Epinal.

Joffre consolide, tant qu'il peut, le front du général Dubail si éprouvé. Il lui envoie des éléments de l'armée d'Alsace :

La 44e division (général Soyer) qui débarque le 24 août, entre Saint-Dié et Bruyères ;

La 41e division (du 7e corps), appartenant également à l'armée d'Alsace, qui passe à Dubail le 26 août ;

La 58e division de réserve qui passe tout entière à la 1re armée ;

La 57e division de réserve (général Bernard), du 1er groupe de divisions de réserve du général Archinard, qui arrive le 26 août ;

La 66e division de réserve du même groupe Archinard (général Woirhaye), rattachée à la place de Belfort et placée sous les ordres du général Mazel le 27 août, puis rattachée définitivement à Dubail le 10 septembre ;

La 71e division de réserve qui couvre Epinal.

Dubail livre ses terribles combats de fin août-4 septembre. Il arrête l'ennemi. Celui-ci s'installe dans ses tranchées : aussitôt, et sans perdre une minute, Joffre prélève tout ce qui lui paraît disponible dans l'armée Dubail ou plutôt il s'en remet à celui-ci du soin de choisir et de faire les sacrifices nécessaires.

Dès le 2 septembre au soir, le 21e corps est désigné pour être transporté et il part pour la Marne, le 4 septembre.

Le 7 septembre, la 6e division de cavalerie a ordre de s'embarquer et elle part le 8 pour la Marne.

Le 9 septembre, ordre est donné au 13e corps (général Alix) de quitter le front de Lorraine ; il se rend sur l'Oise (région de Compiègne) et y commencera la course à la mer.

Ainsi, l'armée Dubail s'est vidée peu à peu de ses corps actifs et elle les a remplacés par des formations de réserve. Elle achève, cependant, sa bataille de la Mortagne et de la Meurthe avant de subir la même transformation qu'a subie l'armée Castelnau.

Le 8e corps, mis le 13 septembre à la disposition de Castelnau en Woëvre, s'embarquera le 14 pour la direction de Saint-Mihiel. Et, à partir de cette date, l'armée changera de zone et se substituera, en quelque sorte, à l'armée Castelnau sur la frontière lorraine.

Nous avons dit, ci-dessus, les transformations de l'armée d'Alsace. Elle s'est fondue, en quelque sorte, au cours des événements. Il n'est resté dans l'Est que la 41e division, mise à la disposition de Dubail le 26 août; la 66e division de réserve d'abord employée sous Belfort, puis rattachée à Dubail le 10 septembre ; enfin, la 57e division de réserve, qui est restée à la 1re armée dès le 26 août.

La 8e division de cavalerie avait été également rattachée provisoirement à Dubail le 27 août ; mais, dès le 30 août, elle envoyait deux de ses brigades et toute son artillerie sur Châlons.

Au cours de ces diverses évolutions, la 1re armée et l'armée d'Alsace ont présenté les effectifs suivants :

Au moment des batailles de *Sarrebourg et de Mulhouse*, le général Dubail dispose de 205.000 hommes environ, et le général Pau de 115.000 hommes, soit un total de 320.000 hommes.

Au *début* de la bataille de la *Mortagne*, il y a dans les Vosges 230.000 hommes et 60.000 en Haute-Alsace, soit un total de 290.000 hommes.

A *la fin* de la bataille de *la Mortagne*, il y a dans les Vosges 105.000 hommes et 60.000 en Haute-Alsace, soit un total qui ne s'élève plus qu'à 165.000 hommes.

Si nous additionnons les totaux des deux armées allemandes, au moment de la bataille de la Mortagne, nous trouvons :

VIe armée (KRONPRINZ DE BAVIÈRE)	300.000 h.
VIIe armée (VON HEERINGEN) *et détachement* VON GAEDE	230.000 h.
TOTAL. . . .	530.000 h.

Et si nous additionnons le total des armées françaises, nous trouvons :

2e *armée* (CASTELNAU)	242.000 h.
1re *armée* (DUBAIL) *et armée d'Alsace* (PAU).	290.000 h.
TOTAL. . . .	532.000 h.

RAON L ÉTAPE — UNE RUE ET UNE USINE APRÈS UN BOMBARDEMENT

C'est-à-dire que les effectifs sont sensiblement les mêmes. Observons, cependant, que, pour les armées françaises, les chiffres que nous donnons sont rigoureusement exacts (sauf la proportion des pertes que nous ne connaissons pas), tandis que, pour l'armée allemande, ils ne sont qu'approximatifs.

De cette comparaison, il résulte que le général Joffre avait affaire en Alsace, sur les Vosges et en Lorraine à des forces extrêmement considérables et continuellement renforcées.

C'est là le fait dominant de la guerre. L'offensive des Allemands par la Belgique n'était pas, comme on l'a dit et comme on le répète encore, la seule opération à laquelle le haut commandement allemand eût consacré des forces importantes. Par conséquent, il eût été absurde, de la part du général Joffre, de n'avoir en vue que cette offensive et de diminuer sa force de l'Est.

S'il l'eût fait, trois choses seraient arrivées : 1° il eût perdu le *pivot* sur lequel il s'appuyait pour reprendre l'initiative en vue de la bataille de la Marne ; 2° il eût livré sans défense (ou sans défense suffisante) aux ennemis les passages de la Trouée de Charmes et de la Trouée de Belfort. Il eût exposé à leurs coups non seulement son flanc droit, mais ses communications. Si ces passages eussent été forcés, il eût été obligé, en un mot, de se replier non seulement au sud de la Seine, mais beaucoup au delà ; 3° enfin, il eût perdu définitivement cette frontière lorraine qu'il sut reconquérir si rapidement. Non seulement Nancy et Lunéville, mais la ligne des Vosges eût été livrée à l'ennemi, tandis qu'elle a servi en quelque sorte de rempart aux armées françaises depuis le jour où Castelnau et Dubail en eurent chassé l'ennemi.

DEUXIÈME PARTIE DE LA BATAILLE DE LA MORTAGNE

Il nous reste à exposer la résistance suprême de l'armée Dubail et l'issue victorieuse de la bataille de la Mortagne. Mais il était indispensable de connaître les transformations de l'armée qui lui était opposée pour pouvoir faire apprécier l'importance de cette lutte et la nature de ces derniers combats.

Du 4 au 12 septembre, la période finale de la bataille de la Haute-Mortagne se divise en deux temps bien marqués : dans le premier, qui coïncide avec l'offensive sur le Grand-Couronné, du 4 septembre au 8 septembre à midi, les Allemands continuent à attaquer l'armée Dubail. Peut-être la savent-ils affaiblie de plusieurs de ses corps et espèrent-ils encore l'enfoncer ; peut-être n'ont-ils d'autre but que de la retenir sur place et de l'empêcher de venir au secours de l'armée Castelnau.

La lutte, où l'ennemi engage ses réserves nouvellement amenées sur le front, est acharnée et l'armée Dubail marque son recul maximum sur la Haute-Mortagne.

A partir du 8, les Allemands prélèvent, à leur tour, des troupes sur l'armée opposée à Dubail et celui-ci reprend l'offensive et la marche en avant qui s'achèvent par la victoire complète sur la frontière lorraine.

Cette période, du 8 au 12, coïncide avec les dates des succès obtenus au Grand-Couronné et sur l'ensemble du front de France. L'armée Dubail prend part finalement à la victoire générale que ses longs efforts et son admirable ténacité avaient si vigoureusement préparée.

DU 4 AU 8 SEPTEMBRE

Nous avons dit, ci-dessus, que le 21e corps avait reçu l'ordre de commencer ses embarquements, le 4 septembre, dans la région de Bruyères-Epinal-Thaon-les-Vosges, pour aller participer à l'offensive imminente sur la Marne. Le général Dubail avait dû prendre ses dispositions pour combler la large brèche ainsi produite sur son front de bataille.

La 44e division devait former, désormais, avec la brigade coloniale et la réserve d'infanterie du 21e corps, un corps d'armée provisoire à deux divisions : ainsi le trou était bouché provisoirement ; mais la ligne, maintenue, avait naturellement perdu en profondeur.

LE COL DE BUSSANG

Aussi les ordres suivants sont donnés : les troupes de première ligne s'organiseront, non plus pour l'offensive, mais pour une solide défensive ; des réserves seront mises à la disposition du commandement de l'armée et, pour cela, une brigade est empruntée au 8e corps et une au 13e corps.

En plus, on organisera, sur la rive gauche de la Mortagne, et à quelques kilomètres de la rivière, une deuxième ligne de défense, jalonnée par le bois de Lalau-Haillainville-Ortoncourt-Moyemont-Romont-corne est de la forêt de Romont-Destord-Le Mont-Bruyères-le cours de la Vologne. C'est une dernière ressource au cas où l'ennemi tenterait un coup de main désespéré sur Epinal.

En vue de l'éventualité d'une tentative du côté des Vosges et de la trouée de Belfort, cette place est mise sous les ordres du commandant de la 1re armée, le 3 septembre dans la matinée.

Comme on le voit, on renonce à l'offensive à laquelle Dubail a consacré toutes ses forces jusqu'ici. Les ordres sont précis : « La 1re armée doit adopter, désormais, une attitude défensive et se borner à maintenir les forces adverses qu'elle a devant elle. »

On dirait que l'ennemi a connaissance de ces nouvelles dispositions. Car, dans la nuit du 3 au 4, il porte une attaque violente sur la 44e division en train de prendre la relève et force celle-ci à céder du terrain.

Les troupes allemandes chargées de cette offensive appartenaient à des bataillons de chasseurs, notamment le 8e chasseurs de Schlettstadt (XVe corps), à trois régiments d'infanterie, 109e, 110e et 111e (28e division du XIVe corps), et au 14e chasseurs de Colmar (XVe corps Mecklembourgeois) ; le reste du XIVe corps soutenait l'attaque.

Cette énumération suffit pour marquer le prix que le haut commandement allemand attachait à l'opération. Un récit allemand nous fait connaître son caractère d'âpreté, la vigueur

avec laquelle ces troupes fraîches furent menées au combat et l'importance de leurs pertes :

« Le mardi 1er septembre, nous avons franchi la frontière française et, peu après, nous arrivions à Blamont. Le lendemain vers minuit, nous sommes à Baccarat. A une heure de l'après-midi, nous partions de Baccarat. Nous passâmes par Raon-l'Étape où nous avons fait halte-repas. On continua par Saint-Blaise, vers Etival-Clairefontaine. Nous fûmes conduits, le 3 septembre à 6 heures du matin, au bataillon de réserve (14e chasseurs) que nous avions à rafraîchir; il avait, en effet, beaucoup souffert : une compagnie de 250 hommes était réduite à 64. (Nous constaterons bientôt des pertes plus lourdes encore.) Le même jour nous devions recevoir le baptême du feu. (C'est l'engagement contre la 44e division et le 14e corps français; on voit que le commandement allemand a besoin de toutes ses forces, il les jette au feu à peine arrivées.) Nous avançâmes jusqu'au village de Nompatelize... Nous attendons en soutien d'artillerie. Un ballon captif, puis un autre s'élèvent et l'attaque est commandée sur toute la ligne. Enfin, nous aussi, nous marchons. Vite un « Notre Père » et l'on entend : « 3e section, en avant! » Puis, le commandement: « Par bond, en avant, vite, vite, couchez-vous. » Nous montons à l'assaut du Petit-Jumeau, montagne couverte de sapins et extrêmement escarpée, que les chasseurs français (14e alpins) défendent contre nous... Nous tirons à tir perdu dans le bois : on ne voit pas l'ennemi; mais il faut l'énerver. Il y a un espace à découvert pour avancer jusqu'à une maison de paysan sur le bord de la route. Je franchis cet espace en courant. Mais l'artillerie ennemie nous prend à partie. Il faut nous replier à l'abri du fossé de la route... Nous avançons toujours et nous arrivons sur la crête où nous trouvons deux chasseurs alpins qui se rendent, et ensuite nous redescendons dans la plaine. Un régiment d'infanterie passe; ce sont des Saxons: « Bonjour, camarades! — Bonjour, chasseurs! » Je m'informe auprès du feldwebel pour savoir si eux aussi ont beaucoup de pertes. Il me dit : « *Effectif de la compagnie* : 36 *hommes !* » *Cela me suffit !*... On descend de l'autre côté du Jumeau. Nous rencontrons trois régiments d'infanterie, les 109e, 110e et 111e. De ce côté, il doit y avoir quelque chose en train; le 8e chasseurs, de Schlettstadt, est là aussi... Derrière les hauteurs qui se trouvent devant nous, les canons tonnent : c'est le XIVe corps qui fait un mouvement pour tourner l'ennemi et le rejeter sur nous. Mais nous recevons l'ordre de quitter nos lignes avancées et de regagner le Grand-Jumeau (5 septembre). Le 6 septembre est un dimanche. Matinée tranquille. Mais, vers midi, une canonnade enragée commence. Nous devons chercher un abri dans les bois. Le lundi matin (7 septembre) nous recevons, de nouveau, l'ordre de marcher en avant comme renfort... Avec des « hourrahs » nous occupons des tranchées merveilleusement aménagées, abandonnées par l'ennemi : il n'y a plus là, maintenant, que des morts et des blessés. « Encore en avant! » En qualité d' « Oberjäger », je reçois l'ordre de conduire la section sur la Croix-Idoux... Et, à ce moment, je suis blessé; on me rapporte à l'ambulance à Nompatelize. Nous disons au médecin qu'il faut envoyer une voiture de la Croix-Rouge chercher les nombreux blessés restés à la Croix-Idoux. Mais il dit qu'il ne peut envoyer de voiture, les Français ayant reçu l'ordre de tirer sur la Croix-Rouge. « Voilà, conclut le chasseur, la nation qui prétend propager « la civilisation », à l'encontre des « Barbares » allemands! (1).

Dégageons, de ce récit, les traits les plus frappants : puissante offensive, attaques par masses, lourdes pertes, tentatives vaines et résultat absolument hors de proportion avec l'effort. Le caractère violent de ces attaques par masses sous le feu de l'artillerie française est très caractéristique de la manière allemande au début de la guerre. Combien les reproches adressés, de ce chef, à la tactique française, eussent été plus justement dirigés contre la tactique allemande si, dès lors, elle nous eût été mieux connue.

L'attaque dont nous venons de lire le détail du côté allemand pendant ces trois jours, du 3 au 7 septembre, éprouve fortement les troupes françaises épuisées, exposées à un bombardement continuel, et dont les élites ont été fauchées par tant de terribles combats. Le général Barbade, qui commande la 25e brigade (21e corps), écrit le 3 septembre : « Nos pertes augmentent, le 17e bataillon de chasseurs a vu son dernier capitaine tué devant la Chipotte où sept bataillons de chasseurs ont mené une lutte terrible; le 17e bataillon n'a d'ailleurs plus que 7 ou 8 officiers en tout; le 17e régiment d'infanterie est réduit à 3 capitaines. Il faut dire que, sauf deux jours, nous avons toujours été en première ligne. » Le lieutenant Belmont, qui appartient au 14e corps, fait la même constatation :

« Hier, le commandant Augerd (qui commande le 11e bataillon de chasseurs) emmenait quatre compagnies à l'attaque du Kemberg (entre Taintrux et Anozel), une terrible crête hérissée de sapins, où les Allemands se sont accrochés avec des mitrailleuses dans des tranchées d'où ils dominent toute la situation à l'ouest de Saint-Dié... Au moment où

(1) *Mecklenburger Söhnein Weltkrieg* (*Les fils du Mecklembourg dans la Guerre mondiale*), publié par Maurice Schafer, 4e livraison.

LE BALLON D'ALSACE (Cl. Sites et Monuments.)

les troupes arrivaient au sommet, les fusils et les mitrailleuses invisibles les ont fusillées. Une vingtaine d'hommes ont été tués ou blessés, un capitaine tué, un autre blessé... Ainsi, voilà tombés *les deux derniers capitaines* du 11e. C'est un fait d'ailleurs commun à tous les corps de troupe que les pertes en officiers sont proportionnellement beaucoup plus fortes que les pertes en hommes. On dit que les meilleurs tireurs allemands ont pour consigne de viser tout ce qui porte des galons (1). En tous cas, nous voilà singulièrement dépourvus de cadres pour ce gros bataillon de 1.700 hommes. Il en résulte que les survivants auront à assurer des commandements importants... Depuis l'aube, nous sommes dans nos trous, immobiles, terrés dans la terre rouge, au milieu des trèfles et des pommes de terre. Nous y resterons tant qu'on nous y laissera, surveillant le terrain, etc. Depuis une heure, un dirigeable allemand balance sa rondeur jaune, pareille à une énorme larve, sur la vallée de Sainte-Marguerite. ... Ce matin, tout s'est borné à un duel d'artillerie : c'est invraisemblable ce que les Allemands consomment de munitions d'artillerie. Quoiqu'on en ait dit, leur fameuse artillerie lourde n'est pas négligeable... Ils tirent de très loin, 8 à 9 kilomètres, avec ces grosses pièces, ce qui fait à la fois leur force et leur faiblesse; car, s'ils peuvent nous bombarder de très loin, ils tirent à l'aveuglette, si bien qu'en fin de compte, ils ne font pas grand mal, étant donné la quantité invraisemblable de projectiles qu'ils tirent; les petites balles minuscules qui nous atteignent sournoisement, sans qu'on les entende venir, sont plus à craindre » (1).

(1) La question des « tireurs d'officiers » a été souvent débattue au début de la guerre. Un soldat allemand, Lorrain, appartenant au 131e et ayant été fait prisonnier à Montdidier, aurait fait la déclaration suivante : « Il existe, dans toutes les compagnies allemandes, des « premiers tireurs » qui n'ont pas d'autre mission que de tirer sur les chefs. » Réunis par groupe de trois ou quatre, sous le commandement de l'un d'eux qui est muni de jumelles, ils cherchent à découvrir un chef et ne le lâchent pas qu'ils ne l'aient tué. Les officiers nous disent constamment : « Tuez les chefs français et tous leurs soldats se rendront et se sauveront. » Nous reconnaissons facilement les chefs français à plusieurs indices : aux gestes des bras pour faire avancer les hommes; aux porte-cartes qui brillent au soleil; aux manteaux ou pèlerines jetés flottant sur les épaules. Nous tirons aussi sur ceux qui observent avec des lunettes quand les autres hommes sont terrés »... (Maurice Barrès, *L'Armée française et la guerre. L'Union sacrée*, p. 282).

(1) Capitaine Ferdinand Belmont, *Lettres d'un officier de chasseurs alpins*, 1916, p. 41.

Dans ces dispositions, toujours vigoureuses, mais qui couvent une sorte de dépression latente, les initiatives ennemies produisent parfois des fléchissements sur une ligne qui s'est singulièrement amincie. En somme, c'est à qui tiendra le dernier. Mais aucun des deux camps ne sait ni ne peut savoir ce qui se passe dans l'autre.

Aussi n'est-il pas étonnant que, dans cette journée du 4, journée de trouble et de désordre relatif par suite des changements dans le front de bataille, l'attaque des Allemands ait aussi réussi sur un autre point. Ce sont les alternatives de la lutte : à droite, le 14e corps (général Baret) est, à son tour, refoulé par la puissante offensive allemande que nous venons de décrire, sur la lisière nord de la forêt de Mortagne et sur la ligne Rougiville-Anozel. Par contre, le 8e corps et le 13e corps maintiennent leurs positions. Cependant, le 8e corps voit, à regret, partir un de ses divisionnaires que les troupes adorent, le général de Maud'huy, commandant la 16e division. Il est nommé au commandement du 18e corps (1).

Le 5 septembre est le jour même où se déclanche d'autre part l'offensive générale des Allemands sur le Grand-Couronné. Nous avons vu la situation difficile où se trouve, ce jour-là, l'aile droite du 16e corps qui appartient à l'armée Castelnau (2). Les deux armées sont solidaires et le général Dubail donne l'ordre au général de Castelli, commandant le 8e corps, de venir en aide au corps voisin. L'ennemi s'efforce de reprendre Gerbéviller et de repasser, une fois encore, la Mortagne.

Sa plus forte attaque, de ce côté, se porte en face de Moyen, dans l'espèce de coude que fait la rivière, déterminant la presqu'île de la Mare-aux-Vaches. Le 16e corps est rejeté sur la rive gauche. Il évacue la ferme de la Hongrie.

(1) Capitaine Raimbault, *Journal de campagne*, p. 95..... « Je regarde, c'est notre général qui part. Ceux qui lui serrent la main semblent aussi émus que lui-même. Le général de Maud'huy est un brave homme et un homme brave. Les soldats l'aimaient pour sa crânerie, les officiers pour sa bonté. On lui devait nos derniers succès entre la Moselle et la Mortagne. »

(2) Voir ci-dessus, p. 126.

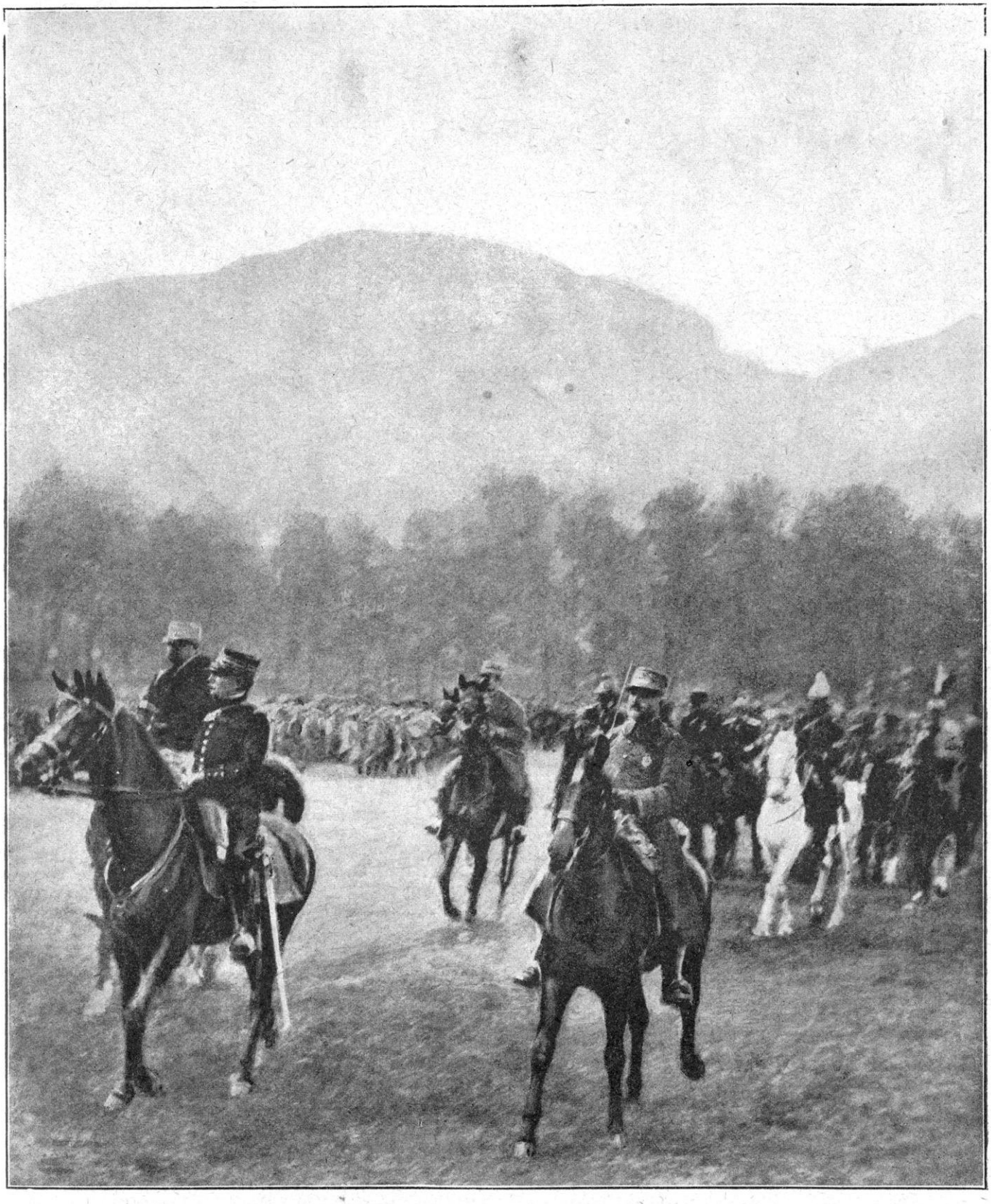
L'attaque allemande débouche du bois du Mont de Gondal sur le bois de Guignebois. Nous revoilà, ou peu s'en faut, sur le terrain où s'est livrée la bataille de la Trouée de Charmes !...

Mais, à 14 h. 50, la division de droite du 16e corps conjugue ses efforts avec la 15e division du 8e corps ; la 6e division de cavalerie, faisant la liaison entre elles, marche au milieu ; et c'est d'un superbe élan que les trois divisions s'avancent à la reprise du terrain perdu. L'ennemi, devant la 15e division, est complètement rejeté sur la rive droite de la Mortagne. La Mare-aux-Vaches, en face de Moyen, est reprise tout entière et le 16e corps a reconquis ses positions. Le moins que l'on puisse dire, c'est que, de ce côté, les offensives allemandes sont vite à bout de souffle.

Il en est de même devant le 8e et devant le 13e corps.

L'ennemi semble décidé à croiser le fer dans un assaut suprême. Cette fois, c'est, de nouveau, par notre droite et le long des Vosges qu'il attaque. Le 5 septembre, au matin, il jette les troupes dont il peut disposer sur la crête de Mandray. De ces hauteurs boisées, qui ont une altitude de 738 mètres, il compte dominer la vallée de la Meurthe et tourner notre défense des Rouges-Eaux. Ce mouvement est combiné avec celui qui tente de déboucher dans les Vosges méridionales. Peut-être le commandement allemand a-t-il simplement l'intention de s'assurer d'une bonne défense sur le rempart des Vosges, dans la perspective où il est d'abandonner bientôt la Lorraine.

Car il ne doit plus se faire grande illusion. Dès cette date du 5, les choses tournent mal pour lui. Tandis qu'il tente un effort désespéré sur le Grand-Couronné, les mesures sont prises pour faire descendre l'armée von Heeringen à l'appui de l'armée du prince de Bavière. Comme nous l'avons dit, c'est à cette date du 5 que les ordres sont donnés pour que ces mouvements du sud au nord commencent à s'accomplir. La bataille se déplace.



UNE REVUE PASSÉE PAR LE GÉNÉRAL DE MAUD'HUY EN ALSACE

Cette nouvelle tentative contre la 1re armée paraît d'abord sur le point d'aboutir le 5 dans la matinée : les troupes fraîches, amenées en hâte, comme nous l'avons vu, bousculent d'abord la 41e division française et la rejettent sur la crête de Mandray. Cependant, le 14e corps vient à l'aide et se maintient sur ses positions. Il en est de même du 8e et du 13e corps sur la Mortagne.

Par mesure de précaution, le général Dubail donne l'ordre à la garnison d'Epinal (71e division de réserve) de sortir de la place et de venir former une ligne de soutien vers Gugnécourt, bois de Boulles, hauteurs de la Croix de Faite, à 2 kilomètres de Laval. En même temps, la grosse artillerie du camp retranché est avancée pour contrebattre l'artillerie lourde allemande qui canonne les 8e et 13e corps.

Les choses restent indécises dans la journée du 5 septembre. A gauche, il est vrai, le 8e corps, en liaison avec la 2e armée, dégage l'aile droite du 16e corps, bouscule l'ennemi qui a pénétré sur la rive gauche de la Mortagne, et le rejette dans la rivière. Mais, à droite, vers 11 heures, au 14e corps, la 27e division abandonne la Passée du Renard, évacue la Croix-Idoux et même le Haut-Jacques (c'est le combat décrit par le chasseur mecklembourgeois). On commence à envisager la nécessité d'un repli sur une ligne Brouvelieures-Bruyères-Haute Vologne. Ainsi, la jonction des deux offensives ennemies serait faite en vue d'Epinal. Dans la nuit du 5 au 6, la 41e division perd la côte de Mandray. Est-ce le siège de la place qui va commencer : toujours la même incertitude sur le résultat final et toujours la même obstination à ne pas céder un pas.

Admirez l'élasticité de ces braves troupes. Le combat reprend dès le 6 septembre au matin : dans cette journée, qui voit commencer l'offensive française sur la Marne, des succès importants remportés par l'armée Dubail, à l'extrême droite du front français, apportent à cette armée la première récompense de son inlassable énergie.

Tandis que le 8e corps et le 13e corps, sur la Mortagne, contiennent l'ennemi (1), la droite du « corps provisoire » et le 14e corps reprennent l'offensive sur la vallée de la Meurthe : la 27e division (2) arrive à progresser jusqu'à la hauteur 513 et rejette l'ennemi au delà de la Passée du Renard; le 14e bataillon de chasseurs reprend le Grand-Jumeau aux troupes fraîches allemandes. Plus au sud, on réoccupe les tranchées de la Croix-Idoux et on progresse vers Sauceray et la Solitude. La 28e division (général Putz) (3) attaque le Haut-Jacques et, si elle ne l'enlève pas sur une vigoureuse attaque du 22e d'infanterie, du moins elle force l'ennemi à évacuer Rougiville et occupe le col de Grandrupt (56e brigade).

En fin de journée (6 septembre), la 1re armée tient, dans cette région, le front Haut-du-Bois-hauteurs est de La Salle-La Grande-Basse-La Croix-Idoux-Rougiville-Anozel-Saint-Léonard.

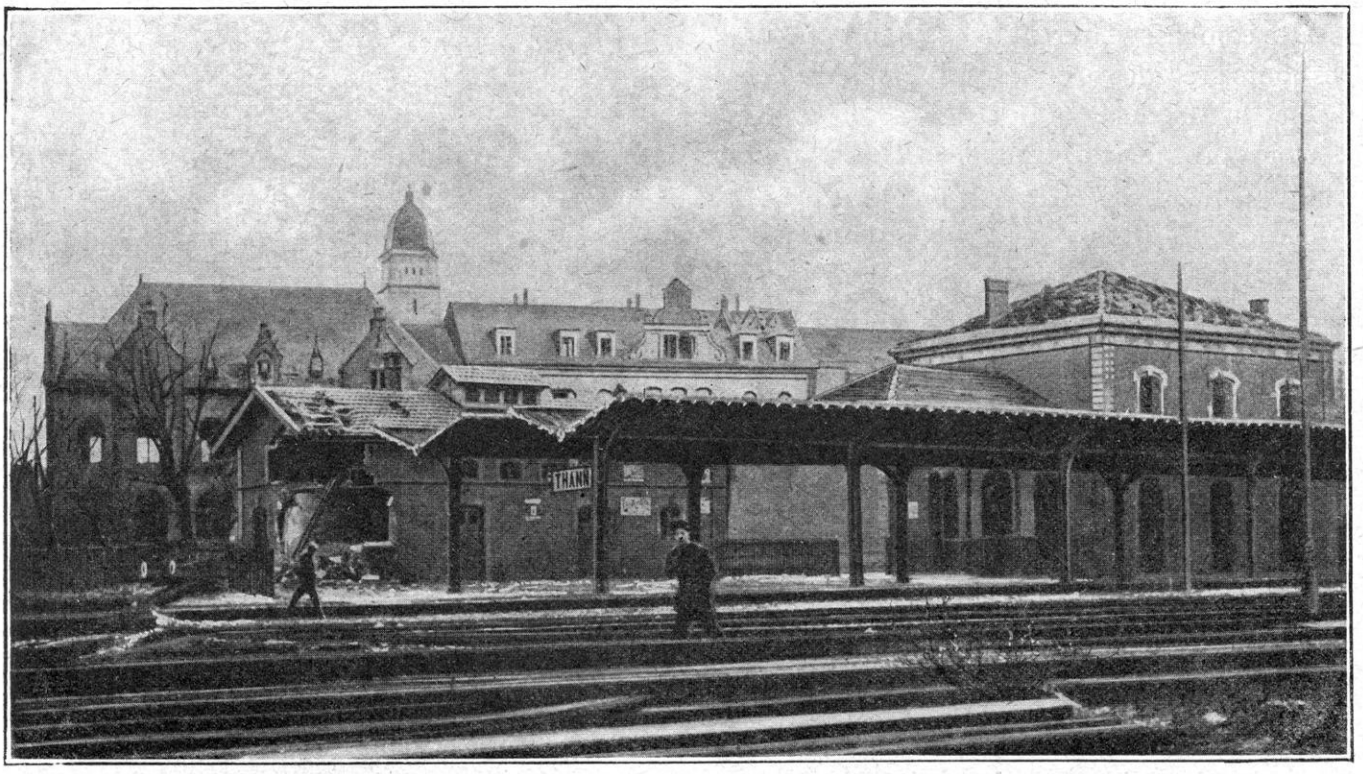
Au delà de la Meurthe, la 41e division a réattaqué avec vigueur la crête de Mandray.

Cela veut dire que la poche que l'ennemi avait creusée, par Saint-Dié, dans la direction d'Epinal et de Belfort, est en train de se dégonfler. Par Rougiville et La Bolle, le général Dubail menace les communications allemandes en aval de Saint-Dié. Loin de dominer la vallée

(1) Non sans de durs moments pour celui-ci, ainsi qu'en témoigne une lettre d'un soldat allemand, datée de Moyen, le 5 septembre : « Aujourd'hui, nous attaquons enfin de nouveau. Le 3e bataillon est déjà arrivé sur la hauteur opposée et nous recevons, en compensation, de bons coups de l'ennemi. Tandis que je vous écris ces exploits, les shrapnells et les obus éclatent au-dessus de nous et devant nous ; mais nous y sommes déjà bien habitués. Cette position serait supportable, s'il n'était si pénible de s'y tenir toujours accroupi en chien de fusil ou assis, et si, seulement, comme beaucoup d'autres du régiment, je n'avais une diarrhée qui me fait courir dix ou douze fois par jour, et souvent autant la nuit, à cause de l'eau pourrie et du pain moisi que nous avons reçu depuis trois ou quatre jours : les premiers jours, nous n'avions rien. Impossible d'aller au village ; car nous ne pouvons quitter nos abris le jour et, la nuit, on ne trouve rien. » (*Deutsche Krieg in Feldpostbriefen*, t. II, p. 246.)

(2) La 27e division de Grenoble comprend les 75e et 140e régiments d'infanterie et le 14e bataillon de chasseurs (53e brigade), les 52e, 157e d'infanterie, 12e, 28e et 50e bataillons de chasseurs (54e brigade) et le 2e régiment d'artillerie.

(3) La 28e division de Chambéry se compose de la 55e brigade (22e et 99e régiments d'infanterie) et de la 56e brigade (30e et 97e d'infanterie, 11e, 13e et 22e bataillons de chasseurs), enfin du 54e régiment d'artillerie.



LA GARE DE THANN

de la Meurthe, la percée allemande s'y trouve singulièrement compromise. La coulée par le pied des montagnes est une affaire manquée.

On commence à respirer à la 1re armée. Nous savons, en effet, qu'à partir de cette date, les corps actifs qui pesaient sur elle procèdent à leurs préparatifs pour être transportés ailleurs.

Le Grand Quartier Général français suit ces mouvements d'un œil attentif. Lui-même a besoin de troupes sur d'autres parties du front : il le fait savoir au général Dubail : « La région dans laquelle opère la 1re armée ne rendant pas indispensable le maintien à cette armée de la 6e division de cavalerie, il y a lieu d'en prévoir l'enlèvement prochain » (7 septembre) ; et, en effet, cette division partira pour la Marne le 8 septembre. Dubail a déjà perdu un corps au centre, le voilà maintenant dégarni sur sa gauche. En fait, les transferts coïncideront à peu de chose près dans les deux armées.

La journée du 7 est sans changement appréciable de part et d'autre. Cependant, après le beau succès du 6, la 1re armée se consolide sur le terrain conquis : le 14e corps progresse légèrement. La 41e division réoccupe définitivement les cols de Mandray et des Journaux.

Le 8 septembre, les choses s'améliorent encore. Certains indices recueillis dans la journée semblent indiquer un affaiblissement des forces situées en face de la 1re armée. A la VIIe armée allemande, en effet, un événement important s'est produit. Le général von Moltke a envoyé du Grand Quartier Général, le 6 septembre, l'ordre de départ du XVe corps actif (général von Deimling) et du commandant de l'armée, le général von Heeringen. Ils doivent, le 7 septembre, se porter vers Trèves et par Maubeuge, aller renforcer l'aile droite des armées allemandes qui, sur les plateaux de l'Ourcq et de la Marne, est contre-attaquée. Le XVe corps est relevé par des formations de réserve et les deux corps qui l'avoisinent, XIVe actif et XIVe de réserve, sont placés sous les ordres du kronprinz de Bavière, commandant la VIe armée, dont l'offensive sur le Grand-Couronné bat son plein.

Des combats se livrent le 8 septembre comme les jours précédents dans les forêts entre Saint-Dié et la Mortagne (1).

Pour profiter du trouble qui se manifeste chez l'ennemi, la 1re armée reçoit l'ordre de prendre aussitôt l'offensive : le 8e corps a pour objectif Magnières, Saint-Pierremont, Domptail. Voici, pour le soldat qui n'ose y croire, le début de la marche en avant.

« Nous sommes partis, cette nuit (du 7 au 8) sous une lune éclatante et avons traversé les bourgs que l'ennemi avait abandonnés et qui brûlent encore. Les toitures craquent, les poutres s'effrondrent. Des blocs de pierre tombent des rochers à nos pieds... Ici, nous heurtons un cadavre, là un débris de caisson... Plus loin, nous tombons dans un trou d'obus tout rempli d'eau et dans laquelle la lune se noie. Vers minuit, nous sommes arrivés près du moulin. Les horizons font silence, des horizons qui reçoivent les lueurs des bivouacs et des incendies. Je suis tellement fatigué que je m'adosse à un fossé et m'endors.

« A mon réveil, la compagnie se met déjà en marche... En face de nous, sur la rive droite, sont les villages de Saint-Pierremont et de Magnières. Les Allemands les occupent. Nos tranchées sont à 500 mètres... »

Il semble qu'il n'y ait qu'à tendre la main. Mais l'ennemi a reçu l'ordre de faire tête pour couvrir son repli. La journée du 8 se passe dans l'attente au 8e corps et, quand l'attaque est décidée pour la nuit du 8 au 9, elle ne donne pas encore les résultats attendus.

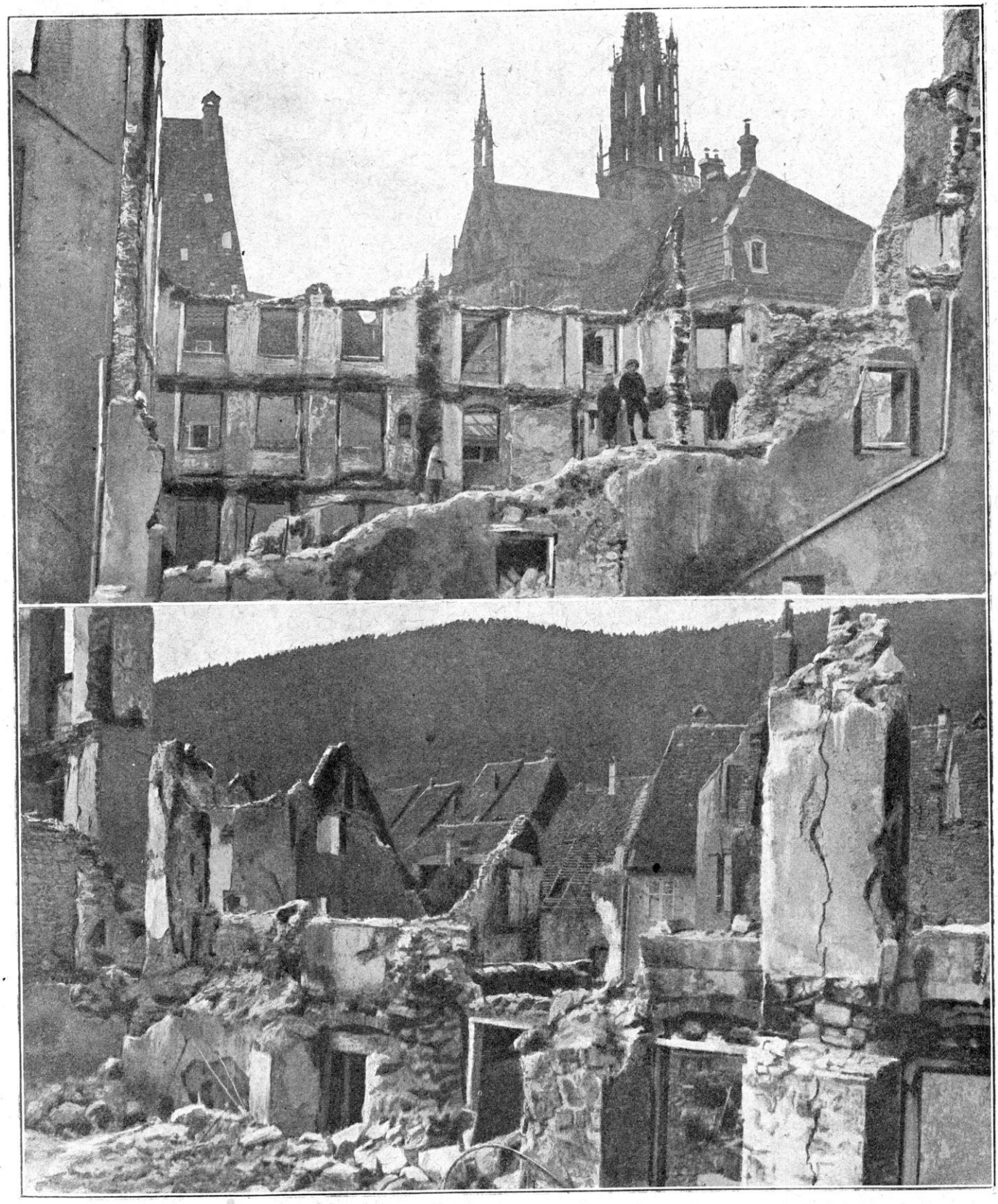
Le capitaine Raimbault, qui a reçu le baptême du feu, justement dans cette offensive, nous a laissé un tableau exact de ces combats difficiles et incertains (2) :

« — Mon commandant ? fait une voix dans la nuit. — « Qu'y a-t-il, répond mon chef, de la voix pâle d'un homme « qui dort encore. — C'est un ordre. » Le nouvel arrivant marche sur les pieds du téléphoniste endormi et, tant bien que mal, arrive jusqu'à nous. Nous allumons une bougie et, tout en nous frottant les yeux, nous lisons : « *La 16e division attaquera à l'aube Saint-Pierremont, la* « *15e Magnières, le 13e corps d'armée Xaffévillers.* » Suivaient les indications de détail. Cette nouvelle m'émeut un peu. Ainsi, c'est dans la nuit que je vais recevoir le baptême du feu. Je donne une rapide invocation d'âme à mes saints et à mes morts ; puis, réunissant mes agents de liaison, je dicte mes ordres... Nous passons la rivière ; l'eau sent le cadavre et des chevaux crevés nous servent de pont. Autour de nous, c'est un silence de mort et la lune montre les moindres détails de la nature en ombres fantastiques... Nous arrivons sans encombre jusqu'à 200 mètres de Saint-Pierremont. Une compagnie est désignée pour faire l'attaque du bourg par l'ouest... avec nos trois sections ; je m'établis face à l'église, dans une petite mairie, en petites colonnes par quatre, à larges intervalles. Des fils de fer — de ceux qui entourent les enclos de pâturages — nous séparent des tranchées allemandes où tout semble dormir. Silence trompeur ! Je donne l'ordre de couper les réseaux. A peine le travail a-t-il commencé que nous entendons siffler autour de nous une grêle de balles... Instinctivement, nos hommes ont formé le bouclier, se serrant les uns contre les autres, se faisant tout petits... (1) Les balles sifflent plus nombreuses ; mes gens deviennent nerveux et je sens que j'aurai du mal à les retenir. « — Restez-là... si vous vous levez, vous êtes perdus... » A peine ai-je prononcé ces paroles que l'un d'eux s'approche de moi : « — *Mon capitaine, il en vient de derrière.* » J'étudie la direction des balles. Cet homme à raison. Nous avons alors Saint-Pierremont devant nous, Magnières à notre gauche, les bois de Lalau derrière. Oui, les balles viennent des lignes françaises. Par mégarde, on tire sur nous. Je retire ma compagnie de cet endroit critique. Je n'ai pas un seul blessé... Les ordres ont été changés ; l'attaque ne doit plus se produire que par le sud (c'est-à-dire par un mouvement d'aile droite). Auprès de nous, c'est une tiraillerie d'enfer. *Mes hommes semblent indifférents à ce qui se passe* (singulières accalmies du combat) : les uns font leur correspondance au pied d'un arbre, les autres grignotent un morceau de leur boule... A 8 heures, je reçois l'ordre d'appuyer la droite du bataillon d'attaque qui est prise à partie par les mitrailleuses allemandes cachées dans un grenier... Nous partons en file indienne. Les balles sifflent, car nous nous rapprochons de la ligne de feu... La situation n'est pas drôle ; plusieurs de nos hommes sont déjà atteints. Un jeune officier passe près de moi, soutenu par deux soldats. Il a une balle dans le ventre et hurle de douleur : « *Achevez-moi ! Achevez-moi !* » Il va mourir 20 mètres plus loin. Au bout d'une heure de tiraillerie, je sens la droite du bataillon fléchir ; certains éléments commencent à battre en retraite (nouveau trait d'une exactitude frappante), et je me dispose à les remplacer, quand un ordre m'arrive d'avoir à me porter sur la gauche où l'on craint une contre-attaque ennemie... Arrivés à gauche, nous nous établissons en première ligne, face à Magnières. Nous devions y rester jusqu'à la nuit... Notre attaque n'a pu progresser, mais les Allemands, de leur côté, ont été incapables de contre-attaquer... L'après-midi a été terrible. Une canonnade infernale nous a fixés au sol impitoyablement. Les obus ennemis arrivent parallèlement à nous et nous frôlent littéralement. Nous mettons nos sacs sur nos têtes pour nous parer des éclats... Vers 6 h. 1/2,

(1) Voir sur les combats de la Passée du Renard et de La Bourgonce, le 8, un récit allemand dans Franz Rudolf, *Helden und Heldentaten* : « Héros et actes de héros », p. 76.

(2) Capitaine Raimbault, *Journal de campagne*, p. 102.

(1) « Une troupe qui se resserre pour combattre est une troupe dont le moral faiblit... » Colonel Ardant du Picq, *Etudes sur le combat.*



THANN. — ASPECT DE QUELQUES RUINES

nous recevons l'ordre de réintégrer nos tranchées au bois Lalau. Il fait un orage épouvantable. Les éclairs se mêlent aux éclatements d'obus... Enfin nous arrivons à nos tranchées avec la nuit, suant, ruisselant, dans un état indescriptible. Quelques obus nous poursuivent encore... »

Ce récit sincère est plus frappant que toutes les considérations théoriques sur les alternatives et les incertitudes qui laissent la victoire en suspens jusqu'au moment où elle se déclare. Rien n'enseigne plus fortement la véritable raison du combat : il faut tenir. Ne nous lassons pas de le répéter : le soldat sent son mal, il ne sent pas celui qu'il fait à l'ennemi.

Sur tout le reste du front, la journée du 8 a été bonne, sans plus. Car, si c'est le jour où l'ennemi procède à son premier départ, c'est le jour où, sur le front de l'armée Dubail, il faut boucher le trou fait par le départ de la 6e division de cavalerie.

Et ce n'est pas tout : le général Dubail reçoit, le lendemain 9 septembre, l'ordre d'avoir à céder encore un autre corps tout entier. Chaque fois qu'il se prépare à frapper un coup, son bras est arrêté, l'instrument dont il dispose est affaibli : « La partie décisive se joue à l'extrême gauche, lui fait savoir le Grand Quartier Général. Il serait absolument nécessaire de transporter encore un corps d'armée, 8e ou 13e, dans la région de Paris. Désignez-en un et tenez-le prêt. »

Rien de plus décourageant... En fait, c'est la victoire. Mais le général commandant la 1re armée ne peut le savoir. Personne ne peut le savoir, à cette date. C'est le 6 que s'est engagée la bataille de la Marne : le 9, elle est encore indécise. Au cri d'appel du commandant en chef, on devine que l'inquiétude est à son comble : car, c'est le moment où l'ennemi, sentant la fortune chanceler, la presse désespérément.

Plus près, au Grand-Couronné, la bataille se décide, le 8 au soir, par le départ de l'empereur, mais le commandement français l'ignore aussi et, même, s'il juge d'après l'aspect général des choses, il ne sait que penser.

Et voici qu'une manœuvre nouvelle, qui se dessine de la part de l'ennemi, ajoute à la préoccupation générale du haut commandement français et notamment des chefs qui dirigent les opérations en Lorraine. Le général Dubail a raconté quel souci lui donna un renseignement saisi sur l'ennemi lui apprenant qu'un mouvement important, partant de Metz, se développait vers le sud-ouest et que les Ve, XIVe et IIIe corps bavarois avaient à marcher sur Commercy. Les armées de l'Est allaient-elles se trouver coupées ?

Que l'on s'imagine l'assaut que de telles nouvelles fragmentaires livrent à l'esprit parmi les exigences instantes des combats journaliers. Quant à ce qui se passe au loin, quant aux chances de succès ou de perte sur l'ensemble du front, le chef local ne peut les connaître. Les quelques renseignements qui lui parviennent sont emportés dans le tourbillon des pensées qui l'absorbent. « Nous ignorions, d'ailleurs, en tous points, ce qui se faisait de l'autre côté de la Meuse ; si je vous disais, qu'à l'heure actuelle, je sais bien peu de chose encore de cette affaire de Charleroi ! »

C'est parmi ces obscurités qu'il faut agir, se décider. Il n'y a qu'un réconfort, et c'est, précisément, l'action : *Age quod agis*.

Ajoutons, pourtant, que le général Dubail trouve un autre soutien dans la valeur, chaque jour croissante, de ses troupes. Il a dit à quelqu'un qui l'interrogeait : « Je croyais connaître l'infanterie : jamais je ne me l'imaginais aussi tenace. C'est cette ténacité qui a été pour nous, pour l'ennemi, la « surprise », *la faculté inconnue*. » Dans cette phrase, la modestie restreint peut-être un peu trop la part du chef.

Voyons donc ces trois journées qui vont décider de la victoire. Bien entendu, on ne peut plus les séparer un instant, par la pensée, des synchronismes, c'est-à-dire de la fin de la bataille du Grand-Couronné et des progrès de la bataille de la Marne.

FIN DE LA BATAILLE DE LA MORTAGNE (9-12 SEPTEMBRE)

A partir du 9 septembre, le général Dubail est obligé de reconstituer de nouveau son front devant l'ennemi. Après réflexion, il a cédé son 13e corps :

TROUPES FRANÇAISES DANS LES RUES DE THANN

c'est-à-dire son corps du centre. Il préfère garder sa force aux deux ailes. Le 13e corps a l'ordre de s'embarquer, dès le 11, dans la région d'Epinal, pour être transporté au nord de Paris.

Avant d'imposer à la 1re armée une pareille amputation, le haut commandement a voulu, cependant, lui faire savoir à quel point la résistance opposée par elle à l'ennemi était un titre d'honneur aux yeux de ses chefs, et dans quelle mesure, à ces heures critiques, elle avait assuré le salut du pays. Le 10 septembre, il adresse au général Dubail l'ordre du jour suivant :

Depuis près d'un mois, votre armée combat presque journellement, montrant des qualités remarquables d'endurance, de ténacité et de bravoure. Vous avez su, vous-même, insuffler à tous l'énergie dont vous êtes animé ; malgré les prélèvements importants qui ont été successivement opérés sur vos forces, vous avez su maintenir l'ennemi, et vos troupes ont compensé la diminution de vos effectifs par une activité toujours croissante.

Je tiens à vous témoigner, à vous et à la 1re *armée, toute ma satisfaction pour le résultat obtenu.*

Cet ordre du jour est porté à la connaissance des troupes.

Pour combler le vide produit par le départ du 13e corps, la 71e division de réserve est appelée de la deuxième ligne de défense et prend possession des tranchées. D'autre part, le mouvement de l'ennemi du côté des Vosges méridionales ayant été contenu, on se décide à employer en Lorraine des troupes conservées jusque-là dans la région de Belfort (1).

(1) Les récits officieux allemands reconnaissent le succès français dans les Vosges et le Sundgau à partir du 9 septembre. Une poussée venant de Belfort se fit dans l'ordre suivant : une colonne venue de Delle le long de la frontière

Le groupement du sud (général Mazel) est dissous : la 14e brigade de dragons restant à la disposition du gouverneur de Belfort, la 66e division (général Woirhaye) est mise aux ordres directs de la 1re armée ; cette division s'échelonnera dans la région du Thillot-Saint-Maurice, de façon à rendre entièrement disponible la 41e division qui sera portée tout entière sur le front. Ces mouvements s'accomplissent le 9, le 10 et le 11 septembre.

Peu à peu, les renseignements se précisent : des reconnaissances d'avions multipliées apprennent que l'ennemi a retiré de son front une partie de ses troupes et de son artillerie lourde.

Le général Dubail ne veut pas exposer ses soldats inutilement. Il tient à ne pas les égailler en de petites tentatives dispersées ; il veut les avoir bien en mains pour l'heure décisive qui s'approche. Il donne donc simplement l'ordre de multiplier les reconnaissances et les patrouilles sur tout le front pour faire des prisonniers, s'éclairer sur la situation et les dispositions de l'ennemi.

C'est seulement le 11 septembre, dans la matinée, que les ordres sont donnés pour une reprise générale de l'offensive.

Le 11, à 11 h. 45, le général commandant la 1re armée fait connaître à tous les chefs de corps sous ses ordres que l'ennemi se retire devant le groupement des Vosges (Saint-Dié). Il ordonne de faire pression sur l'ennemi pour le refouler par un large mouvement d'ensemble en avant.

A 13 h. 10, les ordres de l'armée font connaître que l'ennemi vient d'évacuer Saint-Dié. Il est prescrit que des détachements de poursuite soient lancés partout où il cède.

Evidemment, l'ennemi a décidé de se replier en commençant par la partie de son front la plus risquée, celle qui s'est lancée par Saint-Dié le long des Vosges : nous avons dit que ses communications étaient menacées sur la Meurthe par La Bolle dès le 8. Il n'a plus qu'à s'échapper au plus vite : c'est ce qu'il fait dans la journée du 10 septembre. Le 14e corps progresse facilement dans la combe de Nompatelize et réoccupe Saint-Dié. De son côté, la 41e division pousse son infanterie jusqu'à Fouchifol et sa cavalerie jusqu'à Laveline.

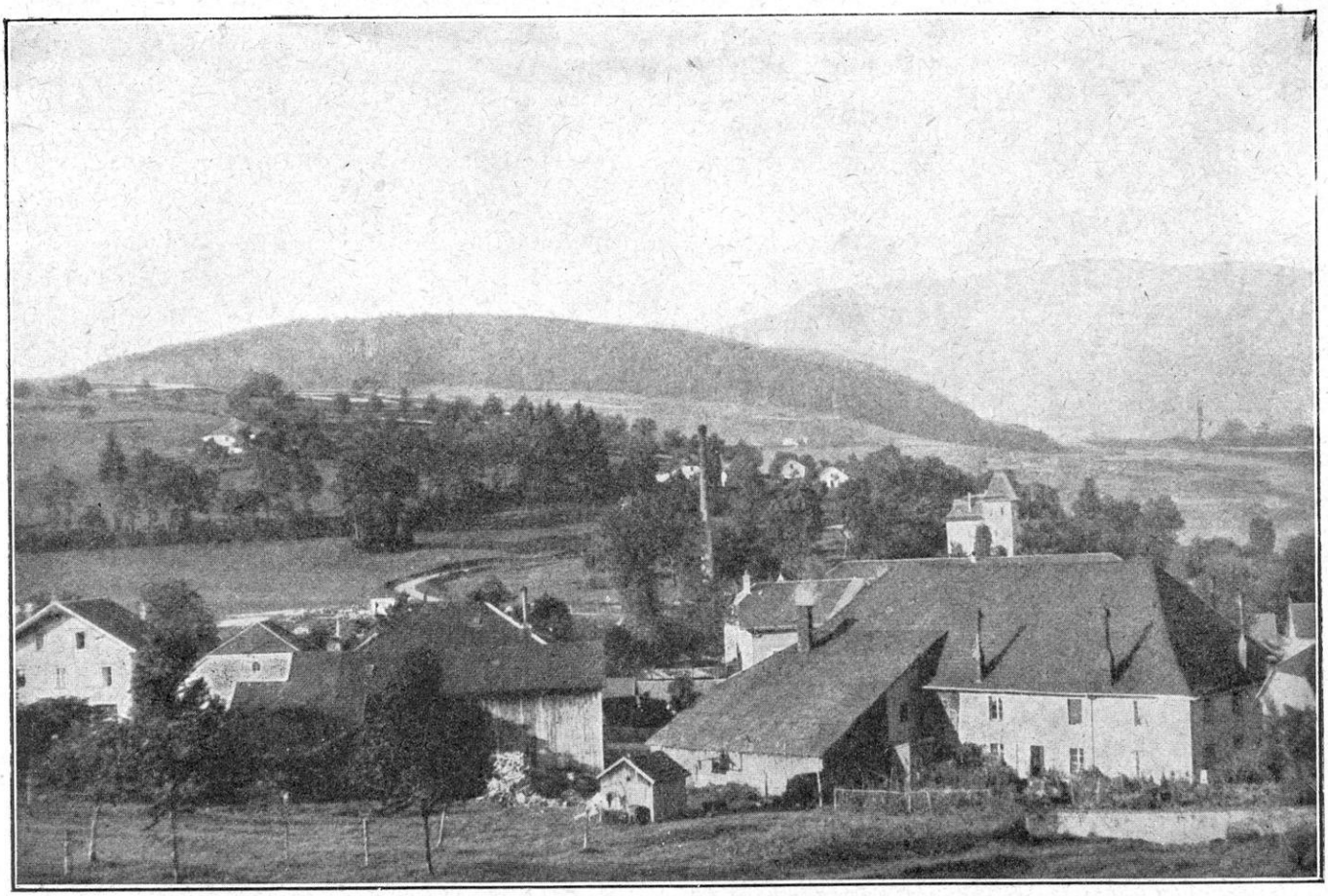
« *Vendredi* 11 *septembre*. — O surprise, écrit le lieutenant Belmont, ce matin la batterie qui nous canardait sans trêve depuis plusieurs jours s'est tue, et nous avons lieu de croire qu'elle a filé cette nuit. On dirait que les Allemands ont fait le vide devant nous. Une patrouille que je viens d'envoyer presque jusqu'aux tranchées qu'ils occupaient est revenue sans avoir reçu aucun coup de fusil et rapportant des objets pris sur des cadavres Allemands : sacs, cartouches, fusils, vivres, papiers, etc. Décidément, nous leur avons fait plus de mal que nous ne pensions. Allons, ça va bien (1). »

Mais, sur la gauche de la 1re armée, l'ennemi paraît vouloir tenir. Ne pas oublier que la bataille du Grand-Couronné n'est pas encore tout à fait achevée à cette date du 11, et que l'ennemi a le plus grand intérêt à « occuper »

(1) *Lettres d'un officier de chasseurs alpins*, p. 47.

suisse, une autre passant par Montreux-Vieux, dans la direction d'Altkirch, une troisième passant par La Chapelle, s'avançant vers Senntheim. En même temps, d'autres détachements venaient du Ballon d'Alsace par la route de Bussang. Ces troupes se heurtèrent, autour de Senntheim, aux brigades de landwehr badoises et wurtembergeoises. Après quelques rencontres où les Allemands avouent de grandes pertes, le front français d'Alsace fut consolidé au delà de Thann. Conséquence stratégique des plus importantes puisque, désormais, la droite de la grande armée française se trouva solidement consolidée par l'Alsace et la ligne des Vosges, en avant de Belfort, cette place se trouvant elle-même à l'abri d'un coup de main. (V. Georg Holscher, *Kurzgefasste Geschichte der Weltkrieger*, « Précis de l'histoire de la guerre mondiale », t. II, p. 18 et suiv.)

Voir aussi, sur ces événements qui, malgré leur importance stratégique, passèrent à peu près inaperçus : Kircheisen, *La Lutte des peuples*, fin du fascicule 18 : « Les Français entreprirent une troisième avance en Alsace, au début de septembre, exactement en même temps que la bataille de la Marne. Il s'agissait d'une attaque entreprise avec de faibles forces, probablement dans le but unique de maintenir des troupes allemandes importantes (?) loin du front de bataille principal. Cette offensive française n'arriva ni à Mulhouse ni à aucune ville importante de la plaine du Rhin (ce n'était pas son objectif). La marche en avant ne se heurta pas à de grandes difficultés puisque les Allemands n'avaient que de faibles troupes dans la région de l'Ill et avaient ordre de se retirer (!). Les Français arrivèrent à la ligne Feldbach, Altkirch, Heinssbrunn (sud-ouest de Mulhouse) et même au Lutterbach (faubourg de Mulhouse)... Après différentes alternatives, la ligne française se fixa sur d'excellentes positions autour de Thann, Burnhaupt et Senntheim... Bien du sang a coulé dans le Sundgau, et surtout celui de la landwehr et de la landsturm qui ont vaillamment combattu. Nous devons le même éloge aux Français. »



SAINT-MAURICE EN ALSACE

Dubail et Castelnau, tandis qu'il entreprend son mouvement sur Saint-Mihiel.

Aussi les tentatives faites au 8e corps, dans la journée du 11, ne donnent pas de résultats. En fin de journée, le général commandant le 8e corps d'armée (c'est-à-dire la gauche de l'armée Dubail), agissant sur la Mortagne, définit ainsi la situation : « Une compagnie envoyée sur Magnières a été accueillie par un feu violent. Une autre compagnie envoyée sur Vallois a été canonnée et arrêtée avant même de l'atteindre. Ordre a été donné de conserver le contact toute la nuit. »

Tout compte fait, on se sent maître de la situation et le général Dubail maintient ses ordres pour l'offensive générale, le 12 septembre.

En vue de forcer la dernière résistance ennemie et de la rejeter au nord de la Meurthe, la 1re armée attaquera : le 8e corps dans la direction générale Domptail-Aizerailles ; la 71e division de réserve dans la direction Baccarat ; le corps d'armée provisoire sur Raon-l'Etape ; le 14e corps sur Ban-de-Sapt ; la 41e division sur Coinches.

Il faut dire tout de suite comment ces ordres s'adaptent aux réalités nouvelles pour le soldat. Celui-ci est épuisé, presque découragé. Il attend depuis de longues heures, l'arme au pied ; on lui promet toujours la victoire et elle ne se décide pas. Il doute... Cependant, il continue à vaquer aux travaux de la tranchée et du camp.

« Nous étions à déjeuner d'un excellent plat de champignons qu'un de nos lieutenants, expert en cuisine, nous a préparé, quand un bruit étrange, invraisemblable, *venant d'on ne sait où*, circule parmi nous... Il dit, en substance, ceci : les Allemands sont partis cette nuit de Magnières et de Saint-Pierremont et se retirent rapidement vers le Nord!...

« Nous haussons les épaules... Un bruit de cuisinier sans doute! Au reste, nos postes armés ont tiraillé toute la nuit avec ceux de l'ennemi, à tel point que nous n'avons pu dormir... Aucune action sérieuse n'a eu lieu depuis le combat du 9... Cependant, les bruits se précisent. Nous allons à la lisière du bois et croyons apercevoir une forte

patrouille de pantalons rouges sur les hauteurs au delà de Magnières, là même où, la veille encore, les ennemis avaient leurs canons... De plus, quelqu'un fait remarquer que ceux-ci se sont tus toute la matinée, ce qui était extraordinaire.

« A peine avons-nous fait cette double constatation qu'un ordre arrive : ... *Le e régiment* (le mien) *sortira à midi de ses tranchées, se dirigera sur Saint-Pierremont abandonné cette nuit par l'ennemi et prendra possession du village où il attendra de nouveaux ordres...* Les hommes rient, gambadent, font le saute-mouton sac au dos et fusil en bandoulière. Nous n'entendons ni canon, ni fusil, ni mitrailleuse. Nous traversons la rivière infectée. Nous occupons le village... Un vieillard, assis au chevet de sa porte défoncée, nous regarde défiler hébété, les yeux sans expression. C'est tout ce que nous rencontrons d'êtres vivants. Et, pourtant, là-bas, voilà une femme qui fouille dans les débris de sa demeure. Elle nous raconte que, vers minuit, alors que les officiers boches étaient réunis pour faire bombance, on leur avait donné l'ordre de partir précipitamment au delà de la Meurthe. Ç'avait été une fuite éperdue. La fusillade, que nous avions entendue pendant la nuit, avait été effectuée par leurs patrouilles d'arrière-garde pour dissimuler leur retraite... L'ordre est d'aller coucher à Domptail (1). »

Sur tout le reste du front, l'effet est le même : soudain, imprévu, à peine croyable, à peine cru, mais produisant, aussitôt qu'il se confirme, une joie intense, une détente presque douloureuse à la fin d'une lutte si terrible et si épuisante.

L'ennemi se retire en masse derrière la Meurthe dont il a détruit les ponts.

On va pouvoir galoper à sa poursuite, le saisir enfin, l'écraser dans une suprême étreinte !...

Des ordres arrivent encore du haut commandement, le 11 septembre dans la matinée : *Il se peut que l'ennemi récupère des forces devant la 1re armée pour les amener devant Nancy ou dans la Woëvre* (et nous savons qu'il en est ainsi, en effet). *Etudiez les moyens de récupérer des forces, de préférence un corps d'armée constitué qui pourrait être amené en arrière de votre gauche comme réserve générale des 1re et 2e armées à hauteur de Bayon. S'il en était besoin, toutes ces forces pourraient être portées en Woëvre.*

Pour se conformer aux ordres du Grand Quartier Général, le commandant de l'armée désigne, d'abord, le 14e corps, puis, de préférence, en raison de l'urgence, le 8e qui est à proximité de la voie ferrée. Le 8e corps, sous la protection de fortes arrière-gardes laissées sur place, est relevé du front et porté dans la région de Bayon-Charmes, pour être immédiatement envoyé vers Saint-Mihiel. Le 14e corps se développe sur la région de Rambervillers ; la 71e division de réserve et la 41e division se partagent le front qu'il a évacué.

Tandis que tous ces changements s'accomplissent, non sans trouble, à la 1re armée, l'ennemi se replie toujours presque sans être inquiété.

C'est la retraite générale, immédiate, sans réplique, toute affaire cessante.

LA RETRAITE ALLEMANDE L'émotion fut vive, dans le camp allemand, quand on reçut l'ordre de se retirer hâtivement après les sacrifices immenses que la marche en avant avait coûté aux deux armées de von Heeringen et du kronprinz de Bavière. Les explications les plus variées furent répandues. Un soldat écrit : « Cette mesure est en rapport avec la grande retraite stratégique de l'aile ouest qui, par sa marche audacieuse, est arrivée à travers la Belgique et la France du Nord, jusqu'aux portes de Paris. C'est par suite de cette savante retraite que l'armée dut se retirer sur des positions d'arrière. Lunéville fut ainsi évacuée... » Un autre écrit : « Avant-hier, nous sommes revenus en arrière. Comme on a retiré trois corps de notre armée et qu'un autre les suit, le nôtre doit prendre leur place. Il n'est pas question d'attaquer ; car de grandes forces françaises sont en face de nous (on sait que les forces françaises étaient chaque jour diminuées par des transferts de troupes). Nous nous sommes retirés,

(1) Capitaine Raimbault, *Journal de campagne*, p. 131-133. Certainement, les Allemands ne savaient pas encore, le 9, à Magnières, que les ordres étaient donnés en haut lieu pour leur départ. Un officier du XIVe corps écrit, le 8 et le 9, de Magnières : « Nous pouvons aller nous promener à cheval à Baccarat et, en passant, prendre un bain dans la Meurthe. » Le 9, il écrit, toujours près de Magnières : « Hier, excellent jour de repos ; nous autres, officiers de la batterie, nous nous sommes promenés à cheval toute la journée, ainsi que le médecin-major. Les Bavarois ont organisé une brasserie à Baccarat... » Le 23 septembre, on retrouve le même officier, après quatre jours de marche et soixante-dix-sept heures de chemin de fer, à Saint-Quentin. Nous y reviendrons. V. *Briefe aus dem Felde*, aux dates indiquées.

CHASSEURS ALPINS ABATTANT UN POTEAU FRONTIÈRE

maintenant, sur les collines derrière Lunéville *qui a coûté tant de sang* ; ayant fait sauter tous les ponts, nous nous sommes fortement retranchés. Les Français ont occupé Lunéville avec de faibles avant-postes. »

Pour remonter le moral de l'armée, on affirme que le kronprinz est victorieux et que Verdun est aux abois : « Les attaques contre les forts de la Meuse ont bien progressé et apportent d'excellents résultats. »

Le 10 septembre, le haut commandement allemand annonce : « Le kronprinz allemand a pris aujourd'hui avec son armée la position au sud-ouest de Verdun (d'où l'on pouvait conclure que la place était entourée). Des corps de son armée attaquent les forts d'arrêt situés au sud de Verdun. Les forts sont bombardés depuis hier par l'artillerie lourde... »

On fit venir le roi de Bavière lui-même et, par une proclamation vibrante, il s'efforça de remonter le moral de ses régiments qui, se croyant victorieux, se plaignaient d'être sacrifiés à l'impéritie du haut commandement allemand. Voici cette proclamation :

« MES BRAVES BAVAROIS!

« Plein d'orgueil et de joie de la conduite héroïque de nos troupes, je me suis hâté d'accourir sur le théâtre de la guerre, pour exprimer à tous ceux qui appartiennent à mon armée, à tous les généraux, officiers, sous-officiers et soldats une pleine et entière reconnaissance.

« Soldats! vos actes méritent d'être placés à côté des plus hauts faits de l'histoire de nos ancêtres et vous assurent dans l'avenir une gloire immortelle.

« Beaucoup de succès et de grands succès sont déjà obtenus; mais il faudra livrer encore de durs combats jusqu'à ce que nos ennemis, qui nous ont criminellement attaqués, soient abattus. J'ai la ferme conscience que, tous, vous persévérerez dans votre inébranlable fidélité et bravoure jusqu'à la fin victorieuse de la guerre.

« Soldats! mes meilleurs vœux vous accompagnent. Que le Dieu tout-puissant daigne attacher pour toujours la victoire à nos drapeaux. C'est ma fervente prière quotidienne au milieu de ces grands événements pour nous si durs !

« Donné en Lorraine, le 11 septembre 1914. »

Signé : LOUIS.

« Si durs », en effet. L'aveu ne pouvait pas ne pas échapper des lèvres du souverain qui, se subordonnant aux ambitions prussiennes, avait jeté ses peuples et ses hommes dans une telle aventure.

Le fait était là : toute la Mortagne évacuée ; la Meurthe délivrée ; la 1re armée française, enfin payée de ses peines, voyant, partout, les étendards ennemis fuir devant elle. Un désastre pour les deux armées allemandes, désastre que rien au monde ne peut pallier.

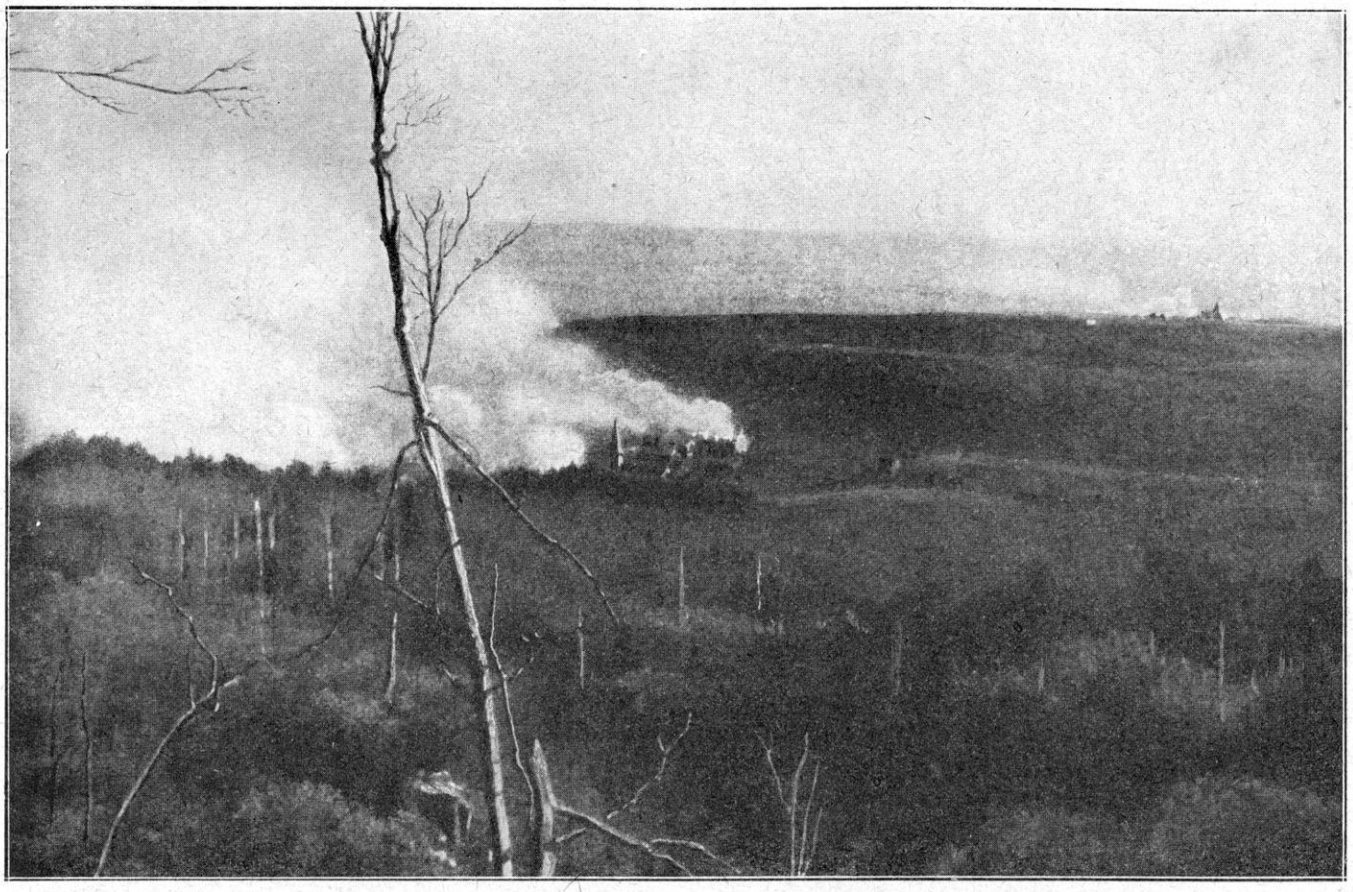
Le mensonge officiel lui-même ne trompe personne. Car, la retraite, c'est la défaite. Les conséquences n'en sont limitées que parce que les armées françaises ont été affaiblies progressivement et qu'elles ne peuvent que prendre le moule du recul ennemi.

Des détachements de poursuite poussés jusqu'à la région de Blamont n'ont pas rencontré l'ennemi. Par contre, il occupe encore Raon-sur-Plaine, le Donon, Senones, Ban-de-Sapt : c'est-à-dire qu'ayant laissé toute la plaine lorraine, il va essayer de se maintenir sur les contreforts des Vosges qui la dominent.

Que peut faire la 1re armée pour exploiter sa victoire ? Le 12 septembre, on presse l'enlèvement du 8e corps. Il faut, d'urgence, un corps d'armée dans la Woëvre. La 1re armée est pompée en quelque sorte et glisse des mains de ses chefs (1).

D'ailleurs, en raison de la situation générale, des transformations plus profondes encore vont s'accomplir. Comme nous l'avons dit, à propos de la 2e armée, les armées Castelnau et Dubail, ayant rempli leur tâche dans l'Est, sont profondément remaniées. La frontière nationale étant, de ce côté, à peu près récupérée, la zone d'action de la 1re armée est étendue, le 13 septembre, au nord, jusqu'à la vallée de la Moselle. Cette armée prendra désormais à sa charge toutes les opérations à

(1) Ces alternatives produisent, chez le soldat, une véritable déception : « *A 9 heures*, écrit le capitaine Raimbault, *est arrivé un ordre : le 8e corps d'armée victorieux va continuer sa marche en avant et poursuivre l'ennemi jusqu'au delà de ses frontières.* » Il n'y a pas une heure que nous l'avons reçu, qu'un autre le remplace. Nous abandonnons la poursuite à des unités nouvelles et allons nous embarquer en chemin de fer, à Charmes, pour une destination inconnue !... C'est égal, cette pseudo-poursuite nous a donné l'illusion de la victoire. » *Loc. cit.*, p. 136.



INCENDIE D'UN VILLAGE EN ALSACE

l'est de la Moselle. Elle s'établira *sur la ligne la plus courte et la plus favorable entre Nancy et ses environs, ayant en arrière du front une forte réserve et gardant par ses corps spéciaux les crêtes des Vosges*. Elle perdra un corps d'armée (le 8e) et recevra, par contre, le 16e corps et les divisions de réserve de la 2e armée.

La 2e armée, dégagée de la préoccupation de couvrir Nancy, est chargée des opérations entre Meuse et Moselle. Elle comprendra le 20e corps, un corps de la 1re armée (le 8e), la 2e division de cavalerie et une division de réserve rattachée pour le moment à la 3e armée; elle conservera la place de Toul et celle de Verdun pourra lui être ultérieurement rattachée.

Ainsi la nouvelle mission de la 1re armée sera de faciliter, tout à fait à l'extrême droite, la tâche des 2e et 3e armées chargées de garantir le flanc droit de notre dispositif contre toute entreprise ennemie venant de la région Metz-Thionville. Les ordres s'exécutent le 14 septembre : à cette date, les 59e, 64e, 68e divisions de réserve qui occupent les positions du Couronné de Nancy, les 70e et 74e divisions de réserve et le 16e corps sont rattachés à la 1re armée.

LES CRIMES ALLEMANDS La bataille de la Haute-Mortagne et la bataille du Grand-Couronné s'achèvent, ainsi, en même temps que la bataille de la Marne. Dans l'Est, le résultat territorial est particulièrement important : la Lorraine est délivrée.

A cette délivrance, l'armée et la population poussèrent un cri de joie, mais qui se confondait avec un cri d'horreur à la vue de ce que les Allemands avaient fait de ce beau et malheureux pays.

Citons quelques notes prises sur le fait :

« C'est au sortir de la messe, le 8 septembre, écrit le curé de Moyenmoutier, que les Allemands nous ont annoncé leur prochain départ. Eux partis, quelle délivrance. Mais nous, qu'allions-nous devenir ? Une peur terrible de la solution finale pesait sur nous. Ils avaient

ramassé 200 hommes du village et ils en emmenèrent une centaine devant eux. Q'en ont-ils fait ? Nous ne les avons plus revus... Le 10 et le 11, nous avons encore vu passer quelques soldats allemands, tantôt à pied, tantôt à cheval. Ils étaient beaucoup moins arrogants. Il en restait un poste pour garder les 200 blessés français... Et, maintenant, que va-t-il advenir ? Nous nous posions la question, lorsque samedi à 11 h. 1/2, apparut un artilleur, un éclaireur français tout étonné de constater que les Prussiens avaient quitté le pays. Il fut suivi de quelques troupes françaises dont la vue produisit sur nous un effet prodigieux. Qu ipourra dire avec quelle joie nous les avons accueillis ? On pleurait à chaudes larmes et nos blessés, prisonniers depuis quinze jours, oublièrent leurs souffrances à la pensée qu'ils étaient redevenus français.. (1) »

Sur la rentrée à Saint-Dié, voici le témoignage d'un soldat :

« Les Allemands battent en retraite devant nous, et voilà déjà trois jours que nos troupes ont réoccupé Saint-Dié ; mais un Saint-Dié ravagé, encore frémissant des sauvageries de ces Boches, et où les femmes et les enfants venaient au-devant de nous pour nous serrer les mains et nous jeter des fleurs (2). »

Voici la région de Rambervillers :

« Le 10 septembre, écrit un médecin militaire, notre ambulance fut désignée à 7 h. 1/2 pour fonctionner à Bult. Les combats étaient rudes en avant de Rambervillers. Il fallait repousser l'ennemi sur la rive droite de la Meurthe... Notre premier blessé fut votre malheureux frère... Au petit jour, le 11, j'étais auprès de lui. A 9 heures, je revins, il me dit aller mieux. « Docteur, me « dit-il, quelles sont les nouvelles de ce matin ? — Très « bonnes ! Joffre leur a flanqué une pile. » Nous savions à peine, ce jour-là, par des bruits officieux, le succès de nos armées sur la Marne. « Ah ! tant mieux, me dit votre « frère, je suis bien content. » Ce furent ses dernières paroles (3). »

Et voici, maintenant, la fin de l'occupation à Raon-l'Etape :

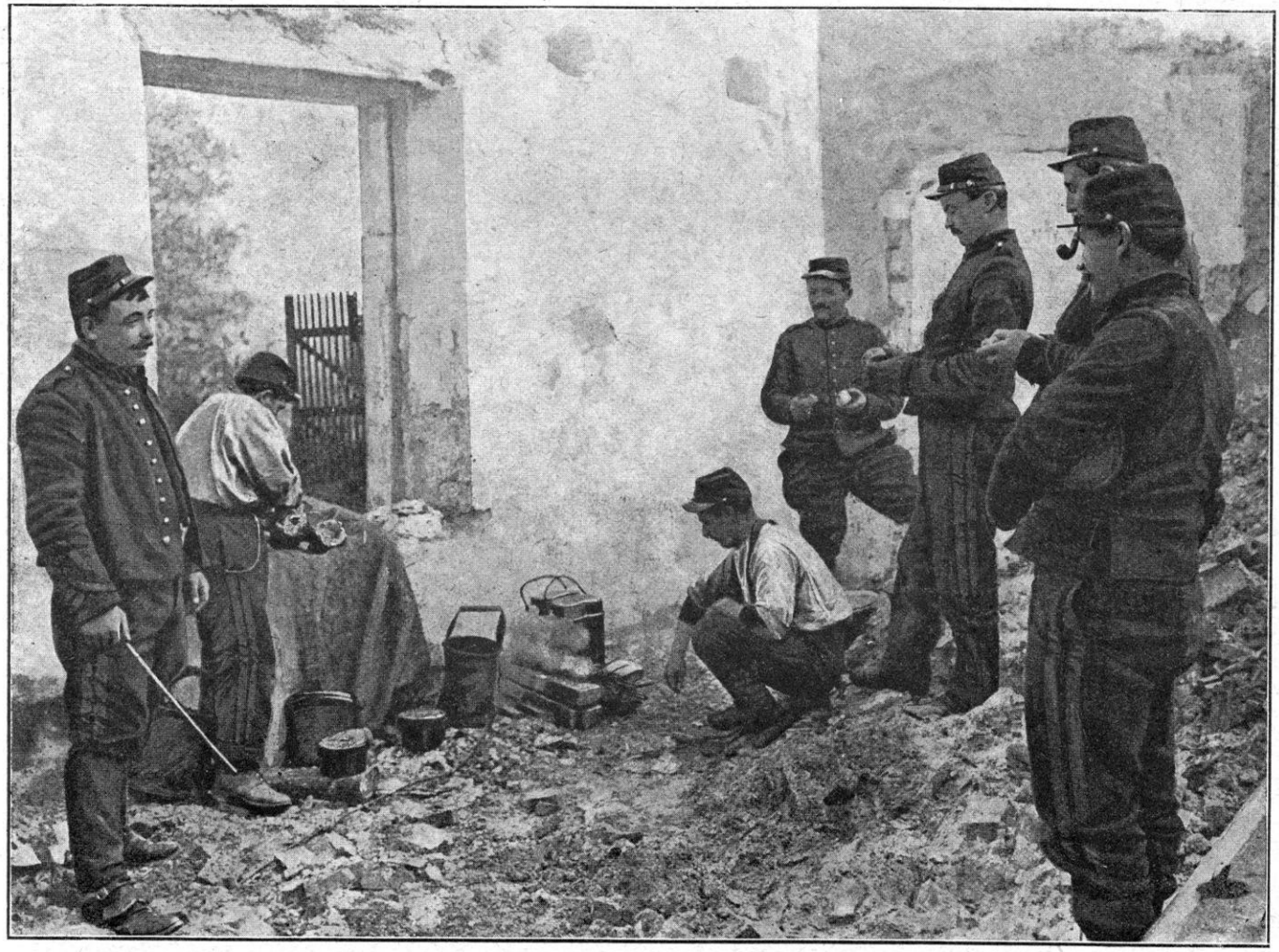
« A quels signes avez-vous deviné que les affaires n'allaient pas bien pour eux ? — Aux signes que voici : les déménagements commencèrent à se précipiter. Le major de l'hôpital reçut sa femme et s'enivra de plus belle au champagne. Une diaconesse fit plusieurs voyages en auto : les trousseaux prenaient la route de Strasbourg. Les soldats étaient plus inquiets, plus soupçonneux. Des troupes stationnaient un instant sur la place, et puis remontaient sur Badonvillers. Toute la nuit, l'artillerie défilait vers l'est. On avait évacué bon nombre de blessés en voitures, en charrettes, en fourgons. Les ponts de bateaux qui repartaient formaient un long défilé. Le jeudi, je fis le tour de la ville ; des soldats du génie minaient le grand pont qui devait sauter un peu après. On prit le curé comme otage avec une vingtaine d'habitants (1). »

Quant aux abominations commises par les Allemands dans cette région, elles sont semblables à celles qui partout marquent les pas de l'invasion avant la bataille de la Marne.

A Lunéville, pillage, incendies, violences sur les femmes, assassinat. A Chanteheux, près Lunéville, le maire témoignera devant la commission d'enquête : « L'occupation allemande dans notre commune a duré du 22 août au 12 septembre. Les occupants étaient des Bavarois. Ils ont mis volontairement le feu à vingt maisons. Onze personnes ont été tuées sans aucun motif... » A Gerbéviller, trente-cinq civils au moins ont été fusillés. On tue, on pille, on brûle. A Crion, le curé et le maire, fusillés. Un officier, qui a été attaché à l'ambassade d'Allemagne à Paris pendant huit ans, dit : « Le curé a fait des signes et a avoué : quant au maire, le pauvre diable, je crois bien qu'il n'a rien fait » A Maixe, dix personnes fusillées, hommes, femmes, jeunes filles, le tout accusé pêle-mêle d'avoir tiré sur les Allemands. A Baccarat, pillage général, puis incendie (2). Un témoin dépose: « J'ai logé chez moi le général Fabricius qui commandait l'artillerie du XIVe corps badois. Il m'a dit : « Je ne croyais pas qu'il y avait autant de vin fin à Baccarat. Nous avons pris plus de cent mille bouteilles (3). » Les Badois cependant faisaient les dégoûtés. Un témoin a déposé : « Des Badois sont venus après l'incendie de Baccarat : « Ce sont encore ces cochons de « Bavarois ; nous ne sommes pas de la même « race (4). » A Guiscard, deux hommes fusillés à bout portant, sans raison. A Einville, fusillade, otages, pillage, incendie. A Remenoville, incendie, meurtre : un sieur Thomas brûlé,

(1) Colin, *Les Barbares à la Trouée des Vosges*.
(2) Lettre du lieutenant Belmont, p. 48.
(3) Lettre du Dr Saqui, écrite de l'ambulance de Rambervillers. Citée dans M. Barrès, *Les Voyages de Lorraine et d'Artois*, p. 177.

(1) Colin, *Les Barbares*, etc., p. 251.
(2) *Rapports et procès-verbaux*, passim.
(3) *Ibid.*, p. 157.
(4) *Ibid.*, p. 157.



ARTILLEURS FRANÇAIS FAISANT LA CUISINE DANS LES RUINES D'UNE MAISON

carbonisé, un sieur Pierrat a le nez tranché, puis on le fusille. A Dombasle, dans une ferme isolée, quatre hommes fusillés, la ferme brûlée. A Sommerviller, un homme tué à table, un autre fusillé. A Rehainviller, le curé fusillé : « Je sais que M. l'abbé Barlot, curé de Rehainviller et M. Noircler ont été emmenés par les Allemands, quand ceux-ci ont battu en retraite. Je n'ai pas assisté à l'arrestation, mais, le 20 septembre, j'ai exhumé le corps de M. le curé qui était enterré à 500 mètres du village. Il était en pleine décomposition. On n'a plus revu Noircler (1). »

A Hériménil, la population est rassemblée par force dans l'église :

« J'étais à l'église où les Allemands m'avaient contrainte à me rendre, comme tous les habitants de la commune, en me disant que les personnes qui n'obtempéreraient pas immédiatement à leur ordre seraient fusillées. Je me trouvais auprès de la porte restée ouverte et je faisais face à la maison de Mme Winger. J'ai vu cette jeune femme apparaître sur le seuil de sa porte et je l'ai entendue dire : « Mes enfants ! » A peine avait-elle commencé à descendre les quatre marches de son perron qu'un capitaine portant monocle criait : « Feuer ! » Une fusillade suivit. Mme Winger s'abattit, sa bonne derrière elle. Je n'en vis pas davantage. Les Allemands ont aussi tué ses deux domestiques. Mme Winger était mère de deux petits enfants. A un certain moment, je suis sortie de l'église. Quand j'y suis rentrée, je me suis heurtée au capitaine. Celui-ci hurla plutôt qu'il ne cria : « Je ne veux « pas qu'on ouvre les portes de l'église; je veux que les « Français tuent eux-mêmes leur propre peuple ! » Je n'ai aucun doute sur les paroles prononcées par cet offficier, car je parle très couramment la langue allemande, étant Alsacienne (1). »

Il faut clore ce triste martyrologe. Des pages ne suffiraient pas à reproduire les témoignages. Quant aux faits eux-mêmes, il faudrait des volumes. La volonté déclarée des Allemands de briser la résistance française par la

(1) *Ibid.*, p. 165.

, p. 170.

terreur ne s'affirma nulle part avec plus de férocité tenace qu'en Lorraine et dans les Vosges. Les autres Allemands qui éprouvaient quelque honte disaient comme ce Badois : « Ce sont des Bavarois ! »

La grande bataille de l'Est est terminée. Voyons l'ensemble du terrain tel qu'il apparaît aux premiers éclaireurs français qui le découvrent en quelque sorte, d'abord en auto, puis en avion :

« 11 *septembre.* — A 7 heures, nouvelles de la grande victoire. Le dîner se passe à chanter victoire et à faire des projets. Vaut-il mieux investir ou ne pas investir Strasbourg, etc.

« 12 *septembre.* — La nouvelle s'est répandue dans toutes les lignes allemandes : ils connaissent leur défaite. Ils vont se retirer avec armes et bagages, Pour cacher eur départ, les Allemands ont donné aux habitants l'ordre de rester sous terre. A D... ils ont dit : « Vous allez rester dans vos caves et vous n'en sortirez pas avant dix heures du matin. Si vous en sortez, vous subirez le même traitement que cette femme. » Et ils ont fusillé la femme. Quand les habitants ont, le lendemain, peureusement quitté leurs caves, D... était depuis longtemps vide d'Allemands sans qu'on sache quel chemin ils ont pris... Nous sommes partis à 9 heures du matin avec le commandant C. en auto sur la route de Baccarat. Bois d'A... haché, bouleversé, traversé en tous sens de tranchées. A la lisière du bois, un triste spectacle. A gauche de la route, le long de tranchées à peine commencées, culottes rouges et tuniques bleues, cadavres de soldats français laissés là, misérables, rabougris, momifiés... Ménil, petit village détruit par nos obus. Sur la route, des piétons angoissés regagnant leurs maisons dont ils ne retrouvent que les ruines... Pour l'instant, l'ennemi paraît bien en retraite. Quelques traînards sont faits prisonniers... Dans le bois de Glonville, les traces d'un long séjour d'un état-major : chaises et fauteuils, bordeaux et champagne ; un peu plus loin de vastes fosses où les cadavres ont pris place. B..., des cris, des applaudissements. Nous sommes les premiers officiers français qu'on ait vus depuis longtemps. Notre auto est pavoisée de fleurs par les femmes et les enfants. Comment pouvait-il rester autant de fleurs dans ce pauvre pays ?... En revenant, nous étudions les batteries de Sainte-Blaise et de Sainte-Barbe. Je les ai assez étudiées de haut pour essayer de les voir de près. A 4 heures nous sommes à Raon-l'Etape.

« *En avion,* 13 *septembre.* — Grand vent sud-ouest, bourrasque... A 3 heures, le temps est le même. Je fais sortir l'appareil et je m'embarque. Je monte tout en filant, 1.500 mètres en passant sur Baccarat. Je suis dans un gros nuage noir... Virage et marche en sens inverse tout en descendant. A 800 mètres, je vois, de nouveau, au-dessous de moi. C'est la Meurthe, mais en amont de Baccarat. Là-bas Saint-Dié. Au-dessous Raon-l'Etape. Je saute par-dessus le bois du Petit-Repy pour retrouver à Moyenmoutier la route que j'ai dû momentanément quitter. Je suis à peine à 900 mètres et sur la région qu'on croit encore devoir être occupée, Montreux, Domèvre, Blamont. Pas un coup de feu. Il n'y a plus personne. Je traverse la frontière à H... (Hertzing ?) Quelques coups de feu à partir de ce moment. Je me rapproche des Vosges, survole le front et prend de la hauteur. Voici L... H..., Sarrebourg s'étale à ma gauche. Comme il est petit cet échiquier, sur lequel j'ai vu jouer une grande bataille et, — je peux bien l'écrire aujourd'hui — commencer une grande déroute. J'ai vu ce que j'avais à voir. — 5 h. 5. Je rentre en France par Avricourt. Le vent est moins violent. Je reviens vite. Le soleil se cache derrière un nuage violet. Les Vosges se déroulent comme une belle carte en relief, chaque vallée à sa manière. Je suis joyeux. J'ai fait ce que j'ai voulu (1). »

Il n'y a plus de doute : les Allemands ont évacué le pays. C'est la victoire dans l'Est, comme c'est la victoire sur tout le front français. Le *pivot* ayant tenu, la manœuvre allemande a échoué. Le Grand-Couronné, la Mortagne sont les noms glorieux qui s'inscrivent avec la Trouée de Charmes sur les fastes de l'Histoire militaire française.

(1) C'est pour cette reconnaissance ainsi narrée par lui-même que le Dr Emile Reymond eut cette première citation à l'ordre de l'armée : « Après plusieurs reconnaissances longues et audacieuses a, le 13 septembre, par un temps jugé très mauvais et dangereux par les pilotes, été survoler, à une altitude forcément faible à cause des nuages, la région de Blamont et de Sarrebourg et en a rapporté des renseignements importants. » (*Figaro,* 12 janvier 1916.)

CHAPITRE XXIV

CONSIDÉRATIONS SUR LES OPÉRATIONS MILITAIRES DANS L'EST (août-septembre 1914).

Le plan militaire allemand et les opérations de l'Est. — Comment les Allemands expliquent leurs défaites dans l'Est. — L'état-major se réclame de la doctrine de Schlieffen. Vues du haut commandement français sur les opérations dans l'Est. Prescience du général de Castelnau au sujet des opérations en Lorraine. — Offensive ou défensive. Causes des victoires françaises dans l'Est.

L'IMPORTANCE des premières opérations militaires dans l'Est résulte de l'exposé qui vient d'être fait. Après la double défaite de Morhange et Sarrebourg, trois grandes batailles d'arrêt : Trouée de Charmes, Mortagne et Vosges, Grand-Couronné, marquent les étapes de cette lutte. Refoulées sur le sol national, les armées françaises reprennent immédiatement la maîtrise des opérations. Déjà elles s'habituent à la victoire. L'occupation est maintenue dans le Sundgau ; Pont-à-Mousson et Lunéville sont délivrés, Nancy est sauvée, le territoire français est libéré.

Et ces résultats ne sont pas les plus importants : l'armée de Joffre est couverte, sur sa droite, pour toute la suite de la guerre, par le double rempart des Vosges et des hauts de Meurthe et de Moselle. Elle garde ses communications avec les riches provinces du centre et du midi, d'où elle tire ses renforts, ses munitions et ses ressources. A partir du 4 septembre, elle se sert de son aile droite, victorieuse, comme *pivot*, et s'appuie sur elle pour déclancher sa contre-attaque générale, sauver Paris, achever la victoire libératrice à la Marne et sur l'Yser.

Tels sont les faits.

LE PLAN MILITAIRE ALLEMAND ET LES OPÉRATIONS DANS L'EST

Sont-ils dus simplement au hasard ? Résultent-ils d'un enchaînement de choses imprévisibles ? N'y avait-il aucune volonté, aucun plan préconçu de part ni d'autre ? Pour ne parler que des Allemands, comment cette immense machine de guerre (530.000 hommes avec artillerie lourde, munitions, convois, etc.) s'est-elle trouvée là ? Est-ce sans une volonté réfléchie et mûrement délibérée qu'elle s'est jetée sur les deux armées Dubail et Castelnau, pour les charger à fond dans les Vosges et sur le Grand-Couronné ?

En vérité, une pareille hypothèse est trop absurde. Il est bien plus simple d'admettre — ce que confirment les témoignages allemands

les plus sincères et l'examen des circonstances — que le plan de l'état-major allemand comportait, non pas, comme on l'a cru trop longtemps, l'attaque par une seule aile, l'aile droite, mais bien l'offensive par les deux ailes, ayant pour objet l'encerclement.

Une fois l'opération manquée, l'état-major allemand s'est appliqué, comme nous l'avons dit déjà, à la ramener à des proportions restreintes, non seulement pour ne pas découvrir ses desseins, mais surtout pour pallier son échec. Maître de la presse, il accrédite une opinion qui, de l'Allemagne, finit par se répandre chez les neutres et même chez les ennemis, à savoir que la campagne de l'Est n'avait été qu'une *feinte*. Nous ne nous méfions pas assez de ces infiltrations : sous prétexte de chercher les renseignements impartiaux, nous recevons sans contrôle ce qui nous vient de sources savamment adultérées : la fermeté de nos vues et de notre courage s'en trouve parfois ébranlée. Le raisonnement français, dans sa clarté et sa limpidité, doit se mettre en garde contre ces apports étrangers. L'histoire, en tous cas, a pour premier devoir de rétablir la vérité.

LE GÉNÉRAL ALLEMAND FREYTAG-LORINGHOVEN

COMMENT LES ALLEMANDS EXPLIQUENT LEURS DÉFAITES DANS L'EST

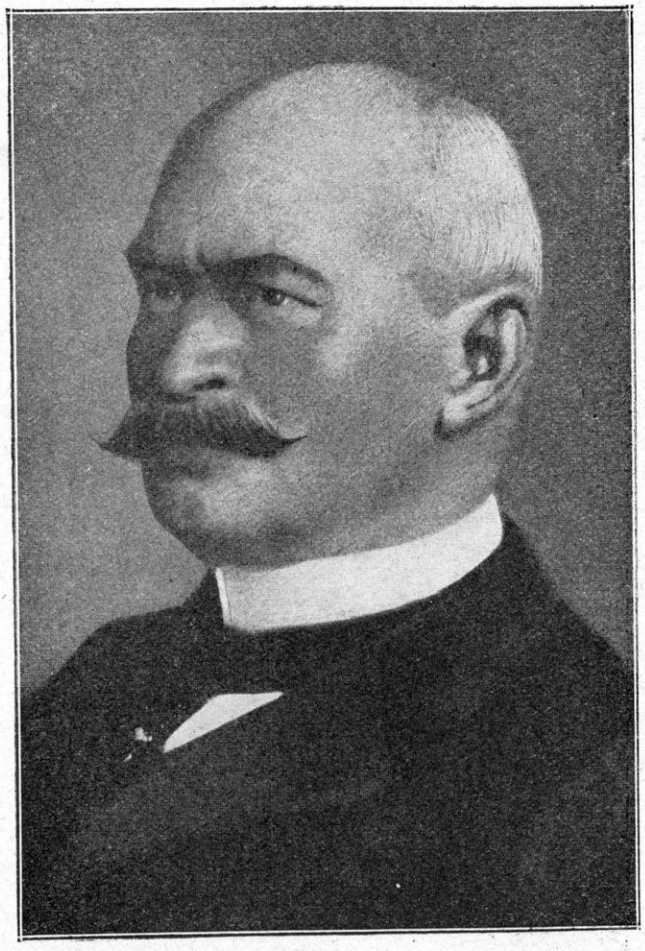
Voici donc la légende telle que le haut état-major allemand la répandit aussitôt après sa défaite : nous l'empruntons à un exposé officieux paru *dès le 20 septembre* 1914, dans le *Lokal Anzeiger*, et attribué à un soi-disant « assesseur des forêts » :

« ...Nous avions le devoir de *retenir le plus de forces françaises possible autour de Nancy* pour que le chemin fût laissé libre à l'armée du Nord vers la Meuse et la Marne. Nous devions donc attaquer pour éveiller l'idée que nous voulions pénétrer au cœur de la France par Nancy et Epinal. L'infanterie française et particulièrement des troupes coloniales ont été à l'assaut de nos positions avec une grande bravoure ; l'artillerie lourde française les soutenait. Nous étions sur le champ de tir de Nancy où toutes les distances sont repérées. L'ennemi connaissait très exactement les positions de nos canons, de nos cuisines de campagne, de nos colonnes de munitions, par ses reconnaissances aériennes. A cela, il faut ajouter le mauvais temps, la difficulté de manœuvrer tout le temps sur un terrain marécageux, détrempé, tandis que les Français, dans leurs abris blindés et protégés contre la pluie, pouvaient se livrer tranquillement à leurs occupations journalières. Quand, enfin, l'ennemi eut remarqué qu'une *faible troupe le mystifiait devant Nancy*, tandis que nos forces principales opéraient déjà devant Verdun, il se retira dans sa ligne des forts d'arrêt de la Meuse ; nos corps actifs furent relevés par des formations de réserve et nous partîmes, faisant un grand détour sur le sol historique de Vionville et de Mars-la-Tour, pour attaquer la barrière des forts d'arrêt entre Toul et Verdun. Une puissante avant-garde ennemie nous attendait en Woëvre. Nous la repoussâmes dans le camp retranché de Toul. L'infanterie française tenait mal, en campagne, faute d'être soutenue par de l'artillerie lourde. Mais, maintenant qu'elle est de nouveau abritée par de solides travaux, protégée par le feu de ses forts, elle tient avec opiniâtreté. Les pertes ont été grandes de part et d'autre ; les lignes des tranchées sont à 30 ou 40 mètres l'une de l'autre, et personne ne veut céder la position... »

L'opinion allemande, facile à se laisser convaincre, accepta sans contrôle ces diverses allégations.

Les batailles devant Nancy furent attribuées à une manœuvre savante du Grand Quartier Général allemand : avec lui, on rejeta ses malheurs sur les intempéries de la saison, sur des marais inventés pour les besoins de la cause, sur une ligne de forteresse opposant aux armées allemandes une barrière infran-

LE PROFESSEUR SCHJERNING
MÉDECIN GÉNÉRAL DE L'ARMÉE



DOMIZLASS
DIRECTEUR DES POSTES MILITAIRES

chissable, tandis que Liége, Namur avaient si rapidement succombé. Toute la campagne de Lorraine se réduisit à des combats d'avant-postes, à des chicanes de montagnes... et l'on n'en parla plus. L'attention se portait ailleurs.

Comment, cependant, expliquer dans la thèse de la feinte la présence de deux armées puissantes dans la région de l'Est depuis le 18 août jusqu'au 12 septembre; comment justifier les sacrifices énormes imposés à ces deux armées; quel motif attribuer aux attaques en masse sur la Bouzule, à la présence de l'empereur en personne; quel sens donner à la marche précipitée sur la Trouée de Charmes; comment expliquer — toujours s'il s'agit d'une feinte — l'offensive obstinée dans les Vosges méridionales, la tentative de percée sur Epinal, les combats désespérés dans les bois au col de la Chipotte, à la Passée du Renard, pour la conquête de ces passages qui ne conduisent à rien, s'ils ne conduisent pas au débouché sur la plaine par Mirecourt et Chaumont ?

Cette campagne est une feinte ?... Mais qu'eût-elle donc été s'il se fût agi d'une opération sérieuse et sérieusement conduite ? Une diversion qui prendrait de telles proportions et qui exigerait de tels et si coûteux efforts serait certainement une faute moins excusable qu'une offensive combinée avec un but défini. Une diversion, une feinte, ne se poursuit pas avec 500.000 hommes pendant trois semaines, au prix de pertes énormes, pour un résultat nul.

Cette explication parut suffire, cependant, à l'opinion allemande, tant qu'on put lui cacher la force des contingents qui avaient donné. Mais, quand une première lumière se fit à ce sujet, quand la grandeur tragique de ces combats fut mieux connue, les explications durent se transformer, la polémique dut serrer de plus près la vérité et tenir compte des réalités.

LE GÉNÉRAL-MAJOR VON SCHÖLER
INTENDANT DES ARMÉES EN CAMPAGNE

LE GÉNÉRAL-MAJOR GRÖNER
CHEF DU SERVICE MILITAIRE DES CHEMINS DE FER

Pendant quelque temps, le nouveau système de l'état-major fut de noyer, en quelque sorte, les échecs de Lorraine dans le résultat général de la Bataille de la Marne. Comme cette bataille n'avait jamais été clairement expliquée au public allemand, on profitait de cette obscurité pour étendre ses ombres sur toute la ligne du front occidental.

Mais, la prolongation de la guerre décevant toutes les promesses et toutes les espérances, il fallut bien se décider à entrer, jusqu'à un certain point, dans la voie des aveux. L'état-major ne pouvait plus s'en tenir à des négations tranchantes ou à des excuses embarrassées : c'est alors qu'il se décida à prendre le taureau par les cornes et à mettre franchement sur la table toute la doctrine de Schlieffen.

L'insistance avec laquelle elle était dénoncée ici même, dans cette *Histoire de la Guerre* de 1914, ne laissait même plus la ressource de tenir la lumière sous le boisseau. D'ailleurs, des faits nouveaux s'étaient produits.

L'ÉTAT-MAJOR ALLEMAND SE RÉCLAME DE LA DOCTRINE DE SCHLIEFFEN

On pensa que l'heure était venue, au lieu de paraître plaider coupable, d'aborder franchement l'apologie de la doctrine en vantant les succès qu'elle avait remportés sur d'autres théâtres de la guerre : on pouvait jeter du lest et braver les critiques puisqu'on avait de quoi répondre, grâce aux victoires de Russie, de Serbie, de Roumanie.

Sur un mot d'ordre, la presse officieuse et tous les écrivains militaires entonnèrent en chœur les louanges de Schlieffen, dont le nom avait à peine été prononcé jusqu'alors. Il passa, soudain, à l'état de prophète, de demi-

LE GÉNÉRAL VON HANISCH
INSPECTEUR DES COMMUNICATIONS

LE GÉNÉRAL-MAJOR TAPPEN
CHEF DU BUREAU DES OPÉRATIONS

dieu, de génie inspirateur d'Hindenburg et de Ludendorf.

Cette nouvelle phase de la propagande, réglée au doigt et à l'œil, comme tout ce qui émane des bureaux militaires allemands, s'est manifestée presque simultanément dans une quantité de travaux dont nous n'avons cité que les plus autorisés : Fendrich, Karl Strecker, Stegemann, Heinecke, Von Freytag-Loringhoven (celui-ci ayant appartenu à l'état-major général), tous furent unanimes à déclarer que la doctrine présentée dans le fameux article « Cannae » avait réellement inspiré le grand état-major pour le plan de la guerre de 1914. La *Gazette de Francfort* devint l'organe officiel de cette thèse et elle l'exposa au grand public, notamment dans deux articles, l'un de Heinecke, « Le Rythme de la guerre mondiale », et l'autre, plus récent (18 novembre 1917), publié à l'occasion de l'offensive austro-allemande en Italie.

Pas un lecteur allemand qui ne soit maintenant féru de la doctrine de Schlieffen. Schlieffen a tout connu, tout prévu, tout préparé. Par lui on est arrivé à la victoire.

Pour avoir une idée complète de cet état d'esprit, le plus simple est de suivre le récent exposé de la *Gazette de Francfort*, écrit dans l'ivresse du succès remporté en Italie, et qui, à l'occasion de ce succès, présente l'apologie générale du système.

« *A propos de la campagne d'Italie.* — Le but idéal que se propose toute stratégie étant la mise hors de combat de l'adversaire, c'est-à-dire tout d'abord l'anéantissement des forces de l'ennemi, la bataille d'anéantissement *obtenue par encerclement*, laquelle est la forme classique de la victoire complète considérée séparément et en elle-même, est aussi la forme idéale vers laquelle doit tendre toute la stratégie d'une campagne. Comment l'idée stratégique de l'enveloppement qui doit mener à l'anéantissement a-t-elle été réalisée dans la récente campagne d'Italie ? Nous remonterons, pour répondre à

LE GÉNÉRAL FRANKE
DIRECTEUR DES ARSENAUX

LE GÉNÉRAL SIEGER
CHEF DU SERVICE DES MUNITIONS EN CAMPAGNE

cette question, aux grandes actions militaires de toute cette guerre et nous les examinerons rapidement à ce point de vue... »

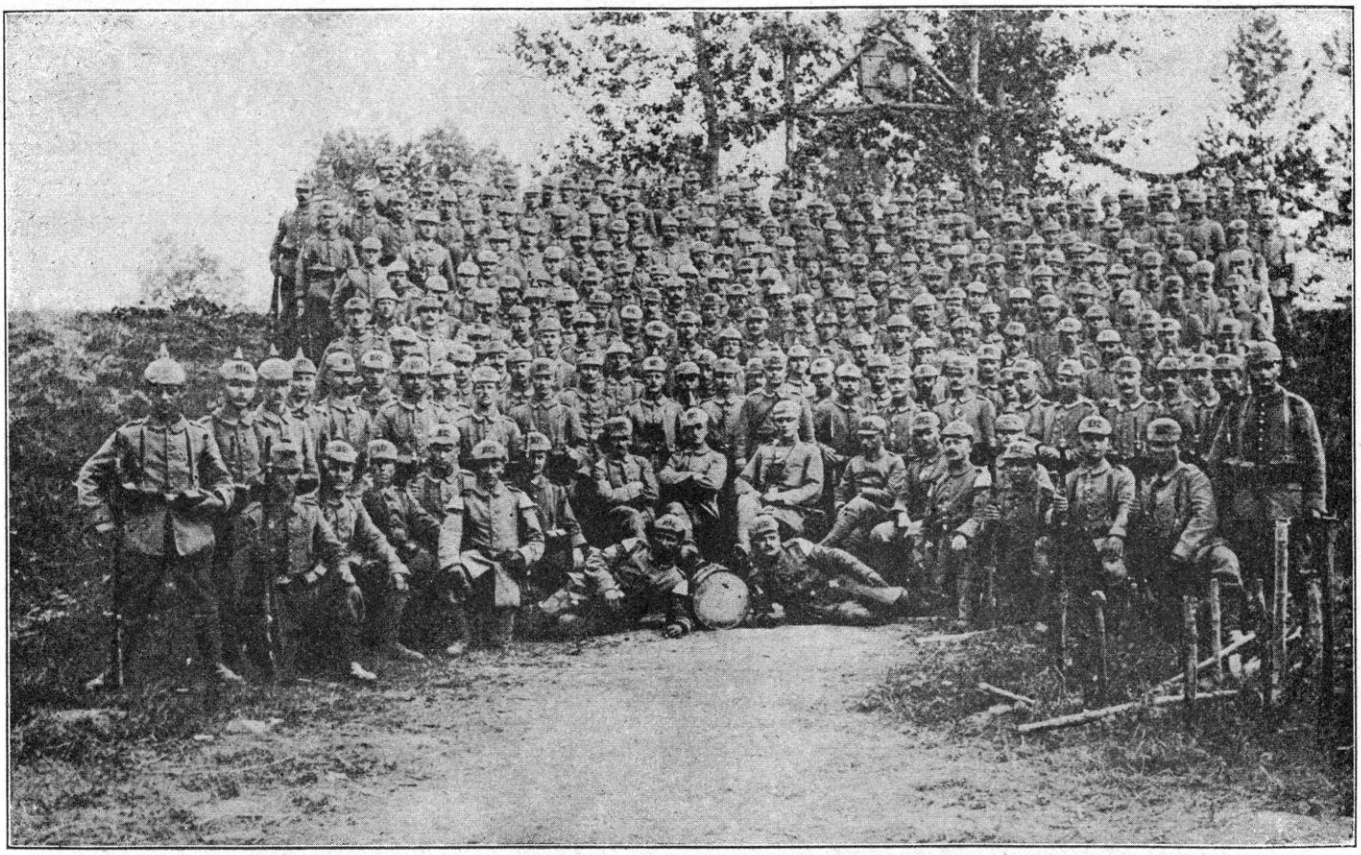
Suit un historique raccourci de toute la guerre au point de vue spécial de l'application de la doctrine de Schlieffen. Ne pouvant donner ici même ce résumé, malgré son réel intérêt, nous citerons seulement les passages relatifs aux opérations sur le front français et les principaux traits de la conclusion :

« *Nécessité de couvrir ses flancs et d'assurer la percée.* — En France, nous avons assisté, dans les premières semaines de la guerre, à l'essai d'appliquer, pour la première fois dans l'histoire de la guerre, sur une immense échelle et à une armée de plusieurs millions d'hommes, l'idée *qui a présidé à la bataille de Cannes.*

Cette idée *envisageait l'enveloppement des deux ailes ennemies.* On confiait à l'aile droite de l'armée d'enveloppement une tâche d'une audace inouïe ; elle devait percer les forces franco-belges qui lui barraient le passage; puis, par des marches forcées, dépassant presque ce que peuvent fournir des hommes, on amenait l'armée, avec son flanc découvert, à passer devant Paris, qu'elle évitait. Cette mission fut remplie.

« Quant à l'aile gauche, elle avait à parcourir un chemin plus court, mais hérissé de difficultés : *celles-ci ne purent être surmontées. Cette partie du plan général n'a pu se réaliser.* Malgré tout, le haut commandement garda l'idée directrice : enveloppement et anéantissement. Le succès final *nous fut refusé,* POUR LES MOTIFS QUE NOUS SAVONS, ET DONT L'ENVELOPPEMENT D'UNE DES AILES DE VON KLUCK N'ÉTAIT PAS LE PRINCIPAL... (passage qu'il convient de rapprocher de celui de Freytag, citant d'ailleurs Stegemann, qui jette une certaine lumière sur les querelles intestines du grand état-major : « Si, à ce « moment, un succès définitif ne nous a pas été accordé, « dit Freytag, et si nous n'avons pas pu alors terrasser la « France, c'est qu'à l'heure critique, POUR DES CONSI- « DÉRATIONS GÉNÉRALES PORTANT FORT LOIN (il s'agit « évidemment d'un motif qui tient à la volonté particulière « de l'empereur), on renonça à la décision de la bataille... « C'est le grand commandement allemand qui l'a rompu « et, EU ÉGARD A LA SITUATION GÉNÉRALE, a ordonné « une retraite stratégique sur une nouvelle ligne de base...).

Il est donc devenu bien clair, d'après ces citations rapprochées, que c'est la doctrine de



TROUPES ALLEMANDES AU REPOS

Schlieffen qui fut appliquée dès le début de la campagne de France et que ses apologistes ont entrepris de démontrer qu'elle n'a échoué qu'en raison de certaines défaillances du haut, et même du très haut commandement.

L'article de la *Gazette de Francfort* fait ensuite un exposé rapide des grands succès obtenus en Orient, en Serbie, en Roumanie, par l'application de la doctrine de Schlieffen. Il montre Hindenburg s'efforçant de détacher « le grand sac polonais » du territoire russe, par une manœuvre d'enveloppement à large envergure, et l'armée russe n'échappant qu'au prix des plus cruels sacrifices. Il montre les résultats de cette même manœuvre, non seulement en Serbie, mais en Roumanie, et enfin, en Italie, où il regrette que l'opération n'ait pas pris tout le développement et remporté le succès complet que lui eût sans doute assuré une action sur le front du Tyrol (1).

Et l'article, enfin, conclut :

« Nous ne pouvons rien dire de plus ni donner autre chose qu'une esquisse pour dégager *le type essentiel de la manœuvre générale allemande*, autant qu'il est permis de la représenter. Mais on aperçoit maintenant le lien entre les quatre faits précurseurs de la campagne italienne : 1° l'offensive de France ; 2° la campagne de Pologne ; 3° celle de Roumanie ; 4° l'anéantissement de la Serbie. Voilà des « temps » stratégiques qui nous permettent d'apprendre et de comprendre la leçon grandiose d'une *conception, toujours la même, qui est la stratégie d'encerclement embrassant les plus vastes dimensions.* On comprend ses difficultés ; mais, ses succès inouïs, et notamment celui qui vient d'être remporté en dernier lieu sur le front italien, ont fait la stupéfaction du monde entier. »

Telle est l'apologie définitive du système de l'état-major, et, pour la faire accepter, on ne craint pas d'avouer ses faiblesses et même son échec sur le front de France au début de la guerre.

(1) « On peut imaginer que les commandements des deux armées alliées (Conrad et Below), après avoir démoli par le coup de l'Isonzo le mouvement stratégique de Cadorna, auraient jeté de l'autre côté, sur le front du Tyrol, toutes les forces disponibles pour frapper un second coup capital contre la ligne de retraite des armées italiennes arrêtées dans le sac vénitien. La catastrophe eût été aussi complète que possible.

Mais, cet aveu même nous aide et nous éclaire. Car l'échec sur le front de France ne s'est pas produit par hasard. Il est dû à la sagesse du haut état-major français ; il est dû aux précautions prises par celui-ci pour accumuler, dans l'Est, des forces égales aux forces allemandes. Il est dû surtout à l'idée très juste et très profonde que notre haut commandement s'est faite, dès le début, de l'importance de la manœuvre dans l'Est. Sauver l'Est c'était sauver l'armée, c'était sauver la France.

VUES DU HAUT COMMANDEMENT FRANÇAIS SUR LES OPÉRATIONS DANS L'EST

Sur les raisons qui déterminèrent le général Joffre à laisser des masses considérables entre les Hauts-de-Meuse et les Vosges, tandis qu'il eût pu se laisser entraîner à les disposer dans l'ouest ; sur les prévisions élaborées dans les temps qui précédèrent immédiatement la guerre et qui décidèrent de nos conceptions militaires, il y aurait toute une étude à faire.

La plus importante de ces transformations fut celle qui transporta notre concentration sur la frontière même, qui décida d'établir le front d'attaque et le front de défense au delà de Nancy, en prenant sa base d'appui sur le Grand-Couronné et sur les hauteurs de Saffais-Belchamps, qui résolut de sauver Nancy (abandonnée par tous les projets antérieurs) et qui renonça même à l'idée d'attendre une première bataille défensive-offensive sur la ligne de Reims-Bar-le-Duc-Saint-Dizier.

Longtemps, on avait cru que l'ennemi aurait achevé sa concentration avant que la nôtre fût prête et on ne songeait pas à prendre les devants sur son offensive (1).

(1) Le lieutenant-colonel Grouard, un des cerveaux les plus puissants qui se soient occupés des choses de la guerre, admettait que les Allemands, prêts avant nous, auraient l'initiative ; il ajoutait : « C'est là une situation fâcheuse, mais qu'il faut envisager avec sang-froid parce qu'elle est inévitable. On doit, d'ailleurs, en même temps, être convaincu que si nous avions une bonne armée et des chefs habiles pour la conduire, cette situation ne serait pas pour cela désespérée. L'ennemi non seulement serait *prêt le premier*, mais *il disposerait de forces supérieures en nombre* ; en raison de sa supériorité, *il viserait à l'enveloppement*, conformément aux méthodes allemandes. Mais, c'est une éventualité qui n'est redoutable que si l'on cherche la résistance dans l'utilisation exclusive des positions fortifiées, etc... »

En fait, on fut prêt avant lui, et on saisit l'initiative. Malgré des échecs tactiques, le résultat de cette manœuvre décisive fut de couvrir, dès l'abord, notre front de Lorraine, de laisser aux armées françaises les moyens d'engager de nouveau la lutte, même après qu'elles eurent été contraintes de repasser la frontière, et, finalement, de balayer définitivement nos départements de l'Est, un moment envahis.

Les belles victoires de Lorraine sont filles de cette conception hardie. Il n'est que juste de le rappeler à l'honneur de l'intelligence militaire française.

L'ÉCOLE FRANÇAISE PRÉVOIT L'OFFENSIVE ALLEMANDE DANS L'EST

Dans un cours resté célèbre à l'Ecole supérieure de guerre, le général Leblond attirait l'attention de son auditoire sur la région de Meurthe et Mortagne. Un de ses élèves, le capitaine Sorb, en nous conservant ses leçons, les mettait au point et signalait l'importance de cette région.

Cette école ne négligeait nullement la doctrine nouvellement apparue de Schlieffen : tout au contraire, elle la visait et en reconnaissait le caractère grandiose et redoutable :

« Citons, écrivait le capitaine Sorb, une opinion allemande qui appuie nos affirmations lorsque nous prétendons que les Allemands sont décidés à aller vite pour réduire au minimum la durée de la guerre, *et à monter simultanément plusieurs attaques*. En janvier 1909, le général von Schlieffen a publié dans la *Deutsche Revue* un article sensationnel, qui a attiré l'attention même de l'empereur Guillaume II.

« Nous en extrayons ce qui suit : « La guerre russo-
« japonaise a prouvé que la simple attaque contre le
« front ennemi peut, malgré toutes les difficultés, très
« bien réussir. Mais les résultats d'une telle attaque ne
« peuvent être que faibles, même dans le cas le plus
« favorable... Pour obtenir un succès décisif, destructeur,
« il est de toute nécessité de prononcer une attaque
« simultanée *sur deux ou trois points à la fois, c'est-à-dire*
« *sur le front et contre un flanc ou les deux flancs.* »

Partant de ce point de vue, on cherchait dans quelles conditions pourrait s'accomplir l'attaque de flanc par l'est, étant donné qu'on

BLAMONT. — LA RUE BARBAS

admettait une attaque par la Belgique, en direction de Paris, et l'on arrivait à ce résultat :

« En dernière analyse, sur la totalité de la frontière franco-allemande, il ne reste qu'une trouée d'une quinzaine de kilomètres, ménagée dans un terrain de parcours facile et favorable à l'action commune des armes. *Sarrebourg en marque sensiblement le centre.* De nombreux quais, construits sur la ligne Sarreguemines-Sarrebourg-Avricourt, qui est perpendiculaire à la frontière, permettent le débarquement d'une armée qui s'échelonnerait en profondeur avant d'entamer *son mouvement d'invasion* dont l'axe pourrait être jalonné par la route Sarrebourg-Heming-Blamont-Domèvre, *pour viser ultérieurement la Meurthe,* entre Flin et Baccarat... (1). »

On admettait que, parmi ses attaques lancées, en même temps, sur plusieurs points, l'ennemi en préparerait une tout particulièrement sérieuse à l'aide des forces préalablement concentrées entre Bensdorf et Saverne. Cette attaque viserait la Trouée de Charmes ; elle serait, sans doute, secondée par une manœuvre sur la trouée de Belfort.

(1) Capitaine Sorb. (Ch. Cormier), *La Doctrine de la défense nationale,* p. 75.

Et, d'après ces données, on prévoyait ainsi qu'il suit la riposte française :

C'est dans la région Avricourt-Blamont-Cirey-sur-Vezouse que l'accès est le plus commode pour les Allemands. Les Allemands y disposeraient d'un réseau de communications très nombreuses. Mais, arrivés à la Verdurette, nos adversaires auraient devant eux les hauteurs de la rive droite de la Meurthe (hauteurs d'Hablainville)... Ce serait là, pour les troupes françaises, un champ de bataille présentant une force considérable contre une attaque de front.

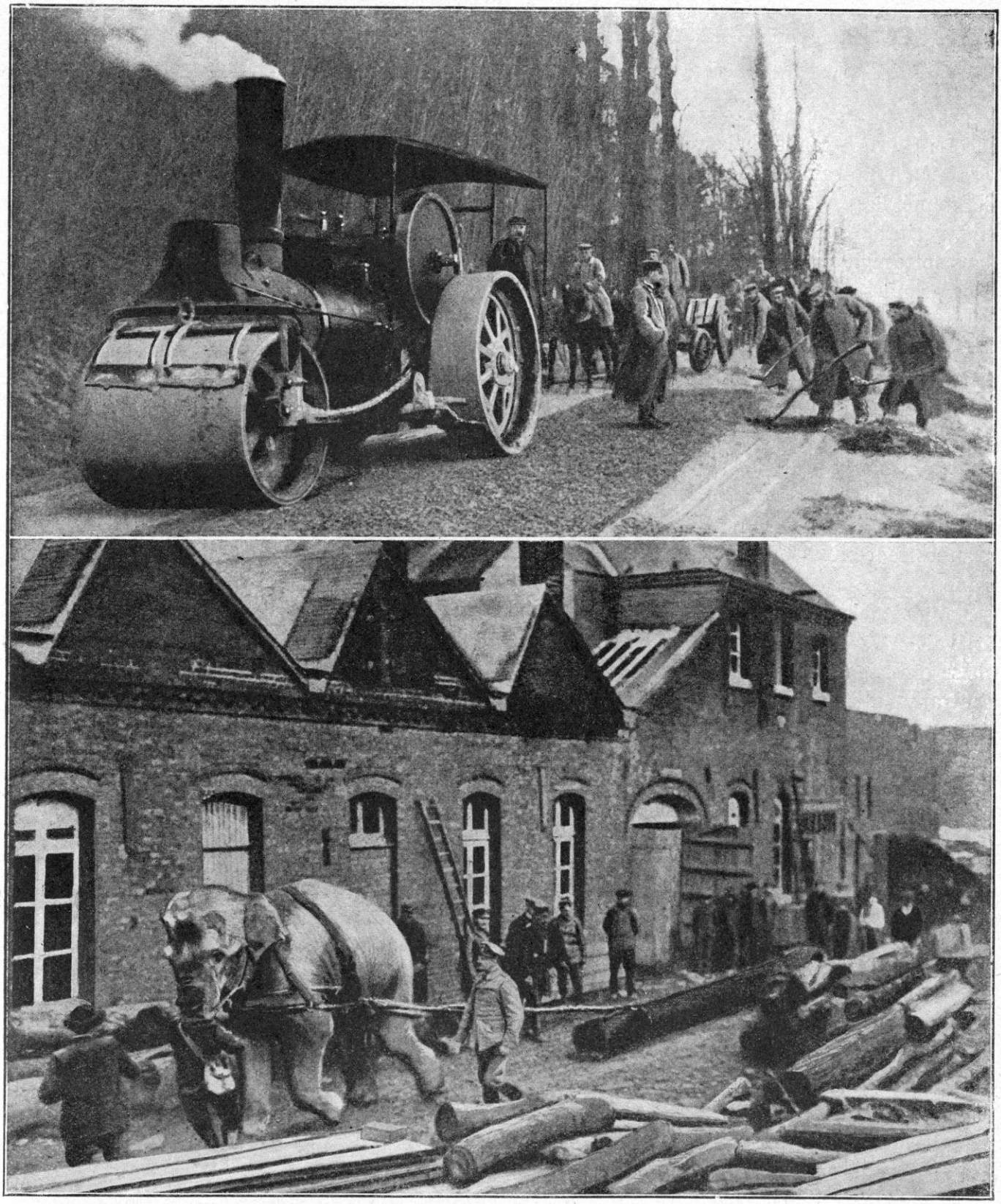
Mais si les Allemands réussissaient à franchir la Verdurette (ce qu'ils ont fait le 22 août) et à prendre pied sur la rive droite de la Meurthe, ils n'éprouveraient plus de difficultés sérieuses, dans le combat de front, à passer sur la rive gauche de cette rivière... Arrivés sur cette rive gauche, les Allemands trouveraient, *entre Meurthe et Mortagne,* une position de premier ordre pour la continuation de leur attaque de

PATROUILLE ALLEMANDE EN AUTOMOBILE

front. Cette position est marquée par les hauteurs de Sainte-Barbe, Bazien (c'est-à-dire le col de la Chipotte), Ménarmont, Domptail, Moyen, qui dominent la vallée de la Haute-Mortagne...

« M. le général Leblond, auquel nous empruntons tous ces renseignements, affirme que, de la part des Français, le succès d'une contre-attaque de front contre les positions de la rive droite de la Haute-Mortagne est très problématique. Et l'auteur conclut : « Les Allemands « auraient intérêt, au point de vue du terrain, à occuper « contre l'offensive du gros des armées françaises, les « *hauteurs de la rive droite de la Mortagne.* Ces positions « sont si fortes qu'ils pourraient y résister victorieuse- « ment à des effectifs supérieurs. » (C'est pourtant de ces positions que les armées de Dubail et de Castelnau ont fini par les déloger.) « ...Il y a lieu de penser, ajoute le « même auteur que, dans les Vosges, tout l'effort offensif « des Allemands serait concentré dans le but d'atteindre « *Saint-Dié et la région du Ban-de-Sapt pour progresser* « *ensuite vers Rambervillers et Bruyères, afin de dégager* « *l'aile gauche de l'armée principale.* On organiserait alors, « à cette aile gauche, une véritable flanc-garde fixe, en « même temps qu'on constituerait un détachement « d'observation de la place d'Epinal en faisant appel « à des divisions de réserve et à des brigades de landwehr « comme soutien des éléments actifs employés à ce rôle « *afin de permettre à l'armée principale de continuer des* « *opérations vers la Trouée de Charmes.* »

On le voit, la marche sur la Trouée de Charmes, le mouvement d'aile sur Saint-Dié, Rambervillers, Bruyères, le projet de masquer Epinal, aucune de ces actions qui se produisirent dès le début de la guerre n'était faite pour étonner le haut enseignement militaire français. On avait même désigné, avec une singulière précision, ces hauteurs de la rive droite de la Mortagne et les terrains boisés du col de la Chipotte, comme devant être les lieux des futures rencontres. On avait, pour ainsi dire, tracé d'avance sur le sol l'emplacement des futures tranchées allemandes.



TRAVAUX SUR LES ROUTES PAR LES ALLEMANDS

PRESCIENCE DU GÉNÉRAL DE CASTELNAU AU SUJET DES GRANDES BATAILLES DE L'EST

Mais la perspicacité de notre haut état-major était arrivée à des résultats beaucoup plus surprenants encore. Un des grands chefs qui devaient commander en Lorraine, le vainqueur du Grand-Couronné, le général de Castelnau, avait, par une véritable prophétie stratégique, marqué, dans cette région, le lieu des deux grandes batailles qu'il aurait à livrer.

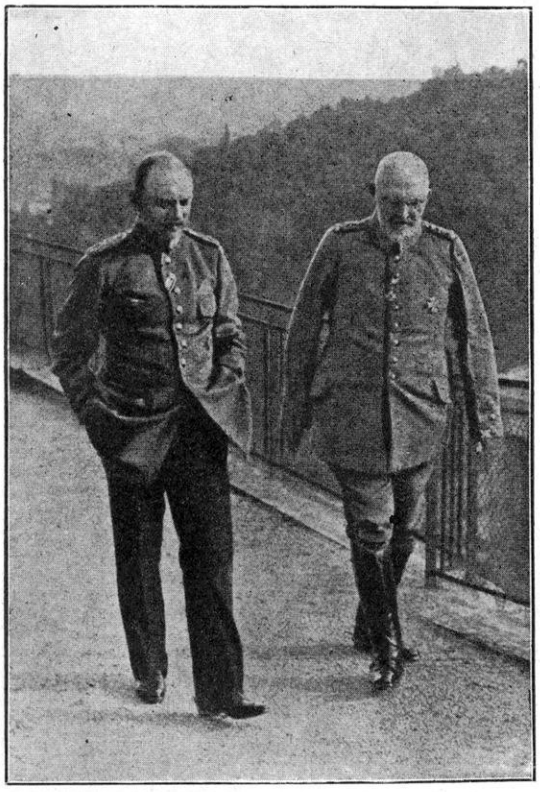
Dans une étude, qui représente en somme le dernier état de la question au point de vue français, étude rédigée au printemps de 1914, le général avait conclu à la probabilité de grandes rencontres en Lorraine.

Par des calculs précis, il arrivait à écarter l'hypothèse erronée que la concentration allemande serait prête avant la nôtre. Ayant contribué plus que personne à obtenir cette accélération, il était en droit de la considérer à peu près comme acquise :

« D'après nos prévisions, la concentration française, dans la situation présente, est terminée à l'heure même où se termine la concentration allemande, en supposant à celle-ci une avance initiale de vingt-quatre heures (concentration terminée le treizième jour de la mobilisation allemande, douzième jour de la nôtre). Nous espérions même, dans un plan prochain, devancer l'ennemi... A supposer que nous n'obtenions pas ce résultat, l'avance allemande ne paraît pas pouvoir excéder un jour... »

Par cette modification capitale, l'initiative concédée à l'Allemagne dans la région lorraine, devenait tout à fait douteuse. Il ne s'agissait plus de concentrer nos forces en arrière et d'abandonner Nancy : « Nous atteindrons théoriquement la frontière commune, soit en même temps que l'ennemi, soit une demi-journée avant lui. »

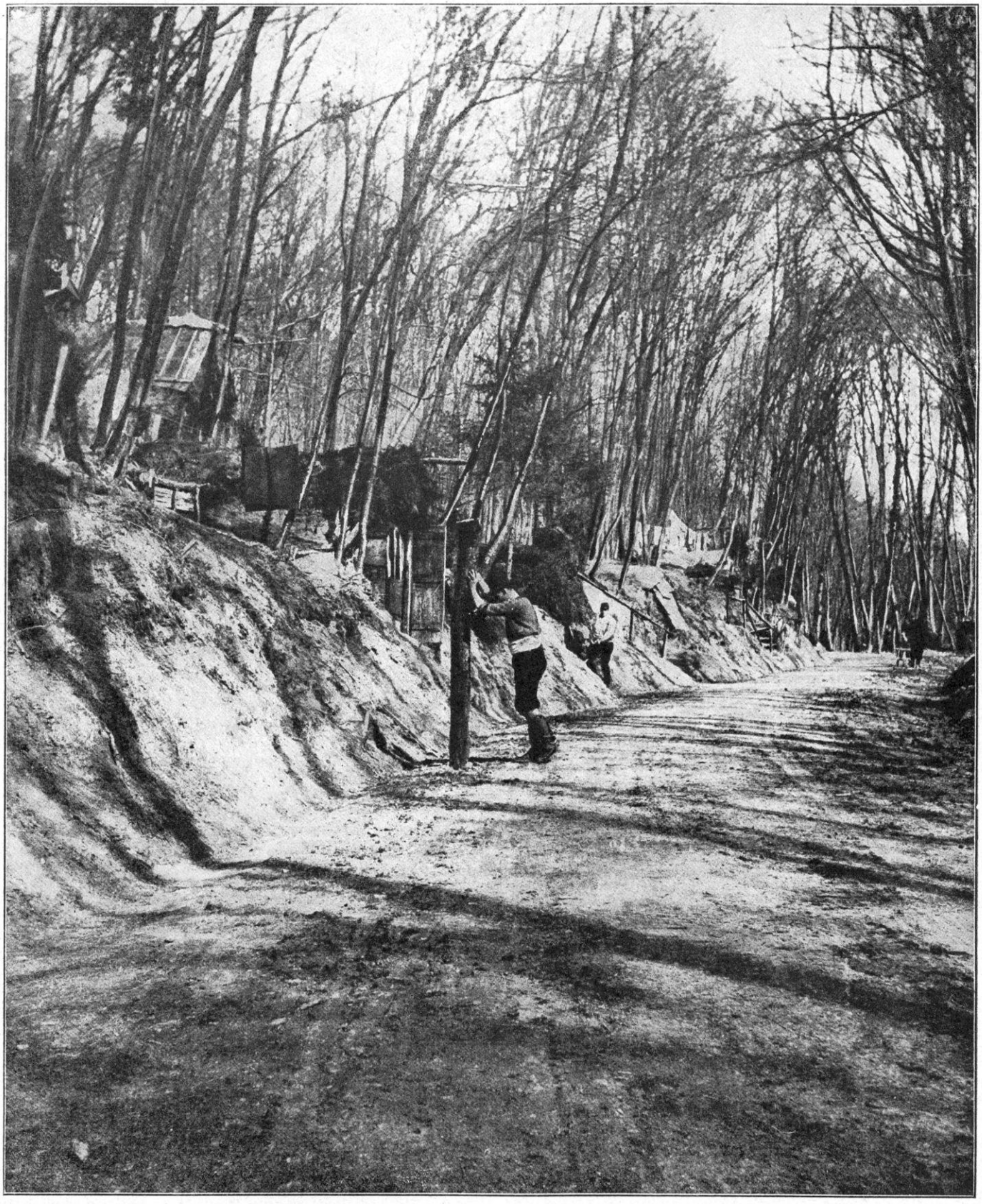
Même, dans cette hypothèse de la concentration à proximité de la frontière, le général de Castelnau se prononçait pour la défensive stratégique. Et c'est dans cette hypothèse qu'il en venait à envisager le lieu des futures rencontres sur ce théâtre de la guerre : procédant par élimination, il présentait comme conclusion de son étude la *conception d'une bataille se développant sur la rive gauche de la Mortagne, les hauteurs de Saffais-Belchamps et le Grand-Couronné de Nancy*. Et, pour plus de précision encore, le général fixait son futur déploiement exactement sur les hauteurs où il s'est accompli : il vise, en propres termes, « le front de déploiement de l'Euron ». Comme s'il se plaisait à parcourir par la pensée ce champ de bataille où, quelques mois après, il échelonnera ses soldats, il insiste, et c'est la bataille de la Trouée de Charmes qu'il prédit :



LE ROI DE SAXE
ET LE GÉNÉRAL VON HEERINGEN

« Au nord de la voie « ferrée Charmes-Rambervillers, le terrain entre l'Euron et la Mor« tagne, large de 25 kilomètres en moyenne, « est une région de parcours facile, parsemée « de bois formant couverts et ridée par de « nombreux ruisseaux qui coulent vers l'est ou « vers l'ouest.

« La ligne de faîte est marquée par les « hauteurs de Moyemont, Ortoncourt, Giriviller, « Moriviller, bois de Jantois, Einvaux, Mehon« court. Ces hauteurs s'abaissent brusquement « vers l'ouest et descendent, au contraire, en « glacis, vers l'est, c'est-à-dire vers la Mortagne.



DANS LA FORÊT DE VITRIMONT

« Entre la Moselle d'une part, et la Mortagne « prolongée par la Meurthe d'autre part, s'élè- « vent les falaises de Belchamps et Saffais qui « bordent et dominent de haut la vallée de la « Meurthe et se rattachent, vers Saint-Nicolas- « du-Port, au Rembêtant, au Grand-Couronné « de Nancy (rive droite)... Les troupes opérant « dans la zone boisée, le terrain est parti- « culièrement favorable à une solide installa- « tion des avant-postes sur les pentes qui « descendent en glacis vers la Mortagne. Elles « y trouveraient une capacité de résistance « (rappelez-vous que ce sont les cyclistes et la « cavalerie qui ont défendu le bois de Lalau) « qui permettrait aux gros de déboucher libre- « ment de l'Euron et de s'engager d'emblée « contre l'ennemi ayant franchi la Mortagne.

« De même, les hauteurs de Méhoncourt, « Belchamps, Saffais, se prêtent à un déploie- « ment rapide et à l'emploi des unités de toutes « armes (rappelez-vous le rôle de l'artillerie) « contre un adversaire qui, *ayant traversé la « Mortagne à Gerbéviller et en aval* (peut-on « être plus précis ?) tenterait de progresser vers « l'ouest. »

Sur ce point, ce mémoire conclut en ces termes : « De l'ensemble des considérations « développées dans l'étude qui vient d'être « faite sur le secteur de la Moselle, il « résulte que nous devons nous efforcer de « livrer bataille à l'ennemi sur la rive droite « de la Meurthe, de ses sources à son con- « fluent.

« Mais, si nous sommes contraints d'aban- « donner la ligne de la Meurthe, le terrain le « plus favorable à notre rencontre avec l'ennemi « est la région qui s'étend entre : d'une part, « le cours de la Moselle, et, d'autre part, une « ligne jalonnée par la Mortagne jusqu'au con- « fluent de cette rivière avec la Meurthe, puis « les hauts plateaux de Belchamps-Saffais, « jusqu'à Saint-Nicolas-du-Port, enfin la rive « droite de la Basse-Meurthe.

« Il est bien entendu qu'en toute hypothèse « *le Grand-Couronné de Nancy sera solidement « organisé et occupé, et que les débouchés est « de Fraize (sud de Saint-Dié) et de Charmes « seront et resteront en notre pouvoir.* »

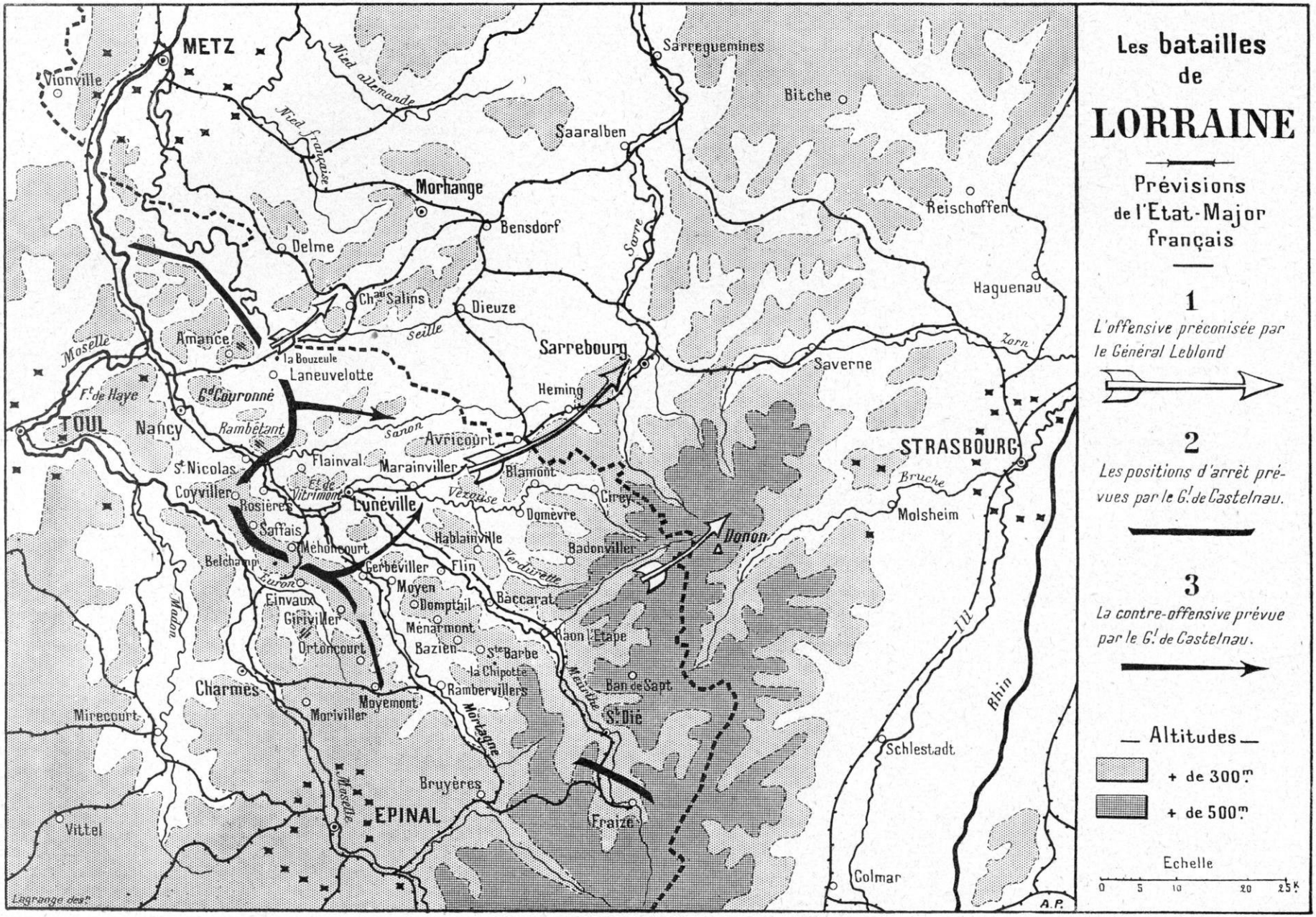
Voilà pour la bataille de la Trouée de Charmes, premier acte probable de la campagne défensive. Mais la vision du stratège va plus loin. Après l'action défensive, il prépare une action offensive qui balaiera l'ennemi de la Lorraine envahie. Et, là encore, il calque en quelque sorte, d'avance, son exposé sur la future réalité. Ce qu'il prévoit, maintenant, c'est une victoire du Grand-Couronné.

« Il insiste pour que les armées françaises restent, à tout prix, maîtresses de la Basse-Meurthe, c'est-à-dire, en somme, de la région de Nancy... « La rive droite de la Basse- « Meurthe supposée perdue, dit-il, on cherche « en vain sur quelle position du front ennemi « il serait expédient de faire, avec chance de « réussite, un effort capable de rompre la ligne « adverse et d'ouvrir le chemin à l'exploitation « féconde d'un premier succès. On se trouverait « réduit à la triste perspective de parer les « coups, d'user longuement l'ennemi avant de « passer à la contre-attaque.

« Si, au cas contraire, on reste maître de la « Basse-Meurthe, on peut concevoir une action « offensive *se développant au nord et au sud de « la forêt de Vitrimont* et ayant pour objectif « *la possession de la région de Lunéville* entre « Meurthe et Sanon.

« Au nord de la forêt de Vitrimont, l'attaque « partant de la base La Neuvelotte (route « Nancy-Château-Salins)-Coyviller (3 kilomètres « ouest de Rosières-aux-Salines) serait orientée « *droit vers l'est* ; sa gauche serait appuyée *à « la région fortifiée d'Amance* ; la progression « de sa droite serait aidée sur les deux rives « du Sanon, et *notamment dans la direction « de Flainval, par l'artillerie des ouvrages du « Rembêtant.*

« Au sud de la forêt de Vitrimont, l'action « partirait de la base Einvaux-Giriviller (7 kilo- « mètres sud de Gerbéviller) suivant l'axe « général Gerbéviller-Marainviller ; elle serait « étayée, à droite, par l'offensive générale


Les batailles de
LORRAINE
Prévisions de l'Etat-Major français
1
L'offensive préconisée par le Général Leblond
2
Les positions d'arrêt prévues par le G.l de Castelnau.
3
La contre-offensive prévue par le G.l de Castelnau.
Altitudes
+ de 300m
+ de 500m
Echelle
0 5 10 20 25K
METZ
Vionville
Mad allemande
Mad française
Sarreguemines
Bitche
Saaralben
Morhange
Bensdorf
Reischoffen
Delme
Sarre
Haguenau
Ch.au Salins
Dieuze
Seille
Moselle
Amance
la Bouzeule
Laneuvelotte
Sarrebourg
Zorn
Saverne
F.t de Haye
G.d Couronné
Heming
TOUL
Nancy
Rambétant
Sanon
Avricourt
STRASBOURG
St Nicolas
Flainval
Marainviller
Blamont
Bruche
Et de Vitrimont
Lunéville
Vezouse
Cirey
Molsheim
Coyviller
Rosières
Domèvre
Saffais
Hablainville
Badonviller
Vonon
Méhoncourt
Belchamp
Gerbéviller
Flin
Verdurette
Moyen
Baccarat
Einvaux
Domptail
Giriviller
Ménarmont
Raon l'Etape
Ortoncourt
Bazien
Ste Barbe
la Chipotte
Rambervillers
Ban de Sapt
Charmes
Moyemont
St Dié
Mirecourt
Moriviller
Meurthe
Mortagne
Ill
Rhin
Schlestadt
Bruyères
EPINAL
Fraize
Vittel
Colmar
Lagrange del.t
A.P.

« débouchant des plateaux d'Haillainville,
« d'Ortoncourt et du Durbion.

« Ces deux attaques (au nord et au sud de
« la forêt de Vitrimont) seraient soudées par
« l'action des troupes qui, disposées initiale-
« ment sur les falaises de Belchamps-Saffais,
« auraient pour mission de chasser les forces
« ennemies de la forêt de Vitrimont. »

C'est exactement la bataille du Grand-Couronné.

Ainsi, le plan du grand état-major allemand l'amenait à préparer une action offensive en Lorraine française. Mais, d'autre part, les calculs du haut commandement français l'amenaient à prévoir, avec une rigueur presque mathématique, à la fois les conditions de l'offensive allemande et de la riposte française.

Ne résulte-t-il pas tout naturellement de ces données incontestables, que le haut commandement français suivait les lois de la sagesse et du bon sens quand il opposait dans l'Est, aux forces considérables de l'ennemi, les forces nécessaires pour s'en prendre à lui, lui sauter à la gorge, le battre, et ultérieurement pour le refouler au cas où le territoire français serait envahi.

Il ne s'agissait pas seulement de sauvegarder le territoire (quelle que fût l'importance au point de vue matériel et au point de vue moral d'une marche victorieuse de l'ennemi sur Nancy), il s'agissait de la sécurité de nos armées, il s'agissait de notre ligne principale de communications, il s'agissait du salut du pays, en un mot, de la victoire.

A L'OFFENSIVE ALLEMANDE FALLAIT-IL OPPOSER L'OFFENSIVE OU LA DÉFENSIVE?

Reste une question délicate, mais qu'il est possible d'aborder maintenant, puisque les doctrines et les systèmes ont été exposés en public et que les événements se sont chargés de trancher le débat.

Etant donné le projet certain de l'ennemi de nous attaquer, non pas seulement par une manœuvre de l'aile droite, mais par une double attaque des ailes se combinant avec une attaque de front conformément aux doctrines de Schlieffen, fallait-il prendre les devants et procéder par offensive ? Etait-il plus sage de l'attendre de pied ferme, quitte à contre-attaquer après une vigoureuse défensive?

Les deux systèmes ont été en présence dans cette période de gestation et d'évolution extrêmement féconde qui a précédé immédiatement, en France, la déclaration de guerre par l'Allemagne.

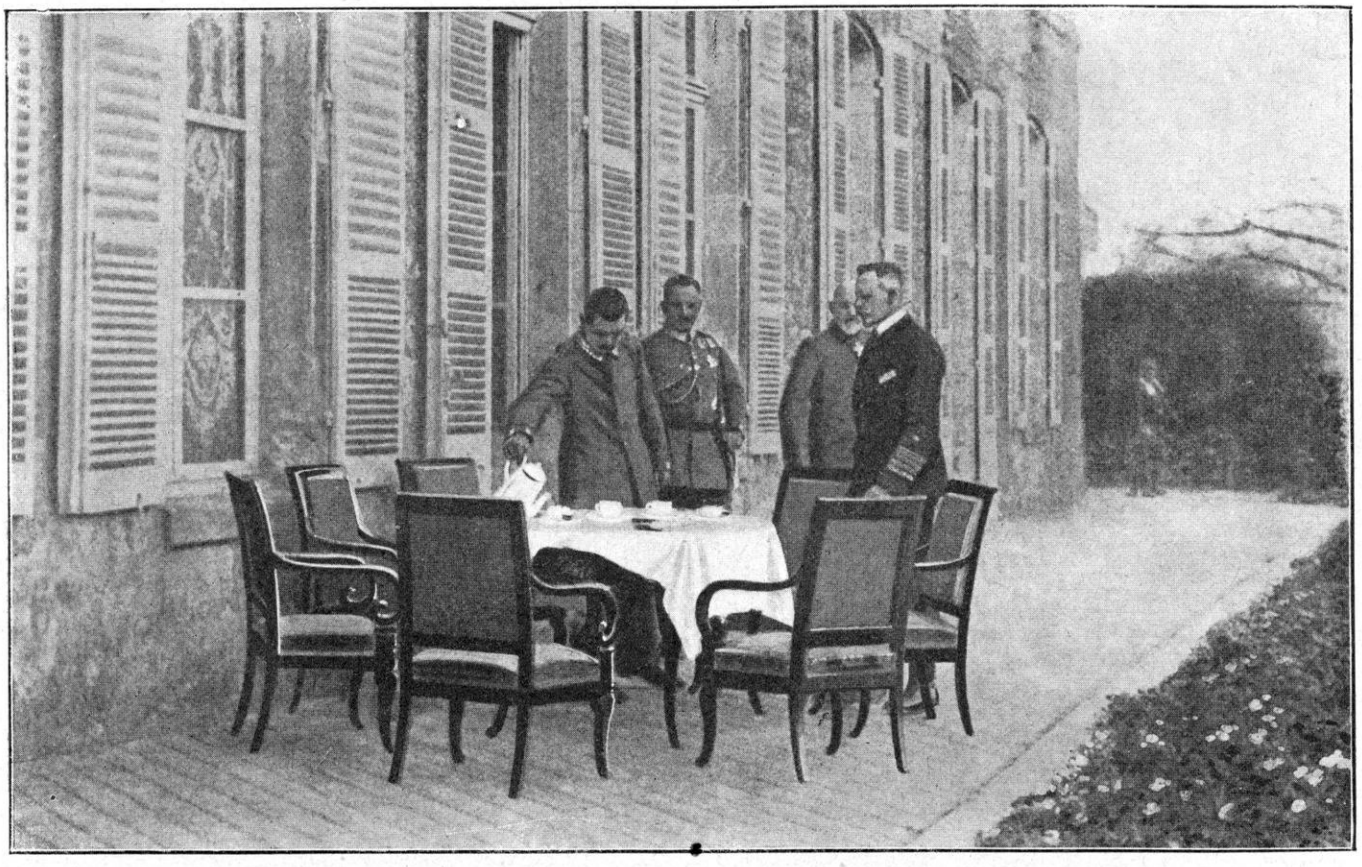
L'avenir démontrera que le corps de nos officiers d'état-major a beaucoup travaillé pendant cette période, non seulement théoriquement, mais pratiquement. En raison des nouvelles conditions dans lesquelles devait se produire une guerre nouvelle — conditions résultant du développement de l'armement, des moyens de transport et de renseignements — toutes les traditions militaires furent revisées, tous les systèmes, et même le système napoléonien, reconsidéré et adapté aux nécessités modernes. Le général Joffre consacra la meilleure partie de ses efforts à la constitution des états-majors chargés de collaborer non seulement avec le haut commandement, mais avec les armées et même les corps d'armée. Il donnait ainsi, selon sa propre expression, un cerveau et des nerfs à la nouvelle armée.

C'est parmi ces groupes d'hommes en éveil sur tous les problèmes de la guerre que se débattait la question primordiale de la conduite à suivre dès le début de la guerre contre l'Allemagne : ou bien l'offensive, ou bien la défensive.

La thèse du colonel de Grandmaison s'appliquait surtout à la tactique. Elle passionna, comme nous l'avons dit, l'élite de cette jeunesse ardente.

Mais, s'il était question de la méthode stratégique à suivre, les esprits qui avaient à se prononcer étant plus mûrs, étaient plus lents à le faire.

On commençait à admettre que l'Allemagne n'aurait pas nécessairement une avance appréciable dans sa concentration. Aussi, on hésitait



L'EMPEREUR GUILLAUME ET LE PRINCE HENRI DE PRUSSE
AU QUARTIER GÉNÉRAL DU GÉNÉRAL VON HEERINGEN

moins à entrevoir, pour la France, la possibilité de prendre l'initiative. L'espèce de résignation où l'on avait vécu si longtemps à l'égard de l'initiative ennemie considérée comme fatale, était en partie dissipée.

Les deux armées devant être prêtes, à peu près à la même heure, face à face sur la frontière, on était en mesure de se poser maintenant l'angoissante question : Faut-il attaquer, faut-il attendre ?

Ce dont on était certain, c'est que l'Allemagne attaquerait. Or, l'initiative est un avantage : convient-il de le lui laisser ?

Lui laisser l'initiative, n'est-ce pas consentir à l'invasion du territoire, peut-être à la perte de Nancy avec l'effet moral qui doit fatalement en résulter; n'est-ce pas refroidir dans une vaine attente l'enthousiasme dont l'armée entière est animée ; n'est-ce pas prendre, dès le premier jour, attitude de vaincus ?

Par contre, se maintenir sur la défensive, c'est gagner du temps, c'est donner à nos alliés de Russie, et éventuellement de l'Angleterre, le temps nécessaire pour intervenir, c'est se donner l'avantage d'attirer l'ennemi sur un terrain choisi par nous, préparé par nous, au lieu d'aller le chercher sur un terrain choisi par lui, préparé par lui. En consacrant toutes nos forces à un effet de choc en retour, celui-ci, appuyé sur toutes les ressources nationales, doit culbuter l'ennemi en plein élan et lui faire toucher la terre. Clausewitz avait indiqué, avec une grande force, les avantages de la défensive-offensive, quand on a affaire à un adversaire ambitieux et pressé d'en finir :

« On peut croire, dit-il dans son *Traité de la guerre*, que le système offensif, c'est-à-dire l'invasion des territoires ennemis, est un mode d'action plus militaire, tandis que l'art d'attirer l'ennemi sur les points où on peut lui nuire davantage est plus politique. Mais, en se plaçant au point de vue le plus élevé, on comprend qu'il importe surtout de les appliquer à propos et que, dès lors, ils ne sont pas moins militaires l'un que l'autre... Si, en se

bornant à ne poursuivre qu'un but négatif, mais en y consacrant la totalité de ses moyens d'action, la résistance en arrive à se créer une supériorité qui neutralise celle de l'adversaire, la durée seule de la lutte peut causer à celui-ci une consommation telle de ses forces que, dépassant peu à peu la valeur du but politique, elle le contraigne enfin à abandonner ses projets... Si Frédéric II comme un nouveau Charles XII, eût tenté d'occuper la capitale de l'Autriche et de renverser la monarchie austro-hongroise, il se fût infailliblement perdu ; mais, en présence de la sage économie qu'il fit de ses forces, les puissances coalisées renoncèrent à le vaincre et se décidèrent enfin à faire la paix. »

Ce système prévalut parmi nous pendant les longues années où la France crut se sentir en état d'infériorité militaire à l'égard de l'Allemagne. On admettait la nécessité de l'abandon de nos lignes frontières, le recul sur des *positions* considérées comme plus faciles à défendre, la préparation d'une sorte de piège stratégique dans lequel l'ennemi se laisserait prendre.

Mais, au fur et à mesure que la nation se sentait libérée des obsessions anciennes, les inconvénients, les dangers d'un tel système apparaissaient. La défensive n'est jamais que négative et, par conséquent, on ne peut attendre d'elle que des résultats négatifs également. Abandonner de riches provinces, c'est livrer sans coup férir à l'ennemi un gage représentant peut-être tout le bénéfice qu'il entend tirer de la guerre. La « guerre de positions », c'est justement celle qui fut considérée comme si funeste au XVIIIe siècle et dont le génie de Napoléon avait eu si facilement raison. Et on y revenait après un siècle et de si tragiques expériences ! Il n'y a pas de « positions » à la guerre. Il y a de la décision, du courage et la volonté de vaincre. Les Allemands marcheront à fond : il faut marcher à fond. S'ils comptent sur une défensive incertaine et passive de notre part, surprenons-les par une offensive vigoureuse, c'est la vraie loi de la guerre : « Toute initiative, fût-elle défectueuse, dit un écrivain allemand, est capable de contrecarrer les projets de l'adversaire et de fatiguer ses troupes. »

Ce point de vue nouveau, secondé par les nouvelles théories qui s'accréditaient au sujet de la tactique, paraissait d'autant plus digne d'attention qu'on perfectionnait de jour en jour la concentration et qu'on regagnait l'avance longtemps assurée à l'Allemagne.

L'avantage moral d'une stratégie de mouvement frappait les psychologues de la guerre, ceux qui savaient ce que l'on pouvait attendre de la jeune armée française :

« Il serait absurde de penser qu'on peut se battre sans frapper, écrivait le colonel Colin. L'attaque est le mode d'action normal à la guerre. Nul ne doit être admis au commandement des armées s'il n'a une disposition naturelle à l'offensive. Loin d'appréhender la lutte, le général doit la désirer, avoir soif de combattre ; il ne se laisse pas conduire à la bataille : il y marche résolument, ayant pleine conscience de ses actes, l'esprit libre et actif guidant sa volonté. Il n'y a rien là, semble-t-il, que de simple et de naturel ; et, pourtant, rien n'est plus rare : « On se fait une idée peu juste, dit Napoléon, de la force « d'âme nécessaire pour livrer, avec une pleine méditation de ses conséquences, une de ces grandes batailles « d'où dépend le sort d'une armée, d'un pays. Aussi « trouve-t-on rarement des généraux empressés à livrer « bataille... » Un général qui ne sera pas ainsi trempé appréhendera les dangers et les responsabilités de la bataille, sera condamné à l'irrésolution, se perdra dans la recherche d'un terrain, d'une position, se condamnera à l'immobilité et aux contremarches... Une marche rapide augmente le moral de l'armée ; elle accroît les moyens de la victoire. On ne fera de grandes choses qu'à condition d'avoir un plan et de marcher à travers tous les contretemps vers un même but... Ce but, on l'atteindra par la bataille. Car « on ne peut arriver à aucun résultat « sans bataille ». La bataille livrée, et quelle qu'en soit l'issue, l'activité du général ne doit pas se relâcher : « La première qualité d'un homme de guerre est de ne laisser reposer ni les vainqueurs ni les vaincus. »

Le système de l'offensive stratégique, du « coup de poing », gagnait des adeptes, surtout dans les jeunes cadres. Certes, le système de la stratégie spectative n'avait pas perdu tous ses partisans : le général de Castelnau représentait une forte et savante doctrine quand il préconisait, dans l'Est notamment, la défensive-offensive et la préparation d'attente sur la Meurthe d'abord, puis sur la Mortagne.

Mais, tout compte fait, les avantages de l'offensive et le principal de tous, celui de porter la guerre en territoire ennemi, finissaient par l'emporter.

VUE SUR LA WOEVRE

« Non, il n'y a plus désormais de stratégie à prévaloir contre celle qui assure et qui vise les résultats tactiques, la victoire dans la bataille. *Stratégie préparant uniquement des décisions tactiques* : voilà où nous aboutissons sur cette science qui a donné naissance aux plus savantes théories. Là, comme ailleurs, comme en politique, l'entrée en jeu des masses et de leur passion conduisent forcément au *simplisme*... Le dernier mot du combat offensif ou défensif sera, par suite, la troupe *en mouvement*, c'est-à-dire attaquant... Mais, avant d'être lancées dans la bataille, peut-on concevoir au moins pour les troupes une autre situation que le mouvement ? Non. La théorie qui poursuit la réalisation du choc le plus fort possible impose, comme condition primordiale à la stratégie, d'y amener toutes les troupes. C'est donc par le mouvement que les troupes se rassemblent, se préparant à la bataille. *Le mouvement est la loi de la stratégie.*

« Mais ce choc, on pourrait l'attendre ? Evidemment, non. Car, si on ne le cherchait pas, il pourrait bien, ou ne pas se présenter, ou bien se présenter dans de mauvaises conditions, et l'on manquerait ainsi la destruction des forces de l'adversaire, seul moyen dont dispose la guerre pour arriver à ses fins. Il faut aller le chercher... (1). »

Une fois proclamée la supériorité de l'offensive, il restait à déterminer les territoires sur lesquels porterait l'offensive stratégique française.

La Lorraine annexée et l'Alsace, il n'y en avait pas d'autres, si la France se faisait un devoir de respecter la neutralité belge et la neutralité suisse.

Le général Leblond concluait, avec beaucoup d'autres, à une offensive entre Metz et le Donon :

« Le mieux serait d'aborder la frontière entre Metz et les Vosges, sans avoir à surmonter de grands obstacles naturels, puisqu'on franchirait les rivières dans leur cours supérieur ; une victoire permettrait peut-être de rejeter les Allemands sur Metz et sur la région difficile de l'Eiffel. »

Comme développement d'une pareille initiative, on entrevoyait les résultats suivants :

« La stratégie, qui prescrit la rencontre du gros de l'armée ennemie, premier objectif, prévoit au delà de cet objectif et de cette rencontre... »

Il s'agissait, en somme, de prendre la direction qui conduirait par les pays les plus riches de l'Allemagne, vers la capitale, tandis que les troupes alliées marchaient dans la même direction.

« Dans une guerre avec l'Allemagne, il nous faut aller à Berlin en passant par Mayence, non parce qu'on y passe le Rhin plus commodément qu'ailleurs, non parce que la rive gauche domine la rive droite ou inversement, mais parce que là est le point où les intérêts du Nord et ceux du Sud se réunissent et, par conséquent, se séparent. »

« Notre stratégie, à la recherche de la grande bataille, de la rencontre avec le gros des forces de l'adversaire, ne manœuvrera donc pas indifféremment par la droite ou par la gauche, mais bien de façon à rejeter les armées ennemies hors de la direction de Mayence et à les couper ensuite de la route de Berlin. » (Général Foch.)

OFFENSIVE OU DÉFENSIVE Offensive ou défensive, les deux systèmes sont exposés très clairement par un élève distingué de cette école où s'élaborait le travail de l'intelligence militaire française. Le capitaine Sorb donne, dans les termes suivants, le tableau comparatif des deux possibilités.

D'abord, le plan de stratégie offensive pour surprendre et attaquer l'Allemagne ; d'autre part, le plan de stratégie défensive pour l'attendre et lui tenir tête.

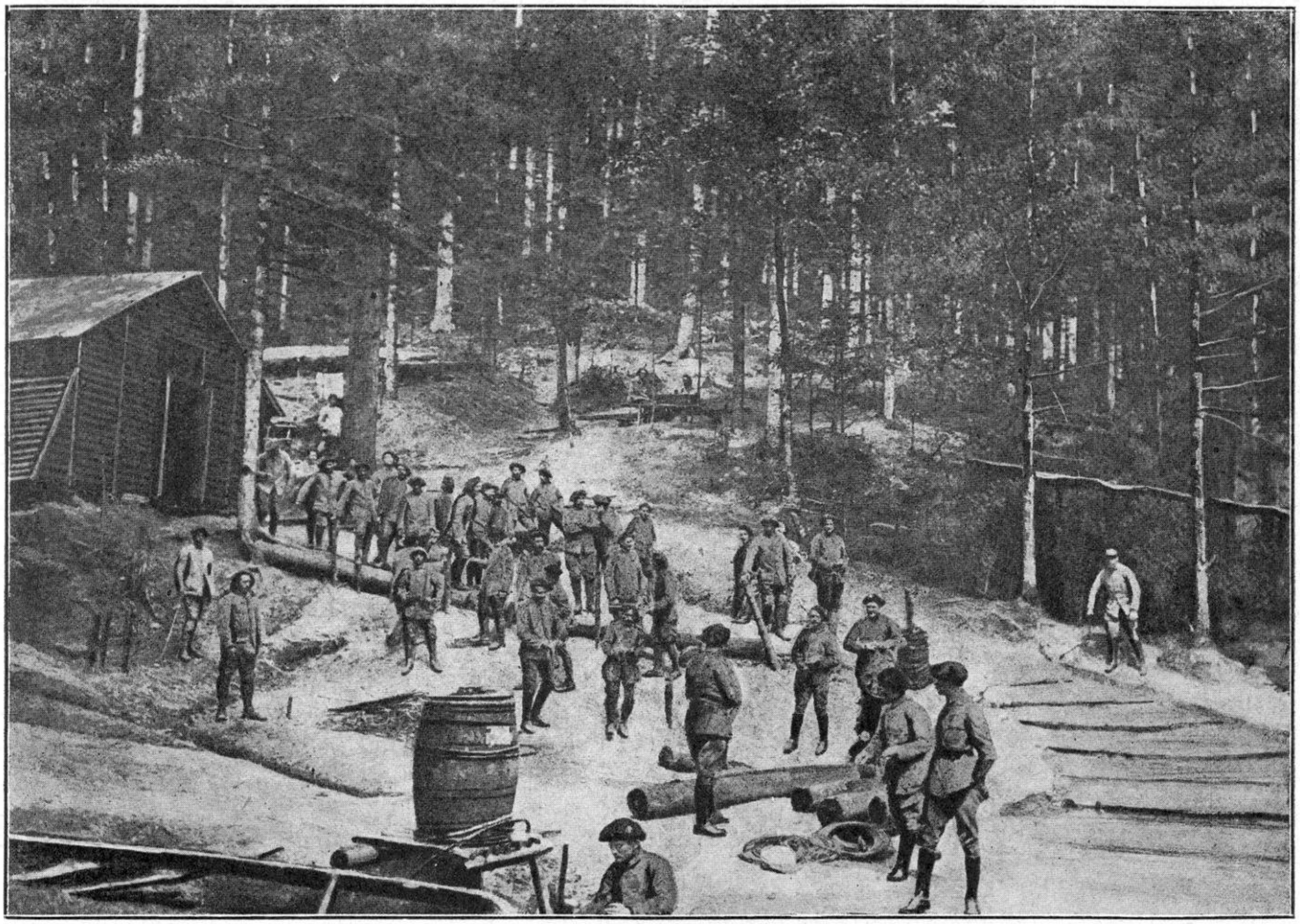
Le plan de stratégie offensive serait le suivant :

« Réunir toute la masse disponible des corps d'armée actifs, des divisions de réserve et même de territoriale, tout ce qui aura pu être mobilisé et amené au dernier moment en chemin de fer dans la région de Neufchâteau et prendre sans hésiter la direction Avricourt-Sarrebourg, cette masse étant flanquée à gauche par une armée marchant sur Château-Salins pour empêcher tout débouché dans le flanc gauche des armées principales et, à droite, par une vigoureuse offensive prise dans les Vosges, dans la direction du Donon.

« En d'autres termes, chercher sans arrière-pensée la décision, en fonçant vigoureusement dans la trouée de Sarrebourg — ce qui nous conduit, d'ailleurs, par hasard, dans la direction générale de Mayence. *Percer l'ennemi entre ses deux grands camps retranchés de Metz et de Strasbourg*, se détendre ensuite à gauche de manière à couper les communications de l'adversaire et à rejeter sous les fortifications du système Metz-Thionville la plus grande partie de ses forces. L'autre partie, d'ailleurs très faible, est, au contraire, rejetée du côté de Strasbourg où elle peut sans doute passer le Rhin, mais son insignifiance relative ne permet pas à l'ennemi de l'utiliser pour reconstituer immédiatement une armée de réelle valeur.

« La solution est séduisante, ajoute l'auteur, mais elle exige chez le commandant en chef des armées françaises une volonté de fer, une énergie peu commune et un cou-

(1) Général Foch, *Des principes de la guerre. Conférences faites en* 1900 *à l'Ecole de guerre.* 3e édition, mai 1911.



CHASSEURS ALPINS FRANÇAIS DANS LES VOSGES

rage à toute épreuve pour accepter la responsabilité d'une décision aussi formelle. »

Et voici, maintenant, le plan le plus généralement conseillé par la stratégie défensive.

« Au lieu de se porter sur la frontière, disposer nos masses franchement derrière la ligne fortifiée Verdun-Toul, son centre de gravité dans la région Vitry-Revigny-Bar-le-Duc-Saint-Dizier. La masse principale sera flanquée au nord par une armée, dans la région Reims-Rethel-Vouziers (armée de Reims) ; au sud, par une armée rassemblée dans la région de Neufchâteau-Mirecourt. Enfin, un détachement opérera dans les Vosges et un corps d'armée à l'extrême-droite.

« Dès que l'on sera suffisamment renseigné sur la marche de l'ennemi *à travers la Belgique*, l'armée de Reims se portera à sa rencontre pour lui offrir la bataille dans la région Sedan-Montmédy où un corps de couverture aura été préalablement dirigé. L'armée de Neufchâteau aura le même rôle vis-à-vis de la masse ennemie débouchant par Avricourt ; au centre, le combat de front sera entretenu en utilisant les hauts de Meuse et les positions en avant de Nancy. Ainsi s'engagera un combat de front sur une ligne considérable s'étendant depuis Mézières jusqu'à Nancy. C'est d'après la marche de ce combat que le généralissime prendra la décision suprême... »

Les avantages d'un tel système ne sont pas contestables. Cependant, ses inconvénients sont relevés avec sagacité :

« La méthode qui consiste à laisser l'ennemi s'avancer pour mieux le prendre présente un gros danger au point de vue moral. La poussée en avant de l'adversaire, violant largement le territoire français, ne sera pas sans produire une énorme impression sur l'esprit des soldats et surtout de la population... En outre, si nous échouons, si nous perdons cette première et immense bataille, la situation est, pour ainsi dire, sans recours : C'est alors que l'ennemi réussira *sa manœuvre enveloppante par le nord* et exécutera sa conversion ; après avoir tourné l'aile gauche de notre armée de Reims, il débouchera en même temps par la Trouée de Charmes. (Ce sont les deux branches de la tenaille.) Dans les deux cas, il est impossible de décrocher notre masse, définitivement

engagée dans une direction ferme ; *elle se voit nécessairement tournée, sans doute même enveloppée* ; car le succès obtenu d'un côté par une des masses d'attaque allemande a pour effet de multiplier l'ardeur de tous les combattants et d'entraîner à bref délai la réussite de l'attaque engagée par l'autre groupe (celui qui vient de Belgique). »

Ainsi, du sort de la bataille de l'Est, dépendraient, de toutes façons, les destinées du pays.

Le système de l'offensive stratégique présente de grands risques : il débouche sur un terrain préparé et fortifié ; il se heurte à des masses allemandes, animées elles-mêmes d'un esprit d'invasion ; il risque de tomber contre un mur qu'il ne pourra pas renverser.

Mais, s'il se heurte aux masses allemandes, il les ébranle ; vainqueur, il coupe en deux la grande armée allemande et la rejette sur le Rhin. L'aile marchante qui s'est jetée sur la Belgique est menacée dans sa base d'opérations ; elle est obligée de s'arrêter et de faire rapidement machine en arrière.

Supposons, par contre, l'échec de cette offensive hardie, il restera toujours au chef qui l'aura montée la ressource de ressaisir les grandes forces qu'il aura préparées et de les ramener au combat, soit sur la Mortagne, soit sur la Moselle, soit dans la forêt de Haye : en somme, ce n'est pas du premier coup qu'une partie ainsi engagée serait perdue ; la région de l'Est continuerait à jouer son rôle protecteur à l'égard de l'ensemble de notre territoire et du corps principal de notre grande armée.

On dit que, dans l'autre hypothèse, des positions mieux choisies donneraient l'espoir d'un résultat plus certain. Mais qui peut être assuré de la fortune de la guerre ? Vous laissez le territoire français à la merci de l'ennemi : il est livré à toutes les horreurs de la guerre sous les yeux de vos soldats qui ne l'ont même pas défendu. Ils ont reculé : c'est donc qu'on les considère d'avance comme des vaincus ? Les armées allemandes débouchent de partout et s'avancent comme à la manœuvre. La Trouée de Charmes est à peine défendue. Et tout cela, pourquoi ? Pour des positions ? Comme s'il n'y en avait pas sur la frontière. Même au point de vue stratégique général, votre situation devient plus mauvaise au fur et à mesure que vous reculez. La manœuvre enveloppante de l'ennemi est réussie avant même que la première bataille ait été livrée.

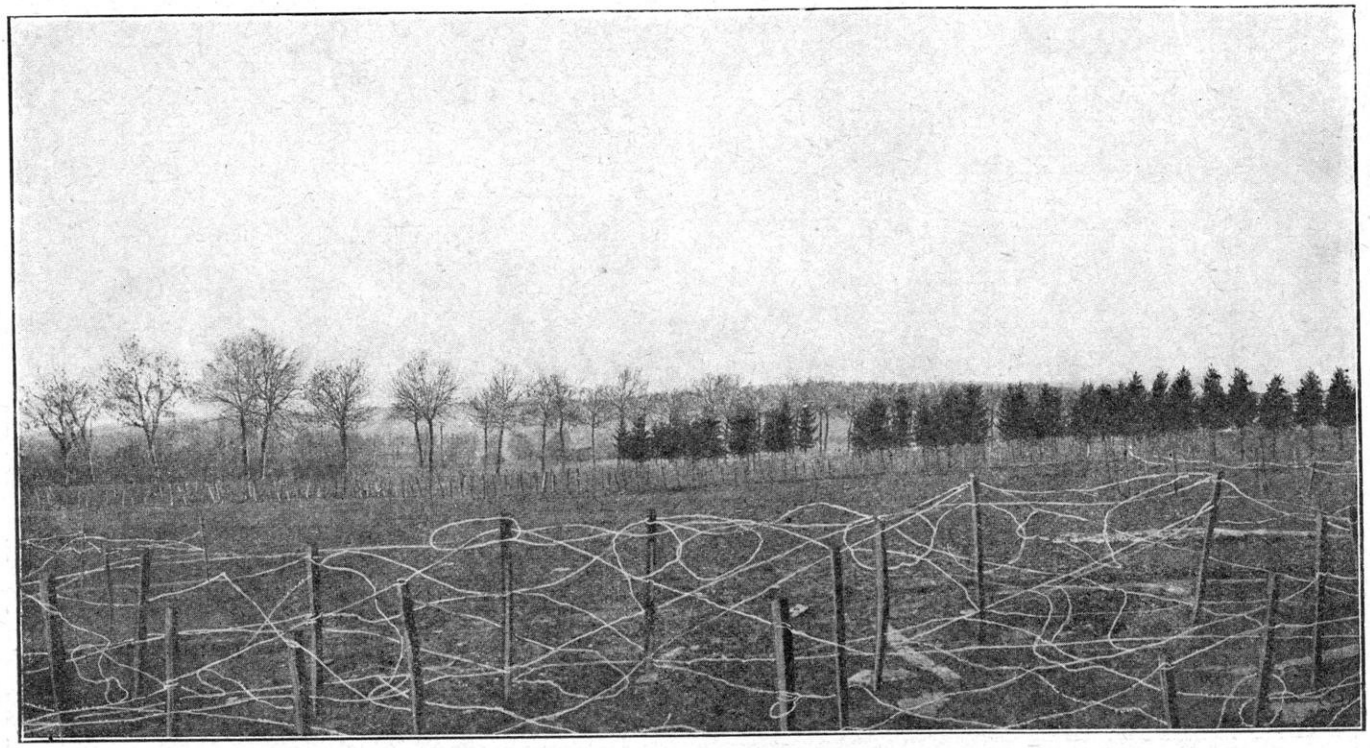
Utilisation de l'heureuse avance que les travaux du grand état-major assurent à notre concentration ; nécessité d'opposer des forces considérables au plan d'invasion des Allemands en Lorraine annexée ; nécessité de protéger non seulement le territoire national mais l'aile droite de l'armée contre l'attaque brusquée des Allemands sur Nancy et sur la Trouée de Charmes ; succès capital à exploiter en cas de victoire ; possibilité de revenir sur une première défaite, à supposer qu'elle se produise ; impulsion, élan, mouvement, audace, pleine et libre expansion du tempérament national et de la volonté nerveuse de la jeune armée ; telles sont les raisons qui ont décidé le haut commandement français à prendre l'initiative dans l'Est et à y porter, dès le début de la guerre, des forces considérables.

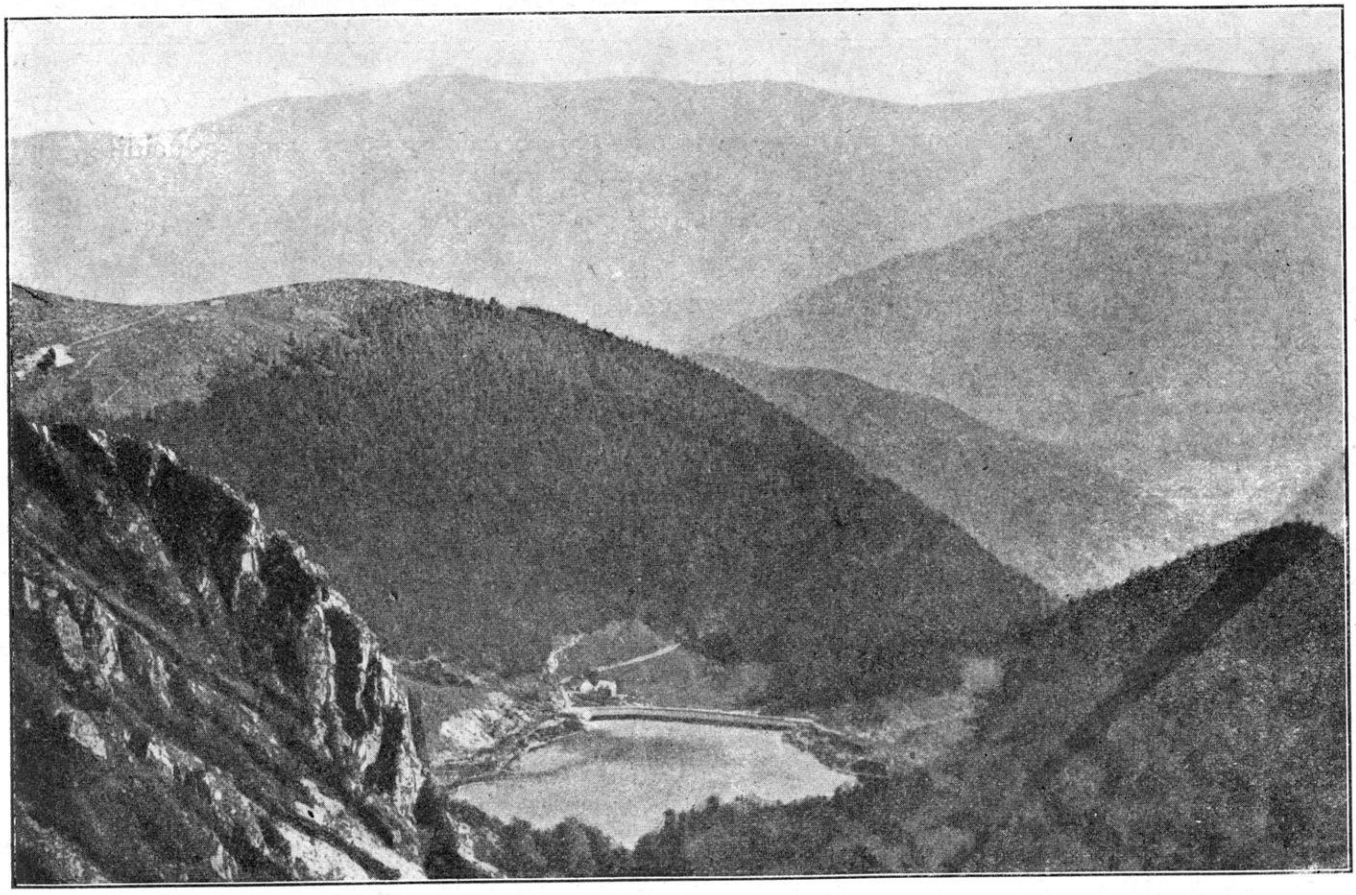
Qui ne serait frappé de la force de ces raisons ?

On a échoué à Morhange et Sarrebourg. Oui, mais la Trouée de Charmes, la Mortagne et le Grand-Couronné ont réparé le mal, elles ont prouvé surtout que l'initiative prise dès le début avait ébranlé les forces allemandes et avait affaibli leurs facultés offensives.

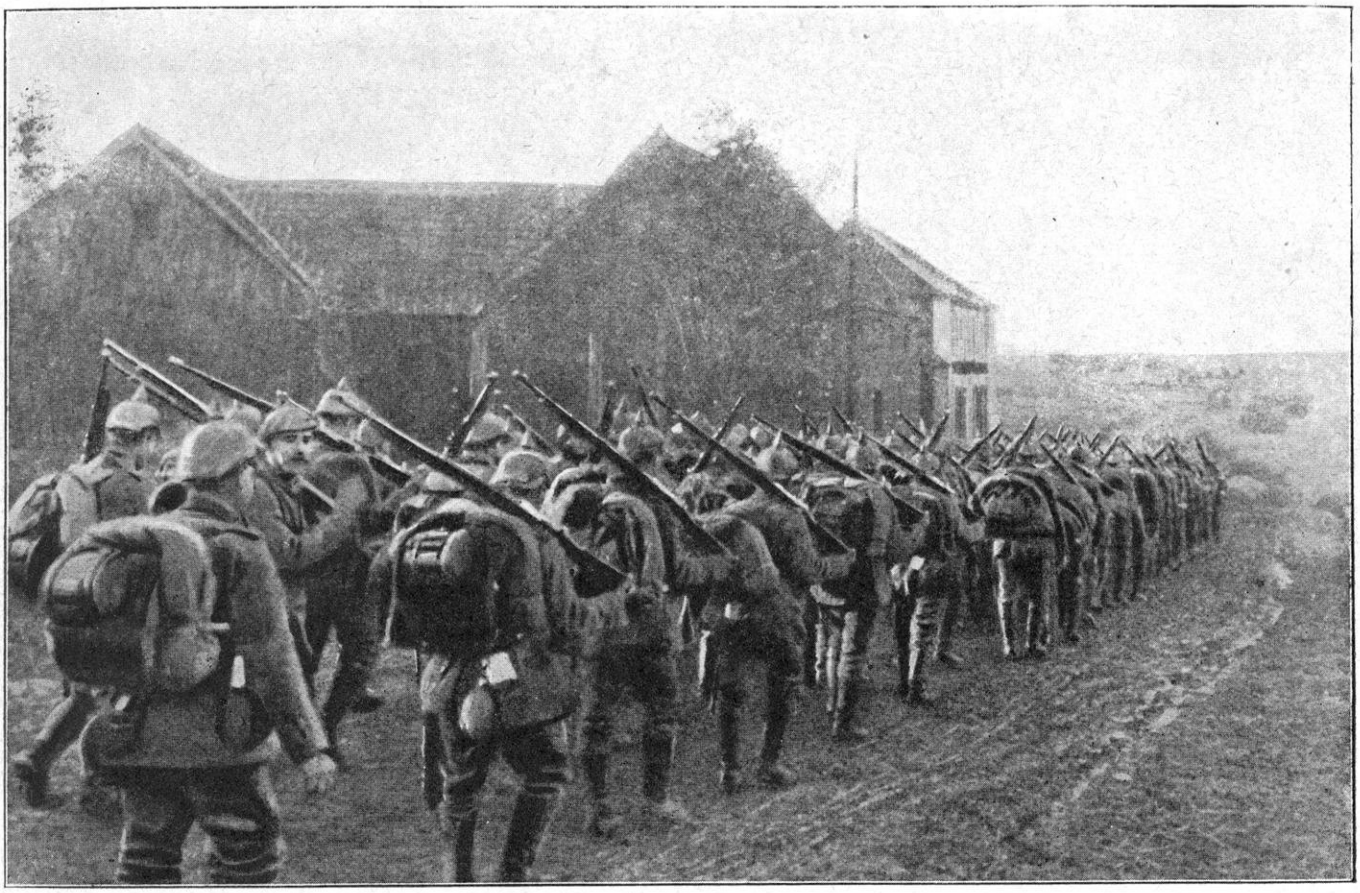
L'ennemi l'a reconnu lui-même : ce sont les échecs dans l'Est qui ont fait échouer tout le grand plan allemand.

Et Joffre, d'autre part, l'a déclaré : pour sa manœuvre de la Marne, il a pris ses armées de l'Est « comme pivot ». Sans la Mortagne et le Grand-Couronné, la Marne eût été impossible. L'ennemi avait besoin de réussir à gauche pour pouvoir réussir à droite : or, il échoue ; il essaye de passer à la Trouée de Charmes : il échoue ; il essaye de passer par Saint-Dié : il échoue ; il essaye de passer par Nancy : il échoue. Sa dernière tentative sur Saint-Mihiel échouera également. L'acharnement qu'il met





SYSTÈME DE FILS DE FER BARBELÉS. — LA SCHLUCHT ET LE HOHNECK



INFANTERIE ALLEMANDE EN MARCHE

à répéter la manœuvre prouve le prix qu'il y attache.

Grâce aux mesures prises par notre état-major, la conception mirifique qui devait assurer la guerre « courte et joyeuse », avorte misérablement : et elle avorte, d'abord, dans l'Est. Il en eût été tout autrement si Joffre n'avait pas paré avant tout de ce côté, et s'il n'avait pas compris, avec cette lucidité calme qui lui est propre, l'importance de sa « force de l'Est » ; s'il n'avait pas su confier, dès les premières heures, le sort du pays aux généraux qui commandaient les deux admirables armées qui arrêtèrent l'ennemi à la Trouée de Charmes et le battirent à la Mortagne et au Grand-Couronné, la 1re et la 2e armées.

CHAPITRE XXV

DEUXIÈME ACTE DE LA BATAILLE DES FRONTIÈRES LA GRANDE RETRAITE DE JOFFRE

Vue d'ensemble sur les opérations du général Joffre. — Conséquences de la campagne de Lorraine. Joffre ordonne la retraite générale au centre et à l'ouest. Caractères stratégiques de cette retraite. — Contre-coup sur le plan allemand. Déploiement de la 4e et de la 3e armées françaises les 26, 27 août 1914.

Les faits exposés dans les chapitres précédents ont mis en lumière l'importance des opérations militaires en Lorraine, au début de la guerre. Il est devenu évident : 1° que l'offensive de l'aile gauche allemande a été brisée et que, selon l'aveu même des historiens allemands, la manœuvre d'enveloppement a échoué de ce côté ; 2° que l'armée de Joffre est restée protégée à sa droite et que, son *pivot* étant inébranlé, elle a conservé un point d'appui solide pour reprendre l'initiative contre le centre allemand et contre l'autre branche de la tenaille, celle qui essaye de l'envelopper par l'ouest.

Pour ne pas scinder l'exposé de ces faits dont la connaissance est indispensable si l'on veut comprendre la manœuvre générale du haut commandement français, nous avons dû suivre les opérations de Lorraine jusqu'au 12 septembre.

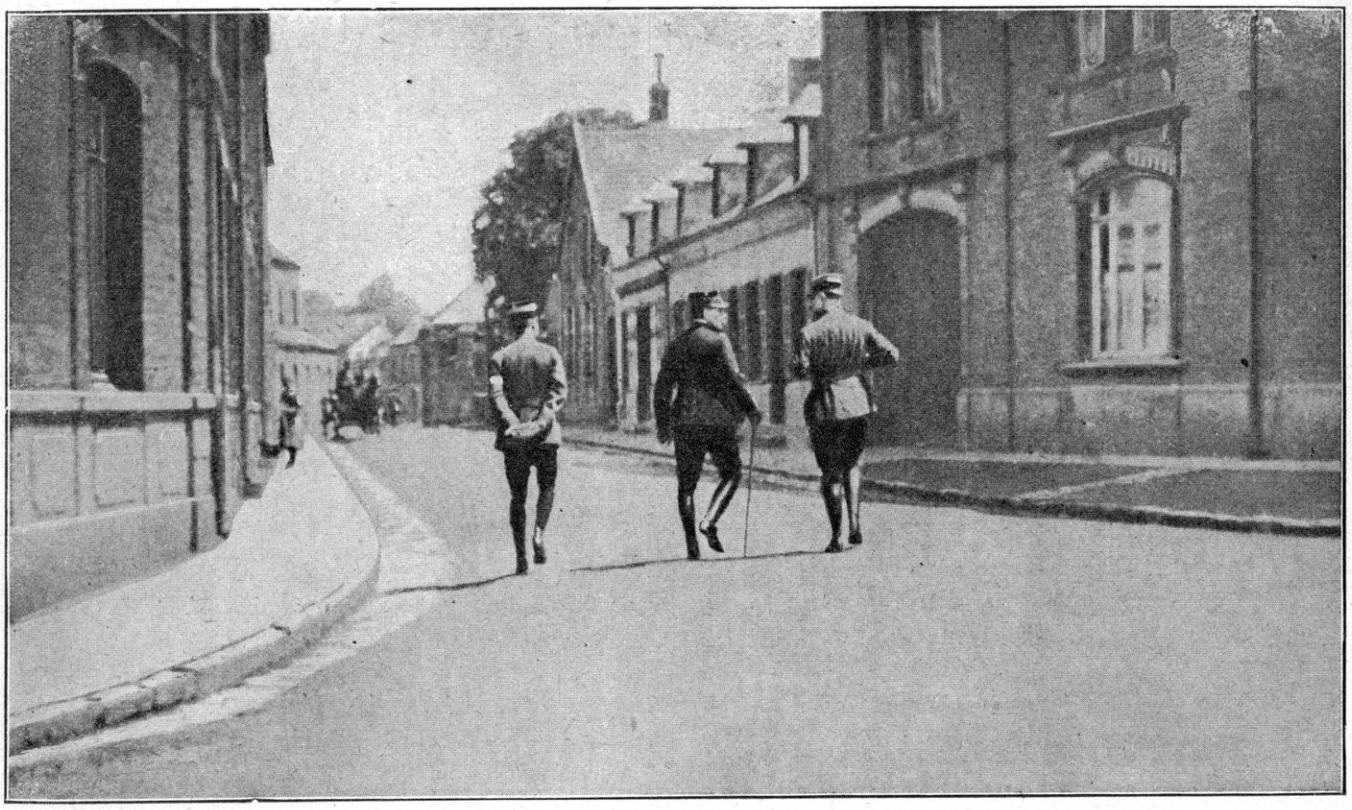
Maintenant, il faut revenir en arrière et reprendre la manœuvre de Joffre au moment où il décide la retraite combinée qui replie graduellement ses armées du centre et de l'ouest jusqu'à la ligne de la Marne.

Les opérations dans l'Est ont été, au début du moins, distinctes de cette manœuvre générale. L'armée Dubail et l'armée Castelnau avaient l'ordre formel de tenir sur place, tandis que les autres armées avaient l'ordre non moins formel de se retirer. Les deux armées de l'Est constituaient une digue fixe et stable ; les armées de l'Ouest, à partir des Hauts-de-Meuse jusqu'à la Somme, étaient au contraire comme une immense marée qui se retire. Tout cela est voulu et calculé.

Joffre sait parfaitement ce qu'il veut et ce qu'il fait.

NOUVELLE CONCEPTION DE JOFFRE

La série des prescriptions, des instructions et des ordres du jour publiés dans les chapitres précédents ne laissent aucune place au doute : Joffre, ayant confié à ses armées de l'Est la mission de protéger l'ensemble du mouvement qu'il médite, suit avec une émotion attentive tout ce qui se passe de ce côté et il est si parfaitement maître de sa conception qu'au fur et à mesure qu'elle se réalise, il en fait part aux autres armées pour les éclairer et les



LE GÉNÉRAL FOCH ACCOMPAGNÉ DE DEUX DE SES OFFICIERS D'ORDONNANCE

encourager. Nous l'avons vu, dès qu'un avantage marqué est obtenu à la Trouée de Charmes, en avertir, par la voie officielle, les autres armées : « *Les* 1re *et* 2e *armées donnent, en ce moment, un exemple de ténacité, de courage que le général commandant en chef est heureux de porter à la connaissance des troupes sous ses ordres...*

« *Après une retraite parfaitement ordonnée, les deux armées ont repris l'offensive en combinant leurs efforts, et regagné une grande partie du terrain perdu. L'ennemie plie devant elles et son recul permet de constater les pertes considérables qu'il a subies* (27 août). »

De pareilles communications se renouvelaient pour ainsi dire chaque jour dans les « Bulletins de renseignements ». Elles maintenaient le moral des officiers et des soldats, confirmaient, en eux, la confiance et l'émulation.

C'est que le général Joffre avait besoin d'établir, dans ces jours critiques, une liaison morale absolue entre toutes les parties de son armée : car il allait demander à celles qui opéraient dans le centre et dans l'ouest le sacrifice le plus grand qu'on pût réclamer de troupes françaises, celui de reculer sans combattre.

Qu'on ait pu maintenir les liens tactiques et stratégiques parmi des troupes qui, après de longues marches et de terribles engagements, subissent une pareille épreuve sans y être absolument contraintes, cela prouve la solidité du caractère dans le commandement et du moral chez le soldat ; cela prouve surtout une unanimité parfaite des sentiments et des volontés.

Stegemann cherche à expliquer ces dispositions qui l'étonnent comme elles étonnèrent les Allemands.

« Les armées de de Langle et de Ruffey, dit-il, s'étaient promptement remises de leurs défaites sur la Semoy et le Chiers et, le 29 août, elles attendaient de pied ferme les armées du duc de Wurtemberg et du kronprinz de Prusse sur la rive gauche de la Meuse. La molle discipline et l'éducation militaire superficielle qui avaient nui aux armées françaises dans les régions inconnues des Ardennes belges, et qui avaient amené des mouvements de retraite

UNE RUE DE RETHEL

précipités, des paniques partielles et de véritables ruptures de front, se raffermirent dès qu'on se retrouva sur le sol de la patrie, mieux connu et en danger. Il ne s'agissait plus, maintenant, de procéder à une vaste offensive pour des raisons stratégiques mal expliquées, ni de traverser des forêts mystérieuses au débouché desquelles on trouvait l'ennemi, ni de chercher à adapter ses propres mouvements à ceux de l'adversaire; il s'agissait, maintenant, d'obéir à cet amour de la patrie dont les Français sont pénétrés jusqu'aux moelles, de rechercher des positions solides, de vivre sur son propre pays, d'attendre l'ennemi pour le détruire en frappant sur lui à coups répétés. Maintenant, le but était clair, les champs de tir connus, les rapports visibles, les devoirs évidents. Tout le monde comprenait. L'armée française redevenait elle-même. Elle lutta à Saint-Quentin, à Guise, à Novion, à Rethel, sur la Meuse, dans des conditions qui répondaient à ce qu'elle est essentiellement, à son genre d'instruction militaire: et c'est pour cela que, plus sûre de son but, elle combattit mieux que dans les premières batailles. »

Ce qu'un esprit peu bienveillant est obligé de reconnaître, ce que le haut commandement allemand ne sut pas deviner, le haut commandement français le sentait profondément. Le général Joffre, avec son bon sens solide, sa nature si profondément française, savait d'instinct, et calculait par réflexion, ce qu'il pouvait attendre de l'intelligence et du cœur de ses troupes. C'est pourquoi il n'hésitait pas à leur demander de céder, par ordre, devant l'ennemi, sans rendre à celui-ci coup pour coup.

Il fallait une pensée sûre d'elle-même pour substituer soudain, en présence des nécessités du moment, cette stratégie du sacrifice et de la patience à la stratégie plus brillante que des esprits hardis avaient conçue dans le silence du cabinet et surtout pour l'appliquer et la soutenir jusqu'au bout.

Ces mérites, d'apparence négative, ne sont guère appréciés en France : pourtant, ils sont

de ceux dont la France, attaquée par une masse d'ennemis si formidable et si bien préparée, avait surtout besoin.

L'ordre de retraite générale résultait, comme nous l'avons dit, de l'Instruction générale du 25 août. Cette instruction avait substitué soudainement, et presque brutalement, une conception nouvelle aux conceptions antérieures. Je ne pense pas qu'il y ait une opération intellectuelle plus difficile que celle qui consiste à changer d'idées sous la pression des faits. Une telle promptitude mentale vient d'un caractère résolu et du sentiment du devoir. Dans ces cas, la conscience mène l'intelligence.

Napoléon n'avait nullement le fétichisme des plans de campagne : « Les plans de campagne, dit-il, se modifient à l'infini selon les *circonstances*, le *génie du chef*, la *nature des troupes* et la *topographie*. »

L'Instruction générale du 25 août, s'inspirant précisément de « la topographie », des « circonstances du terrain » et « de la nature des troupes », cherchait à reprendre la maîtrise des événements par une double évolution qui, si on pouvait l'accomplir, devait décevoir l'ennemi : d'une part, tandis que la manœuvre française s'était tournée jusqu'alors *vers l'est*, maintenant elle se tournait *vers l'ouest* ; d'autre part, tandis que les forces françaises étaient disposées jusque-là *pour l'offensive*, elles vont se masser *pour la défensive* jusqu'à une reprise ultérieure.

SURPRISE DES ALLEMANDS Disons tout de suite que ce changement résultant de la différence des situations, l'ennemi ne l'a pas compris. Il a cru que l'armée française fuyait, tandis qu'elle manœuvrait. Il a cru qu'il avait devant lui un déploiement *ne varietur*, tandis qu'il se modifiait du tout au tout par un splendide travail sur les lignes intérieures, dégarnissant l'aile droite et renforçant l'aile gauche pour préparer une attaque de flanc.

Comme, à la guerre, tout est question de stabilité, cette double erreur est la cause du trouble qui se manifeste bientôt dans la direction des armées allemandes.

Le haut commandement continue à appliquer son plan : car, avec cet optimisme de convention propre à tous ceux qui dirigent, il croit que ce plan réussit au moment même où il échoue. Et c'est cet optimisme qui, précisément, l'empêche de reconnaître le nouveau plan de l'adversaire et de travailler à le déjouer. Ses idées s'obscurcissent au moment où celles du commandement français s'éclairent.

Il semble bien que le plan primitif, pour les armées allemandes du centre, consistait à éviter Verdun et, pour seconder la double opération par la Lorraine et par la Belgique, à se porter plus à l'ouest qu'elles ne l'ont fait en réalité. Ce que l'on voulait, avant tout, c'était déboucher en plaine le plus tôt possible. Tout indique que l'armée von Hausen et l'armée du duc de Wurtemberg cherchaient à se porter, d'un bond, au delà de la Meuse, la première probablement jusqu'à la trouée de l'Oise, la seconde jusqu'à la vallée de l'Aisne vers Rethel, tandis que l'armée du kronprinz, se défilant au nord et à l'ouest du camp retranché de Verdun, marcherait sur Reims.

Stegemann dit, dans une formule un peu elliptique : « Comme une course vers la Moselle et *le front de la Meuse* semblait n'avoir pas de chance et, qu'en même temps, un entassement en profondeur des armées pressées les unes contre les autres s'en serait suivi, l'offensive par la Belgique devint la pensée fondamentale du mouvement général d'attaque. »

Les grands chefs allemands imbus au moins autant que nos états-majors de l'idée de guerre de manœuvres, s'étaient fait, sans doute, une loi d'éviter les places fortes et les lignes de hauteurs naturelles ; ils recherchaient les voies leur permettant d'atteindre sans obstacles le cœur de la France.

Il est à remarquer que la trouée de l'Oise n'a presque pas servi à l'invasion allemande. Ce n'est sans doute pas volontairement qu'elle a négligé cette voie. Nous établirons bientôt

LES GÉNÉRAUX JOFFRE ET MAUNOURY

que le point de jonction des deux armées von Hausen et duc de Wurtemberg n'a été fixé à l'est de Rocroi qu'assez tardivement ; antérieurement, cette jonction devait se faire plus au nord, peut-être à Marienbourg, peut-être à Fourmies. A partir de l'heure où cet ordre fut donné, la manœuvre allemande se sentait attirée malgré elle vers le sud et, par conséquent, se trouvait modifiée.

De l'ensemble de ces considérations, il résulte que le grand état-major allemand, suivant une idée préconçue, ne prit pas de lui-même les initiatives nouvelles, tandis que Joffre, modifiant les siennes, l'entraînait dans son sillage.

Les faits vont éclairer ces données un peu générales, mais qui, si on consent à les suivre, serviront de guide pour l'intelligence des événements stratégiques.

LA RETRAITE TELLE QUE LA CONÇOIT LE HAUT COMMANDEMENT FRANÇAIS

A partir du 25 août, Joffre se décide brusquement à chercher en arrière un nouveau terrain de combat, même au prix de sacrifices territoriaux, si pénibles qu'ils soient.

La règle napoléonienne, en matière de retraite, est formelle et l'empereur, au cours de sa carrière militaire, y revient avec tant d'insistance qu'on peut la considérer comme une loi de la guerre :

« Lorsque vous êtes chassé d'une première position, il faut rallier vos colonnes *assez en arrière* pour que l'ennemi ne puisse les prévenir ; car, ce qui peut vous arriver de plus fâcheux, *c'est que vos colonnes soient attaquées isolément avant votre réunion*...

« Si vous prétendez garder tous les points de votre royaume, ce ne sera point assez des forces de la France.

« C'est un des principes les plus importants à la guerre, que l'on viole rarement impunément : rassembler ses cantonnements sur le point *le plus éloigné et le plus à l'abri de l'ennemi*.

« Il est de principe, à la guerre, que les réunions des divers corps d'armée *ne doivent jamais se faire près de l'ennemi*...

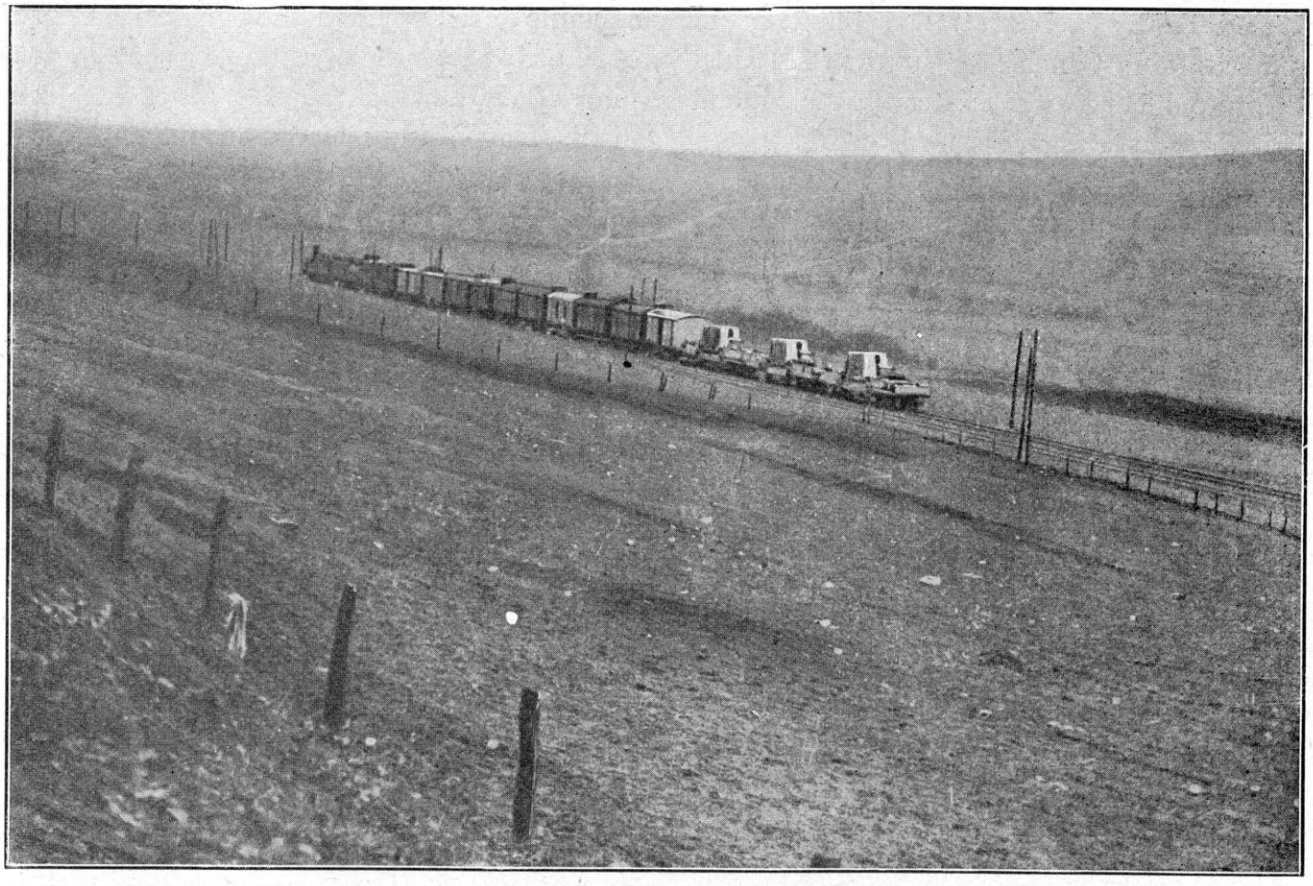
« Il vaut mieux faire *trois ou quatre marches de plus* et réunir ses colonnes en arrière et loin de l'ennemi que d'opérer leur réunion en sa présence... »

Sur la nouvelle d'une défaite de Bessières, il écrit : « ...Si le maréchal a été battu, il faut se concentrer et rassembler ses troupes *dans le cercle de sept à huit journées* de Madrid et étudier les dispositions pour écraser successivement avec toutes ses forces les divers corps de l'ennemi... »

S'inspirant de ces principes, Joffre se dit que ses troupes ont été battues, sérieusement battues, qu'il faut leur donner le temps de se remettre, de se reconstituer, de recevoir des renforts, surtout d'accomplir le prodigieux travail par les lignes intérieures qu'il médite ; il entend s'assurer à soi-même le temps de prendre les dispositions nécessaires pour avoir toutes ses forces bien en main ; et, cela considéré selon les règles posées par Napoléon, il se donne un champ *de cinq ou six journées de marche* pour avoir le temps et les moyens d'achever cette complète transformation et cette écrasante besogne.

Il faut que son armée soit, pendant ce temps, à l'abri des coups de l'ennemi, à l'abri des surprises, à l'abri d'une poursuite que l'on suppose devoir être ardente. (Nous verrons bientôt ce que fit la cavalerie von Marwitz dans la direction de Laon-Château-Thierry.) Avant tout, il faut sauver et reconstituer l'armée puisqu'elle est le seul instrument possible de la victoire. Par conséquent, il ne serait pas prudent de se mesurer à soi-même trop étroitement ni le terrain ni le temps de la manœuvre : le principal, c'est d'être en état de réengager, un jour, la bataille toutes forces réunies.

Telle est la pensée qui domine l'Instruction générale n° 2, dictée par le commandant en chef aussitôt après l'échec des premières offensives.



TROUÉE DE L'OISE

Cette instruction est consacrée à deux ordres d'opérations dictincts, quoique dépendant l'un de l'autre : d'abord la retraite, puis la reprise de l'offensive.

Ne nous occupons, en ce moment, que de la retraite.

« Dans le mouvement de repli, dit le paragraphe 2 de l'Instruction générale, chacune des 3e, 4e, 5e armées tiendra compte des mouvements des armées voisines avec lesquelles elle devra rester en liaison. Le mouvement sera couvert par des arrière-gardes laissées sur les coupures favorables du terrain, de façon à utiliser tous les obstacles pour arrêter par des contre-attaques, courtes et violentes, dont le principal élément sera l'artillerie, la marche de l'ennemi, ou tout au moins la retarder. »

Les lignes de repli sont tracées de la façon suivante : *l'armée britannique* en arrière de la Somme ; *la* 5e *armée*, dans la région Vermand-Saint-Quentin-Moy, avec sa droite tenant la ligne La Fère-Laon-Craonne-Saint-Erme ; *la* 4e *armée* en arrière de l'Aisne sur le front Guignicourt-Vouziers ou, en cas d'impossibilité, sur le front Berry-au-Bac-Reims-Montagne-de-Reims ; *la* 3e *armée*, appuyant sa droite à la place de Verdun et sa gauche au défilé de Grandpré ou à Varennes-Sainte-Menehould.

Le paragraphe 2 prescrit, en outre, d'organiser définitivement la ligne des positions ainsi déterminées : « Toutes les positions indiquées devront être organisées avec le plus grand soin, de manière à pouvoir offrir le maximum de résistance à l'ennemi. »

Quelques observations sur l'ensemble de ces prescriptions :

1° Il est à remarquer, tout d'abord, que le recul général est orienté de façon à faire face au nord-est ; cette disposition est conforme à la direction générale de la frontière française ; mais, surtout, elle signale le dessein de protéger Paris. Cependant, deux saillants sont maintenus : l'un à l'est, le saillant de

Verdun ; l'autre à l'ouest, le saillant de la Somme et de la Canche. Le front prend ainsi une forme incurvée ou concave où l'ennemi doit avoir une tendance à s'engouffrer ;

2° La ligne tracée par l'Instruction du 25 août est à peu près la même que celle où, d'après les études stratégiques françaises antérieures à 1914, devait se livrer une première bataille défensive-offensive : la grande bataille de Reims (1). Puisque l'offensive prise par les armées françaises n'avait pas réussi à transporter la lutte hors du territoire national, on en revenait à l'idée d'une grande bataille un peu en deçà de la frontière. Mais les armées allemandes abordaient cette bataille après de grandes fatigues et de lourdes pertes, et c'était bien un premier résultat ;

3° La base d'opérations tracée par le général Joffre pour rassembler ses troupes et leur permettre de reprendre leur élan offrait un autre avantage : non seulement elle protégeait Paris, mais elle s'appuyait sur une série de défenses naturelles situées en avant du massif de Saint-Gobain : la Somme, les hauteurs du Laonnois (dominant la plaine des Flandres), l'Aisne ou la Suippe, l'Argonne septentrionale et les Hauts-de-Meuse. Ces positions, fortes par elles-mêmes, n'abandonnaient à l'ennemi qu'une bande de terrain relativement étroite aux abords de la frontière.

Récapitulons les idées maîtresses de Joffre au moment où il prend ces grandes résolutions : il entend, d'abord, sauver son armée, permettre à celle-ci de se reconstituer, de « se réunir », selon l'expression napoléonienne, le plus loin possible de l'ennemi ; en même temps, sa préoccupation évidente est de protéger la capitale et de ne céder à l'ennemi que la moindre étendue possible du territoire national.

Le parti, si sagement et si fortement adopté le 25 août au soir, répondait au mieux à cet ensemble de desiderata, tout en laissant la place prépondérante aux considérations militaires. En plus, il ménageait les moyens d'une « rentrée » offensive, s'appuyant sur les deux saillants de la Somme d'une part, et de Verdun de l'autre. La Somme, Verdun, ce sont les deux pinces de la tenaille française, celles que Joffre maniera avec une maîtrise incomparable jusqu'au bout.

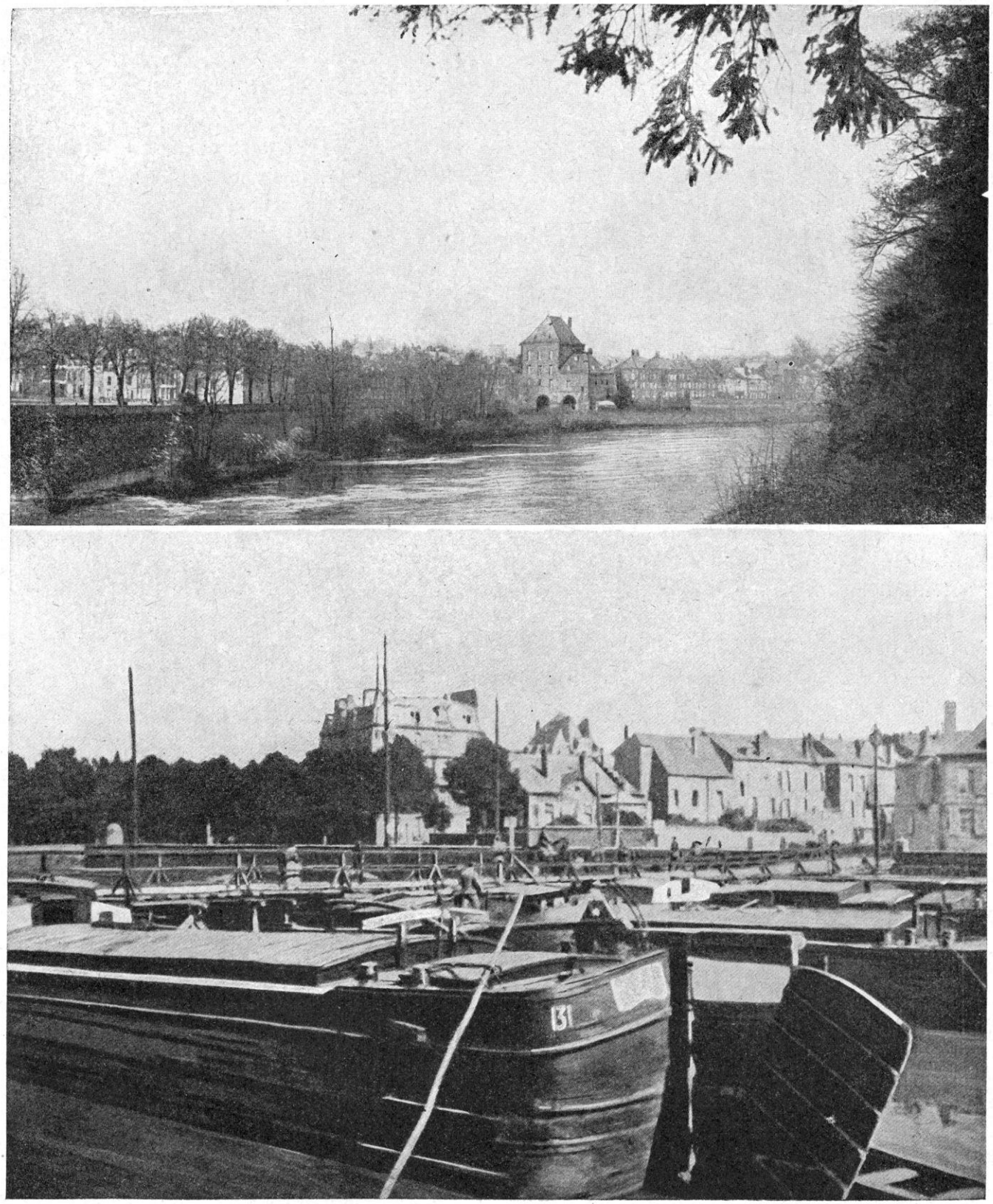
La retraite, telle que la concevait, dès lors, le général Joffre, ne se confondait donc nullement avec une attitude craintive ou passive : elle émanait, au contraire, d'une volonté énergique et d'une intelligence lucide, tenant compte des faits actuels, mais pénétrant loin dans l'avenir. En un mot, c'était une « manœuvre », et une manœuvre respirant à la fois la prudence et l'audace.

Joffre savait que ses troupes ne se sentaient pas battues, qu'elles avaient gardé la volonté et le désir ardent de faire sentir leur force à l'ennemi. Il partageait leurs sentiments ; pas un officier ou un soldat qui ne partageât les siens. Le grondement militaire de toute une armée retentissait en son âme virile. Aussi, il était décidé, tout en poursuivant un objectif froidement combiné, à ne pas contenir outre mesure l'ardeur combattive des troupes. Au contraire, puisqu'un délai lui était nécessaire et que sa manœuvre en retraite lui accordait quelques jours, il en profiterait pour assurer à ses soldats une expérience de la guerre et un entraînement qui leur avaient manqué dans les premiers engagements. Il comptait coordonner les manifestations de cette passion patriotique qui bouillonnait en eux.

Et c'est pourquoi l'Instruction générale n° 2, tout en établissant avec précision la ligne jusqu'où devait se porter le repli, ne détournait nullement les troupes du combat. Au contraire, elle autorisait les chefs de ces armées à se livrer, dans des conditions choisies par eux, à des *attaques courtes et violentes* dont *l'élément principal serait l'artillerie* et qui étaient destinées à *arrêter la marche de l'ennemi* ou, tout au moins, *à la retarder*.

Cette latitude laissée aux armées particulières prouve la confiance que le général en

(1) Voir ci-dessus, p. 168.



DEUX ASPECTS DE LA MEUSE A CHARLEVILLE

chef avait dans tout son monde : on n'*autorise* à se battre que des gens qui veulent se battre ; pour d'autres, il faudrait *ordonner*.

Le système se tenait donc parfaitement. Ses parties diverses étaient combinées, ainsi que le conseille Napoléon, d'après la « topographie », les « circonstances », la « nature du soldat » et le « génie du chef ».

LE NOUVEAU PLAN DE JOFFRE ET LE HAUT COMMANDEMENT ALLEMAND

Quelle influence les dispositions prises par le général Joffre allaient-elles avoir sur les desseins de l'adversaire ? Quelle ligne de conduite adoptera celui-ci dès qu'il commencera à les découvrir ?

Nous ne sommes évidemment pas en mesure de répondre avec une précision absolue à une question si délicate. Les états-majors allemands gardent bien leur secret ; cependant, un certain nombre d'indications précises et de faits patents nous apportent de précieuses lumières.

D'une façon générale, on remarque, dès lors, une sorte d'indécision et d'embarras dans les directives du haut commandement allemand. Ne nous en étonnons pas, puisque ce manque de netteté aboutira au conflit qui divisera le même état-major à la veille de la bataille de la Marne : constatons simplement que les origines de ce conflit coïncident avec les premières rencontres des Ardennes et de la Meuse. On sent, dès lors, « qu'il s'est passé quelque chose » et que ce « quelque chose » est relatif au rôle de l'armée von Hausen à partir du 23 août.

Von Hausen, ancien ministre de la Guerre saxon, fut disgracié pour une faute grave. Un texte allemand, que nous avons déjà cité, s'explique à ce sujet dans les termes suivants : « Ce n'est que le 23 août que la Meuse fut franchie. Si l'état-major de la IIIe armée (von Hausen) avait pris de meilleures dispositions, *le passage de la Meuse aurait pu être effectué plus vite*. Ce retard a, *sans aucun doute*, contribué *aux insuccès de l'armée allemande* au commencement de septembre, et les forces allemandes marchant sur Paris ONT DU ÊTRE GROUPÉES DIFFÉREMMENT. »

Il y eut donc un nouveau groupement des armées allemandes : c'est-à-dire une modification dans le plan initial. La faute qui détermina ces modifications, on l'attribue au ministre de la Guerre saxon ; mais il semble qu'il faudrait chercher plutôt sa raison dans les mesures imprévues prises par le commandement français.

Stegemann, dans son style alambiqué, laisse entendre, lui aussi, que des fautes ont été commises. Il les attribue, surtout, à l'entraînement de la victoire :

« La puissante poussée des armées allemandes vers l'ouest avait si rapidement réussi, écrit-il, qu'elle paraissait, en réalité, le 25 août, autoriser la pensée que la campagne allait aboutir à l'anéantissement des armées ennemies. On ne se demanda pas si l'on avait les forces nécessaires pour cette puissante entreprise; on ne se demanda pas davantage si on avait le temps et les ressources permettant de la faire aboutir. Tout cela disparut dans le tourbillon des événements et dans l'ivresse joyeuse de la victoire. »

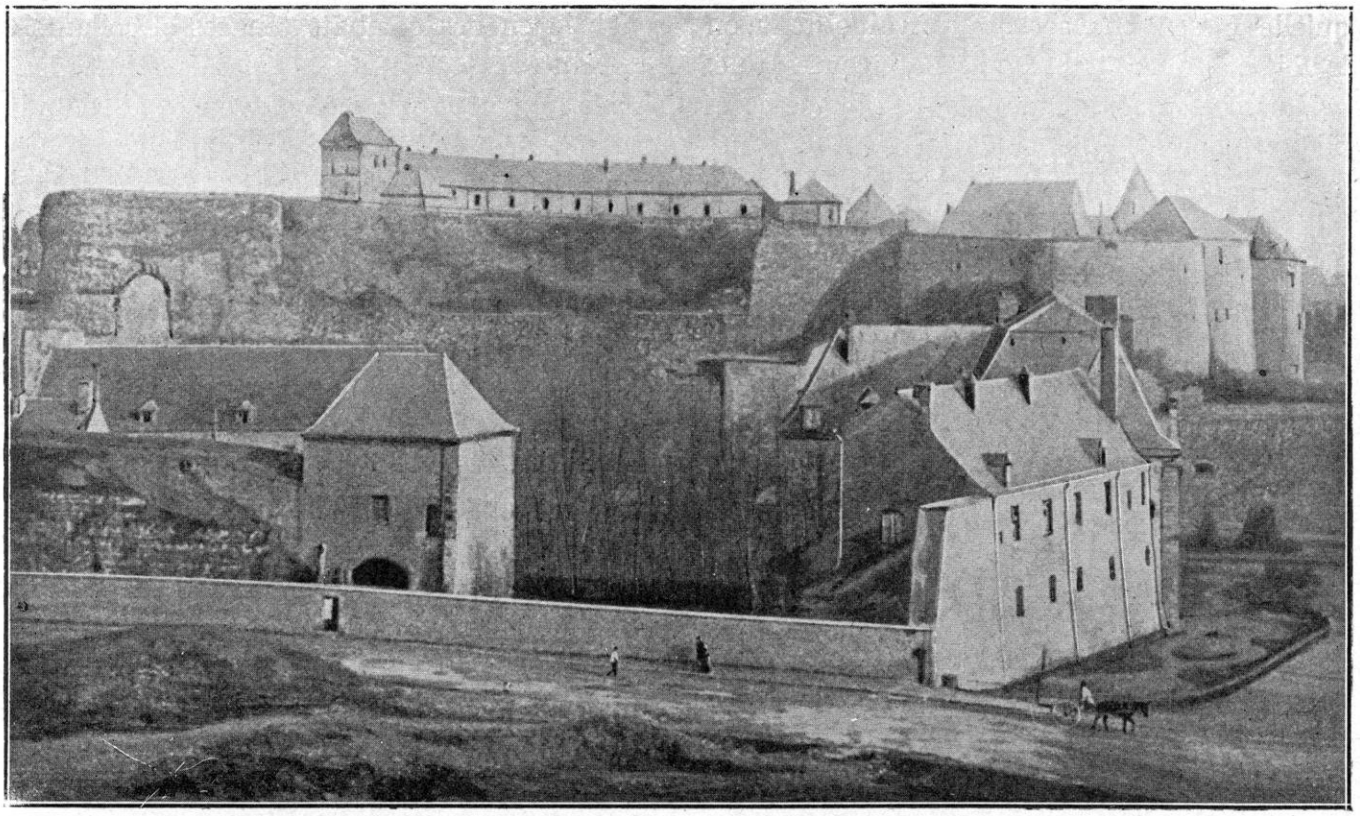
Stegemann n'a pas manqué, d'ailleurs, de relever les erreurs commises à l'armée von Hausen. Il dit :

« L'armée Lanrezac était menacée le 24 août de voir sa ligne de retraite coupée vers Rocroi si les Saxons (c'est-à-dire von Hausen) venant de Dinant, et l'aile droite du duc Albert de Wurtemberg avaient su opérer leur jonction à Rocroi sur la rive gauche de la Meuse. Le combat de Haybes (1) sauva l'armée Lanrezac... Telle fut la faible avance, la circonstance minime qui sauva le 1er corps de l'armée Lanrezac. »

Nous avons cité, d'autre part, le passage de Freytag-Loringhoven faisant allusion à de graves fautes commises par le grand état-major. D'ailleurs, la polémique engagée entre les diverses factions militaires allemandes au sujet de la bataille de la Marne est notoire. Elle a inspiré, notamment, la brochure anonyme attribuée, soit au clan de Moltke, soit au clan von Kluck : *Les Batailles de la Marne*.

L'ensemble de ces données converge vers une même conclusion, à savoir qu'il existe,

(1) Voir ci-dessus, t. V, p. 180.



SEDAN. — LES CASERNES

à partir du 23-25 août, des tâtonnements dans l'application du fameux plan allemand ; la réalisation de ce plan est compromise : il jouera mal au moment de la bataille de la Marne.

Elle est compromise, en effet, à un double point de vue :

1° L'armée von Hausen, ne franchissant pas à temps la Meuse, ne pourra déboucher, à l'heure dite, au delà de cette rivière sur la vallée de l'Oise et se jeter sur les communications de l'armée Lanrezac. Elle perd ainsi le bénéfice de ses marches forcées. Manque à gagner ;

2° Etant ainsi empêchée d'assurer ses liaisons avec l'armée Bülow, elle est obligée de se rabattre sur l'armée du duc de Wurtemberg et de chercher sa liaison avec celle-ci entre la Meuse et Rocroi. Ainsi, elle se trouve attirée, à la suite de Joffre, vers le sud. Mais ce mouvement ouvre plus largement la fissure entre elle et l'armée Bülow, fissure qui, à bref délai, sera exploitée par Joffre. Perte sèche.

D'où l'ébranlement général que nous constatons dans la marche des armées allemandes. Le plan du grand état-major est trop rigide et s'adapte mal aux circonstances. Il se passe, ici, ce qui se passe en Lorraine. Ses premiers succès ont aveuglé le haut commandement allemand. Il ne tient pas assez compte de l'adversaire. La manœuvre du mépris l'enivre ; il perd l'équilibre.

Ce trouble, ce flottement, vient non seulement de l'erreur initiale inhérente au plan lui-même et de l'insuffisance du haut commandement allemand ; il résulte, surtout, des sages initiatives prises par le haut commandement français. On est deux, à la guerre.

La première initiative de Joffre dans cette région avait été l'offensive des Ardennes. Quoique l'entreprise n'eût pas réussi tactiquement, elle avait eu, cependant, comme nous l'avons indiqué déjà, des conséquences stratégiques importantes et dont nous allons suivre maintenant le développement. En se jetant sur la grande machine allemande, en l'arrêtant en pleine marche, en troublant par sa soudaine irruption « l'offensive du pas de parade », en attirant sur lui les armées du centre avant

qu'elles fussent en place, Joffre avait obtenu, on le voit maintenant, un avantage incontestable.

Mais cette conséquence stratégique se complique, pour les Allemands (et c'est la suite logique des choses), par le fait d'une nouvelle initiative de Joffre, celle qui consiste à manœuvrer en retraite pour chercher un nouveau champ de bataille ; il attire von Hausen et le duc de Wurtemberg à sa suite : il les pompe, en quelque sorte, et ainsi les décroche de plus en plus de Bulow ; il les entraîne de plus en plus vers le sud. S'accrochant à eux par de puissantes contre-attaques, il les secoue, les ébranle, leur laisse à peine le temps de respirer.

Ainsi, en les arrachant au corps général de la grande offensive, il agrandit la fissure.

Et ce n'est pas tout encore : ayant le sentiment de l'effet produit, Joffre crée une nouvelle armée, l'armée Foch, avec mission spéciale de l'exploiter et d'élargir la plaie béante au flanc de l'armée ennemie.

Tels sont les premiers résultats des deux principales initiatives de Joffre : nous allons voir ces résultats se développer sur le terrain.

Mais, il y a lieu d'en indiquer immédiatement un autre, non moins important pour l'intelligence de ce qui va suivre : à savoir les fatigues et l'épuisement qui accablent, d'une façon croissante, les armées allemandes.

Les victoires dans les Ardennes avaient coûté cher à l'ennemi. Ayant dû abandonner le terrain, les Français n'avaient pu se rendre compte des pertes infligées par eux à leurs adversaires : elles avaient été cruelles et beaucoup plus même que l'on ne saurait l'imaginer.

Stegemann, sentant qu'il y a quelque chose à expliquer, insiste sur les épreuves subies par les armées allemandes : « La défensive des Français devenait plus dure, plus résistante, écrit-il ; l'armée du kronprinz luttait et avançait douloureusement, par une chaleur torride, dans des ravins boisés et humides, sous les arbres chargés de fruits dans des prairies en pente. La Ve armée allemande ne pouvait se mouvoir, engluée en des combats tenaces et collants. »

D'autres documents allemands s'accordent à décrire cette période de l'avancée allemande comme particulièrement pénible, non seulement par suite des circonstances climatériques et militaires, mais à cause d'un désordre provenant d'une sorte d'incohérence dans le commandement. Les carnets de route témoignent de la fatigue et de l'énervement chez les troupes à qui on demandait des efforts surhumains :

« 23 *août*. — Le pire, c'est la faim que nous endurons tous. L'ennemi est repoussé sur toute la ligne, mais les combats contre l'ennemi en retraite avec des marches extrêmement pénibles par suite de la mauvaise alimentation, mettent à une rude épreuve la force, l'endurance et la discipline de nos soldats. Nous avons calmé la faim pendant toute la journée avec des carottes, des choux raves et de l'eau... L'estomac vide, cette marche du matin fut terrible. Tout le monde observait le silence pour ne pas gaspiller l'énergie en parlant. Il nous semblait incroyable que l'on pût continuer à avancer. Et dans ce désespoir, on ne voulait pourtant pas rouler au fossé pour être assommé par les francs-tireurs... etc. (1).

« *Septembre*. — Les troupes, complètement exténuées, marchèrent jusqu'à 11 h. 15 dans un épais nuage de poussière. En chemin, les soldats pestaient terriblement, ils n'avaient de toute la journée rien reçu à manger, n'avaient plus d'eau dans les bidons et il leur fallait encore avaler la poussière... Ces infractions à la discipline étaient très déprimantes. Exténués, nous fîmes halte dans un village. En cours de route, les soldats s'affalaient à chaque halte dans la poussière... etc... etc. (2) ».

Evidemment, le soldat allemand souffre beaucoup et, si le soldat français souffre au moins autant, au cours de ces terribles marches forcées, par une chaleur torride, celui-ci est soutenu par l'idée qu'il défend son pays et que sa retraite n'est qu'une manœuvre qui doit le ramener au combat.

D'autres carnets ajoutent des touches plus précises encore :

« Nos soldats sont à bout de force. Ils marchent depuis quatre jours en faisant 40 kilomètres par jour. Ils chancellent à chaque pas ; leurs visages sont barbouillés de poussière, leurs vêtements pendent en guenilles ; on dirait des loques vivantes...

« ...Pour donner à leur corps une ivresse semblable à celle de leurs âmes, ils se soûlent excessivement. Cette

(1) *Carnet de route d'un soldat allemand*, p. p. F. Puaux, page 28.

(2) Ibid., page 43.

ARTILLERIE ALLEMANDE A CHARPENTRY PRÈS DE VARENNES

ivresse contribue à les tenir debout... Il ne faut pas trop sévir, car, sans cela, l'armée ne marcherait plus. A cette fatigue anormale, des excitants anormaux deviennent nécessaires... » (1)

Les armées allemandes ont le sentiment que quelque chose est changé et que ce n'est plus cette marche victorieuse *nach Paris* qu'on leur avait promise. Elles commencent à perdre l'entrain et l'élan avec lequel elles abordaient le début de la campagne et cette facile invasion de la Belgique. La victoire ne leur apporte pas la détente et la certitude. C'est toujours à recommencer et la lutte devient chaque jour plus âpre. Déjà elles sentent en elles une sorte d'hésitation, reflet des premières indécisions des états-majors.

Telles sont les conséquences immédiates des luttes engagées par les armées du centre en Belgique et sur la frontière. Rappelons les pronostics de Schlieffen : « Les résultats d'une manœuvre ne sont que faibles, même dans le cas le plus favorable, *si elle n'aboutit pas, soit à une rupture, soit à un encerclement.* Sans doute, l'ennemi est repoussé ; mais il présentera de nouveau, à quelque temps de là, *sur un autre terrain, la résistance à laquelle il a momentanément renoncé* ; la campagne traîne en longueur... »

Et voici, en effet, que les armées allemandes sont en présence de la situation que le maître avait prévue. Trois jours écoulés, l'ennemi que l'on croyait battu fait tête. La bataille des Ardennes est à peine finie, les derniers coups de canon étaient à peine tirés que la bataille recommençait.

L'ORDRE DE BATAILLE FRANÇAIS AU 25 AOUT

Rappelons quelle est la situation des armées française et allemande *du centre* au moment où commence la retraite prescrite par l'Instruction générale du 25 août, minuit.

(1) « Carnet d'un officier d'état-major de von Kluck fait prisonnier, dans *Petit Journal* du 9 septembre 1916. »

Comme ce qui importe par-dessus tout c'est la liaison entre la 5e armée (Lanrezac) et la 4e armée (Langle de Cary), nous procéderons, comme nous l'avons fait précédemment, en commençant par l'ouest.

Un ordre du haut commandement, daté du 24 *août*, avait précisé la nécessité de ne laisser rompre, à aucun prix, les liaisons entre la 5e et la 4e armées. Il était ainsi conçu : « La 5e armée battra en retraite... en appuyant sa droite sur le massif boisé des Ardennes, en liaison avec la 4e armée *qui replie sa gauche derrière la Meuse...* »

Cet ordre est capital. Il contient, au fond, toute la manœuvre. Dès le 24 au soir, se conformant à cette volonté du haut commandement, le général de Langle de Cary ordonne au 9e corps *de se tenir prêt à diriger la division marocaine sur Rimogne pour continuer, avec la 9e division de cavalerie, à assurer la liaison avec la droite de la 5e armée.* Et, le 25, l'ordre général est donné : « *La 4e armée s'établira demain sur la rive gauche de la Meuse, pour résister en restant liée, à gauche, à la 5e armée.* »

Rappelons que la 4e armée comprenait les 52e et 60e divisions de réserve, le 9e corps (composé d'une division active et de la division marocaine), le 11e corps, le 17e corps, le 12e corps, le corps colonial et le 2e corps d'armée, en plus les 4e et 9e divisions de cavalerie.

Ces corps viennent se ranger sur la Meuse, de Revin jusqu'à Sassey ; la ligne en amont de ce dernier point et à l'est de la Meuse est tenue par la 3e armée. Précisons les emplacements.

Tout à fait à l'extrême gauche, la 4e *division de cavalerie* (général Abonneau), qui appartenait jusque-là à la 4e armée, est rendue à la 5e armée, dont le quartier général est à Aubenton.

Mais elle reste en liaison étroite avec la 9e *division de cavalerie* (général de l'Espée) qui appartient toujours à la 4e armée et, toutes deux ensemble, elles ont pour mission d'assurer la liaison entre les deux armées sur la rive gauche de la Meuse au sud de Givet où l'ennemi était signalé dès le 24.

Entre ces deux divisions de cavalerie et la 4e armée, la 52e division de réserve (général Coquet), quartier général Renwez, après avoir livré l'heureux combat d'Haybes, s'est repliée le long de la Meuse et elle est venue tenir les passages de la rivière, de Revin à Mézières. Sans qu'elle s'en soit doutée, elle a eu affaire, à partir du 23, à l'armée von Hausen, accourue à marches forcées de Saint-Hubert ou, tout au moins, au XIXe corps saxon dépendant de cette armée.

A la droite de la 52e division de réserve, le 9e *corps* (général Dubois, quartier général Charleville), a ramené rapidement, par ordre, sa 17e division provisoire (général Dumas) qui, le 24, combattait encore sur la Semoy ; il est chargé, pour le 25, de garder les passages de la Meuse, de Mézières à Nouvion. Ses cantonnements sont à Mézières-Charleville-Warcq. Ce corps avait aussi, devant lui, sans qu'il le sut davantage, la gauche de l'armée von Hausen et, en même temps, l'extrême pointe de l'armée du duc de Wurtemberg (VIIIe corps actif).

A partir du 25, les deux divisions du 9e corps (17e division et division marocaine) se décrochent un peu de la Meuse et s'établissent entre Charleville et Rimogne, en direction du Chatelet, et font barrage en avant de l'Audry, sur la route de Charleville à Hirson, tendant ainsi la main à la 5e armée. C'est le commencement d'un événement militaire important, la prochaine bataille de Signy-l'Abbaye.

A droite du 9e corps, opère la 60e *division de réserve* (général Joppé) : elle est sous les ordres du 11e corps. Tenant la gauche de celui-ci, elle s'est repliée avec lui derrière la Meuse ; elle s'organise entre Nouvion et Donchery, tandis que le 11e *corps* (général Eydoux) est installé entre Frénois et Remilly. Le secteur englobe Sedan.

En face de ces deux formations, le VIIIe corps allemand s'avance sur Sedan et occupe les hauteurs qui dominent la ville, le 25 août

CANTONNEMENT FRANÇAIS DANS LA FORÊT DE HESSE

après-midi. Soyons très attentifs à ce qui se passe de ce côté : les deux armées allemandes (von Hausen et duc de Wurtemberg) ont fait leur jonction dans ces parages, aux environs de Monthermé, le XIXe corps au nord de la Semoy, le VIIIe corps au sud : elles sont en force ; le haut commandement allemand compte sur elles.

A droite du 11e corps, le 17e *corps* (général Poline), celui qui a cruellement souffert au bois de Luchy, se reconstitue entre Remilly et Mouzon; il a devant lui le XVIIIe corps allemand.

Le 12e *corps* (général Roques) a livré, le 24, en s'appuyant sur la Chiers, le combat du Mont-des-Tilleuls qui a protégé la retraite; le 25 au soir, il s'achemine sur la Meuse, dans la région de Mouzon, suivi également par le XVIIIe corps de la IVe armée qui vient de Bertrix.

A sa droite, le *corps colonial* (général Lefèvre), si éprouvé depuis les combats de Saint-Vincent-Rossignol, tient la rivière entre Mouzon et Stenay, points vers lesquels se dirige le VIe corps allemand. Ses cantonnements sont : gauche vers Pouilly, droite vers Cesse.

Plus à droite, enfin, c'est-à-dire à l'extrême aile droite de l'armée et, en liaison avec la 3e armée, le 2e *corps* (général Gérard), après avoir accompli une très belle retraite face à l'ennemi depuis Thonne-la-Long, dans la direction de Stenay, tient la Meuse en amont de Stenay et garde les passages depuis cette ville jusqu'à Sassey-sur-Meuse.

Dans son mouvement de repli, la 4e ARMÉE est restée en liaison avec la 3e ARMÉE (général Ruffey), celle-ci ayant reçu l'ordre également de se retirer derrière la Meuse. Elle a devant elle l'armée du kronprinz.

Sa gauche est constituée par le 4e corps (général Boëlle) qui a combattu, depuis plusieurs jours, de concert avec le 2e corps. Le 4e *corps*, après le combat de Marville, a opéré sa retraite par Brandeville-Remoiville. Le 25 au soir, il est sur la Meuse, quartier général à Dun-sur-Meuse, 7e division à Brieulles-sur-Meuse, 8e division à Cléry-le-Grand, Cléry-le-Petit, Lion-devant-Dun.

Ce corps fait sa liaison avec le 5e corps par Bréhéville.

Le 5e *corps* (général Brochin) a livré, en battant en retraite, le combat de la Haute-Vall, où il a eu affaire au XIIIe corps allemand, puis il a gagné la Meuse ; dans la soirée du 25, la 9e division garde la rivière en amont de Dun-sur-Meuse et la 10e division est encore concentrée à Damvillers.

A la droite du 5e corps, le 6e *corps* (général Sarrail), ayant lui-même à sa droite, jusqu'au 25 soir, l'armée de Lorraine (armée des divisions de réserve commandée par le général Maunoury).

Dans la journée du 25, cette armée, manœuvrant de concert avec le 6e corps, avait livré le brillant combat d'Etain qui avait failli changer la face de la bataille des Ardennes et qui avait, en tous cas, arrêté le XVIe corps et refoulé la 33e division de réserve allemande jusque vers Saint-Privat. Mais l'armée de Lorraine avait été disloquée le 25 au soir. Le général Maunoury avait été appelé au commandement d'une nouvelle armée, la 6e armée, créée sur la Somme.

Les 54e, 67e, 65e, 75e divisions de réserve (général Pol Durand) étaient ramenées au sud du camp retranché de Verdun pour défendre les côtes de Meuse entre Verdun et Toul, c'est-à-dire qu'elles assuraient la liaison avec l'armée de Castelnau, par la trouée du Rupt de Mad.

Quant au 6e corps, il était encore, le 25 août au soir, dans la vallée de la Theinte, autour de Damvillers ; c'est seulement le 26 qu'il passera la Meuse. Il est maintenu au nord de de Verdun et occupe le massif boisé de la forêt de Hesse, les bois de Malancourt et de Montfaucon, en relation avec le 5e corps par Brieulles.

DOIT-ON LIVRER BATAILLE SUR LA MEUSE?

Dans son ensemble, le repli de la 4e et de la 3e armées n'a pas attendu la rédaction de l'Instruction générale du 25 août, Il la présume en quelque sorte. La Meuse. entre Revin et Verdun, offre un abri et un

LA PRESQU'ILE D'IGES

alignement aux deux armées qui se retirent.

La question de savoir si la ligne de la Meuse doit être défendue est encore réservée, le 25 dans la nuit. A ce moment, des questions préjudicielles de la plus haute importance ne sont pas résolues.

A l'extrême gauche de l'armée de Joffre, l'armée britannique échappera-t-elle à l'enveloppement ?

Au centre, les liaisons entre la 5e et la 4e armées pourront-elles être maintenues, ou bien l'armée von Hausen va-t-elle s'enfoncer comme un coin entre les deux armées françaises?

A droite, enfin, les Allemands forceront-ils la Trouée de Charmes et tourneront-ils Toul et Verdun, par le sud, de façon à menacer les communications de l'armée de Joffre ?

Que l'un ou l'autre de ces périls ne soit pas conjuré, il n'y aurait qu'à déguerpir en hâte pour reprendre, à tout prix, la liberté de la manœuvre, et il ne pourrait être question de s'attarder sur la Meuse.

Ces préoccupations assaillent l'esprit du général en chef ; les critiques qui écrivent après coup, dans leur cabinet, tiennent peu de compte d'une telle situation. Et cependant, il faut l'avoir présente à l'esprit si on veut comprendre les raisons qui déterminent l'action du haut commandement français pendant ces journées anxieuses du 25-27 août 1914.

Pour le moment, la formule est la suivante : s'établir derrière la Meuse « pour résister ». Par mesure de précaution, ordre est donné de faire sauter tous les ponts de la Meuse, de s'abriter derrière la rivière, et de souffler un peu pour attendre que les événements prennent figure d'un bout à l'autre du front.

Pendant la journée du 26, c'est donc une espèce d'entr'acte : elle est surtout consacrée au regroupement des troupes, à la reconstitution des cadres, à la réorganisation des arrières, à la destruction des ponts.

La Meuse n'est pas, dans ces parages, une

artère puissante : on a dit d'elle, qu'entre Domrémy et Stenay, c'est une « rivière déchue ». Elle l'est dans ce sens que son cours, étroitement resserré dans le lit de calcaires qui la borde, n'est qu'un mince filet d'eau relativement à l'ampleur de la vallée où il attarde ses méandres. En été, la rivière, en nombre d'endroits, paraît à sec ; des gués nombreux donnent accès d'une rive à l'autre ; les paysans ont leurs prairies de deux côtés du chenal, et ce chenal lui-même se dédouble, se triple parfois, en des bras traînant sur des bas-fonds humides où dessèchent les roseaux. Cependant, les nombreux détours de la rivière sont surplombés souvent par des falaises, des rochers calcaires faisant presqu'îles et barrages. La possession de ces éperons peut assurer la domination sur les boucles qu'ils déterminent.

La Meuse se partage ainsi, tout naturellement, en secteurs, en compartiments, qui se tournent en quelque sorte les uns les autres. Ce n'est donc pas, tant s'en faut, un obstacle infranchissable : nous avons des carnets de route allemands où on la dit « petite et inférieure à sa réputation ».

Cependant, au nord de Stenay, jusqu'à Sedan et au delà, le cours devient plus puissant et plus régulier. Entre Sedan et Mézières, une vaste courbe, commandée à l'ouest par le fort des Ayvelles et déterminée à l'est par la presqu'île d'Iges, de triste mémoire, fait une avance, une entrée sur le territoire français. Ces bords nous furent toujours malheureux.

Les hauts plateaux qui s'élèvent sur les deux rives sont couverts de bois. Surtout au nord et autour de Sedan, on avance jusqu'à la rivière sous leurs voiles. Dans l'ensemble, la Meuse est plus facile à attaquer qu'à défendre ; la possession des ponts et des « vigies » rocheuses doit jouer un grand rôle.

Napoléon a laissé, au sujet du passage des rivières, des appréciations qui ne sont pas toujours concordantes. Voici, cependant, deux maximes de lui qui ont ici leur application :

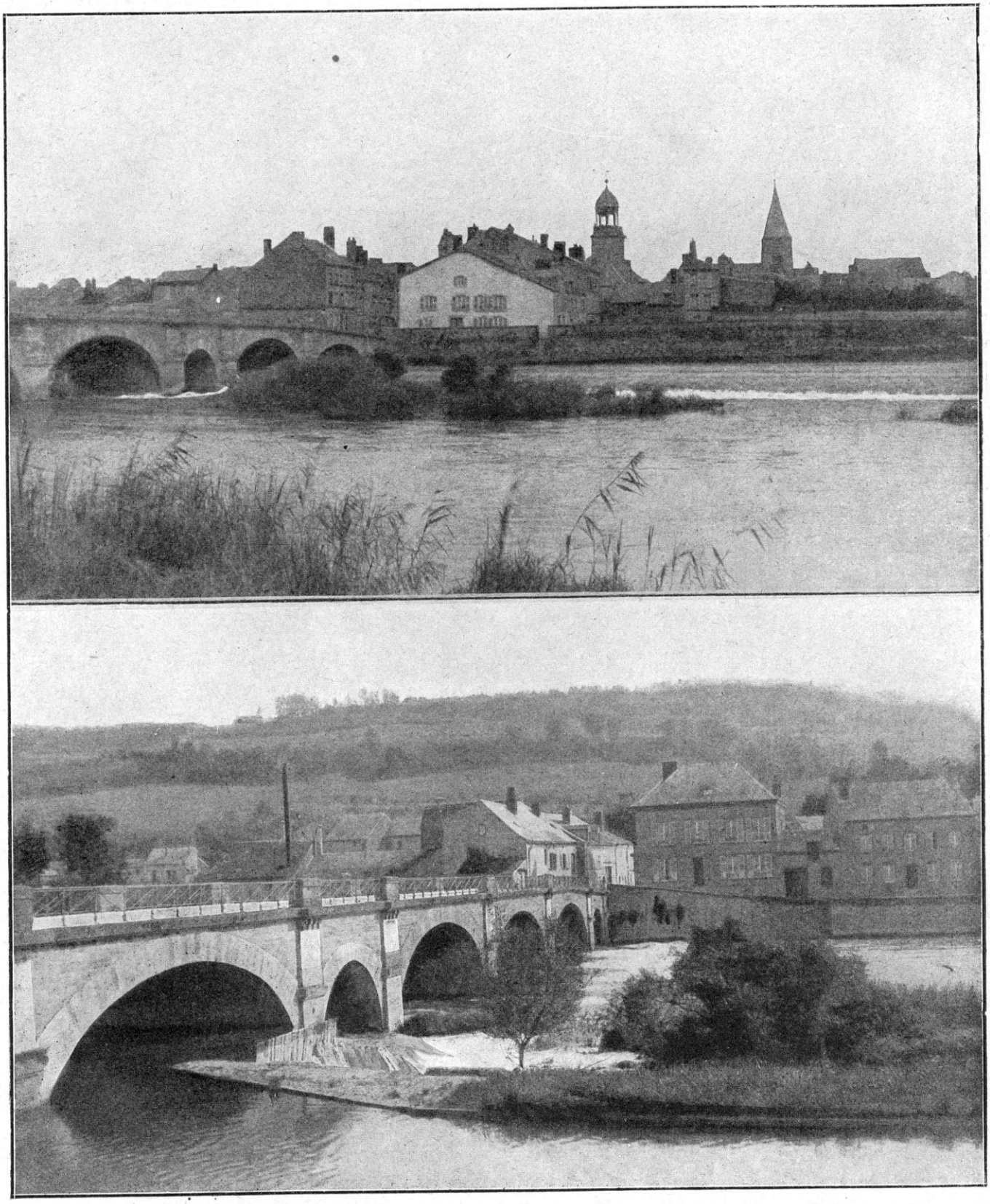
« 1° Jamais une rivière n'a été considérée comme un obstacle qui retardât de plus de quelques jours la marche de l'ennemi ; le passage n'en peut être défendu qu'en plaçant des troupes en force, dans des têtes de pont *sur l'autre rive*, prêtes à reprendre l'offensive aussitôt que l'ennemi commencerait son passage. Mais, voulant se borner à la défensive, il n'y a pas d'autre parti à prendre que de disposer ses troupes de manière à pouvoir les réunir en masse et tomber sur l'ennemi avant que le passage soit achevé... »

« 2° L'ennemi ne peut pas effectuer un passage considérable sans avoir un pont... Ce n'est pas avec des ponts volants qu'on peut faire passer une armée ; mais avec un pont permanent, l'ennemi peut reprendre l'offensive. »

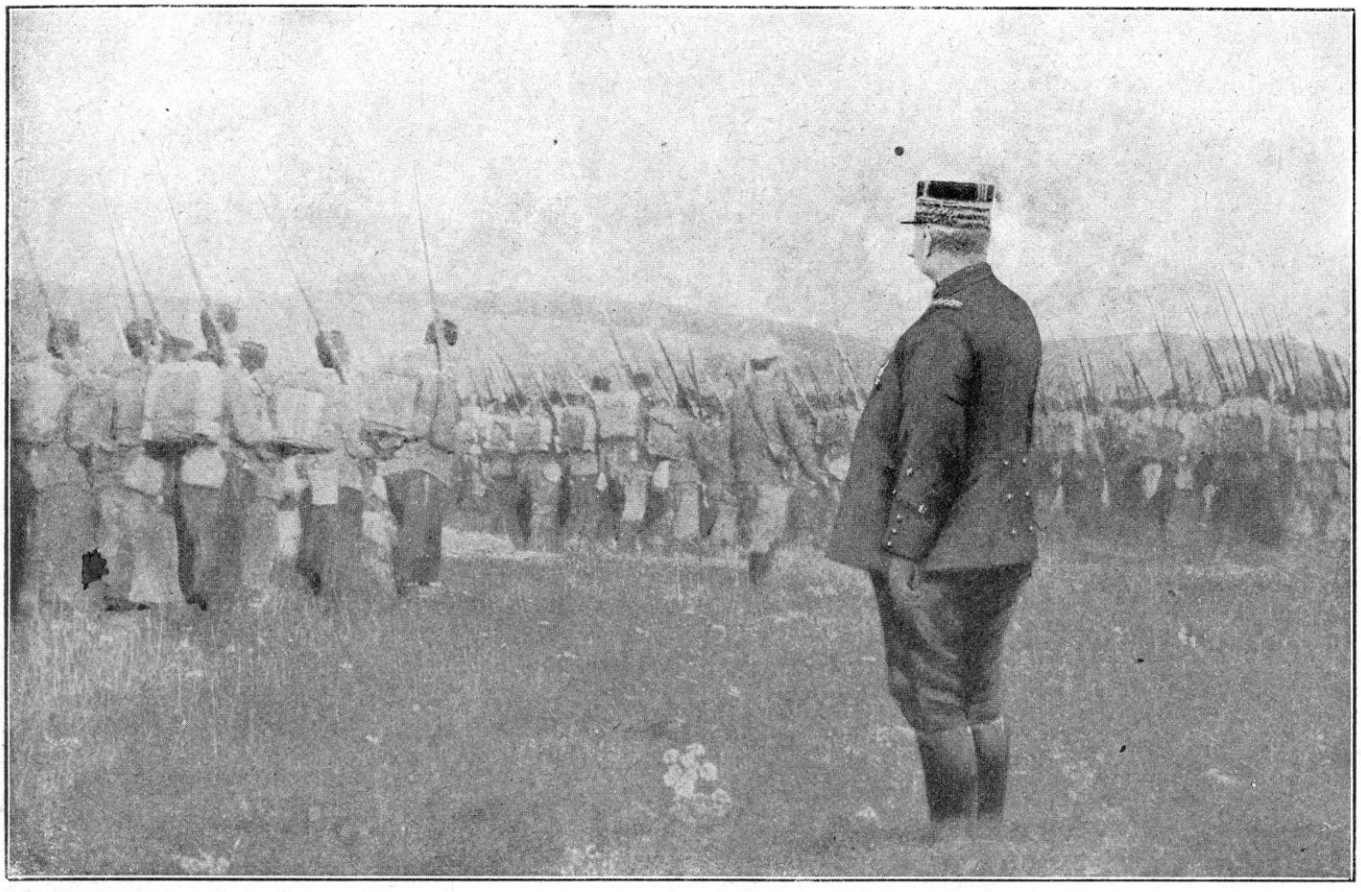
Le haut état-major français avait prescrit, comme nous l'avons dit, de faire sauter tous les ponts. La tâche fut accomplie avec le plus grand soin par le corps du génie des deux armées. Malheureusement, un fait regrettable s'était produit à la gauche de la 4e armée. Alors que l'on devait compter sur le fort des Ayvelles, qui protégeait le passage de la Meuse, de Nouvion à Mézières, ce fort avait été évacué et les moyens de faire sauter les ponts dans la région dont il s'agit faisaient défaut. L'ordre de l'armée de les détruire tous ne put être mis complètement à exécution, notamment en ce qui concerne le pont de Donchery, près de Sedan.

LA IVe ARMÉE DANS LA JOURNEE DU 26

Pour le 26 août, de légères modifications s'étaient produites sur le front de la 4e armée. Tous les corps avaient reçu l'ordre de s'abriter définitivement derrière la Meuse, en ne maintenant que des arrière-gardes sur la rive droite ; la 52e division de réserve devait se concentrer, le 26, dans la région de Mézières, Tournes, Warnécourt, couvrant la gauche du 11e corps. Le 9e corps (général Dubois), affirmant son décrochement de la Meuse, devait s'étendre dans la région d'Aubigny-les-Pothées, maintenant ainsi la liaison avec la 5e armée et couvrant nettement la



DONCHERY. — DONCHERY ET LA CROIX PIOT



LE GÉNÉRAL JOFFRE PASSANT UNE REVUE

vallée de l'Aisne dans la direction de Signy-l'Abbaye.

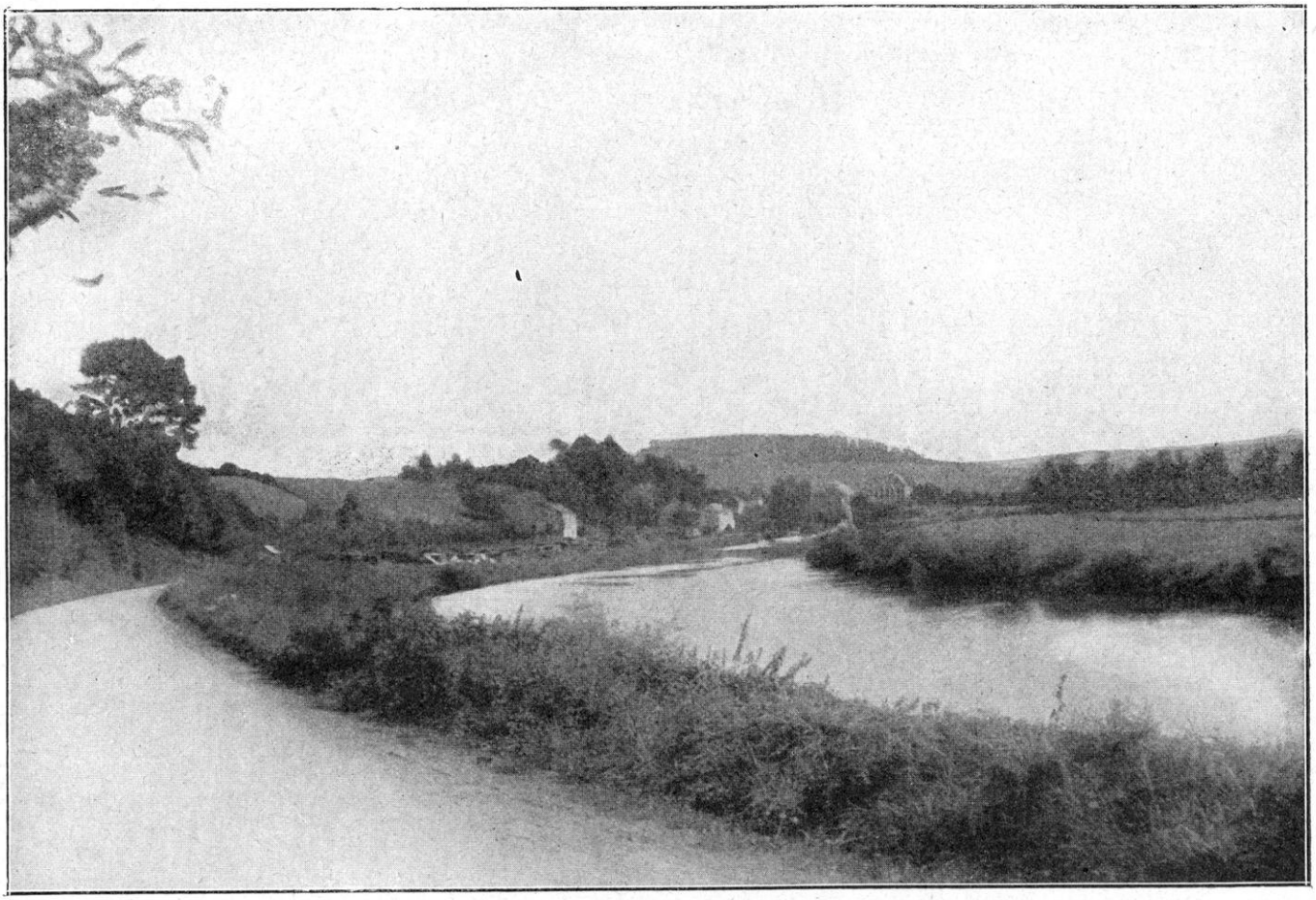
Que l'attention reste fixée de ce côté : car l'ennemi, poursuivant sa marche obstinée et confiante, remonte rapidement la vallée de la Meuse. Depuis l'affaire du pont d'Haybes, il a franchi la rivière et progresse sur la rive gauche, comme s'il cherchait déjà la vallée de l'Oise ou la vallée de l'Aisne.

Les renseignements de cavalerie parvenus au 9e corps le 25 au soir, signalent un fait indiquant le dessein d'une nouvelle manœuvre offensive : le XIIe corps allemand (de l'armée von Hausen) paraît avoir défilé, dans la journée du 24, en arrière des troupes allemandes engagées sur la Semoy, comme s'il avait un autre objectif. Il s'agirait, sans doute, d'une manœuvre d'enveloppement de la 4e armée par l'aile gauche, manœuvre qui tendrait à jeter ce corps d'armée allemand dans le flanc et sur les lignes de communication du 9e corps, et par conséquent à le séparer de la 5e armée. Von Hausen fait diligence, espérant retrouver un peu plus au sud l'occasion qu'il a perdue le 23 à Hastières, puis à Haybes.

Pour le moment, ces renseignements portent le commandement du 9e corps à établir ses deux divisions face au nord, entre la Meuse et les sources de l'Oise, au sud de Sormonne et au sud de l'Echelle. Ce mouvement est urgent ; car on apprend que la droite de l'armée Lanrezac (1er corps) se replie à travers la forêt de Saint-Michel. Avant tout, il faut garder la liaison avec cette armée.

D'autre part, en face du corps d'armée, une colonne ennemie marche de Couvin sur Rocroi ; des fractions de cavalerie, avec de l'artillerie, débouchent de Fumay vers le sud.

Si l'on considère attentivement la carte, on s'aperçoit qu'à cette heure critique, la partie se joue « à qui arrivera le premier » : soit l'armée de von Hausen qui accourt de Givet, Haybes, Revin; soit la 5e armée française



LE DÉFILÉ DE LA FALIZETTE PRÈS DE SEDAN

(1er corps) qui, ayant battu en retraite par Marienbourg, Couvin, Le Mesnil, se hâte vers Regniowez et l'Oise; soit la 4e armée française (9e corps) qui s'étire tant qu'elle peut sur sa gauche pour donner la main à la 5e armée, et qui envoie ses cavaliers (4e division de cavalerie, 7e hussards) en antennes mobiles vers Cul-des-Sarts, Gué d'Hossus, Rocroi, pour surveiller l'ennemi avec le dessein de l'attirer sur elle. Le rendez-vous général serait donc dans la plaine de Rocroi.

Mais les choses se gâtaient dans la journée du 26 : car le général de Langle prescrivait à son armée de continuer la retraite du nord au sud sans perdre de temps ; le 9e corps, gardant sa disposition en décrochement, devait se replier dans la région de Signy-l'Abbaye-Launois, ce qui représentait un bond en arrière de près de 15 kilomètres ; la 52e division de réserve avait l'ordre de se replier sur la région d'entre Vence et Meuse, également plus au sud, à Boulzicourt. Il n'était plus question de défendre ni Rocroi, ni la route de Charleville à Hirson (Rimogne-Maubert-Fontaine), ni Charleville, ni Mézières. La frontière française vers le nord, d'Hirson à Maubeuge, était perdue; la trouée de l'Oise était découverte ; l'aile droite de la 5e armée restait toujours en péril.

La situation se complique d'heure en heure, sur la gauche de la 4e armée ; les masses ennemies débouchent de partout : dans l'après-midi du 26, canonnade au Tremblois (sud de Rocroi), avant-gardes ennemies à Bourg-Fidèle (nord de Renwez). Regniowez, Petite-Chapelle sont en flammes. Et, voici qui devient plus grave encore : un officier de liaison, qui arrive de la Meuse au quartier général du 9e corps, signale que la destruction du pont de Donchery entre Mézières et Sedan, n'ayant pas été complète, l'ennemi s'en est emparé, *qu'il a commencé*

à franchir la Meuse et que, bousculant la 60e division de réserve, un corps allemand s'est engagé dans cette direction. Tandis que la 17e division du 9e corps prend à peine le contact avec l'ennemi à Harcy, le général Dubois était menacé sur sa droite et presque sur ses derrières : ou bien il fallait battre rapidement en retraite, ou bien il fallait faire tête et rejeter l'ennemi dans la rivière.

Il s'agit, non seulement de la sécurité du 9e corps resté en flèche, mais des liaisons avec la 5e armée : il s'agit de savoir, en un mot, contre qui se dénouera la manœuvre et où s'opérera la fissure, dans le front allemand ou dans le front français.

Nous sommes le 26 au soir : la décision ne peut plus être retardée : la bataille est-elle possible ?... Si elle est possible, pour se dégager, il faut se battre.

Considérons, comme le général Langle de Cary le faisait à cette heure critique, le reste du front de la 4e armée.

Le 11e *corps* (général Eydoux) avait franchi la Meuse par le pont de bateaux au sud de Bazeilles (21e division, général Radiguet), et par le pont de Torcy (22e division, général Pambet) ; la 60e division de réserve (général Joppé), mise à la disposition du 11e corps, s'est repliée par Donchery et la 52e division de réserve (général Coquet) vers Mézières. Les ponts ont été détruits, saut celui de Torcy, en aval de Sedan, pour lequel les explosifs ont manqué (1).

Dans la journée du 25, une patrouille allemande a pénétré dans Sedan ; l'artillerie ennemie tire de Bazeilles, mais est délogée par l'artillerie du 11e corps.

L'ennemi est contenu dans la journée du 26 ; mais, dans la nuit, il réussit à forcer le passage de la Meuse à Donchery, malgré la résistance des troupes de la 60e division de réserve placées là en jonction avec la 22e division.

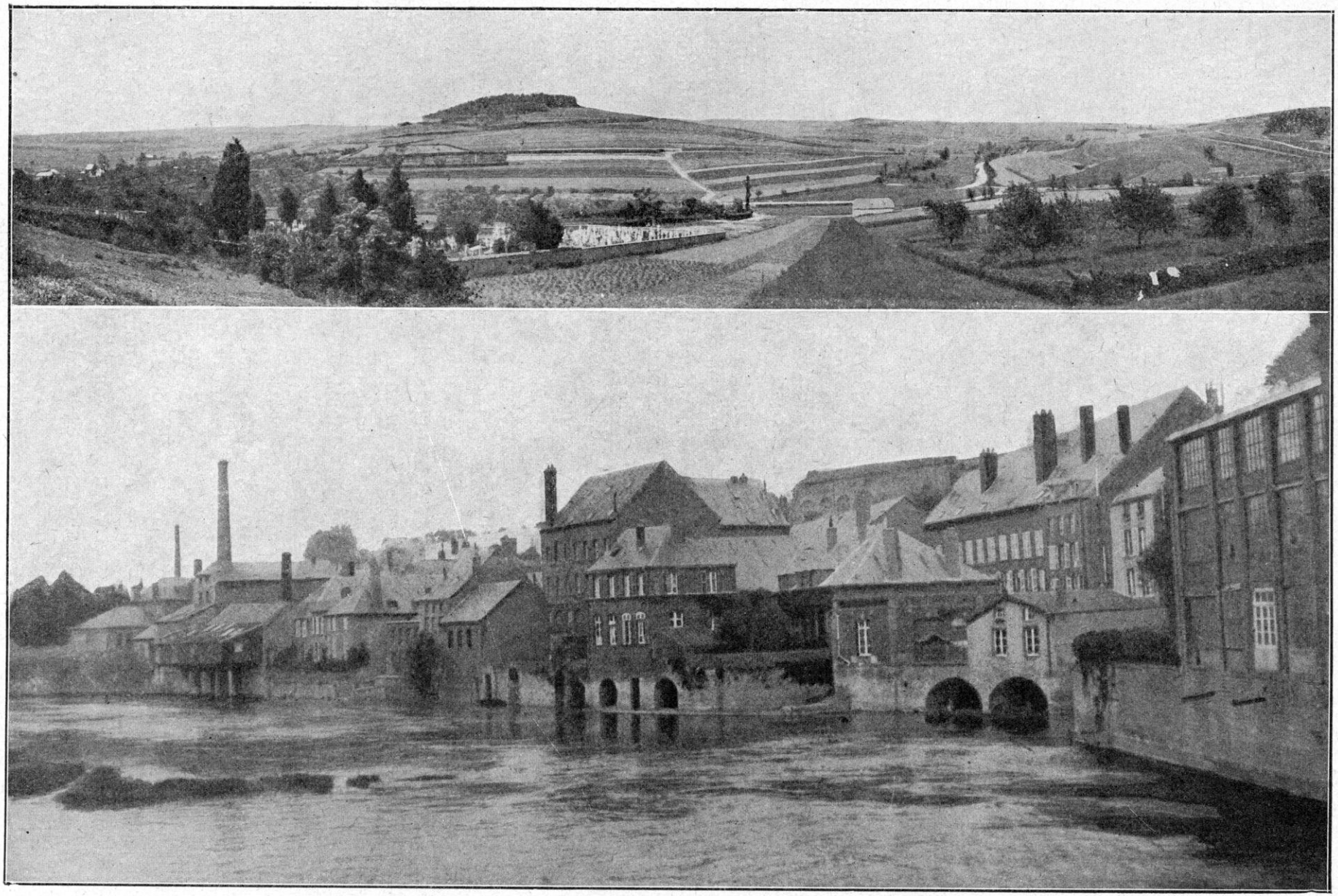
C'est le fait capital de la journée du 26. Sous les assauts répétés de l'ennemi, la 22e division est elle-même obligée de reculer ; elle cède le pont de Torcy : le 11e corps abandonne Pont-Maugis, Saint-Aignan. Les forces ennemies (qui ont aussi passé la Meuse à Remilly) se glissent à Pont-Maugis ; un combat très vif s'est engagé à Noyers d'où l'ennemi est chassé le 26 au soir, mais où il rentrera dans la nuit. La 60e division de réserve a abandonné le cours de la Meuse; elle est à Sapogne, derrière le Bar.

Enfin, sur ce point, après une brillante contre-attaque du 202e régiment qui reprend Sapogne, on organise tant bien que mal la rive gauche du Bar. Les troupes sont épuisées.

Le 17e *corps* (général Poline) s'est replié le 25 par ordre sur la rive gauche de la Meuse, dans la région de Mouzon. Le pont de Mouzon et les autres ont été détruits après le passage des dernières troupes. On procède à la réorganisation des unités éprouvées, le 22 ; mais aucun renfort n'est encore arrivé. La 33e division (général de Villeméjane) ne comprend toujours qu'une brigade. La 34e division (général Alby) est venue en aide au 11e corps dans l'effort fait par lui, pour rejeter les Allemands à la Meuse. Dans ce secteur, ceux-ci ont passé la rivière à Remilly, et le 26 après-midi, un peloton de uhlans est signalé à la ferme Chamblage, entre Mouzon et Yoncq. A la fin de la journée, le poste de commandement du corps d'armée est au Moulin-Grésil, près le Chesne.

Le 12e *corps* (général Roques) a employé la journée du 26 à exécuter les ordres de repli sur la rive gauche de la Meuse. On a signalé des rassemblements ennemis sur les routes de Carignan et de Vaux à Mouzon. Mais, c'est tout. Le corps s'installe sur les hauteurs de la rive gauche de la Meuse, en arrière de Beaumont, son quartier général à La Besace. A la

(1) « On dut envoyer chercher les explosifs au fort des Ayvelles dont le commandant était parti après avoir fait jeter à l'eau les culasses de ses pièces. Le général Eydoux le fit amener à son quartier général d'où il l'expédia, en automobile, avec un de ses officiers d'état-major, quérir les explosifs qui purent encore être amenés par le dernier train quittant Mézières. Neufs ponts furent détruits; on dut se contenter de barricader celui de Torcy... » Colonel Bujac, dans *Phare de la Loire* du 9 août 1917.



SEDAN. — PANORAMA ET VUE DES BORDS DE LA MEUSE

fin de la journée, les avions ennemis survolent les positions du corps qui est bombardé par l'artillerie lourde.

Le *corps d'armée colonial* (général Lefèvre) n'a franchi la Meuse que dans la journée du 26 par les ponts d'Inor et de Martincourt qu'il a fait sauter. Comme le 12e corps, il a eu le temps d'organiser une position défensive dans la forêt de Jaulnay : il reçoit également des obus d'artillerie lourde qui, dans toute cette région, sans causer beaucoup de pertes, impressionnent péniblement le soldat.

Le 2e *corps* (général Gérard) a suivi le mouvement entre le 12e corps qui s'est replié le 25 et le 4e corps de la 3e armée qui a cédé le même jour sur la Loison. Le corps a passé la Meuse dans la nuit du 25 au 26 sans incident : le pont de Stenay, miné, a sauté à 10 heures, mais on constate qu'il s'est seulement affaissé et peut livrer passage à l'infanterie. Installé sur les hauteurs de Beauclair (3e division général Regnault) et de Mont-devant-Sassey (4e division, général Rabier), le corps est intact et plein d'entrain : il s'organise défensivement et est prêt à recevoir l'ennemi.

En somme, si l'on envisage dans l'ensemble la situation de la 4e armée, elle venait d'obtenir un résultat d'une importance capitale. Après s'être battue sans trêve depuis cinq jours, après avoir subi les terribles épreuves de Maissin, de Bertrix, du bois de Luchy et de Rossignol, elle avait reculé face à l'ennemi, elle lui avait tenu tête au Mont-des-Tilleuls et avait repassé la Meuse sans être sérieusement inquiétée. Le passage s'était effectué dans des conditions telles que, non seulement elle n'était pas entamée, mais que, bien installée le 26 août au soir sur les hauteurs dominant la rivière, suffisamment reposée et reconstituée, elle était prête à répondre à la voix de ses chefs.

L'ennemi a marché sur ses talons, mais sans l'attaquer sérieusement. Lui-même a compté ses pertes et pansé ses blessures. Au nord, il est vrai, un problème stratégique des plus graves se pose : l'armée allemande rompra-t-elle la liaison entre la 4e et la 5e armées, ou réciproquement les deux armées françaises élargiront-elles la fissure entre l'armée von Hausen et l'armée Bülow ? La solution de ce problème peut être compromise tactiquement par la surprise qui a livré le pont de Donchery aux Allemands. Mais le 11e corps et la 60e division de réserve ont contre-attaqué bravement et, même de ce côté, rien n'est compromis.

L'heure est venue de prendre une décision : l'armée tout entière va-t-elle seconder cette contre-offensive ? Se battra-t-elle sur la Meuse ou cherchera-t-elle en arrière, au risque d'un décrochement difficile et dangereux, un terrain plus propice ?

PLAN DE LA BATAILLE DE LA MEUSE

Le 26 au soir, tous les corps de la 4e armée ont reçu l'ordre de prendre leurs dispositions pour livrer bataille le lendemain.

Le général de Langle de Cary, ayant établi son quartier général à Le Chesne, prend cette initiative selon la latitude qui avait été laissée aux commandants d'armée.

On peut deviner les raisons qui lui dictaient cette résolution. D'une part, l'armée qu'il commandait se trouvait, le 26 août, sur la rive gauche de la Meuse, en somme intacte et en situation de tenir tête à l'ennemi.

D'autre part, celui-ci avait franchi déjà la rivière sur un point, à Donchery. Il est vrai qu'une vigoureuse contre-attaque de la 60e division de réserve et du 11e corps d'armée avait limité son succès : mais il gardait, tout au moins, une tête de pont au voisinage de Sedan. Si l'on se repliait, il aurait vite développé son avantage sur la rive gauche et, alors, la 4e armée courait un double risque: 1° celui d'être tournée du côté du nord par une offensive qui souderait les deux armées von Hansen et von Bulow; 2° celui, plus grave encore, — surtout au point de vue stratégique général, — de se voir définitivement séparée de la 5e armée : c'eût été la rupture du front français.

A ce double danger il n'y avait qu'un remède, attaquer l'ennemi, le contenir, le refouler si

UN VILLAGE PRÈS DE MÉZIÈRES

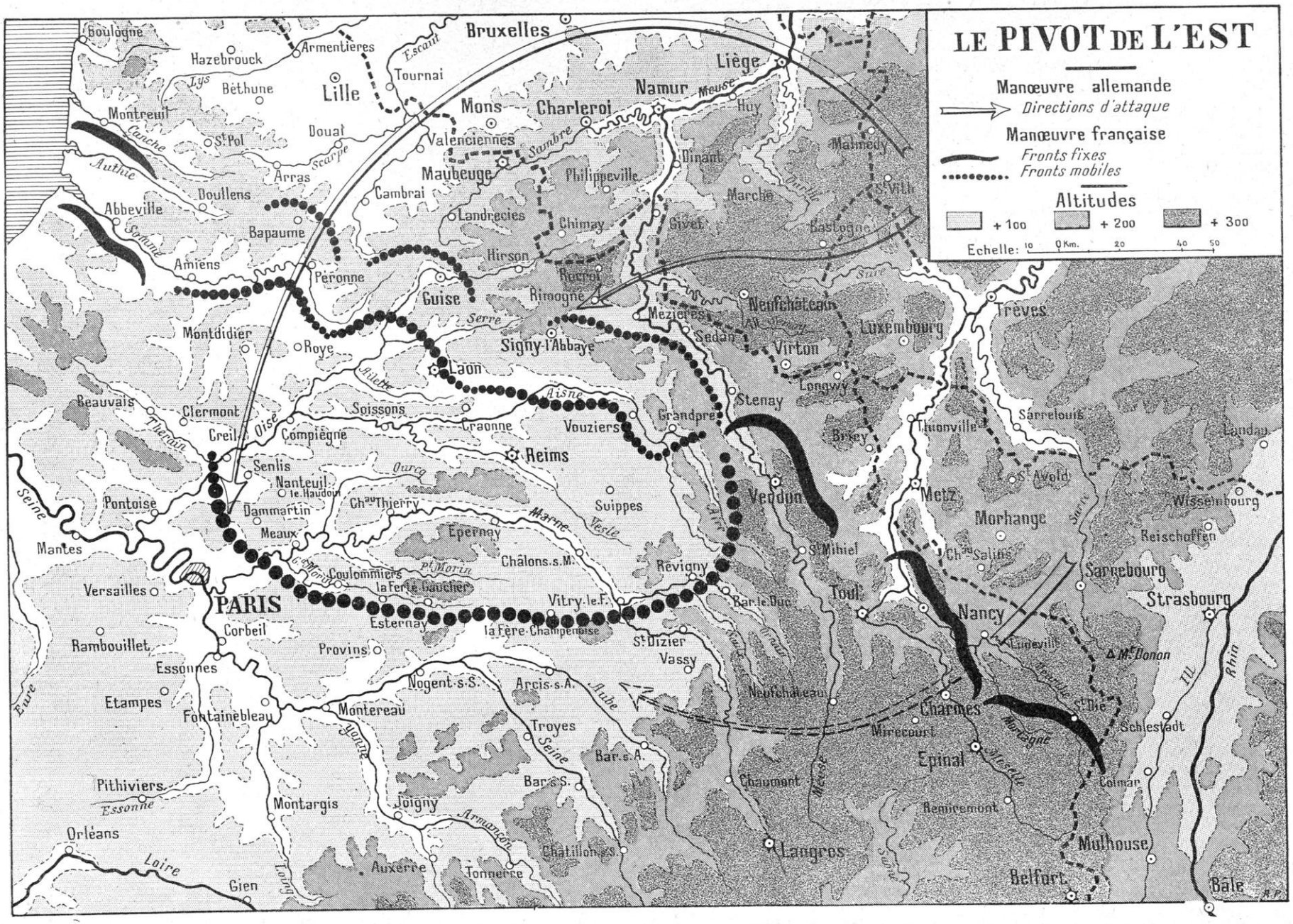
possible et, en tous cas, donner, par ce coup de boutoir, aux unités défilant du nord, le temps de s'unir et de se regrouper. En plus, l'instinct du vaillant général le poussait à prendre sa revanche du malheureux échec des Ardennes.

Trouvant l'occasion propice, il rend compte de ses intentions au général en chef qui l'approuve et il donne, immédiatement, les ordres nécessaires.

D'après le plan général pour la bataille, les corps devaient s'engager à fond pour repousser toute tentative de forcement de la rivière dans les secteurs qui leur étaient attribués à chacun; il leur était recommandé de se soutenir les uns les autres, en particulier avec leur artillerie.

La manœuvre consistait dans une disposition des corps s'appuyant en direction du nord vers le coude de Sedan, et dans la constitution d'une réserve avec une partie du corps colonial laissée à la disposition du général de Langle de Cary dans la région centrale Sommauthe-Vaux-en-Dieulet, en arrière de Beaumont, avec débouché éventuel sur les ponts de Pouilly et Luzy.

L'opération la plus difficile et, à tous les points de vue, la plus importante, était évidemment celle du nord ou de l'aile gauche. Il s'agissait ici, non pas seulement d'arrêter l'ennemi en deçà de la rivière, mais de le rejeter, si possible, de la rive gauche sur la rive droite; et, surtout, de constituer un barrage sur le dos d'âne entre Meuse et Aisne de façon à empêcher l'ennemi de se glisser entre la 4e et la 5e armée. Cette nécessité amenait le général de Langle à prendre une disposition en équerre ou en potence, le montant de la potence suivant la Meuse, le dos tourné à l'Est et le bras tendu vers l'Aisne. Nous verrons les détails et les consé-


LE PIVOT DE L'EST
Manœuvre allemande
Directions d'attaque
Manœuvre française
Fronts fixes
Fronts mobiles
Altitudes
+ 100
+ 200
+ 300
Echelle: 10 0 Km. 20 40 50
Boulogne
Hazebrouck
Armentières
Escaut
Bruxelles
Liège
Tournai
Lys
Béthune
Lille
Namur
Meuse
Huy
Montreuil
Canche
St Pol
Douai
Mons
Charleroi
Valenciennes
Sambre
Malmedy
Authie
Scarpe
Arras
Maubeuge
Philippeville
Dinant
Doullens
Cambrai
Marche
St Vith
Abbeville
Somme
Landrecies
Chimay
Givet
Bastogne
Bapaume
Hirson
Amiens
Rocroi
Meuse
Péronne
Guise
Rimogne
Mezières
Nenfchâteau
Serre
Sedan
Luxembourg
Trèves
Montdidier
Roye
Signy-l'Abbaye
Virton
Laon
Aisne
Longwy
Ailette
Stenay
Beauvais
Clermont
Soissons
Craonne
Vouziers
Grandpré
Thionville
Sarrelouis
Landau
Thérain
Creil
Oise
Compiègne
Reims
Senlis
Nanteuil le Haudoin
Ourcq
Verdun
Metz
St Avold
Pontoise
Dammartin
Ch.au Thierry
Suippes
Morhange
Wisseinbourg
Seine
Meaux
Epernay
Marne
Vesle
St Mihiel
Reischoffen
Mantes
Châlons s.M.
Ch.au Salins
Versailles
Coulommiers
pt Morin
Révigny
Sarrebourg
PARIS
la Ferté Gaucher
Vitry le F.
Toul
Bar le Duc
Strasbourg
Rambouillet
Corbeil
Esternay
la Fère Champenoise
St Dizier
Nancy
Provins
Vassy
Lunéville
M.t Donon
Essonnes
Nogent s.S.
Arcis s.A.
Aube
Neufchâteau
Charmes
Etampes
Montereau
Troyes
Mirecourt
St Dié
Schlestadt
Fontainebleau
Seine
Bar s.A.
Epinal
Colmar
Pithiviers
Bar s.S.
Chaumont
Essonne
Montargis
Joigny
Remiremont
Orléans
Armançon
Châtillon s.S.
Langres
Mulhouse
Loire
Auxerre
Tonnerre
Belfort
Gien
Bâle

SIGNY-LE-PETIT. — LA PLACE

quences très importantes de cette disposition.

Ces diverses missions sont confiées : en première ligne et au nord, aux deux corps de l'aile gauche, le 9e corps et le 11e corps, appuyés par leurs divisions de réserve. Ils sont en très bonne forme ; le 9e corps, notamment, compte, comme deuxième division, la division marocaine (général Humbert) qui est intacte et attend impatiemment l'heure de se battre.

En vue de la manœuvre en équerre, le 9e corps avait reçu l'ordre de se porter en hâte (tout en évitant une marche de nuit) sur la Vence entre Guignicourt et Poix-Terron. De là, il s'allongerait sur Thin-le-Moutier, Clary-Warby, la Fosse-à-l'Eau, à l'est de Signy-l'Abbaye.

C'était la main tendue à la 5e armée qui, à ce même moment, gagnait les plateaux de la rive gauche de l'Oise.

L'offensive destinée à chasser l'ennemi de Donchery était confiée au 11e corps (général Eydoux), l'effort de ce corps devant se prononcer suivant l'axe Malmy-Donchery. Pour cet objectif si important, on appuyait le mouvement du 11e corps par 3 divisions : à sa droite, la 34e division (du 17e corps) qui le secondera en attaquant sur Haraucourt-Chevenges ; à sa gauche, la 60e division de réserve qui le secondera, en attaquant dans la direction de Boutancourt-Hannogue ; en arrière, la 52e division de réserve qui le secondera en se tenant prête à soutenir les arrières et à venir en aide.

Il n'était que temps, car déjà l'ennemi débouchait de Rocroi et, d'autre part, la 5e armée se repliait vers la Serre. La forme en potence permet le glissement sur une ligne plus en arrière : le bras descend sur le montant jusqu'à Signy-l'Abbaye.

L'état des choses et l'aspect de cette nuit émouvante sont donnés par un renseignement émanant du colonel Desbrières, qui commande le 7e hussards : « Le bois des Pothées est occupé par l'infanterie ennemie. Maubert-Fontaine est en feu. Etalle est tenu par l'ennemi. On

aperçoit une énorme lueur dans la direction de Rocroi, qui fait supposer que les Allemands ont incendié la ville. Les deux escadrons de hussards passent la nuit à Cernion, 22 *heures.* »
Tel était le contact de l'aile gauche française avec les deux armées allemandes, Albert de Wurtemberg et von Hausen, qui avaient fait leur jonction entre Charleville et Rocroi.

Le 9e corps sentait la gravité de sa mission. Dans la journée du 27 août, la liaison avec la 5e armée était déclarée impossible; donc, la fissure s'élargissait et, d'autre part, le mouvement tournant des Allemands débouchant de Rocroi paraissait devoir l'agrandir encore.

Il faut reculer : le bras de la potence glisse plus bas ; la division Humbert s'arrête à Signy-l'Abbaye ; la division Dumas sur Thin-le-Moutier.

Et, maintenant, c'est la bataille.

LA BATAILLE S'ENGAGE. 27 AOUT, 7 HEURES En effet, les troupes allemandes, avançant toujours, débouchent du Tremblois sur la ligne de chemin de fer de Charleville à Hirson, vers Sormonne-Murtin. C'est là qu'elles se heurtent, le 27 vers 7 heures du matin, à la 17e division (général Dumas) qui tient les hauteurs de Servion-Remilly.

En même temps la division du Maroc est engagée sur la même ligne de chemin de fer vers Chilly-Etalle.

Le XIIe corps allemand, rudement reçu, se lasse et n'insiste pas. En fin de journée, les patrouilles laissées en contact faisaient connaître que l'ennemi n'avait pas franchi le ruisseau de l'Audry. On apprenait, d'autre part, que la 9e division de cavalerie, chargée de maintenir la liaison avec la 5e armée, avait dû se replier dans la région de Poix-Terron.

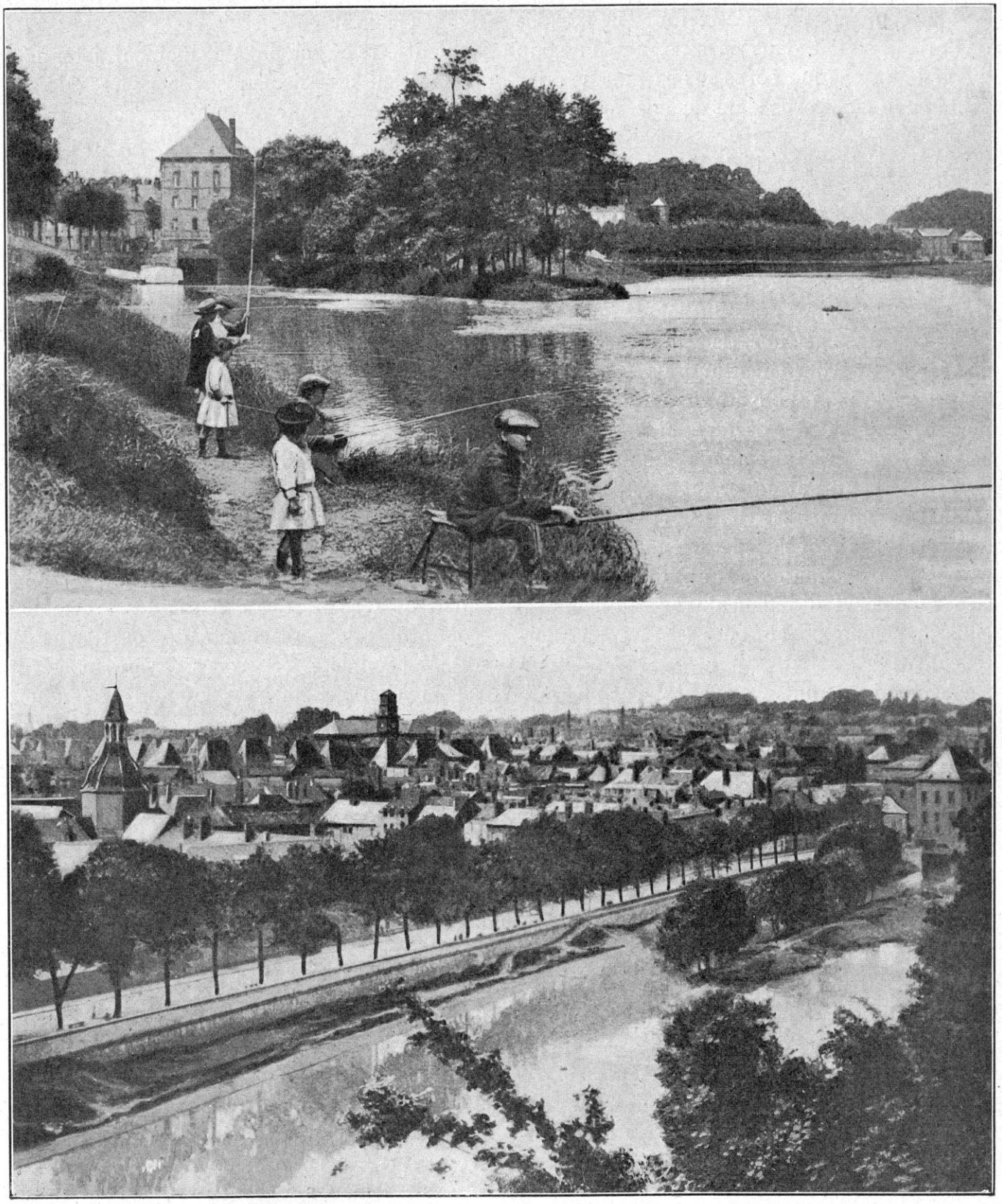
Le caractère de cette retraite de la cavalerie, obligée d'abandonner les champs de France à l'ennemi, est très fortement exprimé dans les *Etapes d'un hussard :*

« Le 26, des bandes quelque peu effarées racontaient que les Allemands avaient franchi la Meuse à Fumay ; nos formations de réserve ne tenaient pas contre l'avalanche de l'artillerie lourde. Ensuite, en quelques heures, les Allemands s'emparaient de Rocroi, gagnaient promptement vers le sud et mettaient les villages en flammes... Une estafette nous informa que des masses forçaient à Donchery le passage de la Meuse. A minuit, nos régiments s'ébranlaient ; c'était pour continuer la retraite...

« On ne dormait plus. La nuit, les fantassins accomplissaient les étapes et, le jour, faisaient face à l'ennemi. Derniers, les escadrons divisionnaires lâchaient les villages et les bois. Ils expédiaient des patrouilles jusqu'au contact des Allemands. Des ulhans apparaissaient et détalaient au premier coup de feu. Les chevaux fourbus, à peine nourris, se flanquaient tout sellés sur les foins et sur la mousse. Les hommes, la tête alourdie, ne percevaient qu'à demi les réalités, vivaient comme en un songe... Les colonnes, l'artillerie, les convois, encombraient les chemins. Des compagnies, devant céder la voie à des fourgons, piétinaient aux carrefours. Il fallait combiner des trajets multiples, emprunter les sentiers, tresser des réseaux convergents. A l'aube, on marchait encore et les Allemands, avec leurs obus, saluaient le soleil... »

Que s'était-il passé, cependant, du côté de Donchery ? Nous avons dit comment les Allemands s'étaient emparés, dès le 26, de ce pont au point de liaison de la 60e division de réserve et de la 34e division. Cet avantage des Allemands avait déterminé le général de Langle à presser la bataille. Tout en recommandant aux corps de veiller partout sur les débouchés de la Meuse en face de chacun d'eux, il avait décidé de porter son principal effort vers Donchery pour rejeter les Allemands sur la rive droite. Sur ce point, le combat a pour enjeu Sedan. Les Allemands ont pénétré dans les rues en chantant des hymnes de victoire, on s'est battu dans les quartiers qui avoisinent la rivière ; mais on n'a pu tenir la ville sous le feu des batteries allemandes installées sur les pentes de la forêt des Ardennes.

Maintenant, l'armée française est sur la rive gauche. Comme nous l'avons dit, le 11e *corps*, accoté de ses deux divisions de réserve, tient les collines au sud de la Meuse, c'est-à-dire Etrepigny, Boutancourt, Villers-sur-Bar, Chevenges, Noyers, Thelonne, Haraucourt. Le point sensible de ce front de bataille est au débouché même de la presqu'île d'Iges et des ponts de Sedan ; nos troupes sont installées sur une magnifique position, le bois de la Marfée, avec les hauteurs de Pont-Maugis, cote 351,



LES BORDS DE LA MEUSE A CHARLEVILLE

qui dominent au loin le coude de la rivière.

C'est ici que la manœuvre du général de Langle commence à opérer; toute la poussée de l'armée se fait dans ce sens, par un coup d'épaule de chaque corps sur sa gauche pour soutenir le 11e corps dans la mission qui lui est confiée.

Au débouché du pont de Donchery, la lutte s'engage très violente dans la matinée du 27, principalement sur le front de la 21e division (1) (général Radiguet). Les Allemands, débouchant du pont, se sont glissés à travers les boqueteaux sur les pentes nord du bois de la Marfée, de Noyers, de Thelonne. Ils attaquent la ferme de Chaumont-Saint-Quentin qui va devenir le centre de la bataille. Notre artillerie entre en jeu; par un tir de barrage bien réglé, elle arrête l'infanterie allemande. Le 137e reçoit l'ordre de contre-attaquer, et c'est un beau succès. L'ennemi est battu et refoulé en désordre vers Noyers; la 5e compagnie du 3e bataillon s'empare du drapeau du 68e prussien, du colonel du régiment et de 65 hommes. Mais, le colonel de Marolles est frappé mortellement.

L'ennemi recommence aussitôt par une préparation d'artillerie. La lutte renaît dans le bois de la Marfée. Le 65e d'infanterie recule un peu, mais garde la ligne des crêtes.

On s'acharne autour de Chaumont-Saint-Quentin. Le général Eydoux y jette sa 44e brigade (22e division général Pambet) (2); 14 batteries, placées au sud de Bulson, arrosent le terrain où s'avance l'ennemi. Toutes ses tentatives échouent; vers 3 heures, il est de nouveau battu et se reporte en arrière de la crête de Noyers. L'artillerie le poursuit. Les formations se disloquent et fuient derrière les bois. La ferme de Chaumont-Saint-Quentin, un moment au pouvoir de l'ennemi, est reconquise.

On pénètre dans le bois de la Marfée abandonné par l'ennemi : c'est un charnier.

(1) La 21e division de Nantes comprend le 64e (Ancenis) et le 65e (Nantes), le 93e (La Roche-sur-Yon) et le 137e (Fontenay), et le 51e d'artillerie (Nantes).

(2) La 22e division de Vannes comprend le 62e (Lorient) et le 116e (Vannes), le 19e (Brest) et le 118e (Quimper) et le 35e d'artillerie (Vannes).

La 44e brigade (général Chaplain) (19e et 118e régiments) passe la nuit à Chaumont-Saint-Quentin.

Peut-être eût-on pu, à ce moment, jeter définitivement les Allemands à la rivière. Mais la manœuvre du sud au nord, prescrite par le général de Langle, s'accomplit un peu lentement : les corps sont loin les uns des autres et les renforts nécessaires pour achever l'opération n'arrivent que tard dans la soirée. Il faut remettre la suite au lendemain.

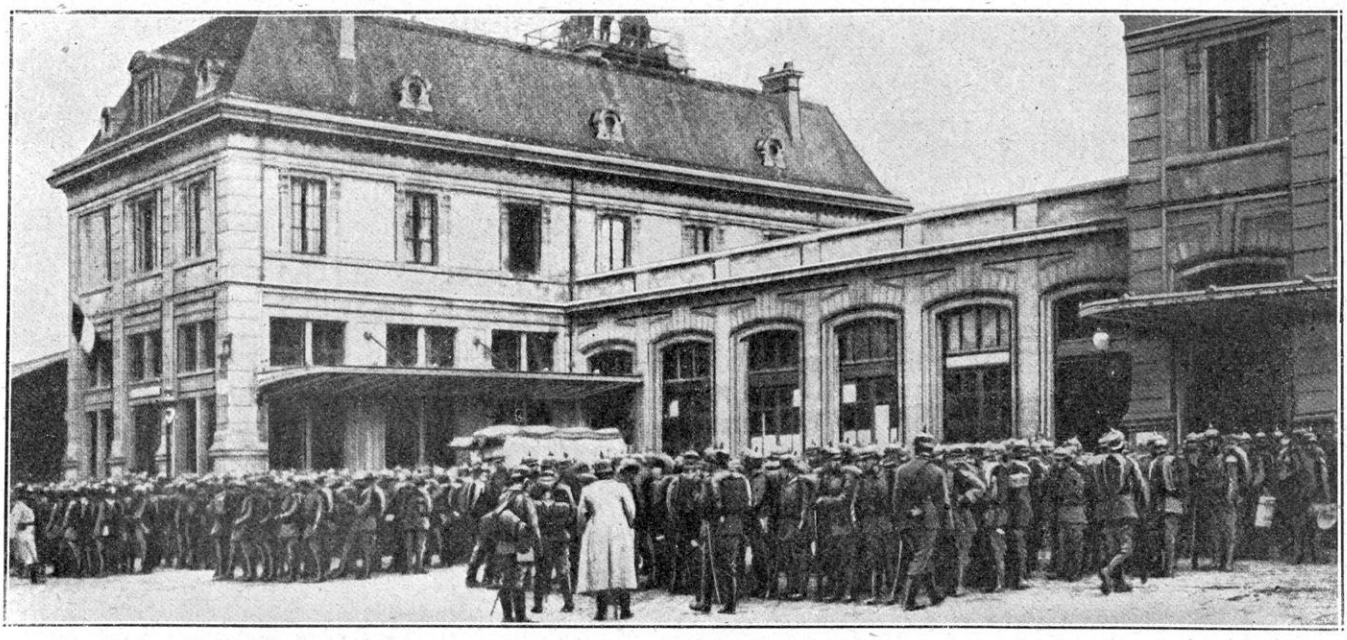
« En résumé, écrit le colonel François, qui commandait alors le 118e régiment, journée très bonne pour nous : l'ennemi était ramené sur la Meuse et avait éprouvé des pertes sérieuses. »

LA JOURNÉE DU 27 SUR LA MEUSE

Que s'était-il passé le long du montant de la potence dans la journée du 27 août ?

Un événement fâcheux s'était produit en face du 17e *corps* : dans la matinée, un régiment de réserve avait laissé les Allemands commencer le passage à Autrecourt, en aval de Mouzon. Le 17e corps, ayant porté sa 34e division (général Alby) au nord pour seconder l'effort du 11e corps, et sa 33e division (général de Villeméjane) se trouvant réduite à une brigade depuis l'affaire du bois de Luchy, s'est trouvé dans une position difficile. Cependant, celle des Allemands est également précaire et une vigoureuse offensive aurait, sans doute, raison des faibles forces qui passent sur ce point (XVIIIe corps). Mais la manœuvre sur le bois de la Marfée absorbe toutes les ressources : ce qui reste du 17e corps compte sur le 12e corps ; celui-ci, occupé devant son propre front, lui cède cependant un régiment d'infanterie et de l'artillerie lourde. Cependant la journée se passe : l'ennemi se développe sur la rive gauche. Le lendemain, 28, on le trouvera en forces sur ce point.

Les Allemands avaient profité, pour passer devant Mouzon, des débris d'un pont de bateaux insuffisamment détruit et, en plus, ils eurent recours à leur affreuse tactique de



TROUPES ALLEMANDES A LA GARE DE CHARLEVILLE

faire marcher des civils devant eux. La défense du pont de Mouzon était confiée au capitaine de l'Estoile (descendant de Pierre de l'Estoile, contemporain de Henri IV). Dans la matinée du 27, vers 9 heures, sa compagnie se battait sur le pont et refoulait les premiers avant-postes ennemis. Vers midi, on vit s'avancer une colonne composée de femmes, d'enfants, de vieillards, de prêtres. Les Français hésitaient à tirer. Une fusillade partit du côté ennemi : le capitaine de l'Estoile tomba frappé à mort. Un sergent fit signe aux civils, qui se dispersèrent ou se couchèrent. Mais la troupe allemande avait gagné les approches du pont. La compagnie française dut se replier. Le capitaine de l'Estoile et le lieutenant Robinet étaient restés sur le terrain.

Le 12e *corps* (général Roques) s'était trouvé, un moment, partagé entre divers devoirs : appelé vers le nord par le 17e corps et résolu à le soutenir, il avait, cependant, à faire face à l'est pour empêcher l'ennemi de se saisir de Mouzon. Celui-ci, ayant passé la Meuse à Remilly, puis à Villers-devant-Mouzon, se développait vers le sud et menaçait de couper le 17e corps du 12e corps. Un combat assez vif s'engagea dans la région des bois de Raucourt ; l'ennnemi fut contenu.

Les artilleries se canonnaient d'une rive à l'autre. Le soldat était influencé par les coups longs de l'artillerie lourde allemande. Les renseignements d'aviateurs annonçaient que les masses ennemies s'épaississaient sur les deux rives de la Meuse.

Du centre, où se trouve placé le 12e corps, on juge bien du caractère de la bataille. Tandis qu'avec le 9e et le 11e corps, on voudrait agir vers le nord, on est obligé aussi de veiller sur les débouchés de la Meuse, face à l'est. Ainsi, la bataille se disloque et elle se complique encore : 1° du fait des secteurs formés par les détours de la rivière qui cachent le passage de l'ennemi ; 2° du fait des passages mêmes qui, accomplis sur plusieurs points, quoique de minime importance, donnent au soldat l'impression qu'il est tourné.

Cependant, dans la soirée du 27 août, le 12e corps qui fait la soudure entre les corps du nord et ceux du sud, a gardé toutes ses positions, de Raucourt à Beaumont, et son quartier général est à La Besace.

Sur le front du *corps colonial*, qui garde la Meuse au sud du 12e corps, un de ces passages à la dérobée est tenté, dans la nuit du 26 au 27,

par l'ennemi, à Martincourt : c'est un des endroits les plus sinueux et, en même temps, les plus accessibles de la rivière. L'ennemi (VIe corps) a jeté un pont de bateaux et il lance ses éléments vers Luzy et Cesse. Le bruit se répand qu'il a tourné par les bois de Jaulnay. Le corps colonial (2e division, général Leblois) faisait connaître qu'il allait se trouver obligé de rétrograder vers l'ouest, quand une vigoureuse intervention du 2e corps (général Gérard) reprend Cesse et contient l'ennemi sur la rivière. Cette belle opération, accomplie par la 87e brigade (général Cordonnier) est appuyée par la 2e division coloniale qui reprend Luzy ; mais celle-ci s'étant laissée entraîner par son ardeur, dut se replier par ordre sur les hauteurs qui dominent la rivière.

L'union du corps colonial et *du 2e corps* s'affirme dans le cours de cette journée. L'ennemi avait tenté le passage de la Meuse de vive force. Il avait, pendant la nuit, réparé le pont de Stenay, établi des passages en face des villages de Cesse, de Luzy, ainsi que dans la région Martincourt, Inor, Pouilly. Partout il est contenu ou repoussé. Notre artillerie, qui tire de la clairière de Beaufort, à l'ouest des bois, lui fait beaucoup de mal. Le combat, très violent, va jusqu'à l'attaque à la baïonnette au cimetière de Cesse. Les pertes de l'ennemi sont considérables.

La nuit se passe sans incidents. Les coloniaux restent maîtres de la forêt de Jaulnay.

L'ennemi, ainsi contenu à la droite de la 4e armée, n'a pu étendre son action au sud de Stenay. La 3e armée, qui est en liaison sur ce point avec la 4e armée, peut donc apporter à celle-ci un concours efficace.

Le général de Langle réclame cet appui et le général Ruffey le lui apporte. Une division du 4e corps, venant de Romagne, se mettra, dans la nuit, aux ordres du général Gérard (2e corps) pour appuyer sa contre-offensive.

JOURNÉE DU 28 AOUT. MANŒUVRE ALLEMANDE VISANT LA COUPURE DE LA MEUSE A L'AISNE

La véritable journée de la bataille de la Meuse sera celle du 28 août. C'est le 28, en effet, que le fort de la résistance française contre-balance la poussée ennemie, l'arrête, donne aux chefs et à l'armée elle-même le sentiment d'un succès tactique.

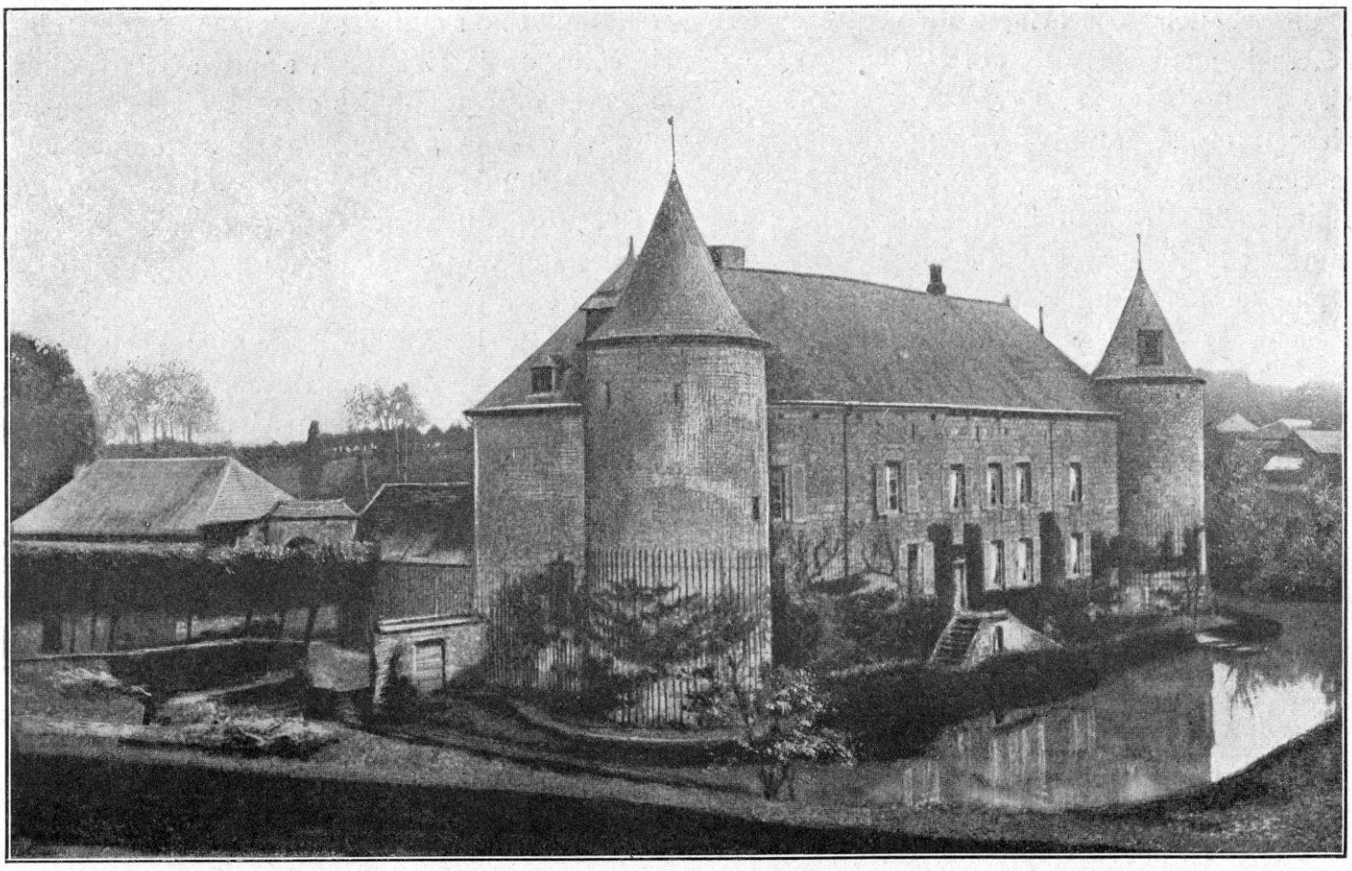
Et c'est le 28, également, que s'engage, sur ce que nous avons appelé le bras de la potence, une bataille en décrochement dont l'importance extrême ne s'explique bien que par la considération de la situation militaire générale. Cette bataille, la bataille de Signy-l'Abbaye-Launois, durera trois jours ; c'est une bataille bien à part dont l'objectif tactique et surtout stratégique est tout différent de celui de la bataille de la Meuse. Mais, comme elle se rattache, par ses origines et par les formations qui y prennent part, au rôle de la 4e armée, il est nécessaire de les suivre toutes deux en même temps sur le terrain.

C'est donc le moment de revoir, d'un seul coup d'œil, l'ensemble de la marche des armées allemandes du centre vers la frontière française, leur objectif général, les résultats obtenus à la date du 28 et les décisions prises par le haut commandement français pour y parer.

La frontière française se présente, à un ennemi venant d'Allemagne et occupant la Belgique, sous la forme d'une ligne à peu près droite tirée franchement du nord-ouest au sud-est, depuis Dunkerque jusqu'au Donon.

Mais cette ligne n'est pas défendue par la nature d'une façon uniforme ; elle se divise très nettement en trois secteurs.

Un secteur sud, de Sedan au Donon : dans ce secteur, les obstacles forment bien un boulevard naturel, c'est-à-dire que les rivières, les vallées, les collines étant dirigées franchement du sud au nord, le bassin de la Meuse, tributaire de la mer du Nord, accumule les défenses en arrière de la frontière et la protège efficacement.



RUMIGNY. — LE CHATEAU

Un deuxième secteur s'étend de Sedan à Maubeuge. Ici, au contraire, toutes les portes sont ouvertes : les rivières, les vallées, les routes convergent vers Paris. La Marne, l'Aisne, l'Oise suivent ce même chemin. On dirait qu'elles viennent frôler, par un détour, le territoire belge pour tenter l'envahisseur.

Quant au troisième secteur, celui des bassins côtiers, les rivières reprennent, en général, la direction sud-nord. La Sambre, l'Escaut, la Somme et leurs affluents seraient plutôt des obstacles pour les armées venant de Belgique. Cependant, ni leur importance, ni leur direction générale ne suffisent pour constituer un sérieux rempart et, en remontant leur cours, on marche encore vers Paris.

Le plan allemand s'empare de cette disposition géographique : il cherche, avant tout, ses entrées en France par les chemins les plus faciles et, selon le précepte de Moltke, il lance ses troupes par toutes les voies pour les réunir au moment de la grande bataille centrale.

La manœuvre s'adapte à la conformation des trois secteurs : l'un des groupes d'armées essaiera de tourner par le sud, c'est-à-dire par la Trouée de Charmes, le grand obstacle du front de Meurthe-et-Moselle ; l'autre essaiera de déboucher par le nord pour arriver à rencontrer le cours de la Sambre, de l'Escaut, de la Somme ; l'autre, enfin, chargé de l'attaque centrale, cherchera le coude où la ligne de la Meuse, s'enfonçant en Belgique, cesse de défendre Paris. Il visera ainsi le point de jonction entre les rivières qui coulent vers le nord-est et les rivières qui courent vers le sud-ouest ; il avoisinera, du plus près possible, par le *système belge* le *système français*, de façon à sauter de l'un dans l'autre.

La campagne d'ensemble ne commencera vraiment que du jour où la tenaille de droite étant en place, la tenaille de gauche étant en place, le centre, en place lui-même depuis longtemps, s'ébranlera pour arriver à la concentration générale vers les plaines de Champagne.

Le débouché des armées du centre se fait nécessairement entre Rocroi et Charleville ; il vise Signy-l'Abbaye, c'est-à-dire le modeste plateau où se rapprochent, presque jusqu'à se confondre, les eaux de la Meuse, par son affluent l'Audry qui gagne Charleville ; les eaux de l'Oise, par son affluent la Serre qui gagne La Fère ; les eaux de l'Aisne par son affluent le Vaux qui gagne Château-Porcien. Tout le succès du mouvement, dans ce secteur, dépend de l'entrée par cette porte, de même que tout le succès du mouvement dans l'est dépend de l'entrée par la Trouée de Charmes, de même que tout le succès du mouvement dans le secteur du nord dépend du passage de la vallée de la Somme et de la vallée de l'Escaut dans la vallée de l'Oise entre Saint-Quentin et La Fère. Il y aura donc, nécessairement, une bataille de la Trouée de Charmes, une bataille de Guise-La Fère et une bataille de Signy-l'Abbaye. Il faut forcer ces trois entrées pour s'approcher du cœur de la France.

Ajoutons immédiatement, qu'en les forçant, on n'a encore franchi qu'une première circonvallation. Même, au cas où ces trois brèches seraient ouvertes, la défense de la France n'a pas dit son dernier mot. C'est alors seulement qu'elle se replie sur son véritable terrain, c'est-à-dire sur une ligne : Soissons-Reims-Verdun-Argonne-Langres-Dijon.

L'Allemagne s'est dépensée sans compter et a fait tuer des millions de ses soldats pendant les trois premières années de la guerre de 1914 pour essayer d'ouvrir les trois portes; au moment ou j'écris (avril 1918) elle tient La Fère et Sedan, mais ni Verdun, ni Nancy, ni Belfort. Observons aussi, à titre de comparaison, qu'en 1814, quatre mois avaient suffi aux alliés pour battre Napoléon et occuper Paris ; en 1870-1871, six mois avaient suffi pour prendre Paris et pour porter les armées allemandes jusqu'au Mans.

De cet examen rapide, le caractère des combats du 27 et du 28 août sur la Meuse se dégage. Il ne s'agit pas seulement de défendre le cours de la rivière. Il s'agit, surtout, d'arrêter et de contenir les armées allemandes au moment où elles cherchent à se réunir dans cette région de Signy-l'Abbaye qui leur permet de sauter du *système belge* dans le *système français* et de prendre, d'un commun élan, la route de Paris.

Si l'on arrive à retarder ou à empêcher leur réunion en ce point critique, c'est-à-dire à l'entrée de l'une des trois portes, on leur enlève une partie de leur force lorsqu'elles pénétreront dans le couloir de plaines qui les mènerait au cœur de la France.

Elles avancent d'un seul mouvement : von Kluck et von Bülow dans le premier secteur, von Hausen et le duc de Wurtemberg dans le deuxième, le kronprinz au nord de Verdun, droit sur Reims.

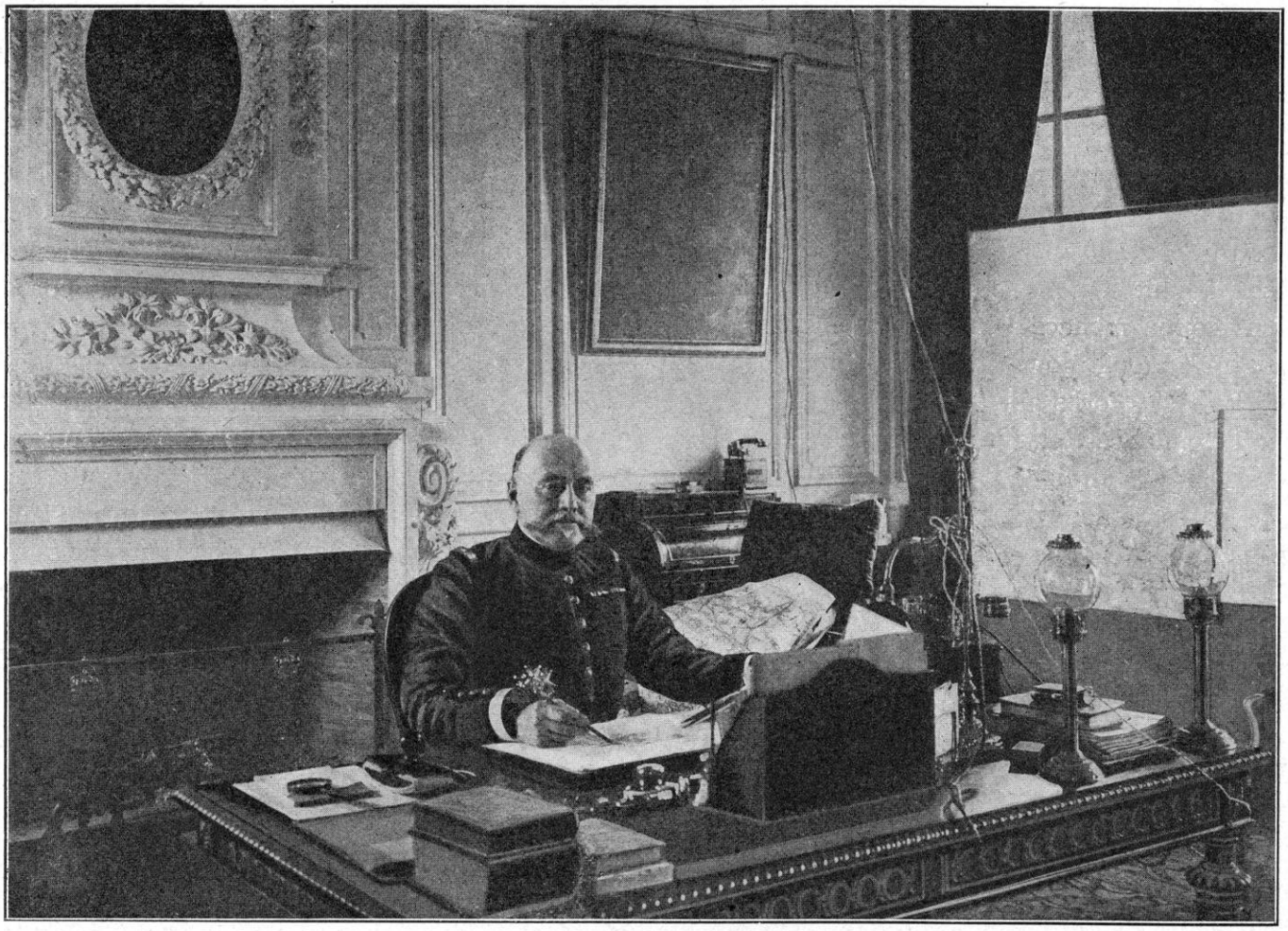
C'est la bataille *pour le deuxième secteur* qui s'engage le 28 août.

SITUATION DES ARMÉES VON HAUSEN ET DUC DE WURTEMBERG LE 28

Il s'agit de déterminer maintenant la situation, à cette date, des deux armées von Hausen et duc de Wurtemberg.

L'armée von Hausen, comme nous l'avons dit à propos des batailles de la Sambre, avait pour mission de faire la liaison entre l'armée von Bülow qui opérait en Belgique et l'armée du duc de Wurtemberg qui débouchait par les deux Luxembourg pour forcer les passages de la Semoy et de la Meuse. Après son échec sur Dinant, le 15, von Hausen avait été gardé un peu en arrière ; on le retient en quelque sorte, pour le jeter brusquement dans la région de Givet en vue de séparer, par un coup de surprise, la 4e armée française (de Langle de Cary) de la 5e armée (Lanrezac). La direction générale donnée à son armée était, au début, la Meuse, de Dinant à Givet. Elle faisait, en somme, partie des armées destinées à évoluer en Belgique.

Cette armée (IIIe armée allemande), comprenait les XIe, XIIe et XIXe corps, ainsi



LE GÉNÉRAL GÉRARD A SA TABLE DE TRAVAIL

que le XIIe corps de réserve : mais le XIe corps avait été ramené en arrière pour être expédié en Russie, vers Friedland, le 21 août.

Nous avons dit que l'armée von Hausen avait manqué d'élan et d'initiative dans sa tentative de franchir la Meuse à Hastières et à Haybes. Elle n'avait pu saisir l'occasion qui s'offrait à elle de se jeter sur les communications de l'armée Lanrezac : la 52e division de réserve et le 1er corps français l'avaient tenue en arrêt.

A partir du 25 août au soir, nous suivons cette armée dans les positions suivantes : elle occupait, d'abord, un front nord-ouest-sud-est à cheval sur la Meuse et allant de Philippeville à Fumay et Willerzie. Cette situation est encore absolument conforme au rôle confié à cette armée, c'est-à-dire d'assurer la liaison entre les deux groupes d'armées allemandes, celui qui opère dans le secteur *des bassins côtiers*, c'est-à-dire von Kluck et von Bülow, et celui qui manœuvre à la *coupure d'Aisne et Meuse*, c'est-à-dire duc de Wurtemberg et kronprinz.

Mais voici que les choses tendent à se modifier. Le rôle de liaison qui doit être rempli par l'armée von Hausen devient de plus en plus difficile, en raison de l'attraction divergente qu'exerce, sur les armées allemandes, la manœuvre de l'armée française.

Voyons les faits : l'extrême-droite de l'armée von Hausen est formée par la 23e division de réserve faisant partie du XIIe corps de réserve ; dès le 26, on lance celle-ci vers Rumigny ; Rumigny est un bourg situé sur un des petits ruisseaux affluents de l'Oise : évidemment, la 23e division de réserve cherche, de ce côté, l'armée de von Bülow, c'est-à-dire le corps de

la Garde qui fait la gauche de cette armée. Mais elle ne le trouve pas : la liaison n'existe pas, la Garde marche sur La Capelle. Von Hausen arrive trop tard.

La fissure se révèle là. En fait, le 1er corps de l'armée Lanrezac, intact et battant en retraite avec le plus grand ordre, s'est maintenu sur la haute Oise, et c'est lui qui, au lieu d'être enveloppé, menace d'enveloppement, à gauche, l'armée von Bülow.

Le XIIe corps allemand (von Elsa) marche à l'est de cette 23e division de réserve (1).

Le 25, à midi, l'une des deux divisions de ce corps, la 32e (von der Planitz), formant une longue colonne de 7 kilomètres, est en marche sur Dourbes, un peu au nord de Couvin. « Marche de nuit à travers des chemins effroyables », dit un carnet d'officier. Les hussards mettent le feu au village de Villers-en-Fagne : « Le curé et d'autres habitants ont été fusillés. » Le 26, marche à travers la forêt des Ardennes direction de Rocroi. Cette direction est franchement nord-est. Evidemment, l'armée von Hausen tend de plus en plus à s'éloigner de l'armée von Bülow qui opère vers l'ouest, en direction de Paris ; la fissure s'agrandit. « A 4 h. 45 après-midi, nous passons la frontière au village du Gué d'Hossus qui est livré aux flammes (2). »

Le lendemain, 27 août, premier jour de la bataille de la Meuse, cette même division (la 32e) est appelée en hâte vers Maubert-Fontaine et y prend des « cantonnements resserrés ». Cela veut dire qu'après l'échec du bois de la Marfée, on a besoin d'elle et qu'elle accourt à marches forcées et se masse pour la bataille.

L'officier saxon, auteur du carnet, est un homme très intelligent et qui observe. Il remarque de l'indécision, de l'incohérence dans le plan des chefs : « Il y a, dans tout cela, une certaine nervosité », écrit-il, et il ajoute, citant le général Schramm : « La maîtrise de soi, pour les grands chefs, voilà l'affaire. » Il suit attentivement les ordres des états-majors et il les note, comme un homme qui comprend. On annonce « que le XIIe et le XIXe corps (c'est-à-dire l'armée von Hausen) font *un mouvement tournant et se mettent en route vers l'ouest* ». Preuve que la volonté des chefs serait de chercher, à tout prix, la liaison à gauche. Mais l'armée est, désormais, attirée vers le sud par la nécessité de combattre l'armée française qui tient tête. « On apprend que dans les bois, un escadron de hussards a été détruit par un feu d'infanterie ennemie et qu'il n'en est resté que quelques hommes. Départ dans la direction *du sud-est*, vers Signy-l'Abbaye. » Marche de 15 kilomètres *vers le sud*, en direction de Marlemont. Cette marche forcée a lieu de 8 heures du soir à 1 heure du matin. L'officier saxon sent bien que le haut commandement allemand est « manœuvré ». Il écrit, en effet : « Les Français paraissent vouloir entraver notre marche par de petites surprises d'arrière-garde. *Notre commandement a l'air aussi de faire un peu trop leur jeu.* »

Ainsi, le 28 août, au point du jour, le XIIe corps *est jeté, bon gré mal gré, dans la bataille du deuxième secteur* au lieu de s'unir aux armées qui manœuvrent dans le troisième. Les positions qu'il occupe sont : la région entre La Férée et Liart, le ruisseau de l'Audry et la corne nord de la grande forêt de Signy-l'Abbaye. Nous le verrons s'engager contre la division marocaine.

Rien n'est plus clair : grâce à ces marches forcées, *le corps de droite* de l'armée von Hausen est en ligne pour la bataille, sur la coupure de l'Aisne. Mais, par ce mouvement de resserrement sur sa gauche, il s'est éloigné de plus en plus de l'armée von Bülow qui, en ce moment, se bat contre l'armée Lanrezac à l'ouest de Vervins (Aisne), à plus de 30 kilomètres. La liaison cherchée par von Hausen

(1) La 24e division de réserve du XIIe corps de réserve avait été momentanément détachée pour faire le siège de la médiocre place forte de Givet. On avait fait avancer les obusiers austro-hongrois qui eurent facilement raison de la place fortifiée à la Vauban. La 24e division de réserve ne rejoignit son corps que le 9 septembre, au milieu de la bataille de la Marne.

(2) J. de Dampierre, *Carnets de route de combattants allemands*, p. 28.

LA SEMOY. — UN GUÉ

ne s'est pas produite : au contraire, entre les armées allemandes, la coupure est un fait accompli.

A gauche du XIIe corps, l'autre corps de l'armée von Hausen, le XIXe corps opère sur la Meuse. C'est lui qui, s'étant immobilisé du 23 au 25 aux abords de Fumay, a manqué l'occasion de prendre en flanc le 1er corps français de l'armée Lanrezac.

Tandis que le 1er corps français défile sans encombre, parallèlement à lui par la Franche-Forêt, le XIXe corps craint de perdre le contact avec l'armée du duc de Wurtemberg ; il passe par Rimogne et l'ouest de Charleville et se trouve décidément rejeté dans le secteur des armées de la Meuse. De même que son partenaire de la IIIe armée, le XIIe corps, il va se heurter aux troupes françaises à la bataille pour la coupure de l'Aisne à Signy-l'Abbaye.

Disons rapidement la situation des autres armées allemandes sur la Meuse, à gauche de l'armée von Hausen, le 28 au matin.

C'est, d'abord, la IVe armée (duc de Wurtemberg). Elle borde la Meuse avec un pied déjà sur la rive gauche. Son corps de droite, le VIIIe actif (général von Tchelpe und Weidenbach), a occupé les hauteurs depuis Charleville jusqu'à Donchery le 25 soir. Ayant franchi la rivière à Donchery, il passe carrément sur la rive gauche et se déploie entre les deux affluents de la Meuse : la Vence et le Bar.

Nous l'avons vu déboucher de Donchery le 26 et le 27. A sa gauche, c'est-à-dire vers l'est, le VIIIe corps de réserve (général von Egloffstein) a pris la direction de Sedan et est en vue de cette ville, le 26 août. Un sous-officier du 69e régiment de réserve (15e division), appartenant à ce corps, décrit, sur son carnet de route, la lutte pour la possession de la ville.

« Nous nous établissons sur les hauteurs, face à la Meuse. Alors, recommence un chaud combat d'artillerie. C'est un tel fracas que la terre tremble. Je n'ai encore rien vu de si terrible. Tous les vieux territoriaux barbus du 15e d'artillerie en pleuraient... »

« L'artillerie ennemie a tiré remarquablement et causé de grandes pertes à nos braves artilleurs, d'autant plus qu'elle emploie des pièces de gros calibre. Les nôtres dé-

ploient beaucoup de zèle; mais ils n'obtiennent que peu de résultat. A 4 heures, nous marchons sur Floing (nord de Sedan). A 7 h. 45 du soir, canonnade d'une violence inouïe. Sedan est pris. »

La 15e division de réserve passe la Meuse. Elle prend part au combat du bois de la Marfée ou de Bulson.

« C'est un combat terrible. Quatre attaques à la baïonnette. Dans les bois, les pentes raides comme des toits. Nous devons sauter, laissant les morts et les blessés entassés en monceaux. Nous rappliquons sur Sedan. Le croissant rouge de la lune éclaire l'affreux charnier qu'est le champ de bataille. Nous avons beaucoup de pertes. Trois drapeaux auraient été pris. Le lendemain matin, à l'appel, il reste, de la compagnie : 4 sous-officiers, 1 clairon, 7 hommes, soit 33 hommes; le bataillon a 129 hommes, 11 sous-officiers. »

C'est donc le VIIIe corps de réserve qui a livré ces rudes combats à la sortie de Sedan. Nous allons le retrouver le 28.

Plus à l'est, mais toujours sur la Meuse, nous retrouvons le XVIIIe corps actif (général von Tchenk) qui a obtenu dans les Ardennes le succès du bois de Luchy et de Bertrix. Talonnant le 17e corps français, il a passé la Semoy, traversé la forêt des Ardennes entre Bouillon et Muno. C'est lui qui a franchi la Meuse à Remilly dans les conditions relatées ci-dessus.

Plus à l'est encore, le XVIIIe corps de réserve qui a combattu à Neufchâteau, a passé la Chiers vers Carignan et s'est dirigé vers Mouzon.

Enfin, nous trouvons, à l'aile gauche de l'armée du duc de Wurtemberg, le VIe corps actif (général von Pritzelwitz) qui a combattu à Tintigny. Il s'est battu le 25 à Herbeuval. Très éprouvé, il s'est reposé et reconstitué les 26 et 27 août. Mais il a repris sa place dans l'armée et se trouve en ligne, pour le 28, vers Inor. A partir du 30 août, ce VIe corps quittera l'armée du duc de Wurtemberg et sera mis à la disposition du kronprinz.

Ajoutons que le duc de Wurtemberg a sous son commandement les 3e et 8e divisions de cavalerie qui accomplissent leur mouvement généralement sur les ailes pendant toute la retraite de l'armée française vers la Marne.

A gauche de l'armée du duc de Wurtemberg, c'est-à-dire entre Stenay et Verdun, l'armée du kronprinz arrive également sur la Meuse, cherchant son débouché en direction de Reims. Mais son rôle, ayant un caractère sensiblement différent, nous l'exposerons à part.

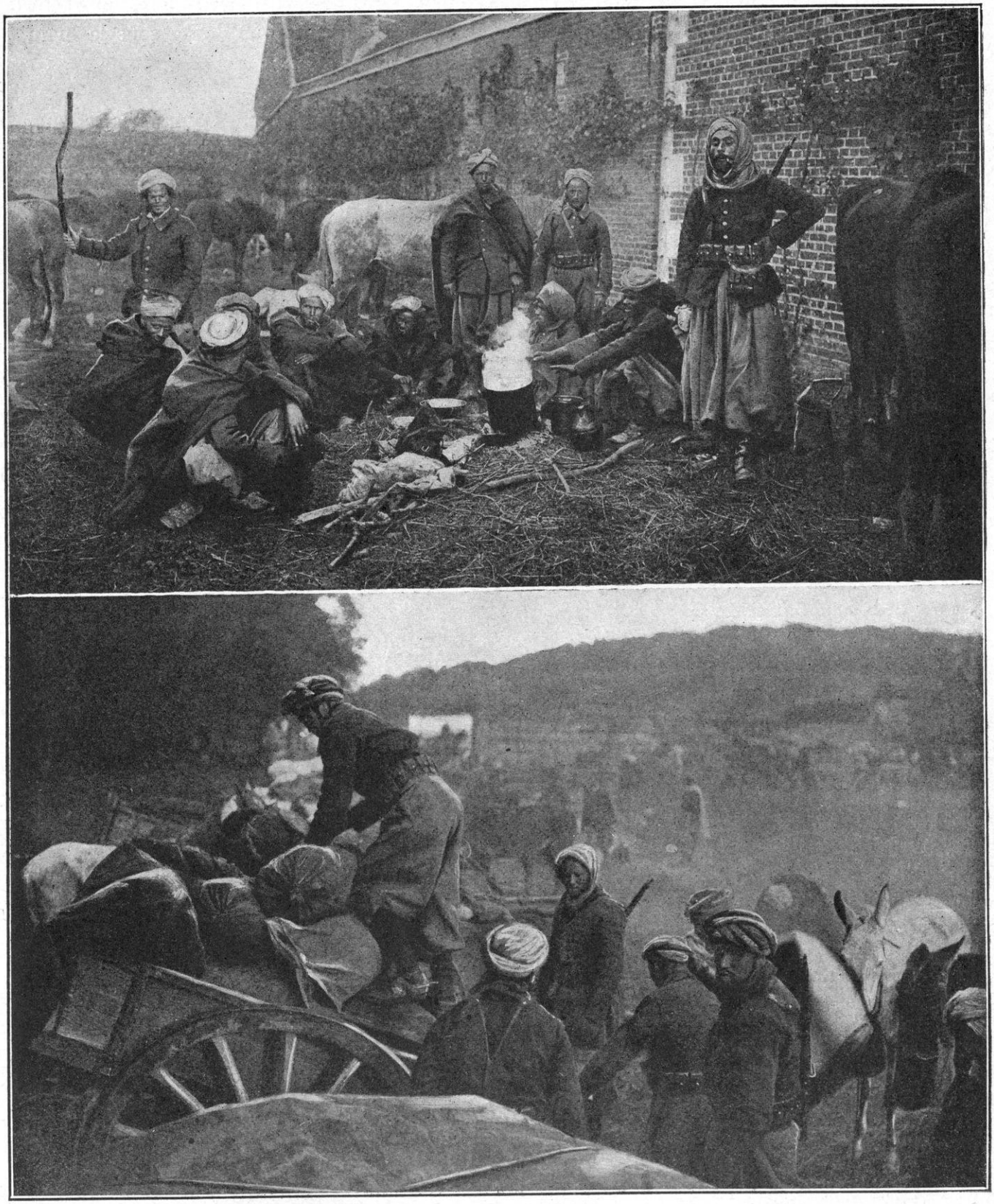
SUITE DE LA BATAILLE DE LA MEUSE. LA BATAILLE DE SIGNY-L'ABBAYE (28 AOUT)

La bataille entre l'armée de Langle et les forces qui lui sont opposées reprend donc le 28 août. Elle se divise, au point de vue stratégique, en deux affaires bien distinctes : la bataille de la Meuse et la bataille de Signy-l'Abbaye ; celle-ci se prolongera plus longtemps et aura des suites plus lointaines sur l'ensemble de la campagne.

En ce qui concerne la bataille de la Meuse, le général de Langle de Cary connaît, dès le 27 au soir, les volontés du Grand Quartier Général: celui-ci, selon le système résultant de l'Instruction du 25 août, à savoir la retraite générale, — système sur lequel les événements vont le forcer à insister — n'entend pas que ses armées s'attardent, même sur un succès. Ce qu'il veut éviter à tout prix, c'est que l'une d'elles ne se trouvant plus en ligne, soit menacée d'être enveloppée, coupée ou cernée par l'ennemi. C'est pourquoi le général en chef a adressé, dès le 27 au soir, au général de Langle de Cary, un télégramme ainsi conçu : « *Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous restiez sur vos positions demain* 28 *août, afin* D'AFFIRMER VOTRE SUCCÈS *et de montrer que notre repli est purement stratégique* ; MAIS, LE 29, TOUT LE MONDE DOIT ÊTRE EN RETRAITE. «

Rien n'est plus clair, et il est important de constater que le général commandant la 4e armée connaît cet ordre *in petto,* quand il prend ses dispositions pour la continuation de la bataille.

Il ne laisse rien paraître et, avec une ferme sagacité, il dirige toujours son principal effort vers le nord, c'est-à-dire vers la bataille en



SPAHIS MAROCAINS

décrochement : car, c'est là que les conséquences stratégiques importent. Pour le reste, il se promet surtout de donner une forte leçon à l'ennemi.

L'ordre, transmis le 27 août à 22 h. 30 pour le lendemain, 28 août, est donc le suivant :

« *Coûte que coûte, il faut jeter les Allemands à la Meuse.*

« *Les succès obtenus par l'offensive d'aujourd'hui donnent plein espoir que ce sera réalisé demain.*

« *Le concours de la 3e armée a été demandé pour appuyer notre droite dans la région de Laneuville-Wiseppe.*

« *A notre gauche, les 52e et 60e divisions de réserve feront effort sur la direction Boutancourt-Frénois.*

« *Une division du 9e corps est appelée de Launois sur Boulzicourt, en vue d'assurer la protection du flanc gauche de la 4e armée contre les attaques ennemies qui déboucheraient à l'ouest de Dom-le-Mesnil.*

« *La 9e division de cavalerie est appelée, dans le même but, dans la région Francheville-Saint-Marceau...* »

Il ressort de ces ordres que l'on veillait, dès lors, à la protection spéciale de la coupure de l'Aisne et de ces parages contre une attaque ennemie venant du nord. Non pas que l'on eût une connaissance formelle de l'existence de l'armée von Hausen. Le général Dubois, commandant le 9e corps, qui eut affaire à elle, reconnaît qu'il n'a appris la formation particulière et le rôle de cette armée que plus tard, par la lecture des fascicules de la présente histoire ; il croyait avoir devant lui les corps de droite de l'armée du duc de Wurtemberg. Mais on savait pourtant que des troupes allemandes débouchaient en force de ce côté et on prenait les mesures pour s'y opposer.

Dès cette heure, le Grand Quartier Général français a une conscience si nette de l'importance vitale de ces engagements qu'il a résolu de créer une nouvelle armée chargée d'exploiter la fissure, — l'armée Foch.

Mais il faudra quelques jours pour la faire entrer en ligne. En attendant, on pourvoit avec les éléments que l'on a sous la main — et c'est le principal.

BATAILLE DE SIGNY-L'ABBAYE

Commençons donc par la bataille du nord, la bataille en décrochement.

Le général Dubois, commandant le 9e corps, quartier général à Poix-Terron, s'applique à remplir le rôle de protection qui lui est confié. Il l'explique clairement dans ses instructions datées du 27 août, 22 h. 50 : « La mission du 9e corps d'armée, dans la journée du 28, est de couvrir l'attaque de la 4e armée contre toute tentative débouchant du nord-ouest. » En conséquence, il distribue la tâche à ses divisions dans les conditions suivantes : il les dispose en arc de cercle sur la frontière française, au débouché des bois, de façon à faire face au nord-nord-ouest ; à droite et un peu en avant, sa division de cavalerie (9e division, général de l'Espée), devait pousser ses découvertes sur toute la région à l'ouest de Charleville jusqu'à Maubert-Fontaine afin de retarder un ennemi qui marcherait de Renwez sur Dom-le-Mesnil. Au centre et un peu en arrière, la 17e division (général Dumas) gardant la vallée de la Vence, de Boulzicourt à Montigny-sur-Vence, avec prolongement vers Thin-le-Moutier et la forêt de Froidmont ; enfin, la division du Maroc (général Humbert) fait suite, à gauche, la face franchement tournée vers le nord-ouest avec, en première ligne, le 7e hussards éclairant vers Aubigny-les-Pothées, des éléments avancés vers Thin-le-Moutier et Signy-l'Abbaye, une brigade autour de Signy-l'Abbaye, une brigade avec l'artillerie du corps sur Jandun-Launois, faisant la liaison entre Signy-l'Abbaye et Montigny-sur-Vence.

Ainsi le 9e corps pouvait, selon les nécessités de la bataille, intervenir soit au nord de Mézières et sur la Meuse, en liaison avec le 11e corps et les 52e et 60e divisions de réserve, soit à l'ouest, contre des troupes allemandes

SOLDATS MAROCAINS SECOURANT UN BLESSÉ ALLEMAND

cherchant la coupure de l'Aisne vers Marlemont et Signy-l'Abbaye. Or, nous savons que c'est précisément, à cette date du 28 matin, l'objectif de l'armée von Hausen.

Dès le 28, à la pointe du jour, la division marocaine (général Humbert) est attaquée à Bel-Air et à Faluel par une infanterie ennemie débouchant de Lépron-les-Vallées. C'était le XIIe corps saxon commençant la manœuvre que l'armée von Hausen tentait pour tourner la gauche de la 4e armée.

Les zouaves de la division marocaine, conformément aux ordres reçus, se replient lentement et contiennent l'ennemi à La Cense-La Rivière (ouest de Thin-le-Moutier), puis se rabattent sur Signy-l'Abbaye par la Fosse-au-Mortier. A 11 heures, l'ennemi attaquait Signy-l'Abbaye. L'armée von Hausen tombait sur les éléments de la 17e division, mis en surveillance dans ces parages.

Vers le milieu de la journée, Signy-l'Abbaye était perdu.

On apprend par les reconnaissances de cavalerie que l'ennemi n'est ni sur la gauche vers Liart, ni sur la droite vers Mézières, mais qu'il avance en masse serrée vers le centre, de Marlemont à Thin-le-Moutier, avec ses gros dans la forêt du Hailly. Et, d'autre part, les renseignements de l'armée signalent que la 4e division de cavalerie (général Abonneau), qui appartient maintenant à la 5e armée, s'éloigne à l'ouest, vers Landouzy-la-Ville. Il y a donc un grave péril de ce côté.

Le général Dubois, qui est à Poix-Terron, donne aussitôt au général Humbert l'ordre de se porter sur Thin-le-Moutier-forêt du Hailly,

et d'attaquer vigoureusement l'ennemi. En même temps, la 9e division de cavalerie, que le général de Langle charge de couvrir la gauche du 9e corps, est envoyée, par Launois, sur Signy pour s'efforcer de tendre un voile aux lisières de la forêt; mais elle n'arrivera à Launois que le soir.

Le général Humbert s'organise face à l'ouest, en avant de Jandun, la brigade Blondlat étant à Dommery avec son régiment colonial et à Vaux-Gravier avec ses zouaves.

L'ennemi débouche de Signy-l'Abbaye sur Dommery, tenu par la brigade Blondlat. Avec des alternatives extrêmement coûteuses pour les deux parties, Dommery est pris et repris plusieurs fois. Plus au nord, la lutte est non moins vive autour de la Fosse-à-l'Eau. Par plusieurs charges à la baïonnette, le régiment Cros et le bataillon Sauvageot enlèvent les boqueteaux 249 et de Mésancelle. En fin de journée, la division du Maroc l'emporte sur toute la ligne : elle a enrayé la manœuvre enveloppante du XIIe corps saxon, mais au prix de pertes sérieuses. Un grand nombre d'officiers et 3.000 hommes sont hors de combat.

Le chef qui commandait ces belles troupes, le général Humbert, était en personne dans une maison de la Fosse-à-l'Eau, petit village d'une quarantaine de feux, situé entre Launois et Thin-le-Moutier. Le temps était superbe, une clarté lunaire dessinait tous les détails du champ de bataille. On avait le sentiment d'un succès important. Malgré les pertes, zouaves et coloniaux étaient en joie.

Mais la bataille recommence soudain. Il faut à tout prix déloger l'ennemi des bois environnants où il se regroupe. Le colonel Cros se met à la tête de son régiment et crie : « En avant pour la France ! » La colonne se lève et, baïonnette au canon, court à l'ennemi. Celui-ci ne soutient pas l'attaque et s'enfuit. Tandis que la brigade Blondlat avait tenu à gauche, l'autre brigade enlevait la victoire (1).

(1) Voir un récit du combat de la Fosse-à-l'Eau où le 5e tirailleurs algériens et le 2e régiment mixte (zouaves et tirailleurs) du colonel Cros se couvrirent de gloire, dans Paul Ginisty, *Histoire de la guerre par les combattants*, p. 183.

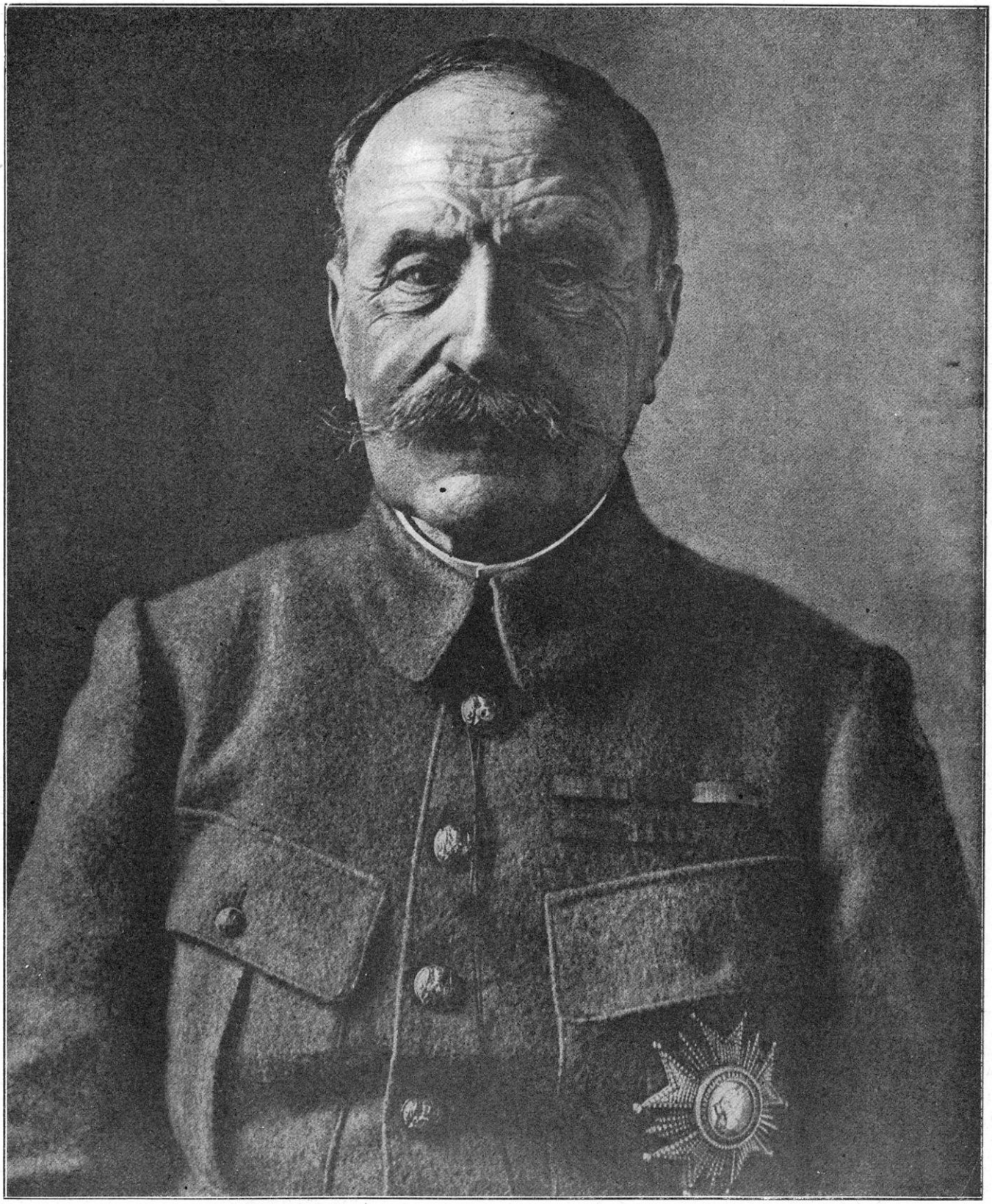
L'ennemi ne se tient pas encore pour battu. Il revient à la charge dès les premières lueurs du jour. Or, à minuit précis, l'ordre de retraite générale avait été donné à la division marocaine par le commandant en chef de la 4e armée, conformément aux instructions formelles du Grand Quartier Général. Il fallait bien quitter le champ de bataille. La retraite s'accomplit dans la direction de Launois.

Cependant, un bataillon n'avait pas été touché par l'ordre et était resté sur le terrain. Or, vers 4 heures du matin, tandis que la division défilant prudemment par échelons, était arrivée à Launois, l'ennemi s'ébranle et débouche. Le bataillon est pris à partie ; il tient seul contre toutes les forces saxonnes ; il les arrête et n'abandonne la Fosse-à-l'Eau que quand la division entière s'est écoulée. Alors, toute l'artillerie allemande tonne sur le village ; les troupes s'ébranlent au son des fifres et aux cris de : « Hourrah ! » L'assaut est donné... le village était vide.

Un général allemand, constatant que, depuis deux jours, on se bat contre une seule division et, à la fin, contre un seul bataillon, écrit sur son carnet : « Nous venons de perdre quarante-huit heures. »

Les notes de l'officier saxon citées précédemment confirment les détails et les conséquences de ce combat :

« 28 *août*. — On nous avise que deux régiments de turcos veulent arrêter notre marche sur Launois. Après un assez long combat, l'adversaire se retire à la tombée de la nuit. Bivouac d'alerte à Dommery. — 29 *août*. A 3 heures du matin, départ. Il faisait encore presque nuit, quand, peu après Dommery, nous nous trouvâmes devant un bois pris sous un tir rapide enragé. Toute la lisière du bois n'était qu'une ligne de feu. Ce qu'il y eut de frappant, ce fut la panique qui en résulta ! Tout le monde commandait ; personne n'eut l'idée de faire coucher les hommes. En plein jour, cet incroyable méli-mélo nous aurait fait anéantir. Voilà une chose que je ne voudrais pas revivre. (Et il s'agit d'un bataillon !) C'était une lourde faute du commandement de faire, après les marches fatigantes des trois derniers jours, repartir le régiment de nuit vers l'avant. L'affaire n'eut pas de suite à cause de l'obscurité et du peu de mordant du Français... Tout à coup cela repart. Devant nous, il n'y a que des rideaux de buissons dont les turcos se servent avec une adresse stupéfiante pour se



LE GÉNÉRAL FOCH

couvrir. Le régiment se déploie de nouveau, prend, après un vif combat, un petit village (la Fosse-à-l'Eau) et s'arrête devant Launois. Le combat continue de pied ferme. L'aile gauche ne fait pas de progrès, l'aile droite avance rapidement. *C'est un combat épouvantable.* Malheureusement notre compagnie de mitrailleuses a souffert du feu de notre propre artillerie: plusieurs officiers sont blessés. Tout à coup, l'artillerie ennemie arrête notre progression en mettant en batterie deux pièces latéralement à Launois. Nos gens reculent jusqu'à ce que le feu ennemi se taise. Launois est en feu. Nous reprenons notre marche en avant et contraignons l'ennemi à la retraite, par un feu d'enfer qui surprend et anéantit un bataillon de zouaves en formation serrée. La journée de Launois a été le baptême du feu pour le 178e. Le rôle dont étaient chargés ces turcos, c'était de maintenir une ligne de retraite ouverte vers le sud à l'armée engagée sur la ligne Mézières-Sedan. De là leur défense extrêmement tenace... »

La retraite était soutenue, dès cette matinée du 29, par une brillante contre-attaque commandée par le colonel Lestoquoi ; la division du Maroc, après ce beau et utile combat de Signy-l'Abbaye-La Fosse-à-l'Eau-Launois, était pleinement dégagée.

La 17e division, malgré les pressantes sollicitations de son chef, le général Dumas, n'avait pas pris part à la bataille. Tenue par ordre à Boulzicourt, elle avait servi de soutien à la fois à la division du Maroc et aux divisions de réserve engagées à sa droite dans un autre combat aux abords de la Meuse, face à Sedan.

SUITE ET FIN DE LA BATAILLE DE LA MEUSE (28 AOUT)

Avec ces combats, c'est-à-dire ceux de la 52e division de réserve sur Hannogne et du 11e corps dans les bois de la Marfée, nous reprenons l'exposé de la bataille de la Meuse proprement dite, où l'armée de Langle de Cary fait face au XIXe corps saxon et à toute l'armée du duc de Wurtemberg.

Le combat du bois de la Marfée, si bien commencé par le succès de Bulson, le 27, fait, en quelque sorte, le raccordement entre la bataille de Signy-l'Abbaye et la bataille de la Meuse : *le* 11e *corps* qui la livre est placé, en effet, à l'articulation du bras et du montant de la potence, en face du débouché de Sedan.

On sait le prix que le général de Langle attache à ce qui se passe dans cette région. Il a prêté au 11e corps (général Eydoux) l'appui de la 52e division de réserve (général Coquet), de la 60e division de réserve (général Joppé) et, en plus, il a donné ordre à une brigade du 17e corps, et même à un détachement du 12e corps, de remonter le long de la Meuse pour prêter main-forte au 11e corps.

C'est surtout pour ces forces, vraiment imposantes, qu'est rédigé l'ordre exprès de rejeter l'ennemi dans la Meuse, « coûte que coûte ». Les troupes, fières de leur succès de la veille, respirent l'enthousiasme, malgré l'état d'épuisement où les ont mises huit jours de combat et de marches incessantes.

Pour le 28, on confie l'effort principal à la 21e division (général Radiguet), qui débouchera à droite de Chaumont-Saint-Quentin sur Noyers et Thelonne, en direction de la presqu'île d'Iges. A sa gauche, la 21e division est appuyée par la 52e division de réserve qui attaque droit sur le pont de Donchery par Sapogne et Hannogne. En soutien, la 22e division (général Pambet) a deux régiments sur Chéhéry-Chaumont-Saint-Quentin : le reste en réserve. La 60e division de réserve prend l'offensive sur Pont-Maugis, en face de Sedan.

L'artillerie du corps, renforcée par plusieurs batteries appartenant au 17e corps, est installée entre Chaumont-Saint-Quentin et Bulson. Tirant au-dessus de la 21e division, elle arrête toutes les forces qui cherchent à déboucher sur la crête du bois de la Marfée et bouleverse les tranchées que l'ennemi a creusées pendant la nuit. L'ennemi répond par une formidable préparation d'artillerie et arrose copieusement tous les emplacements des divisions françaises.

Au début de la journée, quelques incidents fâcheux se produisent : une brigade du 17e corps, qui devait soutenir l'offensive du 11e corps, supporte mal la canonnade ennemie et, se portant vers l'ouest, traverse en écharpe le champ de bataille ; la 52e division de réserve a subi de longs retards : quand elle arrive à Hannogne, elle est arrêtée par la canonnade

FLOING, PRÈS DE SEDAN

ennemie. Enfin, les têtes de colonne du 12e corps d'armée qui arrivent à l'aide vers 11 heures et débouchent sur la région de Raucourt, sont soumises par l'ennemi, qui a passé la Meuse entre Remilly et Villers-devant-Mouzon (XVIIIe corps), à un formidable tir de barrage de 105 et 150, qui les empêche de progresser.

La bataille, qui s'élargit sur tout le coude de la Meuse, paraît hésiter un moment.

Mais, suivant l'ordre exprès du général de Langle de Cary, qui s'est transporté sur le terrain, vers Bulson, l'offensive est reprise à 15 h. 30 avec l'aide de la fraction recueillie du 17e corps d'armée.

L'artillerie ouvre un feu très vif sur les tranchées allemandes de la crête bois de la Marfée-Noyers. Toutes les troupes se portent en avant ; une charge du 65e et du 293e chasse l'ennemi du bois de la Marfée. Le bois est réoccupé. Le 64e, de son côté, reprend la crête jusqu'à Noyers. Le 93e se porte sur Pont-Maugis, seul point de la rive gauche où l'ennemi paraît vouloir tenir encore.

La 60e division de réserve est entrée, à son tour, dans le bois de la Marfée et a pris contact avec la 22e division. « Je me souviens, écrit le capitaine Colin, de l'état-major de la 60e division, de l'enthousiasme qui animait les troupes. Au 202e, le lieutenant-colonel Cigna fit déployer le drapeau, lui fit rendre les honneurs et donna le signal de la contre-attaque. »

La contre-attaque se développe avec une telle ardeur qu'elle finit par atteindre la Meuse à Pont-Maugis. Mais, là, l'ennemi s'était fortifié dans les usines. Il fallait du canon pour le déloger et il faisait nuit noire. « Nous avions tous, écrit encore le capitaine Colin, l'impression d'un beau succès, et c'est avec une confiance joyeuse pour le lendemain que le général et son état-major allèrent à Chevenges pour y passer la nuit. »

La 22e division, qui a coopéré à la bataille, s'avance et se met en ligne pour achever l'offensive le lendemain. N'oublions pas que la 17e division (Dumas) du 9e corps, est là, à Boulzicourt, impatiente d'action et qu'elle offre d'apporter son concours sur la gauche. Tout promet la victoire complète, c'est-à-dire l'ennemi rejeté dans la Meuse, dont il ne tient plus que le bord.

Mais, vers 22 heures, on reçoit l'ordre de

l'armée qui, conformément aux instructions du Grand Quartier Général, ordonne la retraite immédiate dans la direction de Vendresse. Tous les rapports s'accordent à dire combien il fut pénible aux troupes d'abandonner un terrain si chèrement reconquis. On obéissait, mais avec le sentiment d'avoir maîtrisé la volonté de l'adversaire.

Le 11e corps se repliait sans difficulté, l'ennemi ne songeant nullement à le poursuivre et, malgré les difficultés d'une marche de nuit éclairée par les villages en feu, conservait un admirable moral. L'ordre du jour du 22 septembre 1915 devait attester bientôt sa brillante conduite dans ces belles journées du bois de la Marfée.

Pour ces journées, précisément, nous avons un témoignage allemand qui confirme les données émanant de source française : c'est celui d'un sous-officier du 69e régiment de réserve appartenant à la 15e division du VIIIe corps de réserve (général von Egloffstein).

« *Vendredi 28 août.* — Le combat reprend à 8 heures. Le bataillon se rassemble au sud de Sedan. Très violent combat d'artillerie ; on emporte les blessés. De l'artillerie lourde passe devant nous et commence une violente canonnade. A midi, le XVIIIe corps attaque l'ennemi en flanc (par Remilly) et c'est sur notre ligne que porte le combat. — *Combat de Noyers,* 28-29 août. *Après qu'on eut reconstitué une compagnie avec les débris des compagnies du bataillon,* nous repartons, une fois reposés, pour reprendre position dans le combat... *Le régiment n° 17 a de grosses pertes.* Ronde d'officiers. *Découragés.* A 6 h. 30 nous repartons et prenons position contre l'ennemi face au sud-est sur les hauteurs que les Français ont abandonnées. On n'entend plus le canon que rarement... »

En effet, la retraite française, par ordre, a commencé. Mais on voit, par ce témoignage précis, dans quel état physique et moral les combats du 27 et du 28 avaient mis les soldats et même les officiers de l'armée allemande.

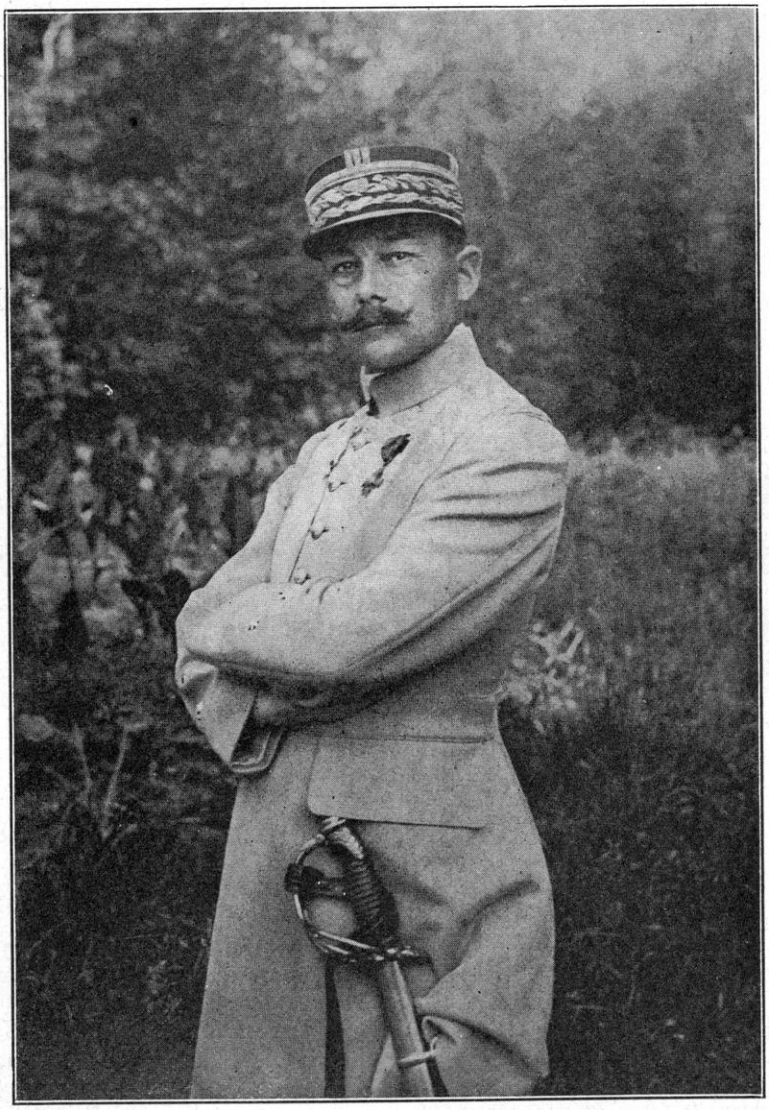
La situation n'est pas aussi brillante au 17e *corps* (général Poline). Ce corps, si éprouvé, ne s'est remis ni de ses pertes du début de la campagne, ni du désarroi qui en est résulté. De ses deux divisions, la plus nombreuse et la plus solide, la 34e (général Alby), a reçu l'ordre de coopérer à l'offensive du 11e corps que nous venons de raconter. Nous avons vu les résultats un peu incertains de cette intervention. La 33e division, réduite à une brigade, (général de Villeméjane) est en liaison avec le 12e corps : l'objectif qui lui est attribué vise la Meuse à l'est de Raucourt dans la direction de Mouzon. Après avoir subi des pertes considérables, les troupes du 17e corps ne réussissent pas à prendre pied, le matin, dans les bois à l'est de Raucourt. Cependant, la 66e brigade (général Frayssé) a reçu l'ordre de tenir à Villers-devant-Raucourt. Elle prend l'offensive sur Raucourt même. Le village est brillamment enlevé. On attaque la lisière du bois Cogneux, tandis que le 12e corps s'en prend aux hauteurs de Flaba. Un instant on a espéré un succès plus décisif. L'artillerie coloniale soutient énergiquement l'offensive. En fin de journée, il serait possible de rester en contact sur le front Maisoncelle-Huttes-de-Raucourt ; mais l'ordre de l'armée prescrit de se reporter en arrière. Le corps se retire sur Tannay.

Nous avons déjà fait observer que le 12e *corps* français (général Roques) (1) se trouvant au centre de la bataille avait un rôle double, et par conséquent difficile, en raison du proverbe, applicable surtout à la guerre : « Qu'on ne court pas deux lièvres à la fois. »

Le centre de ce corps est en avant de La Besace. Nous avons vu certains de ses éléments s'étirer au nord, vers Maisoncelle-Bulson, pour, selon les ordres de l'armée, venir en aide au 11e corps dans sa tentative sur la presqu'île d'Iges. Nous en avons vu d'autres se joindre aux formations du 17e corps pour arrêter l'ennemi entre Maisoncelle et Raucourt. Mais, comme le 12e corps est obligé de s'opposer en même temps pour son propre

(1) Composition du 12e corps (de Limoges) :
23e *division* (Angoulême) : 63e et 78e, de Limoges (45e brigade) ; 107e et 138e, d'Angoulême et Bellac (46e brigade) ; 21e d'artillerie.
24e *division* (Périgueux) : 50e régiment de Périgueux et 108e de Bergerac (47e brigade) ; 100e de Tulle et 126e de Brive (48e brigade) ; 34e d'artillerie.
Artillerie de corps : 52e régiment.

compte aux tentatives ennemies sur la Meuse, de Mouzon à Inor, il doit surveiller tous les méandres de la rivière et faire face à la fois au nord, à l'est et au sud. Aussi, dès la première heure, il se trouve engagé à la fois dans trois actions, vers Raucourt, vers Yoncq et vers Jaulnay ; il lui est impossible de se rendre compte de quel côté se produira l'effort principal de l'ennemi. Notons, cependant, que le 12e corps peut compter jusqu'à un certain point sur l'intervention de la partie du corps colonial tenue en réserve devant Le Chesne par le commandement de l'armée.



LE GÉNÉRAL HUMBERT
COMMANDANT LA DIVISION DU MAROC

Les ordres donnés au corps sont les suivants : la 24e division (général Descoings), n'ayant pu pousser la veille son attaque au delà de Raucourt-Flaba, se portera, le 28 août, dès la première heure, sur Moulin-de-Grésil, la 47e brigade sur La Belle-Epine, et le détachement Rabier sur Yoncq, c'est-à-dire que le corps fait une sorte de demi-cercle dont La Besace est le centre.

La bataille traîne dans la matinée. Mais, vers le milieu de la journée, l'artillerie lourde ennemie est renforcée. Elle tire de partout, de Villers-devant-Mouzon, de Mouzon, d'Inor, grimpée sur les falaises et les redans de la rivière (XVIIIe corps de réserve et VIe corps actif). Ce tir acharné ébranle le soldat. Il y eut alors, dans ce brave 12e corps, de véritables heures de découragement.

A 13 heures, le secteur nord du demi-cercle qui combat de Raucourt à Yoncq perd pied. Il abandonne La Belle-Epine et se replie sur Yoncq et La Besace. On porte tous les éléments disponibles autour de Stonne vers Yoncq, pour maintenir la liaison avec le 17e et le 11e corps. D'une façon générale, le recul du 12e corps se fait du nord au sud, dans la direction Stonne-Beaumont. Mais le général Roques engage alors la 47e brigade. Elle est dirigée de Yoncq sur Villemontry et la Meuse. Elle progresse dans le bois de l'Hospice, en chasse l'ennemi et couche sur ses positions à La Hannoterie, région d'Yoncq, et elle y est soutenue par une vigoureuse attaque de la 48e brigade.

Dans l'ensemble, la journée se traduit à la fois par un échec et par un succès : échec à gauche sur La Besace, succès à droite sur Yoncq, succès qui maintient les contacts avec la rivière. De ce côté, l'ennemi avait beaucoup souffert. On affirmait que certaines unités avaient dû se replier au delà de la Meuse.

Aussi, l'ennemi ébranlé ne poursuit pas son

succès, même vers La Besace ; le terrain n'est à personne : les officiers de cavalerie du 12e corps peuvent, dans la nuit, retourner à La Besace, resté inoccupée. Ils revinrent en disant à l'état-major : « Aucune raison de battre en retraite... » Mais l'ordre de la retraite générale était arrivé.

Voyons les choses du point de vue allemand :

« Le pont sur la Meuse, à Mouzon, non loin de Sedan, avait été détruit par les Français. Nos braves pionniers en avaient construit un autre sous le feu de l'ennemi. Nos bataillons l'avaient traversé; ils avaient pénétré dans l'étroite vallée de Yoncq et avaient fait l'assaut des Hauts-de-Meuse autour de Yoncq. Ce fut le *plus pénible, le plus dur de nos combats en France.*

« D'une hauteur, en face de la vallée (évidemment sur la rive droite), nous voyions des parties de la bataille.

« Mouzon, avec sa belle église à deux clochers, était devant nous; la ville était intacte. Soleil magnifique; horizons bleus et vaporeux.

« Cependant, de l'autre côté de la Meuse, on voyait continuellement les flocons blancs des shrapnells, on entendait l'éclatement des obus. Notre infanterie grimpait avec peine au flanc des pentes, accueillie par une grêle de fer. Une brigade environ de cavalerie à l'abri d'une colline se tenait prête à entrer dans la bataille. Les Français avaient pour but de nous attirer dans l'entonnoir de Yoncq : mais nos chefs savent mener un combat; ils s'abstiennent de nous y engager. Le combat est surtout un duel d'artillerie. Tout à coup nos troupes et même nos cavaliers, malgré leur abri, sont pris à parti par l'artillerie française. On n'en revenait pas d'une telle portée et surtout d'une telle précision. « Il y a quelque chose de louche... » On grimpe au clocher de Mouzon et on y trouve un capitaine d'artillerie français qui, en toute sécurité, au moyen d'un téléphone souterrain renseignait l'ennemi sur nos mouvements. C'était de bonne guerre. On ne peut que s'incliner devant un tel courage. Une fois ce capitaine enlevé, le feu désespérément exact de l'artillerie française cessa.

« Les hauteurs de Yoncq furent prises après de durs combats et les pertes furent lourdes des deux côtés (1). »

Il y a peu de chose à dire du *corps colonial.* Réduit, comme il l'était, après les combats de Tintigny-Rossignol, il est employé en partie comme réserve par le général de Langle et porté rapidement sur les points où ses éléments peuvent être utiles ; en partie, il vient en aide au 12e corps pour la défense de la région de Mouzon. L'ennemi, en effet, rudement ramené la veille par la reprise de Cesse et de Luzy, ne réattaque pas, le 28, dans la direction de Stenay-Beaumont.

La 2e et la 3e divisions sont mises à la disposition du général de Langle, la 2e division à Belle-Tour, la 3e division à Belle-Volée.

Toute l'artillerie disponible appuie, soit le 17e corps à Flaba, soit le 12e corps entre Beaumont et La Thibaudière-ferme.

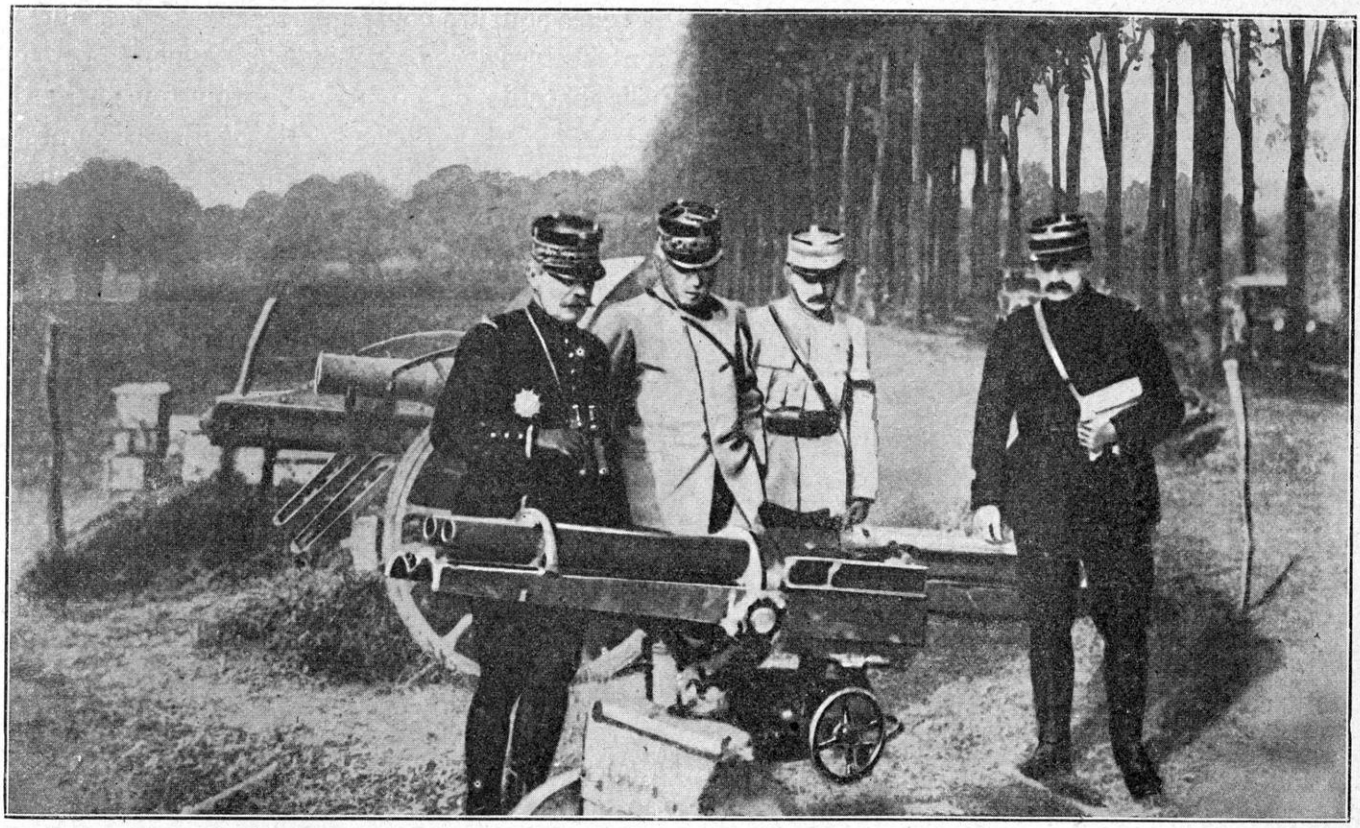
Beaumont est le lieu du combat qui préluda à la bataille de Sedan en 1870. Ce souvenir excite l'enthousiasme allemand. Mais le caractère des événements est tout autre, cette fois. L'armée française s'est dégagée et, en manœuvrant pour préparer de nouveaux combats, elle tient tête et fait subir de rudes pertes à l'ennemi.

L'artillerie du corps colonial participe à l'énergique contre-attaque du 12e corps sur les bois de Yoncq et de l'Hospice. Elle écrase de son feu les formations allemandes qui ont pénétré dans ce bois, et c'est certainement cette canonnade qui fait faire aux Allemands les tristes réflexions mentionnées plus haut. L'infanterie française, qui a réoccupé les bois, y a cerné et pris une batterie de mitrailleuses.

L'ennemi étant contenu sur la Meuse en amont de Stenay, le rôle du 2e *corps* est encore plus réduit que celui du corps colonial. La 7e division du 4e corps d'armée (général de Trentinian) avait été mise à la disposition du général Gérard si l'on décidait une offensive commune de ce côté. Mais les ordres de l'armée avaient fait renoncer à cette offensive en raison du projet de retraite ordonné par le Grand Quartier Général et, d'autre part, les Allemands avaient porté tout leur effort vers le nord. La journée se réduisit donc à une canonnade sans importance. L'ennemi (armée du kronprinz) se tient sur l'autre rive de la Meuse.

On reçoit, à 21 h. 15, l'ordre général de l'armée portant que la 4e armée se repliera dans la nuit sur la ligne de l'Aisne, en vue de préparer l'offensive dans une nouvelle direction. La 7e division est rendue à la 3e armée.

(1) Carnet de route de Karl Freiherr von Berlepsch, *Ein Jahr an beiden Fronten* (*Une année sur les deux fronts*), p. 46.



LES GÉNÉRAUX FOCH ET FAYOLLE EXAMINANT UNE MITRAILLEUSE

CONSÉQUENCES TACTIQUES ET STRATÉGIQUES DES BATAILLES DE LA MEUSE La bataille de la Meuse prenait fin le 28 à minuit, par la volonté expresse du haut commandement français. Au point de vue tactique, comme au point de vue stratégique, le succès avait justifié l'initiative prise par le général de Langle de Cary. Malgré les difficultés que présente la défense d'une rivière, surtout d'une rivière sinueuse, basse et munie de ponts nombreux, l'ennemi, s'il avait pu franchir la Meuse, avait été contenu partout sur ses bords.

L'armée française, occupant les hauteurs de la rive gauche, avait bravement combattu ; sur plusieurs points, elle avait emporté de remarquables succès. Des opérations tactiques, brillantes, avaient été accomplies, notamment à Donchery, à la Marfée, à Yoncq, à Beaumont, à Luzy et Cesse. Les pertes allemandes avaient été extrêmement lourdes et, pour la première fois sur ce terrain, l'ennemi avait senti sa confiance s'ébranler. Nous avons relevé les aveux des carnets de route et nous avons noté ce mot échappé à la vigilance de la censure allemande : les officiers *découragés* ; nous avons cité les critiques amères de l'officier saxon. Les documents que nous avons eus sous les yeux ne laissent aucun doute sur le sentiment d'inquiétude qui commença à ébranler, dès lors, le moral du soldat allemand. Stegemann essaye d'expliquer cette disposition nouvelle, mais il ne la nie pas.

La 4e armée, malgré les rudes épreuves qu'elle avait subies dans les journées des Ardennes, s'était ralliée à la voix de ses chefs et elle avait prouvé ce qu'elle valait. Le général de Langle de Cary était en droit de constater « que ces deux jours de bataille procuraient, dans leur ensemble, le résultat qu'il avait cherché : les Allemands étaient arrêtés sur la Meuse et la 4e armée obtenait un succès qui devait entraîner, les jours suivants, les plus heureuses conséquences. »

En effet, les conséquences stratégiques n'allaient pas tarder à se dégager.

A ce point de vue, les combats du nord, sur

la partie du front que nous avons appelée « le bras de la potence », avaient été d'une importance extrême. Von Hausen, tombant avec deux corps et demi au moins sur le 9e corps et notamment sur la division marocaine à Signy-l'Abbaye, la Fosse-à-l'Eau, Launois, avait manqué, pour la seconde fois, l'objectif qui lui était assigné. De même que, du 23 au 25, il n'avait pu arriver à temps pour prendre à revers le 1er corps de l'armée Lanrezac, de même, le 26 et le 28 il manquait la liaison avec l'armée Bülow, et il ne parvenait même pas à prendre à revers la division du Maroc et à envelopper la gauche de la 4e armée. Au contraire, le 9e corps français, bien qu'en infériorité numérique sensible, lui barrait le chemin. Selon l'aveu d'un général allemand : « L'armée von Hausen avait perdu deux jours. »

Les conséquences de cet échec sur la prochaine bataille de la Marne ne peuvent être exagérées. En deux mots : la fissure ne s'était pas produite dans l'armée française et, par contre, elle était en voie de s'accomplir entre les armées allemandes. Le mouvement de von Kluck se rabattant vers l'Est à la veille de la bataille de la Marne dépendra en grande partie de la faute commise par le haut commandement allemand dans la région de la Meuse et sur la coupure de l'Aisne.

Le haut commandement français a le sentiment immédiat de cet avantage. Saisissant, avec une rapidité remarquable, l'occasion qui lui est offerte, le général Joffre a décidé la création d'un groupement spécial chargé d'exploiter la fissure : il constitue, séance tenante, un « détachement » d'armée qui deviendra, le 5 septembre, la 9e armée, et il en remet le commandement au général Foch.

C'est le 28 que le général Foch est appelé au Grand Quartier Général pour cette mission de haute confiance. Cette date est éloquente. Joffre s'organise en vue de la reprise de l'offensive. Il devine qu'une heure viendra où le manque de contact entre les armées allemandes de Belgique et celles du Luxembourg lui présentera un joint et il prend ses mesures.

Telles sont les conséquences stratégiques incontestables de la bataille de la Meuse, de cette belle bataille en coup de boutoir qui eut, en outre, l'avantage de venger l'échec des Ardennes et de rendre pleine confiance au soldat que tant et de si longues épreuves n'avaient nullement accablé.

Les communiqués allemands passèrent ces faits d'armes à peu près sous silence parce qu'il ne fallait donner aucune note qui détonnât avec l'enthousiasme lyrique qui était la convention officielle à ce moment. « Rien à signaler sur le front de la Meuse », dit le communiqué du 29 août 23 heures. Mais, depuis, il a bien fallu parler. Stegemann, écho des aveux que la réalité des faits, peu à peu connue, arrache à l'Etat-Major, s'exprime ainsi :

« Les armées allemandes continuaient leur offensive au milieu de violents combats avec les arrière-gardes françaises. Les IVe et Ve armées (allemandes) se heurtèrent, sur la Meuse, à une forte résistance *très bien conduite*, qui, après les premiers coups de Neufchâteau et de Longwy, se fit sentir d'une manière surprenante et répondait parfaitement aux instructions de Joffre de tenir fermement la ligne de la Meuse *pour gagner du temps* afin de constituer la nouvelle formation de la position stratégique à l'aile gauche anglo-française.

« Cependant, les Ire, IIe et IIIe armées allemandes, c'est-à-dire les armées de Belgique, continuaient à avancer *plus rapidement*... (1)

« Pendant trois jours, du 26 au 29 août, le XIIe corps combattit pour s'ouvrir la route de Mariembourg à Rocroi par Couvin. La résistance des Français fut la plus acharnée sur la Vence, affluent de la gauche de la Meuse qui a son embouchure à Mézières. Des combats violents et sanglants eurent lieu dans les bois, plantés de vieux chênes espacés, de Signy-l'Abbaye, Launois, Novion-Porcien. Des chasseurs et des tirailleurs noirs (division marocaine) étaient accroupis dans les branches des chênes ou couchés dans les broussailles et ils arrosaient les Saxons de leurs feux. Le XIIe corps, le XIIe corps de réserve et le XIXe corps éprouvèrent des pertes sensibles dans ces combats ; mais ils repoussèrent finalement peu à peu sur l'Aisne le tenace adversaire... (2). » (On sait que celui-ci se décrochait par ordre.)

La pensée qui domine toute la stratégie de Joffre pendant cette période ne peut être niée. Elle résulte de l'ordre donné de rompre le combat le 28 à minuit, quoiqu'il arrive. Elle résulte

(1) P. 142.
(2) P. 158.

LE GÉNÉRAL JOFFRE ET LE GÉNÉRAL FOCH

surtout de la création immédiate du détachement d'armée confié au général Foch. Remarquez que cette création n'était pas visée dans l'instruction générale du 25, preuve évidente qu'un fait nouveau s'était produit. Et ce fait nouveau était l'arrêt sur la Meuse des deux armées allemandes du centre, ce qui provoque l'espèce de décrochement que nous retrouverons à la bataille de la Marne.

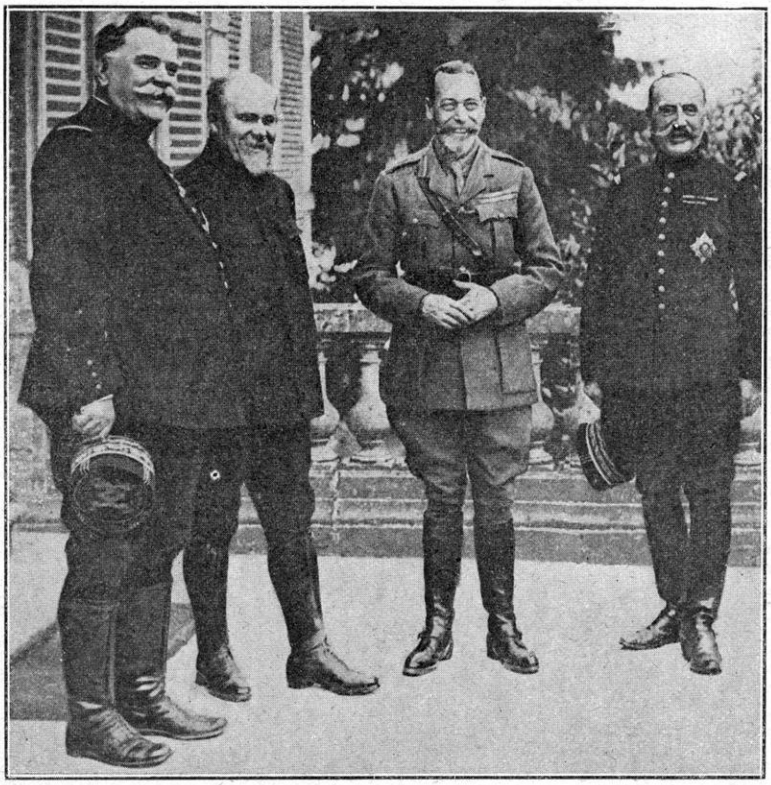
DÉTACHEMENT D'ARMÉE DU GÉNÉRAL FOCH

Le détachement d'armée dont il s'agit se composera des éléments suivants : le 9e et le 11e corps actif (général Dubois et général Eydoux), les 52e et 60e divisions de réserve (général Coquet et général Alby) qui, depuis la bataille des Ardennes, combattaient avec le 11e corps, et la 9e division de cavalerie (général de l'Espée). Toutes ces forces étaient, comme on le voit, prélevées sur la 4e armée. En plus, la 42e division d'infanterie, empruntée au 6e corps de la 3e armée et qui était transportée dans la région Guignicourt-Bazancourt.

En détachant ces éléments éprouvés des deux armées auxquelles ils appartenaient pour les confier au chef qui, la veille, commandait le 20e corps, le commandement français leur donnait plus d'indépendance, plus de mobilité.

La tâche qui leur était réservée résultait de la ligne qu'on leur faisait occuper : Bouvellemont-station d'Amagne. Il s'agissait de couvrir la gauche de la 4e armée, d'opérer en connexité stratégique avec la 5e armée et de défendre la coupure de l'Aisne au nord de Rethel. Le général Foch se rend à Machault, le 29 août.

Le même jour, il établit son quartier général à Attigny.



LE GÉNÉRAL JOFFRE, M. POINCARÉ, S. M. LE ROI GEORGES V, LE GÉNÉRAL FOCH

LE GÉNÉRAL FOCH

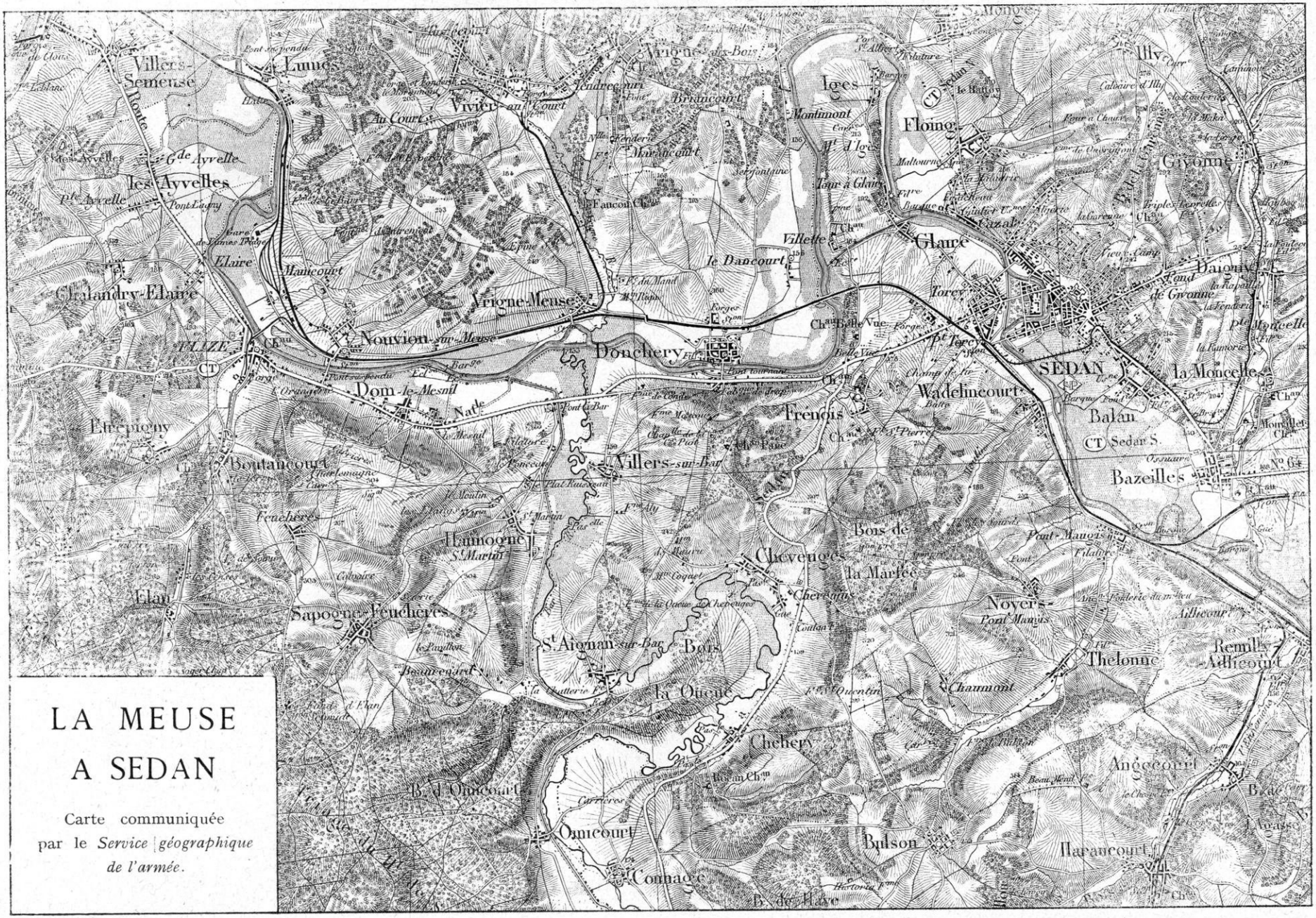
Le général Foch est un des hommes de guerre les plus réputés de la génération qui eut la mission de défendre la France contre les entreprises de l'Allemagne, en 1914. Chargé, au moment où j'écris, du commandement des troupes alliées en France, ses mérites, sa valeur, ses services l'ont acheminé, par le cours naturel des choses, à ce haut emploi.

Né à Tarbes en 1851, fils d'un fonctionnaire des Finances, élève du collège Saint-Michel dirigé par les Jésuites à Saint-Etienne et du collège Saint-Clément de Metz, il fut reçu à l'Ecole polytechnique en 1871, suivit les cours de l'Ecole de cavalerie de Saumur, passa capitaine en 1878 et entra à l'Ecole de guerre en 1884. C'est, non seulement un intellectuel, mais un soldat complet.

L'Ecole de guerre le mit à son rang. Dès 1896, il y enseignait comme professeur adjoint de stratégie et de tactique générale.

Il appartient, comme on le voit, à la jeune discipline, à celle qui avait reçu la leçon des Maillard, des Langlois, des Bonnal et qui se mettait résolument dans le sillage napoléonien.

La psychologie et la doctrine de Foch n'ont pas de secret : car il les a dévoilées dans son



LA MEUSE A SEDAN

Carte communiquée par le *Service géographique de l'armée.*

enseignement à l'Ecole de guerre et dans les livres qui répandirent cet enseignement. Foch est un réaliste enthousiaste. Il croit à l'âme, à la volonté, à l'énergie. Il sait que l'homme agit sur lui-même et sur les choses par l'application, le bon vouloir, la persévérance. C'est un chrétien. Il sait que la vie est éphémère et il gagne le ciel par sa foi invincible en l'idée et en l'idéal. Nul n'a plus que lui la conviction que la guerre est un « drame passionné », c'est-à-dire un drame de conscience. Il croit par conséquent que le chef la *commande* dans le sens profond du mot et qu'il la gagne ou la perd par ses mérites et ses démérites. Ce Français vigoureux et ardent est juste l'opposé d'un Kutusof.

Cette sorte de tempérament reconnaît que l'homme est soumis aux lois éternelles : mais il pense que la liberté humaine agit sur ces lois en les saisissant dans leur essence et en les attachant à ses entreprises. Il sauve le libre arbitre par la foi qui unit l'homme à l'éternel, par la sagesse qui le discerne, par le travail qui en fait son objet, par la volonté qui tend, dans ce but, le ressort de toutes ses facultés.

Le ressort : tout Foch est dans ce mot, comme tout Joffre est dans ce mot : l'équilibre. Les deux maîtres s'étaient connus et appréciés. Joffre, chef de l'état-major, avait, en connaissance de cause, confié le commandement du 20e corps à Foch ; dès les premiers jours de la guerre, il met entre les mêmes mains une nouvelle armée dont la mission doit être décisive ; bientôt, il fera de lui son *adlatus* dans le Nord. Les choix de Joffre furent généralement heureux. Ceux qui, par lui, grandirent vite, ont justifié sa désignation.

Il ne semble pas que, malgré l'ardeur qui le pousse vers l'action, Foch se soit laissé entraîner aux hardiesses un peu aventureuses de la jeune école. Souvent, il insiste, dans son enseignement et dans ses livres, sur le soin que le général doit prendre pour sa « sûreté ». Il met en garde contre les généraux « qui foncent sur l'ennemi comme des sangliers » ; il recommande, dans la préparation, la prudence, la patience, la méthode, la réflexion.

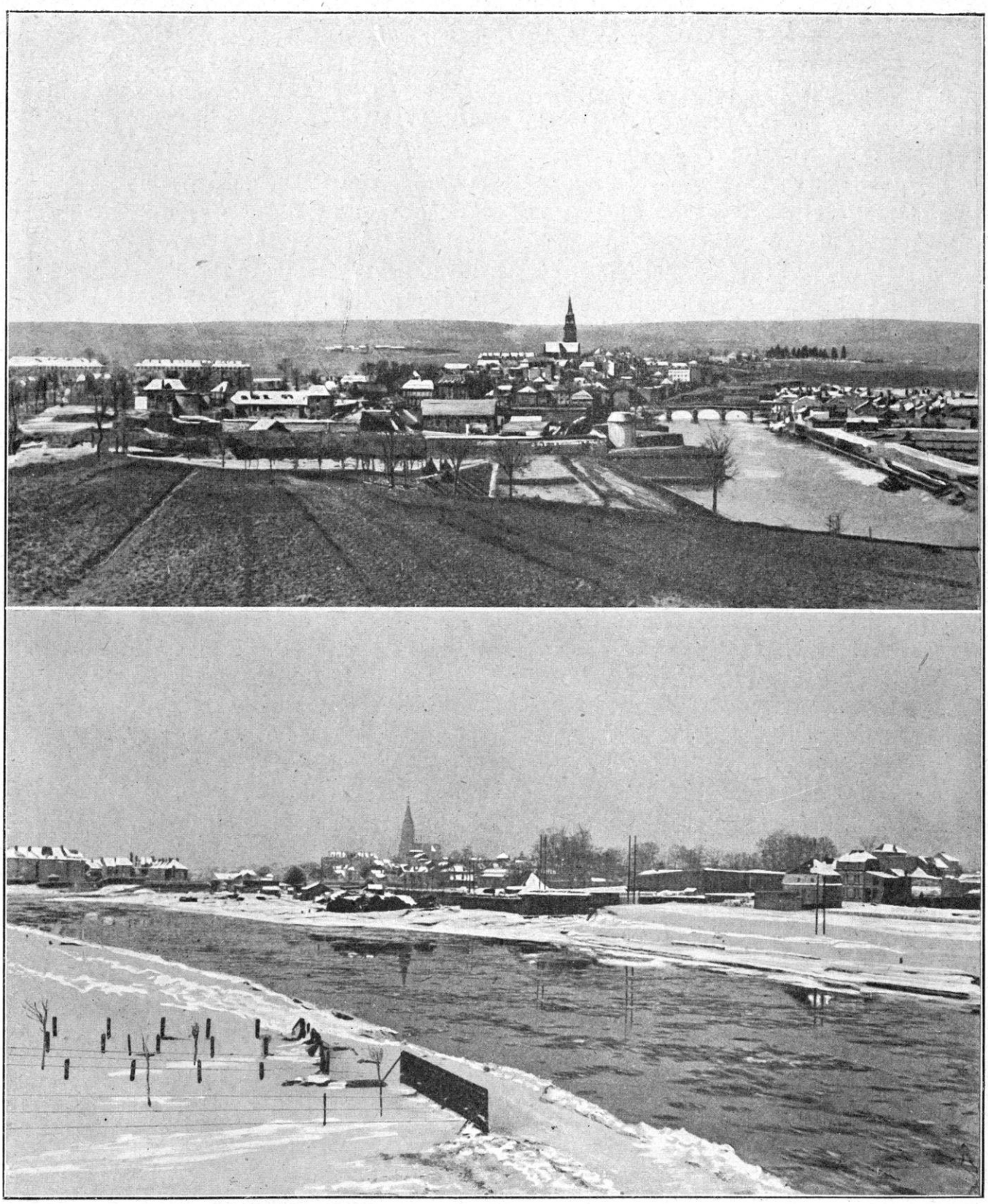
Il loue le mérite du maréchal Lannes à Saalfeld en ces termes : « Que doit-on le plus admirer, chez le jeune maréchal de trente-sept ans, de cette sagesse éclairée qui, patiemment, prépare la bataille pendant six heures ou de l'à-propos et de l'entrain avec lequel il lance son attaque finale ? » C'est le modèle que se propose Foch : dominer son propre tempérament et ramasser sa force par la réflexion pour la détendre dans l'action.

Mais, une fois l'arme bien préparée, c'est l'âme qui combat. Ici, Foch est tout lui-même. Telle est sa conception du chef et sa conception du soldat. Crânement et presque insolemment optimiste, il déclare que le vainqueur est celui qui ne veut pas être battu et que cette conviction, passant des officiers aux hommes, fait la supériorité d'une troupe sur l'autre : ainsi s'obtient l'ascendant. Il dit, d'après Joseph de Maistre : « Une bataille perdue est une bataille que l'on croit perdue » ; et il ajoute : « C'est donc moralement qu'elle se perd. Mais alors, c'est aussi moralement qu'elle se gagne. On peut donc prolonger l'aphorisme par celui-ci : une bataille gagnée, c'est une bataille dans laquelle on ne veut pas s'avouer vaincu (1). »

Il dit du soldat français : « Notre combattant est incontestablement supérieur à celui d'outre-Vosges par ses qualités de race : activité, intelligence, entrain, impressionnabilité, dévouement, sentiment national... Ces qualités natives placent à tous les degrés de la hiérarchie, dans les chefs de rang moyen, commandants de régiments, de bataillons, de compagnies ou même dans les rangs du soldat, des trésors d'initiative, de valeur, de spontanéité. » Un chef qui voit ses hommes sous cet angle sait se servir de leurs qualités parce que, au besoin, sa parole et son exemple les suscitent.

La guerre de 1914 allait mettre à l'épreuve les qualités personnelles, la science et le dévouement du général Foch. Nous verrons comment il combattit sur la Marne, sur l'Yser,

(1) Voir l'article de Miles dans le *Correspondant* du 25 janvier 1915.



ASPECTS DE LA MEUSE A MÉZIÈRES

sur la Somme. Nous le saisirons debout dans l'action. Agé de soixante-trois ans, le poil gris, la figure longue, la moustache forte, les sourcils épais, le visage mobile et parfois illuminé, se livrant quand il est en confiance, mais le plus souvent attentif et fermé, la voix un peu voilée, mais chaude et prenante quand elle s'élève, il donne physiquement l'impression qui révèle son âme : c'est un ressort. Contraste singulier avec Joffre si fortement appuyé sur sa large carrure et qui fait masse, en quelque sorte, de tout son poids.

La qualité militaire du général Foch se découvre dans le fameux entretien qu'il eut avec le maréchal French à Dixmude (31 oct.-1er nov. 1914). Le grand chef anglais, si résolu et si sage, en était à se demander si, après d'énormes sacrifices, ses troupes pourraient tenir encore. Foch vint le trouver au quartier général anglais, à 2 heures du matin : « Monsieur le Maréchal, dit le général français, si vous retraitez c'est le débordement de ma gauche, avec toutes ses conséquences. Nous tenons avec dix corps d'armée tête à seize corps allemands. Que vos deux corps s'en aillent et je reste seul dans la proportion de un contre deux. Jamais, dans l'histoire, l'armée anglaise n'a reculé ; nous tenons dans nos mains, vous l'honneur de l'Angleterre, moi celui de la France ; le monde entier a les yeux fixés sur nous. Dussé-je me faire tuer, je viens vous apporter ma parole d'honneur de soldat que je ne lâcherai pas pied. Donnez-moi la vôtre ; j'en ai besoin ; j'y compte. Nous sommes soldats ! »

Le maréchal était ému aux larmes. Les mains dans les mains du général Foch, il lui dit : « Comptez sur moi ! »

Au moment où Foch parlait et agissait ainsi, son fils et son gendre venaient d'être tués en combattant, sous ses ordres, et *il le savait.*

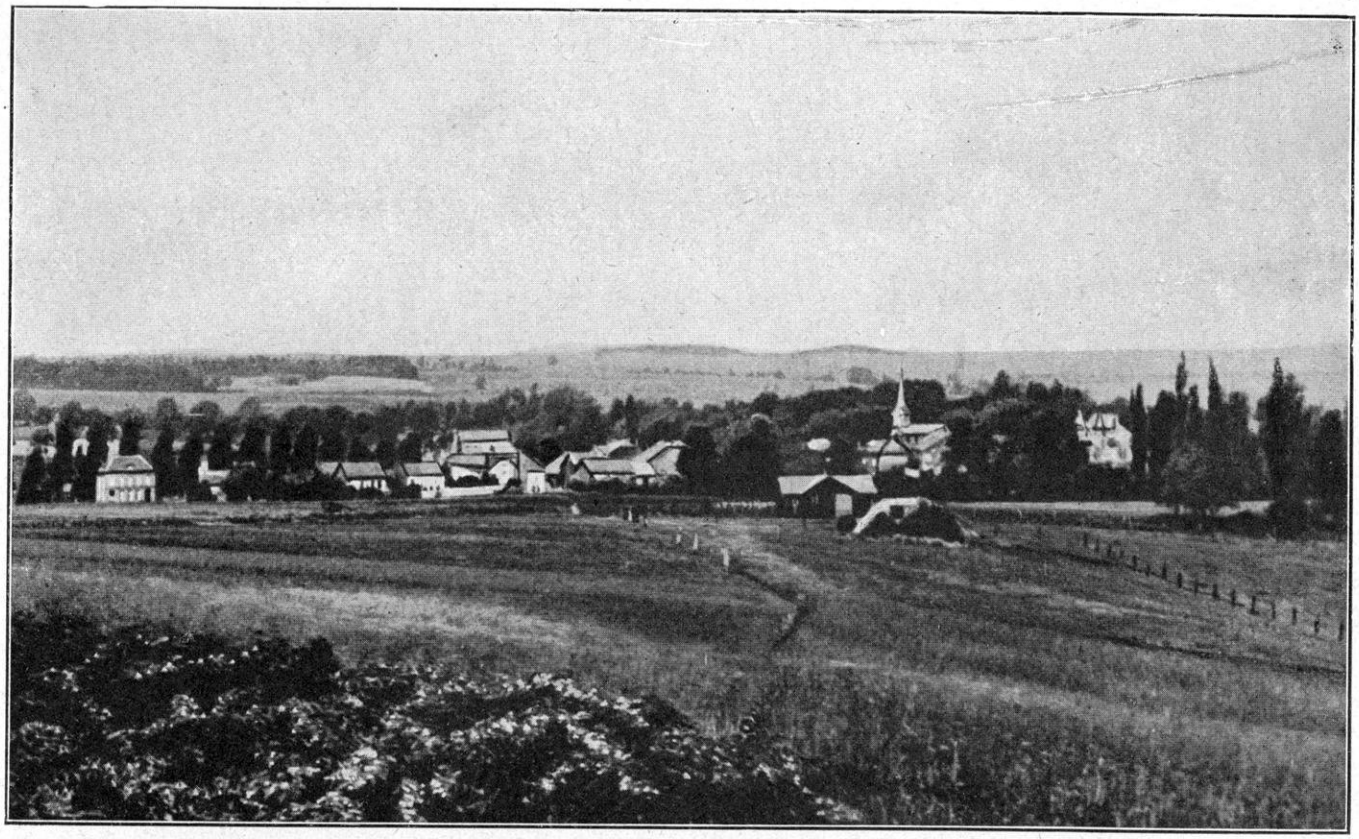
A partir du moment où le général Foch prend le commandement du nouveau détachement d'armée, la manœuvre combinée de ce détachement et de la 4e armée (général Langle de Cary) se rattache nettement à la grande opération de retraite qu'a conçue, dès le 25 août, le général Joffre. Nous reprendrons l'exposé du rôle de ces deux armées dans les préliminaires de la bataille de la Marne.

ROLE DE LA 3e ARMÉE SUR LA MEUSE Il faut suivre maintenant les opérations qui s'accomplissent entre la Meuse et Verdun, c'est-à-dire qui opposent la 3e armée du côté français et l'armée du kronprinz du côté allemand. Ainsi, nous aurons rattaché le travail des armées de l'Est à celui des armées du Centre et de l'Ouest ; nous verrons apparaître le début de la manœuvre allemande sur Verdun et sur Saint-Mihiel et nous aurons disposé l'ensemble des forces adverses autour de la place qui deviendra, un jour, le pivot de toute la guerre, Verdun.

La campagne de l'armée du kronprinz avait été sérieusement traversée par le combat d'Etain. Nous avons vu que le 6e corps (général Sarrail) et les divisions de réserve du général Maunoury avaient refoulé l'aile gauche du kronprinz jusqu'aux portes de Metz ; les opérations de cette armée allemande s'étaient trouvées, de ce fait, comme suspendues.

Quel était l'objectif de l'armée du kronprinz ou Ve armée dans le plan du haut état-major allemand ? Il faut unir par la pensée ces opérations à celles de la VIe et de la VIIe armées contre les armées de Castelnau et de Dubail. On supposait que l'aile gauche de l'armée allemande, la tenaille de l'Est, emprunterait la Trouée de Charmes et la Trouée de Belfort et déboucherait sur le centre de la France, dans la direction de Mirecourt, Neufchâteau, ultérieurement Vitry-le-François, Châlons-sur-Marne.

Dans ces conditions, on ne songeait nullement à s'attarder devant Verdun. On masquait la place, on la canonnait avec la puissante artillerie qui avait réduit Liége et Namur. Mais les armées d'opérations se tenaient au nord des Hauts-de-Meuse, franchissaient la rivière dans sa partie la plus abordable, prenaient la direction de Sainte-Menehould, et en ne perdant pas le contact avec l'armée



VUE DE FLIZE

du duc de Wurtemberg, débouchaient entre Reims et Châlons-sur-Marne, tandis que, de l'ouest, von Bülow et von Kluck convergeaient par Laon et Soissons.

Par l'effet d'une telle manœuvre, les armées françaises de l'Est étaient obligées, soit de se renfermer dans Toul et Verdun, comme Bazaine l'avait fait dans Metz en 1870, soit de se rejeter sur la frontière de la Belgique et du Luxembourg comme Mac-Mahon à Sedan, selon le plan prôné par von der Goltz.

Mais, à la date du 26 août, deux événements d'importance inégale s'étaient jetés à la traverse de ces beaux projets. Le 25, les armées de Lorraine avaient été arrêtées devant la Trouée de Charmes et elles avaient acquis la conviction qu'avant de passer, il fallait avaler ce dur morceau : le Grand-Couronné. D'autre part, les armées Ruffey-Maunoury avaient, par le coup d'Etain, resserré le couloir déjà étroit qui restait à l'armée du kronprinz pour défiler au nord de Verdun. La retraite de nos armées prescrite par l'instruction générale du 25 août avait, il est vrai, laissé le champ libre au kronprinz et la dislocation de l'armée Maunoury avait bien opportunément dégagé son flanc gauche. Mais il n'en était pas moins mis dans l'alternative ou d'assiéger Verdun — ce qui était une affaire — ou de s'acheminer à travers l'Argonne entre Varennes et Grandpré, et c'était une autre entreprise très âpre et classiquement difficile.

Pour que les choses se développassent normalement, encore fallait-il admettre qu'on n'aurait pas besoin des troupes du kronprinz sur d'autres terrains du vaste champ de bataille et que, soit auprès, soit au loin, on ne ferait pas appel aux effectifs importants qu'on avait mis, comme une réserve destinée à frapper le coup final, sous le commandement de l'héritier de la couronne impériale.

Il est intéressant de se placer, à cette heure délicate, dans le camp allemand et d'y saisir les premières traces de l'émotion et de l'ébranlement provenant de ces diverses causes, au

moment où les officieux célèbrent à grands coups de trompette la gloire du « vainqueur de Longwy ».

Tout d'abord, le haut commandement allemand est préoccupé des pertes énormes qu'ont subies ses armées et, sans doute, de l'espèce de fléchissement moral que nous avons constaté dans les rangs de la troupe ; déjà il s'aperçoit que, malgré sa longue et méthodique préparation, il n'a pas assez de monde pour suffire au plan de l'encerclement tel qu'il l'a conçu ; il commence à douter de la victoire en coup de vent que l'empereur en personne avait promise aux troupes « avant que les arbres fussent effeuillés ». En effet, dès le 27, on fait appel au ban du landsturm qui, d'après les lois militaires, devait être employé uniquement à défendre le sol national.

Le communiqué du 27 août s'en explique en ces termes : « Les lignes d'étapes ont dû être assurées jusqu'ici par les armées. Toutes les forces étant nécessaires pour la ligne du front, l'empereur a ordonné la mobilisation du landsturm qui sera employé au service des étapes et à l'occupation de la Belgique. Ce pays sera placé sous l'administration allemande *et mis à contribution pour les besoins de l'armée, afin de décharger l'Allemagne.* »

Une vague promesse de « mise à contribution », avec tout ce que ces mots permettent de sous-entendre, servait, comme on dit, à dorer la pilule.

Mais la stratégie des marches épuisantes et la tactique des attaques massives commençaient à donner les premiers résultats qu'il fallait en attendre : les succès ne s'obtenaient qu'au prix de sacrifices énormes. L'armée du kronprinz avait été la première surprise et elle apparaissait déjà comme la première affaiblie.

L'ARMÉE DU KRONPRINZ A PARTIR DU 26 AOUT

Cette armée opérait, on s'en souvient, à l'aile gauche et en liaison étroite avec celle du duc de Wurtemberg ; liaison telle que, selon les besoins, certains éléments de l'une des armées passaient sous le commandement de l'armée voisine. C'est ce qui arrive au VIe corps actif (général von Pritzelwitz), qui, le 30 août, fera partie de l'armée du kronprinz (V^e^ armée).

Ce corps avait, comme nous l'avons dit, passé la Meuse à Inor, s'était infiltré dans la forêt de Jaulnay et avait subi le rude coup de poing que le 2e corps français (général Gérard), uni à une des divisions du corps colonial (général Leblois), lui avait assené, le 28, à Luzy et à Cesse. Un peu étourdi, il se remet pendant les deux jours qui vont suivre.

L'armée du kronprinz tâte, pendant ces deux jours, les approches de la Meuse ; on la voit se déployer lentement sur la rive droite de la rivière, de Stenay à Consenvoye ; elle avance prudemment dans l'ordre suivant : d'abord, près du VIe corps actif, le XIIIe corps actif ; puis, vers l'est, le Ve corps actif, le Ve corps de réserve, le VIe corps de réserve, le XVIe corps actif, la 33e division de réserve et une brigade de landwehr, en plus la 6e division de cavalerie.

Nous disions que les événements qui se passent sur l'ensemble du vaste front ont déjà porté atteinte à la constitution de cette puissante armée. En effet, les affaires ayant mal tourné en Lorraine, la 33e division de landwehr et les détachements qui lui étaient adjoints avaient quitté la Woëvre septentrionale après l'affaire d'Etain et avaient été portés à Pont-à-Mousson où ils vont, comme nous l'avons vu, se faire battre assez platement à l'affaire de Sainte-Geneviève.

D'autre part, le Ve corps actif avait été mis en arrière pour être employé, affirmait-on, sur le front russe : et c'est, sans doute, un bruit qu'accrédita par la suite l'état-major allemand pour expliquer sa défaite sur la Marne. En fait, ce corps était tenu en réserve et son commandant, le général von Strantz, ayant son quartier général à Metz, allait bientôt prendre sous ses ordres d'autres unités tirées soit de Lorraine, soit de l'intérieur de

UNE BARRICADE SUR LA ROUTE D'ÉTAIN (MEUSE)

l'Empire et constituer ainsi le détachement d'armée chargé d'opérer de Metz sur Saint-Mihiel, ainsi que nous l'avons indiqué ci-dessus. Un témoin nous éclaire à ce sujet. Voici, en effet, ce qu'écrit un lieutenant d'artillerie appartenant à la 9e division du Ve corps actif :

Camp d'Aucourt (à 25 kil. à l'est de Verdun), 3 sept. 1914.

« L'après-midi du 27 août (il est à ce moment à Witarville, sur la Loison), l'ordre de reculer nous est donné, et nous autres officiers, nous apprenons qu'on ira en Russie. — 27 et 28, bivouac à Ducrois. — Le 28, nous franchissons la frontière allemande à Fentsch. — Les 28, 29, 30, je couche dans un lit à Essingen, près de Hayangen, en Lorraine, où tout le monde nous acclame. Nous regrettons de quitter le théâtre de nos succès. Les nouvelles des victoires contre la Russie et de la libération de la Prusse-Orientale nous parviennent. *Alors, nous revenons en arrière,* nous bivouaquons à Audun-le-Roman et passons les deux nuits à Sorbey. L'empereur y vint pour visiter son fils, le prince Oscar... — Hier (2 sept.), nous sommes venus ici, à Aucourt, où nous nous construisons un camp pour conquérir Verdun (1). »

(1) *Briefe aus dem Felde,* fasc. 5, p. 184.

Ainsi le Ve corps qui, d'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, avait été très éprouvé à la bataille des Ardennes, se reconstitue avant de réapparaître sur l'aile gauche du kronprinz où nous le retrouverons vers la fin de la bataille de la Marne.

De même, le Ve corps de réserve est pour le moment occupé et, tout en étant présent sur le théâtre des opérations, reçoit une mission spéciale dont nous parlerons plus loin. Il n'aura pas à franchir la Meuse.

Le corps de droite de l'armée du kronprinz est donc, actuellement, le XIIIe corps (général von Fabeck) ; le 30 août, ce sera le VIe corps pris à l'armée du duc de Wurtemberg. Le XIIIe corps s'était trouvé sur la ligne Signeulx-Tallancourt aux prises avec le 5e corps français ; il avait ensuite marché sur Grand-Failly et Marville. Un général qui appartient certainement à ce corps d'armée, a fait le récit des combats auxquels a pris part sa brigade. Des extraits de son récit nous permettent

de pénétrer dans le camp allemand et de suivre l'ordre de marche de l'armée :

« 25 *août*. — Hier, nous avons chassé l'ennemi au delà de la Chiers ; aujourd'hui, nous devons le chasser au delà de la coupure de l'Othain. De très bonne heure, nous sommes au delà de Petit-X (Petit-Xivry). Le commandant en chef y arrive Ordre donné : poursuivre sans merci l'ennemi qui offre encore une faible résistance, mais qui cède toujours ! J'ordonne une avance rapide en lignes légères, direction Grand-F. (Grand-Failly) sur l'Othain. Mon infanterie forme environ le milieu de la grande ligne de tirailleurs du corps d'armée avançant vers le sud-ouest, un groupe d'artillerie est sous mes ordres ; un régiment de uhlans se joint aussi à la poursuite. Mais alors nous faisons la troisième expérience sanglante de la guerre ; l'artillerie ennemie et même de gros calibre, postée de l'autre côté de l'Othain, a attendu l'apparition de l'artillerie allemande ; nous nous trouvons sur un champ de manœuvre français. Et, maintenant, c'est exactement comme si l'enfer avait ouvert ses portes ; des vagues de feu se succèdent sans interruption avec un effroyable vacarme, sifflement, hurlement, craquement, etc... *Les pertes sont considérables*... La brigade réunie couche sur les hauteurs au sud de l'Othain ; l'adversaire s'est retiré derrière la Loison. Je vais à cheval en arrière, au quartier général, à Grand-Failly. Et je constate que toute une longue rue du village est entièrement détruite. Nos hommes ne sont pourtant pas des incendiaires et ceux qui connaissent notre armée et notre discipline savent que l'incendie des maisons et des villages ne peut avoir lieu que *sur l'ordre des officiers*... Or, la sympathique femme du maître d'école nous affirme que ce ne sont pas les habitants du village qui ont tiré...

« 26 *août*. — Il s'agit de chasser chaque jour les Français d'une coupure au delà d'une rivière, aujourd'hui au delà de la Loison. Ce n'est pas un travail bien pénible ; son infanterie ne paraît plus capable d'exercer une résistance sérieuse, bien qu'elle puisse s'appuyer au sud de la Loison *sur d'excellentes tranchées que dès le début d'août elle a creusées* avec l'aide des habitants, ainsi que ceux-ci me le racontent. Le soir, je loge au château de Do. (Dombras.)

« 27 *août*. — Jour de repos. Je dois faire les rapports de combat pour les journées du 22 au 25, examiner les propositions pour les troupes placées sous mon commandement, les estimer, les compléter. Je parviens seulement à faire une courte promenade à cheval au delà *des tranchées excessivement bien placées et organisées par les Français*. En chemin, je rencontre une compagnie de chasseurs cyclistes de notre corps de cavalerie (il s'agit ici probablement de la 6e division de cavalerie) qui a bien souffert en commun avec mon ancien bataillon.

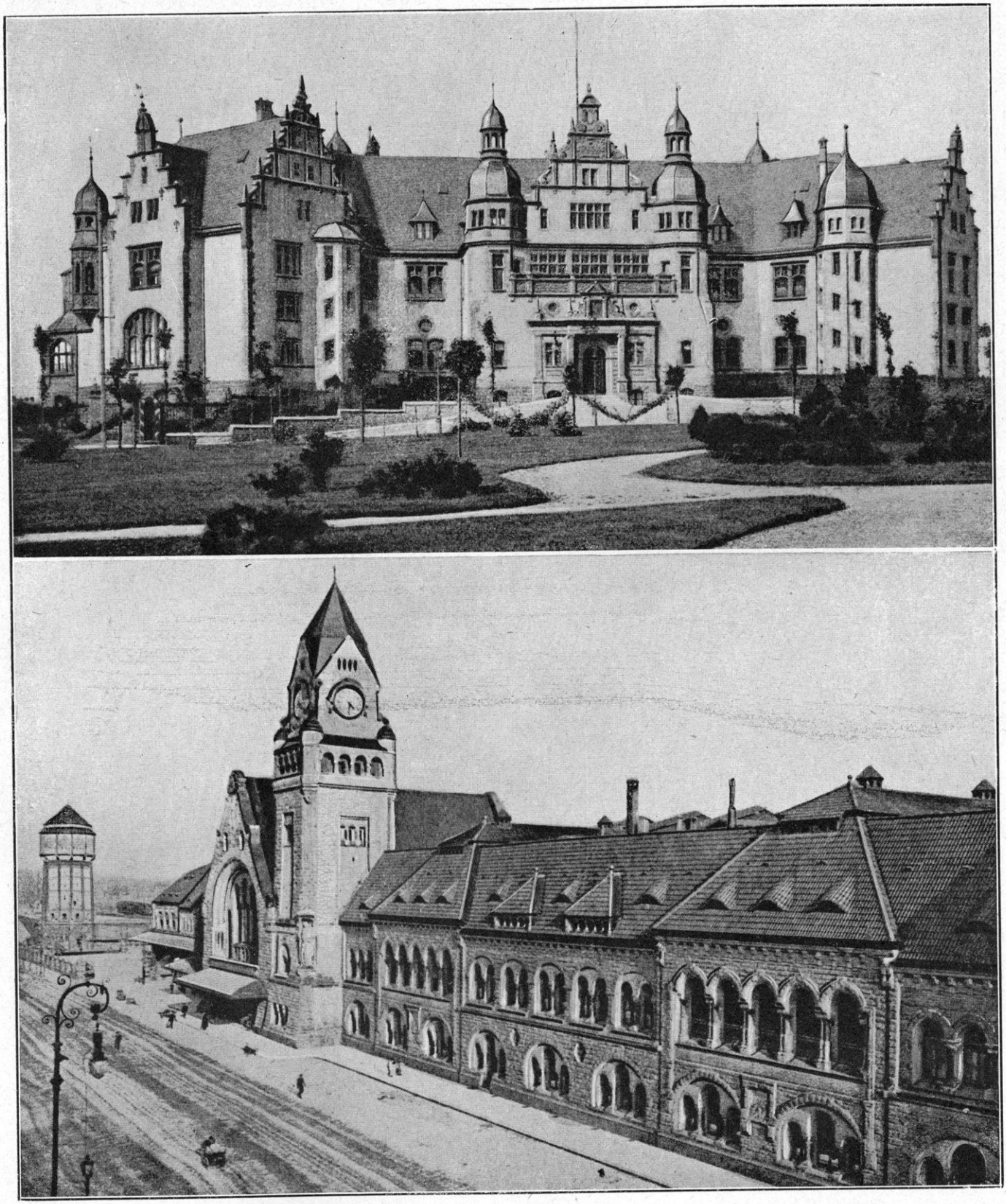
« L'après-midi, par une pluie battante, le corps voisin de droite (c'est le Ve corps dont nous avons expliqué la situation plus haut) traverse notre lieu de repos, se dirigeant en arrière, vers le Nord, pour être transporté, dit-on, vers l'Est (en Russie).

« Mais comme on apprend peu de vrai et de certain sur les grandes opérations, au front ! Plusieurs mois après seulement, j'ai appris que ce corps n'était qu'en réserve et qu'il est aujourd'hui à notre gauche, sur le grand front occidental (1). »

BRIEULLES-SUR-MEUSE

A la gauche du XIIIe corps actif, se trouve le XVIe corps actif (général von Mudra). C'est ce corps qui avait subi les rudes conséquences du combat de Fillières et qui, ensuite, par la retraite du 6e corps, avait dépassé l'Othain à Nouillonpont et Spincourt. De là, il ne trouve plus d'obstacle jusqu'à la Meuse.

(1) *Kampf und Siegestage*, 1914.



METZ. — LE PALAIS DU GÉNÉRAL COMMANDANT ET LA GARE

Il prend l'axe de marche de l'armée vers la rivière, mais ne la franchira que le 31 août à Vilosnes.

La gauche de l'armée, celle qui devait frôler, en quelque sorte, la limite du camp retranché de Verdun, était composée du VIe corps de réserve dont les éléments, ayant combattu au sud-ouest de Longwy, avaient atteint, le 24 août, la ligne Longuyon-Beuveille-Arrancy et se dirigeaient dès lors vers Sivry-sur-Meuse.

Cependant, un autre corps, le Ve corps de réserve, sans prendre part immédiatement aux opérations de campagne, s'approchait encore davantage de la forteresse pour entrer en observation devant elle. Une de ses divisions s'installe aux abords de Romagne-sous-les-Côtes. Un peu en arrière, la 53e brigade de landwehr est prête à l'aider dans sa mission, tout en gardant les communications de l'armée du kronprinz avec le Luxembourg, les places de Metz et de Thionville.

LA 3e ARMÉE FRANÇAISE DU 26 AU 28 AOUT

Quels étaient cependant les contacts entre l'armée du kronprinz et la 3e armée française ?

La journée du 25 août ayant été favorable aux armes françaises, l'armée allemande ne s'aventure pas. Un récit français dit :

« En général, l'ennemi pousse mollement parce que sa gauche avait été enfoncée, le 25, et qu'il ne savait pas ce qui allait se passer. Du reste, d'une manière générale, il semble que le commandement du kronprinz ait été mou. » (Nous en avons dit les raisons et cette appréciation d'un état-major français est confirmée par le carnet d'un officier allemand sous la date du 29 : « Le bruit court que nous allons avoir pour mission de nous emparer d'un fort d'arrêt (sans doute de Verdun) dans les quarante-huit heures. Ce sera du joli; si le commandement, *du haut en bas de la hiérarchie*, n'est pas meilleur, pas un homme n'échappera. Il me semble que nos chefs ont plus d'ambition que de vigilance et d'habileté (1). »

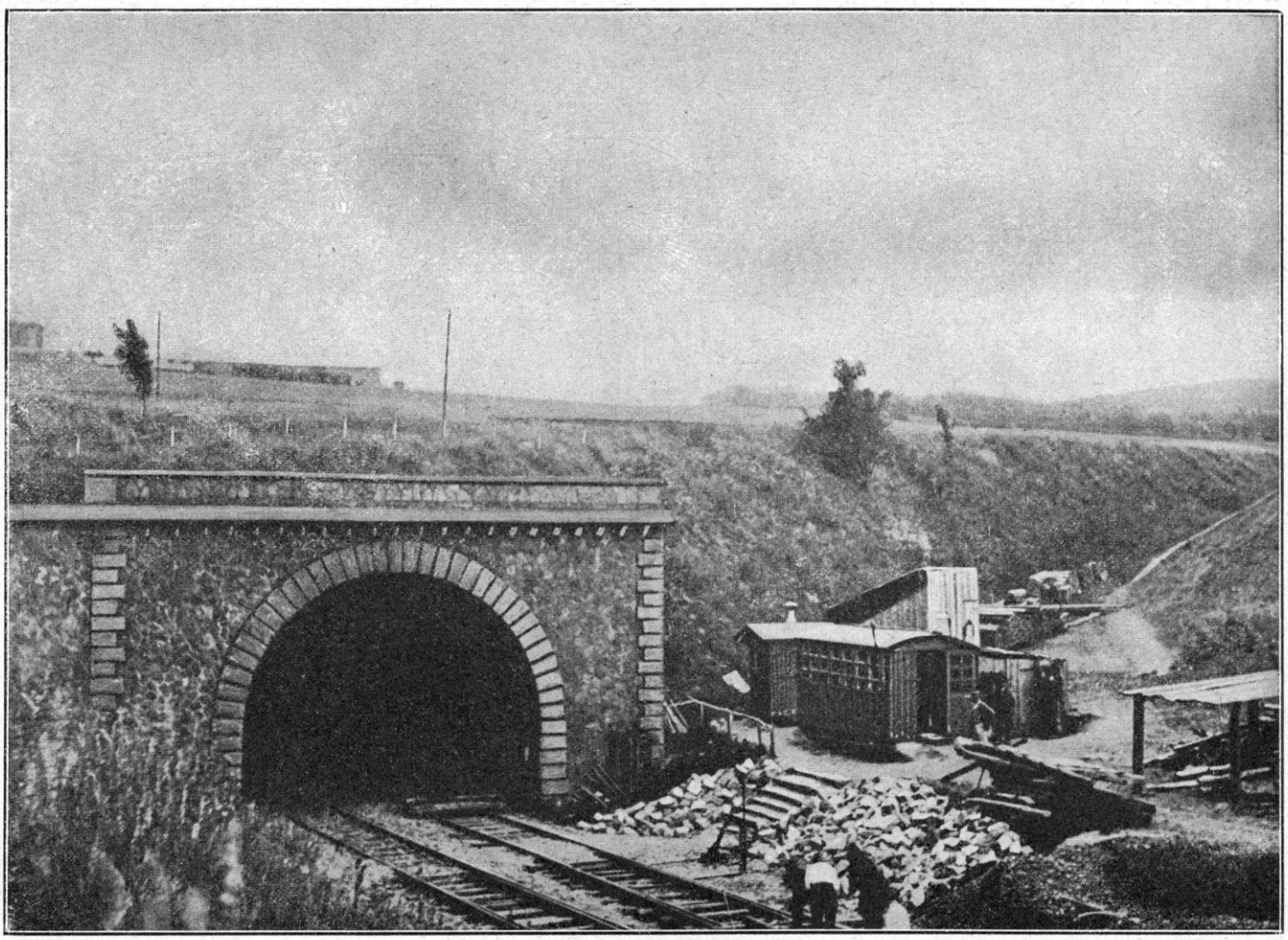
(1) *Revue bleue* du 13-20 février 1915.

Mais l'ordre de la retraite du 25 août ayant été reçu par les corps, la gauche du 6e corps, c'est-à-dire de la 3e armée s'était repliée jusqu'à Mangiennes. D'après les instructions, l'armée devait, dans sa nouvelle position, « appuyer sa droite à la place de Verdun et sa gauche au défilé de Grandpré ou à Varennes-Sainte-Menehould. »

Pas plus à la 3e armée qu'à la 4e armée, ce n'était l'avis des commandants de gagner ces positions sans combat. Ils se sentaient de taille à se défendre pied à pied. Tel était, d'ailleurs, l'avis du Grand Quartier Général. Répondant à une question posée par le général Ruffey, le général Belin avait dit : « L'instruction générale adressée dans la nuit du 25 au 26 donne des prescriptions pour coordonner les mouvements en cas de pression dangereuse de la part de l'ennemi ; mais elle ne constitue pas un *ordre* de retraite. En particulier, elle n'envisage pas l'abandon immédiat de la ligne de la Meuse, qui doit être, au contraire, utilisée pour arrêter l'ennemi et permettre aux troupes de prendre haleine. » La 3e armée se préparait donc à faire payer chèrement à l'ennemi le passage de la Meuse.

Tels étaient les ordres donnés par le général Ruffey. Dans le cas, cependant, où la retraite serait ordonnée, il adressait aux corps des ordres précis pour éviter toute confusion : le 5e corps devait s'écouler le premier en disposant, pour les combattants, des ponts de Vilosnes et de Sivry; le 4e corps ensuite, en disposant des ponts de Sassey-sur-Meuse, Dun et Vilosnes, le cas échéant ; le 6e corps s'écoulerait par les ponts de Consenvoye et de Charny. Tout était préparé pour la destruction des ponts aussitôt après le passage de l'armée.

D'après les échanges de vues avec le Grand Quartier Général, le général commandant la 3e armée faisait connaître à ses subordonnés son intention de tenir sur la rive droite de la Meuse en vue de protéger les opérations de nos armées de gauche. Toutefois, il ne comptait pas s'accrocher à la rive droite au delà du temps nécessaire pour cet objet ;



LE TUNNEL DU CHEMIN DE FER A MONTMÉDY

il disposait simplement la défense de cette rive droite par de fortes arrière-gardes. Si l'ennemi n'attaque pas, on y restera ; sinon, on se portera sur la rive gauche. On devait faire un usage judicieux de l'artillerie et notamment de l'artillerie lourde pour seconder les opérations.

Ces précisions sont nécessaires pour faire comprendre quelle volonté sûre d'elle-même et quelle méthode tranquille présidaient à la conduite des opérations. Il ne s'agissait nullement d'une armée en état de désorganisation et encore moins de panique.

Dans la journée du 26 août, on crut plus sage de se conformer au repli général et la Meuse fut franchie dans les conditions qui viennent d'être indiquées. Le 26 au soir, on faisait sauter tous les ponts.

Le 27 au matin, l'ordre général d'opérations de la 3e armée constatait ces résultats : Par sa résistance acharnée durant quatre jours contre des forces très supérieures, la 3e armée avait permis aux armées de Lorraine de remporter un succès stratégique considérable et d'arrêter l'ennemi à la Trouée de Charmes Maintenant, la mission de l'armée était de retarder la marche de l'ennemi et de combiner ses efforts avec ceux de la 4e armée pour empêcher celui-ci de franchir la Meuse :

Le 4e corps (Q. G. Romagne-sous-Montfaucon) de Sassey à Cléry-le-Petit ;

Le 5e corps (Q. G. Montfaucon, le général Micheler remplaçant le général Brochin) de Cléry-le-Petit à Brieulles, avec une division en réserve à la disposition du commandant de l'armée aux environs de Charpentry ;

Le 6e corps (Q. G. Esnes) de Brieulles à Cumières en liaison à droite avec la place de

LA MEUSE

DUN, STENAY, MOUZON, CARIGNAN

Carte communiquée
par le *Service géographique de l'armée.*

Échelle 1/100 000

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kilom

Verdun ; la 7e division de cavalerie opérerait en avant de Dombasle. L'artillerie lourde était groupée sous les ordres du lieutenant-colonel commandant le 4e régiment d'artillerie lourde, les escadrilles du parc d'aviation étaient à Cheppy.

Le commandant de l'armée gardait en réserve la 42e et la 10e divisions. Le quartier général (chef d'état-major : général Grossetti) était à Varennes depuis l'après-midi du 26.

La situation de l'armée était si forte sur les collines qui bordent la Meuse à l'ouest que l'ennemi ne songeait pas à l'attaquer. Le général Ruffey prescrivait d'ailleurs l'organisation immédiate, dans chaque corps, de trois lignes de résistance, avec emploi, dans la plus large mesure possible, de la main-d'œuvre civile.

Cependant, dans le cours de la journée du 27 août, la 4e armée, qui était aux prises avec les corps allemands ayant franchi la Meuse, demandait, pour les rejeter à la rivière, le concours du corps de gauche de la 3e armée, c'est-à-dire le 4e corps (général Boëlle). Des ordres étaient donnés en conséquence pour la journée du 28 août ; le 4e corps doit relever le 2e corps (général Gérard) dans le secteur compris entre la Wiseppe et la route de Stenay-La Neuville. C'est la 7e division du 4e corps (général de Trentinian) qui est chargée de cette mission, la 8e division devant assurer la défense de la Meuse dans le secteur compris entre la Wiseppe et Cléry-le-Petit. L'ennemi, comme nous l'avons dit dans le récit de la bataille de la Meuse, avait franchi la rivière et attaquait sur la rive gauche en direction de la forêt de Dieulet. Une contre-attaque de la 7e division sur Beaufort et le Bois des Dames, sans parvenir à rejeter l'ennemi au delà de la Meuse, l'avait arrêté et avait permis au 2e corps d'obtenir le beau succès de Cesse et de Luzy.

Cependant, devant la 8e division, l'ennemi, étendant son action vers le sud, tentait de jeter un pont de bateaux entre Sassey et Dun pour déboucher devant le bois de Doulcon. Cette tentative était contenue, le 28 au soir. Mais la 7e division, dans la journée du 29, allait suivre le mouvement de retraite de la 4e armée.

Au cours de cette journée du 28 août, qui avait, en somme, accordé quelque repos à la 3e armée, on avait appris : 1° que l'armée de Lorraine (général Maunoury) était dissoute et transportée avec son chef vers le nord, et que la 3e armée ne gardait plus à sa droite que les quatre divisions de réserve du général P. Durand (54e, 65e, 67e, 75e), réparties sur les Hauts-de Meuse ; 2° que la 42e division (du 6e corps) était détachée de la 3e armée pour faire partie du groupement commandé par le général Foch (1).

En outre, le gouverneur de Verdun signalait qu'une avant-garde ennemie faisait son apparition à Ornes, c'est-à-dire au nord-est de Verdun. Le gouverneur réclamait, de son côté, l'aide de la 3e armée. A 21 h. 30, la 4e armée faisait connaître les résultats de la journée, les beaux combats des deux ailes, le fléchissement du centre vers La Besace, l'ordre

(1) Nous avons un court récit des impressions d'un des grands chefs à la 42e division (général Verraux), qui nous renseigne admirablement sur l'état d'esprit de cette vaillante formation.

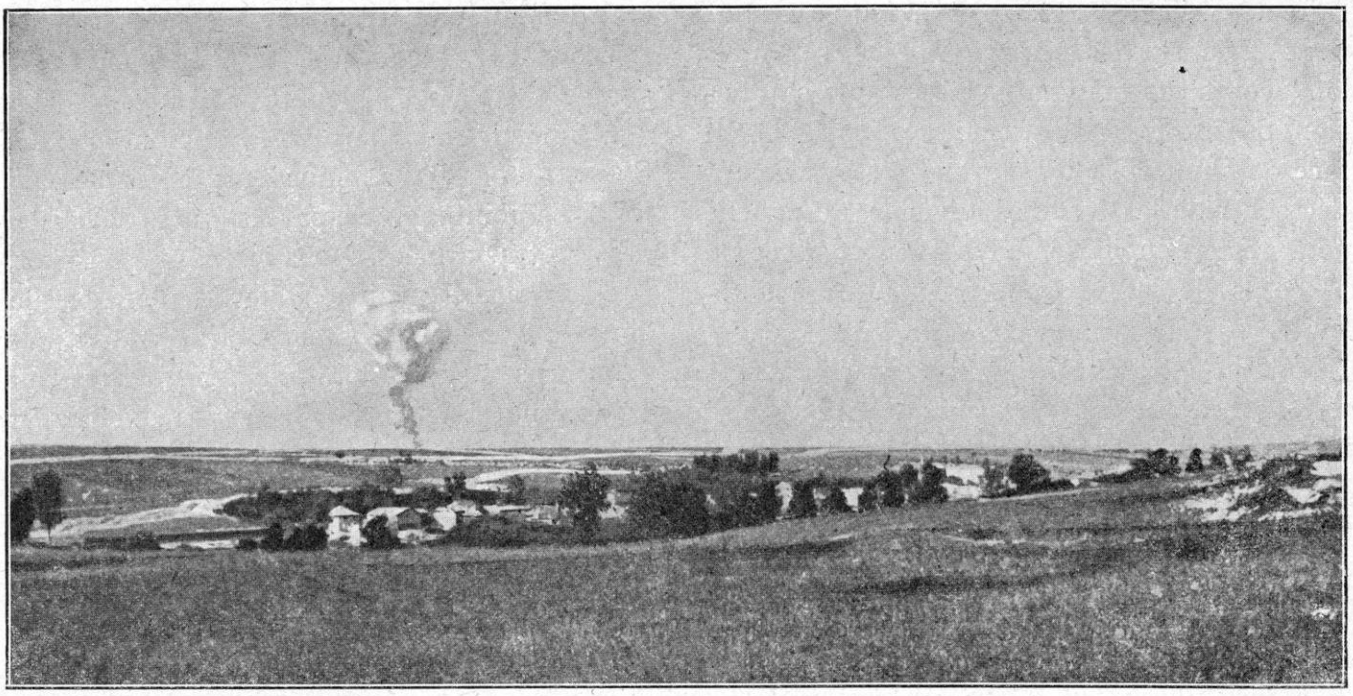
« 25 *août*. — A une heure de l'après-midi, on vient me dire de commencer la retraite : c'était l'ordre de retraite qui touchait toute l'armée. Je pris mes mesures le plus rapidement possible. Tout le monde en place dans la direction d'Azannes et Ville-devant-Chaumont. *La retraite s'opéra sans recevoir un coup de canon*. Dans Azannes, embouteillement des voitures, automobiles, etc. Quartier général à la ferme Duplessis...

« 26 *août*. — Nous restons sur nos positions.

« 27 *août*. — Je reçus, le matin, l'ordre de quitter nos positions, de partir dans l'après-midi à 1 heure et de repasser la Meuse en aval de Verdun. Je tombai des nues ! Nous avions devant nous un terrain extrêmement difficile, mais nous occupions des positions magnifiques. J'avais laissé une colonne de l'arrière-garde (général Crien), qui avait l'ordre de tenir les hauteurs d'Azannes, de manière à nous permettre de passer la Meuse. Nous passâmes la Meuse à Charny. Je reçus l'ordre de me porter sur Varennes et de passer avec ma division tout entière en réserve générale de la 3e armée. Le mouvement s'exécuta dans l'après-midi du 28, et la division, en dehors des feux et de toute crainte de la part de l'ennemi, se porta par Avocourt, Vauquois, Cheppy, et cantonna, le 28 au soir, dans la région Vauquois-Varennes.

« 28 *août*. — La 42e division reçut des compliments au Grand Quartier Général, à Varennes, sur la façon dont elle avait fermé l'arrière-garde de l'armée. « Vous avez fait preuve de cran, me dit le général Sarrail » et le général Ruffey me fit les mêmes compliments.

« 29 *août*. — Dans la matinée du 29, la division fut avertie qu'elle cessait de faire partie du 6e corps et de la 3e armée. Elle s'embarque à Verdun par le premier train, vers 6 heures du soir, direction inconnue (Compiègne, disait-on), en réalité sur l'Aisne, pour faire partie de l'armée Foch. »



EXPLOSION D'UN DÉPOT DE MUNITIONS ALLEMAND PROVOQUÉ PAR NOTRE ARTILLERIE

général donné à l'armée de se replier et la retraite sur l'Aisne par Buzancy-Le Chesne.

La situation se compliquait singulièrement. Un moment même, il avait été question du départ du 6e corps tout entier.

Les affaires, en effet, devenaient pressantes dans l'ouest. Aux yeux du Grand Quartier Général, Verdun était un appui suffisant pour les armées luttant dans cette région. Avec une justesse de coup d'œil remarquable, il comptait sur une défense vigoureuse dans la région de la Meuse, et prenait de ce côté toutes les forces qui lui paraissaient disponibles. De même que, déjà, nous l'avons vu emprunter des formations importantes aux armées de l'Est au fur et à mesure de leurs succès, de même, nous le voyons « vider » le plus possible ses armées du centre.

LA 3e ARMÉE LES 29 ET 30 AOUT Quels étaient les renseignements recueillis sur l'ennemi par la 3e armée pendant la journée du 28 août ? La veille, on avait constaté la présence du XVIe corps dans la région de Spincourt avec, derrière lui, la 33e division de réserve sur Rechicourt et Ollières. Mais dans l'après-midi du 28, des mouvements de grosses colonnes d'infanterie et d'artillerie, précédées de cavalerie, avaient été signalés sur les routes de Billy-sous-Mangiennes à Damvillers et de Pillon à Mangiennes. Ces forces paraissaient s'être arrêtées pour la nuit dans la région de Damvillers. La cavalerie allemande s'était portée vers la Meuse, et une de nos reconnaissances avait identifié des cavaliers de la 27e division (XIIIe corps). Le général Grossetti, chef d'état-major de l'armée, annonçait également que des effectifs importants avaient opéré au nord contre la 4e armée, et qu'il était à présumer qu'une partie pourrait se rabattre vers le sud et déboucher du front Stenay-Beaufort-Beauclair.

La situation, pour le 29, apparaissait très clairement. La 4e armée, dans son mouvement général de repli, gagnait par sa droite Buzancy, avec arrière-garde à Nouart. Mais elle découvrait ainsi la gauche de la 3e armée qui se voyait contrainte de contre-attaquer les forces ennemies marchant, au nord, sur les traces de la 4e armée, ou cherchant, à l'est, à passer la Meuse entre Dun et Consenvoye.

La surveillance des 6e et 5e corps restait donc fixée sur les passages du fleuve ; mais le 4e corps, ne pouvant y laisser que sa division de droite (8e division de Lartigue) en face de Dun et Mont-devant-Sassey, devait décrocher de la Meuse sa division de gauche pour rester en liaison vers Nouart avec le 2e corps de la 4e armée qui battait en retraite.

Mais la 8e division ne peut pas longtemps rester en pointe ; le décrochement va donc se propager forcément vers l'est : à 4 heures de l'après-midi, la 8e division constate, devant elle, la présence d'une très nombreuse artillerie ; sur son flanc, des colonnes de toutes armes descendent les deux rives de la Meuse. On ne peut plus attendre, le général de Lartigue donne l'ordre de repli sur Romagne.

Le 30 août, à 7 h. 30, le compte rendu de l'armée était ainsi conçu : « L'ennemi n'a montré aucune activité pendant la nuit. »

Toutefois, le général Ruffey, dès l'aube, prescrivait au 6e corps (général Sarrail), de se tenir prêt à repousser, avec l'aide des troupes de sortie de la place de Verdun, toute tentative ennemie sur Sivry et Vilosnes ; au 5e corps (général Micheler) d'agir avec son artillerie ; et enfin au 4e corps (général Boëlle), d'attaquer avec sa 8e division (de Lartigue) sur Villers-devant-Dun, appuyée par la 7e division (de Trentinian) et par la 10e division (Roques), plus à gauche ; la 7e division de cavalerie devait éclairer en avant de Buzancy.

Une reconnaissance, à la même heure, communique qu'on a entendu, au milieu du brouillard intense, un roulement de canons sur un pont de bateaux près de Mont-devant-Sassey ; une autre reconnaissance rend compte qu'un régiment ennemi avec mitrailleuses marche sur Nouart. Enfin, un aviateur signale, vers 9 heures, que des forces évaluées à un corps et demi, ayant cantonné à Beaumont, Yoncq et Flaba, sont en marche et atteignent les Grandes-Armoises.

A 2 heures, la 7e division (de Trentinian) était à hauteur de Barricourt et Tailly, et la 10e division (Roques) s'établissait en halte gardée entre Fossé, Nouart et Tailly.

L'ennemi, marchant de Beaumont sur Le Chesne, opérait un mouvement risqué qui frôlait la pointe formée par les unités de liaison des 3e et 4e armées. Nous avons vu, en effet, que la 4e armée avait reçu l'ordre de gagner la ligne Buzancy-Le Chesne-Bouvellemont ; le 12e corps s'était alors mis en marche sur Le Chesne et Montgon, le corps colonial sur Châtillon-sur-Bar, Pont-Bar, protégés dans leur retraite par l'aile droite de l'armée constituée par le 2e corps qui avait poussé dans ce but ses avant-gardes au nord de Bar et d'Autruche. Or, l'ennemi (VIe corps) présentait au 2e corps une marche de flanc ; le général Gérard se proposait donc de l'attaquer en se servant de son avant-garde établie vers Buzancy ; les 7e et 10e divisions l'appuyaient à droite ; le 76e régiment recevait l'ordre de tenir « jusqu'à la mort » une position de pivot en direction de Beaufort. Mais cette journée du 30 août est surtout une journée de préparation.

Le général Sarrail, qui prenait à 13 heures le commandement de la 3e armée à Varennes, prescrivait immédiatement aux troupes du 4e corps et de la 10e division de tenir à tout prix, en fin de combat, les positions atteintes, et il ajoutait : « Demain, la marche sera reprise dans la direction de Beaumont. »

Si la gauche de la 3e armée préparait un mouvement offensif, la droite, c'est-à-dire les divisions de réserve du général P. Durand, installées sur les Hauts-de-Meuse, s'organisait défensivement avec vigilance et activité.

D'abord, la division mobile du camp retranché de Verdun, la 72e division de réserve, surveillait la Meuse et les abords de la place. Quant au 3e groupe de divisions de réserve proprement dit, il comprenait les 54e, 65e, 67e et 75e divisions. Celle qui est en liaison avec le 6e corps est la 54e division (général Chailley) qui occupe le secteur nord de Verdun ; elle a, depuis plusieurs jours, creusé des tranchées

DANS LA MEUSE. — UN CANTONNEMENT FRANÇAIS

sur les hauteurs au nord-ouest, le long de la rive gauche de la Meuse.

« 28 *août.*— Le régiment tout entier se rassemble auprès du village (Cuisy). Nous creusons, sur une crête où le vent souffle, de profondes tranchées pour tireurs debout... Là-bas, dans le creux, un village blanc sous des feuilles, Dannevoux. Et tout au fond, par delà la Meuse qu'on ne voit pas, une chaîne de collines bleues. Jusqu'au soir, on creuse avec entrain.

« 29 *août.* — Sous un soleil blanc et fixe, les hommes, chemise ouverte et gouttes de sueur sur la peau, achèvent de creuser leurs tranchées... Nous cantonnons encore ce soir, mais en cantonnement d'alerte, car les obus allemands éclatent maintenant à un kilomètre à peine du village ; les vitres tremblent aux poussées invisibles et formidables des explosions (1). »

Partout on travaille. La 75e division, qui a enlevé le 25 août le village de Boinville, près d'Etain, livre des escarmouches avec des patrouilles de uhlans et en même temps se retranche.

« 28 *août.* — Nous avons fait des tranchées pour nos mitrailleuses (sous-lieutenant Flachaire) et nous les avons bien aménagées.

« 29 *août.* — On a occupé nos tranchées faites la veille.

« 30 *août.*— L'ennemi, signalé au nord de Verdun, veut, paraît-il, traverser la Meuse du côté d'Ornes ; ordre est donné au régiment (255e *de réserve, colonel Steinmetz*) de se porter dans le plus bref délai de ce côté pour les arrêter ; on se met en marche tout le jour et toute la nuit (2). »

Pendant que les divisions du général P. Durand s'organisent ainsi sur les Côtes de Meuse, les 55e et 56e divisions du général de Lamaze marchent vers les gares d'embarquement, d'où elles doivent être transportées, comme nous l'avons dit, à l'aile gauche, sur la Somme.

« Le 27 août, après une bienfaisante nuit de repos, la 55e division quitte Saint-Maurice que doivent défendre l'artillerie alpine et les réservistes du 15e corps, massés dans les tranchées pleines d'eau creusées sur les pentes des Côtes et déployés derrière les murs du cimetière que le génie, la veille, a crénelés.»

« La belle et fertile trouée de Spada franchie, la division arrive à Saint-Mihiel. Là, des nouvelles brutales et inattendues jettent dans tous les cœurs un pénible sentiment de tristesse. Mais ce qu'il importe pour l'instant, c'est de ne pas se laisser abattre. L'âme française est forte, elle est d'un acier bien trempé. Nos officiers et le lieutenant Péguy en particulier nous montrent par leur exemple et leur attitude qu'il faut hausser nos cœurs. « Voyez-vous me dit Péguy, en parcourant le journal que je viens de lui tendre, il y a eu évidemment un fâcheux fléchissement dont les causes ne nous apparaissent pas encore, mais nos troupes ne semblent pas avoir été entamées, c'est l'essentiel. D'autre part, j'ai toute confiance en l'état-major, nous sortirons certainement de ce mauvais pas. La victoire finale ne fait aucun doute (1). »

Devant les divisions de réserve installées sur les Côtes, la Woëvre était tenue, comme nous l'avons dit, par le Ve corps de réserve allemand et par le Ve corps actif en attente aux abords de la frontière allemande ; ces deux corps menaçaient Verdun.

« Le général Coutanceau, gouverneur de Verdun, dressait ses batteries ; il s'estimait, je l'ai su depuis, fort démuni et la place passait en première ligne; on peut dire même qu'elle en débordait...

« Dès le 28 août — je venais d'y arriver — le fort de Douaumont se ferma. C'était la conséquence du *dispositif final. Dispositif face à l'Est!* nous avait-on crié de Verdun... Notre régiment avait, en cette occurence, à défendre un secteur qui allait de la Meuse à Damloup Pour trois mille territoriaux, c'était assez coquet.. Nos hommes étaient un peu partout, dans des bois, dans des ravins, dans des villages, dans des ouvrages, bivouaqués, cantonnés, campés. Le régiment avait sa tête au fort de Douaumont et ses membres partout...

« Le 30 août — jour solennel — Verdun avait tiré son premier coup de canon : il partit de la batterie de 120 long établie près du fort de Tavannes; le premier obus lancé de la place vint tomber sur la route d'Etain, à la hauteur d'Abaucourt (2). »

Telle était la situation générale sur le front de la Meuse à la date du 30 août.

En somme, l'armée du kronprinz avait été contenue du 25 jusqu'au 29 et même jusqu'au 30 devant la 3e armée. Elle avait commencé à passer la Meuse dans la journée du 29, mais par petits paquets, et ne l'avait franchie en forces que le 30 ; le XVIe corps ne devait même la franchir que dans la nuit du 31 août au 1er septembre à Vilosnes. Cinq jours étaient gagnés et, dans les circonstances du moment,

(1) Maurice Genevoix, *Sous Verdun* (août-octobre 1914), p. 16.

(2) Notes inédites d'un caporal.

(1) Victor Boudon, *Avec Charles Péguy, de la Lorraine à la Marne*, p. 66.

(2) Louis Madelin, « Devant Verdun », dans *Revue hebdomadaire* du 13 octobre 1917.

MONTMÉDY. — LA GRANDE RUE

ce résultat était d'une importance extrême.

L'armée du kronprinz était restée sous le coup de son insuccès d'Etain. Le revirement qui s'était produit dans les dispositions morales des deux armées s'affirmait. Quelques extraits de carnets de route allemands, dépeignant l'emploi de ces cinq jours, permettent de le constater.

Un officier du Ve corps de réserve dit que le 25 sa division a reculé jusqu'à Maizy-Tucquegneux. Dans la journée du 26, on la couvre par deux régiments de cavalerie. « Au 2e peloton que je commande, il manque un caporal et 26 hommes. Le 26 et le 27 : rassemblement du bataillon derrière une colline près de Maizy-Tucquegneux, pour organiser une position de repli. Appel. Il manque 42 hommes, dont 18 blessés et 24 disparus. » Le 28, la division est encore à Bonvillers. Elle repart vers le nord, dans la direction de Montigny. « Arrivée à Montigny sur la Chiers, mort de fatigue. Le 29, nuit *très agitée*. Au milieu de la nuit, vive fusillade. On crie : « Les voilà ! » Au matin, on constate que les postes *énervés* ont tiré sur une vache... »

Le général du XIIIe corps, dont nous avons déjà cité le curieux récit, expose avec un calme inouï ce qui est advenu devant ses yeux, et non sans son consentement, de la vaillante garnison de Montmédy.

« Nous étions au 29 août, dit-il ; nous marchions en direction de la Meuse et nous approchions de Re... (sans doute Remoiville), lorsque tout à coup, près de nous et en avant, nous sommes surpris par un feu d'infanterie violent, mais court. L'état-major de la brigade et celui de la division s'arrêtent soudain, ensemble, sur le chemin. Les balles sifflent autour de nous. Enigme désagréable ! J'envoie au galop des cavaliers et des officiers à la découverte. Ils rapportent bientôt la clef de l'énigme : le gouverneur de la place de Montmédy a quitté la ville le 27 au soir avec la garnison et les artilleurs, tentant de gagner Verdun par le plus court chemin, à travers bois. Il doit s'être égaré ; car, le 29 au matin,

il est à peine à 15 kilomètres de Montmédy. C'est ainsi qu'il se heurte à des détachements de cavalerie et à une compagnie du génie. Alors, une scène extraordinaire se déroule; tandis que, parmi les Français, certains se rendent, la plus grande partie attaque et fait subir de lourdes pertes, notamment à un régiment de cavalerie et à ses officiers qui marchaient en tête ; les pertes sont plus lourdes encore à la compagnie du génie : en quelques minutes, 40 morts et un grand nombre de blessés. Tous les Français reprennent les armes et combattent avec acharnement. J'envoie un bataillon à droite, à travers la forêt, tandis qu'un autre attaque sur la route.

« On entend quelque temps encore une violente fusillade, puis un silence de mort. Je galope en avant et je me trouve en présence du gouverneur de Montmédy, un officier à la barbe blanche, âgé de soixante ans peut-être, blessé à la main. (*Le gouverneur de la place de Montmédy était le lieutenant-colonel Faurès, du 91e d'infanterie.*) J'échange quelques paroles avec lui et je l'envoie au haut commandement. Ceux qui restent des Français sont prisonniers et alignés devant moi. Alors, j'assiste, à cheval, à un spectacle que je n'oublierai jamais : les Allemands, pour se venger des Français qui leur ont fait tant de mal par surprise, ont attaqué de tous côtés les Français qui traversaient la route, et bientôt il y a sur la route et à côté 300 à 400 Français fauchés comme avec une faux. Spectacle terrible et que je voudrais imprimer dans la conscience de ceux qui ont causé cette guerre (1). »

Si ce récit terrible et cette exécution atroce contraire à toutes les lois militaires, n'avait pas été publiée en Allemagne avec tous les visas nécessaires et « au profit de la Croix-Rouge », les faits qu'il rapporte eussent paru à peine croyables. Des soldats qui font leur devoir et qui luttent avec le courage du désespoir, livrés de sang-froid à la fureur de la soldatesque ennemie qui vient de les écraser par son nombre ; un chef assistant impassible ; ce même chef racontant longtemps après, et de sang-froid, un tel exploit... Il fallait cette guerre pour révéler de telles âmes au monde.

(1) *Kampf und Siegestage*, 1914. (*Journal de campagne d'un officier supérieur*, publié au profit de la Croix-Rouge.)

Et de tels excès révèlent aussi l'état d'exaspération et d'inquiétude où la résistance des armées françaises avait mis dès lors les officiers et les troupes dans l'armée du kronprinz.

Cette armée, en effet, pour des raisons qui nous échappent en partie, n'avait pas profité des circonstances favorables que lui offrait le repli de l'armée française à la suite de la bataille des Ardennes. Elle avait hésité, tâtonné, cherché ses voies.

Il est probable que ce premier trouble venait du haut commandement lui-même qui sentait ses plans déjoués et qui se trouvait dans la nécessité de regrouper les armées en raison des pertes et pour des opérations non prévues. C'est le moment où l'empereur est à Metz, très anxieux de ce qui se passe sur la Mortagne et sur le Grand-Couronné ; c'est le moment où l'on monte, dans ce secteur, le coup de Saint-Mihiel et nous avons vu que l'on emprunte à cet effet un corps actif, au moins, à l'armée du kronprinz.

Quoi qu'il en soit, la 3e armée française avait si peu le sentiment d'être battue que le général Ruffey, au moment où il quittait son commandement, prenait ses mesures pour une nouvelle offensive.

En fait, la 3e armée se trouvait dans une bonne position, sa droite appuyée à la Meuse, ses gros face à l'ennemi défilant au nord à la suite de la 4e armée. De toutes façons, la 3e armée était intacte pour la retraite générale : nous allons la voir seconder très utilement la 4e armée pour la défense de l'Aisne ; nous la trouverons toute prête pour les grandes circonstances qui, dans l'esprit du commandant en chef, étaient en voie de préparation.

CHAPITRE XXVI

APRÈS CHARLEROI.- LES BATAILLES EN RETRAITE SUR LE FRONT OCCIDENTAL (25 août-30 août.)

La retraite de la 5e armée et de l'armée britannique. — Joffre reconstitue ses armées et prépare sa manœuvre. — Les batailles de Cateau-Cambrai, Saint-Quentin-Guise.

AR la bataille de la Meuse et la liaison de la 4e armée avec la 5e aux sources de l'Oise, nous sommes ramenés vers les opérations du front occidental que nous avons laissées au moment où commence la retraite après la bataille de Charleroi.

Cette partie de la bataille des Frontières est la plus connue, sinon la mieux connue. Comme le sort de Paris dépendait de celui des armées qui luttaient de ce côté, les autorités militaires ont été moins avares de communiqués et des sources d'information plus nombreuses se sont ouvertes plus tôt pour le public.

Paris, d'ailleurs, était dans la bataille ; il a vu passer dans ses rues les régiments, les estafettes, les soldats, les réfugiés. Il interrogeait fiévreusement : on lui répondait à l'improviste ; mais il recueillait toujours une parcelle quelconque de vérité. Ainsi, il a entendu les premiers échos, éprouvé les premières émotions et s'est fait une première opinion. N'ayant pas les moyens de contrôler, de discerner ou de choisir, il acceptait les nouvelles souvent incomplètes, faussées ou exagérées qui s'abattaient sur lui. L'énigme morale n'était pas moins obscure que l'énigme militaire.

Il n'est pas étonnant, qu'aujourd'hui même — trois ans et demi écoulés — l'exposé sincère et loyal des faits ne paraisse pas entièrement conforme à ces impressions. Des légendes s'étaient accréditées, des partis avaient été pris hâtivement, et, depuis, le torrent des faits, roulant ses apports sur cette première stratification ébauchée en pleine catastrophe, l'a recouverte, et il est presque impossible d'atteindre le tuf.

Creusons cependant ; essayons de mettre au jour la vérité.

Dans la nuit du 25 au 26 août, Joffre a dicté la mémorable instruction qui donnait l'ordre général de la retraite à toutes les armées faisant face au Luxembourg et à la Belgique.

Occupons-nous, maintenant, de celles qui luttent dans les Flandres et qui forment l'aile gauche de la grande armée.

Elles ont été battues à Charleroi ; elles sont en pleine retraite : leur retraite peut découvrir Paris.

Prenant pour centre Paris, voyons quelle est leur position, relativement à l'ensemble du front.

La frontière se divisant géographiquement en trois secteurs, voici quelles sont les

dispositions respectives le 26 au matin :

1er *secteur* : de Belfort à Verdun. L'armée von Heeringen et l'armée du prince de Bavière n'ont pas réussi dans leur tentative de tourner les armées françaises par la Trouée de Charmes et la Trouée de Belfort. Elles sont arrêtées en arrière de la ligne de la Mortagne et tenues en respect devant Belfort, Epinal, le Grand-Couronné, Toul et Verdun ; la ligne de la Meuse n'est pas même abordée. En face d'elles, les armées Dubail et Castelnau, ayant réparé les suites de leurs premiers échecs à Morhange et à Sarrebourg, tiennent tête à l'ennemi. La grande armée du général Joffre est désormais sans inquiétude au sujet de ses communications sur la droite. De ce côté, Paris et la France centrale sont efficacement protégés.

2e *secteur* : de Verdun à Maubeuge. Sur le secteur d'entre Meuse et Sambre, c'est-à-dire où le *système belge* pénètre en quelque sorte dans le *système français*, les armées du kronprinz et du duc de Wurtemberg débouchent de la forêt des Ardennes, où elles s'étaient tenues cachées jusqu'au 18. Mais elles n'ont pas atteint la Meuse ; le kronprinz, sérieusement éprouvé à Etain, s'arrête, hésite, tandis que le général Ruffey et le général de Langle de Cary s'apprêtent à faire front derrière la Meuse ; Verdun, l'Argonne, les Hauts-de-Meuse sont des appuis extrêmement solides pour deux armées à peine entamées. Celles-ci battent en retraite par ordre, mais nous savons qu'elles entendent user de la liberté qui leur est laissée de se retourner de temps en temps contre l'ennemi, s'il les talonne de trop près.

A la gauche de ce secteur, l'armée von Hausen s'est attardée derrière Givet : elle laisse échapper l'occasion qui paraissait se présenter à elle, de briser le front de bataille français, et la voilà qui se sépare des armées du 3e secteur, c'est-à-dire des armées opérant en Belgique occidentale, pour se coller à la droite de l'armée du duc de Wurtemberg. On s'apercevra bientôt, dans le camp allemand, du trouble que ces fautes et ces échecs de l'armée saxonne jettent dans les plans du grand état-major.

3e *secteur* : de Maubeuge à la mer. Enfin, dans le secteur des Flandres (celui qui retient maintenant notre attention), c'est-à-dire sur le cours des rivières qui, descendant de France vers la mer du Nord, unissent Paris aux rivages de cette mer et à l'Angleterre, les deux armées allemandes von Bülow et von Kluck, ayant franchi la Sambre à Charleroi et passé le canal à Mons, marchent sur les armées française et britannique qui cèdent le terrain.

Cependant, celles-ci s'étant décrochées par ordre, restent trop fortes encore pour qu'on puisse les considérer comme battues. Von Kluck et von Bülow se donnent pour tâche de les anéantir, von Bülow en les séparant l'une de l'autre et von Kluck en les tournant. Mais von Kluck est obligé de laisser en arrière une partie de ses forces pour contenir l'armée belge dans Anvers et aussi de renoncer à exécuter les instructions qui lui prescrivaient d'occuper les ports de la côte : Dunkerque, Calais, Boulogne, Le Havre. En plus, von Kluck est contenu, de ce côté, par l'apparition inattendue de l'armée d'Amade.

Donc, avec des arrières et des flancs peu sûrs, les armées allemandes, déjà fatiguées par de rudes combats, se ruent, tête baissée, dans la course terrible qui leur permettra d'atteindre à la fois le gros des forces françaises et les approches de Paris. Les chefs, grisés par de premiers succès, et surtout par une confiance en eux-mêmes et en leurs conceptions militaires vraiment folles, ne veulent pas voir qu'ils ont affaire à des troupes encore solides et bien commandées ; ils ne veulent pas voir qu'ils sont en présence d'une retraite calculée et non d'une fuite désordonnée ; ils ne veulent pas voir que, sur plusieurs points de l'immense front : à la Trouée de Charmes, à la coupure de l'Aisne, sur l'Oise, sur la Somme, des noyaux de résistance sont en train de se constituer ; en un mot, ils ne veulent pas se rendre compte que la partie est à peine engagée et que leurs adversaires sont pleins de ressources.

On a reproché au haut commandement français de n'avoir pas suffisamment prévu l'inva-

LES PARISIENS ATTENDENT LES NOUVELLES A LA GARE DE L'EST

sion allemande par la Belgique : comment excuser le haut commandement allemand de n'avoir rien compris à la manœuvre de Joffre et à l'importance capitale de cette « force de l'Est » que le général français prend, désormais, comme pivot ?

PREMIÈRES CONSÉQUENCES DE LA VIOLATION DE LA NEUTRALITÉ BELGE

La vérité est que le haut commandement allemand commence, dès le 26 août, à sentir les conséquences de la faute initiale qu'il a commise, à savoir de violer la neutralité belge et de pousser l'offensive à fond dans les plaines du nord sans avoir renversé, d'abord, la barrière qui protège la France contre l'Allemagne, c'est-à-dire les lignes fortifiées de l'Est. Cette faute, ni les alliés ne l'avaient commise en 1814, ni Moltke en 1870. Les généraux de 1914 ont voulu faire mieux : ils ont prétendu prendre par le plus court et par le plus facile pour se rendre d'abord maîtres de Paris et maîtres des communications entre la France et l'Angleterre. Ils ne se sont pas dit que c'était courir deux lièvres à la fois.

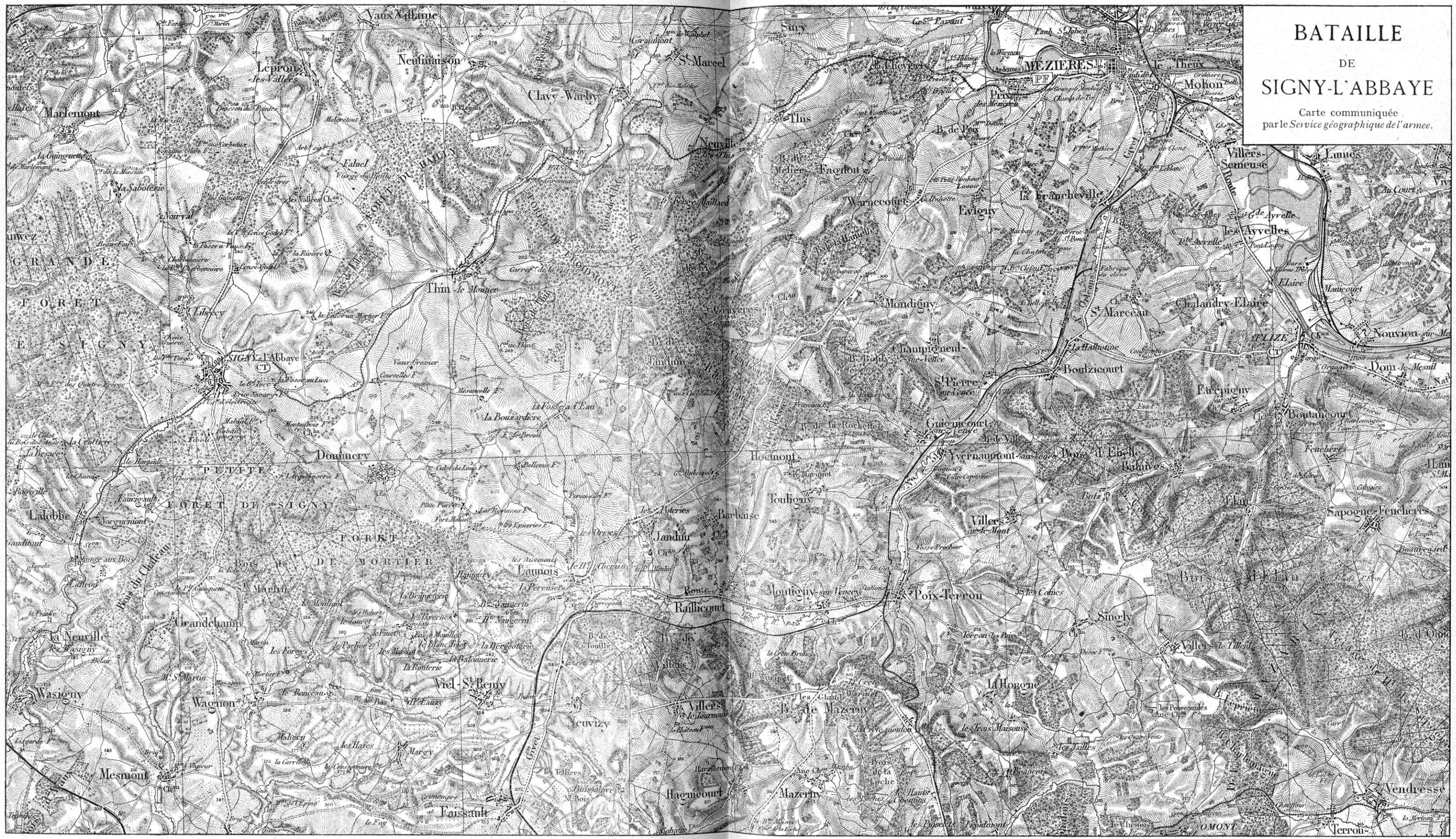
Insistons sur ces données : car elles fournissent la clef de la présente guerre et elles démontrent, en somme, l'impuissance essentielle où se trouve l'Allemagne de dominer l'Europe durablement.

Pour elle, l'éternelle séduction fut la facile occupation des Pays-Bas. Quand elle le veut, en un tour de main, elle ramasse Bruxelles. L'empire d'Allemagne, l'empire d'Autriche ont toujours considéré les Belgiques comme de leur domaine. Charles-Quint et Philippe II se sont servis des Pays-Bas, soit contre Paris, soit contre Londres.

Malgré ces facilités apparentes, la borne de la puissance allemande s'est toujours trouvée dans ce stade, au premier abord, si accessible. Car, toutes les fois que l'Allemagne s'est servi

BATAILLE
DE
SIGNY-L'ABBAYE

Carte communiquée
par le *Service géographique de l'armée.*



Met 1000 500 0

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kilom

de cet angle de terre pour ses projets de domination universelle, elle a fait, contre elle, la coalition de Paris et de Londres. Et, comme le débat est vital pour ces deux capitales, l'Allemagne, si forte soit-elle, est contrainte de se désister : sinon, c'est une guerre éternelle.

L'Allemagne peut renouveler indéfiniment la tentative, elle échouera comme elle a toujours échoué : car ses intérêts vitaux ne sont pas là, tandis qu'elle y rencontre ceux de ses rivaux. Un jour ou l'autre, ses peuples se lassent ou se désintéressent.

En outre, ses initiatives de ce côté sont contrariées par des faits géographiques que la volonté humaine ne peut modifier.

A l'heure où j'écris (mai 1918), l'Allemagne lutte depuis trois ans et demi, et elle n'est pas encore parvenue à franchir les portes de la France et encore moins à mettre le pied sur le sol britannique. Preuve évidente que son entreprise est au-dessus des forces humaines.

Jomini, dans son chapitre : *Des guerres doubles et du danger d'entreprendre deux guerres à la fois*, a donné ce sage avertissement : « Il faut conclure, en général, que des guerres doubles doivent être évitées autant qu'on le peut, et que, le cas arrivant, il vaut même mieux dissimuler les torts de l'un des voisins, jusqu'à ce que le moment opportun soit venu d'exiger le redressement des justes griefs dont on aurait à se plaindre. » A plus forte raison, est-il téméraire au delà de toute expression d'aller le provoquer !

Si l'Allemagne eût mieux connu sa propre histoire, elle n'eût pas commencé une telle guerre par une attaque sur la Belgique et sur la rive gauche de la Meuse.

Comme premier effet, cette invasion déclenchait automatiquement l'intervention de l'Angleterre ; comme deuxième effet, en attirant à l'Allemagne deux ennemis au lieu d'un, elle doublait le travail de la guerre et lui imposait deux objectifs, la terre et la mer, Paris et Calais. Comme troisième effet, en amenant les armées allemandes à « faire le grand tour », elle exposait leur flanc gauche aux contre-attaques françaises vers l'est et vers le centre et, par conséquent, elle mettait les armées allemandes dans la nécessité de se rabattre, un jour ou l'autre, précisément vers l'est ou vers le centre. En vérité, cette faute de « haute politique » militaire, selon l'expression de Jomini, était le germe de toutes les autres : elle contenait à la fois les défaites de la Marne, de Verdun, de la Somme et probablement celles de Picardie et des Flandres. En un mot, pour vouloir gagner par la Belgique à la fois Londres et Paris, l'Allemagne a, logiquement, manqué à la fois Paris et Londres et elle les a unis indissolublement.

Voilà la faute initiale du haut commandement allemand et voilà ce que des écrivains français célèbrent encore comme un coup de génie, tandis qu'ils accablent le haut commandement français et l'accusent de s'être laissé surprendre !

En fait, les premières conséquences de sa faute eussent dû apparaître, dès le 26 août, au commandement allemand. La bataille de Charleroi n'étant qu'une demi-victoire, l'offensive sur la Trouée de Charmes ayant manqué, il devenait évident que la manœuvre de la tenaille était une entreprise mort-née, étant données les forces dont l'Allemagne pouvait disposer.

Pas un écrivain militaire allemand qui n'en convienne aujourd'hui. Freytag-Loringhoven consacre tout son chapitre IV à le démontrer ; il suffit de citer la conclusion : « Avant tout, puisqu'on faisait la guerre de masses, il fallait la supériorité du nombre, et c'est ce qui manqua à l'exécution du plan allemand. Le comte Schlieffen avait reconnu d'avance que cela était absolument nécessaire. C'est à ses efforts constants pour préparer l'état-major à la guerre de masses *(massenkrieg)* qu'il faut attribuer une grande partie de nos succès. Son successeur, le colonel-général de Moltke, s'est tenu fermement à la pensée du maître... Mais l'offensive allemande du commencement de septembre 1914 pour l'écrasement de l'ennemi *n'a pas été assez forte.* Elle visait un double

LE POSTE DE TÉLÉGRAPHIE SANS FIL DE LA TOUR EIFFEL

encerclement, mais celui de l'aile gauche *fut arrêté devant la force de l'est française.* Quant à l'encerclement de l'aile gauche française, il réussit jusque devant Paris et au delà de la Marne ; mais là, il fut, à son tour, menacé d'encerclement et refoulé sur le front... Il eût fallu, pour que l'offensive allemande réussît à la Marne, *une autre armée qui aurait suivi, échelonnée derrière l'aile droite.* Ce genre d'opérations exige des masses *indéfiniment renouvelées.* »

Ce jugement rendu en public par le sous-chef du haut état-major allemand (on peut juger d'après cela de ce qui se dit à la table des états-majors) est la critique la plus catégorique de l'erreur initiale commise par de Moltke. Elle nous confirme dans l'opinion que nous avions exprimée avant que cette critique ait paru en Allemagne (1), à savoir que si le haut état-major allemand eût suivi ses propres pensées, il eût renoncé dès le 26, c'est-à-dire au lendemain de Charleroi et de la Trouée de Charmes au mouvement d'aile droite par la Belgique. S'il eût été libre, il se fût rabattu, sans doute, dès lors, sur la manœuvre exposée dans le *Kriegspiel* de Moltke que nous avons cité également plus haut : « *Au cas où le résultat de l'offensive dans l'Est n'est pas décisif,* IL FAUT RENONCER A LA CONVERSION EXCENTRIQUE PAR LA BELGIQUE *et se hâter de se ramasser pour reprendre l'affaire en Lorraine.*»

Mais, pour en venir à une telle résipiscence, il eût fallu aux états-majors et aux chefs allemands une autorité sur eux-mêmes et sur leurs troupes que leurs propres vanteries leur avaient enlevée. L'erreur s'entraînait et se développait par son propre poids. Après Charleroi, tout semblait aisé aux esprits simples, le terrain paraissait sans obstacle... Or, c'était le moment où les difficultés allaient se dresser à chaque pas. Seul, le contact avec la réalité pouvait réveiller les chefs allemands de leur rêve orgueilleux. Joffre et les vaillantes armées françaises allaient le leur faire sentir.

(1) Voir ci-dessus, t. VI, p. 102

LE PLAN DE JOFFRE POUR LES ARMÉES DE L'OUEST

La pensée capitale de l'Instruction du 25 août, 22 heures, c'est que Joffre n'a pas renoncé à l'offensive, et que cette offensive sera reprise bientôt par la 5e armée et l'armée britannique, c'est-à-dire par celles qui viennent de subir l'échec de Charleroi. Joffre ayant le sentiment que sa droite tient dans l'Est, se donne, d'abord, du champ dans l'ouest. Son intention est de reprendre ses armées de ce côté, de les consolider, de les fortifier, et, finalement, de leur rendre la main au moment où sa manœuvre aura enlevé à l'ennemi les avantages de l'initiative et du terrain.

Pour obtenir ce résultat, Joffre se fait immédiatement un devoir d'assurer à ses armées de l'ouest les forces qui leur permettront d'aborder cette nouvelle tâche. Il procède avec une méthode parfaite et qui ne laisse au hasard rien de ce qu'on peut lui enlever.

D'abord, il recule ; c'est la seule façon de faire souffler ses troupes.

Napoléon dit, prévoyant une retraite générale : « Il faut que le point de réunion d'une armée soit toujours désigné en arrière, de sorte que tous les cantonnements *puissent y arriver avant l'ennemi.* »

Nous allons voir que cette nécessité « d'arriver avant l'ennemi » va être la grande préoccupation de Joffre et de ses lieutenants, tandis que l'ennemi fera, de son côté, le possible et l'impossible pour obtenir le prix de la course. Mais la vigoureuse résolution prise par Joffre dès le premier jour permet à ses troupes d'être toujours en avance et même, quand il juge à propos de donner un coup de boutoir en retour, c'est qu'il peut le faire et qu'il a le temps.

Les troupes prennent donc du champ et, chemin faisant, elles commencent leur travail de coordination et de reconstitution. Elles retraitent sur leur propre pays tandis que l'ennemi, plus il avance, plus il allonge la ligne de ses communications, plus il s'éloigne de ses bases : cet effet respectif est prévu et escompté par tous les théoriciens de la guerre ; on peut

PATROUILLES DE FANTASSINS A PARIS

dire qu'il est classique depuis la retraite de l'armée russe devant Napoléon.

Ceci dit, et la résolution de Joffre ainsi justifiée, il n'en reste pas moins qu'elle a en elle-même quelque chose d'héroïque, si l'on réfléchit aux difficultés de l'exécution.

L'influence d'une retraite, même par ordre, est toujours déprimante pour le moral du soldat. Je trouve dans un document anglais, d'une haute élévation et d'une grande sincérité, l'émouvant tableau de l'effet produit même sur les âmes militaires les mieux trempées :

« Quand, pendant des journées, une armée a été continuellement obligée de se retirer devant l'ennemi, les seules pertes dont elle s'aperçoive sont les siennes. Certes, il n'est pas douteux — et le raisonnement le prouve — que les ennemis qui avancent ont aussi des tués et des blessés. *Mais, on ne les voit pas.* Il n'y avait que des Anglais dans les ambulances de campagne, que des Anglais dans les hôpitaux et dans les cimetières ou les tranchées, laissés en arrière, et la liste sans cesse accrue des manquants ne portait que des noms anglais. Il ne semblait pas *qu'il y eût des manquants parmi ceux qui nous poursuivaient.* En de telles circonstances, l'ennemi prend un aspect invulnérable devant l'esprit du soldat fatigué. Au bout de quelque temps, l'ennemi revêt une forme diabolique, il n'est plus qu'une machine à tuer qui balaye les blessés et les égarés et qui ne subit elle-même aucune avarie; elle n'inspire plus qu'une superstitieuse et mortelle frayeur... » (1).

Une telle retraite qui, même si elle est voulue, ne peut découvrir à l'opinion tous ses calculs et toutes ses espérances, est non moins déprimante pour le moral de la nation : abandonnant à l'ennemi des provinces chères au cœur du pays, elle jette l'alarme, le découragement, le doute, et affaiblit l'autorité des chefs.

Enfin, pour ne pas trop insister sur la gravité d'une telle résolution et sur la force d'âme qu'elle suppose, elle crée un état de désordre et de désarroi momentanés, qui risquent de

(1) Lord E.-W. Hamilton, *Les Sept premières divisions anglaises*, trad. par M. Epuy, p. 80.

porter atteinte aux ressources de l'armée, précisément à l'heure où il s'agit de les refaire.

Toutes ces difficultés sont prévues et connues, elles passent en même temps devant l'esprit du général en chef et de son état-major et au moment où il donne l'ordre général, il doit être prêt à donner, en même temps, tous les ordres de détail de nature à y parer :

« L'influence de la retraite, dit un mémoire d'état-major, antérieur à la guerre, se fait sentir très loin dans la zone des étapes. Tous les organes se replient, on relève les voies des chemins de fer de campagne. On évacue les magasins et on s'efforce de tenir mobiles sur roues ou sur la voie ferrée les approvisionnements conservés pour les besoins des troupes ; faute de cette précaution, on s'expose à la laisser aux mains de l'ennemi ou à être forcé de les détruire. Il faut ne mettre les voies ferrées, les ponts, les routes, etc., hors de service que le plus tard possible et ne faire que les évacuations nécessaires, car il convient de toujours prévoir un passage nouveau à l'offensive, l'ordre devra être maintenu avec la plus grande sévérité dans tous les organes de l'arrière (1) .»

Ajoutons que la plus grande peut-être de ces difficultés matérielles est de prescrire à chaque unité, depuis l'armée et le corps d'armée, jusqu'au simple régiment, la *route* que chacune doit prendre, non seulement pour ses effectifs, mais pour ses trains, ses convois, ses *impedimenta* de toute nature ; ajoutons enfin que les routes de Belgique et de France étaient encombrées alors de la foule des populations civiles fuyant devant l'ennemi.

De terribles engorgements et embouteillements devaient se produire, si les précautions n'étaient pas prises avec un soin minutieux. Nous reviendrons sur les détails de l'exécution à l'occasion de la marche de chaque armée. Mais ce que nous voulons rappeler simplement, au moment où le chef ordonne la retraite générale, c'est que ces conséquences et ces conditions morales et matérielles ainsi que mille autres analogues, se sont, à cette heure précise, présentées à son esprit.

(1) Deuxième fascicule des travaux de l'état-major français: *Les Opinions allemandes sur la guerre moderne*, 1912, p. 23.

RECONSTITUTION DES ARMÉES DE L'OUEST. LES RENFORTS

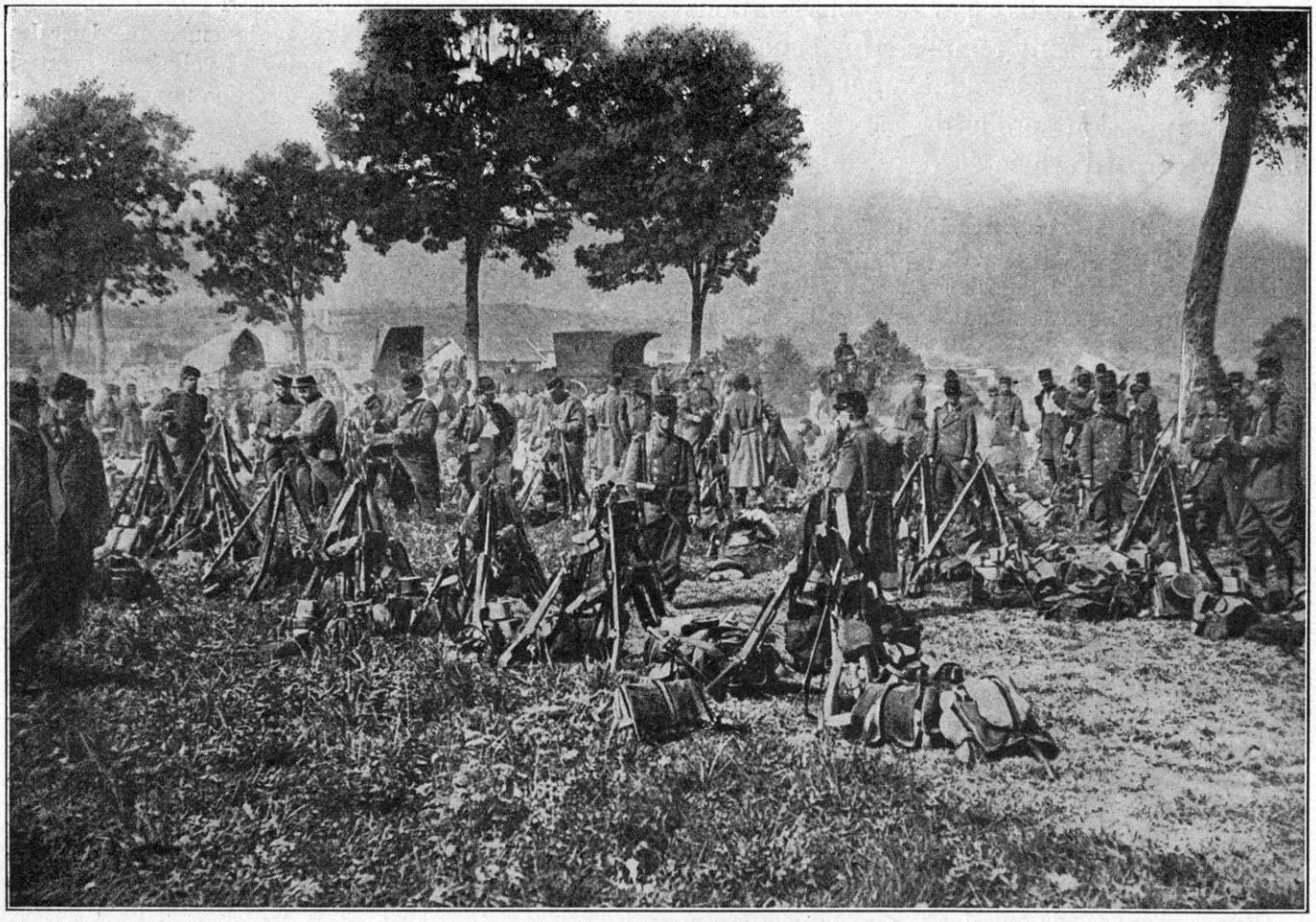
Joffre donc recule, et il apporte à ses armées de l'ouest tous les renforts dont il peut disposer. C'est la seconde partie de sa tâche pendant ces quelques journées qu'il s'est assuré à lui-même.

Pour fournir à ses lieutenants les ressources nouvelles qui leur seront absolument nécessaires au jour de la prochaine bataille, deux procédés se présentent à lui et il les emploie tous les deux.

D'abord, il reconstitue ses effectifs par l'envoi des réserves nécessaires pour combler les vides qui se sont produits au cours des premières batailles et de la retraite. Les dépôts des régiments mettent en route leurs ultimes ressources en hommes et en matériel. Sans entrer ici dans des détails trop minutieux, il suffit de constater que les effectifs sont remis au complet dans la plupart des formations qui, après avoir subi les terribles épreuves des premières batailles et de la retraite, vont se retrouver bientôt sur la ligne du front.

Les cadres sont reconstitués : les officiers tombés ou manquants trouvent des remplaçants ; des chefs insuffisants ou malheureux sont changés ; à voir arriver ces figures nouvelles, à voir les vides se combler ainsi, le soldat sent que le puissant mécanisme militaire fonctionne normalement, et cela lui rend à lui-même de l'espoir et de la confiance. Nous ne saurons jamais quel zèle fut déployé du haut en bas de l'échelle pour que les unités combattantes, en dépit des dures épreuves auxquelles elles sont soumises, soient recomplétées, réorganisées, regroupées autour du drapeau. Tous les témoins avouent la surprise qu'ils éprouvèrent en constatant soudain que des régiments à demi dispersés se trouvèrent à effectifs pleins et parfois renforcés quand le bruit commença à se répandre qu'on allait réattaquer.

Sur tout le front, derrière la Meuse, derrière l'Oise, dans chaque corps d'armée, les hommes



UN BIVOUAC FRANÇAIS DANS LES VOSGES

de renfort arrivent des dépôts de l'intérieur dès le 26 août. Au 4e corps (armée Ruffey) par exemple, un groupe provisoire est constitué avec 5 bataillons de 1.000 hommes chacun, fournis par les dépôts des 104e, 115e, 117e, 124e, 130e régiments d'infanterie et le lieutenant-colonel du Paty de Clam, qui commande ce groupe, rend compte qu'il est « en état de combattre par ses propres moyens ». Il en est de même des 3.000 hommes provenant des dépôts de la 7e division. On veille à assurer à ces nouveaux combattants de bons cantonnements, dans les meilleures conditions possibles. Puis on procède à l'amalgame avec les compagnies actives de chaque régiment. Ainsi, c'est un renfort de 8.000 hommes qui, le 29 août, a comblé et au delà les vides du 4e corps d'armée.

Dans toutes les armées et jusque dans la plus petite unité de chacune d'elles, les hommes de remplacement viennent prendre rang, quelquefois même en pleine bataille. C'est ainsi qu'au 9e corps (4e armée), un millier d'hommes, débarqués, le 27, à Rethel et destinés au 314e et au 348e, sont dirigés en toute hâte, en raison de l'avance de l'avant-garde de von Hausen, sur la lisière sud de la forêt de Signy-l'Abbaye.

Sur les collines de la Meuse et des Ardennes, sur les plateaux de l'Oise, partout des troupes fraîches montent vers la bataille. Qui n'a vu, dans les journées d'été, sur les routes de l'Ile de France, de la Picardie, de la Champagne, ces petits pelotons d'hommes vêtus de la capote et du pantalon rouge, se rendant d'un pas rythmé et d'un brave cœur aux postes qui leur étaient assignés ? Ces mesures vont avoir une influence immédiate sur l'état d'esprit des combattants au cours des journées de contre-attaque ; nous saisissons ce revirement

dans l'âme du soldat par les observations dont les carnets sont remplis. Un jeune écrivain, Brunel de Pérard, soldat au 43e d'artillerie, note l'impression produite par la retraite dans un corps d'armée éprouvé, le 3e corps :

« *Mardi, 25 août.* — La caractéristique des deux jours que nous venons de passer a été l'irrégularité des nouvelles générales qui ont été du meilleur au pire. Hier on nous donne la nouvelle que la situation est excellente. Notre division avait été sacrifiée pour attendre. Nous allons nous reposer et nous reformer en arrière, pendant que des troupes fraîches viendront nous remplacer...

« Ce matin, nous cantonnons près de Chimay. Des bruits courent ; à quoi devons-nous cette retraite ? On nous aurait trahis en désignant à l'ennemi toutes nos positions de tir.

« *Jeudi 27.* — Les nouvelles générales continuent à nous parvenir dans un sens diamétralement opposé ; il est amusant de constater à quel point, toutes les dix minutes, cela modifie l'état d'esprit de mes camarades.

« *Vendredi 28.* — Hier soir, il y a eu distribution de lettres, nous n'en recevons guère que tous les dix jours, mais alors c'est par paquets. Ç'a été une fin de journée presque parfaite après notre succès de l'après-midi. Quelle chose amusante que le caractère français et comme une fois qu'on le connaît bien, il doit être facile à manier. Tous mes camarades étaient en délire et ne parlaient guère moins que d'entrer à Berlin le soir même. Les nouvelles sont excellentes, l'armée du nord est presque formée, à l'est, le général Pau entrerait très avant en Allemagne. On ne confirme pas les bruits de trahison. Maintenant la batterie est en position de tir ; mon rôle se réduit pour l'instant à manger des pommes vertes, à écrire ces notes et à dormir vautré dans l'herbe, le képi sur la figure, la rêne de mon cheval passée sous mon bras. »

Tel est l'état d'esprit dans une unité du 3e corps. Au 10e corps, également éprouvé sur la Sambre où il a perdu 5.000 hommes, voici ce qu'écrit un officier du 41e d'infanterie. Il croise, le 25 août, la division belge de Namur en retraite.

« Nous descendons vers Signy-le-Petit ; c'est là que s'arrêtent les troupes belges. Les uniformes sont couverts de poussière ; beaucoup d'hommes n'ont plus de coiffures. Voici des artilleurs, quelques-uns à pied n'ayant plus ni chevaux, ni canons. L'état-major français coopère avec l'état-major belge et s'efforce d'organiser la retraite. A l'entrée du bourg, on les classe par régiments, les officiers regroupent les compagnies. A mesure qu'ils arrivent, les fugitifs reçoivent une bonne gamelle de soupe fumante. Ces pauvres soldats reprennent courage petit à petit. Par ordre du général français, on se met aussitôt au nettoyage des fusils. On remplit les caissons de cartouches. Dès qu'il y a 1.000 hommes réunis, on les encadre avec des officiers, les leurs autant que possible et on les embarque dans des trains qui sont rangés sur toutes les voies avoisinantes. Voilà ce que peut une bonne direction : une déroute est vite transformée en retraite.

« *Buire, 26 août.* — Le régiment arrive (41e, colonel Passaga). Les hommes marchent comme ils peuvent ; ils se traînent plutôt ; toutes les figures expriment l'éreintement d'une marche qui a été terrible ; il paraît que le régiment vient de faire 62 kilomètres après un combat d'arrière-garde qui a été chaud. En ce moment, les hommes dorment tous dans les granges alentour.

« *27 août.* — C'est extraordinaire comme quelques heures de sommeil ont retapé le régiment ; il ne ressemble déjà plus à ce qu'il était hier.

« *Bancigny, 28 août.* — Dès 4 heures du matin, tout le monde est debout. Dans chaque compagnie, les capitaines réunissent leurs escouades pour leur faire une communication ; je m'approche de la 9e compagnie où le capitaine Morréac explique à ses hommes attentifs que le 10e corps a été envoyé avec les 1er et 3e corps pour donner un coup de sonde. Ces trois corps étaient chargés, en assurant la couverture, de se rendre compte de la force de l'armée allemande qui descend par la Belgique et de lui faire le plus de mal possible par une attaque de flanc. Rien n'est perdu, on s'est très bien battu ; les Allemands ont vu que nous avions des griffes et des dents. Si l'on recule, c'est pour mieux sauter dessus. On sent très bien que le discours du capitaine, débité à voix froide et assurée, fait une forte impression sur les troupes. Lorsque nous nous séparons, on se sent tout ragaillardi. Il circule toute une foule de bruits optimistes. Les pertes officielles du régiment aux combats de Ham et de Fosse, qui nous sont communiquées, sont beaucoup moins importantes que ce que nous aurions cru ; 340 hommes hors de combat, dont 280 blessés et 60 disparus. Dès 4 heures du matin, nous prenons la route de Vervins. Le régiment a repris décidément bonne allure.

« *25 août. — (Entre Voulpaix et Sains, au moment où la bataille de Guise va s'engager.)* Déjà des blessés remontent la pente, revenant des petits bois où se déroule l'action. Pour des troupiers qui viennent d'effectuer pendant six jours une retraite terrible, *le moral est extraordinaire* (1) ».

Contemplons, maintenant, le spectacle qu'offre l'arrière d'où montent ou descendent simultanément les renforts ou les évacuations.

« Enfin la dépêche du colonel est arrivée, ordonnant de m'envoyer immédiatement pour remplacer mon jeune camarade, le sous-lieutenant de C..., blessé grièvement au cours d'une reconnaissance.

« *29 août.* — Le train s'arrête, vers les huit heures du matin, à la gare régulatrice de N. Quelle cohue et, malgré tout, quel ordre et quelle précision dans ce formidable service où viennent se concentrer, avant d'être dirigés

(1) Dr Georges Veaux, *En suivant nos soldats de l'Ouest.*

EMBARQUEMENT D'INFANTERIE

sur les différents points du front, tous les trains du ravitaillement de l'armée. Ancun désordre, aucune indiscipline. Partout règne cet admirable calme que j'ai constaté déjà dans ma petite garnison de l'ouest... Je suis ravi de voir les témoignages de sympathie que nous donne la population. Partout, vieillards, femmes, enfants agitent leurs mouchoirs et nous crient : « Bonne chance, bonne chance!... » Mais nous avançons vers la zone où les armées se battent. Aux barrières des gares, à celles des passages à niveau, les yeux des femmes qui nous regardent sont plus profonds et plus sombres. Vers 6 heures, nous arrivons en gare de L... (Laon) où le train s'arrête un instant. Les quais sont encombrés d'officiers d'état-major... Je me décide à causer avec le mécanicien d'un train, il m'apprend en quelques mots que l'armée française bat rapidement en retraite, que déjà elle a franchi la frontière belge et, qu'en ce moment, on se bat sur le sol de France. Il me dit cela simplement, avec un peu de tristesse dans la voix, en hochant doucement la tête...

« Le train fait halte à une toute petite gare isolée au milieu de la campagne. Une centaine de blessés se trouvent là. Chacun raçonte avec force gestes les hauts faits auxquels il a pris part. Je suis ravi de voir que le moral de ces braves ne semble pas du tout atteint. A les entendre, les Allemands ont reculé partout (1). »

Dans les régiments, on s'est donc employé à donner confiance aux hommes, à soutenir leur moral par une explication des événements. Les nouveaux venus sont pleins d'ardeur aux récits de ceux qui ont vu le feu.

En même temps, les renforts proprement dits arrivent. L'Instruction générale du 25 août a défini le rôle que doivent jouer deux divisions de réserve, 61e et 62e divisions, qui débarquent à Arras. Or, elles sont là au moment précis où il est nécessaire qu'elles protègent, par une contre-attaque vers Cambrai, l'armée anglaise aux prises avec l'ennemi sur la ligne du Cateau, le 26 août. Plus tard, elles s'incorporeront dans l'armée de Paris.

(1) Marcel Dupont, *En campagne. Impressions d'un officier de légère.*

On compte également sur les renforts d'Afrique avec lesquels on constitue en ce moment, en Algérie, une division. Ce sera la 45e division qui prendra une part glorieuse à la bataille de l'Ourcq.

«*Oran*, 21 *août*. — Nous allons partir avec une nouvelle division d'Afrique, dont les éléments, empruntés aux trois provinces, à la Tunisie et même au Maroc, vont se réunir en France. Elle comprendra trois beaux régiments de marche de zouaves, un de tirailleurs, trois groupes d'artillerie dont l'un d'Afrique, et quatre splendides escadrons de chasseurs d'Afrique qui guerroient depuis deux ans au Maroc (1) .»

Arrivée en France le 26, la division s'embarque en chemin de fer et, le 31, cantonne à Bourg-la-Reine et aux environs où les troupes continuent les débarquements ; le 2 septembre, le général Galliéni envoie la division au Bourget. Elle aussi, dans quelques jours, va entrer dans la bataille pour le salut de Paris.

L'armée anglaise elle-même se reconstitue par des hommes de remplacement, et elle s'augmente le 25 août de la 3e division ; un peu plus tard, de la 6e division. Ainsi se formera un nouveau corps, le 3e, qui prendra part à la bataille de la Marne.

LE TRAVAIL SUR LES LIGNES INTÉRIEURES Mais l'opération la plus considérable, la plus difficile et la plus hardie à laquelle s'appliquent Joffre et son état-major, celle qui n'a aucun précédent dans l'histoire militaire et qui sera désormais le type initial de toute une méthode stratégique nouvelle, c'est l'immense transfert qu'il entreprend de ses forces disponibles, de quelque partie du front que ce soit, vers la partie où elles doivent être employées, en un mot, c'est la fameuse opération par les lignes intérieures. On en avait beaucoup parlé jusque-là : jamais, il n'avait été question de l'accomplir dans de telles proportions et par de tels moyens. Pendant les quinze jours qui suivent le 25, les fronts se déversent continuellement l'un dans l'autre.

Le transfert se fait, comme on le sait, d'est en ouest. Des troupes, qui combattaient la veille sur un point, sont embarquées soudain pour être transportées sur un autre point, et à peine y sont-elles arrivées qu'elles sont jetées presque instantanément dans la bataille.

La stratégie napoléonienne, si féconde en exemples, n'offre rien de tel ; on ne trouve rien de tel, non plus, dans l'histoire de la guerre de 1870, et si les mouvements de cette nature sont esquissés dans la guerre du Transvaal, et dans la guerre russo-japonaise, les proportions sont si différentes que toute idée d'exemple ou de précédent doit être résolument écartée.

Ici, Joffre fut véritablement créateur. Recourant aux moyens mécaniques nouveaux, voies ferrées, automobiles, camions automobiles, bicyclettes, etc., il les emploie avec une décision et un sang-froid qui n'ont d'égale que sa lucidité. Il a calculé leur rendement, ou, si l'on veut, il s'est confié en ceux qui ont pour fonction de calculer leur rendement et il se donne à lui-même tout le temps nécessaire, — mais juste le temps nécessaire, — pour faire glisser d'une extrémité à l'autre de l'énorme champ de bataille les forces nécessaires pour rétablir l'équilibre.

Et ce mouvement prodigieux s'accomplit derrière le front, tandis que le front recule, tandis que le front combat. Un million d'hommes lutte pied à pied sur les lignes qu'il doit abandonner l'une après l'autre, et, pendant ce temps, à quelques kilomètres en arrière, avec une précision mathématique, selon des horaires fixés et suivis à la minute, des centaines de mille hommes avec leur artillerie, leur matériel, leurs munitions, leurs approvisionnements, leurs convois, vont gagner leur place nouvelle sur le champ de bataille et ils y arrivent à l'heure dite, selon les ordres qui ont été donnés et selon des nécessités mobiles comme le front lui-même. On a six jours pour accomplir cette immense besogne et on pourrait dire que pas une formation n'est partie une heure trop tôt et que pas une n'est arrivée une heure trop tard.

Nous avons vu, dans le récit des opérations des armées de l'Est (Castelnau, Dubail et Pau), de même que dans le récit des opérations

(1) Henry d'Estre, *D'Oran à Arras*.

HIRSON. — L'OISE A HIRSON

BATAILLES DE LA MEUSE
ET DE SIGNY-L'ABBAYE
28 Août 1914.

Français: 9 *Corps d'armée* 17 *Division*
Brigade d'inf^ie *Brigade cav^ie*
Allemands: XII *Corps d'armée* *Brigade*
Altitudes: + de 200 + de 300^m
Echelle: 0 1 2 3 4 5 10 K^m

4^E ARMÉE
3^E ARMÉE
PLACE DE VERDUN
A.P.

des armées du Centre (de Langle, Ruffey et Maunoury), combien les déplacements de troupes avaient été nombreux dans les secteurs occupés par ces armées. Les transferts locaux s'opèrent incessamment soit pour contrecarrer les projets de l'ennemi, soit pour imposer la propre volonté du commandement français dans des contre-attaques vigoureuses qui souvent se transforment en victoires incontestables.

C'est ainsi que l'arrivée des 64e et 74e divisions de réserve a permis la victoire de la Trouée de Charmes, que le renfort de la 44e division et des groupes alpins de réserve a sa part dans la stabilisation sur la Mortagne, suivie de la retraite des Allemands.

C'est ainsi également que la coopération le 25 août à Etain des divisions de réserve de l'armée Maunoury, d'abord destinées à l'investissement de Metz, permit aux armées du Centre d'enregistrer un succès dont les conséquences pour l'armée du kronprinz furent un retard certain dans le passage de la Meuse et peut-être l'abandon du projet d'investissement immédiat de Verdun. C'est ainsi encore que la belle division du Maroc, unité nouvelle qui n'a pas participé à la bataille des Ardennes belges, se trouve en mesure de remporter le succès de Signy-l'Abbaye, La-Fosse-à-l'Eau; enfin, que les 61e et 62e divisions de réserve débarquées à Arras vont pouvoir dégager à Cambrai l'aile gauche anglaise.

Les contacts ayant été pris partout, sur tout le front, le 22 août, la connaissance suffisante qu'il a maintenant des forces allemandes a permis au général Joffre de porter en des points judicieusement choisis l'effort soit de troupes fraîches, soit de troupes déjà engagées ou déplacées selon un plan mûrement étudié.

Mais ces mouvements divers, s'ils sont à l'origine des beaux succès de Lorraine, de la Woëvre et de la Meuse, ne sont pas suffisamment amples pour autoriser la reprise générale de l'offensive. C'est alors qu'intervient ce que nous venons d'appeler le génie créateur de Joffre. Il ne se contente plus de succès tactiques, il va droit au résultat stratégique qu'il s'agit d'obtenir tôt ou tard.

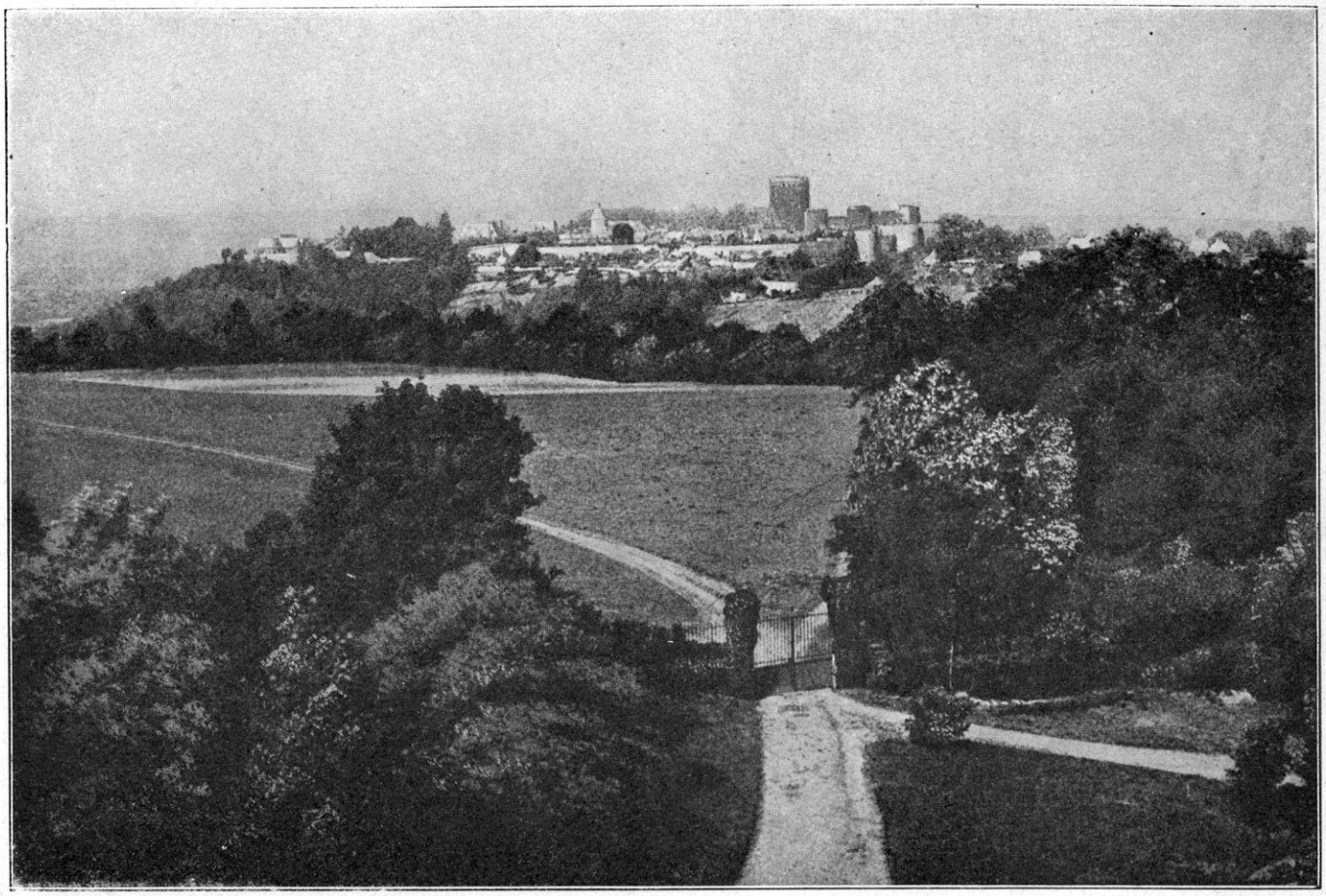
Et dès lors, d'incessants transferts de troupes, de matériel et d'approvisionnements roulent d'est en ouest.

C'est d'abord, le 26 août, la dislocation de l'armée d'Alsace (général Pau). Des éléments de cette armée, nous l'avons dit, passent à la 1re armée Dubail et remontent vers la Mortagne ou demeurent en observation en Haute-Alsace, mais aussi des unités s'embarquent par voie ferrée à destination de la Somme; telle est en effet la mission confiée au 7e *corps* (14e division et 63e division de réserve), qui doit former le noyau de la 6e armée à l'aile gauche française.

Dans quelques jours, la situation permettra encore de dégarnir cette région ; Joffre d'ailleurs le prévoit et, dès le 27 août, il recommande de ménager la 8e division de cavalerie ; le 30, à 22 heures, l'ordre est donné : « Deux brigades et l'artillerie de la 8e *division de cavalerie* seront transportées sur Châlons » ; ces troupes vont entrer dans la composition du 2e corps de cavalerie (général Conneau), qui sera en place, le 6 septembre, pour la bataille de la Marne, entre l'armée anglaise et la 5e armée.

Le même jour, 30 août, Joffre s'adresse à la 2e armée, il a besoin de troupes actives : le lendemain, le général de Castelnau ayant fait connaître ses disponibilités, Joffre ordonne: *La 10e division de cavalerie,* renforcée *d'une brigade légère de la 2e division de cavalerie,* sera transportée de la région de Nancy sur un autre théâtre à partir du 1er septembre. Ainsi le corps de cavalerie du général Conneau sera constitué.

La nuit ne s'est pas écoulée que Joffre demande encore un corps d'armée tout entier et les forces restantes du 9e corps. Ces nouveaux prélèvements s'opèrent : *le 15e corps* fera mouvement d'abord par voie de terre (3 septembre), puis par voie ferrée, et il débarquera à partir de la nuit du 6 au 7, de Ligny-en-Barrois à Bar, entre les armées de Langle et Sarrail ; la division restante du 9e corps (18e *division*) reçoit, le 2, son ordre d'embarquement pour le 4 et elle rejoindra son corps



LE MASSIF DE SAINT-GOBAIN A COUCY-LE-CHATEAU

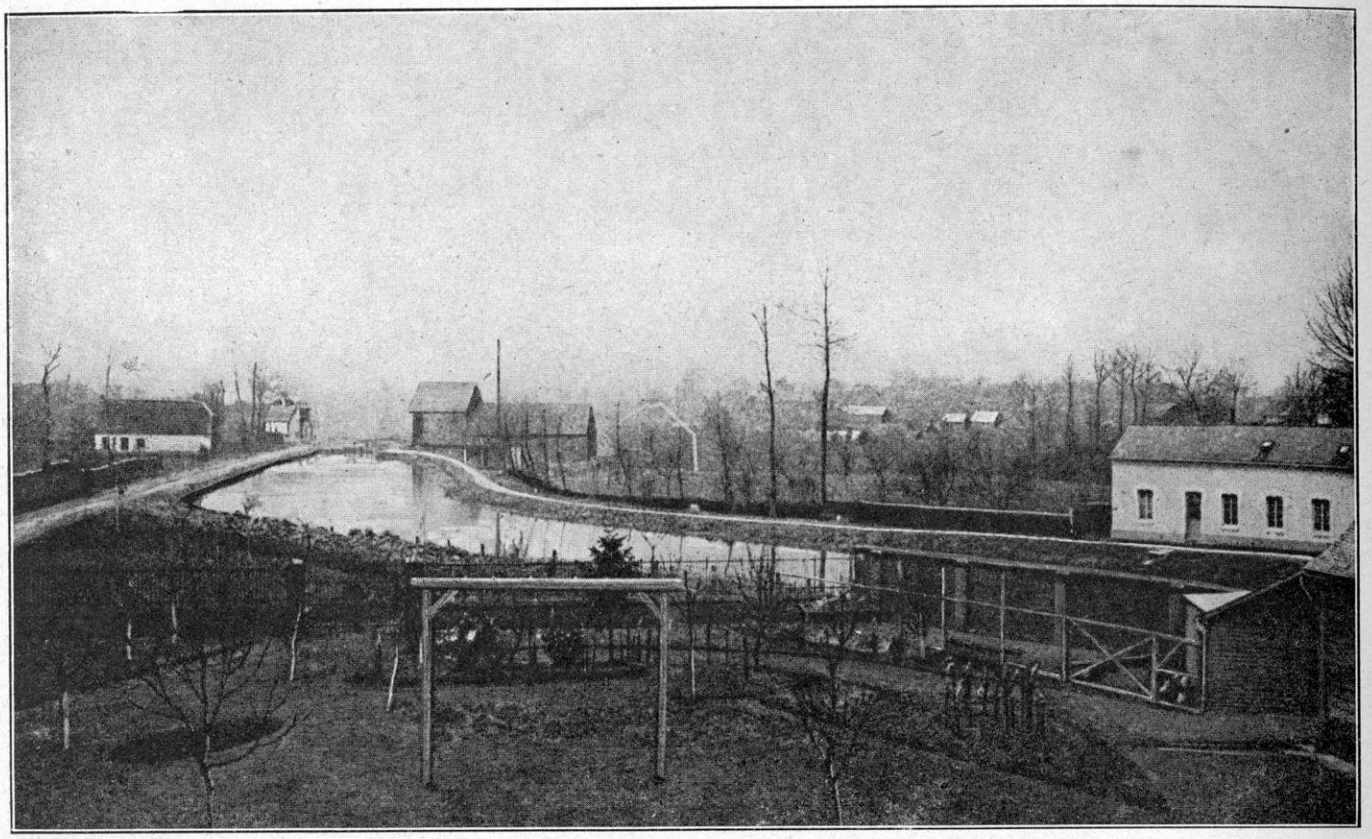
les 6 et 7 septembre à l'*armée Foch*, qu'elle renforcera juste à temps.

Le même jour (2 septembre), cette fois encore, Joffre, voyant la situation s'affermir devant Dubail après les combats de la Chipotte, estime possible de recouvrer un corps d'armée au moins sur la 1re armée et il fixe les quais de débarquement du 21e *corps*, qui a été désigné par le général Dubail ; les éléments combattants de cette unité seront transportés à partir du 4 septembre sur *Vassy*, pour renforcer l'armée de Langle.

Si nous récapitulons, nous constatons que les prélèvements opérés sur les armées de l'Est comprennent environ 145.000 hommes avec tout le matériel et les approvisionnements.

Mais le général Joffre, qui a amputé les armées de l'Est au profit des armées du Centre et de l'Ouest, surveille également les opérations autour de Verdun. Le résultat de la bataille des Ardennes ne lui a pas permis de poursuivre le but qu'il cherchait lorsque, le 19 août, il avait constitué l'armée de Lorraine en vue de l'investissement progressif du front sud-ouest de Metz. Mais d'autre part, comme le succès d'Etain va sans doute éloigner toute menace immédiate sur Verdun, l'armée de Lorraine est dissoute ; son chef, le général Maunoury, va se rendre à Montdidier pour y prendre le commandement de la 6e *armée* prévue dans l'Instruction générale du 25 août.

Cette armée comprendra, notamment, le 7e corps, dont nous avons parlé plus haut et deux divisions de l'ancienne armée de Lorraine, les 55e *et* 56e *divisions de réserve*, toutes deux sous le commandement du général de Lamaze. L'ordre prescrit que les 55e et 56e divisions seront embarquées en chemin de fer à Saint-Mihiel (55e division) et Dieue-sur-Meuse



LE CANAL DE LA SAMBRE A L'OISE A ÉTREUX

(56e division), à partir du 27 août à midi.

Suivons de près l'opération. L'ordre particulier du général Maunoury annonce d'abord aux divisions leur nouvelle mission ; dans chaque unité, il faut rechercher les troupes et leurs emplacements, leur prescrire une nouvelle zone de stationnement et il est nécessaire que les troupes se reposent après le chaud combat et le succès de la veille (26 août). Puis chaque division se porte vers le lieu d'embarquement, tandis qu'un officier, prenant les devants, prépare le travail d'embarquement avec un officier de l'état-major général (27 août). Le programme arrivé, les troupes s'embarquent. Le chef d'état-major et quelques officiers se dirigent, par le premier train, sur la gare régulatrice pour y régler les horaires des débarquements aux points qui seront indiqués (28 août). Par Lérouville, Bar-le-Duc, Châlons, Reims et Compiègne, les trains se dirigent vers les gares désignées. Tout a été minutieusement préparé (29 août). Les débarquements achevés dans la nuit, les divisions gagnent les cantonnements d'alerte, le 30 à l'aube. Malgré un long trajet en chemin de fer, malgré des débarquements de nuit et à proximité de l'ennemi qui marche sur Montdidier, elles ont pu rejoindre leurs cantonnements et être ravitaillées.

Tandis que ces deux divisions de réserve roulent sur les voies ferrées de Bar et Châlons, voici *une autre division, la* 42e, qui quitte également le secteur de la Meuse. Le 28 août, en effet, Joffre ampute le 6e corps de cette division active et de la moitié de l'artillerie de corps. Les troupes vont s'embarquer, à partir du 29, autour de Verdun pour arriver le 30 après-midi à Reims ; elles prolongeront la gauche du détachement d'armée Foch, constitué la veille ; dès le 30 au soir, la 42e division arrive près de l'Aisne *entre Guignicourt* et *Neufchâtel.*

Cependant, le passage de la Meuse, les solides positions du camp retranché de Verdun, plus tard la protection de l'Argonne, vont permettre à la 3e armée Sarrail de resserrer son dispositif.

LA PLAINE DE PICARDIE

La partie décisive se joue à l'aile gauche, sur l'Oise, il est nécessaire d'enlever un corps tout entier à la 3e armée ; l'Instruction générale du 25 août prévoyait, dans la constitution d'un « nouveau groupement de forces » (6e *armée*) le 7e corps, 4 divisions de réserve et, en plus, peut-être un autre corps d'armée actif. Il s'agissait du 4e *corps*, au repos dans la matinée du 1er septembre sur la rive droite de l'Aire ; l'ordre lui parvient dans l'après-midi de s'embarquer à partir du 2 septembre à midi ; les quais d'embarquement sont ceux de Vienne-la-Ville, Ville-sur-Tourbe, Sainte-Menehould et, si les circonstances l'exigeaient, les quais plus au sud sur la ligne de Sainte-Menehould à Revigny. Mais l'ennemi est proche, il faut éviter toute entreprise de sa part et dissimuler les mouvements ; c'est pourquoi le 4e corps reçoit l'ordre de franchir l'Argonne pendant la nuit du 1er au 2 septembre.

Le transport d'un corps d'armée est une opération très compliquée. L'ordre suivant en donnera le schéma :

GROUPE DES ARMÉES DU NORD-EST — *Le 1er septembre 1914.*

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL

DIRECTION DE L'ARRIÈRE
DIRECTION DES CHEMINS DE FER

N° 337.

ORDRE

POUR LE TRANSPORT D'UN CORPS D'ARMÉE

I. — Un corps de la IIIe armée sera transporté de la région de Sainte-Menehould dans la région de Paris.

Les embarquements commenceront le 2 septembre vers 10 heures.

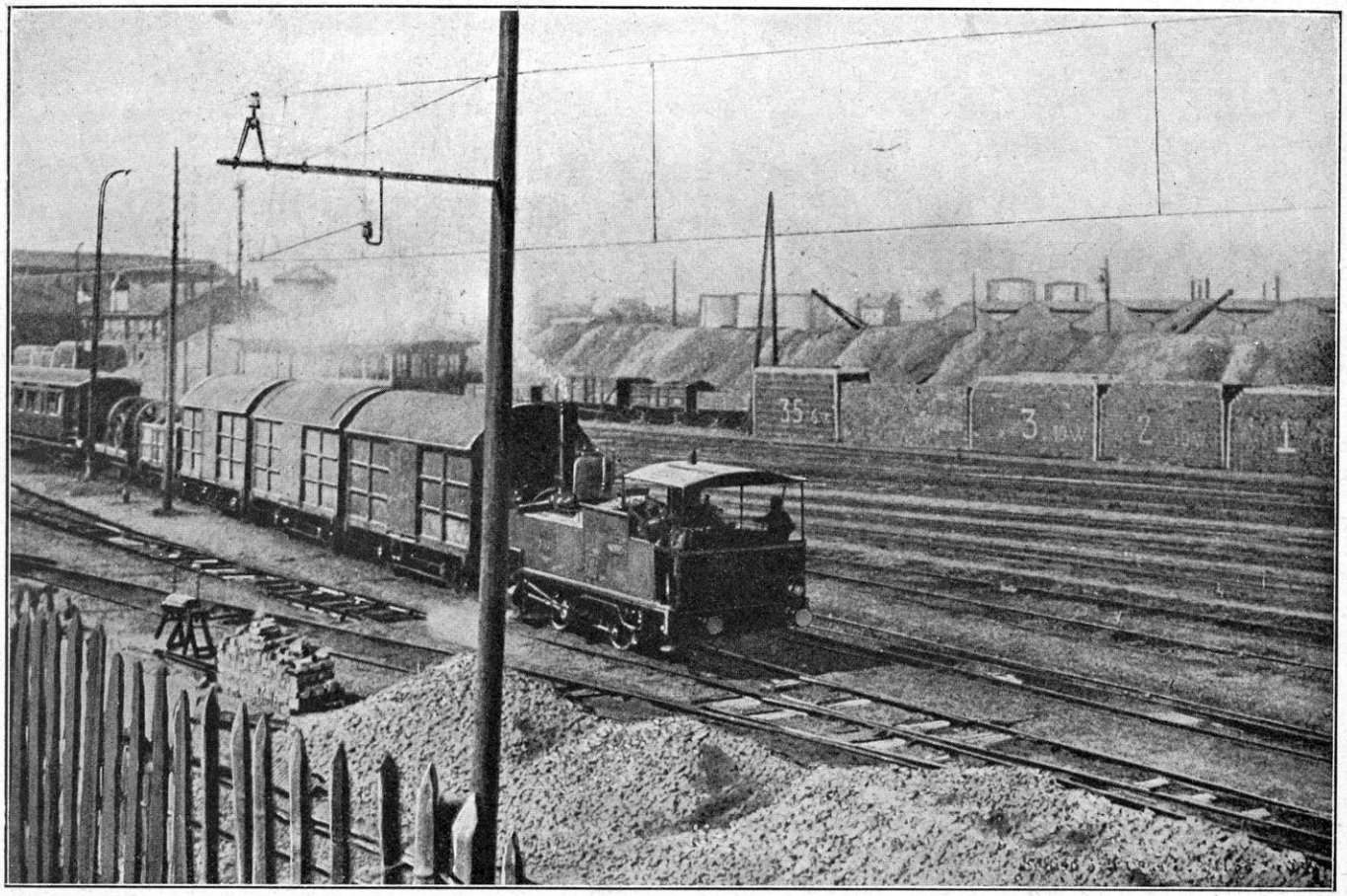
La Commission de l'Est fera fonction de commission de ligne.

II. — Une seule ligne de transport par l'itinéraire : Sainte-Menehould-raccordement de Revigny-raccordement de Saint-Dizier-Brienne-Troyes-Noisy-le-Sec.

Nombre de marches : 30 à 32 par vingt-quatre heures.

III. — *Zone des embarquements* : Ville-sur-Tourbe, 1 quai; Vienne-la-Ville, 1 quai; Sainte-Menehould, 2 quais; Villers-Dancourt, 1 quai secours.

Une commission régulatrice d'embarquement siègera à Sainte-Menehould. Elle sera composée : MM. le commandant Lefort, commissaire militaire; le Commissaire technique.



LA GARE DE TERGNIER

Après entente avec l'état-major du corps d'armée, M. le commandant Lefort fixera les quais d'embarquement à utiliser et l'échelonnement des unités à embarquer à chaque quai de façon à utiliser toutes les marches prévues.

Les embarquements se feront dans l'ordre suivant : une division, puis l'autre division, l'artillerie et la cavalerie de corps, le reste des éléments combattants, les parcs et les convois.

IV. — *Zone des débarquements.* — Une commission régulatrice des débarquements siègera à Noisy-le-Sec pour diriger les débarquements qui auront lieu dans la région de Pantin-Le Bourget-Aubervilliers. Cette commission régulatrice sera composée de M. le commandant Boquet, commissaire militaire. M. Lallemand, inspecteur principal de l'Est, à Paris.

V. — *Matériel.* — Le matériel, 74 trains-type combattants et 35 trains-type convois, sera fourni dans les conditions suivantes :

1° Réemploi des 27 trains-type combattants ayant servi au transport des divisions de cavalerie, concurremment avec 5 trains de la réserve de Troyes;

2° Trente trains-type combattants fournis par le P.-L.-M. en transit à Saint-Florentin.

Les autres trains-type combattants et les trains-type parcs seront formés avec du matériel des trains précédents réemployés.

La traction sera assurée entièrement par l'Est sur son réseau.

VI. — *Alimentation.* — La IIIe armée assurera l'alimentation des éléments à transporter jusqu'à leur embarquement. Elle sera en outre chargée de fournir à chacune des unités embarquées : 1° des vivres de chemins de fer pour un trajet de vingt-quatre heures; 2° deux jours de vivres de débarquement.

Le Directeur de l'Arrière,
LAFFON DE LADEBAT.

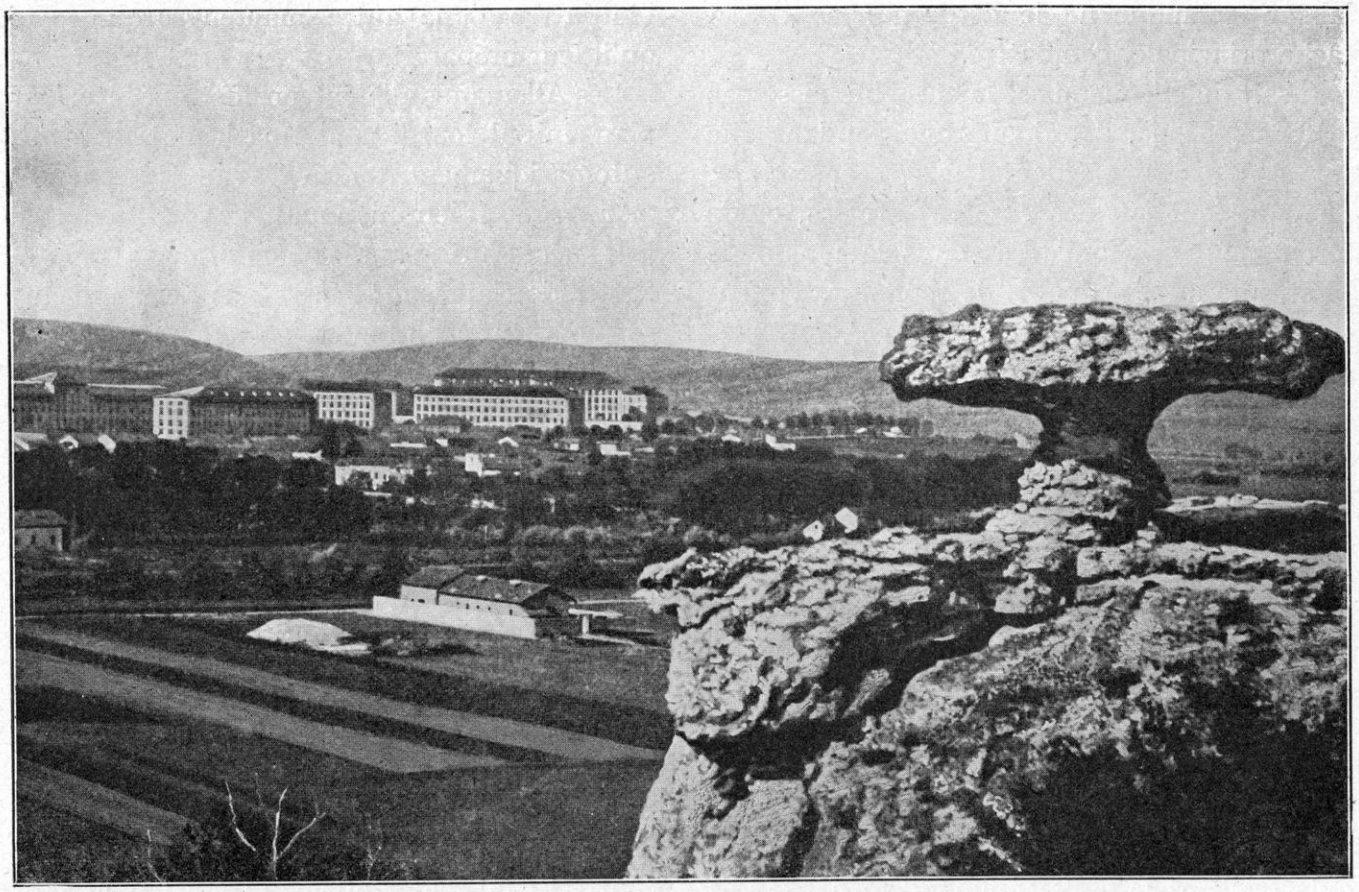
Suivent les ordres particuliers, qui règlent et modifient souvent les détails d'exécution.

Récapitulons : les armées du Centre laissent disponibles près de 100.000 hommes.

C'est donc environ 245.000 hommes, avec un immense matériel de guerre et d'approvisionnement, qui circulent de l'est vers l'ouest et, venus de Mulhouse à la Meuse, vont se répartir de l'Ornain à la Somme pour réaliser la pensée de Joffre et enlever la victoire.

Or, tandis que le haut commandement français manœuvre, voyons, d'autre part, ce que fait l'ennemi. Ici, rien de tel. Moltke a passé la frontière française et les masses qu'il a jetées dans la bataille continuent leur ruée dans l'ordre initial. Les deux corps qui étaient en réserve générale (XIe corps et garde de réserve) et n'ont pas participé aux premiers engagements ont été rappelés vers la Russie.

Mais l'ordre de bataille reste identique;



SAINT-MIHIEL. — LA TABLE DU DIABLE ET LES CASERNES D'INFANTERIE

aucun transfert de forces, aucune étude des intentions de l'adversaire. Le Ve corps actif se replie de quelques kilomètres pour attendre le moment où il marchera sur Saint-Mihiel ; seules, quelques brigades de réserve ou de landwehr, restées sur la frontière belge pour la garde des communications ou l'investissement des petites places fortes, s'efforceront de gagner en hâte les champs de bataille de la Marne ; assez tard seulement, on verra le XVe corps quitter la Lorraine pour l'Aisne, mais ce déplacement exigera un long délai (6-15 septembre).

Dans la pensée allemande, tout ce qui a été conçu doit se réaliser invariablement, quels que soient les mouvements accomplis par les forces françaises derrière les lignes de retraite.

La différence des conceptions est capitale et tout à l'honneur du haut commandement français. Elle est la cause première de la victoire de la Marne.

La grande opération de transfert simultanée à celle de la reconstitution des régiments, simultanée à celle de l'arrivée des renforts, est prévue comme devant s'accomplir avec une exactitude et une précision telles que le général Joffre s'est donné à lui-même le délai le plus court pour la reprise de l'offensive.

L'Instruction générale du 25 août et l'ensemble des ordres qui la confirment permettent en effet de penser que la volonté du général Joffre était d'abord de reprendre l'offensive dans l'ouest au bout de huit jours au plus, c'est-à-dire vers le 2 septembre.

Nous reviendrons sur les raisons qui ont amené le général à reporter la date jusqu'au 6 septembre.

Mais, tout en constatant le caractère de précision qui est donné par l'impulsion du chef à toutes les mesures d'exécution, nous constatons également que l'immensité du

labeur technique ne le détourne pas de sa tâche principale, combattre.

Il sait que l'ennemi est là et ne lui laisse pas le temps. Donc, il ordonne que, pendant que sur son front occidental se reconstituera, « par la jonction des 4e et 5e armées, et de forces nouvelles prélevées dans la région de l'Est, une masse capable de reprendre l'offensive, *les autres armées contiendront, le temps nécessaire, les efforts de l'ennemi* ».

Donc, retraite générale, retraite ordonnée, combats et batailles, au besoin, pour arrêter et contenir l'effort de l'ennemi, regroupement et reconstitution des forces, et, enfin, manœuvre, manœuvre stratégique dans le sens exact et complet du mot, telles sont les diverses pensées et réalisations qui absorbent ces trop courtes journées.

LA MANŒUVRE STRATÉGIQUE C'est par quelques données sur la *manœuvre* qu'il faut achever l'exposé des idées maîtresses qui assaillent le haut commandement, tandis que les faits continuent à s'accomplir : ainsi, nous aurons un bien insuffisant et bien vague aperçu de cette belle création qui fut l'honneur de l'intelligence et de l'énergie françaises en ces terribles journées.

M. Henry Bidou a cité ce mot recueilli par un officier de la bouche du général Joffre, au début de la retraite : « J'attaquerai quand nos deux ailes auront une position enveloppante. »

Ce mot suppose chez Joffre une vue extraordinairement claire de ce qui allait se produire par un effet de sa volonté, à savoir que les fronts des deux armées, incurvés parallèlement vers le nord le 26 août, devaient être incurvés vers le sud au moment où la nouvelle bataille s'engagerait, en un mot que les armées allemandes parties pour saisir les armées françaises dans la « tenaille », viendraient se ranger docilement dans la « tenaille » inverse qu'allaient former les armées françaises pour les recevoir et les enserrer. Il est assez curieux qu'il n'ait même pas eu à supposer que les chefs allemands prendraient l'initiative d'une autre manœuvre que celle qu'il leur préparait.

Les Allemands allaient, en effet, exécuter leur plan initial lourdement, mathématiquement, automatiquement, tel qu'il avait été conçu et *ne varietur*. Il leur manquait la souplesse d'esprit nécessaire pour se conformer aux préceptes de Napoléon : « Les plans de campagne se modifient à l'infini, selon les circonstances. ...Un plan de campagne *doit avoir prévu tout ce que l'ennemi peut faire, et contenir en lui-même les moyens de le déjouer.* »

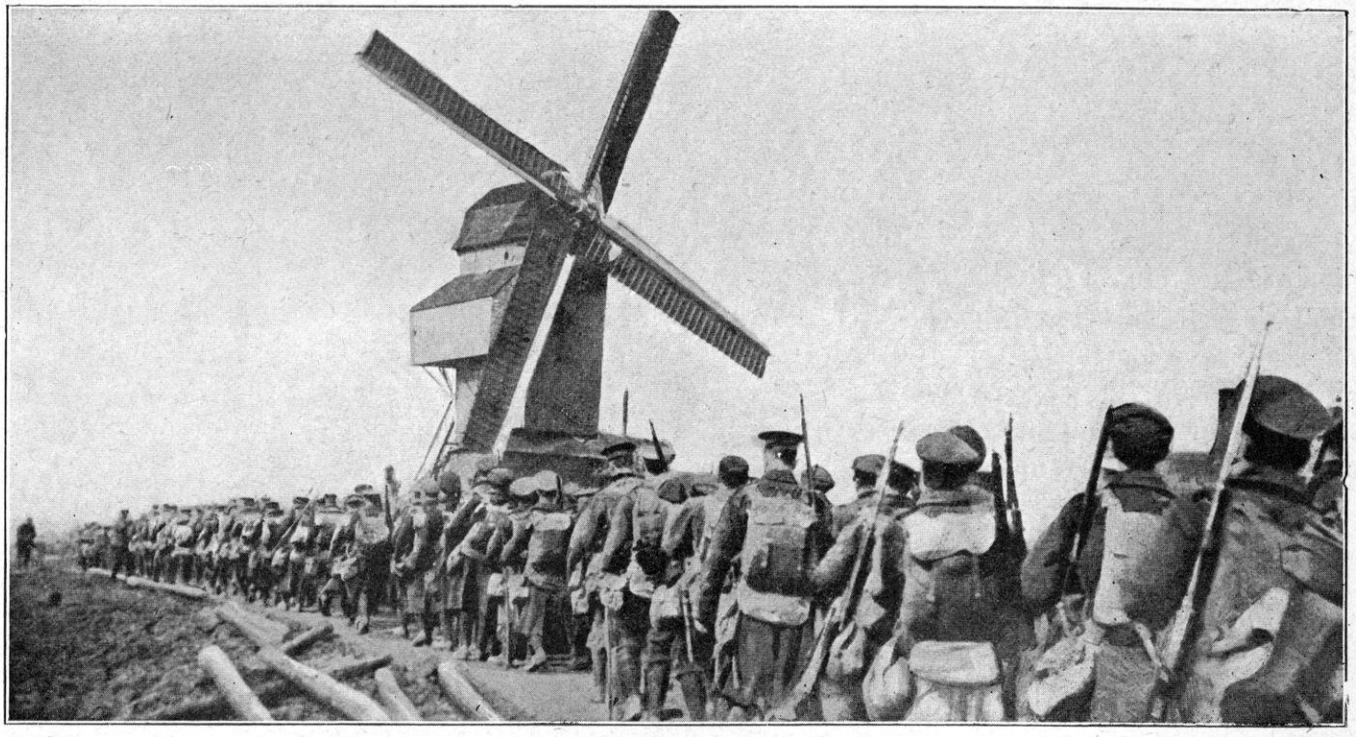
Les Allemands ne surent pas prévoir ce que Joffre voulait tenter ; tandis que les choses se réalisèrent exactement comme l'avait prévu le général Joffre. A la bataille de la Marne, la disposition de ces deux ailes devait forcer les Allemands à reculer du moment où ils ne parvenaient pas à crever le fond du demi-cercle, c'est-à-dire l'armée de Foch aux marais de Saint-Gond. La fameuse méthode de l'enveloppement se retournerait contre l'Etat-major allemand qui l'avait tant prônée.

Considérons donc la situation des deux ailes.

A l'aile droite, Joffre pouvait de très bonne heure, — en somme à partir du 26, — tabler sur le succès obtenu par Dubail et Castelnau. De toutes façons, Verdun faisait un pilier très solide. A bref délai, ce pilier allait se renforcer du Grand-Couronné et des Vosges.

De ce côté, le commandant en chef n'avait pas à se préoccuper outre mesure. Nous verrons une contre-manœuvre allemande essayer de se glisser par Saint-Mihiel, mais elle n'aboutira pas.

Le principal souci de Joffre est sur sa gauche. Il est sur sa gauche parce que le terrain ne lui offre pas dans ces régions des appuis suffisants, que ses troupes, de ce côté, sont les plus faibles et les plus ébranlées, parce que surtout, sa manœuvre est sans cesse préoccupée du salut de Paris. Le général se trouve dans la nécessité de tisser sans cesse sa toile sur ces trois fils, et c'est un véritable miracle de fer-



FANTASSINS ANGLAIS GAGNANT LES PREMIÈRES LIGNES

meté et de patience d'être parvenu à les démêler et à les renouer sans les rompre.

Le terrain, à partir de la Sambre, ce sont des vallées admirablement routées qui conduisent toutes à Paris ; ce sont les célèbres voies d'invasion qu'ont suivies tous les conquérants venant du nord. Des armées, maîtresses des sources de l'Oise, maîtresses de la coupure de l'Aisne, n'ont plus qu'à se laisser glisser en quelque sorte, et si l'on fait front contre elles sur l'une quelconque de ces vallées et de ces rivières, on est continuellement sous la menace d'être tourné.

Deux régions seulement, dans ces pays mollement ondulés, peuvent permettre de s'accrocher au sol : elles sont célèbres et réputées classiquement toutes les deux : c'est, d'une part, le massif de Saint-Gobain qui, de toute histoire, fut soit le boulevard de Paris, soit le bastion contre Paris, et c'est, d'autre part, le massif de Villers-Bretonneux-Nesle-Roye où la Somme s'approche le plus de la contrée parisienne et forme un nœud de collines des plus robustes.

L'ensemble de ces considérations a dicté l'Instruction générale du 25 août. De même que la droite de Joffre s'appuiera sur la région de Verdun et sur l'Argonne, de même sa gauche s'appuiera sur le massif d'entre Somme et Oise.

Seulement, dès lors, des considérations très différentes de celles qui résultent de la configuration du terrain commencent à préoccuper le général en chef. Nous avons dit qu'il devait tenir compte d'abord des dispositions de ses troupes à l'aile gauche et du temps nécessaire pour les renforcer, et, d'autre part, de la proximité de Paris et de la nécessité de pourvoir à la défense de la capitale.

LES ARMÉES DE L'OUEST AU COURS DE LA RETRAITE

Pendant que la reconstitution des troupes s'accomplit et que la manœuvre stratégique se prépare, la disposition des armées à l'aile gauche se modifie chaque jour, ne fut-ce que par l'ordre de la retraite ; elle se modifie par suite de la volonté de l'ennemi qui entend profiter de son succès ; elle se modifie en raison des nombreux engagements et incidents locaux qui se produisent sur l'étendue du front. Les instructions générales sont à peine en voie

d'exécution qu'elles ne s'appliquent plus exactement à la réalité. Toute manœuvre est un écheveau qui se défait et se refait sans cesse.

Il faut suivre, d'abord, sur le terrain, l'exécution, par chacune des armées de l'ouest, des vues du Grand Quartier Général. On verra ainsi la retraite s'adapter au terrain, les combats et les marches s'entremêler, le phénomène de la résurrection morale se produire en pleine bataille et, par contre, le front ennemi s'ébranler au fur et à mesure que le front français se restaure et se consolide.

Nous avons laissé les armées de l'ouest, le 25, dans la situation suivante : d'est en ouest, la jonction entre la 4e armée (de Langle de Cary) et la 5e armée était maintenue, la brigade du colonel Pétain appartenant au 1er corps (général Franchet d'Espérey) se rencontrait au Mesnil, le 25, avec un bataillon de chasseurs à pied de la 52e division de réserve (général Coquet) qui appartient à la 4e armée. C'est donc au Mesnil que se trouve l'extrême-droite de la 5e armée.

En gros, celle-ci se développe, dans la nuit du 25 au 26, de Rimogne à Marbaix où opère la 69e division de réserve. Elle se replie en marchant, dans une direction sensiblement sud-sud-ouest ; elle tient la sortie des bois au voisinage de la frontière et suit, approximativement, comme ligne centrale, les fonds de la haute Oise, et se trouve ainsi encadrée, à droite par le bassin de la Meuse, à gauche par le bassin de la Sambre. Telle est la marche générale de la 5e armée.

Dès le 24 août, le haut commandement la lui a tracée par l'ordre suivant : *La 5e armée battra en retraite en prenant son point d'appui sur Maubeuge et en appuyant sa droite sur le massif boisé des Ardennes, en liaison avec la 4e armée qui replie sa gauche derrière la Meuse, et avec l'armée anglaise dont la ligne de retraite pourrait être en direction générale de Cambrai.*

Nous avons vu, précisément, le 24 au soir, le général de Langle de Cary donner l'ordre à la division marocaine de se porter sur Rimogne, de façon à assurer, avec la 9e division de cavalerie (général de l'Espée), la liaison avec la 5e armée.

Ces ordres sont rapidement exécutés. La liaison est maintenue. L'armée von Hausen n'arrive pas à temps pour se jeter entre les deux armées françaises.

Le 25 au soir, l'Instruction générale prescrit de reconstituer, à gauche de la grande armée de Joffre, par la jonction des 4e, 5e armées et de l'armée britannique et de forces nouvelles, une masse capable de reprendre l'offensive. Le mouvement de repli général est donc ordonné et les limites des zones d'action de ces trois armées sont prescrites ainsi qu'il suit : l'armée britannique au nord-ouest de la ligne Le Cateau-Vermand et Nesle incluse, c'est-à-dire en cherchant comme point d'appui pour sa droite le massif d'entre Somme et Oise (Roye-Lassigny) ; la 5e et la 4e armées entre cette dernière ligne exclue à l'ouest et la ligne Stenay - Grandpré - Suippes - Condé-sur-Marne incluse à l'est. Cela revient à dire que les deux armées françaises unies vont opérer leur retraite sur des lignes successives : l'Oise, la Serre, l'Aisne, la Vesle et même, le cas échéant, la Marne.

Mais la pensée du général en chef n'est pas, à cette heure, que l'on doive atteindre cette dernière limite : car, il prévoit pour ces armées fortement liées, une offensive sur un terrain plus rapproché de la frontière ; c'est ici, sans doute, que pèse sur sa pensée militaire le devoir de défendre Paris et, par conséquent, le boulevard de la capitale, c'est-à-dire le massif de Saint-Gobain.

Le général Joffre a désigné, en effet, les positions suivantes en vue d'une reprise de l'offensive :

L'armée britannique s'étant consolidée en arrière de la Somme, de Bray-sur-Somme à Ham, se tiendra prête à se porter, soit vers le nord *sur Bertincourt*, soit vers l'est *sur le Câtelet*, c'est-à-dire vers les sources de l'Escaut.

La 5e armée, se tenant dans la région de Vermand-Saint-Quentin-Moy, c'est-à-dire aux

BEAUVOIS-EN-CAMBRÉSIS SUR LA ROUTE DE CAMBRAI AU CATEAU

sources de la Somme et aux approches de l'Oise, et sa droite tenant la ligne de La Fère-Laon-Craonne-Saint-Erme, devra déboucher en *direction de Bohain.*

Quant à la 4e armée, se tenant en arrière de l'Aisne, sur le front Guignicourt-Vouziers, elle débouchera, le cas échéant, *droit au nord.*

Ces ordres n'excluent nullement l'idée de contre-attaquer si l'occasion s'en présente : nous avons vu les 4e et 3e armées combattre sur la Meuse longtemps avant d'avoir gagné la ligne de l'Aisne, et cela avec l'assentiment formel du Grand Quartier Général, sous la condition, toutefois, qu'aucune des armées ne se laisserait isolément accrocher.

Il est également de toute évidence que si l'ennemi, par une poursuite trop pressante, atteint les armées en retraite, celles-ci n'hésiteront pas à faire tête, mais toujours sous la même condition, à savoir de ne pas se laisser accrocher.

Les ordres étant ainsi donnés et parfaitement compris, les incidents divers étant prévus dans la mesure du possible, suivons les exécutions à la 5e armée et à l'armée britannique comme nous l'avons fait à la 4e et à la 3e armées jusqu'à la date du 30 août, c'est-à-dire jusqu'à l'heure où de nouvelles nécessités s'étant produites, des combinaisons nouvelles se feront jour dans l'esprit du haut commandement.

Renonçons, d'ailleurs, momentanément à suivre l'ordre d'est en ouest, les événements ne se présentant naturellement pas dans cet ordre logique. La volonté du haut commandement français se heurte à la volonté du haut commandement allemand ; les armées, et même les corps ont leur initiative propre ; de là, naissent les complications et l'enchevêtrement des marches et des combats.

CONCEPTION DU HAUT COMMANDEMENT ALLEMAND

Le haut commandement allemand, nous l'avons dit, ne change rien à son programme initial. Il croit, ou feint de croire,

que les choses se réalisent comme il l'avait prévu. Peut-être n'a-t-il pas su encore envisager de sang-froid les conséquences de certaines déceptions que lui ont apportées les journées du 24 et du 25 août : peut-être espère-il rétablir les choses dans l'est, malgré son échec devant la Trouée de Charmes; peut-être n'a-il pas compris la gravité du retard de von Hausen sur la Meuse. Il commence, sans doute, à ressentir les premières suites de la présence de l'armée d'Amade, puisqu'il restreint l'envergure de son mouvement vers Dunkerque et les rivages de la Manche. Mais, tout compte fait, ce sont là, pour lui, de simples incidents : il ne voit qu'une chose, c'est qu'il est vainqueur, que les armées alliées fuient devant lui. Il compte que tout ira bien s'il sait exploiter à fond le succès que la fortune lui apporte. Les accrocs se répareront d'eux-mêmes pourvu que la puissante marche d'enveloppement par l'ouest ne soit pas interrompue.

L'état d'esprit, à cette date, dans le haut état-major allemand, au sujet du grand plan et de son exécution, est rendu sensible, en quelque sorte, par les communications faites à la presse, par les dithyrambes émanant des grands chefs et de ceux qui les entourent. Un mot résume l'admiration universelle pour ce plan, mot répété à satiété : « Conception géniale ».

Un seul témoignage entre mille pour rendre sensibles, en quelque sorte, les mailles du filet dans lequel le haut commandement allemand s'enveloppe lui-même : Lauterbach écrit, dans son *Grosse Krieg*, citant le quartier-maître général von Stein :

« ... La marche en avant était encore plus rapide dans le nord à la frontière franco-belge.

« Presque tout le royaume de Belgique était déjà aux mains des Allemands... Les armées allemandes avançaient en se battant *comme si elles avaient des ailes* ; elles marchaient vers l'ouest *avec une rapidité sans exemple.* Le général quartier-maître von Stein annonçait le 27 août : « L'armée allemande de l'ouest, neuf jours après s'être « mise en marche, a pénétré sur le territoire français de « Cambrai jusqu'au sud des Vosges après de continuels « combats victorieux. *L'ennemi est battu sur toute la ligne* « et se trouve en pleine retraite. L'étendue de ses pertes « en morts, blessés, prisonniers et trophées ne peut être « encore évaluée en raison de l'immensité du champ de « bataille qui s'étend à l'infini sur les bois, les plaines et « les montagnes. *L'ennemi cède sur tout le front occidental.* « *Il n'est pas capable d'opposer une résistance sérieuse à* « *l'avance allemande.* »

Voilà ce que disaient et ce que pensaient les grands chefs et leurs entourages. Et, naturellement, de tels propos les engageaient à l'égard de l'opinion allemande.

Les patriotes, les maires des villes, les autorités de l'empire ne laissaient aucun répit à la victoire :

« Les drapeaux dehors! affichaient-ils sur tous les murs, assez de doute et d'incertitude! Que la joie éclate sans réserve et s'affirme hautement en présence des exploits merveilleux de notre magnifique armée! »

C'est alors aussi (25 août) que l'empereur Guillaume faisait publier son télégramme paternel à la kronprinzessin Cécile à propos de la *première* victoire de son fils :

« Profond merci, ma chère enfant! Je me réjouis avec toi de la première victoire de Guillaume. Combien Dieu l'a magnifiquement soutenu. Rendons-lui grâces et honneur. J'ai donné à Guillaume la Croix de fer de 2e classe et de 1re classe. Il paraît qu'Oscar s'est très brillamment battu aussi avec ses grenadiers. Il a reçu la Croix de fer de 2e classe. Dis-le à Ina-Marie. Dieu veuille continuer à protéger et à aider nos jeunes gens et qu'Il daigne demeurer auprès de toi et de toutes nos femmes. »

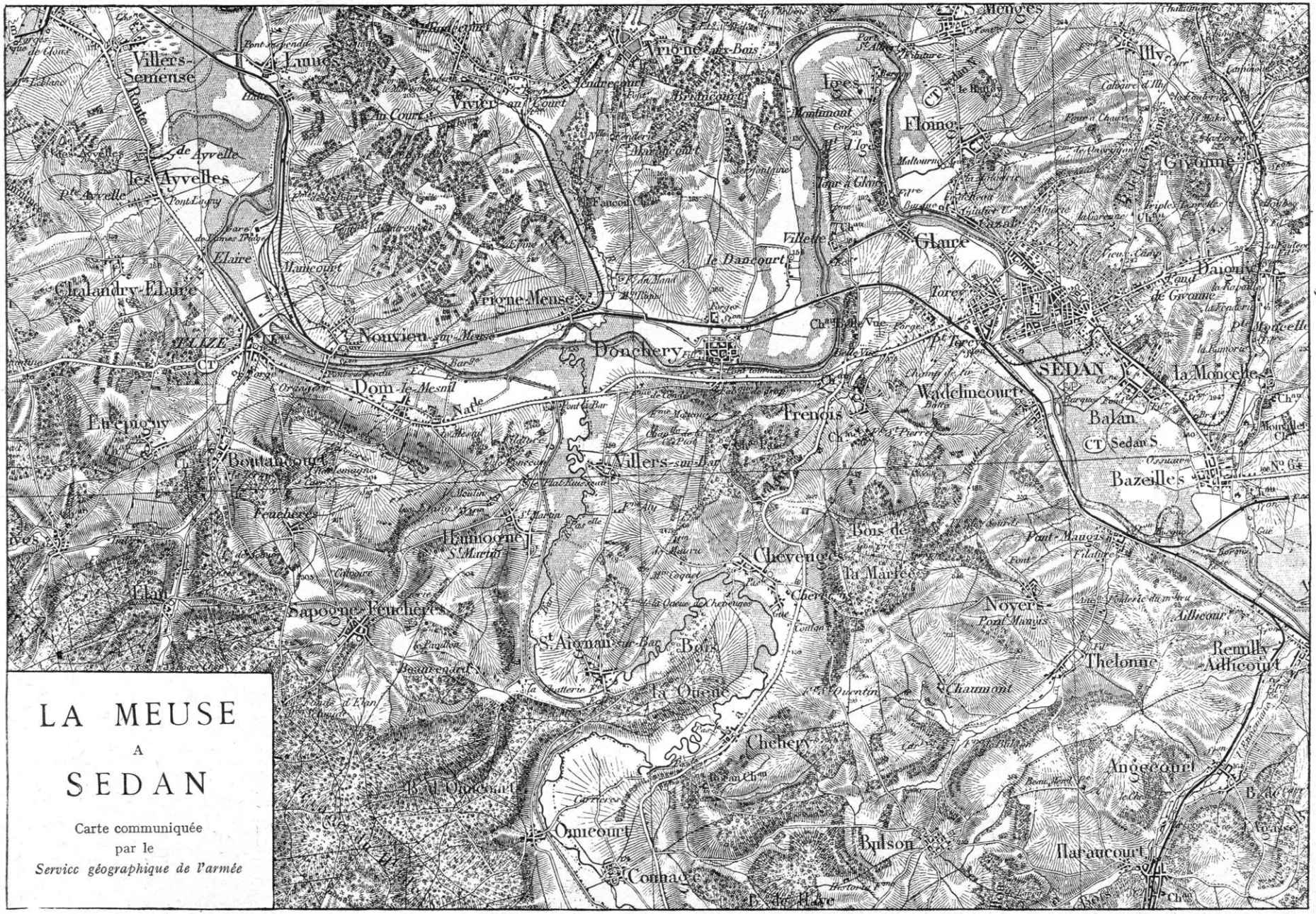
Papa GUILLAUME (1).

Ces façons familières avec Dieu révèlent l'assurance la plus tranquille, la plus absolue ; et c'est cette assurance du maître, cet enthousiasme de tout un peuple qui vont peser sur les volontés du grand état-major.

Nous n'avons pas, bien entendu, le texte de ses décisions, mais dans leurs dispositions générales et dans leur exécution, elles nous sont connues par les exposés des historiens allemands de la guerre, par les récits particuliers, par les carnets de route des soldats, et surtout par l'application sur le terrain.

Stegemann dit : « La puissante poussée vers l'ouest avait si rapidement réussi que le 25 août, on put penser que l'heure était sonnée

(1) *Tägliche Rundchau*, 25 août 1914.



LA MEUSE
A
SEDAN

Carte communiquée
par le
Service géographique de l'armée

d'une campagne ayant pour objet prochain l'anéantissement des armées ennemies. La question de savoir si l'on avait les forces suffisantes pour cette puissante entreprise, et l'autre question de savoir si l'on avait non seulement la force mais le temps, disparut dans le tourbillon des événements et *dans l'ivresse joyeuse de la victoire*. Pourtant, la double question avait été posée d'une façon menaçante quand les Russes étaient entrés en campagne, avec sept grandes armées, trois semaines seulement après le début de la guerre et avaient ainsi diminué de moitié le délai qui avait paru normal de leur mobilisation... »

Des inquiétudes qui leur venaient du front oriental, les grands chefs allemands ne retinrent qu'une chose, c'est qu'il fallait en finir d'autant plus vite sur le front occidental. De là, cette hâte fébrile, ces décisions hâtives, ces actions précipitées et, peut-être, ce manque de sang-froid que l'écrivain caractérise d'un mot : « L'ivresse joyeuse de la victoire. »

De là aussi les ordres qui peuvent se résumer en un seul : « Poursuivre à fond les armées franco-britanniques en retraite et les anéantir. »

Y eut-il, en même temps, une conception stratégique applicable à la poursuite ?

Nous avons, à ce sujet, un renseignement précis dans le communiqué allemand du 27 août : « L'armée du général von Kluck a culbuté l'armée anglaise près de Maubeuge, *par un mouvement tournant*... » Et nous avons un autre renseignement résultant du texte de Stegemann et de l'examen des faits : en même temps que l'on manœuvrait ainsi, par le mouvement tournant à l'ouest, à l'est von Hausen avait l'ordre de pénétrer entre la 4e armée et la 5e armée françaises, de manière à prendre celle-ci à revers, tout en obtenant la rupture du front français.

De ces deux données, il résulte que nous sommes en présence d'une manœuvre partielle d'enveloppement par les deux ailes, d'une « tenaille » réduite, visant les deux armées alliées qui opèrent dans l'ouest.

Or, l'armée von Hausen échoue, ainsi que nous l'avons établi, d'abord sur la Meuse, puis à la coupure de l'Aisne. Stegemann avoue l'échec du plan allemand de ce côté : « La résistance que l'armée von Hausen avait rencontrée avait suffi pour empêcher une rupture (*einbruch*), de la position française du centre... La rupture du front français (*durchbrechung*) était une affaire manquée en ce point, etc. »

Reste l'autre aile et le « mouvement tournant » par l'ouest, affirmé dans le communiqué du 27 août.

De ce côté, l'armée von Kluck avait surtout affaire à l'armée britannique. C'est donc l'armée britannique qui va avoir à supporter d'abord l'effort principal de la poursuite allemande.

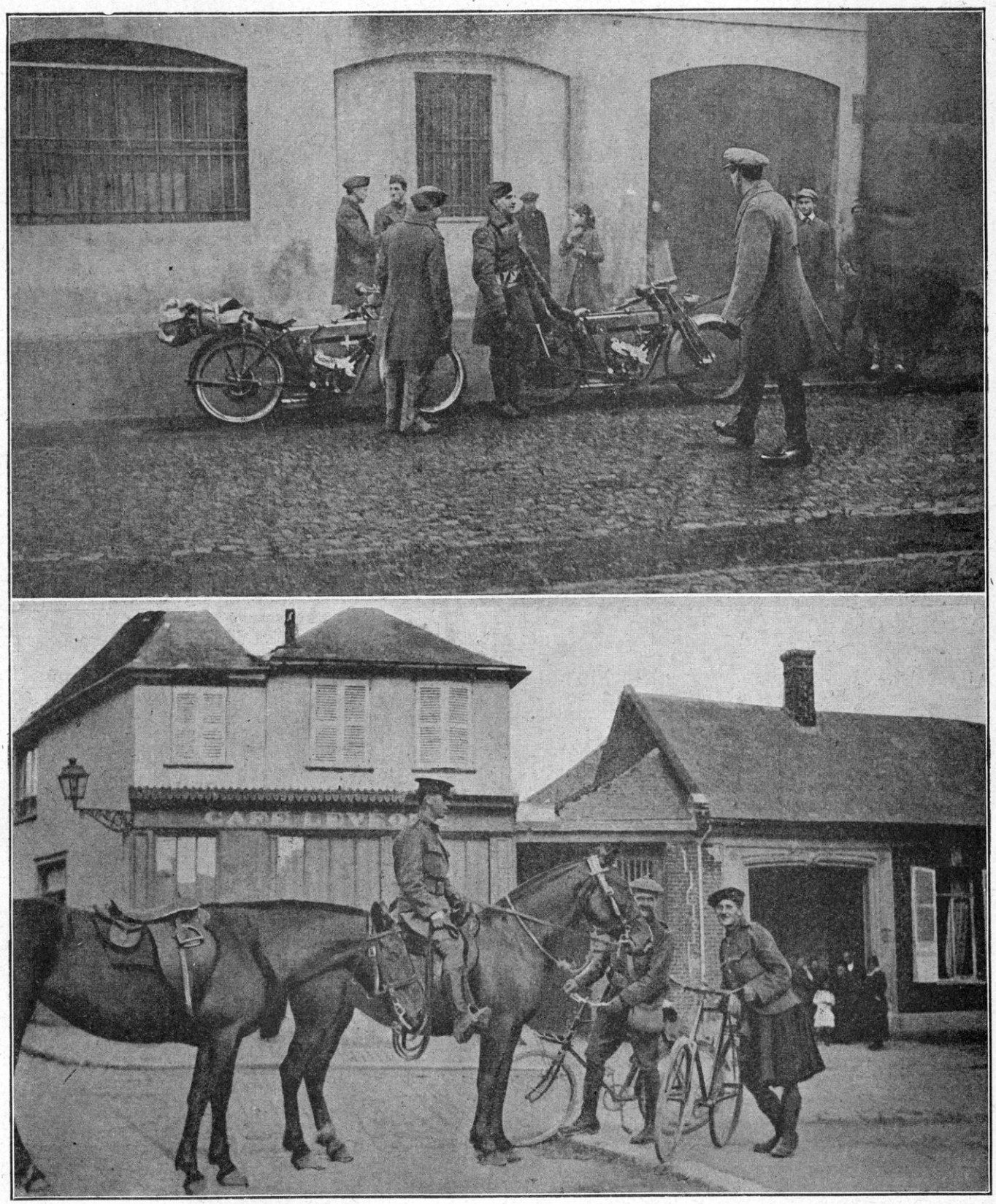
POURSUITE DE L'ARMÉE BRITANNIQUE. SAGES RÉSOLUTIONS DE FRENCH

Rappelons les sages résolutions du maréchal French en présence de la tentative d'enveloppement de l'ennemi.

« Les Français, dit-il dans son rapport, continuaient leur retraite ; *mon seul appui était la forteresse de Maubeuge. Les essais réitérés de l'ennemi de tourner mon flanc me prouvaient son intention* de m'acculer à cette place *pour m'y cerner*. Je sentis qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour me retirer sur d'autres positions... »

Telle est la directive générale. Nous la verrons s'affirmer à partir du 25, d'après le texte même du rapport, pour toute la suite de la retraite :

« Considérant la retraite ininterrompue des Français à ma droite, mon flanc gauche exposé, la tendance de l'armée ennemie (IIe corps) à m'envelopper et, plus que tout, l'épuisement de nos troupes, je me décidai à faire encore un grand effort pour continuer ma retraite jusqu'à ce que je puisse mettre entre mes troupes et l'ennemi un obstacle important, comme la Somme ou l'Oise, et leur accorder, avec un peu de repos, la facilité de se réorganiser. Les ordres furent donc envoyés aux chefs de corps de poursuivre leur retraite, aussitôt que possible, vers la ligne générale Vermand-Saint-Quentin-Ribemont. La cavalerie, sous les ordres du général Allenby, eut la mission de couvrir la retraite. »



MOTOCYCLISTES ET CAVALIERS DE L'ARMÉE BRITANNIQUE

On voit que ces ordres se conformaient exactement à la pensée du général Joffre. French connaissait le principe dicté par Napoléon, qu'il faut laisser, entre les troupes en retraite et l'ennemi, un intervalle suffisant pour que celui-ci ne les prévienne pas dans leurs cantonnements.

Mais ces dispositions devaient être naturellement contrariées par l'ardeur même de la poursuite ennemie ; par contre, et en raison de la solidarité immédiate existant entre les armées alliées, les rapides déplacements de l'armée britannique devaient avoir leur retentissement sur toute la ligne de combat. Le recul rapide de cette armée était un mal ; mais son écrasement ou son enveloppement eussent été des désastres irréparables.

Joffre avait le cauchemar d'un tel événement : et c'est pourquoi, dès le 24, il avait donné avec tant de précision l'ordre à la 5e armée de tout sacrifier pour rester en liaison avec l'armée britannique. C'est pourquoi encore il insiste, avec la dernière vigueur, pour l'exécution de ses ordres sur ce point.

Certes, il importait de maintenir, d'autre part, la liaison entre la 5e et la 4e armées. Mais deux des corps les plus solides de l'armée française, ceux du moins qui avaient été le moins engagés et le moins éprouvés, le 9e corps (général Dubois) avec la division marocaine et le 1er corps (général Franchet d'Espérey), étaient chargés de cette liaison ; ils disposaient, en outre, de deux divisions de réserve (51e et 52e) et de deux divisions de cavalerie (4e et 9e). Tous les corps de la 4e et de la 3e armées pouvaient leur venir en aide : les choses étaient, dans la mesure du possible, assurées de ce côté.

Les deux corps de l'armée britannique, au contraire, avaient été sérieusement éprouvés ; l'armée avait affaire à l'armée von Kluck, c'est-à-dire à la plus puissante des armées allemandes ; elle ne pouvait s'appuyer que sur des divisions de réserve françaises, soit à sa gauche, soit à sa droite, et sur le corps de cavalerie du général Sordet, fatigué par de longues marches. Et enfin (considération qui l'emportait sur toutes les autres), le succès du mouvement enveloppant des Allemands par l'extrême gauche eût séparé l'armée franco-britannique de ses bases, de Paris et de l'ensemble du pays. Tel était l'objet même du grand plan de Moltke, et c'est pourquoi le haut commandement allemand lançait ses armées, tête baissée, dans la course qui devait les amener au but.

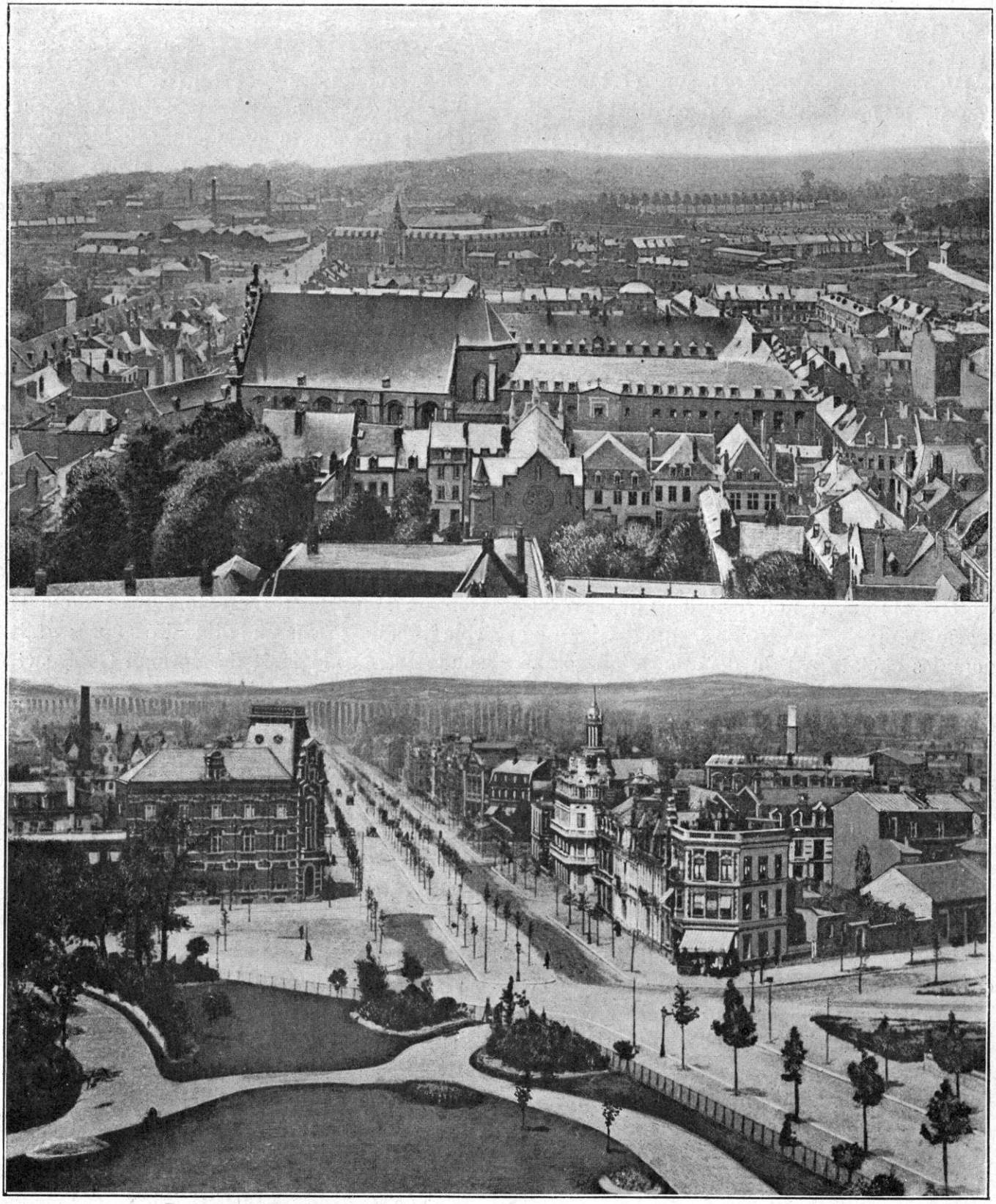
Le général Joffre portait donc un jugement juste sur l'ensemble de la situation quand, à partir du 26 et surtout du 27, il décidait que la 5e armée avait pour principal devoir d'incliner sa retraite toujours à sa gauche et de manière à venir en aide, coûte que coûte, à l'armée britannique.

MARCHE DE L'AILE DROITE ALLEMANDE

Cependant, l'armée britannique avait déjà subi l'effet de la manœuvre enveloppante allemande et avant même qu'elle eût eu le temps de se ressaisir, elle était furieusement attaquée.

Nous savons, par les carnets de route des soldats allemands, que les ordres sont donnés, aussitôt après Mons, pour lancer les corps de l'armée von Kluck (IVe et IIe corps) en bourrasque sur les divisions britanniques battant en retraite. Il faut arriver, à tout prix, sur ses cantonnements ; surprendre les détachements attardés, prévenir les avant-gardes, couper les routes et les ponts, cerner les brigades, les bousculer les unes sur les autres, viser leurs bases. Tout autre objectif (même celui qui tendrait à occuper les ports et les rivages de la Manche) est abandonné pour celui-là. C'est un formidable hurrah !

La tête du mouvement est prise à l'extrême droite par le corps de cavalerie von der Marwitz qui a ses 2e, 4e et 9e divisions vers Seclin, Douai et Bouchain le 25 au soir, et doit gagner les sources de l'Escaut et même la Somme, en vue de tourner l'armée britannique par Vermand et Saint-Quentin ; quant aux gros des corps allemands, ils sont rabattus dans l'étroite vallée de l'Escaut, dans le dessein



CAMBRAI. — VUE GÉNÉRALE ET BOULEVARD FAIDHERBE

évident de produire un effet d'avalanche : le IIe corps (général von Linsingen) vient de Tournai, traverse en coup de vent Saint-Amand et se trouve le 25 soir sur Somain-Denain ; le IVe corps franchit le Quesnoy et longe, à l'ouest, la forêt de Mormal en direction de Solesmes ; derrière lui, le IVe corps de réserve descend par Condé sur Valenciennes et accourt lui prêter main-forte ; à sa gauche, le IXe corps suit la forêt de Mormal et la longe à l'ouest pour déboucher sur Landrecies, le Cateau ; le IIIe corps vient derrière par Bavai ; cependant que la cavalerie de von Bülow (5e division et division de la garde) se porte hardiment par Solre-le-Château sur Avesnes pour couper la liaison entre la 5e armée française (général Lanrezac) et l'armée britannique.

Cette course à perte d'haleine des formations allemandes aura ses suites d'épuisement quand sonnera l'heure des combats : mais, pour le moment, elle donne, à ceux qui se replient et à ceux qui les poursuivent, l'impression d'une victoire absolue et non disputée : quel encouragement pour les troupes, quel triomphe pour les chefs ! On a lu déjà ce qu'un soldat du IIe corps écrit sur son carnet de route : « Nous prenons connaissance d'un télégramme de l'empereur qui exprime sa joie pour les marches fabuleuses accomplies par le IIe corps. Les trois dernières journées, nous avons fait 130 kilomètres. L'adversaire s'éloigne toujours en arrière ; nous ne le rejoignons pas. »

RETRAITE DE L'ARMÉE BRITANNIQUE

L'armée britannique marche, marche, pour échapper à un tel danger. Elle marche et elle souffre : « Les troupes étaient à bout. Bien qu'elles n'eussent pas encore combattu, elles avaient fait tellement de marches, de contre-marches et de retranchements, durant les quatre derniers jours, qu'elles étaient à la limite de leurs forces. Les chaussures des réservistes étaient généralement trop petites et ils avaient les pieds terriblement enflés ; des centaines tombèrent d'épuisement. Les plus malades étaient recueillis dans les fourgons de transport, les autres traînaient à l'arrière tant qu'ils pouvaient se tenir debout. Des cavaliers qui les virent passer rapportèrent qu'ils avaient les yeux fixes et qu'ils trébuchaient comme des aveugles (1). »

Par contre, les Allemands qui s'étaient préparés aux efforts formidables de la grande guerre se servaient largement des moyens de transport mécaniques et, si la masse de leurs troupes subissait (plus qu'on ne le croyait en face d'eux) les fatigues de la course, les avant-gardes débouchaient de tous côtés avec une soudaineté surprenante et se jetaient dans la bataille comme des troupes fraîches.

Au point de vue stratégique, les documents britanniques révèlent une autre conséquence du caractère d'improvisation qui fut nécessairement celui des premières opérations de la retraite.

Après la bataille de Mons, le repli avait été décidé, comme nous l'avons indiqué, en droite ligne sur le Cateau, pour échapper à l'attraction de Maubeuge. L'armée suivait donc la voie romaine : mais une difficulté se présentait sur le chemin, la forêt de Mormal. Quel parti prendre ? La longer à l'est, la traverser de part en part, ou la longer à l'ouest. On n'avait pas le temps de la réflexion ; les populations en fuite encombraient les voies ; les unités de cavalerie françaises s'enchevêtraient même, sur certains points, avec les brigades britanniques. En un mot, il fallait faire pour le mieux, et aller au plus pressé. L'ordre général fut donc maintenu de prendre, autant que possible, à l'ouest de la forêt.

Mais le 1er corps qui formait la droite de l'armée britannique s'engagea à l'est de celle-ci. Il se créa ainsi une première fissure qui, selon le témoignage de lord E.-W. Hamilton, ne fut pas sans effet sur l'ultérieure bataille du Cateau (2).

(1) Hamilton, p. 44.

(2) Il me semble que Hamilton exagère en disant que les extrémités des deux corps d'armée étaient à 50 kilomètres l'une de l'autre, avec une fissure de 16 kilomètres. Cependant, le fait de la séparation des deux corps au moment de la bataille du Cateau n'est pas douteux. Le major Corbett-Smith dit : « A l'est du Cateau il y avait un grand trou béant entre les deux corps. Celui-ci ne pouvait pas être comblé à cause de l'épuisement des soldats de la 2e division. »

LE VILLAGE D'ESNES PRÈS DE CAUDRY

En somme, la retraite anglaise se produisait en forme de fourche avec une liaison relativement précaire à la face la plus proche de l'ennemi.

Averti sans doute par ses avions, celui-ci conçut le plan de profiter de l'espèce d'écart qui se produisait entre les deux corps de l'armée britannique, et il lança quelques forces disponibles à travers la forêt de Mormal pour essayer d'agrandir la fissure, à Landrecies.

En réalité, dit lord Hamilton, la force ennemie consistant en un bataillon de 1.200 hommes et une seule pièce d'artillerie légère de campagne (1) avait été envoyée dans des camions comme une avant-garde, pour s'emparer de Landrecies et de son pont important avant l'arrivée des Anglais et leur jonction avec le IIe corps.

Tactiquement, l'entreprise échoua. Nous avons raconté le beau combat qui fut un titre d'honneur pour le 3e Coldstream ; mais, stratégiquement, cette brusque apparition des premières forces allemandes si loin des lignes principales eut un indéniable effet. L'armée anglaise se trouvait ainsi plus éparpillée encore au moment même où s'engageaient les combatsqui allaient inaugurer la manœuvre allemande.

Cependant, French en se repliant sur ses bases avait obtenu un sérieux avantage. La 4e division du 3e corps, sous le général Snow, était arrivée, du sud, au Cateau par la voie ferrée, et elle apportait au général Smith-Dorrien un renfort très appréciable de onze bataillons et de trois batteries. On la jette immédiatement sur la gauche, c'est-à-dire au sud de Solesmes, en direction de Cambrai pour protéger le flanc de la retraite contre le mouvement tournant combiné par les Allemands.

Les choses sont donc disposées ainsi qu'il suit sur le front britannique, le 26 au matin. Le 1er corps (général Douglas Haig), après le combat de Landrecies, se retire sur l'Oise, dans la direction d'Origny. Le général donne bien

(1) Ces troupes appartenaient au IXe corps.

l'ordre à une de ses brigades de se porter vers Favril et le sud-ouest pour se tenir en liaison avec le 2e corps, mais l'ordre est mal compris, et une marche en sens inverse, c'est-à-dire vers Pont-sur-Sambre, n'a d'autre résultat que de faire éprouver des pertes très sévères au régiment de Connaught. Le 1er corps se trouve ainsi isolé : il poursuit sa marche de repli par Oisy-Etreux, cherchant à faire déboucher toutes ses troupes sur la route de Landrecies à Guise, puis à obliquer vers l'ouest du canal de la Sambre à l'Oise.

A sa gauche, mais séparé de lui par le « trou béant », le 2e corps, appuyé par une division de troupes fraîches appartenant au 3e corps, est arrivé épuisé en avant du Cateau; il a creusé à la hâte quelques tranchées et s'est installé sur la route du Cateau à Cambrai à cheval sur la chaussée Brunehaut vers Inchy-Haucourt en direction de Cambrai. Il se trouve ainsi en pointe, exposé à l'attaque de l'armée von Kluck et du corps von Marwitz entreprenant l'exécution du grand mouvement tournant.

Rappelons que l'armée britannique avait, à la droite du 1er corps, les divisions du général Valabrègue dont la présence lui avait porté aide pendant le combat de Landrecies, mais dont les régiments en retraite s'entremêlaient avec les siens sur la route de Guise.

C'est dans ces conditions que s'engage le combat du Cateau.

Le général Smith-Dorrien commandait le 2e corps britannique.

LA MANŒUVRE DU CATEAU Nous sommes maintenant en présence de ce que l'historien anglais le plus qualifié de cette partie de la campagne, lord E.-W. Hamilton, appelle le *problème du Cateau*. Problème il y a, en effet: et au sujet des raisons qui déterminèrent le général anglais à livrer bataille; et au sujet des effectifs qui y prirent part des deux côtés; et au sujet des conséquences du combat et de la retraite qui s'ensuivit. Ces différentes difficultés, nous allons nous efforcer de les élucider.

Sur les raisons mêmes de la bataille, nous sommes en présence de deux thèses différentes exposées en public par les deux chefs qui commandèrent et qui eurent la responsabilité de l'événement, le maréchal French et le général Smith-Dorrien. Le maréchal French, tout en reconnaissant les hauts mérites militaires de son subordonné, laisse entendre que la bataille fut livrée contrairement à ses ordres, que les pertes furent très lourdes et sans avantage tactique ni stratégique considérable, puisqu'il fallut rompre le combat, le 26, dès 3 heures de l'après-midi et dans des conditions telles que c'est une chance inouïe si le corps d'armée de Smith-Dorrien put se dégager.

La pensée du maréchal French était, dès lors, en effet, que l'armée allemande le talonnait de la façon la plus redoutable et qu'il ne pouvait échapper à l'étreinte qu'en se dégageant à tout prix, quitte à chercher s'il le fallait, ailleurs que dans la direction de Paris, sa base d'opération. Cette vue, dans son ensemble, était juste, et le général Joffre entendait faire le possible et l'impossible pour ne pas laisser l'armée allemande déborder sa gauche qui était tenue jusque-là par l'armée britannique. C'est pourquoi il jetait sans cesse du renfort dans cette direction ; c'est pourquoi il donnait l'ordre au général Lanrezac d'appuyer sur sa gauche pour ne pas se laisser séparer de l'armée britannique; c'est pourquoi il avait fait passer le corps Sordet de la gauche de la 5e armée à la gauche de l'armée de French; c'est pourquoi il avait constitué l'armée d'Amade et qu'il la renforçait constamment par l'arrivée de nouvelles troupes et par les corps qui allaient constituer, sous peu de jours, l'armée Maunoury.

Il ne semble pas que le maréchal French se soit rendu compte suffisamment de l'intérêt que présentait, pour le salut de son armée, cette habile manœuvre du général Joffre. Peut-être cela tient-il, en partie, à l'insuffisante liaison entre les deux armées qui, à cette époque, agissaient encore isolément. French, dans son rapport officiel, ne vise qu'une fois le

ÉTREUX. — LE CANAL DE LA SAMBRE A L'OISE ET LA ROUTE DE LANDRECIES

concours demandé par lui aux troupes françaises : il s'agit du corps de cavalerie commandé par le général Sordet. Or, le général anglais indique, en toute bonne foi, qu'il n'a reçu aucun appui de ce corps le jour de la bataille du Cateau, tandis qu'en fait, il y eut une intervention des plus heureuses des forces françaises, comme nous allons le voir et comme le maréchal French l'a reconnu par la suite (1). De même, le rapport officiel britannique paraît ignorer l'action des troupes du général d'Amade à Cambrai; tandis qu'il est hors de doute que la vigoureuse résistance de ces troupes influa sur l'issue de la bataille du Cateau et sur l'échec du mouvement tournant entrepris par les Allemands.

(1) Extrait d'une lettre du maréchal French : « Je tiens à ce que vous sachiez qu'à l'époque où mon rapport a été rédigé, mon gouvernement l'attendait avec la plus grande impatience et que j'ai dû l'écrire en grande hâte et dans des conditions très difficiles.

« J'ignorais alors que les troupes sous les ordres du général Sordet avaient pris part à la bataille du 26, et ce n'est que beaucoup plus tard que j'en ai été informé.

« Je me suis, plus tard, rendu compte que, sans aucun doute, l'artillerie du général Sordet a pris part à l'action du 26 et que, de cette façon, le général a aidé d'une manière très digne d'appréciation la retraite du 2e corps anglais de la position du Cateau. »

Voici, maintenant, pour mettre le fait hors de doute, l'extrait d'un ordre du jour et d'une lettre du général Smith-Dorrien :

« *Extrait de l'ordre du jour adressé, le 29 août 1914, aux troupes sous son commandement par le général commandant le 2e corps* :

« ...Si nos pertes ne furent pas plus grandes le 26, au cours de la retraite des positions de Haucourt, Caudry, Beaumont, le Cateau, cela est dû, en grande partie, à l'appui qui nous fut donné par les troupes françaises et, en particulier, par le corps de cavalerie du général Sordet, opérant sur le flanc ouest des troupes britanniques et nous devons en être reconnaissants à nos braves frères d'armes... »

Une lettre du général Smith-Dorrien, adressée au général Sordet, contient des précisions intéressantes pour l'histoire militaire :

« ... Vous voudrez bien vous souvenir que, dans la matinée du 27 août, vous m'avez envoyé un officier d'état-major à Saint-Quentin pour me mettre au courant de ce que vous aviez fait et de ce que vous étiez en train de faire. Par son intermédiaire, je vous adressai un message vous exprimant mes plus vifs remerciements pour vous personnellement et pour l'énergique résistance qu'avait opposée votre corps à l'avance allemande, entre Cambrai et la gauche des troupes anglaises dans le voisinage d'Esnes, *pendant la journée précédente*... J'ai toujours éprouvé un véritable regret de ne jamais avoir eu le plaisir de vous serrer chaleureusement les mains et de vous remercier personnellement *d'avoir sauvé mon flanc gauche en l'empêchant d'être enveloppé au cours de cette journée si critique*... »

Nous reviendrons sur ce dernier membre de phrase d'un si haut intérêt au point de vue de l'ensemble de la manœuvre.

Voir aussi l'ouvrage du major Corbett-Smith : *La Retraite de Mons*, p. 175.

Quant aux raisons de la bataille qui sont intrinsèques à l'armée britannique, le plus simple est de s'en référer au récit du général Smith-Dorrien puisqu'il en assuma, de plein gré, la pleine et entière responsabilité.

« ...Je réussis (le 25) à entrer en liaison avec la 4e division, la 19e brigade et la division de cavalerie, dont aucune n'était sous mon commandement (1). Je leur fis savoir mon plan de bataille et leur dis quelles positions il fallait prendre dans le cas où une retraite deviendrait nécessaire pendant la bataille.

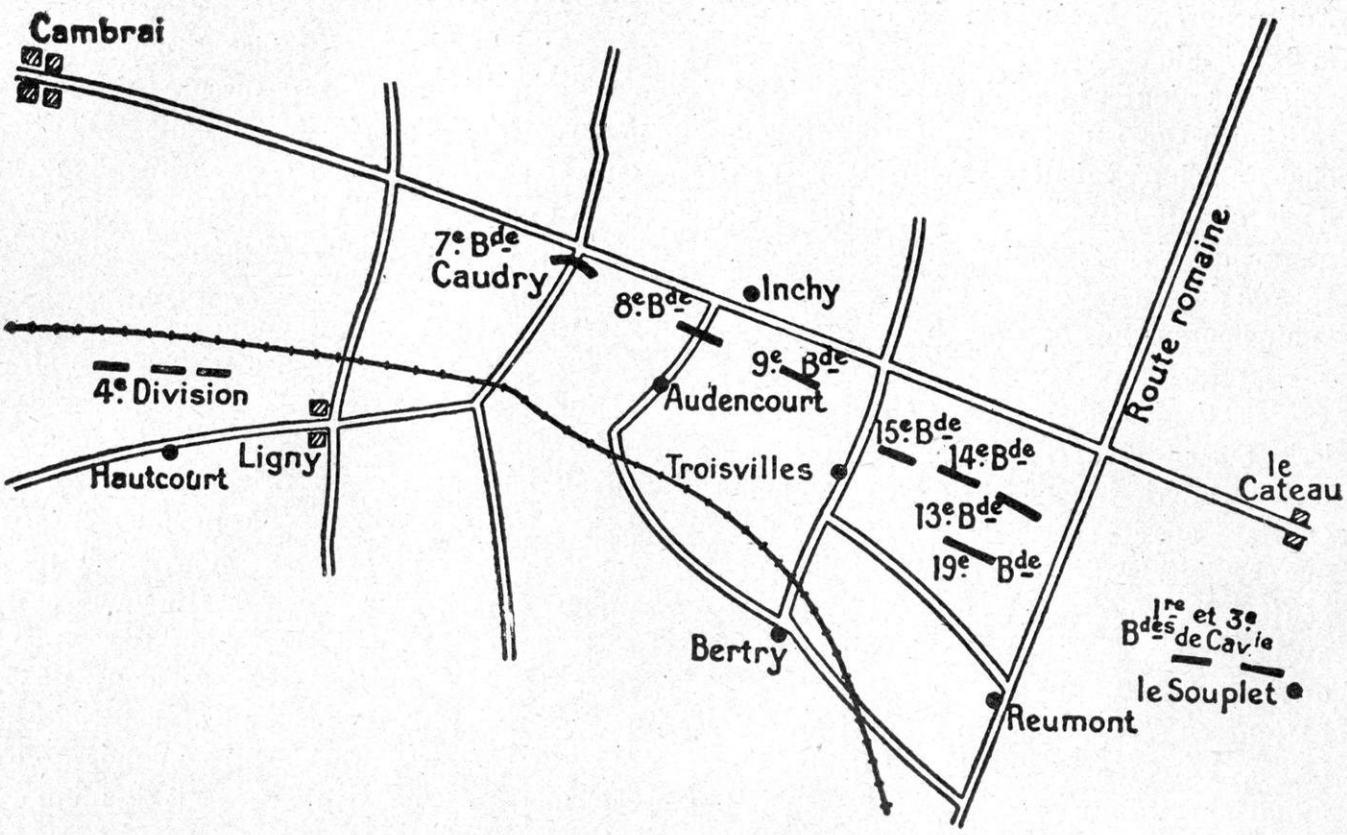
« En attendant, j'avais reçu des ordres du général French de ne pas résister au Cateau, mais de continuer la retraite. Or, je ne me voyais pas dans la possibilité d'obéir à ces ordres, car je craignais qu'avec des hommes fatigués comme l'étaient les miens, une retraite plus prolongée ne finît en déroute. Je considérai qu'il n'y avait qu'une façon d'arrêter l'ennemi, c'était de montrer les dents.

« Je fis part de ma décision au commandant en chef par un coup de téléphone. Je dis que, pour pouvoir me replier il fallait, d'abord, combattre, et que, pour éviter un désastre, le plus sûr était de frapper un seul coup, mais un rude coup aux Allemands. On me répondit que c'était risquer un Sedan (c'est-à-dire d'être enveloppé). Je répondis que j'en courrais le risque. On suggéra que sir John French pourrait venir prendre mon commandement. Mais j'étais désireux de ne me dérober à aucune responsabilité. S'il devait y avoir un Sedan, mieux valait pour la cause des alliés que sir John pût entrer en Angleterre pour organiser une nouvelle armée.

« Je n'étais pas moi-même sans appréhensions au sujet de la possibilité d'un Sedan. Mais, je ne voyais pas d'autre issue que la bataille pour sauver mes troupes.

« ...Mon unique espoir était de tenir jusqu'à la nuit. Mais je ne croyais vraiment pas obtenir ce résultat; car nos retranchements étaient

(1) La 4e division appartenait au 3e corps qui arrivait sur le terrain (général Snow) ; la 19e brigade appartenait au 1er corps et la division de cavalerie (général Allenby) était mise par le maréchal French en liaison entre les deux corps.



DISPOSITION DES TROUPES ANGLAISES AU CATEAU

tout à fait insuffisants (1). Le terrain était très ouvert et j'avais mes deux flancs en l'air.

« Cependant, un corps de cavalerie sous les ordres du général Sordet qui, les jours précédents, avait été à la bataille de Charleroi, venait de traverser mes lignes de l'est à l'ouest et se trouvait sur mon flanc gauche. Je ne rencontrai pas le général Sordet; mais je lui envoyai un message urgent pour lui dire que j'allais me battre et que j'espérais qu'il pourrait couvrir mon flanc gauche.

« ... A mon aile droite, il y avait un intervalle de huit milles et pas un homme entre mon corps et la gauche du 1er corps. Je demandai à la division de cavalerie sous les ordres du général Allenby de protéger ce flanc, ce qu'il fit on ne peut mieux (1). »

Les dispositions du général Smith-Dorrien étaient les suivantes : en gros, sa ligne de bataille était installée un peu en arrière de la route du Cateau à Cambrai, mais seulement depuis le Cateau jusqu'à Caudry. A partir de Caudry, le front britannique faisait un décrochement pour occuper, en arrière de la voie ferrée de Busigny à Cambrai, le front Ligny-Haucourt.

La 1re et la 2e divisions de cavalerie étaient en avant de Saint-Souplet, la gauche appuyée sur la voie romaine, jusqu'à Reumont. A l'ouest de la voie romaine se trouvait d'abord la 19e brigade, puis la 13e brigade, puis la 15e brigade dans le carré Reumont-voie romaine-route de Cambrai-Troisvilles-Bertry. Plus à l'ouest encore, la 9e brigade en arrière d'Inchy, entre

(1) Lord Hamilton dit, au sujet des retranchements : « Ces positions n'étaient pas telles que l'on pouvait l'espérer. Des tranchées, il est vrai, avaient été creusées ; mais plusieurs faisaient face du mauvais côté et, toutes, étaient trop courtes. Les hommes étaient à bout ; le terrain était très sec et les outils nécessaires manquaient. Les hommes se mirent au travail de leur mieux ; mais, comme ils n'avaient, pour ainsi dire, point de pelles, la plupart creusaient et rejetaient la terre avec leurs gamelles ou avec leurs mains. Pour être poli, on peut appeler tranchées le résultat obtenu, mais c'était une bien misérable défense pour des troupes fatiguées contre le terrible feu d'artillerie qui les assaillit... » p. 56.

(1) Cette interview du général Smith-Dorrien a été publiée dans *The Weekly Despatch* du 18 février 1917 et a motivé une réponse de Lovat Fraser défendant le point de vue du maréchal French dans le même journal nº du 25 février 1917.

Audencourt et Troisvilles. A l'ouest d'Inchy, la 8e brigade et la 7e brigade à Caudry.

Il faut ajouter immédiatement que le général Smith-Dorrien et moins encore le maréchal French n'avaient une connaissance exacte de la situation du corps de cavalerie Sordet et même des divisions territoriales et de réserve du général d'Amade qui allaient intervenir heureusement au combat.

A partir du dimanche 23, le corps de cavalerie Sordet avait reçu la mission expresse d'aller couvrir la gauche de l'armée anglaise. Quittant aussitôt la 5e armée, il s'était mis en marche dans la direction de Maubeuge. Mais le général Fournier, gouverneur de Maubeuge, avait fait savoir qu'on ne pouvait stationner qu'au sud de Maubeuge, l'armée britannique battant en retraite sur un front Bavai-Maubeuge. Le corps de cavalerie, quoique très fatigué, avait dû continuer sa marche et était venu passer la nuit dans la région de Beaufort.

Après quelques heures de repos, il était parti le 24, pour remplir la mission qui lui était assignée d'urgence à l'aile gauche de l'armée anglaise. Le général French était venu, en personne, au quartier du général Sordet à Beaufort pour lui confirmer le besoin qu'il avait de l'appui du corps à sa gauche. Le corps traverse la Thiérache avant que les troupes britanniques ne soient arrivées. Il n'y en eut pas moins des croisements et des embarras inouïs. L'engorgement se faisait entre les populations civiles en fuite, les gros convois anglais en retraite, les régiments de cavalerie, leur artillerie, leurs fourgons, etc. Enfin, l'on passa et le corps Sordet, le 24 au soir, bivouaquait dans la région de Dompierre. Il n'a pas encore franchi les arrières de l'armée anglaise.

C'est seulement dans la journée du 25, qu'après avoir continué à marcher vers le sud-ouest par le Cateau, pour essayer de se dégager, il finit par déboucher sur Walincourt à proximité des sources de l'Escaut. Le 25 au soir, le quartier général est à Villers-Faucon.

L'ARMÉE D'AMADE A CAMBRAI

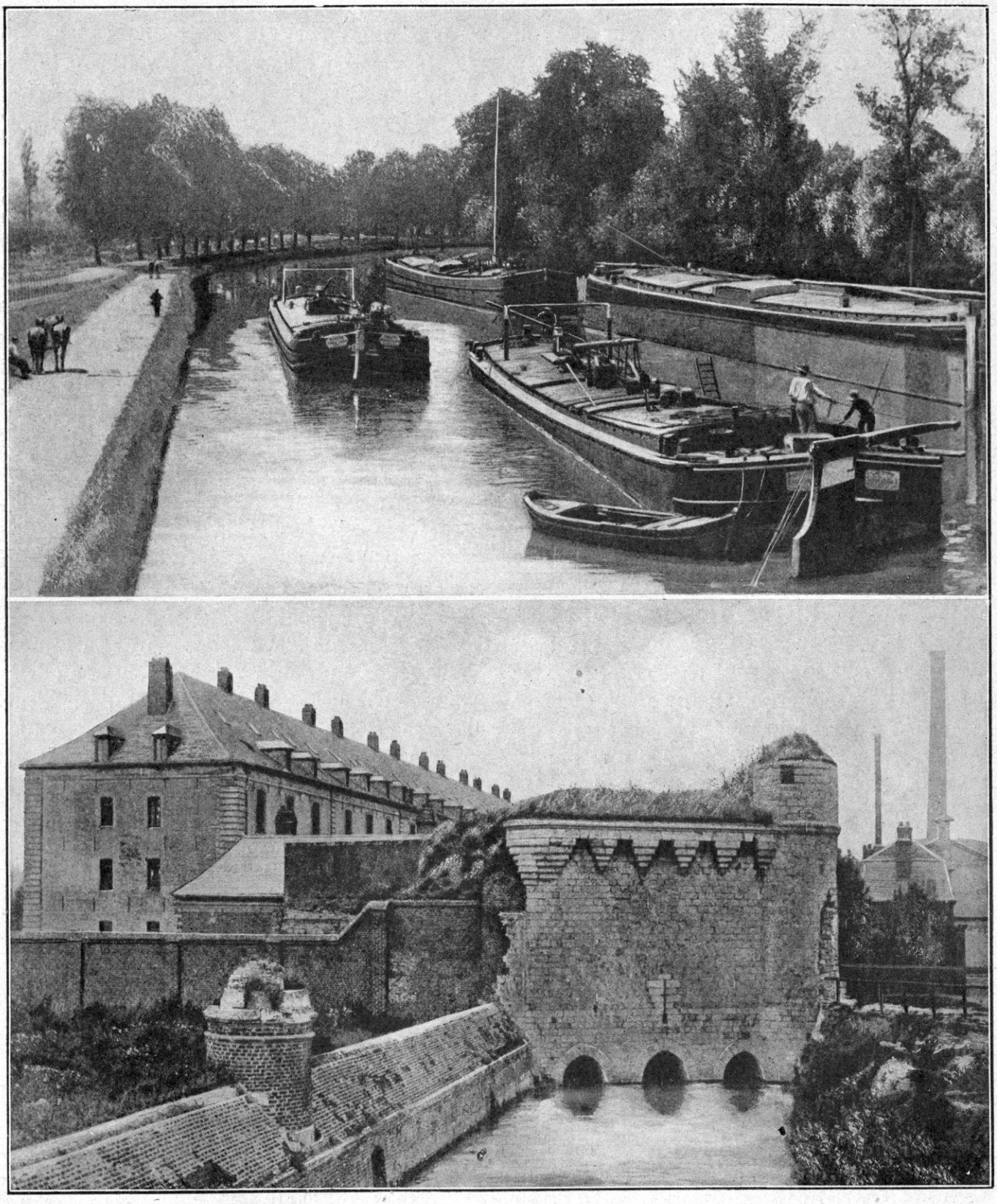
Ce n'étaient pas les seules troupes françaises qui fussent en mesure de prêter main-forte à l'armée britannique. D'autres encore se trouvaient sur la même ligne et s'avançaient vers l'aile droite allemande : c'étaient les divisions formant l'armée du général d'Amade.

Il importe de faire ici une distinction qui éclairera toute la suite des événements stratégiques.

Le corps Sordet (1re, 3e, 5e divisions de cavalerie) appartenait originairement à la 5e armée et, à la date où nous sommes, il lui appartient encore. Son mouvement n'est qu'un développement de la manœuvre de cette armée et reste, pour ainsi dire, inclus dans cette manœuvre. En décidant de le porter, non sans difficulté ni sans péril, vers la gauche de l'armée britannique, Joffre développe sa conception ; mais il n'innove pas : après avoir présenté un appui à droite, à l'armée britannique chancelante, par la présence des divisions Valabrègue, il lui tend un appui à gauche, par l'arrivée du corps Sordet : rien autre chose.

L'entrée en ligne de l'armée d'Amade a un tout autre caractère : elle marque une initiative ; elle inaugure une manœuvre, celle dont les avantages vont se développer pendant toute la marche en avant des Allemands et toute la retraite des Français et dont les fruits seront cueillis à la bataille de la Marne : la manœuvre de flanc.

Par la présence de l'armée d'Amade, les Allemands, au lieu de tourner, sont tournés : *et ils ne s'en aperçoivent pas,* ou plutôt, ils ne comprennent pas ; ils ne veulent pas comprendre. Ils s'obstinent dans l'exécution de leur propre plan d'encerclement. Après avoir essayé d'élargir indéfiniment le mouvement tournant (annoncé comme ayant réussi dans le communiqué du 27), ils finiront par y renoncer, puis se ramasseront sur l'est pour échapper à leur tour à l'encerclement adverse et ils se feront battre sur le centre sans comprendre



CAMBRAI. — LE CANAL DE SAINT-QUENTIN ET L'ENTRÉE DE L'ESCAUT

— sauf peut-être à la dernière minute — comment cela leur arrivait. Telles sont les conséquences de la manœuvre que l'avenir développera et que les Allemands ne savent pas deviner encore.

C'était, pourtant, la suite logique de l'opération conçue par Joffre et appliquée par lui avec une autorité et une méthode admirables, à partir du 16 août, date de la création de l'armée d'Amade.

Nous avons dit le rôle de cette armée dans les journées du 23-24 entre Lille et Tournai : la 81e division territoriale (général Marcot), opérant entre la Lys et la mer; la 82e division (général Vigy), comprimant les avant-gardes allemandes et se repliant ensuite sur Cysoing-Mouchin, direction de Lens ; la 84e division (général de Ferron), faisant face à Condé-Valenciennes ; la 88e division, débarquant, un peu en arrière, à Templeuve-Seclin.

Mais, voici qu'un fait nouveau se produit, l'armée d'Amade, composée jusque-là de troupes territoriales assez médiocrement armées, reçoit en renfort deux divisions de réserve, le 61e (général Desprez) et la 62e (général Ganneval) (1), qui débarquent à Arras et se portent sur Vimy et Vitry-en Artois, menaçant le défilé des troupes allemandes au moment même où celles-ci se préparent à accomplir l'encerclement de l'armée britannique. Rarement intervention militaire fut plus opportune.

Joffre va faire, maintenant, un usage journalier de ces troupes pour harceler l'ennemi, le contenir, le menacer.

Le général d'Amade dont le quartier général est à Arras, a appris, le 25, qu'un long défilé de troupes allemandes venant d'Orchies et se portant sur Bouchain, remonte la vallée de l'Escaut. Il prend le parti d'aller le chercher là où il se trouve : au lieu de faire face à l'est, il oblique au sud, en direction de Cambrai. Il se hâte et transporte ses troupes par voie ferrée.

N'oublions pas que l'extrême gauche de l'armée britannique arrive, précisément le 25, à proximité de Cambrai et est en train de s'échelonner sur la route du Cateau pour livrer bataille le 26. N'est-il pas évident que cette arrivée de l'armée d'Amade est une surprise pour les Allemands qui comptaient tourner facilement l'armée britannique de ce côté ?

La 84e division territoriale est à Cambrai, le 26 au matin ; l'armée d'Amade tout entière se prépare à soutenir ce mouvement lorsque, par un ordre spécial du général Joffre, accouru à Saint-Quentin pour se rendre compte de la situation, elle est, au cours de la journée, reportée plus au sud encore et plus en arrière dans la direction de Péronne ; preuve de la vigilance extrême avec laquelle cette manœuvre est commandée et exécutée. Nous dirons, tout à l'heure, les raisons de cette disposition nouvelle.

Tel est, en tous cas, le front des armées alliées, de Cambrai jusqu'au Cateau et au delà, au moment où le général Smith-Dorrien prend la résolution de tenir tête, coûte que coûte, aux Allemands qui courent sur ses talons.

FORCES ALLEMANDES OPÉRANT LE MOUVEMENT TOURNANT

En dénombrant, maintenant, les forces allemandes, et en nous efforçant d'élucider, par l'examen des faits, les intentions du Grand Etat-major allemand, nous aurons réuni les différentes données permettant d'éclaircir *le problème*.

Stegemann et tous les écrivains militaires allemands confirment l'intention de von Kluck de « couper la retraite » à l'armée britannique sur Cambrai (1). Et c'est pourquoi von Kluck, abandonnant, pour le moment, son premier projet d'occuper les places du nord, se lance à la poursuite de l'armée de French. Il a rabattu, à cet effet, son IIe corps (les Pomé-

(1) La 61e division de réserve (de la 11e région : Nantes) comprend les 264e, 265e, 316e, 318e, 319e, 362e régiments de réserve.

La 62e division de réserve (de la 12e région : Limoges) comprend les 263e, 278e, 338e, 250e, 308e, 307e régiments de réserve.

(1) Stegemann, p. 139.

BEAUVOIS. — L'ENTRÉE DU VILLAGE

raniens de Stettin, commandés par le général von Linsingen) destiné, d'abord, à occuper les accès de la mer du Nord. Il a lancé ce corps à la gauche de l'armée anglaise et il l'a escorté de toute la cavalerie dont il peut disposer.

Il faut considérer à part la situation du corps de cavalerie allemande : car, sa marche donne la clef de toute la manœuvre d'encerclement.

A l'armée von Kluck ont été rattachées les forces de cavalerie les plus puissantes qu'il fût possible de réunir : d'abord, sous le général von Marwitz, la 2e division, la 4e division (général von Garnier) et la 9e division ; nous verrons, bientôt, qu'au cours de la manœuvre d'ensemble vers Paris, ce corps de cavalerie sera appuyé par le corps de cavalerie de la garde et la 5e division (général Richthofen), qui, au début de la campagne, opérait sur la Meuse.

Le corps von Marwitz qui, après avoir subi un assez rude échec à Haelen, n'en a pas moins opéré en Belgique en avant de l'armée von Kluck, a reçu, d'abord, la mission de rechercher partout le corps de cavalerie française du général Sordet. Il a opéré contre celui-ci du 19 au 22 août au sud de Bruxelles, dans la région Ramillies-Offus, Gembloux, Nivelles, Braine-le-Comte (21 août).

Mais le 21 août, il reçoit une mission nouvelle. Quoique déjà très fatigué, il a ordre de se dérober derrière le gros des armées von Bülow et von Kluck, avec mission de se porter dans la direction de Lille pendant la bataille de la Sambre.

Donc, au moment même où le corps de cavalerie Sordet, quittant le front français, se porte, par ordre, en arrière de l'armée britannique sur l'Escaut, la cavalerie allemande exécute un mouvement analogue dans la même direction en arrière de l'armée von Kluck ; de telle sorte que les deux corps qui se cherchent et se heurtent depuis le début

de la campagne, vont se retrouver face à face dans la vallée de l'Escaut.

Ce mouvement de la cavalerie allemande s'accomplit ainsi qu'il suit : la 2e division reçoit la mission de flanc-garde à l'extrême-droite à partir du 20 : elle marche d'abord en direction d'Ostende, sur la Lys, puis se rabat vers le sud-ouest, entre la Deûle et l'Escaut, explorant en direction de Lille. Nous la verrons prendre, le 24, une ligne droit au sud : Pitthem (entre Courtrai et Bruges), Tourcoing, Lannoy, Orchies et gagner le 25 la région de Douai (1).

Une autre division du corps von Marwitz, la 4e division, accomplissant une évolution un peu moins excentrique, passe, le 23 août, à Frasnes, Cilly-sur-l'Escaut, Estanaffe ; elle est, le 24 août, dans la région de Tournay, Condé-sur-l'Escaut. Le 25 août, elle prend la tête du mouvement tournant avec mission de poursuivre les armées alliées après la défaite de la Sambre ; ses éléments de gauche passent à Vicq le 25 et bivouaquent le 26 au soir à Aubigny (2). Pendant tout ce temps, la division fait flanc droit au IIe corps qui, ayant lui-même accompli son mouvement à marches forcées à l'ouest de l'armée von Kluck, n'a pas pris part à la bataille de Mons.

Quant à la 9e division de cavalerie, elle a marché de Soignies sur Bouchain, éclairant la gauche du IIe corps.

Il devient évident que le IIe corps d'armée, étant ainsi très fortement escorté sur son front, sa droite et sa gauche, fait, en quelque sorte, « détachement » ; il a, en effet, reçu une mission spéciale, celle de tourner l'armée britannique.

Cette mission, voici comment il l'accomplit : le IIe corps étant parti de Bruxelles, le 23 août, pour se diriger d'abord vers l'ouest et la côte, par Ninove, a reçu, en route, l'ordre de changer de direction et de se porter droit au sud par Grammont. On a appris, en effet, que les IIIe, IVe et IXe corps actifs sont engagés dans un violent combat contre l'armée anglaise. C'est la bataille de Mons. Le IVe corps de réserve fait le même mouvement. Mais ces deux corps arrivent trop tard et ne participent pas directement à la bataille.

Aussitôt les événements de la Sambre accomplis, le IIe corps reprend sa marche vers l'ouest, mais non plus, cette fois, pour le bord de la mer : il est désormais attaché à la poursuite de l'armée britannique. D'après le carnet de route de l'officier Kietzmann, le 49e régiment, qui appartient à ce corps (4e division), entre en France par Bonsecours et se porte par Denain jusqu'à Roeulx, ayant abattu, dans la journée, 47 kilomètres. Le 26, il avance sur Cambrai par Bouchain ; le 2e régiment de grenadiers (3e division), qui appartient aussi à ce corps, par un itinéraire à peu près parallèle, arrive à Ramillies (nord de Cambrai) le 26 au matin ; le 14e est à Hordain, où il va rencontrer les troupes territoriales françaises.

Ces faits s'enchaînent. La cavalerie von Marwitz et le corps von Linsingen ont pris l'extrême droite allemande pour venir (selon l'expression de Stegemann) « couper la retraite de l'armée britannique sur Cambrai » et toutes les routes qu'ils empruntent pour leurs marches précipitées convergent vers ce point.

Mais, pendant ce temps, le gros de l'armée von Kluck s'est mis en mesure de procéder à la poursuite directe de cette même armée britannique : le IVe corps de réserve qui, nous l'avons vu, a voisiné, un instant, avec le IIe corps, lui succède à Condé, passe par Valenciennes, se dirige vers le sud-ouest et, après une forte marche, arrive derrière la 9e division de cavalerie allemande (du corps von Marwitz) déjà engagée sur la route de Cambrai au Cateau, en face de Cattenières.

A l'est du IVe corps de réserve, le IVe corps actif (général von Arnim) accomplit des marches forcées par Labliau (près d'Enghien), Hautrage, Pommereul, Le Quesnoy, Poix du Nord, et débouche en face d'Inchy, sur la route de Cambrai au Cateau ;

(1) V. *Etude sur la cavalerie*, par le colonel H. Poudret, dans *Revue militaire suisse*, nº de février 1917.

(2) *Mecklenburgs Söhne um Weltkriege* ; *Das 18. Dragoner regiment* (4e division, général von Garnier), fasc. 6, p. 149.

TROUPES BRITANNIQUES ENTRANT DANS UN VILLAGE

UN MOULIN DU CAMBRESIS A SERAIN

Encore à l'est, le IIIe corps (général von Lochow) débouche en face du Cateau.

Et le IXe corps (général von Quast), qui s'est battu à Villers-Saint-Ghislain le 23, a franchi la frontière le 25 ; après un court combat avec quelques éléments français, il arrive en arrière du IIIe corps, au Cateau, seulement le 28, la bataille finie ; nous avons vu une de ses brigades attaquer la tête de pont de Landrecies dans la nuit du 25 au 26.

L'ensemble de ces faits caractérise nettement la manœuvre *d'avant Cambrai*, telle que l'a conçue von Kluck : la cavalerie fait le grand tour et marche de l'avant ; ses autres corps évoluent de même, toujours la droite en avant. La cavalerie s'engage la première, à l'extrême droite, et c'est ainsi qu'elle se heurte aux troupes de l'armée d'Amade, et à la gauche de l'armée britannique, entre Cambrai et Cattenières, comme nous allons le préciser ; le IIe corps, le IVe corps de réserve, le IVe actif, mais surtout le IIIe corps, d'ouest en est, entrent successivement dans la bataille.

Telles sont les forces auxquelles a affaire le 2e corps anglais. Elles sont incontestablement très supérieures ; elles ont donc des raisons de se croire sûres du succès et l'état-major est en droit de penser qu'elles accompliront sans peine la mission qui leur est confiée de bousculer l'armée anglaise, de rejeter Smith-Dorrien sur le 1er corps et de couper leur retraite.

Et un autre péril les menace en même temps : c'est celui qui vient de l'armée von Bülow (IIe armée).

Les corps de cette armée avaient porté le poids de la bataille de Charleroi. Nous avons vu qu'ils y avaient été éprouvés. Ils s'arrêtent, un instant, pour reprendre haleine et s'assurer de la victoire. Mais, à partir du 24, ils se mettent, à leur tour, à la poursuite des armées alliées.

Ne nous occupons, pour le moment, que des

ÉLINCOURT-EN-CAMBRÉSIS

corps qui peuvent se trouver en contact avec l'armée anglaise. D'une façon générale, l'armée von Bülow a reçu l'ordre d'accentuer sa marche vers le sud-ouest, non seulement pour se tenir étroitement serrée à l'armée von Kluck, mais aussi pour donner son appui au grand mouvement tournant. Son extrême gauche se mêle si étroitement à la droite de von Kluck que le IXe corps passe, à plusieurs reprises, en tout ou en partie, sous le commandement de l'un ou de l'autre chef.

Cette manœuvre enveloppante a ses dangers même pour les armées qui l'exécutent : en premier lieu, elle impose aux troupes des fatigues extrêmes; en outre, elle tend à allonger extrêmement le front allemand et, par conséquent, elle offre à l'adversaire des occasions dont il saura profiter, comme nous le verrons, à la bataille de Guise-Saint-Quentin.

Mais, pour le moment, et en ce qui concerne spécialement la bataille du Cateau, le mouvement de l'armée von Bülow se portant vers l'ouest n'est qu'un péril de plus pour le général Smith-Dorrien, tandis qu'il se prépare à livrer bataille.

En effet, le 1er corps britannique (général Douglas Haig) s'est, comme nous l'avons dit, séparé franchement du 2e corps (1) : ainsi s'est créée une brèche dans le front de l'armée

(1) La situation de l'armée britannique, avec la brèche produite entre ses deux corps, est exposée dans ces termes par le récit de lord Hamilton : « Le 1er corps était empêché de prendre part à l'action (du Cateau) par des obstacles naturels. En effet, la 1re division était à une cinquantaine de kilomètres, à Marbaix et à Taisnières. La 2e était plus près, mais très éparpillée ; la 5e brigade, par suite des craintes de l'arrière-garde, était encore à 32 kilomètres en arrière, à Leval, et on ne pouvait compter sur elle pour la bataille qui menaçait. D'un autre côté, la 4e brigade, malgré toute sa nuit de combat à Landrecies, aurait peut-être pu, au prix d'efforts surhumains, traverser la Sambre pendant la nuit au petit village d'Ors et atteindre un côté du champ de bataille du Cateau vers 8 heures du matin ; mais faire exécuter une telle manœuvre à des troupes épuisées eût-il été bien sage ? En fait, on ne lui en donna pas l'ordre et on lui enjoignit de *se retirer sur Saint-Quentin* et, pendant que la brigade arrivait *à Etreux*, les premiers coups de feu partaient au Cateau » (p. 51).

anglaise en retraite. C'est cette brèche qui va être exploitée par la droite de l'armée Bülow en raison même de son mouvement vers le sud-ouest. Son VIIe corps actif qui, sur la Sambre, a combattu à Fontaine-l'Evêque et à Monceau-sur-Sambre, tient la droite : la division de droite de ce corps (13e division) se met en marche sur Binche où ses cavaliers rencontrent les premiers cavaliers anglais. Et, comme ce corps partant le 23 de Péronne (Belgique) poursuit sa marche dans la direction sur Saint-Quentin, où nous le retrouverons le 29, il se trouve tomber en oblique sur l'armée britannique et il pèse sur elle au moment de la bataille du Cateau, *juste à la brèche* qui s'est ouverte entre les deux corps (1). Ce VIIe corps a, lui-même, pour voisin, à sa gauche, le Xe corps actif qui se trouvera à la bataille de Guise, le 29 août. Le moins que l'on puisse dire, c'est que la présence de ces forces écrasantes s'oppose à toute intervention de Douglas Haig pour venir en aide à son collègue et contribue ainsi à maintenir la brèche ouverte.

Dans ces conditions, la résolution de Smith-Dorrien prend le caractère d'un coup d'audace presque aveugle, mais obtient, du moins, les avantages dus à son audace même. C'est miracle que, soit d'un côté, soit de l'autre, il n'ait pas été cerné. Or, il ne le fut pas.

(1) « Après Marbaix, lit-on sur un carnet de route de l'armée von Bülow, nous avons, le 28 août, fait une marche de 50 à 55 kilomètres en passant par Saint-Quentin pour repousser l'armée anglaise à La Fère. » C'est le schéma exact de la manœuvre Bülow.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME

ERRATA

Pages	Colonnes	Lignes	
			CHAPITRE XX
40	1	4	lire : *une brigade légère de la 2e division de cavalerie*, au lieu *de la 2e brigade d'infanterie.*
			CHAPITRE XXV
208	2	39	lire : *Von Hausen.*
			CHAPITRE XXVI
211	2	8	lire : *Hannogne.*
295	2	13	lire : *1re et 3e brigades de cavalerie*, au lieu *de 1re et 2e divisions de cavalerie.*
298	1	25	lire : *la* 61e au lieu de *le* 61e.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAPITRE XX

DEBUT DE LA BATAILLE DU GRAND-COURONNÉ

Organisation du Grand-Couronné. — Conséquences de la victoire de la Trouée de Charmes. — Action combinée de la 1re et de la 2e armées. — La 2e armée attaque sur la Mortagne et sur la Meurthe. — Prise de Gerbéviller. — Combat de la forêt de Vitrimont (25 août, 4 septembre 1914). 1

CHAPITRE XXI

SUITE DE LA BATAILLE DE LA MORTAGNE
ÉCHEC DE L'OFFENSIVE ALLEMANDE SUR ÉPINAL
(28 AOUT, 4 SEPTEMBRE 1914)

Héroïques combats de la 1re armée dans la région de Rambervillers et Saint-Dié. — L'armée von Heeringen est obligée de renoncer à la marche sur Épinal. — Intervention des réserves allemandes d'Alsace. — Limite extrême de l'offensive allemande au pied des Vosges et en avant de la Mortagne.. 43

CHAPITRE XXII

LA BATAILLE DU GRAND-COURONNÉ

La campagne de Lorraine prépare la campagne de la Marne. — Le « pivot » des armées de Joffre. — Raisons de l'attaque allemande sur Nancy. — Offensive par le nord ; attaque sur Sainte-Geneviève. — Offensive par le centre ; la forêt de Champenoux. — L'effort final ; offensive sur le défilé de l'Amezule. — Grande défaite allemande au Grand-Couronné. — L'ennemi chassé de la Lorraine.. 65

CHAPITRE XXIII

FIN DE LA BATAILLE DE LA MORTAGNE
(4 SEPTEMBRE, 13 SEPTEMBRE 1914)

Effectifs des armées en présence dans l'Est. — Les armées allemandes sont arrêtées sur la route d'Épinal. — Elles s'épuisent et se « vident » peu à peu. — Elles évacuent la Lorraine. — Victoire de l'armée Dubail.. 128

Pages

CHAPITRE XXIV

CONSIDÉRATIONS SUR LES OPÉRATIONS MILITAIRES DANS L'EST (AOUT-SEPTEMBRE 1914)

Le plan militaire allemand et les opérations de l'Est. — Comment les Allemands expliquent leurs défaites dans l'Est. — L'état-major se réclame de la doctrine de Schlieffen. — Vues du haut commandement français sur les opérations dans l'Est. — Prescience du général de Castelnau au sujet des opérations en Lorraine. — Offensive ou défensive. — Causes des victoires françaises dans l'Est 161

CHAPITRE XXV

DEUXIÈME ACTE DE LA BATAILLE DES FRONTIÈRES LA GRANDE RETRAITE DE JOFFRE

Vue d'ensemble sur les opérations du général Joffre. — Conséquences de la campagne de Lorraine. — Joffre ordonne la retraite générale au centre et à l'ouest. — Caractères stratégiques de cette retraite. — Contre-coup sur le plan allemand. — Déploiement de la 4e et de la 3e armées françaises les 26, 27 août 1917. 185

CHAPITRE XXVI

APRÈS CHARLEROI LES BATAILLES EN RETRAITE SUR LE FRONT OCCIDENTAL (25 AOUT-30 AOUT)

La retraite de la 5e armée et de l'armée britannique. — Joffre reconstitue ses armées et prépare sa manœuvre. — Les batailles de Cateau-Cambrai, Saint-Quentin, Guise.. 257

TABLE DES GRAVURES

Pages

Le général de Castelnau sur le plateau d'Amance. .. 3
Fantassins dans une tranchée en Lorraine. 5
La campagne aux approches de Lunéville 7
Une rue à Mirecourt 11
Le général Anthoine. 12
Une tombe française à Lunéville.. 13
Mattexey. — Tombes de soldats français du 13e, 85e, et 98e de ligne 15
Sur un champ de bataille de Lorraine 17
Halte de fantassins français à la lisière de la forêt de Champenoux. 19
Statue de Jeanne d'Arc décapitée dans l'église de Roville-aux-Chênes 21
Réhainviller. — Un coin du village.. 23
Anthelupt. — Le village après le bombardement .. 27
Réhainviller. — L'église et le village 29
La ferme de Léomont et la Ferme de la Faisandrie.. 31
La ferme de Saint-Epvre 33
Soldats français au bord d'une voie ferrée 35
Hudiviller. — Le village en ruines 37
Gerbéviller. — La rue des Ponts 38
Convoi régimentaire sur une route de Lorraine 39
Mont. — Le village.. 41
Saint-Barbe. — Le village 44
Saint-Dié. — L'Hôtel de Ville transformé en abri contre les bombardements.. 46
Saint-Dié. — Maisons détruites par les obus ou incendiées par les Allemands 47
Environs de Saint-Dié. — Cascades des Molières .. 48
Rambervillers. — Les Ecoles et la rue Masson 49
Le général Woirhaye 50
Tombes militaires au col de la Chipotte 51
Bombardement d'un village près de Baccarat.. 52
Dans les Vosges. — Effet de l'artillerie.. 53
Le général Soyer. 54
Le prince de Bavière passant son infanterie en revue .. 56
Prisonniers allemands 57
Vue de la vallée de Munster 59
Doncières. — La Grande-Rue et le cimetière 61
Convoi allemand défilant dans un village.. 62
La musique d'un régiment français se faisant entendre dans un village d'Alsace reconquis. 63
Le général de Castelnau et le général Franchet d'Espérey.. 67
Une compagnie de chasseurs à pied, au moment du départ 71
Tranchées françaises entre Amance et la Rochette .. 73
Vue générale du champ de bataille près de Réhainviller 75
L'empereur Guillaume au milieu de ses officiers.. .. 77
Le village de Maixe.. 78
Sur le plateau de Friscati. — Caisson allemand détruit par les obus français.. 79
Vue panoramique du versant sud du plateau d'Amance.. 80
Le village d'Héréménil.. 82
Réhainviller. — La tuilerie et le cimetière 83
Schéma de la bataille du Grand-Couronné (5 sept.). 85
Bouxières-aux-Chênes. — Une messe dans l'église et le cimetière bombardé.. 87

Pages

Le village de Custines au bord de la Moselle 89
Batterie d'artillerie au bord de la Seille 91
Le général Sibille. 94
Le village de Lenoncourt 95
Troyon. — Fort détruit et pont sauté 97
Détachements allemands dans le bois du Fréhaut, près Héréménil. 99
Le champ de bataille entre Gerbéviller et Moyen .. 101
Le général Léon Durand. 102
Sur le bord de la Vezouse 105
Environs de Lunéville. — Retranchements français près de la ferme Sainte-Anne 107
Retranchements allemands et batteries détruites près d'Héréménil 109
Le général Balfourier. 111
Le village de Gellenoncourt après le bombardement .. 113
Saint-Mihiel. — Les falaises de la Meuse 115
Champ de bataille de Lorraine 117
Le prince Ruprecht de Bavière examinant les ruines du fort de Manonviller 118
Les ruines du fort de Manonviller vues à vol d'oiseau. 119
Tranchée dominant la vallée de Mousson 121
Blainville. — La route le long de la Meurthe 123
Xaffévillers. — Le calvaire dans le cimetière détruit par les obus 125
La ferme de Chauffontaine près de Réhainviller.. .. 127
Le village de Crévic. 129
Ruines laissées par les Allemands après leur départ de Lunéville 131
La côte des Eparges vue d'Haudiomont 133
Barrage d'une route installé par les Allemands 135
Dirigeable allemand à la sortie de son hangar. 137
Raon-l'Etape. — Une rue et une usine après un bombardement. 139
Le col de Bussang 141
Le ballon d'Alsace 143
Une revue passée par le général de Maud'huy en Alsace. 145
La Gare de Thann 147
Thann. — Aspect de quelques ruines 149
Troupes françaises dans les rues de Thann 151
Saint-Maurice en Alsace.. 153
Chasseurs alpins abattant un poteau frontière. 155
Incendie d'un village en Alsace 157
Artilleurs français faisant la cuisine dans les ruines d'une maison 159
Le général allemand Freytag-Loringhoven 162
Le professeur Schjerning. — M. Domizlass 163
Le général-major von Scholer. — Le général-major von Groner 164
Le général von Hanisch. — Le général-major Tappen. 165
Le général Franke. — Le général Siejer.. 166
Troupes allemandes au repos.. 167
Blamont. — La rue Barbas 169
Patrouille allemande en automobile 170
Travaux sur les routes par les Allemands. 171
Le roi de Saxe et le général von Heeringen.. 172
Dans la forêt de Vitrimont 173

TABLE DES GRAVURES

Pages

L'empereur Guillaume et le prince Henri de Prusse.. 177
Vue sur la Woëvre 179
Chasseurs alpins français dans les Vosges. 181
Système de fils de fer barbelés. — La Schlucht et le Hohneck 183
Infanterie allemande en marche 184
Le général Foch accompagné de deux de ses officiers d'ordonnance 186
Une rue à Rethel 187
Les généraux Joffre et Maunoury 189
Trouée de l'Oise. 191
Deux aspects de la Meuse à Charleville.. 193
Sedan. — Les casernes 195
Artillerie allemande à Charpentry près de Varennes.. 197
Cantonnement français dans la forêt de Hesse 199
La presqu'île d'Iges 201
Donchery. — Donchery et la Croix-Piot 203
Le général Joffre passant une revue 204
Le défilé de la Falizette près de Sedan 205
Sedan. — Panorama et vue des bords de la Meuse. 207
Un village près de Mézières.. 209
Signy-le-Petit. — La place 211
Les bords de la Meuse à Charleville.. 213
Troupes allemandes à la gare de Charleville.. 215
Rumigny. — Le château. 217
Le général Gérard à sa table de travail 219
La Semoy. — Un gué 221
Spahis marocains.. 223
Soldats marocains secourant un blessé allemand 225
Le général Foch.. 227
Floing, près de Sedan 229
Le général Humbert, commandant la division du Maroc 231
Les généraux Foch et Fayolle examinant une mitrailleuse 233
Le général Joffre et le général Foch 235
Le général Joffre, M. Poincaré, S. M. le Roi George V, le général Foch 236

Pages

Aspects de la Meuse à Mézières. 239
Vue de Flize 241
Une barricade sur la route d'Etain 243
Brieulles-sur-Meuse 244
Metz. — Le palais du général commandant et la gare 245
Le tunnel du chemin de fer à Montmédy 247
Explosion d'un dépôt de munitions allemand provoquée par notre artillerie 251
Dans la Meuse. — Un cantonnement français 253
Montmédy. — La Grande-Rue. 255
Les Parisiens attendent les nouvelles à la gare de l'Est. 259
Le poste de télégraphie sans fil de la Tour Eiffel.. .. 263
Patrouilles de fantassins à Paris.. 265
Un bivouac français dans les Vosges 267
Embarquement d'infanterie 269
Hirson. — L'Oise à Hirson. 271
Le massif de Saint-Gobain à Coucy-le-Château 275
Le canal de la Sambre à l'Oise à Etreux. 276
La plaine de Picardie 277
La gare de Tergnier. 278
Saint-Mihiel. — La table du Diable et les casernes d'infanterie.. 279
Fantassins anglais gagnant les premières lignes 281
Beauvois-en-Cambrésis sur la route de Cambrai au Cateau 283
Motocyclistes et cavaliers de l'armée britannique.. .. 287
Cambrai. — Vue générale et le boulevard Faidherbe. 289
Le village d'Esnes près de Caudry 291
Etreux. — Le canal de la Sambre à l'Oise et la route de Landrecies.. 293
Disposition des troupes anglaises au Cateau.. 295
Cambrai. — Le canal de Saint-Quentin et l'entrée de l'Escaut. 297
Beauvois. — L'Entrée du village 299
Troupes britanniques entrant dans un village.. 301
Un moulin du Cambrésis à Serain 302
Elincourt-en-Cambrésis 303

CARTES

Le Grand-Couronné de Nancy (carte au 80.000e) .. 8
Bataille de Meurthe et Mortagne (27 août 1914) .. 24
Bataille de la Mortagne. — Combat de la Grande-Pucelle (28 août 1914) 45
Région au sud de Saint-Dié (Taintrux, Anozel, Mandray). 55
Amance et Champenoux (carte du 80.000e). 68
Bataille du Grand-Couronné (6 septembre) 92
Gerbéviller et la Mortagne (carte 80.000e) 103
Les batailles de Lorraine (Prévisions de l'état-major français) 175
Le pivot de l'Est.. 210
La Meuse à Sedan (carte au 80.000e) La Meuse .. 237
La Meuse (Dun, Stenay, Mouzon, Carignan, carte au 80.000e) 248
Bataile de Signy-l'Abbaye (carte au 80.000e).. 260
Bataille de la Meuse et de Signy-l'Abbaye 272
La Meuse à Sedan (carte au 80.000e) 285

G. de Malherbe et Cie. Imprimeurs, 12, passage des Favorites, Paris.